*Les Études classiques* 84 (2016), p. 3-17.

# DE ΤΡΟΙΗ À *TARUISA* : REGARD CRITIQUE SUR LES HYPOTHÈSES D'UNE ÉTYMOLOGIE COMMUNE

*Résumé.* — Suite à la lecture des travaux pratiquement inédits en Occident du philologue russe Leonid Aleksandrovič Gindin (1925-1994), nous avons proposé de remettre en perspective la question posée par l'étymologie du nom de Troie. Cette étude rappelle d'abord les données du problème, à savoir, essentiellement, le rapport des noms grecs de la cité, Τροίη, et de ses habitants, les Τρῶες, au nom hittite *Tarui̯sa*, et évalue ensuite les différentes hypothèses qui ont été avancées pour expliquer cette relation. Celles-ci ont pris des sens divers : les essais de reconstitution d'une racine commune aux deux noms se sont accompagnés, en effet, de tentatives visant à relier le nom de la cité à un groupe ou à une langue plus précisément, comme les Thraces ou les Étrusques. En mettant en évidence les difficultés de concilier toutes les occurrences du nom et les insuffisances des étymologies présentées, cette recherche montre aussi l'intérêt du nord-ouest de l'Anatolie dans l'étude des contacts et des migrations des peuples entre l'Europe et l'Asie depuis l'âge du bronze.

*Abstract.* — Though little known in the West, the works of the Russian philologist Leonid Aleksandrovič Gindin (1925-1994) contain many thought-provoking suggestions, which led us to reinvestigate the vexed question of the origin of the name of Troy. The paper begins with a critical survey of the widely divergent hypotheses concerning the etymology of the Greek names of the city and its inhabitants (Τροίη, Τρῶες) and their relationship with the Hittite place name *Tarui̯sa*. In their search for a common origin for the Greek and the Anatolian forms, some scholars have traced them back to the Thracians and even sought an Etruscan connection. While pointing out the shortcomings of the proposed explanations and the problems raised by the attempts to reconcile the different name forms, this article also highlights the pivotal role of North-Western Anatolia for ethnic contacts and migrations between Europe and Asia since the Bronze Age.

Depuis sa mise au jour par Heinrich Schliemann, le site de Troie a été l'objet d'études nombreuses et diverses. Par sa position cruciale, au croisement de l'Europe et de l'Asie, la cité figure notamment au centre de la question toujours débattue des mouvements migratoires autour de l'Égée depuis l'âge du Bronze. Et au sein de cette problématique, l'étymologie du nom de Troie occupe naturellement la première place.

Suggérée par la lecture des travaux peu connus en Occident de Leonid Aleksandrovič Gindin (1925-1994) [1], la présente étude se propose de remettre en perspective le problème et ses données par l'évaluation des différentes hypothèses qui ont cherché à expliquer le nom de Troie, depuis les premières analyses avancées par E. Forrer et P. Kretschmer, et les tentatives qui ont suivi, à savoir (1) l'étymologie de V. Georgiev, et son rapprochement avec les Étrusques [2] ; (2) l'hypothèse thrace de L. Gindin [3] ; (3) l'étude d'I. Hajnal, qui, dans le cadre de ses travaux sur l'historicité de l'*Iliade*, tente d'éclaircir le lien qui unit le grec Τροίη au hittite *Taru̯isa* [4] ; (4) la récente hypothèse étrusque d'A. Kloekhorst [5].

Le problème posé par la définition de l'étymologie du nom de Troie est essentiellement issu de la difficulté de concilier les différentes formes relevées pour désigner la cité de l'Hellespont et ses dérivés, qui sont recensées en grec, en hittite et en louvite.

1. La division de l'Europe par la guerre froide et la barrière linguistique ont en effet laissé pratiquement sans écho l'essai magistral de reconstitution des migrations indo-européennes par le philologue russe. Or Troie est au cœur de ces études : théâtre des événements qui donnèrent « mille maux aux Achéens », la cité de Propontide avait préparé, à ses yeux, son rôle majestueux par deux millénaires d'incessants mouvements migratoires de peuples venus de tous les côtés de la mer Égée et de ses îles. Le site et sa région, dès lors, se sont constitués comme un terrain d'étude idéal pour la connaissance de ces mouvements et de la constitution des différents groupes d'Indo-Européens impliqués dans les Balkans : Thraces, Grecs et Anatoliens plus particulièrement, dont il suit la trace par l'onomastique. L'*Iliade*, en fin de compte, lui a fourni les arguments pour défendre la thèse de l'unité ethnique et culturelle de ces Indo-Européens au sein de la péninsule balkanique avant leur dispersion autour de la mer Égée. Dans ce cadre, le nom de Troie est utilisé comme un témoignage de la présence des Thraces en Asie dès l'arrivée de ce groupe indo-européen dans les Balkans. Entre autres publications, l'essentiel de ses recherches se trouve condensé dans cinq monographies : *Язык древнейшего населения юга Балканского полуострова* [*Langue de la plus ancienne population du sud de la péninsule balkanique*], Moskva, Nauka, 1966 ; *Древнейшая ономастика Восточных Балкан* [*L'onomastique la plus ancienne des Balkans orientaux*], Sofia, Izdatel'stvo Bolgarskoj Akademii Nauk, 1981 ; *Этногенез народов Балкан и Северного Причерноморья. Лингвистика, история, археология* [*Ethnogenèse des peuples des Balkans et du nord de la mer Noire. Langue, histoire, archéologie*], Moscou, Nauka, 1984 ; *Население гомеровской Трои* [*La population de la Troie homérique*], Moscou, Nauka, 1993 ; (avec V. L. Cymburskij) *Гомер и история Восточного Средиземноморья* [*Homère et l'histoire de la Méditerranée orientale*], Moscou, Rossijskaja Akademija Nauk, 1996.

2. Cf. V. Georgiev (1938), p. 183 ; Id. (1958), p. 172, 197.

3. Cf. L. Gindin (1994), p. 207-217.

4. Cf. I. Hajnal (2003), p. 32-35.

5. Cf. A. Kloekhorst (2012), p. 46-51.

Le grec seul, d'abord, alterne, pour la voyelle *o*, entre *ŏ* et *ō* : alors que Τροίη, ou, le trisyllabique Τροΐην [6], avec *ŏ*, est la forme attestée dans l'*Iliade*, les Troyens y sont appelés Τρῶες (féminin Τρῳαί et Τρῳάδες), avec *ō*, à l'instar du nom de leur ancêtre mythique, Τρώς (gén. Τρωός) ; *ō*, enfin, est présent dans le nom de la ville en dorien, Τρωΐα (Pindare), trisyllabique également.

Le témoignage grec le plus ancien de la racine du nom de Troie n'est cependant pas tiré de l'*Iliade*. Selon certaines interprétations, en effet, des anthroponymes issus des tablettes mycéniennes sont formés sur la même racine. Il faut à cet égard citer :

– *to-ro* (KN Dc 5687), pour *Trōs*, dont un génitif, *Trōhos*, serait attesté avec *to-ro-o* (PY An 519.1) [7]. Quand il n'est pas explicitement rapproché du fondateur mythique de Troie, le nom est en tout cas identifié comme originaire d'Asie mineure. Il faut noter encore que *to-ro* autorise aussi, à côté de *Trōs*, la lecture *Tlōs*, qui a cependant le désavantage de n'être pas connu comme anthroponyme en grec [8] ;

– *to-ro-ja* (PY Ep 705.6), dans une liste de noms d'esclaves, qui représenterait le dérivé féminin de *Trōs* [9]. Ce nom, au singulier, serait dans ce cas équivalent au féminin Τρῳαί chez Homère.

De parenté plus discutée sont ensuite :

– *to-ro-wo* (PY An 129.5), qui voit son rapprochement du nom de Troie [10] concurrencé, en effet, par la lecture Θρόϝος [11] ;

– *to-ro-wi* (PY Cn 131.6), enfin, qui pourrait être apparenté au précédent [12] et dont l'association à *to-ro-wi-ko* (PY 62 Cn 655) et *to-ro-*

---

6. Le trissyllabique Τροΐην est reconnu par Zénodote et Aristarque comme un adjectif associé à πόλιν sous-entendu aux vers 129 du chant I de l'*Iliade* et 510 du chant XI de l'*Odyssée*. Ils n'admettent ailleurs qu'un dissyllabique.

7. Cf. M. VENTRIS (1973), p. 587 ; R. PALMER (1969), p. 151, 459 ; A. HEUBECK (1966), p. 29, 44 ; C. RUIJGH (1967), p. 89, n. 75 et p. 272 ; M. LEJEUNE (1972), p. 15 ; M. LINDGREN (1973), p. 129 ; M. S. RUIPÉREZ (1979), p. 284 ; F. GSCHNITZER (1983), p. 142 ; C. CAMERA (1971), p. 126 ; S. DEGER-JALKOTZY & S. HILLER (1999), p. 247.

8. Cf. O. LANDAU (1958), p. 139 ; A. HEUBECK (1966), p. 44-45.

9. Il pourrait aussi être identique à Τροίη du point de vue morphologique. Cf. C. RUIJGH (1967), p. 272, n. 3.

10. Cf. L. GINDIN (1981), p. 32.

11. Cf. M. LEJEUNE (1958), p. 133, n. 21; G. BJÖRCK (1954), p. 273 ; R. PALMER (1969), p. 139, 370, 459 ; M. VENTRIS (1973), p. 587.

12. Cf. A. MORPURGO (1967), *s.v.* ; P. CHANTRAINE (1966), p. 175, évoque la possibilité mais n'estime pas cela nécessaire.

*wi-ka* (PY An 5.3) plaide pour la restitution d'un nominatif en *-iks* [13]. *to-ro-wi* est aussi interprété *Θρόϝις [14].

Il va sans dire que, dans tous ces cas, la parenté de ces anthroponymes avec le nom de Troie est une hypothèse invérifiable.

Le nom hittite *Taru̯isa*, quant à lui, a été pour la première fois déchiffré dans les Annales de Tudhaliya I/II derrière les signes cunéiformes *ta-ru-(ú-)i-ša*. Dès sa découverte, il a été mis en rapport avec le site légendaire de l'épopée homérique. Après Wilusa, Taru̯isa est le dernier membre cité de la coalition d'Assuwa regroupant les États du nord-ouest de l'Asie mineure dressés contre l'empire hittite. Commencée par Lukka, la liste ferait ensuite l'énumération des pays de la coalition en progressant vers le nord jusqu'à Taru̯isa, qui figure en dernière position. Le nom n'est par ailleurs attesté qu'une fois, dans une inscription hiéroglyphique louvite sur un bol d'argent découvert dans les années 1990 [15]. Avec les signes *tara/i-u̯a/i-zi/a-u̯a/i*, l'inscription a été invoquée pour résoudre le problème de l'interprétation phonétique de la syllabe initiale signifiée par *ta-ru-(ú-)i-ša* : alors que le hittite laisse le choix entre *Taru/u̯* et *Tru-*, le louvite autorise seulement les lectures *Taru̯* ou *Trau̯*. *Taru̯isa* est donc le seul terme commun [16]. La publication de l'inscription louvite est récente ; ceci expliquera que les auteurs n'aient pas justifié le recours à la racine **Tru-* plutôt que **Taru-*. Dans l'examen qui va suivre, les références au nom hittite seront orthographiées à la manière choisie par les auteurs dans leur propre exposé.

L'idée de l'équivalence du hittite *Taru̯isa* et du grec Τροίη a été pour la première fois formulée par E. Forrer en 1924 [17], et largement reprise et développée par la suite. Ainsi, après son admission par P. Kretschmer et Garstang-Gurney, H. Güterbock a encore tenté de clarifier le lien de Taruisa à Wilusa par rapport au sens respectif de Troie et d'Ilion dans l'épopée homérique [18]. Ses conclusions ont servi à J. Latacz pour donner son cadre

---

13. *to-ro-wi-ko* pourrait être le génitif de *to-ro-wi* (P. CHANTRAINE [1966], p. 174 et M. VENTRIS [1973], p. 587) ou un dérivé hypocoristique du même nom (P. CHANTRAINE [1966], p. 174-175). *to-ro-wi-ka* apparaît généralement comme une graphie alternative pour *to-ro-wi* (*-ka* = *-ks*) (A. MORPURGO [1967], *s.v.* *-ka* = *-ks*), ou, un élargissement en *a* formé sur *to-ro-wi* ou *to-ro-wi-ko*, comme il est observé dans Περδίκκας qui pourrait être issu de πέρδιξ (P. CHANTRAINE [1966], p. 174-175).

14. Cf. O. LANDAU (1958), p. 139.

15. Cf. J. HAWKINS (1997), p. 7-24.

16. Cf. I. HAJNAL (2003), p. 33.

17. Cf. E. FORRER (1924), p. 1-22.

18. H. Güterbock s'est interrogé sur la différence entre les significations accordées aux deux noms dans le texte hittite en face du texte grec. Alors qu'Homère utilise *Ilion* pour désigner la ville et *Troie* pour désigner la région, les noms de *Taru̯isa* et de *Wilusa*

historique à l'épopée d'Homère, de telle sorte qu'I. Hajnal ne considère pas devoir revenir sur la validité géographique des équations entre Wilusa et Ἴλιος et entre Taru̯isa et Τροίη. Il faut cependant noter encore que la thèse d'E. Forrer ne fait pas tout à fait l'unanimité et est encore débattue dans le cadre de la question du caractère historique de l'épopée homérique [19].

E. Forrer, donc, le premier avait proposé de dater l'apparition du toponyme en grec, par l'hypothèse de sa dérivation depuis le hittite *T(a)ru̯isa,* via les stades **Τρωίσα* > **Τρωίhα* > Τρωΐα avec aspiration, puis disparition du *-s-* intervocalique [20]. Dans ce cas, vu l'absolue généralité de ce changement en grec et dans la mesure où la modification est opérée en mycénien déjà, l'emprunt remonterait à une époque antérieure au début du II[e] millénaire av. notre ère. La désignation Τρωΐα, donc, aurait été dérivée de *T(a)ruiša* et les deux auraient coexisté au XIII[e] s.

P. Kretschmer à sa suite, observant que certaines adaptations grecques des toponymes d'origine anatolienne conservent le suffixe -σα, avait préféré voir dans la finale -ία, plutôt que les traces d'une évolution phonétique, la substitution en grec du suffixe géographique du hittite -(*š)ša* [21]. L'explication était d'autant plus plausible que la toponymie anatolienne connaît les doublets *-iša/-ija* (*Karkiša/Karkija*) [22]. De cette manière, le nom grec de Troie ne devait plus découler du hittite, mais représentait le développement indépendant d'une même base **Trou̯-*/*Tru-* devant désigner la région des Troyens. Cette hypothèse, cependant, doit être modérée par la remarque de Laroche selon laquelle le suffixe *-iša*, qui n'apparaît que dans une dizaine de toponymes, et, qui plus est, en périphérie du monde anatolien, ne pouvait être identique au suffixe géographique *-išša* (louv. *-ašši*). Les toponymes du

---

dans les Annales de Tudhaliya réfèrent en effet tous les deux à un pays. *Wilusa*, cependant, a pu primitivement identifier une ville, pour s'appliquer dans un sens plus général à son territoire. Il s'agit, note H. Güterbock, d'une pratique courante des textes hittites, observée notamment pour Assura, Ḫalpa ou Ougarit. Qu'Homère, ensuite, ait pu employer l'un et l'autre nom pour désigner la même réalité s'explique facilement, et, vu l'écart temporel entre les deux sources, raisonnablement, par la fusion en une seule entité de ces territoires qui étaient apparemment voisins (H. GÜTERBOCK [1986], p. 33-44). J. Latacz suggère même que Wilusa et Taru̯isa n'étaient déjà plus politiquement distincts du temps de Tudhaliya, qui aurait cité les deux noms avec la seule idée d'allonger la liste des pays soumis (J. LATACZ [2004], p. 98).

19. C'est notamment le cas de Steiner, qui juge l'idée d'E. Forrer *purely coincidental and a wish dream to provide a historic reality for figures and events of the Ancient Greek mythology or to get at least a historic background of such events* (G. STEINER [2007], p. 607).

20. Cf. E. FORRER (1924), p. 6 ; ID. (1929), p. 262.

21. Cf. P. KRETSCHMER (1924), p. 213 ; ID. (1930), p. 167.

22. Cf. aussi H. T. BOSSERT (1946), p. 33.

premier type en -*iša* sont ainsi considérés comme étrangers : ils n'appartiennent pas à un modèle unique et la similitude entre les syllabes finales résulte plutôt du procédé uniforme de thématisation (*Hattuša*, par exemple, remonte à *Hattuš*, pourvu de la voyelle thématique *a*) [23].

Ces premières tentatives de reconstitution ont eu différents prolongements. C'est encore en utilisant la finale des noms grec et hittite que V. Georgiev a proposé une étymologie commune aux deux toponymes. Les anthroponymes illyriens *Trosius*, *Trosia* et messapien *Trohanθes* (gén. *Traohanθihi*) et le toponyme (ou anthroponyme ?) apulien *Trosantios* ont d'abord suggéré à l'auteur la base **Trōs-*, elle-même issue, par monophtongaison d'un plus ancien **Trau̯s-* attesté dans le nom des Thraces au nord des Balkans, les Τραυσοί. **Trau̯s-* aurait aussi servi à la construction du nom hittite pour la Troade, *T(a)ruiša*, par l'intermédiaire de la forme **Tr(a)usja* [24] que V. Georgiev reconnaît d'abord dans le grec Τρωΐα : analysée comme un adjectif épithète d'un substantif « terre » sous-entendu, cette forme aurait subi une métathèse pour donner le hittite *T(a)ruiša* [25]. Cette interprétation de l'étymologie du nom de Troie a enfin permis à l'auteur de lier la cité aux Étrusques, dont le nom latin, *E-trus-ci*, avec la voyelle prothétique *e-*, présenterait la même racine que le nom de Troie. La légende d'Énée qui arrive en Italie après avoir réchappé de la ville en ruine apporte à l'auteur l'ultime confirmation de ses analyses linguistiques [26].

L'hypothèse de Leonid Gindin, ensuite, s'est élaborée sur les recherches de V. Georgiev [27]. Deux observations linguistiques la mettent d'abord en défaut : le matériel conservé, premièrement, ne permet pas de voir quel terme, le grec Τρωΐα ou le hittite *Taruisa*, est antérieur à l'autre. D'autre part, davantage qu'une métathèse d'ordre purement phonétique, l'auteur propose dans le hittite *Taruisa* l'influence des toponymes anatoliens et égéens en -*iša*.

Mais le philologue russe est allé plus loin. La monophtongaison (supposée par V. Georgiev à partir des dialectes illyriens) de *au̯* > *ō* n'est, selon L. Gindin, une modification phonétique qui n'est ni connue en thrace ni en

23. Cf. E. LAROCHE (1956-1957), p. 2.
24. L'orthographe **Tr(a)usja* retenue par V. Georgiev s'explique de la manière suivante : après avoir définitivement écarté la lecture du son *a* suggérée par le signe cunéiforme *ta-* dans les Annales de Tudhaliya, d'où provient la lecture *T(a)ruiša*, V. Georgiev évince l'élément *a* de la diphtongue *au̯* de la racine **Trau̯s-* retenue avec l'idée que cette diphtongue n'a pas laissé de trace en hittite.
25. Cf. V. GEORGIEV (1938), p. 183 ; ID. (1958), p. 172, 197.
26. *Ibid.*, p. 200.
27. Cf. L. GINDIN (1996), p. 207-217.

hittite. Aussi, dans la mesure où le phonème *ŏ* devient *ă* en thrace, **Trau̯s*- est pour l'auteur l'évolution d'un plus ancien **Trou̯s*-, qui se reflète immédiatement dans le nom des Troyens Τρῶες, via **Τροϝσ*(*ες*) : la chute du groupe intervocalique *-*u̯s*- aurait provoqué l'allongement de *ŏ*, rendu en grec par ω. D'après L. Gindin, ce mécanisme a également présidé à la formation du toponyme Τρωΐα, de **Τροϝσ*(*ια*). Τροίη enfin est perçu comme un atticisme, issu du plus ancien ionien *Τρωΐη.

De l'autre côté du détroit, la forme **Trau̯s*- se reconnaît dans la désignation grecque des habitants des Balkans, les Θρᾶικες, et ses variantes ultérieures Θρᾷκες ou, en ionien, Θρῇκες qui remontent à la forme originelle **trau̯s-ik*- via *ΘραϝhικεΣ [28].

L'existence des formes Τρῶες et Θρᾷκες, dérivées de la même racine, avec, dans toutes les deux, l'aspiration puis la disparition du *s* final de la base, laisse alors supposer qu'au moment où les Grecs empruntèrent les ethnonymes, c'est-à-dire, vu les changements phonétiques observés, au début du IIe millénaire au plus tard, le groupe anatolien issu des Indo-Européens balkaniques identifiés aux Proto-Thraces était déjà distancé de sa source [29].

En insistant sur l'existence de noms d'origine thrace dans la péninsule nord-anatolienne, L. Gindin revient finalement sur le hittite *T(a)ruisa* pour l'accorder à la racine **Trou̯s*- mise en évidence. Il propose à cette fin deux lectures aux signes cunéiformes : *T(a)ru̯isa* et *T(a)ro(u̯)isa*. L. Gindin envisage d'abord les solutions qui conforment le vocalisme initial *Tro*- / *Tru*- à la diphtongue de la racine : le redoublement du *u* dans les signes cunéiformes pourrait être le reflet du son labial *u̯* avant monophtongaison de la diphtongue. Il note d'autre part que cette diphtongue *ou* n'a pas été maintenue en hittite, et, enfin que, dans la mesure où le sort du son *o* dans la langue et dans sa notation n'est pas clair [30], *u* a pu aussi bien servir à noter les voyelles *u* et *o*. Ensuite, constatant que la consonne *s* ne se trouve pas à la place prévue par la racine, L. Gindin propose deux explications : soit il s'agit d'une métathèse opérée sur la base originelle, soit il s'agit de l'influence des toponymes en *-isa*. L'auteur ajoute encore la possibilité de la

---

28. Cf. P. KRETSCHMER (1935), p. 39-41.

29. Ceci, naturellement, doit être mis en rapport avec la thèse de L. Gindin sur l'unité ethno-culturelle des Thraces et des Anatoliens entre l'Europe et l'Asie avant leur installation respective dans les Balkans et en Anatolie. Cf. n. 1.

30. Pour un examen complet et récent de la question, voir E. RIEKEN (2005), p. 537-549. Il semblerait en réalité que la distinction entre les sons */o/* et */u/* notés respectivement <*u*> et <*ú*> soit le fait d'un changement récent sur la voyelle */*u*/ du proto-hittite, et non un héritage ancien.

transmission d'un thème en *-i* [31], qu'il représente alors sous la forme **Trosi*, et qui aurait subi ensuite une métathèse suivie du processus de thématisation.

Cette hypothèse thrace balaye naturellement le lien avec les Étrusques proposé par V. Georgiev, auquel il y a, selon L. Gindin, d'autres obstacles : **Turs-* à son avis, compte tenu du grec Τυρσηνοί / Τυρσᾱνοί, de l'égyptien *Tw-rj-š* ou de la désignation latine *Tusci*, interprété comme issue de **Turs-ik-oi*, n'est pas une forme secondaire obtenue par métathèse à partir de **Tr(a)us-*, mais bien la forme première. Ainsi préfère-t-il pour celle-ci l'analyse de V. L. Cymburskij, qui admet une base **tursa-* et postule avec **tursa-na* l'origine purement anatolienne du grec Τυρσηνοί [32].

Avant de présenter les dernières hypothèses relatives à l'étymologie du nom de la cité hellespontine, il sera pertinent de s'arrêter sur les tentatives qui ont déjà été évoquées, puisqu'elles n'ont pu tenir compte de la découverte récente de l'inscription hiéroglyphique d'Ankara. Ainsi, pour rappel, E. Forrer préconisait la dérivation du nom grec Τρωΐα depuis le nom hittite, via *Τρωίσα, et P. Kretschmer, en soutenant l'indépendance des formes hittite et grecques, reconstitue la base commune comme **Trou̯-/Tru-,* à laquelle il adjoint les suffixes toponymiques respectifs des deux langues, -ια et *-iša.* À partir du changement thrace de la voyelle *ŏ* en *ă* **Trou̯s-*, finalement, a été préféré par L. Gindin à **Trau̯s-*, qu'avait suggéré V. Georgiev.

L. Gindin, donc, est le dernier à avoir proposé une solution, qui, du point de vue formel, embrasse toutes les données du problème et qui n'a pas rencontré d'objection. Mais l'hypothèse du lien entre le nom de la ville de Priam et celui de la région balkanique rencontre un obstacle majeur, d'ordre chronologique. L'arrivée des Thraces dans le sud-est de l'Europe est, en effet, admise au III^e^ millénaire ; leurs infiltrations en Asie sont reconnues, mais seulement à la fin du II^e^ millénaire [33]. L'installation de tribus thraces en Asie mineure au moment de la fondation de Troie anticiperait donc largement sur les mouvements de ces peuples indo-européens. La proposition de L. Gindin ainsi affaiblie appelle quelques autres remarques. Tout en défendant l'indépendance des noms hittites et grecques, L. Gindin reconnaît

---

31. Renvoyant à K. Vlahov, il invoque là la recension de ce genre de toponymes à finale *-i* dans les inscriptions gréco-romaines (citant comme exemple Κουσκάβιρι en Bulgarie). Cf. K. VLAHOV (1963), p. 349-352.

32. Cf. L. GINDIN (1996), p. 164-165.

33. Cf. I. RUSSU (1969), p. 44-62 ; R. KATIČIĆ (1976), p. 128-136 ; C. BRIXHE (1997), p. 180 et P. DIMITROV (2009), p. xvi-xxiii. Cette vague migratoire explique naturellement la présence de toponymes d'origine thrace en Asie mineure invoquée par L. Gindin.

dans la forme grecque la plus grande proximité avec la racine initiale, qui lui permet d’établir une relation remarquable entre les habitants de l’Hellespont, les Τρῶες ou **Τροϝσ(ες)* et ceux des Balkans, les Θρᾷκες ou **Trau̯s-ik-*. Le rapport au hittite n’est envisagé qu’en dernier lieu, et maintenu au prix de manipulations, qui, pour être plausibles, ne possèdent pas d’indices positifs [34].

L’interprétation du vocalisme initial comme pur phénomène graphique doit quoi qu’il en soit, être nuancée, comme cela a déjà été expliqué, par le louvite *tara/i-u̯a/i-zi/a-u̯a/i*. Ceci introduit finalement la dérivation ternaire proposée par I. Hajnal : partant d’une racine **Toru̯-ā,* à laquelle sont adjoints les suffixes *-*i-sā* et *-*iā*, il reconstruit les formes intermédiaires **Toru̯-i-sā* et **Toru̯-iā* à l’origine, respectivement, du hittite *ta-ru-i-ša* et, avec métathèse de la liquide, du grec Τροίη. Mais si cette solution réconcilie les formes du grec et du hittite, elle laisse cette fois sans explication les formes du grec, avec *ō,* comme Τρῶες (*Il.*, II, 40 ; XXII, 57, etc.) ou Τρῷος (signifiant « de Tros », *Il.*, V, 222 ; VIII, 106, ou « de Troie » XIII, 262) : en admettant l’influence de l’ethnikon Τρώς, I. Hajnal est contraint, au regard du génitif mycénien *to-ro-o* /*Tro*$^{h}$*-os*/ de revoir la base * *Toru̯* > **Trou̯* à **Tros-* qui se combine mal avec le hittite [35]. Comme L. Gindin, I. Hajnal se heurte à la conciliation des formes du grec entre elles et du hittite.

L’hypothèse récente de A. Kloekhorst permettra finalement de rappeler les données du problème posé par l’étymologie de Troie. En dépit des objections de Laroche sur la nature des finales -*iša* et -ια des termes grec et hittite (cf. *supra*, p. 7), A. Kloekhorst a récemment réaffirmé l’analyse de la finale de *T(a)ruiša* et de Τρωΐα en tant que suffixe toponymique. De là, dans la mesure où le son *ō* n’existe pas en hittite, il a défini la base du nom de Troie comme **trū-* [36], et l’a ensuite rapprochée du nom des Étrusques : la voyelle *e-* du nom latin *Etrusci* est alors interprétée comme une voyelle prothétique, qui est absente dans le grec Τυρσηνοί / Τυρσᾱνοί. Ce faisant, A. Kloekhorst a négligé de nombreux éléments qui ont déjà été soulevés.

34. L’évocation des toponymes à finale *-i* est particulièrement peu convaincante dans la mesure où les inscriptions gréco-romaines dans lesquelles elles sont attestées sont assez récentes par rapport à l’époque traitée.

35. Telle est d’ailleurs l’explication retenue par C. Ruijgh qui se soucie peu du hittite : sans considération sur la longueur initiale de la voyelle, Τροία est perçu soit comme la dérivation normale de Τρώς, à partir d’une flexion Τρώς -*Τρο*h*ός, telle que ἥρως - *ἥρο*h*ος, soit comme une formation analogique Τροία : Τρώς, telle que αἰδόιος : αἰδώς. Cf. C. RUIJGH (1967), p. 89, n. 75 et p. 200, n. 509.

36. Cf. A. KLOEKHORST (2012), p. 46-51.

Son analyse, d'abord, ne tient pas compte de la forme Τροίη qui est celle de l'*Iliade*. Aussi, s'il résout le problème posé à I. Hajnal par le *ō* long du grec, l'auteur n'a simplement pas pris en considération l'inscription hiéroglyphique d'Ankara, qui a contraint I. Hajnal à partir de Τροίη pour trouver une base commune entre les noms grecs et anatoliens. Enfin, comme l'avait formulé L. Gindin à l'encontre de V. Georgiev, *tru(s)-* est probablement secondaire par rapport *turs-* (cf. *supra*, p. 9) [37].

Les hypothèses proposées sont, à ce jour, imparfaites. Et si leur diversité est frappante, une tendance semble du moins avoir été commune à tous les auteurs, qui est d'avoir mené leurs recherches en ayant, dès le départ, une certaine idée de leur résultat. Sans parler du problème chronologique de cette interprétation, avec **Trou̯s-*, L. Gindin paraît s'être soucié davantage des solutions qui pouvaient donner une étymologie commune aux noms de la cité de l'Hellespont et de la tribu balkanique que de l'étymologie propre de Τροίη, qui devait par ailleurs d'abord correspondre au hittite *Taru̯iša*. L'écart entre la racine **Trou̯s-* et le nom reconnu dans les Annales de Tudhaliya IV est cependant notable et finalement accentué par l'inscription louvite suggérant la prononciation *ta* des signes cunéiformes. Le tort d'I. Hajnal est d'avoir avant tout cherché la racine commune des noms hittite et grec, conformément à l'idée de la correspondance entre la légendaire cité de Priam et le pays membre de la coalition d'Assuwa ; de **Toru̯* peuvent alors raisonnablement dériver Τροίη et *Taru̯isa*, mais cette racine est par contre incapable d'expliquer le seul rapport des formes du grec entre elles. La base **trō- / *trū-* défendue par A. Kloekhorst enfin établit une coïncidence remarquable entre Troie et les Étrusques, mais méconnaît à la fois les différents témoignages du grec et ceux de l'anatolien.

De manière générale, un défaut méthodologique ressort de toutes ces tentatives, celui de n'avoir pas, en premier lieu, réconcilié les formes les plus évidemment apparentées et liées au nom de Troie. Les auteurs, en effet, n'ont eu de cesse de chercher le rapport du nom grec, à partir tantôt de Τροίη tantôt de Τρωΐα, avec le nom hittite *Taru̯isa*, en recourant au mycénien, à l'illyrien ou au messapien, mais en négligeant complètement de déterminer le lien des formes du grec entre elles. Or le rapport entre les plus nombreuses formes avec *ō*, de Τρῶες, Τρώς et Τρωΐα et la seule forme avec *ŏ*, Τροίη, n'est pas évident. Ainsi, à partir de l'ethnonyme duquel aura

37. Sans s'attarder sur l'étymologie du nom des Étrusques, qui est un vaste problème, la question de l'origine de cette voyelle prothétique en latin, alors que la langue supporte très bien la séquence *tr-* à l'initiale (cf., pour commencer, le nom de Troie, *Troia*) vaudrait la peine d'être posée.

ensuite été dérivé le nom de la ville [38], plusieurs hypothèses doivent être envisagées.

1. Un thème en s, **Trōs-*, serait à l'origine de l'ethnonyme Τρώς (ou, au pluriel, Τρῶες), via **Trōs-s*. Τρωΐα, ensuite, remonterait à **Trōs-ijā* qui se conçoit comme la forme adjectivale au féminin issue de l'ethnonyme, et adjointe à un substantif sous-entendu (πόλις ou γῆ) [39]. Il faut alors admettre pour Τροίη la possibilité d'un atticisme de la tradition, selon un processus déterminé par C. Bally [40] : mettant en évidence l'abrègement des diphtongues longues ῳ, ᾳ, ῃ devant α en attique (βασιλεία en face de βασιληίη chez Hérodote), il note qu'Homère a logiquement conservé la longue et l'hiatus dans toutes les positions, sauf dans les cas où les groupes dissyllabiques ωι, αι, ηι n'entraient pas dans l'hexamètre. Ainsi, quand il est suivi d'une longue, ce groupe est contracté, d'où par exemple Δηΐφοβος en face de δηώσας. Τροίη, enfin, a dû prendre la place de *Τρῴη, au moment de la fixation de l'épopée par les diaskévastes athéniens : n'étant pas familiers de la séquence phonétique ῳη, ils l'ont remplacé par une autre qui ne mettait par ailleurs pas en péril la structure métrique. Et en effet, la quantité de Τροίη à ce titre respecte celle de la diphtongue longue de Τρωΐα.

Dans ce cas, le maintien de la diphtongue dans le féminin Τρῳαί s'expliquera par transparence morphologique par rapport au correspondant masculin [41].

2. Τρώς est issu d'un ancien thème en *-*ou̯*- ; sa flexion aura alors suivi le modèle de δμώς où le vocalisme de l'acc. **dmōn* (< **dmou̯-m̥*) [42] avait été généralisé à l'ensemble du paradigme [43]. Τρωΐα aurait été dérivé à partir de cette base **Trōu̯-*, et Τροίη se conçoit comme un atticisme de la tradition.

3. Dans la mesure où, enfin, la langue de laquelle aura été emprunté l'ethnonyme Τρώς est inconnue, **Trō-* peut avoir été simplement à l'origine de l'ethnonyme Τρώς, à partir duquel aura été formé l'ensemble des dérivés.

---

38. Si l'inverse est plus courant, il existe de nombreux exemples de la dérivation d'un toponyme à partir du nom de ses habitants : les Φρύγες auront par exemple donné leur nom à la Φρυγία, de même que les Ἰταλοί à l'Ἰταλία.

39. Cf. E. RISCH (1974), p. 135.

40. Cf. C. BALLY (1905-1906), p. 24-25, qui a encore été cité par M. PETERS (1980), p. 133.

41. De la même manière, δμῳαί, de δμωός aura été maintenu dans l'hexamètre et par après.

42. Ainsi **di̯eu̯-m̥* > **di̯ēm* > Ζῆν et **g*$^{u}$*ou̯-m̥* > **g*$^{u}$*ōm* > (dorien) βῶν.

43. Ainsi que l'a montré J. Rau, à partir de πάτρως (cf. J. RAU [2011], p. 1-3).

Aucun indice positif ne permet de trancher en faveur de l'une ou l'autre hypothèse et, rien ne permet de rapprocher un terme plutôt qu'un autre de ceux qui sont issus d'une autre source que la tradition grecque : si *to-ro-o* des tablettes mycéniennes, par exemple, plaide en faveur de **Trōs-*, **Trōu̯-* sera soutenu par *to-ro-wo*.

La difficulté voire l'impossibilité de trouver une racine commune entre le nom grec Τροίη et le nom anatolien *Taru̯isa* suggère alors deux hypothèses : soit, contre l'idée répandue depuis E. Forrer, les deux toponymes réfèrent à des lieux différents, soit, avec moins de scepticisme, ils sont l'adaptation parfaitement indépendante d'un terme d'une langue inconnue, indo-européenne ou non indo-européenne.

Et ainsi, si elle a révélé des lacunes, cette évaluation ne doit pas déboucher sur un aveu d'ignorance : elle rappelle combien Troie, au croisement de l'Europe et de l'Asie, occupe une position décisive pour l'étude des langues et des peuples de l'espace anatolico-égéen, et, par là, l'intérêt de poursuivre inlassablement la recherche.

Élise FONTAINE
Aspirante FNRS, Université Catholique de Louvain
INCA - Place Blaise Pascal 1
1348 Louvain-la-Neuve
Belgique
elise.fontaine@uclouvain.be

## Bibliographie

Charles BALLY (1905-1906) : « Les diphtongues ΩI, AI, HI de l'attique », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 13, p. 1-25.

Claude BRIXHE et Anna PANAYOTOU (1997) : « Le thrace », dans Françoise BADER (éd.), *Langues indo- européennes,* Paris, CNRS Éditions, p. 179-203.

Gudmund BJÖRCK (1954) : « Miscellanea », *Eranos* 51, p. 271-275.

Helmut Theodor BOSSERT (1946), *Asia*, Istanbul.

Caterina CAMERA (1971) : « Digamma nel greco miceneo », *SMEA* 13, p. 123-138.

John CHADWICK (1967) : « Mycenaean *TE-KO-TO-NA-PE* », *SMEA* 4, p. 23-34.

Pierre CHANTRAINE (1958) : *Grammaire homérique, I : phonétique et morphologie*, Paris, Klincksieck.

Pierre CHANTRAINE (1966) : « Finales mycéniennes en *-IKO* », dans Robert PALMER et John CHADWICK (éd.), *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies*, Cambridge, University Press, p. 161-179.

Sigrid DEGER-JALKOTZY et Stefan HILLER e.a. (éd.) (1999) : *Floreant studia Mycenaea: Akten des X. Internationalen Mykenologischen Colloquiums in Salzburg vom 1.-5. Mai 1995. Internationales mykenologisches Colloquium*, Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften.

Peter DIMITROV (2009) : *Thracian Language and Greek and Thracian Epigraphy,* Cambridge, Scholars Publishing.

Emil FORRER (1924) : « Vorhomerische Griechen in den Keilschrifttexten von Boghazköi », *MDOG* 63, p. 1-22.

Emil FORRER (1929) : « Für die Griechen in den Boghazköi-Inschriften », *KF*, 1.

Vladimir GEORGIEV (1938) : *Die Träger der kretisch-mykenischen Kultur, ihre Herkunft und ihre Sprache, II. Urgriechen und Urillyrier (Thrako-Illyrier)*, Sofia, Imprimerie de la Cour.

Vladimir GEORGIEV (1958) : *Issledovanija po sravnitel'no-istoričeskomu jazykoznaniju*, Moskva, Izdatel'stvo inostrannoj literatury.

Leonid Aleksandrovič GINDIN (1981) : *Drevnejšaja onomastika Vostočnych Balkan*, Sofia, Izdatel'stvo Bolgarskoj Akademii Nauk.

Leonid Aleksandrovič GINDIN et Vadim Leonidovič CYMBURSKIJ (1996) : *Gomer i istorija Vostočnogo Sredizemnomor'ja*, Moskva, Rossijskaja Akademija Nauk.

Franz GSCHNITZER (1983) : « Zur geschichtlichen Entwicklung des Systems der griechischen Ethnika », dans Günter NEUMANN et Alfred HEUBECK (éd.), *Internationales mykenologisches Colloquium, 7, Nürnberg, 6.-10. April 1981*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, p. 140-154.

Hans GÜTERBOCK (1986) : « Troy in the Hittite Texts. Wilusa, Aḫḫiyawa and Hittite History », dans Machteld MELLINK (éd.), *Troy and the Trojan War,* Bryn Mawr, p. 33-44.

Ivo Hajnal (2003) : *Troia aus sprachwissenschaftlicher Sicht. Die Struktur einer Argumentation* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft. Vorträge und kleinere Schriften, 69), Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen.

John D. Hawkins (1997) : « A Hieroglyphic Luwian Inscription on a Silver Bowl in the Museum of Anatolian Civilizations, Ankara », *Anadolu Medeni-yetleri Müzesi. 1996 Yıllığı*, p. 7-24.

Alfred Heubeck (1966) : *Aus der Welt der frühgriechischen Lineartafeln: eine kurze Einführung in Grundlagen, Aufgaben und Ergebnisse der Mykenologie* (Studienhefte zur Altertumswissenschaft, 12), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.

Radoslav Katičić (1976) : *Ancient Languages of the Balkans,* Den Haag, Mouton.

Alwin Kloekhorst (2012) : « De taal van Troje », dans René van Beek *et al.*, *Troje, Stad, Homerus en Turkije*, Amsterdam, Wbooks, p. 46-51.

Paul Kretschmer (1924) : « Alaksandus, König von Vilusa », *Glotta* 13, p. 205-214.

Paul Kretschmer (1930) : « Zur Frage der griechischen Namen in den hethitischen Texten », *Glotta* 18, p. 161-170.

Paul Kretschmer (1935) : « Zum Balkan-Skythischen», *Glotta* 24, p. 1-56.

Oscar Landau (1958) : *Mykenisch-griechische Personennamen,* Göteborg, Almquist & Wiksell.

Emmanuel Laroche (1956-1957) : « Notes de toponymie anatolienne », dans MNHMHC XAPIN, *Gedenkschrift Kretschmer*, 2, Wien, Wiener Sprachgesellschaft - Brüder Hollinek ; Wiesbaden, O. Harrassowitz, p. 1-7.

Joachim Latacz (2004) : *Troy and Homer. Towards a Solution of an Old Mystery*, trad. de l'allemand par Kevin Windle et Rosh Ireland, Oxford, University Press.

Michel Lejeune (1958) : *Mémoires de philologie mycénienne*. Première série, 1955-1957, Paris, CNRS.

Michel Lejeune (1972) : *Mémoires de philologie mycénienne*. Troisième série, 1964-1968, Roma, Ateneo.

Margareta Lindgren (1973) : *The People of Pylos. Prosopographical and Methodological Studies in the Pylos Archives. Part I: A Prosopographical Catalogue of Individuals and Groups* (Acta universitatis Upsaliensis. Boreas : Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilizations, 3), Uppsala, Almqvist & Wiksell.

Wilhelm Meyer (1907) : *De Homeri patronymicis*, Göttingen, Officina Academica Dietrichiana.

Anna Morpurgo (1963) : *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Roma, Ateneo.

Robert Palmer (1969) : *The Interpretation of Mycenaean Greek Texts*, Oxford, Clarendon.

Martin Peters (1980) : *Untersuchungen zur Vertretung der indogermanischen Laryngale im griechischen* (Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte, 377), Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften.

Jeremy Rau (2011) : « Indo-European Kinship Terminology: **ph$_2$tr-ou̯-/ph$_2$tr̥-u̯-* and its Derivatives », *Historische Sprachforschung* 124, p. 1-25.

Elisabeth RIEKEN (2005) : « Zur Wiedergabe von hethitisch /o/ », dans Gerhard MEISER et Olav HACKSTEIN (éd.), *Sprachkontakt und Sprachwandel. Akten der XI. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, 17-23 September 2000, Halle an der Saale*, Wiesbaden, Ludwig Reichert, p. 537-549.

Ernst RISCH (1974) : *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin, W. de Gruyter.

Cornelis J. RUIJGH (1967) : *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam, Hakkert.

Martin S. RUIPÉREZ (1979) : « Le génitif singulier thématique en mycénien et en grec du premier millénaire », dans Hugo MÜHLESTEIN et Ernst RISCH (éd.), *Colloquium Mycenaeum. Actes du 6e Colloque international sur les textes mycéniens et égéens, Neuchâtel, 7 au 13 septembre 1975*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel.

Ion RUSSU (1969) : *Die Sprache der Thrako-Daker*, 2e éd. revue et augmentée, Bucureşti, Editura Ştiinţifică.

Eduard SCHWYZER (1939) : *Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns griechischer Grammatik* (Handbuch der Altertumswissenschaft, 2.1.2), vol. 1, München, Beck.

Gerd STEINER (2007) : « The Case of Wiluša and Ahhiyawa », *Bibliotheca Orientalis* 64, p. 590-612.

Michael VENTRIS et John CHADWICK (1973) : *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, University Press.

Kiril VLAHOV (1963) : « Nachträge und Berichtigungen zu den thrakischen Sprachresten und Rückwörterbuch », *Godišnik na Sofijskija Universitet, filologičeski fakultet*, 57.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 19-51.

# ASPECTUAL CHOICE IN GREEK IMPERATIVES: A CORPUS-BASED REVIEW OF EXISTING THEORIES *

*Résumé.* — Cet article vise à évaluer plusieurs théories sur l'utilisation aspectuelle des impératifs grecs en s'appuyant sur des données extraites à la fois de la recherche typologique linguistique et des corpus grecs classiques annotés. Le contraste entre les impératifs aoristes (AS) et les impératifs présents (PS) a été expliqué en faisant appel à la théorie aspectuelle générale (commandes AS « perfectives » vs. commandes PS « imperfectives »), à la notion d'échelle focale (commandes AS « focalisées » vs. commandes PS « topiques ») et au contexte pragmatique (commandes AS « polies » vs. commandes PS « directes »). Les données du corpus et les données comparatives suggèrent que l'aspect grammatical ainsi que les facteurs contextuels jouent un rôle important dans le choix de l'aspect, bien que dans ce dernier cas la « politesse » soit une explication trop large.

*Abstract.* — This paper aims at evaluating several theories on the aspectual use of Greek imperatives by relying on data retrieved from both cross-linguistic typological research and linguistically annotated Classical Greek corpora. The contrast between aorist stem (AS) and present stem imperatives (PS) has been explained in terms of general aspectual theory ('perfective' AS vs. 'imperfective' PS commands), genericity ('specific' AS vs. 'general' PS commands), focal scale ('focal' AS vs. 'topical' PS commands) and pragmatic usage context ('polite' AS vs. 'direct' PS commands). Both corpus data and cross-linguistic evidence suggest that grammatical aspect as well as contextual factors play an important role in the choice of aspect, although in the latter case 'politeness' might be too broad an explanation.

## 1. Introduction: aims, methodology and restrictions

> [I]n all research done on the aspects of the Greek verb the imperative appears to have caused the greatest trouble. (W. F. Bakker [1966], p. 31.)

Fifty years after W. F. Bakker published his book *The Greek Imperative,* the use of aspect in the imperative mood is still one of the most puzzling issues in Greek syntax (cf. also C. L. A. Bary [2009], p. 175). Most

---

* The authors are happy to acknowledge, with sincere thanks, the helpful remarks made by Lambert Isebaert and Herman Seldeslachts. Reuben Pitts was so kind to correct the English of this paper. In addition, many thanks are due to Victoria Dabo and Paul Pietquin.

high school and university students are taught that Present Stem (PS) is used for a 'general command', viz. an order to be carried out in all circumstances. Aorist Stem (AS) is taken to express a 'specific command'. Hence one would use PS in Ποίει τοῦτο 'Do this habitually' and Μηδενὶ πονηρῷ πράγματι συνηγόρει 'Do not defend a bad case', whereas AS appears in specific commands such as Ποίησον τοῦτο 'Simply do this' and Σὺ πρῶτος ἀπόφηναι γνώμην 'Be the first to make known your opinion' (W. W. GOODWIN [1900], p. 272; C. VAN DE VORST & A. GEEREBAERT [1912]). This distinction is made in the majority of Greek academic reference grammars. To what extent can the semantics of a 'general command' vs. 'specific command' be connected to the imperfective vs. perfective aspect as denoted by PS and AS in moods other than the imperative? And does this principle survive confrontation with the Greek data? This paper seeks to critically evaluate several theories by bringing in both *cross-linguistic* and *larger corpus data*.

*Cross-linguistic* typological research reveals that the problem of imperative forms marked for aspect is certainly not strictly confined to Ancient Greek. A convincing majority of the world's languages have a grammatically marked second person imperative, whereas about half of the world's languages make a grammatical distinction between perfective and imperfective aspect. Hence, a considerable number of languages have both an imperative second person form and a perfective-imperfective distinction (see §2). This raises the question as to how aspectual distinctions manifest themselves in the imperative mood – a problem that so far has attracted only limited attention. Revealingly, the imperative mood is not even mentioned once with regard to aspect in *The Oxford Handbook of Tense and Aspect* (R. I. BINNICK [2012]). Our paper will, however, benefit from recent work undertaken by A. Y. AIKHENVALD (2010) and J. VAN DER AUWERA *et al.* (2009), both of which do pay due attention to the dynamic interplay between aspect and imperative mood from a cross-linguistic perspective.

We will also measure existing theories on Ancient Greek aspect against *linguistic data* extracted from three corpora, viz. the *Thesaurus Linguae Graecae* [TLG], the *Perseus under PhiloLogic* corpus [*PuPh*], and *The Perseus Ancient Greek Dependency Treebanks* [*AGDT*] [1]. When used for linguistic research, each of these corpora has its own strengths and limitations (see F. BOSCHETTI [2014] and D. HAUG [2014] for an overview of recent developments in corpus and computational linguistics applied to

1. See http://tlg.uci.edu, http://perseus.uchicago.edu and http://nlp.perseus.tufts.edu/syntax/treebank/ respectively. The *Perseus Treebanks* have been examined by making use of a special tool developed by Alek Keersmaekers (see http://www.pedalion.org). For a similar initiative, based on a smaller set of texts, see http://iliados.com.

Greek). Whereas the TLG comprises the entire body of Ancient Greek literature relying on the best text editions, the *AGDT* corpus contains only a limited set of texts based on older text editions. However, the texts in *AGDT* are fully syntactically annotated, whereas the possibilities for conducting linguistic research in the TLG are very limited. The *PuPh* corpus, containing about 200 texts, lies somewhere in between. It has been designed for scholars interested in Greek and Latin linguistics, who according to its makers "should work on making more evidence-based and quantitative claims than are found in much of the current literature" [2]. Although it allows its users to conduct lemmatized lexical and morphological searches, the results retrieved are not entirely free of errors and omissions. It is therefore not our aim to proceed in a predominantly quantitative way. Making use of corpora – primarily of *PuPh* – will, in the first place, allow us to find new examples confirming or contradicting existing theories.

Our study mainly focuses on second person imperatives (particularly in the singular) in PS and AS expressing (positive) commands in classical Ionic-Attic authors. The perfect stem, which is hardly used in the imperative except in defective formations [3], will not be discussed. Nor will we deal in depth with third person imperatives (which often fulfill different functions; cf. C. DENIZOT [2011], p. 154-162), with prohibitions (see below, 2), or with other grammatical forms expressing commands (such as infinitives, future questions, and second person optative forms). We draw entirely on existing translations to render the Greek fragments used in this paper, so as to prevent us from reading too much into the data.

## 2. The cross-linguistic and the Greek data

The map designed by J. VAN DER AUWERA *et al.* (2013) shows that out of 547 languages 425 languages, or 78%, have a grammatically marked second person imperative. The aspectual distinction is grammatically marked in about 45% of the world's languages, if the map of Ö. DAHL & V. VELUPILLAI (2013) exhibiting 222 languages is representative. Overlaying the first map onto the other results in 151 languages for which presence/absence of both features are given:

2. http://perseus.uchicago.edu/about.html.

3. According to C. DENIZOT (2011), p. 217, only 2.7% of all imperatives are used in the perfect stem. Much depends on whether very frequent forms such as ἴσθι (οἶδα, defective) and μέμνησο (μιμνῄσκω) are regarded as clear-cut examples of perfect imperatives. An unambiguous example of an imperative perfect is a form such as πεποίησο.

| **Features?** | **Examples** | **n=151** | **%** |
|---|---|---|---|
| No imperative; No aspect | Thai, Ewe | 26 | 17% |
| Imperative; No aspect | Tamil, Finnish, German | 54 | 36% |
| Imperative; Aspect | Turkish, Persian, Mixtek, Basque, Spanish | 58 | 38% |
| No imperative; Aspect | Mandarin, Georgian | 13 | 9% |

**Table 1: Grammatical aspect and imperatives in WALS**

Hence, these figures suggest that half of the languages that have imperatives do make the distinction between imperfective and perfective aspect. Conversely, in hardly one fifth of the languages that have a grammatically marked aspect a morphologically marked imperative is lacking. However, these figures do not automatically imply that languages in which both features are present (38% in the corpus of **Table 1**) are always forced to make a choice between a perfective and an imperfective imperative. A. Y. AIKHENVALD (2010), p. 155, has pointed out that the interplay between aspect and imperative in these languages is of such a nature that aspectual differences in the imperative tend to be less crystallized than in the other moods. Reconciling the typologies developed by J. VAN DER AUWERA *et al.* (2009) and S. MAUCK (2005), p. 23-25, we can basically distinguish three strategies followed by languages in which both aspect and imperative are grammatically marked:

1. some languages have both perfective and imperfective imperatives: speakers are forced to make an aspectual choice;
2. some languages restrict the use of aspect in the imperative: an imperative is e.g. always perfective, and has no imperfective formations or vice versa;
3. some languages only have aspect-neutral imperatives.

An example of the last type is Yucatek Maya, whose aspectual suffixes cannot be combined with the imperative suffixes, both of which occupy the same slot (J. VAN DER AUWERA *et al.* [2009], p. 97). English can be seen as representative of quite a few languages in which aspectual distinctions made in declaratives disappear in a unified imperative mood. English 'progressive' imperatives such as "Don't be telling me what to do [4]" are rare

4. This 2012 example was retrieved from the Corpus of Contemporary American English, http://corpus.byu.edu/coca, for other examples, see A. Y. AIKHENVALD (2010), p. 67; M. JARY & M. KISSINE (2014), p. 262-263; S. MAUCK (2005), p. 24.

to the point of being considered ungrammatical by many native speakers (including S. MAUCK [2005], p. 24). In Ancient Greek, conversely, for each non-defective verb an imperative can be formed both in AS and in PS (and – to a lesser extent – in the perfect stem). Moreover, the endings of the imperative in AS largely differ from the set of endings of PS. In other words, speakers of Ancient Greek always had to make an aspectual choice when forming imperatives, and it is likely to assume that they had semantic or pragmatic motives to prefer AS over PS or vice versa in each specific situation.

The distribution between AS and PS imperatives in Greek is as follows:

| | **Corpus** | **AS** | **PS** | **PerfS** |
|---|---|---|---|---|
| S. E. CONTI (2009), p. 6 | Classical poetry and prose [5] | 39% (228) | 59% (342) | 2% (10) |
| C. DENIZOT (2011), p. 217 | Archaic and classical poetry and prose [6] | 39.2% | 58% | 2.7% |
| *AGDT* | Archaic, classical and post-classical poetry and prose [7] | 41% (1211) | 54% (1576) | 5% (138) |
| J. D. FANTIN (2010), p. 88 | New Testament | 47% (764) | 52% (864) | 0,2% (4) |

**Table 2: Distribution of aspectual stems in the imperative**

J. L. BOYER (1987), p. 41, offers figures similar to those of J. D. FANTIN (2010) and concludes that the number of PS imperatives in New Testament Greek is higher than in other Greek writings. Yet the opposite seems to be true, if one looks at the calculations of S. E. CONTI (2009) and C. DENIZOT (2011), whose corpora are based on classical writings. All figures given in **Table 2** thus suggest that in Greek the 'imperfective' PS imperative is more frequent than the 'perfective' AS imperative. This is not in line with the observation of J. VAN DER AUWERA (2009), p. 100, that from a typological perspective the most typical imperative is perfective.

5. Herodotus, book 1; Aristophanes' *Frogs* and *Thesmophoriazusae*; Plato's *Symposion*; Demosthenes' *Oration on the crown*.
6. Homer, Hesiod, Aeschylus, Herodotus, Lysias, Aristophanes, Plato.
7. See https://perseusdl.github.io/treebank_data/ for a survey of the authors and works included.

It is important to note that the aspectual distinctions expressed in positive commands need not necessarily correspond to the ones made in prohibitions (A. Y. AIKHENVALD [2010], p. 167-168; 181-185). This is noteworthy in the case of Classical Greek, which also makes a formal distinction between commands (expressed in the imperative mood, either PS or AS) and prohibitions (expressed either in the imperative mood in PS or in the subjunctive mood in AS, both preceded by μή) [8]. In many studies on the Greek imperative, prohibitions are treated similarly to positive commands [9], but data from several languages reveal that this need not be the case (A. Y. AIKHENVALD [2010], p. 165). This is why this paper focuses on positive commands.

Based on a manually corrected query in *PuPh*, the following table shows the frequency of AS and PS in the second person singular [10] imperative for 20 frequent verbs, and, by means of comparison, the frequency of the imperfect and aorist tense in the indicative (verbs in the perfect stem were excluded when calculating the percentages).

| | **% PS (imp.)** | **% PS (ind. impf.)** | **% AS (imp.)** | **% AS (ind. aor.)** |
|---|---|---|---|---|
| θαρσέω | 99% (120) | 53% (58) | 1% (1) | 47% (51) |
| χωρέω | 98% (49) | 83% (234) | 2% (1) | 17% (47) |
| ἡγέομαι | 91% (42) | 72% (521) | 9% (4) | 28% (203) |
| πειράω | 91% (89) | 78% (225) | 9% (9) | 22% (62) |
| καλέω | 87% (138) | 62% (503) | 13% (21) | 38% (313) |
| νομίζω | 86% (37) | 75% (338) | 14% (6) | 25% (115) |
| ὁράω | 83% (173) | 28% (459) | 17% (35) | 72% (1181) |
| ἐάω | 79% (153) | 55% (186) | 21% (40) | 45% (151) |
| ποιέω | 68% (89) | 35% (1394) | 32% (41) | 65% (2584) |
| σκοπέω | 68% (195) | 66% (79) | 32% (90) | 34% (40) |
| λέγω [11] | 55% (639) | 33% (2028) | 45% (518) | 67% (4178) |

8. There are some very rare exceptions of prohibitions with an AS imperative, e.g. Μὴ ψεῦσον (Aristoph., *Thes*., 870), cf. C. DENIZOT (2011), p. 280-283.

9. See for instance the following comment by W. F. BAKKER (1966), p. 16: “Kieckers […] left out of account the negative imperative and the adhortative-prohibitive subjunctive. I shall not follow him in this respect, since the close relation between command and prohibition is undeniable.”

10. Only singular imperatives were included, given that it is for *PuPh* much more difficult to disambiguate between the second person plural imperative and indicative.

11. As to the opposition between λέγε and εἰπέ, A.-M. CHANET (1994), p. 3, raises the following question: *[p]eut-on vraiment parler d’*un *verbe, et d’une opposition purement aspectuelle entre* λέγε *et* εἰπέ *?*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| φράζω | 51% (85) | 38% (58) | 49% (82) | 62% (96) |
| ἀκούω | 50% (83) | 20% (185) | 50% (83) | 80% (763) |
| παύω | 33% (30) | 14% (43) | 67% (62) | 86% (269) |
| ἀποκρίνω | 20% (16) | 9% (39) | 80% (63) | 91% (413) |
| ἀναγιγνώσκω | 14% (23) | 40% (52) | 86% (140) | 60% (79) |
| δείκνυμι | 10% (8) | 12% (57) | 90% (72) | 88% (430) |
| δίδωμι | 6% (11) | 19% (310) | 94% (185) | 81% (1364) |
| ἀφίημι | 4% (3) | 27% (93) | 96% (64) | 73% (251) |
| λαμβάνω | 4% (10) | 14% (184) | 96% (232) | 86% (1125) |
| **(average)** | **53% (1993)** | **42% (7046)** | **47% (1749)** | **58% (13715)** |

**Table 3: Use of AS and PS in the imperative, in comparison with the indicative imperfect and indicative aorist**

**Table 3** suggests that the distribution of AS/PS imperatives at least partly depends on the semantics of the verb, which will be elaborated upon below.

Relying on the *PuPh*-corpus, we have investigated whether certain words turn up more frequently in combination with an AS imperative than with a PS imperative, or vice versa. **Table 4** summarizes the most noteworthy collocational patterns (without intervening words).

| | **PS** | **AS** |
|---|---|---|
| imperative + δή | 7,3% [425] | 2,5% [105] |
| imperative + (δὲ) μοι | 2,1% [125] | 8,6% [359] |
| μοι + imperative | 2,1% [120] | 4,7% [195] |
| imperative + μ(ε) | 0,7% [43] | 2,0% [85] |
| imperative + μόνον | 0,5% [30] | 0,04% [2] |
| imperative + νυν | 1,9% [109] | 0,6% [26] |
| imperative + τοίνυν | 1,1% [63] | 0,4% [18] |
| σύ (δὲ) + imperative | 0,7% [41] | 1,3% [56] |
| imperative + γάρ | 1,4% [81] | 0,8% [32] |

**Table 4: Collocational patterns with PS (n=5851) and with AS (n=4184)** [12]

12. All differences between PS and AS are statistically significant with a $\chi^2$-test ($p < 0{,}01$ in all cases).

Such differences certainly deserve further investigation. Furthermore, a query in *PuPh* reveals that only in about a quarter of the instances in which two imperatives (2 sing.) closely follow each other (with a maximum of three intervening words) the imperatives have a different aspect stem. This holds for both poetry and prose. This suggests that there is a certain tendency to harmonize aspect choice. 84% of AS imperatives are followed by another AS imperative in such circumstances.

In addition, there is a clear correlation between aspectual choice and object use: while the *AGDT* contains 1349 (54%) PS commands and 1128 (46%) AS commands, the distribution becomes more balanced when only imperatives with an accusative object are considered (395, or 49% PS vs. 408, or 51% AS). The effect becomes even stronger when only singular (47%, or 274 PS vs. 53%, or 312 AS) or definite objects [personal pronouns or nouns with an article] are considered (44%, or 82 PS vs. 56%, or 104 AS). The use of (definite) objects is often claimed to influence telicity (see section 3.1.3; cf. H. De Swart [2012], p. 754).

### 3. Explaining the distribution in AS/PS imperatives

What principles underlie classical Greek authors' choice for either AS or PS when formulating a command? J. Humbert (1960), p. 177, admitted that in some cases *la différence entre le présent et l'aoriste* [imperative] *finit par devenir* imperceptible*, du moins pour nous* [13]. There are two main theories overall to account for the aspectual distinctions made in the Ancient Greek imperative mood. On the one hand, a number of scholars have attempted to relate the choice between PS and AS in the imperative to general aspectual categories also present in other moods. We will style these theories 'referential', as the aspect stem of the imperative is believed to throw light on the "internal temporal constituency" (B. Comrie [1976], p. 3) of the state of affairs, be it as determined by the semantic load of the verb itself ('actionality' or lexical aspect) or as perceived by the speaker (grammatical aspect). Other scholars have almost entirely abandoned the idea that the aspect stem of the imperative has anything to do with lexical or grammatical aspect, instead suggesting that imperative aspect fulfils either pragmatic or social functions. In what follows, we will discuss the strengths and weaknesses of these theories by measuring them against cross-linguistic as well as against Ancient Greek data. It is, however, worthwhile to note in advance that none of the theories we will present can as yet adequately explain every single use of PS and AS in the imperative.

---

13. See also L. A. Post (1938), p. 31, who states that aspect theory "comes near to giving a complete account of the uses of tenses in all Greek moods except the imperative".

### 3.1. *Explaining AS or PS in terms of grammatical and/or lexical aspect*

#### 3.1.1. *Grammatical aspect*

A number of scholars, including E. CRESPO *et al.* (2003), p. 265, and L. MELAZZO (2014), have argued that aspectual distinctions in the imperative mood should be treated in the same way as aspectual distinctions in the other moods. It would go far beyond the scope of this paper to discuss all views put forward to explain the general distinction between PS and AS. It is widely believed that the Ancient Greek distinction between PS and AS squares with the basic distinction made in other languages that have grammatically marked aspect, viz. imperfective versus perfective aspect [14]. With PS (imperfective aspect), "one looks at the internal structure of the state of affairs and as a consequence any constitutive events and processes are seen as incomplete" (J. VAN DER AUWERA *et al.* [2009], p. 93). The perfective aspect [AS in Ancient Greek], in contrast, implies a 'bird's-eye' view of the state of affairs: the action is seen as a whole and is regarded as complete.

So, for instance, A. RIJKSBARON (2002), p. 44, explains the aspectual distinction in the imperative in terms of non-completed versus completed commands. PS imperative is more specifically used "in order to command someone to proceed with a state of affairs which he was carrying out already" (A. RIJKSBARON [2002], p. 44) or to "emphasize [...] the process, the course of the state of affair, either relative to other state of affairs, or in 'absolute' use" (A. RIJKSBARON [2002], p. 45). AS imperative, on the other hand, emphasizes "the completion of the state of affair" (A. RIJKSBARON [2002], p. 45). S. E. CONTI (2009), p. 5-6, explains aspect choice of the imperative in similar terms. Such an account is in line with the cross-linguistic observations made by A. Y. AIKHENVALD (2010), p. 104-105, that imperatives often have the same aspectual distinctions as non-imperatives (although they are often extended to imperative-specific meanings, see 3.2.2).

A 'continuative' use of PS is well-attested in Ancient Greek: apart from the examples given in A. RIJKSBARON (2002), p. 44-45, one can also mention Eur., *Cyc.*, 161 χάλα τὸν ἀσκὸν μόνον 'just keep pouring the sack [of wine]', Hdt., 5, 40, 2 σὺ δὲ ταύτῃ τε πάντα ὅσα νῦν παρέχεις πάρεχε 'Keep on giving to her everything that you now give to her' and Soph., *Ich.*, 207-208 ἀλλ' αὐτὸς σὺ ταῦθ' ὅπῃ θέλεις ζήτει 'Keep on looking for them wherever you want'. Nevertheless, approaching aspect in imperatives exclusively

14. Alternative terms that are in use to denote the opposition between imperfective and perfective aspect include durative - punctual; uncompleted - completed; undetermined - determined; continuative - non-continuative (see C. DENIZOT [2011], p. 221).

in terms of the perfective-imperfective opposition leads to considerable problems in many cases. Take, for example, the following lines from Aristophanes's *Thesmophoriazusae*:

[1] E. […] ἀλλ' ἱμάτιον γοῦν χρῆσον ἡμῖν τουτῳὶ
καὶ στρόφιον· οὐ γὰρ ταῦτά γ' ὡς οὐκ ἔστ' ἐρεῖς.
A. Λ α μ β ά ν ε τ ε καὶ χρῆσθ'· οὐ φθονῶ. (Aristoph., *Thes*., 250-252.)
E. […] but at any rate lend me a tunic and a belt. You cannot say you have not got them.
A. *Take* them and use them as you like; I consent. (Transl. E. O'Neill.)

It is difficult to imagine why the 'imperfective' form is used in such a clearly demarcated action as λαμβάνετε. Hence, it is quite probable that other factors are needed to explain the choice of aspect in this example (we will come back to this command, as well as to the other imperatives occurring in this passage, in section 3.2.3).

There are quite a few other instances in which the aspectual choice is difficult to explain in terms of boundedness. For instance, we would not expect PS to occur with an adverb such as τελέως 'completely':

[2] Ὡς οὖν θεμιτὸν καὶ ἐμοὶ ἀγαθῷ ἀνδρὶ γενέσθαι δ ι η γ ο ῦ τ ε λ έ ω ς τὰ σὰ ἔργα (Xen., *Ec*., 11, 6.)
Assume, therefore, that it is possible for me to be a good man, and *give me a complete account* of your occupations (Transl. W. Heinemann.)

As τελέως normally signals the completion of the action, PS seems inappropriate here [15]. With verbs such as πείθω, PS often conveys the fact that the end-point of an action was not reached (the so-called 'conative' use of PS) (A. RIJKSBARON [2002], p. 16-17). The only classical Greek example of an active second person imperative of πείθω in *PuPh* is in Plato:

[3] Φ. Τούτων δεῖ τῶν λόγων, ὦ Σώκρατες, ἀλλὰ δεῦρο αὐτοὺς παράγων ἐξέταζε τί καὶ πῶς λέγουσιν.
Σ. Πάριτε δή, θρέμματα γενναῖα, καλλίπαιδά τε Φαῖδρον π ε ί θ ε τ ε ὡς ἐὰν μὴ ἱκανῶς φιλοσοφήσῃ, οὐδὲ ἱκανός ποτε λέγειν ἔσται περὶ οὐδενός. (Plat., *Phaedrus*, 260f.)
Ph. We have need of these arguments, Socrates. Bring them here and examine their words and their meaning.
S. Come here, then, noble creatures, and *persuade* the fair young Phaedrus that unless he pay proper attention to philosophy he will never be able to speak properly about anything. (Transl. J. Burnet.)

---

15. Note, though, that this is the only example we have of τελέως with an imperative (wether present or aorist). In comparison, we only found one example of τελέως modifying an imperfect indicative (in the meaning of 'completely') when searched with a maximal distance of 3 words: Str. 12.3.36 οἱ δ' ἐμπορικοὶ καὶ στρατιωτικοὶ τελέως ἐ ξ α ν η λ ί σ κ ο ν τ ο "Merchants and soldiers were completely ruined". In this case τελέως is probably used as an emphasizer.

A conative interpretation of the imperative πείθετε is hard to maintain here. Socrates does not doubt his hypothesis that knowledge of the truth is needed to persuade, nor is Phaedrus unwilling to believe so (as is clear from his reaction τούτων δεῖ τῶν λόγων). In other words, the end-point of the action is important [16].

Finally, the following example is also difficult to explain in terms of grammatical aspect:

[4] […] ἀλλ' ἃ δίκαι' ἐγνώκατε, ταῦτα φυλάξατε καὶ μνημονεύετε, ἕως ἂν ψηφίσησθε, ἵν' εὔορκον θῆσθε τὴν ψῆφον κατὰ τῶν τὰ πονηρὰ συμβουλευόντων. (Dem., 20, 167.)

[…] but *hold fast* to what you are convinced is just, and *bear it in mind* until you vote, so that true to your oaths you may cast your votes against the counsels of the wicked. (Transl. C. A. and J. H. Vince.)

In this case, we see a sudden 'shift' from AS to PS, even though the two commands do not seem to differ in their degree of boundedness. Both have a 'continuative' meaning – they could have aptly been translated as 'keep holding fast' and 'keep bearing in mind' – and this is why we would have expected PS in both cases (although an inchoative interpretation of φυλάττω could be defended; cf. 3.1.3). Such shifts in aspect are not uncommon, as will be shown below.

From the above examples we can conclude that aspectual theories developed for the indicative mood pose considerable problems when applied to the imperative. Consequently, many reference grammars have developed mood-specific accounts to understand the distinction between PS and AS in the imperative.

#### 3.1.2. *General and specific commands*

Most reference grammars argue that imperatives in PS denote general commands, used for expressing moral regulations and general rules of conduct, whereas specific commands, signaled by AS-stems, have to be carried out only in a particular situation and not in broader terms (see e.g. B. M. FANNING [1990], p. 327-328). Although the imperative's aspect is thus accorded a semantic value deviating from its semantics in the other moods, most authors overtly link the general/specific command theory to the use of aspect in other moods of Ancient Greek and to linguistic theory on aspect in general [17].

---

16. C. M. J. SICKING (1991b), p. 141-145, also stresses the subjectivity of assigning the conative label to certain uses of PS, by showing an example of an imperative verb which he believes to be conative in meaning but which is nevertheless in AS.

17. See e.g. R. KÜHNER & B. GERTH (1966), p. 189: AS is used for *Aufforderungen* […], *die sich auf einen bestimmten eben vorliegenden Einzelfall beziehen, wenn die*

A look at the data confirms that PS is the stem regularly used for expressing general commands. In Isocrates' speech *To Demonicus*, for instance, the speaker gives moral regulations that young men should observe. He therefore often uses general commands, all of which are expressed in PS:

[5] Πρῶτον μὲν οὖν ε ὐ σ έ β ε ι τὰ πρὸς τοὺς θεούς, μὴ μόνον θύων, ἀλλὰ καὶ τοῖς ὅρκοις ἐμμένων· […] τ ί μ α τὸ δαιμόνιον ἀεὶ μέν, μάλιστα δὲ μετὰ τῆς πόλεως· […] τοιοῦτος γ ί γ ν ο υ περὶ τοὺς γονεῖς, οἵους ἂν εὔξαιο περὶ σεαυτὸν γενέσθαι τοὺς σεαυτοῦ παῖδας. ἄ σ κ ε ι τῶν περὶ τὸ σῶμα γυμνασίων μὴ τὰ πρὸς τὴν ῥώμην ἀλλὰ τὰ πρὸς τὴν ὑγίειαν· (Isoc., 1, 13-14.)
First of all, then, *show devotion* to the gods, not merely by doing sacrifice, but also by keeping your vows; […] Do *honor* to the divine power at all times, but especially on occasions of public worship; […] *Conduct* yourself toward your parents as you would have your children conduct themselves toward you. *Train* your body, not by the exercises which conduce to strength, but by those which conduce to health. (Transl. G. Norlin.)

The moral regulations (70 in total) do not contain one single AS imperative. In fact, AS is found only very rarely in such cases [18]. There is, of course, this famous Delphic maxim:

[6] Γνῶθι σαυτόν. (*Protag*., 343b.)
Know yourself.

It is, however, not difficult to find a variant in PS [19].

[7] Γίγνωσκε σαυτόν (Aeschyl., *P.V.*, 309.)
Know yourself.

---

*Handlung als eine abgeschlossene mit einem Blick überschaut wird*, while PS is used for *allgemeinen Vorschriften, sodann überall da, wo der Verlauf, die Dauer, die Art der Ausführung in den Vordergrund tritt, auf den wirklichen Abschluss aber keine Rücksicht genommen wird*. See also J. HUMBERT (1960), p. 178. C. R. CAMPBELL (2008), p. 81, considers specific instruction as a "pragmatic implicature of perfective aspect". See *ibid*. for a discussion of supporters and critics of this theory.

18. W. F. BAKKER (1966), p. 34-35, lists some examples of general commands using AS, but these are all uses of the infinitive ('pro imperativo') or subjunctive (in prohibitions). B. M. FANNING (1990), p. 358-363, p. 366-370, cites some examples of general commands with AS in the New Testament, for instance Luke 12:33: Π ω λ ή σ α τ ε τὰ ὑπάρχοντα ὑμῶν καὶ δ ό τ ε ἐλεημοσύνην "*Sell* your possessions and *give* the money away" (Transl. J. B. Phillips).

19. B. L. GILDERSLEEVE (1900), p. 303, explains the difference in terms of completeness-incompleteness (see 3.1.1.), by translating the PS in example [7] as "Learn, strive, to know thyself" and AS as "Come to a knowledge of thyself."

Menander's (and partly Pseudo-Menander's) *Monostichoi* are famous for their moral lessons. The prevalence of PS in the imperatives is unmistakable, although again there are some counterexamples [20], including

[8] Νίκησον ὀργὴν τῷ λογίζεσθαι καλῶς. (Men., *Mon.,* 381.)

[9] Γαμεῖν δὲ μέλλων βλέψον εἰς τοὺς γείτονας. (Men., *Mon.,* 103.)

[10] Λάβε πρόνοιαν τοῦ προσήκοντος βίου. (Men., *Mon.,* 331.)

It is however safe to say that commands of a moral or general nature are regularly expressed in PS. Revealingly, the adverb ἀεί is sometimes used with a second person PS-imperative, but the *PuPH*-corpus did not return one single example with a second person AS-imperative.

Nevertheless, general commands occupy only a minor place in classical Greek texts, as most commands given are of a specific nature. This is difficult to square with the general prevalence of PS in the imperative. When we turn to the Greek data, it turns out that PS stems often serve to express specific commands, and it is especially this feature which makes a unified account of the use of imperative PS so difficult (A.-M. CHANET [1994], p. 1). A puzzling example is the PS-command ἀναγίγνωσκε τὴν μαρτυρίαν or ἀναγίγνωσκε τὸν νόμον in rhetorical texts, next to the more frequent form ἀνάγνωθι. This command in imperative PS could not be more specific, because it needs to be executed at one singular occasion. There is no doubt who has to do the reading (viz. the clerk). Furthermore, the object of the verb is often explicitly mentioned [21].

Another interesting example is the popular and frequent expression βάλλε [or φεῦγε, ἔρρε, ἄπαγε] ἐς κόρακας ('Go to hell'). In almost all cases where the verb is expressed, one finds PS, despite the very specific nature of this command [22]. There are ample examples in classical Greek of specific commands expressed in PS (see e.g. all examples of PS given in the previous section). One can conclude that the overwhelming majority of general commands are expressed in PS, but that specific commands can be expressed either in AS or PS [23].

---

20. C. R. CAMPBELL (2008), p. 87-88, and B. M. FANNING (1990), p. 369-370, call this use of the aorist the 'summary implicature' and the 'constative use' respectively.

21. According to S. AMIGUES (1977), p. 233, the PS form ἀναγίγνωσκε is used when the execution of the order is specifically focused on. See also Y. DUHOUX (2000), p. 247.

22. Examples of AS are extremely rare. The TLG corpus reveals that Julius Pollux Gramm.; *Onomasticon*, 10, 44 has βάλ' ἐς κόρακας and that Cassius Dio, *Historiae Romanae* 66, 11, 3 has ἐς κόρακας ἄπελθε.

23. C. R. CAMPBELL (2008), p. 94, claims that specific instruction in PS mainly occurs with verbs belonging to the "same lexical types that typically form historical presents when in the indicative mood: verbs of propulsion and verbs that introduce

### 3.1.3. *The impact of lexical aspect on aspect choice*

Elaborating on the difference between a specific and a general command, J. HUMBERT (1960) distinguishes several criteria that would allow one to come to grips with the difference between those two types of command. He proposes a distinction between a 'determined' AS and an 'undetermined' PS. The criterion of 'determinacy' is based both on the extent to which the object of the imperative is determined (i.e. is it expressed or otherwise implied, or is no object implied), and the extent to which the action itself is determined. In doing so, he seems to acknowledge by intuition the relevance of 'lexical aspect' (*Aktionsart*, actionality). Recent research has emphasized the influence exerted by lexical aspect upon the choice between perfective and imperfective aspect in several languages (see for instance H. DE SWART [2012], p. 766). In this respect, it is especially relevant to make a distinction between telic states of affairs (states of affairs with a natural end point; e.g. "to eat an apple") and atelic states of affairs (states of affairs that have no such natural end point; e.g. "to walk in the park", "to eat apples"). Telic states of affairs, which are inherently bounded, are especially compatible with perfective aspect for this reason – the reverse holds for atelic states of affairs and imperfective aspect. Hence the use of grammatical aspect often determines whether a given predicate is interpreted as (a)telic: verbs that are typically interpreted as telic will often be atelic in PS (e.g. the so-called 'iterative' use of PS), while the reverse is also true for verbs that are typically interpreted as atelic (e.g. the 'inchoative' use of AS) [24]. However, there need not necessarily be a one-to-one correspondence between lexical and grammatical aspect: in ἐβασίλευσε ἔτεα δυώδεκα (Hdt., 1, 16, 1), for instance, AS is used with an atelic state of affairs. The choice of aspect is nevertheless appropriate, because the action is contextually bounded by the phrase ἔτεα δυώδεκα, which indicates a limited time period.

**Table 3**, surveying the frequency of PS and AS in the imperative of a set of verbs, clearly confirms the correlation between the grammatical and the lexical aspect. Typically telic commands such as "take!" and "show!" are predominantly expressed in AS, whereas typically atelic commands such as "consider (this)!" are almost always expressed in PS. M. NAPOLI (2006), p. 214, for Homeric Greek, and S. E. CONTI (2009), p. 13, come to similar

---

discourse". He offers the following examples: ἐγείρεσθε, φέρετε, λέγε, λαλεῖτε. This is, however, not entirely in line with the data presented in **Table 3**.

24. This point of view is compatible with recent cognitive studies in verbal aspect: see for instance W. CROFT (2013). In contrast with other approaches to aspect in Ancient Greek, we stress the potential of each verb to be construed both as telic and atelic.

findings. It is interesting to note that the most frequent aspectual stem of any given verb also tends to be the shortest one. The perfective aspect of the Greek telic verb 'to take' and 'to show' is denoted by AS λαβ- and δειξ(α)-, both of which forms are shorter than the corresponding imperfective aspect (viz. PS λαμβαν- and δεικνυ-). We would therefore expect shorter imperative formations to prevail in Greek. This expectation seems to be met by the data and is in line with the cross-linguistic finding that imperatives tend to be formally simple constructions [25]. This is why it is not implausible that speakers of Greek generally made use of the most simple aspect stem for expressing commands. Unlike in a language such as English [26], there are no general rules about the morphological complexity of the different aspect stems. For some verbs, AS is more complex than PS, and for other verbs, the reverse is true. This often depends on the *Aktionsart*.

Nevertheless, given that telicity is a property of the whole predicate rather than of individual verbs (see e.g. the telic predicate 'eat an apple' vs. the atelic 'eat apples'), plenty of verbs can express both *Aktionsarten*. Hence, there are some verbs (see **Table 3**) showing no clear preference for either of the stems: this is for instance the case with ἀκούω (51% PS, 49% AS) and λέγω (57% PS, 43% AS). In the case of ἀκούω, the explanation is straightforward: both a telic (i.e. 'to hear suddenly') and an atelic meaning (i.e. 'to hear/listen to') is easily available (M. NAPOLI [2006], p. 158). With regard to λέγω and other verbs of communication, M. NAPOLI (2006), p. 177-178, points out that they also occur quite frequently in PS in other moods. She refers to a study of E. HEDIN (2000), p. 257-258, who argues that in Russian and Modern Greek the imperfective aspect for verbs of communication is used to focus on the content of the utterance and its source rather than the act of uttering itself (see also A.-M. CHANET [1994]). The presence of a (definite) object is often claimed to affect the telicity of a given predicate. This might explain why AS imperatives, more often than PS imperatives, have a direct object.

Moreover, for some verbs the dominant aspectual stem of the imperative differs from that of other moods such as the indicative. This is for instance the case with ὁράω (84% PS in the imperative, 28% in the indicative) and ποιέω (73% PS in the imperative, 35% in the indicative). For ὁράω, this

25. J. VAN DER AUWERA *et al.* (2009), p. 100-101, specify that imperatives "are often limited to second persons, they have limited tense options, and they often lack agreement morphology. From that point of view, one would expect imperatives to be aspectually simple too".

26. In English, the progressive form is always morphosyntactically more complex than the base (non-progressive) form. This may explain why the English imperatives use the bare stem; cf. J. VAN DER AUWERA *et al.* (2009), p. 101.

can probably be explained by the fact that the telic meaning ‘to see suddenly’ is probably more prevalent in the indicative – we can, for instance, see a man passing by, but cannot command someone to do so (the same applies to the verb ἀκούω mentioned above) [27]. For ποιέω, we would expect the typical use of the verb in the imperative to be telic (a command to carry out something), so the prevalence of PS is much harder to explain – perhaps the shortness of PS ποίει vs. AS ποίησον can be a contributing factor (see above). The same explanation can be advanced for the verb καλέω.

The remainder of this section will investigate the intersection of telicity and grammatical aspect in more detail: do differences in telicity impact on the choice between AS and PS in the imperative? An important test to check the telicity of a given predicate is to combine it with an adverbial of duration, which requires the predicate to be atelic (M. NAPOLI [2006], p. 70). Hence in the following cases all imperatives are atelic (some of them are iterative, when the verb typically refers to singular actions), while the grammatical aspect varies:

[11] Τὸ γὰρ “ἄλλοθι δὲ μηδαμοῦ” ὅ τι ἐστίν, ὅλην τὴν ἡμέραν λ έ γ ε · οὐ γὰρ ἀποδείξεις ὡς ἔννομα γέγραφεν. (Aeschin., 3, 48.)
For you may spend the whole day in explaining [lit. ‘*say* the whole day’] the meaning of the words “and nowhere else”; you will never show that his motion is lawful. (Transl. C. D. Adams.)

[12] Ἐπὴν δὲ καύσῃς, φακοὺς καὶ ὀρόβους ἑψήσας ἐν ὕδατι, τρίψας λείους, κ α τ ά π α σ σ ε πέντε ἢ ἓξ ἡμέρας· (Hipp., *Haem*., 2.)
When you have performed the burning, boil lentils and tares, finely triturated in water, and *apply as a cataplasm* for five or six days. (Transl. F. Adams.)

[13] Λαβὲ δὴ τὰς μαρτυρίας καὶ ἀ ν ά γ ν ω θ ’ αὐτοῖς πάσας ἐφεξῆς. (Dem., 28,10.)
Take the depositions and *read* them all in turn to the jury (Transl. A. T. Murray.)

[14] Σὺ δὲ λαβὼν τὴν ναῦν πρῶτον μὲν τὸν ὑπὲρ σεαυτοῦ χρόνον τ ρ ι η ρ ά ρ χ η σ ο ν , τοὺς ἓξ μῆνας (Dem., 50, 39.)
But do you take over the ship, and first *serve as trierarch* for your term, the six months. (Transl. A. T. Murray.)

[15] Γ έ ν ε σ θ ε δή μοι μικρὸν χρόνον τὴν διάνοιαν μὴ ἐν τῷ δικαστηρίῳ, ἀλλ’ ἐν τῷ θεάτρῳ, καὶ νομίσαθ’ ὁρᾶν [...] (Aeschin., 3, 153.)
I ask you to imagine for a little time [lit. ‘*be* for a little time in thought’] that you are not in the court-room, but in the theater, and to imagine [...] (Transl. C. D. Adams.)

27. Some idiomatic patterns also contribute to the higher frequency of PS in the imperative: the expression ὅρα μὴ ‘Take care not to X’ already accounts for 11% (21/189) of PS imperatives of this verb in *PuPh*.

As the lexical aspect of those imperatives is always the same (viz. atelic), we would expect them to differ in their degree of boundedness (i.e. grammatical aspect). For instance, in [13] and [14] ἐφεξῆς and τοὺς ἓξ μῆνας refer to clearly demarcated time periods, which is probably why AS is used. Then again, in [11] and [12], the time period is also specified by the adverbials ὅλην τὴν ἡμέραν and πέντε ἢ ἓξ ἡμέρας. Perhaps PS is used because the exact duration of the time period is less important, but then example [15], in which the time period is equally vague, is difficult to explain [28]. Moreover, adverbials similar to the ones in [13] and [14] also appear with PS:

[16] Χ ω ρ ε ῖ τ ' ἐφεξῆς, ὡς ἔταξεν ὁ ξένος,
δμῶες, φέροντες ἐνάλια κτερίσματα. (Eur., *Hel.*, 1390-1391.)
*Advance* in order, servants, as the stranger directed, bearing the funeral gifts for the sea. (Transl. E. P. Coleridge.)

[17] Νῦν δ', εἰ μένειν δεῖ, μ ί μ ν ' ἐφ' ἡμέραν μίαν· (Eur., *Med.*, 355.)
Now *stay*, if stay you must, for one more day. (Transl. D. Kosacs.)

Verbs typically denoting states may take a contextually established telic meaning in the aorist when referring to the entry-point into this state (the so-called 'inchoative' use of the aorist). We would expect that this telic use is especially prevalent in the imperative: after all, the command that someone should be in a state that they were not previously in necessarily involves the transition point into this state. This hypothesis is clearly consistent with the Greek data: in the imperative, verbs such as θαρσέω and σιωπάω are most often used with such an inchoative meaning (respectively 'take courage' and 'shut up'). However, such an inchoative meaning occurs independently of the aspectual stem that is used: **Table 3** reveals that AS is very infrequent with verbs such as θαρσέω, ἡγέομαι and νομίζω (even less so than in the indicative). Once again, the 'shortness' of θάρσει, ἡγοῦ, νόμιζε (vs. θάρσησον, ἥγησαι, νόμισον) might be contributing to the dominance of PS. It is hardly possible to detect semantic differences with PS in the rare instances where those verbs appear in AS:

[18] 'Θ ά ρ σ η σ ο ν ,' εἶπεν, 'ὦ βασιλεῦ, μηδέ σε συγχείτω τὸ παρὸν ὡς ἀνήκεστον […]' (J., *AJ*, 20, 58-59.)
"*Take courage*, O king! nor be disturbed at thy present calamity, as if it were incurable (...)" (Transl. W. Whiston.)

---

28. According to M. NAPOLI (2006), p. 81, in Homeric Greek adverbials of duration are regularly used with PS to stress the fact that an action has continued during a certain period of time before another action begins; however, she does not provide a clear explanation how the semantics of AS would contrast with this (note, though, that AS was quite infrequent with adverbials of duration in Homeric Greek, cf. M. NAPOLI [2006], p. 78).

[19] Θ ά ρ σ ε ε , Γύγη, καὶ μὴ φοβεῦ μήτε ἐμέ, ὥς σεο πειρώμενος λέγω λόγον τόνδε (Hdt., 1, 9, 1.)
*Courage*, Gyges! Do not be afraid of me, that I say this to test you (Transl. A. D. Godley.)

In other words, the difference between those two commands seems difficult to explain in purely semantic terms.

Considering the unmistakable correlation between the use of AS imperatives and telic states of affairs on the one hand and the use of PS imperatives and atelic states of affairs on the other, we can safely say that referential factors certainly impact the choice of aspect. However, there are certainly some cases in which a perfective/imperfective distinction is difficult to defend. In the following section, we will explore some alternative explanations for those cases.

3.2. *Socio-pragmatic explanations*

Several scholars have attempted to do away with these unsolved problems by seeking explanations for aspectual distinctions outside the domain of aspectuality proper. That is to say that the formal aspectual markers are considered to (additionally) denote other functions than referential ones. Ancient Greek aspect in the imperative is said to have acquired pragmatic overtones. The first theory to be discussed is pragmatic in that aspectual distinctions can serve to fore- and background constituents in the information structure. The pragmatic character of the second theory resides in the assumption that aspectual contrasts can also be used to make a contrast in politeness or tentativeness.

3.2.1. *Information-structural factors: AS as a focalizer*

In a 1991 two-part article, C. M. J. Sicking has argued that AS is often used for 'focal' means. This implies that a verb expressed in AS would be "a verbal constituent which performs an *independent informative function*" (C. M. J. Sicking [1991a], p. 38), thus denoting an action that has high relevancy for the discourse. It can be pointed out that other scholars have defended a similar system for the Russian imperative, although C. M. J. Sicking himself did not provide a cross-linguistic framework so as to substantiate his theory [29]. He came to this conclusion by discussing a number of passages in Ancient Greek texts in which the same verb is first used in AS and subsequently in PS. Whenever a verb is mentioned for the

29. See, e.g., Wiemer (2008), p. 405: *Als Quintessenz darf man ansehen, daß im unnegierten Imperativ ipf. Verben dann gewählt werden, wenn der Sprecher voraussetzt, daß die betreffende Handlung sich bereits von selbst versteht,* […], *pf. Verben hingegen dann, wenn der Sprecher meint, dies nicht voraussetzen zu können und die jeweilige Situation in diesem Sinne neu bzw. unerwartet ist*.

second time, its information value, in C. M. J. Sicking's line of reasoning, is limited, which is why PS is primarily used the second time (C. M. J. SICKING [1991a], p. 27ff.).

Although C. M. J. Sicking's pragmatic approach to aspect in Ancient Greek applied to all moods, the imperative occupies an important role in his theory. In this mood, AS is used for a command in which "[the] verb informs the person addressed as to *what* is expected of him or her" (C. M. J. SICKING [1991b], p. 156). Conversely, PS is used "when there can be no doubt as to *what* action the person addressed is supposed to be taking" (C. M. J. SICKING [1991b], p. 157). A well-known example used by C. M. J. Sicking to underpin his views is found in Aristophanes's *Frogs*:

[20] Δ. Καὶ λαβομένω τὸ ῥῆμ' ἑκάτερος εἴπατον,
καὶ μὴ μεθῆσθον, πρὶν ἂν ἐγὼ σφῷν κοκκύσω.
A.,E. Ἐχόμεθα.
Δ. Τοὔπος νῦν λέγετον ἐς τὸν σταθμόν. (Aristoph., *Frogs*, 1379-1381.)
D. Now, each of you grab hold and *speak* a verse, and don't let go till I yell "Cuckoo!"
A.,E. We are holding on.
D. Now *recite* the line into the scales. (Transl. M. Dillon.)

Following C. M. J. Sicking's train of thought, one would expect a reiterated command to be in PS, as it is no longer conveying any new information [30].

Many of C. M. J. Sicking's examples are indeed based on such alternations of AS and PS in one and the same passage. The Greek corpus data, however, also reveal some cases in which the same imperative verb is first used in PS and subsequently followed by the same verb in AS. C. M. J. SICKING himself (1991b), p. 163-164, tries to explain one of these cases, albeit in a rather speculative, and thus not entirely convincing, fashion. Quite a few examples of this phenomenon seem to at least partly undermine C. M. J. Sicking's account. In example [21] the PS λέγε is followed by the nearly synonymous AS φράσον. This form could be regarded as a metrical alternative for εἰπέ, which would not have fitted into the metre (λέγε and φράζε, both PS, would not have caused any metrical problem).

[21] O. Ποῖον λόγον; λέγ' αὖθις, ὡς μᾶλλον μάθω.
T. Οὐχὶ ξυνῆκας πρόσθεν; ἢ 'κπειρᾷ λέγων;
O. Οὐχ ὥστε γ' εἰπεῖν γνωστόν· ἀλλ' αὖθις φράσον. (Soph., *OT*, 359-361.)

30. W. F. BAKKER's explanation (1966), p. 44, for the switch from AS to PS in this passage – and in other contexts – is somewhat similar. AS can be regarded as a simple instruction, whereas the use of PS signals the need to execute the command already given in AS (see above).

O. What did you say? *Speak* again, so I may learn it better.
T. Did you not understand before, or are you talking to test me?
O. I cannot say I understood fully. *Tell* me again. (Transl. R. Jebb.)

If one considers the 'information load' of both commands, λέγ' αὖθις might be in PS because the command is to be expected from the preceding question ποῖον λόγον, but φράσον is certainly not more 'new' than the first command, as it simply repeats it. This sentence, therefore, is difficult to square with C. M. J. Sicking's theory of aspect. The following example is also problematic:

[22] "Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι, ἔφη, ἀ ρ ι σ τ ᾶ τ ε ἰόντες· ὑμεῖς δέ, ὦ Καδούσιοι, πρῶτον μὲν ἀπελθόντες ἄρχοντα ὑμῶν αὐτῶν ἕλεσθε ᾗπερ ὑμῖν νόμος, ὅστις ὑμῶν ἐπιμελήσεται σὺν τοῖς θεοῖς καὶ σὺν ἡμῖν, ἄν τι προσδέησθε· ἐπειδὰν δὲ ἕλησθε, πέμψατε πρὸς ἐμὲ τὸν αἱρεθέντα καὶ ἀ ρ ι σ τ ή σ α τ ε ." (Xen., *Cyrop.*, 5, 4, 22.)

"The rest of you, therefore, *go to luncheon*. But you, Cadusians, go first and elect from your own number according to your custom a new general, who shall look out for your interests with the help of the gods and of us, if you have any need of our help as well; and when you have made your choice, send the man you have elected to me." (Transl. W. Miller.)

With regard to the first occurrence of ἀριστάω, the use of PS is compatible with C. M. J. Sicking's theory, as Cyrus had already been talking about eating in the preceding paragraph. Hence, the command does not convey much new information. The second occurrence of the same verb in AS is much more problematic, as it is basically the same command, but issued to a different group. The presence of πρῶτον makes clear that this command could not have come as a surprise. If one group is supposed to carry out a command immediately, and the second group is asked to do something else before, it is quite obvious that they are supposed to execute the same order as the first group *afterwards*. Miller, incidentally, did not even translate the second imperative ἀριστήσατε, thus unwittingly but strikingly illustrating the fact that this instruction was clear enough from the context [31].

In Ar., *Ach.*, 1097-1142, Lamachus is barking several commands at his slave. C. M. J. Sicking claims that Lamachus in this passage makes use of

31. Contrast this with the example discussed in C. M. J. Sicking (1991a), p. 29. C. M. J. Sicking there asserts that the low informational value of PS is demonstrated by the fact that it can be omitted in the translation. Example [22] proves that similar examples can be found for AS. But note that W. F. Bakker's explanation, which is partly similar to C. M. J. Sicking's line of reasoning (see fn. 30), would still work here. The first use of ἀριστάω in PS is a direct command, while the second use in AS is of a rather instructional nature, as the Cadusians should carry out this action only after performing several other actions.

AS in order to give his orders “in the most peremptory way possible” (C. M. J. SICKING [1991b], p. 166). Remarkably enough, the very same passage is analysed in a completely different way by Yves DUHOUX ([2000], p. 249-251, without knowing C. M. J. Sicking’s work), who claims that the unexpected use of AS underlines the grotesqueness of Lamachus’s orders (Y. DUHOUX [2000], p. 251). The following section will discuss the social theories developed by Y. Duhoux and earlier scholars and measure them against the Greek data.

### 3.2.2. *Social factors: AS as a marker for polite commands*

In several languages, such as Russian, the imperfective imperative is sometimes said to be more polite than the perfective imperative, which is regarded as more ‘direct’ than the imperfective (A. Y. AIKHENVALD [2010], p. 104; 127). However, there are also a few languages, including Hup, a Brazilian Makú language, in which the perfective imperative is considered to be more polite. Maybe a ‘durative’ imperative is felt to be more of a burden on the hearer (A. Y. AIKHENVALD [2010], p. 221-222). In any case, it is beyond doubt that the use of aspect can be extended to denote social distinctions.

As early as 1903, F. W. Mozley observed that in Biblical Greek PS imperative is common in pleas. However, when pleading to the gods, only AS imperative was used (as reported by E. KIECKERS [1909], p. 10). After analyzing pleas of five categories (gods to gods, gods to humans, humans to gods, humans to humans, warriors to their horses) in Homer, Hesiod, Sappho, Aeschylus, Sophocles, Euripides and Aristophanes, E. KIECKERS (1909) discovered that the use of AS also prevailed in pleas from humans to the gods in classical Greek poets. Elaborating on F. W. Mozley and E. Kieckers and concentrating on the use of aspect in prayers and pleas in general (both from humans to gods and humans to humans), W. F. BAKKER (1966) reached the conclusion that a speaker in a plea to a god makes use of AS to express the idea that he is in a situation outside his own control and he wants to place everything in the god’s control (W. F. BAKKER [1966], p. 100-101). However, PS imperative is used if the wish the speaker wants the god to fulfil is of an emotional or urgent rather than a formal character (W. F. BAKKER [1966], p. 54-55). Between humans, PS is more frequently used when someone is giving a command to a subordinate (W. F. BAKKER [1966], p. 59). And when a PS imperative follows an AS imperative of the same verb, AS is often more ‘instructional’, whereas the more direct PS gives the signal to carry out the action of the imperative (W. F. BAKKER [1966], p. 43-44). AS is the default aspectual stem in more ‘formal’ supplications, while PS is used when the command is uttered under intense

emotional conditions, for instance when the speaker is fighting for his or her life (W. F. BAKKER [1966], p. 100-107).

After making a distinction between the 'durative' PS imperative and the 'punctual' AS imperative, Y. DUHOUX (2000) is also concerned with several pragmatic or social factors that can motivate the use of either aspectual stem in the imperative. He argues, partly relying on diachronic arguments [32], that PS is often used to emphasize the command (*mise en relief*; Y. DUHOUX [2000], p. 248), while AS is used for a more neutral command (*neutre*; Y. DUHOUX [2000], p. 216, see also Y. DUHOUX [2000], p. 173) [33]. As a consequence, someone at the lower end of the social scale tends to address a superior in AS in such a way as to convey politeness (see R. J. WATTS [2003]), while in the reverse situation PS is more often used (Y. DUHOUX [2000], p. 173). The emphatic force of PS can imply impatience or reinforce a previous order (Y. DUHOUX [2000], p. 248). Furthermore, in prohibitions, PS can sound more vivid than the subjunctive AS, or even rude (Y. DUHOUX [2000], p. 216). It is interesting to find that Y. Duhoux and C. M. J. Sicking defend almost entirely opposite stances. Broadly speaking, both assign emphatic force to one of the two stems in the imperative, but while C. M. J. Sicking states that it is AS that has a 'focus' function, for Y. Duhoux it is PS that is more emphatic.

Let us at this point revisit some previous examples. In the case of βάλλε ἐς κόρακας (see 3.1.2), we would of course expect the less polite form, and this is why the use of PS is not surprising. As to the difference between AS and PS in [18] and [19], notice that the first command is uttered in a relation of mutual respect between two kings, while the second one sounds much more authoritative (in this case a king is addressing his servant). If these examples seem to be fairly persuasive at first, example [20] poses more problems. Are we to assume that Dionysus might have lost his temper, which prompts him to repeat the directive in PS? There are however no real clues substantiating Dionysus' sudden impatience.

We will further explore the social hypothesis with reference to Sophocles' *Oedipus Rex.* It is well-known how Oedipus turned from 'hero' to 'zero'. Once Oedipus discovers his true nature, his world view is shat-

32. More specifically, Y. Duhoux sees the use of an aorist subjunctive for a prohibition as a secondary development (based on its low frequency in Homer), and argues that only PS was originally used for a prohibition because of its 'forcefulness'. For an overview, see Y. DUHOUX (2000), p. 208-220.

33. L. A. POST (1938) makes basically a similar distinction between a more 'authoritative' present and a more 'polite' aorist in the imperative. More recently, J. LALLOT (2000), p. 64, came to the conclusion that the AS imperative of the verb ἀποκρίνεσθαι in Plato has a 'protocol' function.

tered to pieces. In Sophocles' *Oedipus Tyrannos*, he begs Creon, whom he had previously falsely accused of collaborating with a non-existent enemy, to fulfil his last wish, viz. to banish him from his homeland.

[23] Πρὸς θεῶν, ἐπείπερ ἐλπίδος μ᾽ ἀπέσπασας,
ἄριστος ἐλθὼν πρὸς κάκιστον ἄνδρ᾽ ἐμέ,
π ι θ ο ῦ τί μοι· πρὸς σοῦ γὰρ οὐδ᾽ ἐμοῦ φράσω. (Soph., *OT*, 1434-1436.)

For the gods' love – since you have done a gentle violence to my prediction and come in a spirit so noble to me, a man most vile – *grant me a favor*: I will speak for your own good, not mine. (Transl. R. Jebb.)

Needless to say, this context does not call for a command that sounds 'authoritative', which might explain the use of AS in this example. Oedipus also explicitly alludes to the mutual difference in social (or at least moral) status between Creon and himself (see v. 1435). Moreover, it is interesting to note that the proportion of AS imperatives used by Oedipus (when compared to PS) seems to increase after he has learnt his origins (from verse 1186 onwards): before v. 1186, Oedipus uses 9 AS and 14 PS commands, while after v. 1186, 11 AS and only 5 PS commands are used. Admittedly, this might be simply due to chance, as the total number of imperatives is quite small [34]. In a way, however, the increase of AS could have a stylistic effect: Oedipus, being utterly crushed by the actions he committed, resorts to AS instead of the authoritative PS he predominantly used in the first part. Sophocles' play might also offer an example of how urgency can explain the switch from AS to PS.

[24] I. Πρὸς θεῶν δ ί δ α ξ ο ν κἄμ᾽, ἄναξ, ὅτου ποτὲ
μῆνιν τοσήνδε πράγματος στήσας ἔχεις.
O. Ἐρῶ· σὲ γὰρ τῶνδ᾽ ἐς πλέον, γύναι, σέβω·
Κρέοντος, οἷά μοι βεβουλευκὼς ἔχει.
I. Λ έ γ ᾽, εἰ σαφῶς τὸ νεῖκος ἐγκαλῶν ἐρεῖς. (Soph., *OT*, 698-702.)

I. In the name of the gods, *tell* me, king, the reason that you have conceived this steadfast wrath.
O. That I will do, for I honor you, lady, above these men. Creon is the cause, and the plots he has laid against me.
I. Come, *tell* me how the argument began. (Transl. R. Jebb.)

As Iocaste has already asked several times for the reason of Oedipus's anger, it is quite probable that the use of PS λέγ᾽, after Oedipus has still not responded to the AS command δίδαξον, expresses a degree of impatience. Interestingly, in Russian, impatience is often cited as a factor in switching from the perfective to the imperfective imperative (J. FORSYTH [1970], p. 208; WADE [2011], p. 311; see also below).

---

34. A $\chi^2$-test returns a *p* value of 0.14, i.e. there is a 14% chance that the differences between the two parts are caused by random variation.

Assuming that PS expresses a more direct (impatient, urgent) and AS a less direct (and thus more polite) command, we would expect them to flourish in certain contexts. Speaking of urgency, for instance, it is worth examining the use of the imperative of the verb σπεύδω. In the *PuPh*-corpus, σπεύδω is used 12 times in the imperative with PS and 5 times with AS. Indeed, PS does seem to occur mainly in pressing contexts, as in the following example:

[25] "Ἄνδρες, ἐμοὶ μὲν ἐνθάδε καλὸν ἀποθανεῖν· ὑμεῖς δὲ πρὶν συμμεῖξαι τοῖς πολεμίοις σ π ε ύ δ ε τ ε εἰς τὴν σωτηρίαν." (Xen., *Hell*., 4, 8, 38.)

"Gentlemen, it is honourable for me to die here, but do you *hurry* to safety before coming to close engagement with the enemy." (Transl. C. L. Brownson.)

In the following example AS is used:

[26] Ἔσται μεγάλης ἔριδός τις ἀγών.
Ἀλλ' ὡς δύνασαι, Τεῦκρε, ταχύνας
σ π ε ῦ σ ο ν κοίλην κάπετόν τιν' ἰδεῖν
τῷδ', ἔνθα βροτοῖς τὸν ἀείμνηστον
τάφον εὐρώεντα καθέξει. (Soph., *Aj*., 1163-1167.)

A trial of this great discord will soon come about. But you, Teucer, with all the speed you can muster, *be quick* to seek a hollow grave for Ajax, where he shall establish his dank tomb, a constant memorial for mortals. (Transl. R. Jebb.)

In contrast to the previous command, however, the imperative σπεῦσον is a formal instruction rather than an emotional command uttered under pressing circumstances; Teucer, for instance, does not react immediately after the order is given to him. However, AS can occasionally occur in pressing circumstances, for instance in the following example:

[27] Ἰὼ ἰὼ παῖ, βᾶθι βᾶθ', εἴτ' ἄκρα,
περὶ γύαλ' ἐναλίῳ Ποσειδωνίῳ θεῷ, τυγχάνεις
βούθυτον ἑστίαν ἁγίζων, ἱκοῦ.
Ὁ γὰρ ξένος σε καὶ πόλισμα καὶ φίλους ἐπαξιοῖ
δικαίαν χάριν παρασχεῖν παθών.
Σ π ε ῦ σ ο ν ἄϊσσ', ὦναξ. (Soph., *OC*, 1491-1499.)

Hurry, my son, come to us! If you chance to be in the glade sacrificing an ox to the sea-god Poseidon, then come! For the stranger thinks you worthy, you and your city and your friends, to receive just return for benefits. *Hasten* quickly, lord! (Transl. R. Jebb.)

In this case, the collocation ὦναξ might have influenced the use of the more 'polite' AS.

If the ‘polite’ AS turns out to be regularly used in supplications not only of humans to the gods (see W. F. BAKKER [1966]), but also of people asking a favor from their superiors, we would be inclined to think that parenthetical δέομαι, ἱκετεύω or λίσσομαι (‘I beg you’) and ἀντιβολῶ, ἀντιάζω or ἱκνέομαι (‘I approach [you] as suppliant’) should preferentially be collocated with AS imperatives. This expectation is very clearly met by the Greek data. Whereas there are plenty occurrences with the AS imperative, collocations of parenthetical verbs of begging with PS imperatives are rare [35]. In addition, it struck us that little children, who are supposed to be obedient to their parents, always seem to make use of AS imperatives when addressing their parents (in 6/9 cases) or other adults (in the other cases) [36]. One example – note the use of ἀντιάζω – runs as follows:

[28] Ὑπάκουσον ἄκουσον, ὦ μᾶτερ, ἀντιάζω (Eur., *Alc*., 399-400.)
*Listen* to me, Mother, *listen*, I implore you (Transl. D. Kovacs.)

In some of the results an AS imperative is used, of which the PS equivalent is very infrequent (μέτες, twice in Herodotus; ἄνες). However, the other examples are all verbs which are also often used in PS (viz. λέγω, φυλάσσω, ἀναπείθω, ἀκούω, ἀρήγω).

There are still quite a few problems with a social theory. The following example is especially revealing:

[29] Στειχέτω τις ὡς τάχος,
ἐλθὼν δὲ θάκους τοῦδ᾽ ἵν᾽ οἰωνοσκοπεῖ
μοχλοῖς τριαίνου κἀνάτρεψον ἔμπαλιν (Eur., *Ba*., 346-348.)

Let someone go quickly to the seat where he watches the flights of birds, upset and overturn it with levers, *turning* everything *upside down* (Transl. T. A. Buckley.)

It is very remarkable that king Pentheus, who is obviously furious, makes use of ‘polite’ AS here. Explaining aspect in terms of politeness is also problematic once sudden shifts in aspect occur. Needless to say, one

35. See e.g. ταύτας, αἰτῶ σε καὶ δέομαι, **δός** μοι (Dem., 19, 195); δέομαι δέ σου, **ἐπίτρεψόν** μοι λαλῆσαι πρὸς τὸν λαόν (NT Acts, 21, 39); ὦ δαιμόνιε **πρόσελθε**· δέομαι γάρ τί σου (Ar., *Ran*., 40). In total we found 37 AS imperatives and only 8 PS imperatives. If we compare this to the general distribution of second person imperatives in *PuPh*, a $\chi^2$ test returns a value of $p < 0,0001$.

36. We made use of the search option “SubDiv Objects” in *PuPh*, enabling us to limit the search to the lines spoken by specific age and gender categories. In all imperatives uttered by children (Παιδίον, Παῖς <Λαμάχου>, Παῖς, Παῖς A, παῖς Κροίσου) AS was used: εἴπ᾽ (Aristoph., *Peace*, 118), εἰπέ (Aristoph., *Peace*, 1279), φύλαξαι (Aristoph., *Wasps*, 248), ὑπάκουσον ἄκουσον (Eur., *Alc*., 399), ἄνες (Eur., *Andr*., 532), ἀρήξατ᾽ (Eur., *Med*., 1276), μέτες (Hdt., 1, 37, 3), ἀνάπεισον (Hdt., 1, 37, 3), μέτες (Hdt., 1, 39, 2). Again, the total of number of imperatives is very small, so this might simply be due to chance.

would expect that two commands addressed to one and the same person in the same sentence are marked with the same degree of politeness. Again, we can provide the following example:

[30] […] ἀλλ᾽ ἃ δίκαι᾽ ἐγνώκατε, ταῦτα φυλάξατε καὶ μνημονεύετε, ἕως ἂν ψηφίσησθε, ἵν᾽ εὔορκον θῆσθε τὴν ψῆφον κατὰ τῶν τὰ πονηρὰ συμβουλευόντων. (Dem., 20, 167.)

[…] but *hold fast* to what you are convinced is just, and *bear it in mind* until you vote, so that true to your oaths you may cast your votes against the counsels of the wicked. (Transl. C. A. and J. H. Vince.)

The shift from AS to PS in example (30 [=4]) is difficult to explain both in referential terms and in socio-pragmatic terms. The aspectual problems from a referential point of view have already been discussed in 3.1.1 (although an inchoative interpretation, as we suggested, might be possible). Neither φυλάξατε nor μνημονεύετε seems to convey a higher degree of information. Finally, as these two commands are addressed to the same persons in a simple relationship of coordination, one could not argue that there is a difference in politeness.

Moreover, if we look at other languages in which pragmatic factors influence the choice of aspect in imperatives, we can see that the above view certainly needs to be nuanced. Firstly, referential and pragmatic factors are often entangled in the imperative: in the Amazonian Hup language, for instance, the perfective suffix can only express politeness when a perfective meaning is possible (i.e. not in commands with open-ended duration) (P. EPPS [2008], p. 547). Secondly, even in languages with polite perfectives, this pragmatic function can be extended to contexts which are not necessarily polite: in Tukang Besi (an Austronesian language), the perfective suffix can not only mitigate the force of the imperative but also express exasperation (M. DONOHUE [1999], p. 453). Finally and most importantly, pragmatic functions in the imperative need not necessarily respond to a single overarching label such as ‘politeness’. While in Russian either of the two aspectual forms is sometimes claimed to express politeness in the imperative (see A. MAZON [1914] for the imperfective and V. V. VINOGRADOV [1947] for the perfective form), the actual usages of both aspectual stems show a much less heterogeneous picture: the imperfective form can express impatience but also appear in polite invitations, for instance, whereas the perfective form can be used in requests as well as in orders (J. FORSYTH [1970], p. 194-219; V. LEHMANN [1989], p. 80-82).

The case of Russian is in fact especially interesting, since in quite a few pragmatic contexts the same aspectual choice seems to be preferred both in Russian and in Ancient Greek. We already mentioned moral regulations and

contexts of urgency, in which both Russian and Ancient Greek prefer the imperfective form (see A. Timberlake [2004], p. 374, T. Wade [2011], p. 310 for moral regulations in Russian and J. Forsyth [1970], p. 210, V. Lehmann [1989], p. 78, T. Wade [2011], p. 311 for urgency). When swearing, Russian frequently uses the imperfective form (J. Forsyth [1970], p. 211), while the same holds for Greek (see 3.1.2). Regarding supplications, J. Forsyth (1970), p. 202, remarks that in Russian the perfective form recognizes “a certain (psychological) distance between the utterance and the actual performance of the action (the latter depending on the hearer’s response)”, hence making it ideal for commands in which the speaker is at the hearer’s mercy. In addition, the Russian perfective form can also be used in requests, while the imperfective form can give permission to do something (J. Forsyth [1970], p. 202; V. Lehmann [1989], p. 78).

From this perspective, the following example from Aristophanes’s *Thesmophoriazusae* is especially interesting (given in reduced form in 3.1.1, example [1]):

[31] E. Ἀγάθων σὺ μέντοι ξυροφορεῖς ἑκάστοτε,
χ ρ ῆ σ ό ν τί νυν ἡμῖν ξυρόν.
A. Αὐτὸς λ ά μ β α ν ε ἐντεῦθεν ἐκ τῆς ξυροδόκης.
[…]
E. Ἀγάθων, ἐπειδὴ σαυτὸν ἐπιδοῦναι φθονεῖς,
ἀλλ’ ἱμάτιον γοῦν χ ρ ῆ σ ο ν ἡμῖν τουτῳὶ
καὶ στρόφιον· οὐ γὰρ ταῦτά γ’ ὡς οὐκ ἔστ’ ἐρεῖς.
A. Λ α μ β ά ν ε τ ε καὶ χ ρ ῆ σ θ ’· οὐ φθονῶ. (Aristoph., *Thes*., 218-221; 249-252.)

E. Agathon, you always have razors about you; *lend* me one.
A. *Take* it yourself, there, out of that case.
[…]
E. Agathon, you refuse to devote yourself to helping me; but at any rate *lend* me a tunic and a belt. You cannot say you have not got them.
A. *Take* them and *use* them as you like; I consent. (Transl. E. O’Neill.)

This example corresponds very well with the use of aspect in Russian: when asking for permission, AS is used (twice χρῆσον), while PS is used when giving permission (λάμβανε, λαμβάνετε, χρῆσθ’ – note the rare use of PS with λαμβάνω!).

Another interesting context in which PS occurs is the so-called ‘concessive’ imperative (C. Denizot [2011], p. 258-261), i.e. an ironic jibe that the speaker does not actually want to be carried out. Such ‘concessive’ impera-

tives occur quite often [37] in *Oedipus Tyrannus* and all are used in PS – see for instance the following example:

[32] Πρὸς ταῦτα καὶ Κρέοντα καὶ τοὐμὸν στόμα
προπηλάκιζε· σοῦ γὰρ οὐκ ἔστιν βροτῶν
κάκιον ὅστις ἐκτριβήσεταί ποτε. (Soph., *OT*, 426-428.)

Therefore *heap your scorn* upon Creon and upon my message: for no man will ever be crushed more miserably than you. (Transl. R. Jebb.)

Again, in Russian, the imperfective form is also preferred in such contexts (J. FORSYTH [1970], p. 213) [38]. Of course, the pragmatic contexts in which the different aspectual stems occur are not exactly the same in Ancient Greek as in Russian. For instance, in Russian the perfective is preferred in authoritative commands (T. WADE [2011], p. 312), while this does not seem to be the case in Greek. It seems, however, safe to state that a comparative study with Russian can shed some interesting light on the use of aspect in the Greek imperative.

## 4. Conclusions: Bridging referential and socio-pragmatic explanations

Our research, like Plato's early dialogues, ends in ἀπορία. Nevertheless, we hope to have obtained at least some corpus-based results. The often-made claim that PS imperative is only used for general commands definitely needs further qualification, as both PS and AS imperatives are used in specific commands. The data in section 3.1 clearly show that aspectual choice in the imperative is largely dependent on the semantics of the verb. As for the social-pragmatic theories, the paper has shown that there are many counterexamples to C. M. J. SICKING'S (1991a/b) theory that AS has focus function: PS also frequently appears in emphatic contexts (cf. Y. DUHOUX [2000]). A social perspective, in which AS can be interpreted as a politeness marker, seems to be more promising. Nevertheless, a cross-linguistic investigation shows that reducing pragmatic factors exclusively to politeness is likely a simplification. This suggests that a more fine-grained classification of pragmatic factors in the imperative is needed, starting from the actual contexts in which a particular aspectual stem is dominant (such as the dominance of AS in pleas and of PS in moral regulations). We have also revealed some collocational patterns, some of which deserve further investigation.

---

37. Aside from example [32] also θυμοῦ (v. 344), ὀνείδιζ' (v. 441) and ἐκμάνθαν' (v. 576).

38. See also example [11] above and Soph., *Ant.*, 1168-1169 (πλούτει τε γὰρ κατ' οἶκον, εἰ βούλει, μέγα / καὶ ζῆ τύραννον σχῆμ' ἔχων) for other examples. In some cases, however, AS also occurs in such contexts: see Aristoph., *Lys.*, 365 (ἅψαι μόνον Στρατυλλίδος τῷ δακτύλῳ προσελθών).

An important problem remains: how can we link referential and pragmatic factors, both of which seem to play a role in determining the aspect of imperatives? Some scholars have tried to find ways to bridge both explanatory models. In a rather metaphysical explanation, E. Kieckers suggests that in pleas from humans directed to gods the preference of AS, denoting completion, can be accounted for as it is appropriate for 'finite' humans addressing the infinite world of the gods [39]. According to W. F. BAKKER (1966), p. 111, PS is used to create a link between the order and the immediate discourse context, while AS, in contrast, has a distancing effect, making it appropriate in supplications. Comparative evidence from Russian may also be considered, for which it is sometimes claimed that imperfective imperatives refer to actions that obviously need to be carried out, while perfective imperatives are more 'unexpected' (cf. WIEMER [2008], p. 405), not unlike C. M. J. Sicking's explanation for Ancient Greek. None of these explanations seem conclusive to us, however, when confronted with the Greek data. Perhaps it would make more sense to study the diachronic evolution of each particular context (i.e. pleas, contexts of urgency, ironic jibes, requests, moral regulations etc.) instead of trying to find a single overarching explanation for each of these cases (cf. the treatment of J. FORSYTH [1970] of the Russian imperative).

Needless to say, there is much room to broaden the scope of this field of research, for instance by investigating the use of aspect in prohibitions (see H. TONNET [1994]) as well as the formations expressing commands other than the imperative mood, such as the infinitive 'pro imperativo' and the optative for a polite command [40]. Also the evolution of aspect use in the imperative over time needs to be taken into account (H. TONNET [1994]). Further investigation in the diachronic development of the aspectual stems in the imperative as well as a more thorough comparative study with

39. […] *der perfektive Aorist ist in der Regel die Aktionsart, in der der endlich beschränkte Mensch die unendliche Gottheit anrufen darf. Das Verhältnis, in dem sich die ὠκύμοροι* ἄνδρες *zu den* θεοὶ αἰὲν ἐόντες *fühlen, konnte syntaktisch kaum besser veranschaulicht werden* (E. KIECKERS [1909], p. 17).

40. One might even consider the whole field of deontic modality, as it has already been argued that pragmatic factors could also affect infinitives after deontic modal auxiliaries such as βούλομαι (L. A. POST [1938], p. 34-35), wishes in the optative (W. F. BAKKER [1966], p. 117) and indicative aorists with a performative function (M. LLOYD [1999]).

Russian might shed light on these cases. Before settling this issue, it is imperative to do much more work [41].

Alek KEERSMAEKERS
Toon VAN HAL
Department of Linguistics
KU Leuven - Faculty of Arts
Blijde-Inkomststraat 21 pb 3308
3000 Leuven (Belgium)

41. See in this respect Y. DUHOUX (2000), p. 164: *La sélection de l'aspect dépend de toute une série d'éléments rattachables à quatre domaines différents: la conjugaison grecque; le verbe lui-même; le contexte; le sujet parlant. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les facteurs intervenant dans ce choix sont loin d'avoir tous identifiés. D'autre part, leurs interactions n'ont virtuellement jamais été étudiées*.

## Bibliographical references

Alexandra Y. AIKHENVALD (2010): *Imperatives and Commands*, Oxford, University Press.

Suzanne AMIGUES (1977): "Les temps de l'impératif dans les ordres de l'orateur au greffier", *Revue des Études grecques* 90, nº 430, p. 223-238.

Willem Frederik BAKKER (1966): *The Greek Imperative: an Investigation Into the Aspectual Differences Between the Present and Aorist Imperatives in Greek Prayer from Homer up to the Present Day*, Amsterdam, Hakkert.

Corien L. A. BARY (2009): *Aspect in Ancient Greek: A Semantic Analysis of the Aorist and Imperfective*, Nijmegen, Unpublished Dissertation.

Robert I. BINNICK (ed.) (2012): *The Oxford Handbook of Tense and Aspect*, Oxford, University Press.

Federico BOSCHETTI (2014): "Corpus Linguistics and Greek", in Georgios K. GIANNAKIS (ed.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden - Boston, Brill, vol. 1, p. 391-394.

James L. BOYER (1987): "A Classification of Imperatives: a Statistical Study", *Grace Theological Journal* 8, p. 35-54.

Constantine R. CAMPBELL (2008): *Verbal Aspect and Non-indicative verbs: Further Soundings in the Greek of the New Testament*, New York, Peter Lang.

Anne-Marie CHANET (1994): "Impératifs platoniciens: ἐρώτα / ἐροῦ, ἀποκρίνου / ἀπόκριναι, λέγε / εἰπέ", *Syntaktika* 6, p. 1-7.

Bernard COMRIE (1976): *Aspect: An Introduction to the Study of Verbal Aspect and Related Problems*, Cambridge, University Press.

Sara Eco CONTI (2009): "Analisi dei tempi del modo imperativo greco", *Quaderni del Laboratorio di Linguistica* 8, p. 1-17.

Emilio CRESPO, Luz CONTI & Helena MAQUIEIRA (2003): *Sintaxis del griego clásico*, Madrid, Gredos.

William CROFT (2013): *Verbs: Aspect and Causal Structure*, Oxford, University Press.

Östen DAHL & Viveka VELUPILLAI (2013): "Perfective/Imperfective Aspect", in Matthew S. DRYER & Martin HASPELMATH (ed.), *The World Atlas of Language Structures Online*, Leipzig, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology, http://wals.info/chapter/65.

Camille DENIZOT (2011): *Donner des ordres en grec ancien: étude linguistique des formes de l'injonction*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre.

Henriëtte DE SWART (2012): "Verbal Aspect", in Robert I. BINNICK (ed.), *The Oxford Handbook of Tense and Aspect*, Oxford, University Press, p. 752-780.

Mark DONOHUE (1999): *A Grammar of Tukang Besi*, Berlin, Mouton de Gruyter.

Yves DUHOUX (2000): *Le verbe grec ancien: éléments de morphologie et de syntaxe historiques*, 2nd ed., Louvain-La-Neuve, Peeters.

Patience EPPS (2008): *A Grammar of Hup*, Berlin, Mouton de Gruyter.

Buist M. FANNING (1990): *Verbal Aspect in New Testament Greek*, Oxford, Clarendon.

Joseph D. FANTIN (2010): *The Greek Imperative Mood in the New Testament: a Cognitive and Communicative Approach*, New York, Peter Lang.

J. FORSYTH (1970): *A Grammar of Aspect: Usage and Meaning in the Russian Verb*, Cambridge, University Press.

Basil L. GILDERSLEEVE (1900): *Syntax of Classical Greek from Homer to Demosthenes*, New York - Cincinnati - Chicago, American Book Company.

William Watson GOODWIN (1900): *A Greek Grammar*, Boston, Ginn.

Dag HAUG (2014): "Computational Linguistics and Greek", in Georgios K. GIANNAKIS (ed.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden - Boston, Brill, vol. 1, p. 354-356.

Eva HEDIN (2000): "The Type-referring Function of the Imperfective", in Östen DAHL (ed.), *Tense and Aspect in the Languages of Europe*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 228-264.

Mark JARY & Mikhail KISSINE (2014): *Imperatives*, Cambridge, University Press.

Jean HUMBERT (1960): *Syntaxe grecque*, 3e éd., Paris, Klincksieck.

E. KIECKERS (1909): "Zum Gebrauch des Imperativus Aoristi und Praesentis", *Indogermanische Forschungen* 24, p. 10-17.

Raphael KÜHNER & Bernhard GERTH (1966): *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, München, Hueber.

Jean LALLOT (2000): "Essai d'interprétation de l'opposition PR-AO à l'impératif de ἀποκρίνεσθαι dans l'œuvre de Platon", in *Études sur l'aspect verbal chez Platon*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, p. 29-74.

Volkmar LEHMANN (1989): "Pragmatic Functions of Aspects and Their Cognitive Motivation", in Lars-Gunnar LARSSON (ed.), *Proceedings of the Second Scandinavian Symposium on Aspectology*, Uppsala, Almqvist - Wiksell International, p. 77-88.

Michael LLOYD (1999): "The Tragic Aorist", *The Classical Quarterly* 49, nº 1, p. 24-45.

S. MAUCK (2005): "Notes on the Typology of Imperatives", Georgetown University, 2005, http://www.georgetown.edu/faculty/portnerp/nsfsite/nsfframeset.htm.

André MAZON (1914): *Emplois des aspects du verbe russe*, Paris, É. Champion.

Lucio MELAZZO (2014): "Imperative", in Georgios K. GIANNAKIS (ed.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden - Boston, Brill, 2014, vol. 2, p. 190-197.

Maria NAPOLI (2006): *Aspect and Actionality in Homeric Greek: a Contrastive Analysis*, Milano, Franco Angeli.

L. A. POST (1938): "Dramatic Uses of the Greek Imperative", *The American Journal of Philology* 59, nº 1, p. 31-59.

Albert RIJKSBARON (2002): *The Syntax and Semantics of the Verb in Classical Greek: an Introduction*, Chicago - London, University Press of Chicago. Third edition.

C. M. J. SICKING (1991a): "The Distribution of Aorist and Present Tense Stem Forms in Greek, Especially in the Imperative", *Glotta* 69, nº 1/2, p. 14-43.

C. M. J. SICKING (1991b): "The Distribution of Aorist and Present Tense Stem Forms in Greek, Especially in the Imperative (II)", *Glotta* 69, nº 3/4, p. 154-170.

Alan TIMBERLAKE (2004): *A Reference Grammar of Russian*, Cambridge, University Press.

Henri TONNET (1994): "L'aspect dans l'expression de la défense", *Syntaktika* 7.

Johan VAN DER AUWERA, Ludo LEJEUNE, Umarani PAPPUSWAMY & Valentin GOUSSEV (2013): "The Morphological Imperative", in Matthew S. DRYER et Martin HASPELMATH (ed.), *The World Atlas of Language Structures Online*, Leipzig, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology, http://wals.info/chapter/70.

Johan VAN DER AUWERA, Andrej MALCHUKOV & Ewa SCHALLEY (2009): "Thoughts on (im)perfective imperatives", in *Form and Function in Language Research: Papers in Honour of Christian Lehmann*, Berlin, Walter de Gruyter, p. 93-106.

Charles VAN DE VORST & Adhemar GEEREBAERT (1912): *Grammaire grecque élémentaire*, 9e éd., Liège, Dessain.

V. V. VINOGRADOV (1947): *Русский язык. (Грамматическое учение о слове)*, Moscow - Leningrad, Uchpedgiz.

Terence WADE (2011): *A Comprehensive Russian Grammar*, Chichester, John Wiley & Sons.

Richard J WATTS (2003): *Politeness*, Cambridge - New York, Cambridge University Press.

Björn WIEMER (2008): "Zur innerslavischen Variation bei der Aspektwahl und der Gewichtung ihrer Faktoren", in *Deutsche Beiträge zum 14. Internationalen Slavistenkongress, Ohrid 2008*, München, Otto Sagner, p. 383-409.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 53-66.

# RECENSIONE ALL'EDIZIONE DI P.VINDOB. G 40611 *

Peter John PARSONS, Herwig MAEHLER, Francesca MALTOMINI (ed.), *The Vienna Epigrams Papyrus (G 40611)* (Corpus Papyrorum Raineri, XXXIII), Berlin - München - Boston, De Gruyter, 2015, 164 p., 11 tav. b/n.

*Laudate gentes!* È proprio il caso di dire per questa nuova edizione papirologica attesa dagli anni '80 del secolo scorso. L'oggetto in questione è un importante rotolo di papiro della fine del III secolo a.C., il P.Vindob. G 40611, contenente gli *incipit* di 226 epigrammi, la cui esistenza fu resa nota da Hermann Harrauer durante i lavori del *XVI Congresso Internazionale di Papirologia* (Chico, 1981)[1]. Dei 226 epigrammi attestati, tuttavia, è stato possibile rintracciare soltanto la paternità di uno (Asclepiade in col. I, l. 14: οὐκ εἴμ' οὐδ' ἐτέων δύο κεἴκοιϲ = *AP* 12, 46). Per tutti gli altri epigrammi adespoti, le ipotesi attributive sono davvero tante. I dialetti utilizzati sono lo ionico e il dorico; i metri, per quanto sia possibile ricostruirli, sono quelli tipici della poesia epigrammatica, ovvero, l'esametro, il giambo, il gliconeo, il trocheo, ecc. La tipologia dei componimenti è varia e va dagli epigrammi dedicatori, a quelli erotici, scoptici, simposiali e funerari. Resta aperta la questione sulla natura del rotolo a cui, in questo contributo, si cercherà di dare nuova luce.

La difficile edizione, seguita a quella parziale di Harrauer, è il frutto del lavoro lungo e complesso di Peter J. Parsons (Oxford), Herwig Maehler (Vienna) e Francesca Maltomini (Firenze).

Sette pagine di *Bibliografia* molto ricca di riferimenti utili per la ricerca del materiale sulle raccolte epigrammatiche di età ellenistica precedono l'edizione vera e propria con le trascrizioni diplomatica e critica, seguite

---

* Per la stesura di questo contributo mi è stata preziosissima la supervisione della Prof.ssa Rosa Otranto, che ringrazio affettuosamente.

1. Cfr. H. HARRAUER, "Epigrammincipit auf einem Papyrus aus dem 3. Jh. v. Chr. P.Vindob G 40611. Ein Vorbericht", in R. BAGNALL, G. M. BROWNE, A. E. HANSON and L. KOENEN (ed.), *Proceedings of the Sixteenth International Congress of Papyrology*, New York, 24-31 July 1980, Chico, 1981, p. 49-53.

dalla traduzione e dal commento, in cui molto preziose sono le notizie riguardo la ricostruzione dei frammenti.

Utili, infine, l'*Index of Greek words and names*, e le 11 tavole in bianco e nero che chiudono l'edizione [2].

## 1. Il papiro e il suo contenuto

Alla *Prefazione*, in cui si specifica il lavoro condotto dai tre editori [3], segue una *Introduzione* contenente le descrizioni delle caratteristiche bibliologiche e paleografiche del papiro, sino ad approdare al tema della paternità del contenuto.

Il rotolo venne fuori dal *cartonnage* di una maschera di mummia e i circa venti frammenti che lo compongono furono acquistati nel 1979 [4] per conto della *Papyrussammlung Erzherzog Rainer* della Österreichische Nationalbibliothek di Vienna dall'allora direttrice Frau Dr. Helene Loebenstein.

La lunghezza del papiro, una volta ricomposto, è pari a 70 cm e l'altezza a 17 cm, misure 'standard' per i rotoli paraletterari di età ellenistica [5]. Si conserva uno spezzone più ampio con sette colonne di scrittura sul *recto* e due sul *verso*, più un frammento non contiguo, denominato *fr. (a)* [6], ottenuto dall'assemblaggio di sei frammenti più piccoli e che reca due colonne sul *recto* e una sul *verso*.

La ricostruzione di questo frammento è la più problematica in ordine alla corretta collocazione dei frammenti di cui si compone. Proporrei, tuttavia, uno slittamento nella collocazione dei cosiddetti fr. 3a + 3b basata, per quanto possibile, sulle tavole del papiro a nostra disposizione [7]. Il testo, quindi, andrebbe ricostruito nel modo seguente [8]:

2. Riproduzioni digitali del papiro sono disponibili sul sito Internet della Österreichische Nationalbibliothek (www.onb.ac.at/sammlungen/papyrus.htm).

3. P. J. Parsons è responsabile dell'edizione delle colonne I, V e VI *recto*; H. Maehler delle colonne II, IV e VII *recto*, più il frammento *(a) recto*; F. Maltomini, invece, delle colonne III *recto*, I, II e frammento *(a) verso*.

4. Dopo l'acquisto i frammenti furono sottoposti ad un primo restauro dal Dr Michael Fackelmann, per poi essere nuovamente restaurati, nel 2012, da Frau Andrea Donau.

5. Cfr. W. A. JOHNSON, *Bookrolls and Scribes in Oxyrhynchus*, Toronto, 2004, p. 141-151.

6. Più precisamente G 40611a.

7. A proposito della collocazione del fr. 3a+b, così scrive H. Maehler a pagina 105 dell'edizione: *The position of Fr. 3a+b in relation to Fr. 2a is not certain;* its first line has been hypothetically alligned with line 5 [tondo mio], *the first line of Fr. 2a* […]. Vedi **Tav. 1**.

8. È evidenziata in grassetto la lettura di chi scrive.

Fr. *(a)*, col. II

7 κα[ ]ονυcιανκαλλικλειc δ
8 αρτου . [ ]μαργοcτεκαιλιροβλε δ
9 **εζευ**[ ]ξμονονκαι**κρειcπου** δ
10 εφθαρτον . . [ ]**ελον** δ
11 ηνδιαφαινομενοις . . . [ ]cτ . β
12 ταυθημιναπενεγκεναιπ[ ]ωκριτε δ

**7** All'inizio dell'*incipit* si legge abbastanza chiaramente κα- seguito da lacuna. Ponendo dopo la lacuna quanto si legge alla linea 2 del fr. 3a ]ονυcιαν καλλικλειc: καλλικλεεc (Maehler), si potrebbe ricostruire il verso in questo modo: κα[ὶ Δι]ονυcίαν Καλλίκλεεc.

**8** La traccia di inchiostro visibile subito dopo lo *ypsilon*, qualora fosse davvero un *sigma*, come proposto nell'edizione, credo si debba espungere e dare alla frase il senso seguente: ἄρτου μάργοc τε καὶ λιροβλε(πήc).

**9** Alla lettura εχευ- proposta nell'edizione credo si possa suggerire ἔζευ anche se resta difficile l'integrazione di quanto segue: ]ξ μόνον καὶ Κρείcπου oppure Κρεῖcπον.

**10** ]ελον potrebbe essere ἤθ]ελον oppure ἔθ]ελον (epigramma erotico ?).

**12** απενεγκεν: ἀπήνεγκεν; αἰπ-: forma dorica per εἰπ-. Propongo, quindi, la seguente ricostruzione del testo: ταῦθ' ἡμῖν ἀπήνεγκεν αἴπερ, ὦ Κρίτε oppure ]οκρίτε.

Nella *Ricostruzione* gli editori mettono in luce la suddivisione del contenuto del rotolo in 'Libri', al principio dei quali si trova un *titulus* ad inizio colonna: col. I (τὰ ἐπιζητούμενα τῶν ἐπιγραμμάτων ἐν τῆι α' βύβλωι) [9], col. V (ἐν τῆι β´ βύβλωι), col. II del fr. *(a)* (ἐν τῆι δ´ βύβλωι). Il termine ἐπιζητούμενα è di notevole importanza per un'ipotetica ricostruzione della natura del contenuto del rotolo: come sappiamo i titoli iniziali (e finali), in papiri non solo greco-egizi, ma anche ercolanesi, contenevano il nome dell'autore, il titolo dell'opera e il numero del libro [10]. Soltanto quest'ultimo

9. Il *titulus* all'inizio della colonna I sembra essere quello di apertura dell'intera raccolta epigrammatica contenuta nel *volumen*. Con ciò si vuol dire che l'attuale prima colonna era effettivamente la prima del rotolo originario.

10. Per i titoli iniziali nei papiri greco-egizi, cfr. M. CAROLI, *Il titolo iniziale nel rotolo librario greco-egizio*, Bari, 2007; per i titoli nei papiri ercolanesi, cfr. G. DEL MASTRO, *Titoli e annotazioni bibliologiche nei papiri greci di Ercolano*, Quinto Supplemento a *Cronache Ercolanesi*, Napoli, 2014; M. CAPASSO, "I titoli nei papiri ercolanesi. I: un nuovo esempio di doppia soscrizione nel P.Herc. 1675", *PapLup* 3 (1994), p. 235-252; ID., "I titoli nei papiri ercolanesi. II: il primo esempio di titolo iniziale in un papiro ercolanese (P.Herc. 1457)", *Rudiae* 7 (1995), p. 103-111; ID., "I titoli nei papiri ercolanesi. III: i titoli esterni (P.Herc. 339, 1491 e 'scorza' non identificata)", in *Atti del II Convegno Nazionale di Egittologia e Papirologia*, a cura di C. BASILE e A. DI NATALE, Siracusa, 1996, p. 137-151; ID., "I titoli nei papiri ercolanesi. IV: altri tre esempi di titoli iniziali", *PapLup* 7 (1998), p. 41-73.

elemento, però, viene indicato nel papiro viennese, e ciò potrebbe essere spiegato assumendo che il contenuto della lista di epigrammi fosse di tipo antologico, e che quindi i componimenti in essa ridotti ad *incipit* appartenessero a più autori (vedi *infra*). Altro dato interessante è la formula ἐν τῆι [numero del libro] βύβλωι; essa indica che i componimenti riportati nelle colonne di scrittura sono quelli *ricercati*, previa selezione, nel primo, secondo, terzo e quarto libro di una raccolta epigrammatica. Ciò significa, a mio avviso, che le colonne di scrittura di P.Vindob. G 40611 sono nient'altro che il frutto di una selezione di epigrammi scelti da una raccolta in quattro libri [11].

Della suddivisione in libri si conservano due sezioni: coll. I-IV 'Libro I' e coll. V-VII 'Libro II'. Il 'Libro III' è molto probabile cominciasse con la col. VIII. In base a questi dati materiali gli editori propongono una ricostruzione dell'intero originario supponendo che tra la colonna VII, l'ultima dello spezzone più grande conservato, e la I del frammento non contiguo *(a)* ci fosse una porzione di papiro, perduta, di circa 25 cm contenente almeno due o tre colonne. Se tale ricostruzione è giusta, la I colonna del *fr. (a)* sarebbe la XI o XII colonna del *volumen* originario. Ne consegue che le perdute coll. VIII-X/XI contenevano il 'Libro III'; dalla XI (o XII) cominciava, invece, il 'Libro IV'. Al di là di queste pur plausibili ipotesi ricostruttive, tuttavia, i dati a disposizione non paiono risolutivi.

Il rilevamento delle tre *kolleseis*, visibili sul *recto* dello spezzone più ampio (la prima a 17.8 cm, la seconda a 34.8 cm e la terza a 54 cm dall'inizio del rotolo), ha permesso la ricostruzione dell'ampiezza dei *kollemata* del rotolo compresa tra i 19 e i 21 cm [12].

Ben trattata è la difficile questione che riguarda la *provenienza* del papiro. Nulla si sa del luogo da cui giunse la maschera di mummia in *cartonnage* da cui furono estratti i frammenti che compongono P.Vindob. G 40611 insieme con altri papiri documentari (P.Rain.Cent. 47 e 48; CPR XVIII; P.Rain.Cent. 42; P.Harrauer 28; P.Harrauer 29; CPR XIII 4). Questi ultimi, però, sembrano potersi riferire all'Arsinoite, che tuttavia, non deve necessariamente essere considerato il luogo di origine del papiro.

Raffronti paleografici con i documenti rinvenuti nel medesimo *cartonnage*, confermano la datazione all'ultimo quarto del III secolo a.C.

11. Qualora P.Vindob. G 40611 fosse un *pinax* di componimenti contenuti in un rotolo a sé, come *tituli* ci si aspetterebbero piuttosto formule del tipo τῶν ἐπιγραμμάτων [...] βύβλος e non le formule correnti che indicano chiaramente la scelta effettuata all'interno dei quattro libri epigrammatici presi in considerazione.

12. Se confrontiamo l'ampiezza dei *kollemata* di P.Vindob. G 40611 con quella ricostruita dalla studio di Johnson osserviamo che essa corrisponde a quella 'standard' dei rotoli greci d'epoca tolemaica. Cfr. W. A. JOHNSON, *op. cit.* (n. 5), p. 90.

## 2. Gli scribi

Già Harrauer aveva individuato almeno due scribi succedutisi nella stesura della lista di *incipit* sul *recto*: uno ha vergato le coll. I-IV [13], l'altro le coll. V-VII più il fr. *(a)*. Ad una attenta analisi paleografica si può osservare che entrambe le mani del *recto* si inseriscono nel panorama delle scritture greche sviluppatesi nella seconda metà del III sec. a.C. [14], e ben testimoniate da P.Mil.Vogl. VIII 309, PCG VIII 1146 e P.Sorb. inv. 2245 [15].

La scrittura del *verso*, invece, è molto simile alla seconda mano che ha scritto sul *recto*, ma data la presenza di alcune differenze, come una maggiore spaziatura tra le lettere e l'uso di forme corsiveggianti (*eta* in col. II, ll. 1 e 3; *ny* in col. II, l. 3), proporrei l'intervento di un terzo scriba impegnato nella stesura delle colonne sul *verso*. Questa tipologia grafica è assimilabile con mani 'documentarie' [16] contemporanee come P.Heid. IV 362, 363, 377, 381 e 382, tutte dell'ultimo quarto del III sec. a.C.

È interessante notare anche come le annotazioni sticometriche, di dubbia attribuzione, vengano poste in modo desultorio al di sotto di alcune colonne, precisamente quelle vergate dal primo scriba. Lo stesso avviene sul *verso* del papiro dove computi sticometrici sono visibili soltanto al di sotto della prima colonna [17].

Non è chiaro anche quale scriba abbia apposto segni marginali a sinistra delle colonne. A proposito di questi *marginalia*, giusta attenzione viene data alle lettere ευ che compaiono a sinistra di alcuni *incipit*: col. I, ll. 4, 7, 12, 15; col. II, l. 7; col. IV, l. 12; col. VI, l. 11; col. VII, l. 6. Già Harrauer nella sua preliminare descrizione del papiro suggerì di intendere le lettere (1) εὖ, come segno di approvazione; oppure (2) εὗ(ρον) per indicare il ritrovamento di un dato epigramma all'interno della raccolta. Se si pensa alla lista di *incipit* come ad una raccolta su cui si sta effettuando una selezione di qualche tipo, credo che la seconda lettura, εὗρον, sia la più plausibile [18].

---

13. L'intero 'Libro I' quindi.

14. Cfr. G. Cavallo, H. Maehler, *Hellenistic Bookhands*, Berlin, 2009, p. 62.

15. Aggiungerei anche gli utili paralleli paleografici proposti da H. Harrauer, art. cit. (n. 1), p. 49-50: P.Mich. 5, P.Lit.Lond. 54, P.Stras. WG 307 e P.Sorb. inv. 1167.

16. Il termine 'documentario' viene qui adoperato solo per convenzione. Lungi da chi scrive una netta distinzione tra 'scrittura libraria' e 'scrittura documentaria', poiché la 'scrittura' è un fenomeno unitario e pertanto si dovrebbe parlare di diverse *tipologie grafiche*, e non di *più scritture*.

17. Vedi più avanti, *Recto e Verso*, p. 59.

18. Molto utile il riferimento ad un caso analogo offerto dal papiro di Posidippo (P.Mil.Vogl. VIII 309) in cui si trovano le lettere του, da intendere τοῦ(το) come marchio di scelta di particolari epigrammi all'interno della raccolta; a tal proposito cfr. W. A. Johnson, "The Posidippus Papyrus: Bookroll and Reader", in *The New Posidippus. A Hellenistic Poetry Book*, a cura di K. Gutzwiller, Oxford, 2005, p. 77.

A corroborare questa ipotesi, e cioè che le lettere marginali debbano essere intese come εὗρον, si potrebbero considerare i casi di P.Oxy. 2192 e PSILaur. inv. 19662 *v*[19]. In entrambi i papiri, contenenti rispettivamente una lettera privata con richiesta di libri, e un elenco di copie letterarie, il verbo εὑρίςκειν, inteso come ‘trovare’, testimonierebbe l’utilizzo di esso nell’ambito dell’editoria.

P.Oxy. 2192

41 [...] ἐὰν **εὑ-**
42 **ρίςκῃς** μεθ' ἃ ἐγὼ κέκτημαι ποιήςα[ς]
43 μο[ι] πέμψον [...]

PSILaur. inv. 19662 *v*

28 Ὁμήρου ὅςα **εὑρίςκ(εται)**
29 Μενάνδ(ρου) ὅςα **εὑρίς(κεται)**
30 Εὐριπίδου ὅςα **εὑρίςκ(εται)**
31 Ἀρ[ιςτ]οφά(νους)

Nel primo testimonio è chiara la richiesta di libri non posseduti dal mittente, il quale esorta il destinatario della lettera a ‘trovarne’ di nuovi. Il secondo papiro, invece, lo si potrebbe intendere come un elenco di libri posseduti, seguito da una lista di *desiderata*[20]. Il dato interessante è che anche in P.Vindob. G 40611 il termine εὑρίςκειν, abbreviato, debba essere inteso con lo stesso significato di ‘trovare’[21], in ordine a determinati componimenti inseriti nella raccolta.

Non è chiaro neppure a quale scriba debbano essere attribuiti i segni a forma di parentesi tonda che segnalano alcuni *incipit*: col. I, ll. 7 e 10; col. II, ll. 13[22] e 23; col. II *verso*, l. 8. Si potrebbe trattare di segni adoperati (1) nel computo sticometrico, oppure (2) come marchio per indicare l’esclusione di questi epigrammi all’interno della selezione che, forse, si sta adoperando.

## 3. I numerali

*There is not sign of marginal stichometry, but several columns end with stichometric totals*. Così scrivono gli editori riguardo alle note sticometriche presenti nel papiro. Tuttavia, è plausibile, invece, ritenere che i numerali di-

19. Anche gli editori considerano il caso di PSILaur. Inv. 19662; cfr. R. Otranto, *Antiche liste di libri su papiro*, Roma, 2000, p. 55-61, 89-95.

20. Medea Norsa, che pubblicò questo papiro nel 1921, lo considerava come una lista di *desiderata*, ma, come ha sottolineato Rosa Otranto, non si spiegherebbe così la triplice ripetizione della formula ὅςα εὑρίςκ(εται); cfr. R. Otranto, *op. cit.* (n. 19), p. 94.

21. Più precisamente “trovato”.

22. Vedi **Tav. 2b**.

sposti a breve distanza e a destra di ciascuno *stichos* siano da considerare come annotazioni utili per il computo sticometrico generale riportato alla fine della colonna di scrittura[23]. Questi numeri, dunque, indicano il numero di *stichoi* di cui si compone ciascun epigramma ricopiato per intero in un altro rotolo, e il loro totale è registrato a piè di colonna:

col. I, l. 23 / (γίνεται) ἐπι]γ[ρ(άμματα) κ' στίχο(ι) πη' (= 88)

col. III, l. 25 / (γίνεται) κδ' στίχο(ι) ρ' (= 100)

col. IV, l. 18 / (γίνεται) ιζ' στίχοι (*manca il totale*)

In base a questa interpretazione dei numerali proporrei anche la lettura di un β al posto di δ in col. I, l. 5[24]. I tratti di inchiostro visibili subito dopo l'*incipit* potrebbero essere i resti della seconda pancia di *beta*, piuttosto che un *delta* come proposto dagli editori:

l. 5 σακταντονκηρυκαηρωδ . ποιος . . . . β .

In questo modo si risanerebbe anche l'incongruenza tra il totale di *stichoi* nella nota a fine colonna (pari a 88) e la somma dei numerali con il δ proposto dagli editori (pari a 90).

Un'analoga incongruenza si trova in col. IV, l. 19 laddove è riportato il computo totale degli epigrammi contenuti nel 'Libro I':

col. IV, l. 19 / (γίνεται) ἐπιγρ(άμματα) πγ' (= 83)

Facendo il calcolo degli epigrammi in ciascuna colonna, però, il totale che si ottiene è pari a 85. È probabile perciò che dei quattro *incipit* contrassegnati col tratto ricurvo a mo' di parentesi (vedi *supra*) almeno due non rientrassero nel computo finale[25].

### 4. Recto e Verso. Ipotesi sulla natura di P.Vindob. G 40611

Come si è detto precedentemente, P.Vindob. G 40611 contiene sette colonne sul *recto*, più due sul fr. *(a)*, e tre colonne sul *verso*, compreso il fr. *(a)*. Il dato interessante è che queste attuali tre colonne non sono contigue, nel senso che sono disposte in modo molto distanziato l'una dall'altra (tra le due colonne sul *verso* dello spezzone più ampio ci sono ben 37 cm di papiro bianco!).

Agli editori sembra verosimile che gli spazi bianchi tra di esse siano stati lasciati appositamente dallo scriba o (1) per successive annotazioni, oppure (2) per *addenda* corrispondenti ad alcune sezioni del *recto*. Tuttavia, è

---

23. Sull'importanza della sticometria nel lavoro dello scriba rinvio al recentissimo studio di G. Del Mastro, *op. cit.* (n. 10), p. 25, n. 232.

24. Vedi **Tav. 2a**.

25. Non è chiaro a chi debba essere attribuito questo calcolo sticometrico generale. Vedi *infra*, p. 60.

ben strana l'assenza di formule, come ἔξω/ἔϲω/ὀπίϲω, che indichino al lettore i riferimenti al *verso* del papiro.

Poiché gli editori lasciano aperta la questione, senza avanzare ipotesi risolutive, si tenterà in questa sede di proporre un'ipotesi sulla natura del rotolo viennese.

Alcune ipotesi interpretative:

1. P.Vindob. G 40611 è un *pinax*, ovvero un indice di epigrammi ricopiati per intero sul *recto* e sul *verso* di un rotolo a se stante. In tal caso il papiro in questione rappresenterebbe bene una specifica tipologia bibliologica costituita appunto da *volumina*/indici. Se si ammettesse questa ipotesi, però, resterebbe del tutto irrisolta la questione degli ampi *agrapha* lasciati tra le colonne del *verso*.
2. P.Vindob. G 40611 è una raccolta di indici, ovvero sul *recto* è conservato l'elenco di epigrammi di un'unica raccolta; sul *verso*, invece, tre distinte raccolte epigrammatiche. Anche in questo caso, però, non si spiegherebbe l'ampia porzione di spazio bianco sul *verso* tra una colonna e l'altra.
3. P.Vindob. G 40611 sarebbe un 'rotolo di lavoro' su cui effettuare un'ulteriore selezione di epigrammi ben precisi (vedi i *marginalia*) e aggiungerne di nuovi.

Quest'ultima ipotesi sembra la più verosimile per le seguenti ragioni [26]: punto di partenza è tentare di individuare una relazione tra le colonne sul *recto* e quelle sul *verso*. In tal senso è bene osservare la posizione delle colonne su entrambe le facciate del rotolo [27]: col. I *verso* è posizionata sul retro delle coll. I/II del fr. *(a) recto*; la II colonna *verso* è speculare alla colonna VII *recto*; e col. III *verso* occupa uno spazio corrispondente alle colonne II/III *recto*.

Il dato rilevante [28] è che la II colonna *verso*, quella speculare alla VII *recto*, contiene una annotazione sticometrica:

col. II *verso* [29], l. 18 ]λγ ϲτι[χο(ι)

Tenendo presente le altre annotazioni sticometriche sul papiro (vedi *supra*, p. 56), il numerale λγ (pari a 33) si riferisce al numero di epigrammi/*incipit*. Poiché la sola II col. *verso* contiene circa 17 *stichoi*, come sup-

26. Si rimanda all'analisi dei *tituli* a pag. 56, n. 11.

27. Assunto che il fr. *(a)* seguiva lo spezzone più ampio, bisogna modificare la nomenclatura delle colonne del *verso*, e quindi la *I colonna verso* non può che essere quella sul fr. *(a)*, e così via. In questa sede, quindi, le colonne sul *verso* seguiranno la suddetta numerazione.

28. Nonché, a mio avviso, la chiave di lettura dell'intera questione.

29. Nell'edizione del papiro la colonna in questione sarebbe la I *verso*.

posto dagli editori, soltanto la somma di questi ultimi con i 16 *incipit* della speculare colonna VII *recto* è pari al numero indicato nel computo sticometrico, ovvero 33. Con ciò si vuol dire che molto verosimilmente c'è una relazione tra le colonne del *recto* e quelle del *verso*.

Se si analizza, poi, la col. II *recto*, ci si rende conto che la mancanza del computo sticometrico al di sotto di essa non necessariamente debba essere imputata ad un guasto della superficie scrittoria, come supposto dagli editori, ma è probabile che essa non ci sia mai stata, e che fosse, invece, riportata al di sotto della colonna III *verso*, dove, sebbene non sia più possibile leggere chiaramente il computo sticometrico, le tracce di inchiostro ancora visibili lasciano intendere che esso ci fosse. Una diversa situazione riguarda le colonne *recto*/*verso* del fr. *(a)*, dove il computo sticometrico totale non è stato appuntato [30].

Da questi dati ne deriva che le colonne sul *verso* del papiro e i computi sticometrici al di sotto di alcune, beninteso non di tutte, colonne del *recto* furono apposti in una fase successiva all'allestimento delle circa 14/15 colonne totali del *recto*.

Ciò dimostra che le colonne sul *verso* sarebbero, dunque, degli *addenda* alle colonne II, VII *recto*, e coll. I/II *recto* fr. *(a)*, e che quindi lo scriba in questione appose, in un secondo momento, il computo sticometrico al di sotto delle colonne contenenti gli epigrammi selezionati per (1) studio, oppure (2) per allestire una nuova raccolta epigrammatica.

In questo modo è possibile spiegare in maniera molto verosimile sia lo spazio bianco che separa le colonne sul *verso*, sia il modo apparentemente poco omogeneo nell'indicare il computo sticometrico [31].

In ultima analisi si richiama l'attenzione sul computo generale posto sotto col. IV *recto*, l. 19, e facente riferimento agli 83 epigrammi/*incipit* del 'Libro I':

18 / (γίνεται) ιζ' ϲ[τίχο(ι)

19 / (γίνεται) ἐπιγρ(άμματα) πγ' (= 83)

Seppur di difficile attribuzione, anche questa seconda nota potrebbe essere stata appuntata dallo scriba che ha vergato tutte le altre annotazioni sticometriche, compresa quella alla linea 18 della stessa colonna. Il fatto, poi, che nel conteggio siano esclusi gli *incipit* aggiunti in col. III *verso* può essere spiegato assumendo che questa seconda nota sticometrica avesse un'altra

30. Non è detto che esso non fosse riportato al di sotto di una colonna non conservatasi.

31. Tuttavia, non è chiaro se anche le annotazioni sticometriche poste a destra di ogni colonna siano da imputare allo stesso scriba che ne ha vergato il totale.

funzione, diversa, quindi, da quella svolta da tutte le altre annotazioni sticometriche [32].

In conclusione, mettendo in ordine i dati sopra esposti si potrebbero individuare due fasi nella stesura di P.Vindob. G 40611:

**I Fase**: due scribi si alternano nella stesura della lista di *incipit*/epigrammi selezionati da una raccolta antologica in quattro libri, in circa 14/15 colonne sul *recto* di un rotolo lungo all'incirca 108 cm.

**II Fase**: un terzo scriba seleziona una prima volta alcuni epigrammi e ne aggiunge altri ricopiandoli sul *verso* in corrispondenza (più o meno) delle colonne del *recto* interessate da questi *addenda*, e appunta il totale sticometrico al di sotto di tali colonne [33]. Poi, seleziona i soli epigrammi del 'Libro I', escludendone due, e annota il computo sticometrico generale al di sotto di col. IV *recto*, l'ultima, appunto, del primo libro di epigrammi.

Resta incerto lo scopo di tale selezione, anche se le aggiunte sul *verso* farebbero pensare bene all'allestimento di una nuova raccolta epigrammatica sulla base dell'indice contenuto in P.Vindob. G 40611.

## 5. P.Vindob. G 40611 e P.Oxy. LIV 3724

Utile può essere un più approfondito raffronto tra il P.Vindob. G 40611 e il P.Oxy. LIV 3724 [34], di epoca imperiale, contenente una lista di *incipit* di epigrammi asclepiadei, filodemei e, probabilmente, anche di altri autori. Sebbene per il papiro viennese si possa prendere in considerazione l'ipotesi di un *pinax*, nel senso di indice di epigrammi contenuti in un altro rotolo [35], è molto probabile che entrambi i testimoni costituissero un elenco di epigrammi su cui lavorare a qualche titolo, per esempio per la realizzazione di un'ulteriore raccolta epigrammatica su un determinato tema.

A sostegno di questa ipotesi svolge un ruolo rilevante la grande messe di segni marginali che compaiono in entrambi i papiri. Il papiro viennese oltre alle lettere ευ, già menzionate, è costellato di segni di *paragraphos* all'inizio di ogni *incipit*, e gli appunti sticometrici sembrano necessari per calcolare il nuovo lavoro di ricopiatura al quale ci si sta apprestando; inve-

32. È probabile facesse riferimento ad una selezione di epigrammi che prevedeva soltanto 83 componimenti sugli 85 totali del primo libro.

33. È probabile che nella selezione finale, quella corrispondente all'aggiunta dei computi sticometrici a piè di colonna, fossero stati esclusi gli *incipit* delle colonne *recto*/*verso* del fr. *(a)*.

34. Cfr. P. Parsons, *The Oxyrhynchus Papyri*, LIV, London, 1987, p. 65-82.

35. Lo stesso non credo si possa dire per il papiro ossirinchita.

ce, i segni presenti sul papiro ossirinchita contribuiscono a dargli ancor più l'aspetto di un foglio di lavoro [36].

La natura stessa dei segni (tratti obliqui, *paragraphoi* e numerali) suggerisce che ad ogni tipo di segno corrisponde una funzione diversa: le *paragraphoi* isolano gruppi di *incipit*; i tratti obliqui sembrano indicare *incipit*/epigrammi aventi caratteristiche peculiari; i numerali, infine, più problematici da comprendere, indicano forse la numerazione che tali epigrammi avevano nella raccolta da cui furono estrapolati, oppure, indicano la numerazione che tali epigrammi avrebbero dovuto avere nella nuova raccolta [37].

Anche sul papiro ossirinchita compaiono due colonne sul *verso*, al centro del *kollema*. Esse sembrano riferirsi ad un'altra raccolta a se stante, in quanto si ritrovano due *incipit* che compaiono anche sul *recto*, ma che non vengono cancellati. Il fatto, poi, che queste colonne si trovino al centro del foglio, potrebbe essere spiegato assumendo che la superficie papiracea in parte compromessa, fosse integra proprio nella parte centrale.

Infine si vuol richiamare l'attenzione su una preziosa concordanza, messa in evidenza già da Parsons nell'*editio princeps* del P.Oxy. 3724, tra col. I, l. 4 del papiro viennese e col. V, l. 19 del papiro ossirinchita: sembra trattarsi dello stesso *incipit*: P.Vindob. G 40611, col. I, l. 4: Παρθένιός μοι κομψὸς ἀπ' Ἀρκαδίης = P.Oxy. LIV 3724, col. V, l. 19: Παρθένιος.

Da questa preziosa concordanza si evince che l'elenco di *incipit* sul papiro ossirinchita, sia il frutto della collazione di più *volumina* epigrammatici

36. A tal proposito si è ritenuto utile richiamare l'attenzione sulla testimonianza offertaci da tre papiri greco-egizi (P.Cair.Zen. IV 59532, P.Köln III 128, PSI I 17) di contenuto epigrammatico, e dalle caratteristiche di veri fogli di lavoro di epigrammisti all'opera. Sebbene tutti e tre i papiri siano differenti nella presentazione del testo (P.Cair.Zen. 59532 sembra essere la copia definitiva dei due componimenti data l'assenza di correzioni ed una certo ordine nella *mise en page* del testo), tutti testimoniano la pratica da parte dell'autore, di comporre più componimenti su di uno stesso tema per poi selezionare il 'più riuscito'. Un passaggio simile lo dovremmo, quindi, considerare per tutti gli altri componimenti epigrammatici conservatisi nelle grandi raccolte ellenistiche e bizantine. Ne consegue, quindi, che anche alla base delle raccolte epigrammatiche antologiche ci fosse uno stadio simile preliminare, ovvero quello della *ricerca* e *selezione* dei componimenti da inserire nella raccolta, lavoro condotto mediante l'ausilio di segni bibliologici, cancellature e aggiunte.

Perciò alla luce di questi dati credo si possa ribadire il concetto secondo cui P.Oxy. 3724, e perché no anche P.Vindob. G 40611, sarebbe molto verosimilmente un foglio di lavoro su cui si sta organizzando una nuova raccolta epigrammatica, di più autori, raggruppati per sezioni e accomunati dal contenuto.

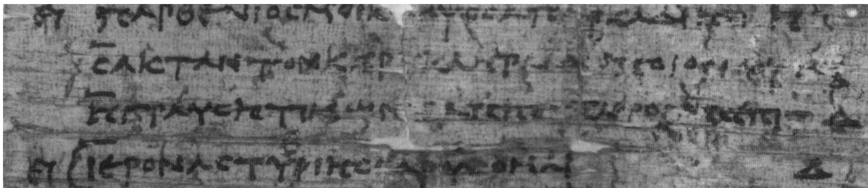
37. Cfr. F. MALTOMINI, "Considerazioni su P.Oxy. LIV 3724", *ZPE* 144 (2003), p. 67-75.

successiva alla selezione di alcuni componimenti, scelti in base al contenuto, per una nuova raccolta di tipo antologico [38].

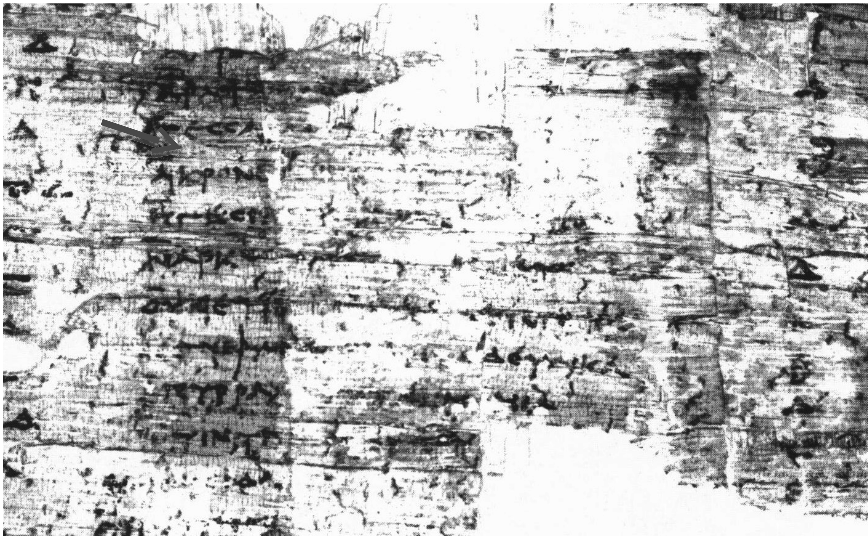
Andrea ESPOSITO
Scuola Vaticana di Paleografia, Diplomatica e Archivistica
Roma
a.espositolettere@libero.it

38. Tuttavia, anche l'elenco sul papiro viennese potrebbe essere considerato come frutto di una selezione di componimenti derivati da più *volumina* antologici.

**Tav. 1: fr. *(a) recto***



**Tav. 2a**



**Tav. 2b**

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 67-79.

# LA DUALITÉ ENTRE LES SOURCES LITTÉRAIRES ET PAPYROLOGIQUES DANS LES *SORTES* (OU ORACLES PAR TIRAGE AU SORT) *

Trop longtemps, les études sur la divination en général ont prêté foi à des témoignages littéraires remplis de *topoi* au mépris total des règles les plus élémentaires de l'interprétation historique. Ces règles veulent que les témoignages épigraphiques et papyrologiques documentaires, écrits au moment des événements, devraient en tout temps être privilégiés contrairement aux récits rapportés plusieurs années après les faits. Ce sont pourtant principalement les sources littéraires qui ont marqué l'image figurée que nous avons du sanctuaire de Delphes. Que disent les sources littéraires ? Tout d'abord les consultations oraculaires y portent bien souvent (trop souvent en fait) sur d'importantes questions politiques : « Doit-on faire la guerre à telle autre cité ? »[1], « Où doit-on fonder une colonie ? »[2] Apollon aurait même transmis lui-même à Lycurgue le code de lois des Spartiates[3]. Ensuite, la littérature regorge de témoignages *post eventum* et il n'y est pas rare, pour un auteur, après un événement exceptionnel, d'attribuer à une prêtresse le mérite d'en avoir fait la prédiction ; et ce, souvent de façon tellement ambiguë que la prédiction en question ne pouvait être comprise qu'après le déroulement des faits. Plusieurs prédictions très fameuses vont en ce sens : « Crésus, traversant l'Halys, détruira un grand empire »[4], « [...] Quand sera conquis tout le reste de ce qu'enferment la colline de Cécrops et l'antre du divin Cithéron, Zeus aux vastes regards accorde à Tritogénie qu'un rempart

* Je remercie Pierre Bonnechère pour ses judicieuses remarques sur la divination, pour ses conseils et ses encouragements, et aussi pour avoir accepté de relire le texte.

1. Voir, notamment, dans le catalogue de J. E. FONTENROSE, *The Delphic Oracle. Its Responses and Operations with a Catalogue of Responses*, Berkeley - Los Angeles - Londres, 1978 : H5, Q18, Q88, Q100, Q193, Q198, Q205, Q213, Q262, L49, L62.

2. Voir, notamment, J. E. FONTENROSE, *op. cit.* (n. 1) : H6, Q25, Q29, Q30, Q33, Q35, Q39, Q47, Q51, Q176, L33, L54, L69, L70, L83, L102, L116.

3. *Ibid.* : Q7, Q8.

4. *Ibid.* : Q100.

de bois soit seul inexpugnable, qui sauvera et toi et tes enfants [...] »[5]. La découverte des lamelles épigraphiques de Dodone et la toute récente édition de 4216 de ces inscriptions[6] vont, fort heureusement, marquer un tournant dans la recherche mantique puisqu'elles démentent sans appel le portrait quasi-mythique de la divination inspirée. Les questions qui y sont inscrites témoignent de préoccupations terre-à-terre dont les rares réponses retrouvées sont courtes, précises, et contrastent avec les divagations ambiguës et à double sens des prêtresses dans la littérature. Dans cet article, j'entends démontrer qu'une pareille dualité existe dans une autre branche de la divination, la rhapsodomancie, où les sources littéraires, indirectes et plus tardives, font usage du *topos* de la consultation oraculaire politique, *post eventum* et remplie de sous-entendus tout comme pour Delphes, alors que les documents papyrologiques, utilisés lors des consultations oraculaires elles-mêmes, n'attestent rien de tel.

## Rhapsodomancie, *sortes Vergilianae* et *sortes Homericae*

La rhapsodomancie est une forme de divination qui choisit, en guise de prédictions, des phrases détachées, rencontrées au hasard dans des livres inspirés, notamment les poésies d'Homère (les *sortes Homericae*) et de Virgile (les *sortes Vergilianae*)[7]. Dans le cas qui nous intéresse, ces phrases ont été sélectionnées, extraites et rassemblées dans un système de réponses oraculaires préétablies. Alors que les *sortes Homericae* nous sont connues par les seuls *papyri* qui en énoncent les prédictions, les *sortes Vergilianae* sont attestées par la seule *Histoire Auguste* qui y recourt à sept reprises[8].

### *Sortes Vergilianae*

La première attestation des *sortes Vergilianae* apparaît dans la *Vie d'Hadrien*. Sous la protection de l'empereur Trajan, Hadrien, qui sait que

5. *Ibid.* : Q147 ; trad. P. E. Legrand, « Les Belles Lettres », 1951.

6. Voir l'édition de S. Dakaris, I. Vokotopoulou, A.-Ph. Christidis, Τὰ χρηστήρια ἐλάσματα τῆς Δωδώνης τῶν ἀνασκαφῶν Δ. Ευαγγελίδη, Athènes, Library of the Athens' Archaeological Society, 2013. Avant sa parution, les chercheurs ne pouvaient se référer qu'à quelque 200 inscriptions rassemblées et publiées par É. Lhôte, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, Genève, 2006 et E. Eidinow, *Oracles, Curses, and Risk among the Ancient Greeks*, Oxford, 2007.

7. Voir la définition d'A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'Antiquité. Divination hellénique et divination italique*, Grenoble, 2003 (1882), p. 155.

8. Les sept extraits ont été recensés et analysés par R. Hamilton, « Fatal Texts: The *Sortes Vergilianae* », *Classical and Modern Literature* 13 (1993), p. 318-332 ; P. B. Katz, « The *Sortes Vergilianae*: Fact and Fiction », *Classical and Modern Literature* 14 (1994), p. 247-248 ; Y. De Kisch, « Les *sortes Vergilianae* dans l'*Histoire Auguste* », *MEFRA* 82 (1970), p. 325-362.

l'entourage de l'empereur tente de le monter contre lui, s'inquiète et consulte les *sortes Vergilianae*. Voici l'extrait :

> *Quo quidem tempore cum sollicitus de imperatoris erga se iudicio Vergilianas sortes consuleret,*
>
> « *Quis procul ille autem ramis insignis oliuae*
> *sacra ferens ? Nosco crines incana que menta*
> *regis Romani, primam qui legibus urbem*
> *fundabit, Curibus paruis et paupere terra*
> *missus in imperium magnum, cui deinde subibit* »
> [Virgile, *Énéide*, 6, 808-812]
>
> *sors excidit, quam alii ex Sibyllinis uersibus ei prouenisse dixerunt* [9].

Ces vers proviennent du chant VI de l'*Énéide*, soit la catabase d'Énée ; et, plus précisément du discours d'Anchise qui, pour révéler à son fils le glorieux futur de Rome, commence par passer en revue les héros romains qui y contribueront. En fait, ces vers font référence à Numa, roi pacificateur et religieux à qui on attribue l'organisation du culte et la création des institutions sacrées de Rome. Bref, un excellent présage pour le règne pacifique et organisateur d'Hadrien ! Cet extrait de la *Vie d'Hadrien* est le seul qui donne un indice sur la technique de consultation des *sortes Vergilianae*. En effet, l'expression *sors exciderat* peut laisser croire que les sorts étaient sans doute secoués pour faire « tomber » l'un d'entre eux [10]. Du moins, la consultation par *apertio libri* semble à écarter.

La deuxième attestation provient de la *Vie de Clodius Albinus* et combine plusieurs *omina* (*i.e.* la naissance d'un bœuf blanc à cornes pourpres dont Clodius Albinus dédie les cornes au temple de Cumes, suite à l'oracle rendu). Voici l'extrait :

> *Huic multa imperii signa, cum esset natus, facta dicuntur: nam et bos albus purpureis ad plenum colorem cornibus natus est, quod mirandum fuit cum cornibus <tum colore>. Quae tamen in templo Ap[p]ollinis Cumani ab*

---

9. Histoire Auguste, *Vie d'Hadrien*, 2, 8 : « C'est à cette époque, qu'inquiet de l'opinion de l'empereur à son sujet, il consulta l'oracle virgilien dont voici la réponse : “Plus loin, quel est cet homme que distingue une couronne d'olivier et qui porte des objets sacrés ? Je reconnais la chevelure et la barbe blanches du roi romain qui donnera à la ville naissante les fondements de la loi et qui quittera sa petite cité de Cures et sa pauvre terre pour un puissant empire. Celui qui viendra après lui [...]” D'autres ont dit que cette prophétie venait des Livres sibyllins. » (Trad. A. Chastagnol, Éditions Robert Laffont, Paris, 1994.)

10. P. B. KATZ, art. cité (n. 8), p. 247 ; Y. DE KISCH, art. cité (n. 8), p. 325-326, établit une comparaison avec l'utilisation que fait Tite-Live de cette expression (Tite-Live, XXI, 42, 2-3).

> *eodem posita iam tribuno diu fuisse dicuntur, quod, cum illic sortem de fa[c]to suo tolleret, his uersibus eidem dicitur esse responsum:*
>
> « *Hic rem Romanam magno turbante tumultu*
> *s<i>stet eque<s>, sternet Poenos Gallum que rebellem*. »
> [Virgile, *Énéide*, 6, 857-858.] [11]

Encore une fois, ces vers proviennent du discours d'Anchise, au chant VI de l'*Énéide*. Cette fois, ils font référence à Marcellus, illustre général romain de la deuxième guerre punique. Il fut tué dans une embuscade et son descendant du même nom mourut prématurément. Un triste destin qui ne peut que rappeler que Clodius Albinus fut battu près de Lugdunum par Septime Sévère, venu tenter de le déloger. Suite à cet événement, il se suicida. L'endroit de la prédiction n'est pas non plus sans importance puisqu'il s'agit d'un site oraculaire fameux, sans doute susceptible de conférer plus d'autorité à la consultation [12].

La troisième attestation est extraite de la *Vie d'Alexandre Sévère*. Se sentant menacé par Héliogabale, il décide de consulter l'oracle dans le temple de Préneste. Voici l'extrait :

> *Huic sors in tem<plo> Praenestinae talis extitit, cum illi Heliogabalus insidiaretur*:
>
> « *Si qua fa[c]ta aspera rumpas,*
> *tu[m] Marcellus eris.* »
> [Virgile, *Énéide*, 6, 882-883.] [13]

Ce sont des vers qui proviennent du même discours d'Anchise et s'allient avec une autre autorité mantique (*i.e.* les sorts de Préneste au temple de *Fortuna Primigenia*).

La quatrième attestation provient elle aussi de la *Vie d'Alexandre Sévère*. Maintenant promis à un bel avenir par plusieurs présages, Alexandre

11. Histoire Auguste, *Vie de Clodius Albinus*, 5, 4 : « De nombreux présages de son destin impérial se manifestèrent, dit-on, dès sa naissance : un taureau blanc vint au monde avec des cornes de couleur pourpre soutenue, fait étonnant tant pour la présence des cornes que pour leur teinte. Il les aurait, pendant son tribunat, déposées à Cumes dans le temple d'Apollon où elles demeurèrent longtemps. Il y avait en effet consulté sur sa destinée l'oracle qui lui aurait fait cette réponse : "Au prix de violents bouleversements, il rétablira la puissance romaine et, cavalier, terrassera les Carthaginois et le Gaulois rebelle." » (Trad. A. Chastagnol, Éditions Robert Laffont, Paris, 1994.)

12. Voir Y. De Kisch, art. cité (n. 8), p. 338-340.

13. Histoire Auguste, *Vie d'Alexandre Sévère*, 4, 6 : « Voici l'oracle qui lui échut dans le temple de la déesse de Préneste, au moment où Élagabal complotait contre lui : "Si jamais tu brises la cruauté des destins, tu seras Marcellus." » (Trad. A. Chastagnol, Éditions Robert Laffont, Paris, 1994.)

se voit pressé par sa famille de laisser les arts en faveur d'activités plus profitables :

> *Ipse autem, cum parentis hortatu animum a filosophia et musica qu[a]e <ad> alias artes traduceret[ur], Vergilii sortibus huius modi inlustratus est:*
>
> « *Excudent alii spirantia mollius aera,*
> *credo <e>quidem, et uiuos ducent de marmore uultus,*
> *orabunt causas melius caeli que meatus*
> *describent radio[res] et surgentia sidera dicent:*
> *tu regere imperio populos, Romane, memento.*
> *Hae tibi erunt artes paci que inponere morem,*
> *parcere subiectis et debellare superbos.* »
> [Virgile, *Énéide*, 6, 847-853] [14]

Les *sortes Vergilianae* sont explicitement mentionnées dans ce passage qui, encore une fois, met en scène un extrait du discours d'Anchise. Cette fois, celui-ci porte sur la comparaison entre le génie grec et le génie romain.

Les trois dernières attestations sont tirées de la *Vie du divin Claude*. L'auteur y énumère toutes les prédictions faites à Claude pour prouver l'assentiment divin qui assure son règne et celui de ses descendants :

> *Item cum in Appennino de se consuleret, responsum huius modi accepit:*
>
> « *Tertia dum Latio regnantem uiderit aestas.* »
> [Virgile, *Énéide*, 1, 265]
>
> *Item cum de posteris suis:*
>
> « *His ego ne<c> metas rerum nec tempora ponam.* »
> [Virgile, *Énéide*, 1, 278]
>
> *Item cum de fratre Quintillo, quem consortem habere uolebat imperii, responsum est:*
>
> « *Ostendent terris hunc tantum fata.* »
> [Virgile, *Énéide*, 6, 869] [15]

---

14. Histoire Auguste, *Vie d'Alexandre Sévère*, 14, 5 : « Puis, lorsqu'il eut lui-même, à l'instigation de sa mère, abandonné l'étude de la philosophie et de la musique au profit d'autres disciplines, il vit une allusion personnelle dans ces vers des oracles virgiliens : "D'autres, je crois, seront plus habiles à donner à l'airain le souffle de la vie et à faire sortir du marbre des figures vivantes ; d'autres plaideront mieux et sauront mieux mesurer au compas le mouvement des cieux et le cours des astres. À toi, Romain, qu'il te souvienne d'imposer aux peuples ton empire. Tes arts à toi seront d'édicter les lois de la paix, d'épargner les vaincus et de dompter les orgueilleux." » (Trad. A. Chastagnol, Éditions Robert Laffont, Paris, 1994.)

15. Histoire Auguste, *Vie du divin Claude*, 10, 4-6 : « De même, un jour que sur l'Apennin il consultait un oracle à propos de son avenir, voici la réponse qu'il reçut : "Jusqu'au moment où le troisième été t'aura vu régner sur le Latium." Et à propos de ses descendants : "Je n'imposerai à leur puissance ni limite ni délai." Quant à son frère

| **Extrait de l'*Histoire Auguste*** | **Vers Virgilien cité en oracle** | **Contexte** |
|---|---|---|
| *Vie d'Hadrien*, 2, 8 | *Énéide*, 6, 808-812 | *catabase* : discours d'Anchise - référence à Numa |
| *Vie de Clodius Albinus*, 5, 4 | *Énéide*, 6, 857-858 | *catabase* : discours d'Anchise - référence à Marcellus, général romain |
| *Vie d'Alexandre Sévère*, 4, 6 | *Énéide*, 6, 882-883 | *catabase* : discours d'Anchise - référence à Marcellus |
| *Vie d'Alexandre Sévère*, 14 | *Énéide*, 6, 847-853 | *catabase* : discours d'Anchise - comparaison du génie grec et romain |
| *Vie du divin Claude*, 10 | *Énéide*, 1, 265 | discours de Jupiter : durée du règne d'Énée |
| *Vie du divin Claude*, 10 | *Énéide*, 1, 278 | discours de Jupiter : puissance de Rome |
| *Vie du divin Claude*, 10 | *Énéide*, 6, 869 | *catabase* : discours d'Anchise - référence à Marcellus |

**Tableau 1: Les attestations littéraires des *sortes Vergilianae***

Ce sont des oracles qui s'appliquent parfaitement à la situation dans laquelle ils sont prononcés et personne ne doute qu'ils soient *post eventum*. Ensuite, l'importance du contexte narratif de l'œuvre fait en sorte que ce sont des oracles parfois obscurs ou du moins qui offrent matière à interprétation. Aussi, la grande politique, *i.e.* la gestion impériale, est le thème récurrent dans toutes ces consultations. Force est donc d'admettre que les attestations des *sortes Vergilianae*, toutes littéraires, sont en tout point conformes à l'image que la littérature nous a transmise de la divination en général, et en particulier à travers les sources *littéraires* sur Delphes (notons que cette image *littéraire* delphique est contredite par l'*épigraphie* de Dodone[16], et même par les témoignages épigraphiques de Delphes elle-même.

---

Quintillus qu'il voulait associer à l'empire, voici ce qui lui fut répondu : "Les destins se contenteront de le montrer à l'univers." » (Trad. A. Chastagnol, Éditions Robert Laffont, Paris, 1994.)

16. Voir P. Bonnechère, « Los oráculos griegos y la gran política. Un contra-ejemplo. El oráculo de Dodona y la 'Guerra de las lágrimas' en Eutresis en 368/7 a.C. », dans M. Campagno, J. Gallego, C. Garcia Mac Gaw (éd.), *Política y religión en el mediterráneo antiguo. Egipto, Grecia, Roma*, Buenos Aires, 2009, p. 273-286.

Si l'on s'intéresse maintenant à l'analyse littéraire de ces vers, leur contexte narratif (dans leur œuvre d'origine, *i.e.* l'*Énéide*) semble très important. C'est ainsi que s'est construite, dans notre premier exemple, la comparaison entre Hadrien et Numa. Toujours selon une perspective narratologique, les vers en question proviennent exclusivement de deux endroits dans l'*Énéide* : le discours d'Anchise (au chant VI) et celui de Jupiter (au chant I). Le choix des personnages qui sont à l'origine de ces discours ne semble pas sans importance, bien au contraire. C'est l'âme d'Anchise mort qui s'adresse à Énée lors de sa catabase. Les anciens croyaient que les morts connaissaient l'avenir [17] et ainsi pouvaient le révéler aux vivants, prémisses sur lesquelles repose d'ailleurs la nécromancie. Anchise, tout comme Jupiter, est donc un personnage bien placé pour faire des révélations divinatoires. C'est d'ailleurs dans un tel contexte que s'inscrivent ces vers dans l'*Énéide* : la nature de la scène de provenance des vers est donc également un élément clé. Aussi, le chant VI (d'où provient la majorité des extraits virgiliens utilisés à des fins divinatoires) était considéré par les anciens comme comportant le plus d'allégories, et donc de sens cachés.

Le contexte de révélation prophétique, où ont été puisés ces vers, a un impact sur la morphologie des verbes qui y sont présents. Ainsi, de par leur nature prédictive, ces vers comportent principalement des verbes au futur [18]. Il faut aussi mentionner la présence d'un verbe à l'impératif [19] pour ajouter un ton directif à la réponse oraculaire.

---

17. En fait, dans la mythologie grecque, même les gens sur le point de mourir (à la frontière entre la vie et la mort) avaient une connaissance anticipée de l'avenir. Voir *Il.*, 16, 861, où Patrocle, au moment d'être tué par Hector, lui annonce sa mort prochaine sous les coups d'Achille et *Il.*, 22, 358, où Hector, sur le point de mourir, prédit à Achille qu'il mourra par la main de Paris.

18. En voici la liste : *fundabit* (6, 811), *subibit* (6, 812), *sistet* (6, 858), *sternet* (6, 858), *eris* (6, 883), *excudent* (6, 847), *ducent* (6, 848), *orabunt* (6, 849), *describent* (6, 850), *dicent* (6, 850), *ostendent* (6, 869).

19. *Memento* (6, 851). Plusieurs verbes à l'infinitif complètent les directives données.

| **Portrait littéraire des *sortes Vergilianae*** | **Analyse** |
|---|---|
| • Importance du contexte narratif.<br>• La nature des personnages qui prononcent ces vers est propice à la divination.<br>• Les scènes d'où proviennent ces vers sont de nature prophétique. | Narratologique |
| • Les vers proviennent principalement d'un épisode (le chant VI) considéré par les anciens comme susceptible d'allégories. | Perception des anciens |
| • Les vers comportent principalement des verbes au futur.<br>• Présence de verbes directifs (à l'impératif et à l'infinitif). | Morphologie des verbes employés |
| • La politique est le thème récurrent dans toutes les consultations.<br>• Les réponses données sont le plus souvent positives. | Thématique |

**Tableau 2: Synthèse des caractéristiques d'utilisation des *sortes Vergilianae* selon la littérature**

*Sortes Homericae*

La papyrologie a permis de préserver le système dit des *sortes Homericae*, un lot de 216 vers d'Homère, dont 204 ont pu être reconstitués[20] à partir de trois *papyri*. Ces vers proviennent autant de l'*Iliade* que de l'*Odyssée* et sont numérotés de ααα à ςςς (1-1-1 à 6-6-6), en ne respectant aucun ordre précis par rapport à leur œuvre d'origine. Pour obtenir une réponse à sa question, l'utilisateur doit lancer trois fois un dé, dont les faces sont numérotées de 1 à 6, afin de consulter le vers homérique correspondant dans le système[21].

---

20. Voir l'édition de F. MALTOMINI, « P. Lond. 121 (= *PGM* VII), 1-221: Homeromanteion », *ZPE* 106 (1995), p. 107-122, qui intègre les textes de *P.Lond.* 121, *P.Bon.* 3 et *P.Oxy.* LVI 3831. R. MARTIN-HERNANDEZ, « Two more verses for the Homeromanteion (*PGM* VII) », *ZPE* 190 (2014), p. 97-98, a tenté de reconnaître deux vers supplémentaires. Son argumentation, qui repose sur de très courts extraits fragmentaires et incertains, ne m'a pas convaincue. Quoi qu'il en soit, même si on acceptait ces deux vers, le total serait porté à 206 au lieu de 204 ce qui n'affecte en rien les statistiques ici compilées à partir de l'*editio princeps* de F. Maltomini.

21. Les instructions d'utilisation nous sont connues grâce à *P.Oxy.* LVI 3831.

Voici la répartition de la provenance des vers:

| | **Chants de l'*Iliade*** | Nb de vers | **Chants de l'*Odyssée*** | Nb de vers |
|---|---|---|---|---|
| 1 | Α | 3 | α | 4 |
| 2 | Β | 8 | β | 2 |
| 3 | Γ | 6 | γ | 7 |
| 4 | Δ | 10 | δ | 2 |
| 5 | Ε | 10 | ε | 4 |
| 6 | Ζ | 4 | ζ | 3 |
| 7 | Η | 2 | η | 5 |
| 8 | Θ | 9 | θ | 5 |
| 9 | Ι | 12 | ι | - |
| 10 | Κ | 8 | κ | 1 |
| 11 | Λ | 7 | λ | 8 |
| 12 | Μ | 5 | μ | 2 |
| 13 | Ν | - | ν | 4 |
| 14 | Ξ | 6 | ξ | 3 |
| 15 | Ο | 3 | ο | - |
| 16 | Π | 4 | π | 4 |
| 17 | Ρ | 2 | ρ | 4 |
| 18 | Σ | 8 | σ | 4 |
| 19 | Τ | 8 | τ | 3 |
| 20 | Υ | 3 | υ | 5 |
| 21 | Φ | 3 | φ | 24 |
| 22 | Χ | 13 | χ | 1 |
| 23 | Ψ | 1 | ψ | 3 |
| 24 | Ω | 6 | ω | 1 |

**Tableau 3: Répartition des vers des *sortes Homericae* selon leur provenance**

Certains vers apparaissent plus d'une fois dans l'*Iliade* et/ou l'*Odyssée*. C'est pourquoi le total de la réparation ne correspond pas à 204[22]. Le ta-

22. Par exemple, le vers associé au lancer ααα (ἄνδρ' ἐπαμύν[ασθαι], ὅτε τις πρότερος χαλεπήνῃ) apparaît au chant XXIV de l'*Iliade*, au chant XVI et au chant XXI de l'*Odyssée* (*Il.*, 24, 369 = *Od.*, 16, 72 = *Od.*, 21, 133). Par conséquent, il est comptabilisé trois fois dans le tableau. Comme nous ignorons à laquelle de ces provenances

bleau permet de constater que la plupart des chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont représentés dans les *sortes Homericae*. En particulier, la νέκυια (le chant XI), qui est à l'*Odyssée* homérique ce que la catabase d'Énée (chant VI) est en quelque sorte à l'*Énéide* virgilienne, est représentée mais sans plus. Cela contraste avec la quasi-exclusivité du chant VI de l'*Énéide* comme source des *sortes Vergilianae* selon l'*Histoire Auguste*.

Alors que les scènes de révélation caractérisent le contexte des vers puisés dans les *sortes Vergilianae*, seuls neuf vers en tout (sur les 204) peuvent être considérés comme appartenant à une scène propice à la révélation dans les *sortes Homericae*[23]. C'est le cas d'*Il.*, 1, 212 (« En effet, je dirai ainsi et cela sera accompli[24]. »), vers appartenant à la scène où Athéna, qui a saisi les cheveux d'Achille, le raisonne et lui promet qu'un jour il aura trois fois plus de présents brillants que ne lui en enlève Agamemnon.

Il est également pertinent de s'interroger sur la nature du personnage qui prononce les vers sélectionnés dans leur œuvre d'origine. Est-ce un dieu ? un héros ? un devin ? Est-ce un vivant ou un mort (comme l'Anchise des *sortes Vergilianae*) ? À qui ces vers sont-ils adressés ? Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre à partir de l'exemple des *sortes Vergilianae*, seuls quarante-huit vers[25] des *sortes Homericae* sont prononcés par des dieux dans leur épopée d'origine. En outre, vingt-et-un de ces vers impliquent un dialogue entre dieux exclusivement et ne sont donc pas représentatifs d'une scène d'échange entre un humain et un dieu. Seuls cinq vers sont prononcés par un individu qui a un don de prophétie (*i.e.* Circé, les devins Calchas, Polydamas et Théoclymène)[26] et trois par des âmes de

---

le(s) créateur(s) des *sortes Homericae* songeai(en)t au moment d'intégrer ce vers dans le système, il est nécessaire de considérer toutes ces occurrences.

23. *Il.*, 1, 212 ; *Il.*, 2, 325 ; *Il.*, 5, 408 ; *Il.*, 12, 216 ; *Il.*, 17, 201 ; *Il.*, 22, 219 ; *Od.*, 4, 801 ; *Od.*, 10, 495 et *Od.*, 20, 355.

24. Un usager ayant obtenu '6-5-5' lors de ses trois lancers du dé reçoit cette prédiction.

25. *Il.*, 1, 212= *Il.*, 8, 401 ; *Il.*, 1, 524 ; *Il.*, 1, 542 ; *Il.*, 2, 24 ; *Il.*, 4, 26 ; *Il.*, 4, 62 ; *Il.*, 4, 95 ; *Il.*, 4, 101 ; *Il.*, 5, 124 ; *Il.*, 5, 127 ; *Il.*, 5, 408 ; *Il.*, 5, 413 ; *Il.*, 8, 413 ; *Il.*, 8, 414 ; *Il.*, 14, 212 ; *Il.*, 15, 52 ; *Il.*, 15, 129 ; *Il.*, 15, 203 ; *Il.*, 17, 201 ; *Il.*, 18, 128 ; *Il.*, 18, 134 ; *Il.*, 18, 463= *Od.*, 13, 362 ; *Il.*, 19, 107 ; *Il.*, 21, 474 ; *Il.*, 22, 13 ; *Il.*, 22, 185 ; *Il.*, 22, 219 ; *Il.*, 24, 92 ; *Il.*, 24, 363 ; *Il.*, 24, 369 ; *Od.*, 1, 65 ; *Od.*, 1, 302 ; *Od.*, 2, 273 ; *Od.*, 3, 233 ; *Od.*, 5, 38 ; *Od.*, 5, 208 ; *Od.*, 5, 346 ; *Od.*, 7, 30 ; *Od.*, 7, 35 ; *Od.*, 7, 64 ; *Od.*, 7, 65 ; *Od.*, 7, 76 ; *Od.*, 8, 329 ; *Od.*, 13, 308 ; *Od.*, 13, 339 ; *Od.*, 13, 421.

26. *Il.*, 2, 325 ; *Il.*, 12, 216 ; *Od.*, 10, 495 ; *Od.*, 12, 120 ; *Od.*, 20, 355.

personnes décédées[27]. Tous les autres vers sortent de la bouche de héros humains et mortels, hormis bien sûr ceux qui proviennent du narrateur.

| **Nature du personnage** | **Total** |
|---|---|
| humain | 163 |
| divin | 48 |
| narrateur | 21 |
| prophète | 5 |
| mort | 3 |

**Tableau 4: Nature des personnages qui prononcent les vers homériques dans leur contexte d'origine**

En résumé, à la lumière de cette analyse, il apparaît impossible que le contexte narratif d'origine ait pu constituer un critère de sélection dans le choix des vers qui forment les *sortes Homericae*[28]. Il en est de même pour la possibilité que ces vers puissent appartenir à des passages prisés par les allégoristes. Seul un petit nombre de vers des *sortes Homericae* (12 en tout) ont été identifiés[29] comme susceptibles de receler un sens second ou caché, et ce selon les travaux qui nous sont parvenus des allégoristes anciens eux-mêmes (*e.a.* le Pseudo-Héraclite, le Pseudo-Plutarque, Porphyre, Cornutus, Cratès de Mallos, Proclus) et des scholiastes.

Pour ce qui est des verbes, comme l'indique le tableau qui suit, aucun mode ou temps ne domine dans les *sortes Homericae*. Contrairement à ce que les vers des *sortes Vergilianae* suggèrent, à peu près tous les modes et temps peuvent être employés dans un système oraculaire réel. Par exemple, un présent pourra être interprété comme un futur (le présent oraculaire) et un aoriste pourra être considéré comme gnomique ou comme relatant un fait passé pertinent à la prédiction. Il ne s'agit nullement d'un critère pour la sélection des vers des *sortes Homericae*[30].

27. *Od.*, 11, 224 ; *Od.*, 11, 443 ; *Od.*, 11, 456.

28. Cette conclusion est contraire à celle d'A. ZOGRAFOU, « Un oracle homérique de l'Antiquité tardive : un livre-miniature à usage oraculaire », *Kernos* 26 (2013), p. 173-190.

29. *Il.*, 1, 524 ; *Il.*, 4, 26 ; *Il.*, 4, 95 ; *Il.*, 4, 101 ; *Il.*, 4, 443 ; *Il.*, 5, 127 ; *Il.*, 18, 535 ; *Il.*, 19, 119 ; *Od.*, 5, 346 ; *Od.*, 6, 201 ; *Od.*, 20, 18 ; *Od.*, 20, 355.

30. Les pistes les plus intéressantes de critères de sélection des *sortes Homericae* sont associées au caractère gnomique/proverbial de plusieurs d'entre eux, qui sont cités et utilisés ailleurs, hors de leur contexte homérique. Voir, à cet effet, A. ZOGRAFOU, art. cité (n. 28), p. 179-180 ; A. KARANIKA, « Homer the Prophet: Homeric Verses and Divination in the Homeromanteion », dans A. P. M. H. LARDINOIS, J. H. BLOCK, M. G. M. VAN DER POEL (éd.), *Orality and Literacy in the Ancient World*, vol. 8,

| Impératifs | Indicatifs | | |
|---|---|---|---|
| | **Futurs** | **Présents** | **Aoristes** |
| 19.47% | 17.26% | 20.80% | 9.73% |

**Tableau 5: Résultats de l'analyse morphologique**
**Le mode et le temps dans les *sortes Homericae***

Finalement, l'absence de données concernant le contexte d'utilisation des *sortes Homericae* ne permet pas d'établir s'ils étaient ou non utilisés à des fins de consultation dans un cadre politique (bien qu'il soit étonnant qu'ils puissent avoir servi à de tels usages). Fait intéressant, en revanche, alors que, dans les *sortes Vergilianae*, les prédictions sont la plupart du temps optimistes, les *sortes Homericae* semblent avoir été organisées de manière à ce que les énoncés positifs et ceux qui contiennent des éléments négatifs atteignent un certain équilibre ; en cela, ils sont à l'image des autres systèmes cléromantiques, tels que les *sortes Astrampsychi* [31] et l'astragalomancie en Asie mineure [32], dont les textes utilisés en guise de prédictions nous sont bien connus.

## Conclusion

Tout comme la dualité entre les sources littéraires et épigraphiques marque la comparaison entre les consultations oraculaires de Delphes et de Dodone, les deux portraits offerts par les *sortes Vergilianae* (selon la littérature) et par les *sortes Homericae* (selon les *papyri*) s'opposent fondamentalement. Il faut bien sûr rejeter l'image des *sortes* véhiculée par les sources littéraires pour retenir celle reflétée par les *papyri*. Les *sortes Vergilianae*, telles qu'elles apparaissent dans la littérature, présentent des points communs avec les séances oraculaires delphiques rapportées par la littérature et en partagent plusieurs *topoi*. Tout historien a été formé pour accepter la primauté des sources documentaires (qu'elles soient épigraphiques ou papyrologiques) ; quand il s'agit des oracles, toutefois, force est de constater que les contradictions méthodologiques abondent, par crainte de déranger des idées incrustées depuis trop longtemps. Personne ne s'offusquera d'une critique de l'*Histoire Auguste*, jugée tendancieuse, mais quand viendra le

---

Leiden, 2011, p. 255-277 ; R. MARTIN-HERNANDEZ, « Using Homer for Divination: Homeromanteia in Context », *CHS Research Bulletin* 2.1 (2013), n. 47.

31. F. NAETHER, *Die Sortes Astrampsychi. Problemösungsstrategien durch Orakel im römischen Ägypten*, Tübingen, 2010, p. 206.

32. N. DUVAL, « Probability in the Ancient Greek World: New Considerations from Astragalomantic Inscriptions in South Anatolia », *ZPE* 195 (2015), p. 127-141.

temps d'appliquer le même traitement à Hérodote, Diodore de Sicile, Pausanias et Plutarque – sources principales pour l'oracle delphique[33] – , beaucoup reculeront. Peut-être des *sortes Vergilianae* ont-elles bel et bien existé, mais certainement pas selon l'image qu'en donne l'*Histoire Auguste*. Nous n'avons, malheureusement, que très peu de chances d'en retrouver des attestations documentaires, d'autant que les *papyri* latins ne sont pas légion.

Nancy DUVAL
Université de Montréal
nancy.duval@hec.ca

33. P. BONNECHÈRE, art. cité (n. 16), p. 274.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 81-104.

# FACING ACHILLES IN TWO LESSONS
## Heroic characterization in Quintus of Smyrna, *Posthomerica* 1 and 2

*Abstract.* — The *Posthomerica* of Quintus of Smyrna narrates the end of the Trojan War in 14 books that are generally considered to be episodic. However, the overall plot coherence of the epic is carefully designed to go well beyond a dry succession of individual stories. This article offers a comparative study of the first two books, which treat the heroic deeds of the Amazon queen Penthesilea and Eos' son Memnon, respectively. The remarkably parallel composition of both books is in stark contrast with the strikingly dissimilar characterization of the two protagonists. As such, the beginning of the *Posthomerica* proposes a diptych of two failing attempts to face Achilles. Both performances indirectly refer to each other and reflect on good and bad practices of heroic behaviour. Simultaneously, they introduce the next episode of the Trojan story, Achilles' own death, and hence reinforce the plot coherence of the epic as a whole.

*Résumé.* — Les *Posthomériques* de Quintus de Smyrne racontent la fin de la Guerre de Troie en quatorze chants souvent considérés comme formant une série d'épisodes distincts. Toutefois, la composition narrative de l'épopée dans son ensemble est soigneusement conçue pour renforcer la cohérence globale de l'histoire. Cet article propose une étude comparative des deux premiers livres de l'épopée, consacrés aux actes héroïques de la reine des Amazones, Penthésilée, et du fils d'Éos, Memnon. La structure parallèle des deux livres est remarquable, au regard d'une caractérisation manifestement différente des deux protagonistes. Ainsi, le début des *Posthomériques* présente un diptyque de deux tentatives infructueuses d'affronter Achille. En dialogue implicite, ces deux épisodes donnent des exemples positifs et négatifs de comportements héroïques. En même temps, ils introduisent le prochain épisode de l'histoire troyenne, c'est-à-dire la mort d'Achille même.

Quintus of Smyrna's *Posthomerica* starts *in medias res* after the burial of Hector and narrates the end of the Trojan war as a sequel to Homer's *Iliad*. Conventionally dated to the 3$^{rd}$ century AD [1], the late antique epic ad-

1. Given the absence of any other than text-internal clues about its origin, the epic is difficult to date. For a detailed overview of the current *communis opinio*, which is mainly based on literary and intertextual analyses, see S. Bär (2009), p. 14-23. S. Bär has proposed to interpret the *Posthomerica* in the context of the Second Sophistic era (elaborated studies on the subject have been collected in the 2007 volume *Quintus Smyrnaeus: transforming Homer in Second Sophistic Epic*). Although this specific fo-

opts a thoroughly Homeric language and style to tie in with the rich tradition of the *Iliad* and *Odyssey* and later literary treatments of the Trojan war. Its 14 books chronologically deal with the stories of Penthesilea, Memnon, Achilles' death, the judgement of arms, the rivalry of Eurypylus and Neoptolemus, Philoctetes' return and Paris' death, the ruse of the Trojan horse and eventually the sack of Troy and the departure of the victorious Achaeans. This rather episodic plot structure and the typically Homeric tone of the epic's contents and style have long been interpreted as an uninspired example of *imitatio Homeri*. Whereas this negative claim has generally been contested in more recent studies, the precise narrative composition of the epic as a whole remains a matter of discussion. The chronological order of the *Posthomerica* is in line with its design to fill the gap between the end of the *Iliad* and the beginning of the *Odyssey*, but scholarship has only recently started to pay real attention to the narrative techniques used to unify the episodes within the epic [2]. Even if structural coherence in the *Posthomerica* is nowadays increasingly examined, much work is still to be done on the consistent representation of general themes within the epic narrative, such as the ideological beliefs of the characters and the narrator [3]. C. MACIVER (2007, 2012b) was the first to investigate the moralizing, possibly stoic tendency in the epic in close relation to its intertextual and narrative composition. In this paper, I will investigate Quintus' representation of another ideological aspect of the *Posthomerica*, namely the influence of Homeric heroism [4].

---

cus was contested by C. MACIVER (2012a), Quintus scholarship since the beginning of the 21st century has stressed the late antique imperial origin of the *Posthomerica*.

2. In his 1963 text edition, F. Vian occasionally indicates how narrative elements in the individual books create overall thematic structures in the epic. More specific studies have been conducted by P. SCHENK (1997) and E. SCHMIDT (1999). C. MACIVER's monograph is the most recent study to address the matter in any detail (2012b, p. 20-24). In all, W. APPEL's theory that 14 episodic chants have only accidentally been transmitted in this chronological order and that the author had no intention to fit them all into one united epic composition has convincingly been contested (1994). For a more detailed overview of scholarship on the narrative composition of the *Posthomerica*, see S. BÄR (2009), p. 93-94.

3. With 'ideological beliefs', I refer to the beliefs that motivate the characters and the narrator in their (judgment of) daily life, on the battlefield and beyond. Earlier scholarship has revealed two important foci in the *Posthomerica*: on the one hand, the Trojan war story inevitably evokes a context of Homeric heroism (esp. B. BOYTEN [2010] thus far, see also E. KNEEBONE [2007]). On the other hand, the epic shows a rather moralizing tendency, often interpreted as stoic influence (this was observed by F. VIAN [1963], t. I, p. xiv-xviii, and has been studied in more detail by a.o. U. GÄRTNER [2007], M. WENGLINSKY [1999] and [2002] and several contributions of F. García Romero and I. Calero Secall).

4. For an extensive study of Homeric heroism, I refer to F. HORN (2014), who bases his definition of the Homeric heroic code on Sarpedon's words to Glaucus: "Ah friend,

Quintus' characters clearly enter into dialogue with the heroic tradition established by the *Iliad* and the *Odyssey* and just as in the Homeric epics, each of them applies this code to his own ambitions and preferences. A hero's personal vision determines his words and deeds, which are in turn judged by fellow characters and the narrator. Heroic interpretations may clash with those of others and this creates a multi-coloured web of interests. Quintus explores the complex possibilities of such heroic characterization [5] at the beginning of *Posthomerica*. Books 1 and 2 contain the seemingly autonomous, yet obviously parallel tales of two new Trojan allies, the Amazon queen Penthesilea and Eos' son Memnon, who accept the same challenge, but face it in quite different ways: after Hector's death, they successively arrive in Troy with the ambitious plan to defeat Achilles, but are eventually killed by his hand. The respective descriptions of the arrival, the reception and the battle performances of both heroes show remarkable similarities which, as a consequence, also highlight the clear differences between them. Several studies of *Posthomerica* 1 and 2 are available, but most of them have not sufficiently focussed on the interdependence between both books [6]. Even if their parallel composition is occasionally indicated [7], the interrelation of the representation of Penthesilea and Memnon can be taken one step further. This paper will analyse how their contrastive characterization results in an implicit debate about heroic behaviour. In what fol-

---

if once escaped from this battle we were for ever to be ageless and immortal, neither should I fight myself amid the foremost, nor should I send thee into battle where men win glory; but now […]" (*Iliad*, 12, 322-326; translations of Homer are taken from A. MURRAY [1924]).

5. For a full theoretical framework regarding narratological characterization, see K. DE TEMMERMAN (2014), p. 26-45.

6. Before and until F. Vian, *Quellenforschung* has reigned Quintus scholarship. In the case of *Posthomerica* 1 and 2, particularly the assumed – yet unproven – influence of the Epic Cycle (and of the *Aethiopis* in particular) has been investigated (cf. several contributions of A. Taccone, A. Sodano and A. De Wit). Besides F. VIAN's detailed studies on the same topic (1963, 1959), his text edition also makes fundamental observations about the overall narrative composition of the epic, to which modern scholarship is most indebted. In recent times, and besides many shorter studies to which I will refer in due time, books 1 and 2 have particularly benefited from the studies of A. GOȚIA (2007 and 2009) and the detailed commentaries of S. BÄR (2009, on book 1, verses 1-219) and A. FERRECCIO (2014, on book 2).

7. F. VIAN (1963), t. I, p. 4-5, points at the diptych-like structure of the first two books and also discusses the main contrasts in his text edition (*ibidem,* p. 48-49). He is followed by E. LELLI (2013), p. 701. I. CALERO SECALL (1995) compares the arrival scenes of both books. A. GOȚIA (2007 and 2009) has provided a first comparative study of the characterization of Penthesilea and Memnon, but limits his scope to their representation in terms of colours, light and darkness. A. FERRECCIO's occasional observations about the parallels between Penthesilea and Memnon tend to overlook the more subtle contrasts between both characters (e.g. 2014, p. 70-72).

lows, I will first outline the representation of the Amazon queen Penthesilea in the first book. These findings will then be compared to Memnon's appearance in book two.

**Penthesilea**

Penthesilea arrives immediately after the introductory verses of the epic, in which the Trojans are still mourning Hector and cowering for Achilles within the city walls. Their lost hope is restored as soon as the Amazons, led by their queen Penthesilea, come into view. From the city walls, the Trojans catch a first glimpse of the new champion (Q. S., 1, 20-73). Penthesilea has come to Troy for two reasons: she has a taste for war (στονόεντος ἐελδομένη πολέμοιο, Q. S., 1, 20) and she seeks purgation for the crime of accidentally killing her sister [8]. She outshines her entourage of twelve splendid Amazons in two similes: as the moon among stars (Q. S., 1, 37-41) and as Eos among her servants, the Horae (Q. S., 1, 48-53). The main reason for this excellence is her splendid appearance (ἀγλαὸν εἶδος, Q. S., 1, 51), words that are literally repeated in the admiring focalization of the onlooking Trojans six verses later (Q. S., 1, 57) [9]. The first impression of Penthesilea therefore fills the hearts of the Trojans with hope: she is like the sight of a rainbow after bad weather (Q. S., 1, 63-72). When Priam first catches sight of her, he in turn is compared to a blind man seeing a glimpse of light for the first time since long (Q. S., 1, 76-83) [10]. He too dares to hope again, albeit only slightly [11]. Penthesilea clearly makes a marvellous impression, but whether or not she will be a great warrior still remains to be seen.

---

8. According to older conclusions of *Quellenforschung*, this double motivation could be the result of an eclecticism of sources (cf. A. De Wit [1951], p. 41-47, for a list of possibilities). However, it also serves a narrative purpose as a strong indicator of Penthesilea's impetuous lust for war, which will be stressed throughout book 1.

9. A. Goția (2009), p. 68-70, discusses the first impression of her beauty in more detail. Other studies on the characterization of Penthesilea that should be mentioned at the beginning of this analysis include I. Calero Secall (1992), on female epithets, S. Bär (2009), on her contradictory identity as a female warrior, and C. Maciver (2012b), p. 132-153, on characterization through similes.

10. For a more detailed study about this cluster of four similes, see C. Maciver (2012b), p. 132-140. The simile of Priam as a blind man – and its doubtful undertone – has been the subject of recurrent research: see also F. Vian (1963), t. II, p. 48, A. James (2004), p. 269, L. Ozbek (2007), p. 177-179, and quite extensively S. Bär (2009), p. 266-290.

11. This hesitation is repeated three times: μέγ' ἀκηχεμένοιο περὶ φρεσὶ τυτθὸν ἰάνθη (about Priam at the beginning of the simile, Q. S., 1, 75), οὐ μὲν ὅσον τὸ πάροιθεν, ὅμως δ' ἄρα βαιὸν ἰάνθη (about the blind man in the simile, Q. S., 1, 80) and παῦρον μὲν γήθησε (about Priam at the end of the simile, Q. S., 1, 84).

Upon her arrival, the Amazon queen is warmly welcomed with a banquet, during which she makes a big show of boasting about her ambition for the next day:

Ἣ δ’ ἄρ’ ὑπέσχετο ἔργον ὃ οὔ ποτε θνητὸς ἐώλπει,
δῃώσειν Ἀχιλῆα καὶ εὐρέα λαὸν ὀλέσσειν
Ἀργείων, νῆας δὲ πυρὸς καθύπερθε βαλέσθαι,
νηπίη· οὐδέ τι ᾔδη ἐυμμελίην Ἀχιλῆα,
ὅσσον ὑπέρτατος ἦεν ἐνὶ φθισήνορι χάρμῃ. (Q. S., 1, 93-97.)

Her promise was a deed for which no mortal had hoped –
To kill Achilles, destroy the mighty host
Of Argos and toss their ships upon a fire.
*The fool!* She did not know *how matchless was Achilles*
Of the ashwood spear in man-destroying battle [12].

The word νηπίη is well-known from the *Iliad*. As the first word in a Homeric verse, the term is frequently used by the omniscient narrator to describe characters who do, say or believe something foolish, often too optimistic. In this passage, the narrator immediately indicates the foolishness of Penthesilea’s audacious claim [13]. His words are followed by the first direct speech of the *Posthomerica*, in which Andromache expresses a similar concern (Q. S., 1, 100-114): even Hector was killed by Achilles and he was far superior to Penthesilea. Andromache’s words σέο πολλὸν ὑπέρτερος (Q. S., 1, 105) echo the narrator’s warning in verse 97. This passage gives a first clear indication about Penthesilea’s worth as a warrior: she is a fool to believe she will slay Achilles [14]. The same word νηπίη is repeated the next morning. During the night, Athena has sent Penthesilea a false dream about

12. All translations of the *Posthomerica* are derived from A. JAMES (2004). For the Greek text, I use the edition of F. VIAN (1963).

13. I. DE JONG (1987), p. 86-87, understands the word νήπιος as a form of internal prolepsis by the primary narrator-focalizer, which implicitly serves as a reminder of the limitations of the human race and their dependency on fate. B. BOYTEN (2010), p. 261-262, gives a short overview of the occurrences of the word in the *Posthomerica* and S. BÄR (2009), p. 315-318, concludes that Quintus’ νήπιος can serve the same three functions as in the *Iliad*: prolepsis (see also G. DUCKWORTH [1936], p. 62), characterization and I. DE JONG’s vanitas reflection. He draws particular attention to the negative implications for Penthesilea’s characterization and her foreshadowed death in this first appearance of the word. A. GOŢIA (2009), p. 77-78, examines its ominous undertone in contrast to Penthesilea’s initial splendour.

14. For an analysis of Andromache’s argument, see S. BÄR (2009), p. 343. Andromache’s words are marked by a strong intertextuality with her speeches in the *Iliad*. This stresses the parallel between Hector and Penthesilea, but also their dissimilarity as characters in the same situation: Andromache reproaches a woman who endorses a typically male battle *hybris* (S. BÄR [2009], p. 324-328). Further references to Penthesilea’s paradoxical nature as a female warrior and the ensuing gender debate follow in footnote 23.

her hoped-for victory [15]. Upon awaking, the Amazon queen believes it to be a real prophecy, which leads the narrator to condemn her as a νηπίη once more (Q. S., 1, 134). Ignorant of all this, the new heroine dons her armour and leads the Trojans into battle – her final battle, as the narrator significantly describes it (Q. S., 1, 172). A last, desperate prayer of Priam only evokes a negative omen from Zeus (Q. S., 1, 182-204), sealing Penthesilea's fate: she will not survive today's battle [16].

Despite these bad prospects, her only fighting day makes a flying start and she immediately demonstrates her warrior vigour. Penthesilea is compared to a lioness (Q. S., 1, 315-318) and a sea wave (Q. S., 1, 319-325) and, as it turns out that the major Achaean heroes Diomedes, Achilles and Aiax are nowhere to be found, she makes an audacious speech to challenge them in their absence:

> "Πῆ νῦν Τυδείδαο βίη, πῆ δ' Αἰακίδαο,
> ποῦ δὲ καὶ Αἴαντος; Τοὺς γὰρ φάτις ἔμμεν ἀρίστους·
> ἀλλ' ἐμοὶ οὐ τλήσονται ἐναντία δηριάασθαι
> μή σφιν ἀπὸ μελέων ψυχὰς φθιμένοισι πελάσσω." (Penthesilea, Q. S., 1, 331-334.)
>
> "Where now is the might of Tydeus' son, where that of Achilles
> Or of Ajax? They are famed as your best,
> Yet they will not dare to face me in combat,
> For fear I take souls from bodies and send them to the dead."

Penthesilea's challenge simultaneously acknowledges the supreme status of Diomedes, Aiax and Achilles and claims their defeat *in absentia*, in her favour. Her scornful words are inspired by the heroic code in which she and her Achaean opponents are united: the top-class heroes are engaged in a never-ending competition to be 'the best' [17]. Champions who pride them-

---

15. On dreaming scenes in the *Posthomerica*, see J.-P. GUEZ (1999) [p. 82-85 for his discussion on this dream]. I do not agree, however, that this particular dream serves no dramatic purpose in the narrative (cf. also M. WENGLINSKY [2002], p. 297). Although it does not provide us with unknown information or instigate new action, it contributes significantly to the dramatic irony of Penthesilea's character. Moreover, rather than being "a clumsy insertion of Homerizing episodes, or, alternatively, as indication of his close dependence on the traditional story" (M. WENGLINSKY [2002], p. 294), this scene can be understood as a skilful adaptation of Agamemnon's false dream in *Iliad* 2 (cf. S. BÄR [2009], p. 362-366, for an extended intertextual analysis).

16. Thus, Penthesilea's doom has been foreshadowed by both the narrator and several characters' speech and focalization (for a complete list, see F. VIAN [1963], t. I, p. 5, n. 1). S. BÄR (2009), p. 460-461, provides a narratological overview of the different techniques of foreshadowing in the *Posthomerica* (inspired by G. DUCKWORTH [1936]).

17. The words ἄριστος Ἀχαιῶν are an important subject of discussion and competition in the *Iliad* (particularly between Achilles and Agamemnon in book 1). This matter is studied in more detail by G. NAGY (1979), p. 26-41, and F. HORN (2014), p. 53-54.

selves on holding that title must constantly defend it. This dynamic ‘battlefield hierarchy’ is an important heroic motivation throughout the epic, established by the narrator and further confirmed or contested by several characters, both on the battlefield and beyond. In book 1, this competition revolves around Penthesilea’s belief that she can keep up with Achilles’ kind. From the very beginning, however, this is recurrently and quite firmly contested. At this point in the narrative, the reader has understood that she will not stand a chance. The dramatic irony is therefore only increased by the temporary absence of Achilles and Aiax at the beginning of the day’s battle [18]. As Penthesilea sees her assumed superiority confirmed, her battle spirit is roused to its climax. At this point, the Trojan warriors believe in her future victory as much as the Amazon queen herself and they praise her female vigour in a hopeful tis-speech (Q. S., 1, 358-372). Again, however, the narrator scorns such great expectations about the new female champion. He calls the Trojan ‘someone’ νήπιος (Q. S., 1, 374) and repeats that, as long as Achilles and Aiax are not joining the fight, nothing can be sure. This is the third and last time the word νήπιος is used in book 1. All three occurrences condemn those who believe in Penthesilea’s success. Doubtful exchanges between the narrator and the reader hence mark the climax of Penthesilea’s fighting. This implicit foreshadowing of doom is taken another step further in the next simile.

Ὡς δ’ ὁπόθ’ ἑρσήεντος ἔσω κήποιο θοροῦσα
ποίης ἐλδομένη θυμηδέος εἴαρι πόρτις,
ἀνέρος οὐ παρεόντος, ἐπέσσυται ἄλλοθεν ἄλλῃ
σινομένη φυτὰ πάντα νέον μάλα τηλεθόωντα,
καὶ τὰ μὲν ἂρ κατέδαψε, τὰ δ’ ἐν ποσὶν ἠμάλδυνεν·
ὣς ἄρ’ Ἀχαιῶν υἷας ἐπεσσυμένη καθ’ ὅμιλον
κούρη Ἐνυαλίη τοὺς μὲν κτάνε, τοὺς δ’ ἐφόβησε. (Q. S., 1, 396-402.)

As a heifer in springtime leaps into a garden
Eager for the pleasure of its dewy grass,
When no one is present; it rushes in all directions
And ruins the plants that before were all so flourishing,
Devouring some and trampling others under foot;
So that warrior maiden went rushing through the throng
Of Achaians, killing some and putting others to flight.

The setting in which this powerful and destructive calf is depicted encourages an ambiguous interpretation of Penthesilea’s battle vigour. The choice of the calf image is a significant start. It recurs in another simile in book 1 (262-266) to portray the death of two Amazons. Cows, oxen and bulls are frequently found in Iliadic battle similes, but Quintus is the first to

18. Yet, the absence of both Achaean champions is strongly emphasized, so as never to forget that they are still to be expected (F. VIAN [1963], t. I, p. 5).

replace the cow by a calf in a similar context [19]. This change has significant implications for the warrior characterization of the dying Amazons. Similarly, the reuse of this image for Penthesilea during her *aristeia* could imply doubts about her self-proclaimed invincibility. The fact that the calf is only able to destroy the garden in absence of the gardener is yet another indication of the narrator's pessimist view since the banquet: Achilles and Aiax, once they appear, will be her undoing [20].

The Achaean champions will join the fight soon afterwards [21]. Achilles, still grieving for Patroclus, is convinced by Aiax to defend his honour (Q. S., 1, 494-508) and takes up arms again. As they rush to the battlefield, their fury is illustrated by several vigorous similes and comparisons which leave no doubt about their superiority: the tide is about to turn [22]. Penthesilea does not linger to confront them. In a challenging speech she repeats her former boasts (see Q. S., 1, 326-334) and claims that her Amazon

---

19. In the *Iliad*, bulls and cows occasionally occur in the background of a simile (*Iliad*, 10, 351-354; 23, 844-847 and 24, 480-483), but more often are prominent players. Sometimes their force is stressed (2, 480-483; 13, 703-708; 20, 495-499 and 21, 237), but most often the animal is prey to some stronger attacker, a lion or human (5, 161-164; 11, 172-178 and 548-557; 12, 293; 13, 571-573; 15, 323-327, 586-590 and 630-638; 16, 487-491; 17, 61-69, 389-395, 520-524, 542 and 657-666; 20, 403-406). Calf images, however, are strikingly scarce, also in later traditions. In *Iliad*, 17, 4-6, a mother protects her calf. In *Odyssey*, 10, 410-415, calves race back towards their mothers whom they had feared lost. Both images, however, show little affinity with Quintus' simile. In his *Georgics*, 4, 10-12, Vergil refers to a calf trampling grass in a field (F. VIAN [1963], t. I, p. 28, n. 1) and the *Homeric Hymn to Demeter* (174-175) uses the same image in a simile, but only to illustrate female swiftness (A. JAMES [2004], p. 271).

20. I would not go as far as H. LOVATT (2013), p. 247, 306, who interprets the two calf similes as a mere mockery of the supposed heroism of warrior maidens. Rather, the narrator's choice of imagery seems to suggest that Penthesilea engages in the world of warrior heroism, but cannot reach the standards of her (male) counterparts. Hence, the replacement of the cow by a calf indicates the Amazon queen's place on the ladder of Homeric heroism.

21. This will happen after a brief digression in the narrative: upon seeing Penthesilea as a champion on the battlefield, the Trojan women in the city discuss whether they should join the fight to protect their homes. After a debate involving two speeches, they decide not to do so (Q. S., 1, 403-476). Further research on this passage, which is often seen as the pivotal point of book 1, is conducted by S. BÄR (2009), p. 115-117 (followed by B. BOYTEN [2010], p. 57-63), and C. MACIVER (2012c), p. 62-64. For the chiastic structure of book 1 as a whole, see R. SCHMIEL (1986) and S. BÄR (2009), p. 94-103.

22. They are compared to Ares (Q. S., 1, 512-514), to the sons of Aloas (516-521), to voracious lions (524-528) and to fire (530-537). For the representation of Achilles and Aiax as a deadly duo in this passage, see F. VIAN (1963), t. I, p. 9.

race and her divine origin make her superior to all (Q. S., 1, 553-562) [23]. The reaction of both Achaean champions is one of utter disdain. Not only do they burst into laughter, Aiax also abandons Achilles to fight elsewhere:

Αἴας δ' οὐκ ἀλέγιζεν Ἀμαζόνος, ἀλλ' ἄρα Τρώων
ἐς πληθὺν ἀνόρουσε· λίπεν δ' ἄρα Πηλείωνι
οἴῳ Πενθεσίλειαν, ἐπεί ῥά οἱ ἐν φρεσὶ θυμὸς
ᾔδεεν ὡς Ἀχιλῆι καὶ ἰφθίμη περ ἐοῦσα
ῥηίδιος πόνος ἔσσεθ' ὅπως ἴρηκι πέλεια.
(Q. S., 1, 568-572.)

Ajax just ignored the amazon and leapt
Among the mass of Trojans, leaving Penthesileia
For Peleus' son alone, since well he knew in his heart
That for Achilles, in spite of all her prowess,
*She would be as easy a task as a dove for a hawk*.

This rejection is remarkably explicit: Penthesilea is not worth the effort. The denigratory comparison in Aiax' focalization is mirrored in Achilles' own response to Penthesilea's challenge (Q. S., 1, 575-591). First, the hero extensively describes his own superiority (and that of Aiax) and calls Penthesilea out of her wits to confront them. Then, instead of properly challenging her, Achilles simply states that he will kill her as a lion would kill a fawn (Q. S., 1, 586-587). Hence, two comparisons in this short passage have illustrated that Penthesilea will be a helpless prey for Achilles. He immediately acts accordingly and mortally wounds her with his first blow. Badly hurt, she doubts whether she will proceed to fight or rather beg her foe's mercy (Q. S., 1, 599-609). Achilles, however, leaves her no room for debate and kills her, as a hunter would pierce a deer (Q. S., 1, 615-621). This image recalls the threat in Achilles' previous speech and proves it to be true (see also B. SPINOULA [2008], p. 203-208). In the entire confrontation, Penthesilea could not hope to match Achilles (F. VIAN [1963], t. I, p. 5-6). As Penthesilea falls down, the narrator describes this in an interesting way:

Ἡ δ' ὦκα μίγη κονίῃ καὶ ὀλέθρῳ
εὐσταλέως ἐριποῦσα κατ' οὔδεος· οὐδέ οἱ αἰδὼς

23. Many have studied the particularities of the characterization of Penthesilea as an Amazon and her subsequent representation as an uncommon warrior. Among the most prominent are S. BÄR (2009, see also footnote 14), who analyses the existential tension evoked by the (barbarian) concept of 'a woman on the battlefield' in the light of the Second Sophistic, and B. BOYTEN (2010). Other studies include F. VIAN (1963), t. I, p. 4, R. SCHMIEL (1986), I. CALERO SECALL (who has published widely on the particularities of Penthesilea in contrast to other women in the *Posthomerica*). An up to date summary of this discussion can be found in E. LELLI (2013), p. 675, 683. H. LOVATT includes Quintus' Penthesilea in her study of *Vision, Gender and Narrative in Ancient Epic* (2013). I will not go deeper into the gender debate myself.

*ἤσχυνεν δέμας ἠΰ*· τάθη δ' ἐπὶ νηδύα μακρὴ
δουρὶ περισπαίρουσα, θοῷ δ' ἐπεκέκλιτο ἵππῳ. (Q. S., 1, 622-624.)

Both dust and death received her at once,
As she fell to the ground preserving her grace. *For nothing shameful*
*Dishonoured her fair form*. Full length and facing down,
She quivered still on the spear, her speedy steed as her couch.

Penthesilea's female side becomes more prominent after her death. The narrator stresses that her body is not shamefully [24] exposed and Achilles scorns her in a particular way:

"[…] μέγα φέρτατοί εἰμεν
ἡρώων, Δαναοῖσι φάος μέγα, Τρωσὶ δὲ πῆμα
ἠδὲ σοὶ αἰνομόρῳ, ἐπεὶ <ἦ> νύ σε Κῆρες ἐρεμναὶ
καὶ νόος ἐξορόθυνε *γυναικῶν ἔργα λιποῦσαν*
*βήμεναι ἐς πόλεμον τόν περ τρομέουσι καὶ ἄνδρες*."
(Achilles, Q. S., 1, 649-653.)

"[…] We are far the greatest
Warriors, great light of Danaans, but the bane of Trojans
And of you, ill-starred indeed, since blackest Fates
And your heart [25] have goaded you *to abandon women's work*
*And go to war. War causes even men to tremble*."

Achilles explicitly contrasts Penthesilea's female nature with the battlefield on which she never really belonged. As it turns out, the narrator was right all along: Penthesilea did not stand a chance against Achilles in battle. After her death, however, the situation changes. As Achilles removes her helmet in order to take her spoils, her beauty is revealed and it immediately conquers the Achaean hearts, and Achilles' in particular. Penthesilea's outer appearance (μέγεθός τε καὶ εἶδος, Q. S., 1, 673) is compared to the gods three times [26]. The narrator specifies that Aphrodite has posthumously preserved her beauty to punish Achilles for killing Ares' daughter.

---

24. Shame (αἰδώς) is a multi-facetted aspect of Homeric heroism that applies to both men and women, in different ways (D. Cairns [1993] discusses this at length). The nature of Penthesilea's αἰδώς is characterized by her virginity, and as such is opposed to Helen's shame (C. Maciver [2012b], p. 146-147).

25. I have slightly adapted A. James' translation (2004) to stress Penthesilea's double motivation: both the Keres and her νόος are the subject of the Greek sentence.

26. She is compared to the gods twice in the focalization of the Achaean soldiers: first to the gods in general (Q. S., 1, 662) and then to Artemis after a hunt in particular (Q. S., 1, 663-665). Finally, her appearance is focalized as that of a goddess by Achilles himself, as he regrets not having wed her (ἐπεὶ μέγεθός τε καὶ εἶδος / ἔπλετ' ἀμώμητός τε καὶ ἀθανάτῃσιν ὁμοίη, Q. S., 1, 673-674). C. Maciver (2012b), p. 143-144, discusses the Artemis simile in more detail. A. Goţia (2009), p. 77-79, stresses how Penthesilea's beauty, overruling her warrior ambitions in her final confrontation with Achilles, is all that is left to her after death.

Αὐτὴ γάρ μιν ἔτευξε καὶ ἐν φθιμένοισιν ἀγητὴν
Κύπρις ἐυστέφανος κρατεροῦ παράκοιτις Ἄρηος,
ὄφρά τι καὶ Πηλῆος ἀμύμονος υἷ' ἀκαχήσῃ.
(Q. S., 1, 666-668.)

This beauty even among the dead was the personal work
Of the fair-crowned Kyprian goddess, the mighty war god's spouse,
*To inflict some suffering also on noble Peleus' son*.

In his regret, Achilles now also suffers and he starts mourning his victim [27]. It will take Thersites' scorning speech (Q. S., 1, 722-740) to remind him of his heroic duties and to take up arms once more [28]. Hence, Penthesilea's posthumous beauty accomplishes what she could not do alive: to hurt Achilles and gain the respect of her foes. Throughout her attempt to follow the heroic ideal, she has been doubted and eventually reproached for her femininity. It turns out that she is stronger in her female beauty than in the warrior ambitions she cherished [29]. In admiration, the Atreids endow Penthesilea with great honour: her body and armour are returned to the Trojans for a solemn burial [30].

## Parallel compositions

At the beginning of the second book, the Trojans are back where they started a book earlier: their most recent champion slain, they stay within the city walls and desperately wonder if Achilles will ever be defeated. They call an assembly in which they express their fear for Achilles and their disappointment in Penthesilea and contemplate whether they should fight, flee

27. The impact of his grief is huge: no less than how he mourned for Patroclus (Q. S., 1, 721).

28. Despite Thersites' reputation as the vilest of Achaeans, his argument in this speech makes sense: he condemns Achilles' *gynomania* and states that a hero should not allow a woman to make him forget about war, for only on the battlefield can a man gain honour. This ties in with the heroic code hailed by the heroes so far (see C. MACIVER [2012b], p. 75-78 for an extensive study on Thersites' rebuke as an appeal to *Arete*, Iliadic ideals and the rejection of lust). It is puzzling, therefore, that, albeit in accord with tradition, Achilles kills Thersites for his words and – even more so – that this murder is approved of by both the narrator and nearly all characters. Scholars have interpreted Thersites as an anti-hero in contrast with Penthesilea (P. SCHUBERT [1996]) or a focalizer of supposed Achilles' feminization (B. BOYTEN [2010], p. 53) and F. VIAN (1963, t. I, p. 11) points at the chaste, moralizing tone of the entire passage, but a satisfactory answer for this ambiguity in Thersites' characterization, which seems paradoxical in the existing tradition about his character, has thus far not been provided.

29. S. BÄR (2009), p. 113, states that death eliminates her warrior nature and makes her 'properly female' again. B. BOYTEN (2010), p. 52, concludes that Penthesilea seeks glory on the battlefield, but wins it through her beauty.

30. Not to bereave a defeated foe of his (or her) spoils is a gesture of exceptional tribute in the *Iliad* (F. HORN [2014], p. 104).

or return Helen to the enemy. Priam encourages his subjects to keep faith, as he expects Memnon to come to their aid any time soon (Q. S., 2, 27-40). Although Priam clearly has high hopes for this new hero, the ever careful Polydamas doubts the newcomer's success (Q. S., 2, 43-48). From the arrival of the Aethiopian king in verse 100 onwards, the development of the plot is very similar to that of book 1, as indicated in the table below.

| | **PENTHESILEA** | | | **MEMNON** | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | **830 v.** | **100%** | | **666 v.** | **100%** |
| **INTRODUCTION** | **1-17** | **17 v.** | **2.05%** | **1-99** | **99 v.** | **14.86%** |
| **ARRIVAL**<br>*Subdivision* | **18-221** | **204 v.** | **24.58%**<br>*= 100%* | **100-214** | **115 v.** | **17.27%**<br>*= 100%* |
| *Arrival of the new hero* | *18-85* | *68 v.* | *33.33%* | *100-110* | *11 v.* | *9.57%* |
| *Banquet* | *85-137* | *53 v.* | *25.98%* | *111-163* | *53 v.* | *46.09%* |
| *The morning of battle* | *138-221* [31] | *84 v.* | *41.18%* | *164-214* [32] | *51 v.* | *44.35%* |
| **BATTLE**<br>*Subdivision* | **222-674** | **453 v.** | **54.58%**<br>*= 100%* | **215-548** | **334 v.** | **50.15%**<br>*= 100%* |
| *Smaller battle scenes* | *222-402* | *181 v.* | *39.96%* | *215-242* | *28 v.* | *8.38%* |
| *Trojan women / Antilochus* | *403-476* | *74 v.* | *16.34%* | *243-344* | *102 v.* | *30.54%* |
| *Smaller battle scenes* | *476-537* [33] | *62 v.* | *13.69%* | *345-387* | *43 v.* | *12.87%* |
| *Achilles* | *538-674* | *137 v.* | *30.24%* | *388-548* | *161 v.* | *48.20%* |
| **MOURNING** | **675-830** | **156 v.** | **18.80%** | **549-666** | **118 v.** | **17.72%** |

After a different type of introduction (the introductory verses of book 1 and the Trojan assembly of book 2), the plot of both books takes a very similar turn. First, the arrival of the hero is outlined in three parts. This includes a first impression of the new hero, mainly focalized through the eyes of the Trojans, then a banquet and finally the preparations for battle the next morning. Next, the battle is described. This part comprises approximately half of each book's verses and alternately consists of episodes that provide a general overview of the battlefield, in which all kinds of fights and heroes are

31. This includes Priam's prayer and the Achaeans' first impression of Penthesilea.

32. A small digression to Olympus is included, where the gods have their own banquet and Zeus forbids everyone to take part in the fighting (Q. S., 2, 165-182); the other morning preparations mainly consist of descriptions and focalizations of the armies (and Achilles) as they rush out to meet each other, before the actual clash.

33. This also contains a smaller digression to the ships, where Aiax rouses Achilles to battle.

briefly highlighted [34], and two larger episodes. The first of these more detailed passages is different for both books (i.e. the Trojan women's debate in book 1, and Antilochus and Memnon's duel in book 2). The second and final major battle episode describes the confrontation of the new hero with Achilles. In the last part of each book, the slain champion is mourned [35].

The battles in both books cover – more or less – an equal percentage of verses (54.58% and 50.15%). The mourning episodes are even more similar in relative length. In contrast, the arrival scene is remarkably longer for Penthesilea and there are substantial differences in the subdivision of this episode: Memnon's banquet is longer, but Penthesilea's first appearance is more extensively described. The same dissimilarity can be found in the description of the battle day. Memnon's duel with Achilles is far longer than Penthesilea's (about half of the description of that day's fight: 48.20% compared to only 30.24% in book 1) [36]. Moreover, both confrontations with Achilles have a substantially different focus. The description of Penthesilea's body is extended after her actual death (11.92% of the verses included in the 30.24%) [37], whereas Achilles immediately abandons Memnon as he drops dead. Hence, Memnon fights Achilles much longer than Penthesilea did. In addition, Memnon is engaged in two major duels, which even augments his time of prominent battle (nearly 80% of the total battle, compared to Penthesilea's 18.32%) [38]. The remarkable similarities and equally significant differences in this table reveal the parallel composition of books 1 and 2 and the dissimilar characterization of their main char-

34. The performances of Penthesilea and Menmon in these sections are not differentiated from the rest. See footnote 38 for further analysis.

35. In the description that follows, I leave out the introductory parts which cannot be compared, as they are radically different in nature.

36. In fact, Quintus gives an exceptionally long description of Memnon's duel with Achilles, compared to other accounts in the literary tradition (J. BURGESS [2009], p. 33-34).

37. The description of her death starts in verse 621, but we only leave the battlefield in verse 674, when, after Achilles has taken off her helmet and revealed her beauty, Penthesilea's father Ares is struck with grief.

38. The smaller battle scenes, however, also feature both heroes. Penthesilea appears in 227-229, 238-246, 314-402 (the climax of her battle success, but also the narrator's second thoughts about it) and 476-493: good for an extra 119 verses or 26.27% of battle prominence for Penthesilea. Yet, Memnon appears in the first general part from verse 235 onwards and contiguously attacks Antilochus (from 243 onwards). The second general battle overview in book 2, situated between Antilochus and Achilles (345-387), is consecrated entirely to Memnon's own 'more general' battle *aristeia*. This adds another 51 verses or 15.27% to Memnon's active time on the battlefield. If we add all this to their major duels, Penthesilea gets 56.51% (26.27% + 30.24%) of all the battle time in book 1 and Memnon 94.01% (15.27% + 30.54% + 48.20%) of that in book 2. This confirms the point previously made about their major duels.

acters. In what follows, the analysis of Memnon's representation will be considered in the light of Penthesilea's former characterization.

### Memnon

When Memnon arrives in Troy, his first appearance is less marvellous than Penthesilea's. As can be noted in the above diagram, this first description only takes 11 verses instead of 68. The onlooking Trojans clearly see something different than they did in the previous book.

> Τοῖσι δ' ἄρ' οὐ μετὰ δηρὸν ἀρήιος ἤλυθε Μέμνων,
> Μέμνων κυανέοισι μετ' Αἰθιόπεσσιν ἀνάσσων,
> ὃς κίε λαὸν ἄγων ἀπερείσιον. Ἀμφὶ δὲ Τρῶες
> γηθόσυνοί μιν ἴδοντο κατὰ πτόλιν, ἠύτε ναῦται
> χείματος ἐξ ὀλοοῖο δι' αἰθέρος ἀθρήσωσιν
> ἤδη τειρόμενοι Ἑλίκης περιηγέος αἴγλην·
> ὣς λαοὶ κεχάροντο περισταδόν, ἔ ξ ο χ α δ ' ἄ λ λ ω ν
> Λ α ο μ ε δ ο ν τ ι ά δ η ς · μάλα γάρ νύ οἱ ἦτορ ἐώλπει
> δῃώσειν πυρὶ νῆας ὑπ' ἀνδράσιν Αἰθιόπεσσιν,
> οὕνεκ' ἔχον βασιλῆα πελώριον ἠδὲ καὶ αὐτοὶ
> πολλοὶ ἔσαν καὶ πάντες ἐς Ἄρεα μαιμώωντες. (Q. S., 2, 100-110.)

> Not long after that the warlike Memnon arrived,
> Memnon king of the dark-skinned Aithiopians,
> Leading an army that couldn't be counted. Round him the Trojans
> Rejoiced to see him in their city. Just as sailors,
> Exhausted after a destructive storm, catch sight
> Of the Great Bear's brilliant light that wheels in the sky,
> Such was the joy of the people crowding round *and greatest*
> *Was that of Laomedon's son*. For now he truly hoped
> To see the Aithiopians destroy the ships with fire,
> Led as they were by a giant king, so great
> In number and every one of them eager for war.

Memnon turns out to be the chief of a huge army, which causes the Trojans and their king to take courage again. The newly arrived allies make a vigorous impression [39]. Despite its brevity, this small scene can be put next to its counterpart in the first book. The parallel composition reveals clear differences concerning both heroes' motivations, entourage and impact on the despairing Trojans. Whereas Penthesilea had to come to Troy because she killed her sister in bellicose fury, Memnon simply responded to Priam's cry for help. He brings along his army, which is described in a dry account of two verses. Penthesilea's entourage was far smaller, but the extended description (68 verses) of her splendid appearance among them left no doubt

39. A. GOȚIA (2009), p. 80-81, indicates the emphasis on Memnon's leadership in the Greek text (e.g. the repetition of his name in verses 100-101) and understands his arrival as a hopeful climax after the initial doubts at the opening of this book.

about her beauty. Both heroes can equally stimulate the Trojans (A. FERRECCIO [2014], p. 70), but Priam's expectations vary significantly: with Penthesilea, he only dared hope a bit, but in book 2 his hope even surpasses that of his subjects (ἔξοχα δ' ἄλλων, Q. S., 2, 106) [40]. Hence, in this small passage, a first and important difference is marked: contrary to Penthesilea, Memnon is immediately portrayed as a fierce warrior with the potential to save Troy.

Priam expresses his optimism during the banquet in book 2, which is remarkably longer than in book 1. During Penthesilea's feast, only Andromache's warning was rendered in direct speech, which clearly underlined its importance. This time, however, Memnon and Priam have a conversation of three direct speeches. Priam first gives an extended characterization of Memnon which reflects his high hopes and states that he will defeat the Achaeans (Q. S., 2, 127-135). Memnon's answer is remarkable:

> "Οὐ μὲν χρὴ παρὰ δαιτὶ πελώριον εὐχετάασθαι
> οὐδ' ἄρ' ὑποσχεσίην κατανευσέμεν, ἀλλὰ ἕκηλον
> δαίνυσθ' ἐν μεγάροισι καὶ ἄρτια μηχανάασθαι·
> εἴ τε γὰρ ἐσθλός τ' εἰμὶ καὶ ἄλκιμος εἴ τε καὶ οὐκί,
> γνώσῃ ἐνὶ πτολέμῳ, ὁπότ' ἀνέρος εἴδεται ἀλκή."
>
> (Memnon, Q. S., 2, 148-152.)

> "A feast is not the place to make enormous boasts,
> *Nor yet to commit oneself to a promise*, but quietly
> To dine in the hall and make appropriate plans.
> Whether or not I am brave and strong you soon shall learn
> In battle; that is where the strength of a man is seen."

Memnon's careful reaction can be read as an indirect refutation of Penthesilea's behaviour during her banquet in book 1 [41]. Instead of making audacious promises, as his predecessor did, Memnon sticks to the matter of dinner and states that his warrior vigour will be proven on the battlefield the next day. He takes his leave of the table and goes to bed early. This moderate and balanced behaviour is clearly contrasted with Penthesilea's overconfidence in the previous book [42] and is also reflected in the absence of the

---

40. This is one of the contrasts marked by F. VIAN (1963), t. I, p. 48.

41. The explicitly different engagement which both heroes express during their banquet is noted by F. VIAN (1963), t. I, p. 48, CALERO SECALL (1995) and A. FERRECCIO (2014), p. 72. Intriguingly, F. VIAN (1963), t. I, p. 48, n. 1, points out that during the Trojan assembly, Priam quotes a promise of Memnon quite similar to Penthesilea's in book 1 (Q. S., 2, 36-37). Given Priam's enthusiastic welcome of Memnon, however, it seems plausible that the king's report to the assembly is coloured by the high hopes he cherishes.

42. For further comments on Memnon's moderation in contrast to Penthesilea's *hybris*, see resp. A. FERRECCIO (2014), p. xix, 96-97, and F. VIAN (1963), t. I, p. 5, 49.

word νήπιος, which never occurs in book 2. This marks a significant difference in the narrator's appreciation of both heroes, which is in line with Priam's new hope. Even if this hope evaporates when the narrator anticipates Memnon's defeat at the end of the banquet [43], this new hero will most certainly meet his fate in another way than the Amazon queen did.

The next morning, the approaching armies are described in a sequence of similes evoking a particular atmosphere, programmatic for this day's battle (Q. S., 2, 196-214). First, the Trojans arrive on the battlefield as a swarm of locusts (Q. S., 2, 196-201). Next, Achilles appears. Today, he will take part in the battle from the very beginning. He is compared to the Titans (Q. S., 2, 204-206), his armour looks like the stars (Q. S., 2, 206-207) and his entire appearance is reminiscent of the dawning sun (Q. S., 2, 208-211) [44]. On the other side, Memnon seems to be Ares himself (Q. S., 2, 212-213). These similes and comparisons remind the reader of a series of images in *Iliad* 18 to 22. Seeking revenge for Patroclus in his furious attacks on the Trojans, Achilles is repeatedly described with similes referring to light [45]. The *Posthomerica* refers to three of these images or clusters of images in particular. First, in *Iliad* 19 no less than six (mainly shorter) light comparisons are used to describe Achilles' armour. The same type of imagery is used in Q. S., 2, 206-207. More specifically, Achilles' comparison to dawn recalls a similar simile in *Iliad*, 22, 134-135 [46]. Finally and most importantly, the

43. Memnon is said to go to his last sleep (Q. S., 2, 161-162) and to awake for the last time the next morning (Q. S., 2.187). However, G. Duckworth (1936), p. 73-74, points out that the anticipations to Memnon's death are less frequent and less definite than those in book 1 for Penthesilea.

44. Cf. A. Ferreccio (2014), p. 121-122, for the ominous climax in the imagery about Achilles' appearance.

45. The light similes used to describe Achilles are the following: his head is like city torches (*Iliad*, 18, 207-214), his cuirass shines like fire (18, 610), his eyes are compared to flames twice (19, 16-17 and 366), his shield resembles a beam of moonlight (19, 374) or a fire signal for sailors (19, 375-380), his helmet looks like a star (19, 381-382), his complete armour brings Hyperion to mind (19, 398), Hector compares his hands to fire (20, 371), Achilles is furious like a forest fire (20, 490-493), *he kills Trojans as a fire destroying locusts* (21, 12-16) and is like the smoke of a burning town in the process (21, 522-525), in full armour he appears as the burning star Orion (22, 26-32) and his weapons shine like fire or *the dawning sun* (22, 134-135), and finally, as he meets Hector, his spear flashes as the evening star (22, 317-320). Nowhere else in the *Iliad* is light imagery used for Achilles so frequently (this observation is interpreted in the light of Achilles' heroic code by S. Schein [1984], p. 151). A. Goția (2009), p. 84, compares the light imagery used for several characters in the *Posthomerica* to their respective performances on the battlefield. Of the three main heroes in books 1 and 2, only Achilles seems to meet the created expectations in the end.

46. Strikingly, Achilles is compared to Dawn, but Memnon is her son (A. Goția [2009], p. 82-83). For further discussion on this simile and its inter- and intratextual

image of the locusts recurs. In *Iliad*, 21, Achilles was a fire that killed the insects, whereas in *Posthomerica*, 2, the Trojans set out as a swarm of locusts to confront him [47]. The use of these images in *Posthomerica*, 2 evokes the context of the central series of battles in the *Iliad*: Hector who slays Patroclus and Achilles who intends to kill him in return.

This parallel is extended in the first major confrontation in *Posthomerica*, 2. Nestor's son Antilochus stands up against Memnon to protect his father. The ensuing battle is illustrated by three extended similes, each of which has a counterpart in the *Iliad*. First, Memnon attacks Antilochus as a lion attacking a swine (Q. S., 2, 247-250). In *Iliad*, 16 (823-826), Hector is the lion attacking Patroclus, who is also compared to a swine [48]. After Antilochus is killed, Nestor stirs his other son to avenge his brother. Hence, Thrasymedes and his companion set out as hunters to kill a swine or a bear (Q. S., 2, 282-285). In *Iliad*, 17 (281-284), Aiax takes the defence of Patroclus' dead body as a swine confronting huntsmen [49]. The image is inverted, but the similarity of the confrontation remains [50]. Finally, Memnon proves too strong for these two opponents and Nestor makes a last attempt himself. Memnon, however, refuses to fight him, as it would not be decent for a youth to defeat an old man (Q. S., 2, 309-318). Nestor answers with a speech in which he regrets his old age. He compares himself to an old lion that is easily chased away from the stables by dogs. It seems as if Nestor recalls and adapts a simile from *Iliad*, 17 (108-113), where Menelaus has to withdraw before the Trojans fighting over Patroclus' body as a lion who is chased away from the stables by dogs. Thus, each of the three extended similes describing Antilochus' death reminds us of Patroclus' defeat and

---

references, see F. VIAN (1963), t. I, p. 63, n. 3, A. JAMES (2004), p. 277, C. MACIVER (2012b), p. 185-186, and A. FERRECCIO (2014), p. 121-122.

47. See F. VIAN (1963), t. I, p. 63, n. 1, and A. FERRECCIO (2014), p. 115-116, for further research on Homeric intertextuality. This reference to the Iliad could be read as a careful anticipation to the outcome of that day's new battle. B. SPINOULA (2008), p. 141-147, indeed interprets the dark swarm of insects as a symbol of Trojan doom, in contrast to Achilles' simile of the dawning sun.

48. The word used for 'swine' in the *Iliad* is σῦν, instead of καπρίῳ in the *Posthomerica*. See also F. VIAN (1963), t. I, p. 65, n. 2, and A. JAMES (2004), p. 278.

49. This time, the *Iliad* uses the word καπρίῳ, whereas the *Posthomerica* mentions συὸς.

50. F. VIAN (1963), t. I, p. 66, n. 5, and A. JAMES (2004), p. 278, put forward another intertextual reference to this simile, namely *Iliad*, 12, 41-48, where hunters (Achaeans) anxiously face a boar or a lion (Hector). Although the image does not refer to the Patroclus episode, it strengthens the image of Memnon as a Hector-like figure against the weaker Achaeans.

the battle over his body in the *Iliad* [51]. This parallel will prove crucial in the final developments of this book.

As Achilles and Memnon finally meet, their mutual flyting speeches take an interesting turn [52]. First, Memnon, who is the son of Eos, challenges Achilles by stating that his mother is superior to Thetis (Q. S., 2, 412-429). In return, Achilles angrily underlines his own superiority and divine descent. He finishes his speech with a revealing threat:

> “Γνώσῃ δ’ ὡς θεός ἐστιν , ἐπὴν δόρυ χάλκεον εἴσω
> ἐς τεὸν ἧπαρ ἵκηται ἐμῇ βεβλημένον ἀλκῇ·
> Ἕκτορα γὰρ Πατρόκλοιο, σὲ δ’ Ἀντιλόχοιο χολωθεὶς
> τίσομαι· οὐ γὰρ ὄλεσσας ἀνάλκιδος ἀνδρὸς ἑταῖρον.
> Ἀλλὰ τί νηπιάχοισιν ἐοικότες ἀφραδέεσσιν
> ἕσταμεν ἡμετέρων μυθεύμενοι ἔργα τοκήων
> ἠδ’ αὐτῶν; Ἐγγὺς γὰρ Ἄρης, ἐγγὺς <δὲ> καὶ ἀλκή.”
>
> (Achilles, Q. S., 2, 445-451.)

> “You’ll know her for a goddess when my brazen spear
> By the strength of my arm is driven into your liver.
> *As Hektor for Patroclos so you for Antilochos*
> *I’ll punish*, because no weakling’s comrade have you killed.
> But why are we standing her like silly children,
> Prattling about what we and our parents have achieved?
> Now is the time for warfare, now is the time for prowess.”

With these words, Achilles makes explicit what intertextuality had already suggested during Memnon’s fight with Antilochus: the parallel of Antilochus and Patroclus, on the one hand, and Memnon and Hector, on the other, is meaningful for the further development of Achilles’ storyline in the *Posthomerica* and, more specifically, his death in the next book [53].

---

51. A. FERRECCIO (2014) points at the Iliadic intertextuality of these three similes individually throughout her commentary (resp., p. 139-140, 157, 177).

52. Flyting speeches form an important part of Iliadic battle: two heroes about to engage in a duel try to bring each other off balance by boasting about their own prowess. C. MACIVER (2012a), p. 611-612, discusses Quintus’ use of this Homeric feature in more detail. In this case, the speeches take an encomiastic turn as the heroes discuss the superiority of their own mothers (A. FERRECCIO [2014], p. 217-218).

53. From the beginning, the confrontation of Memnon and Achilles is inspired by the death of Antilochus. In Q. S., 2, 390-394, Nestor asks Achilles to save his son’s body from the Trojans. As Achilles hears of Antilochus’ death, he is struck by grief and seeks out Memnon (Q. S., 2, 395-401): ἤλυθέ οἱ κατέναντα χολούμενος Ἀντιλόχοιο (Q. S., 2, 400). Not only is the storyline of this cycle of revenge quite similar to Homer’s Patroclus episode, the entire passage of Memnon, Antilochus and Achilles is also marked by specific intertextual references to the *Iliad* (listed by a.o. A. SODANO [1952], p. 180-181, A. JAMES [2004], p. 278, B. BOYTEN [2010], p. 106-107, and A. FERRECCIO [2014], p. xix-xx, 139-140, 210). In turn, the Iliadic story of Hector and Patroclus could well be inspired by the oral tradition concerning Menmon and Antilochus (cf. J. BURGESS’ ‘vengeance theory’, [2009], p. 72-73, 79-80, 90; see

The end of Achilles' speech marks another clear difference with book 1. Whereas he disdainfully scorned Penthesilea's challenge (Q. S., 1, 586-587), he accepts this one and seems to estimate Memnon a worthy opponent. This is confirmed by the way Zeus looks upon the duel:

> Ζεὺς δὲ μέγ' ἀ μ φ ο τ έ ρ ο ι σ ι φίλα φρονέων βάλε κάρτος,
> τεῦξε δ' ἄρ' ἀκαμάτους καὶ μείζονας, οὐδὲν ὁμοίους
> ἀνδράσιν, ἀλλὰ θεοῖσιν· Ἔρις δ' ἐπεγήθεεν ἄ μ φ ω . (Q. S., 2, 458-460)

> Zeus favored *both* and gave to *both* enormous strength.
> Tireless he made them and increased their size until
> They looked like gods, not men, delighting the heart of Strife.

The two heroes seem well matched, and this leads to a remarkably long duel that is extensively described by the narrator. He uses several digressions to prolong the apparent duration of the duel. Twice, he leaves the warriors to their fight while he gives a panoramic overview of the battlefield. He also describes part of the fight from the point of view of the gods, who start quarrelling until the Fates seal the outcome. This divine focalization allows the narrator to confirm the supernatural descent of both heroes, which was an important starting point of the duel. Again, it stresses the equality of Achilles and Memnon, in contrast with Penthesilea [54]. In the next detail of the duel, two comparisons stress the similar strength of both heroes [55]. The narrator thus makes explicit efforts to extend the fight, in order to stress Memnon's capacity to face Achilles ( A. FERRECCIO 2014, p. 272). Compared to this, Penthesilea's short but fatal meeting with Achilles seems to be

---

also S. SCHEIN [1984], p. 24-29). Quintus could then have inversed the situation again, by portraying Antilochus as 'the new Patroclus'. This was first noted by C. SAINT-BEUVE (1857), p. 392: [*Antiloque*] *c'est un Patrocle immolé par ce nouvel Hector, et qui, en périssant, va également susciter la douleur et la vengeance d'Achille*. Despite the centrality of the Memnon story in the oral tradition and its possible influence on Hector's contest in the *Iliad*, Quintus clearly looks back to the *Iliad*, both in implicit intertextual references and in this specific passage, by explicitly naming Hector and Patroclus as parallels. Hence, it seems plausible that Quintus has inversed the roles of model and imitation again: in itself (possibly) inspired by stories about Memnon in the oral tradition, the *Iliad* now in turn forms the explicit source material for Quintus' retelling of the traditional Memnon episode.

54. Although she is a daughter of Ares, Achilles only mocks Penthesilea's divine descent, which she calls upon in her flyting speech ("Not even your father Ares will save you now from me", Achilles, Q. S., 1, 585-586). Contrary to his flyting speech to Memnon (Q. S., 2, 431-451), which mainly consists of an extended argumentation about why Thetis is better than Eos (see also A. FERRECCIO [2014], p. 133), Achilles confidently assumes that Ares will not be able to stop him in book 1.

55. They are like Titans or Giants (Q. S., 2, 517-519) and like two headlands, each unmoved by the other (Q. S., 2, 522-523).

a poor attempt to engage in the heroic war game [56]. When Memnon is finally struck by the deadly blow, Achilles quickly disappears in the turmoil to chase the Trojans. In her mourning, Eos has no choice but to recognize Thetis' triumph (Q. S., 2, 609-622) [57]. As a sign of grief and wrath, she wraps the world in darkness, until Zeus' messenger forces her to take up her duty again. Memnon's body is transported back to his homeland and his companions are transformed into birds in his honour.

## Conclusion

A clear parallelism in narrative composition goes along with a strikingly dissimilar characterization of Penthesilea and Memnon in *Posthomerica*, 1 and 2. Both heroes come to the aid of the Trojans, rouse temporary – but false – hopes and eventually perish by the hand of Achilles. Other than that, their representation as heroic warriors is essentially different. Penthesilea's outer appearance causes general awe, but mismatches her audacious warrior ambitions from the very beginning. Clear doubts about her vigour are evoked by the narrator, several Trojans and – importantly – the Achaean champions she hoped to defeat. The warrior maiden is scorned for her *hybris* and cannot match the heroic expectations. After her death, her female beauty seems to have more power than ever her spear had. Memnon meets the same challenge with more moderation, rises higher hopes and wins greater victories. In fact, his battle achievements evoke some of the greatest duels in the *Iliad* and Achilles feels he has met an opponent worthy of Hector at least. In general, both Trojan champions have dealt with the battle code quite differently and are appreciated or depreciated accordingly by the narrator and the characters they encounter (most prominently Priam and

56. The totality of her fight with Achilles (and Aiax) consists of four blows: first, Penthesilea throws two spears, both in vain: the first one bounces off Achilles' shield (Q. S., 1, 547-549) and the second one, sent with a threatening speech, is stopped by Aiax' greave and he simply ignores it (Q. S., 1, 562-568). The next two blows are Achilles': with the first, he badly injures her (Q. S., 1, 592-597) and with the second one he finishes the job (Q. S., 1, 611-624). Interestingly, the confrontation of Achilles and Memnon also starts with a first, shorter attack. Memnon hurls a rock in vain, but in the subsequent blows both heroes manage to wound the other (Q. S., 2, 401-409). It is clear that, from the very beginning, Memnon is a more equal match for Achilles than Penthesilea was. For the equally matched forces of Achilles and Memnon, see also F. Vian (1963), t. I, p. 49, I. Calero Secall (1995), B. Boyten (2010), p. 115-119, and A. Ferreccio (2014), p. 242.

57. A. Ferreccio (2014), p. xxvii-xxviii, points out the mother's loss as a key theme in *Posthomerica*, 2. Indeed, the rivalry between the goddesses Eos and Thetis is emphasized on several occasions throughout the book. It seems a bit far-fetched, however, to indicate this maternal sadness as the one central issue of the book, especially given the complex narrative relationship between books 1 and 2 and the dialogue in characterization between both of its protagonists.

Achilles). In this way, the disparity in the individual characterization of Penthesilea and Memnon encourages a reflection on the dominant ideological values thematized in the *Posthomerica*. Even if the eventual outcome of their confrontation with Achilles is inevitably the same, the personal honour that each hero obtains for it clearly differs.

With Achilles, books 1 and 2 have one important character in common. Penthesilea and Memnon are the last ones to face him before he meets his own doom in book 3. As such, their stories also serve as an indirect introduction to this new episode. The clear references to Patroclus' death and Achilles' revenge on Hector in *Posthomerica* 2 are implicit reminders of Achilles' life choice. His last victories are designed as a final tribute and confirm the outstanding position of the famous Iliadic hero, before he will meet his doom.

Tine SCHEIJNEN
Universiteit Gent
Vakgroep Letterkunde (Grieks)
Blandijnberg 2
9000 Gent
Tine.Scheijnen@UGent.be

## Bibliography


W. Appel (1994): "Grundsätzliche Bemerkungen zu den "Posthomerica" und Quintus Smyrnaeus", *Prometheus* 20, p. 1-13.

S. Bär (2009): *Quintus Smyrnaeus "Posthomerica" 1, Die Wiedergeburt des Epos aus dem Geiste der Amazonomachie. Mit einem Kommentar zu den Versen 1-219*, Göttingen.

M. Baumbach, S. Bär, N. Dümmler (ed.) (2007): *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic,* Berlin.

B. Boyten (2010): *Epic Journeys: Studies in the Reception of the Hero and Heroism in Quintus Smyrnaeus' Posthomerica*, PhD Thesis, London. http://discovery.ucl.ac.uk/1310146/1/1310146.pdf (date last checked: 14/11/2016)

J. Burgess (2009): *The Death and Afterlife of Achilles,* Baltimore.

D. Cairns (1993): *Aidōs: the Psychology and Ethics of Honour and Shame in Ancient Greek Literature,* Oxford.

I. Calero Secall (1992): "Los epítetos femeninos en las "Posthoméricas" de Quinto de Esmirna", *Analecta Malacitana* 15, 1-2, p. 43-53.

I. Calero Secall (1995): "El tema de la Ilegada y recepción de los heroes en la epopeya de Quinto de Esmirna", *Faventia* 17, 2, p. 45-58.

I. De Jong (2011 [1987]): *Narrators and Focalizers. The Presentation of the Story in the Iliad,* Bristol.

K. De Temmerman (2014): *Crafting Characters. Heroes and Heroines in the Ancient Greek Novel,* Oxford.

A. De Wit (1951): *Studie over het eerste boek der Posthomerica van Quintus van Smyrna*, MA thesis, Leuven.

G. Duckworth (1936): "Foreshadowing and Suspense in the *Posthomerica* of Quintus of Smyrna", *AJP* 57, p. 58-86.

A. Ferreccio (2014): *Commento al Libro II dei Posthomerica di Quinto Smirneo*, Roma.

F. García Romero (1985): "El destino en los *Posthomerica* de Quinto de Esmirna", *Habis* 16, p. 101-106.

U. Gärtner (2007): "Zur Rolle der Personifikationen des Schicksals in den *Posthomerica* des Quintus Smyrnaeus", in M. Baumbach, S. Bär, N. Dümmler (ed.) (2007): *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic*, Berlin, p. 211-40.

A. Goţia (2007): "Light and Darkness in Quintus Smyrnaeus' *Posthomerica* 2", in M. Baumbach, S. Bär, N. Dümmler (ed.) (2007): *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic,* Berlin, p. 85-106.

A. Goţia (2009): *Lumineux-obscur et couleurs chez Quintus de Smyrne et ses modèles*, Târgu Lăpuş.

J-P. Guez (1999): "Du rêve homérique au rêve posthomérique", *AC* 68, 81-98.

F. HORN (2014): *Held und Heldentum bei Homer. Das homerische Heldenkonzept und seine poetische Verwendung,* Tübeningen.

A. JAMES (2004): *Quintus of Smyrna, The Trojan Epic, Posthomerica*. Trans. and ed. by A. James, Baltimore.

E. KNEEBONE (2007): "Fish in Battle? Quintus of Smyrna and the Halieutica of Oppian", in M. BAUMBACH, S. BÄR, N. DÜMMLER (ed.) (2007): *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic,* Berlin, p. 285-306.

E. LELLI (ed.) (2013): *Quinto di Smirne. Il seguito dell'Iliade*, Milano.

H. LOVATT (2013): *The Epic Gaze: Vision, Gender and Narrative in Ancient Epic,* Cambridge.

C. MACIVER (2007): "Returning to the Mountain of Arete: Reading Ecphrasis, Constructing Ethics in Quintus Smyrnaeus' *Posthomerica*", in M. BAUMBACH, S. BÄR, N. DÜMMLER (ed.) (2007): *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic,* Berlin, p. 259-84.

C. MACIVER (2012a): "Flyte of Odysseus: Allusion and the Hoplon Krisis in Quintus Smyrnaeus, Posthomerica 5", *AJPh* 133, 4, p. 601-628.

C. MACIVER (2012b): *Quintus Smyrnaeus' "Posthomerica". Engaging Homer in late antiquity*, Leiden.

C. MACIVER (2012c): "Representative Bees in Quintus Smyrnaeus' *Posthomerica*", *CPh* 107, p. 53-69.

R. MARTIN (1989): *The Language of Heroes. Speech and Performance in the* Iliad, Ithaca.

A. MURRAY, W. WYATT (1924): *Homer, Iliad books 1-12, Loeb Classical Library,* Cambridge.

A. MURRAY, W. WYATT (1925): *Homer, Iliad books 13-24, Loeb Classical Library*, Cambridge.

G. NAGY (1999 [1979]): *The Best of the Achaeans: Concepts of the Hero in Archaic Greek Poetry*, Baltimore.

L. OZBEK (2007): "Ripresa della tradizione e innovazione compositiva: la medicina nei *Posthomerica* di Quinto Smirneo", in M. BAUMBACH, S. BÄR, N. DÜMMLER (ed.) (2007): *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic,* Berlin, p.159-84.

C. SAINTE-BEUVE (1857): *Étude sur Virgile : suivie d'une étude sur Quintus de Smyrne*, Paris.

S. SCHEIN (1984): *The mortal Hero. An introduction to Homer's Iliad*, Berkeley.

P. SCHENK (1997): *Handlungsstruktur und Komposition in den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus*, *RhM* 140, p. 363-385.

E. SCHMIDT (1999): "Quintus von Smyrna – der schlechtste Dichter des Altertums?", *Phasis* 1, p. 139-150.

R. SCHMIEL (1986): "The Amazon Queen. Quintus of Smyrna, book 1", *Phoenix* 40, p. 185-194.

P. SCHUBERT (1996): "Thersite et Penthésilée dans la suite d'Homère", *Phoenix* 50, 2, p. 111-117.

A. SODANO (1951): "Il mito di Pentesilea nel I libro dei μεθ' Ὅμηρον di Quinto Smirneo", *AFLN* 1, p. 55-73.

A. SODANO (1952): “Il mito di Memnone nel II libro dei μεθ’ Ὅμηρον di Quinto Smirneo”, *AFLN* 2, p. 175-195.

B. SPINOULA (2008): *Animal Similes and Creativity in the “Posthomerica” of Quintus of Smyrna*, Athens.

A. TACCONE (1910): “Dal Libro II delle ‘Posthomeriche’ di Quinto Smirneo”, *A&R* 13, p. 279-294.

F. VIAN (1959): *Recherches sur les* Posthomerica *de Quintus de Smyrne*, Paris.

F. VIAN (2003 [1963-1969]): *Quintus de Smyrne*, *La suite d’Homère, Tomes I-III* Texte établi et traduit par F. Vian, Paris.

M. WENGLINSKY (1999): “Response to Philosophical Criticism of the Portrayal of the Gods. The *Posthomerica* of Quintus of Smyrna”, *AncPhil* 19, p. 77-86.

M. WENGLINSKY (2002): *The presentation of the Divine in the “Posthomerica” of Quintus of Smyrna*, PhD Thesis, New York.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 105-115.

# LE COMMENTAIRE ARISTOTÉLICIEN DE L'*ART POÉTIQUE* D'HORACE À LA RENAISSANCE

*Résumé*. – Porphyrion signalait Néoptolème de Parion comme source principale de l'*Art poétique* d'Horace. Au début de la Renaissance, le retour au texte grec de la *Poétique* d'Aristote poussa les commentateurs du XVI[e] siècle à voir dans Horace une application des définitions du Stagirite. Le déchiffrement des papyrus d'Herculanum, provenant de la Villa des Pisons, permet non seulement de préciser les théories de Néoptolème, mais surtout de voir dans Philodème de Gadara l'intermédiaire sans doute le plus direct entre Aristote et Horace.

Porphyrion mentionne comme source de l'*Art poétique* (*AP*) un érudit du III[e] siècle avant notre ère, Néoptolème de Parion. Commentant le v. 1, il précise qu'Horace (Hor.) a rassemblé (*congessit*) les plus importants des préceptes de Néoptolème ; nulle part, il ne mentionne la *Poétique* (*Poet.*) d'Aristote, dont la présence, au temps d'Hor., est possible dans des bibliothèques romaines, comme celle de Faustus Sylla, un des fils du dictateur ; ce dernier avait ramené d'Athènes à Rome la bibliothèque péripatéticienne d'Apellikôn de Téos. Le Lycée avait des représentants à Rome, tel Athénée de Séleucie [1]. Hor., quant à lui, ne paraît pas avoir eu un accès direct à la *Poet.*, qui appartenait aux œuvres ésotériques d'Aristote ; toutefois, Néoptolème doit être un intermédiaire, si du moins est pris en compte le rôle de Philodème de Gadara, aîné et contemporain d'Hor. et dont il sera question à la fin de notre article [2].

Dans le courant du XV[e] siècle, on redécouvre le texte grec d'Aristote, ce dont témoigne la monumentale édition d'Alde Manuce, parue à Venise en

---

1. G. CALBOLI, « Retorica » dans *Enciclopedia Oraziana*, Rome, vol. 2, 1997, p. 942-947 (p. 943) ; J. BARNES et M. GRIFFIN (éd.), Philosophia togata II *: Plato and Aristotle at Rome*, Oxford, 1997 : nulle mention, dans les index sélectifs, de la *Poet.* ni d'Hor.

2. C. O. BRINK, *Horace on Poetry. Prolegomena to the Literary Epistles*, Cambridge, 1963, p. 139.

cinq volumes, de 1495 à 1498. La *Poet.* n'y figure pas, mais est éditée dans un volume de 1508 qu'Alde consacre aux rhéteurs [3]. La seule allusion d'Alde à un ms. utilisé est vague [4], mais la bibliothèque du cardinal Bessarion apporte quelque clarté. Né à Trébizonde en 1403, Basilien Bessarion avait accepté la réunification, négociée en 1439, des Églises d'Orient et d'Occident. Il était archevêque de Nicée. Sa bibliothèque, riche de 752 mss, était à Rome dès 1443. Il la légua en 1468 à la République de Venise. Ses 482 mss grecs contenaient nombre d'œuvres majeures de philosophie, rhétorique, théâtre et histoire, dont l'inventaire de 1474 signale l'œuvre presque entière d'Aristote ; le *Paris. graec.* 1741 (fin X^e^ / début XI^e^ s.) contenait entre autres œuvres la *Poet.* [5] Après moult tergiversations, cette bibliothèque exceptionnelle fut enfin accessible en 1537 (actuelle Marciana). Politien s'en était vu refuser l'accès en juin 1491. Alde n'aurait donc pas pu utiliser ce ms. (ou une copie) pour son édition de 1508 ? Différents indices [6], certes ténus mais bien établis, permettent de penser que certains, tel Lorenzo Valla (1407-1457), ont eu accès, même avant 1468, à la bibliothèque de Bessarion ou à des copies de ses mss. La chasse des mss, à cette époque, tient parfois du roman policier [7].

L'édition par Alde en 1508 va stimuler l'intérêt pour la *Poet.* d'Aristote et conduire à sa confrontation avec l'*AP* d'Hor. Toutefois, l'intérêt pour la *Poet.* n'était pas nouveau : traductions latines de Guillaume de Moerbeke en 1278 et de Giorgio Valla en 1498, commentaire d'Averroès édité en 1481 puis en 1515. Au début du XVI^e^ siècle, de nouveaux commentaires de la *Poet.* sortent [8]. La période connaît aussi un engouement pour l'*AP* : les mss,

3. [*Rhetores Graeci* I], novembre 1508 (A. RENOUARD, *Annales de l'imprimerie des Aldes*, Paris, vol. 1, 1803, p. 88-90). C'est le titre uniforme donné à *Rhetores in hoc volumine habentur hi* [...] *Aristotelis* [...] *ars poetica* [...] (http ://www.sudoc.fr/100253857). La dédicace cite les auteurs édités, mais ne mentionne pas la *Poet.* : G. ORLANDI, *Aldo Manuzio editore. Dediche. Prefazioni. Note ai testi*, Milan, vol. 1, 1975, p. 97.

4. G. ORLANDI, *op. cit.* (n. 3), vol. 2, p. 323 (n. 15).

5. M. LOWRY, *Le monde d'Alde Manuce*, trad. franç., [Paris], 1989, p. 237 et s. ; L. LABOWSKY, *Bessarion's Library and the Biblioteca Marciana*, Rome, 1979, p. 15, 191.

6. S. PAGLIAROLI, « Lorenzo Valla e la Poetica di Aristotele » dans *Studi medievali e umanistici* 2 (2004), p. 352-356 ; G. GERMANO, *Il* De Aspiratione *di Giovanni Pontano e la cultura del suo tempo, con un' Antologia*, Naples, 2005, p. 168-170 : Pontano, sans doute grâce à Valla, a utilisé le commentaire homérique d'Eustathe (XII^e^ s.), qui n'existait en Italie que dans la bibliothèque de Bessarion.

7. R. SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV*, édit. revue par E. Garin, 2 vol., Florence, 1967 [1905-1914[1]].

8. D. JAVITCH, « The Assimilation of Aristotle's Poetics in Sixteenth-Century Italy » dans G. P. NORTON (éd.), *The Cambridge History of Literary Critisism. Volume 3: The Renaissance*, Cambridge, 1999, p. 53-65 (p. 53-55).

dont certains commentés, abondent [9], mais les rapprochements entre les deux œuvres ne vont se développer, semble-t-il, qu'au début du XVIe siècle. Les humanistes trouvèrent alors dans la *Poet.* (mais aussi dans la *Rhetor.*) une réponse à leur désir de classer et définir les genres poétiques selon leur forme et leur fonction ; ils auront tendance à voir dans l'apport conceptuel d'Aristote un système approfondi, ce que la *Poet.* n'est pas [10]. Cette fusion, parfois exagérée, entre Aristote et l'*AP* fut une période d'effervescence. Toutefois, certains théoriciens ne participent pas à ce courant : le *De poetice* de Fonzio (env. 1491) est une œuvre influente qui se situe en dehors de la *Poet.* ; le *De arte poetica* de Vida (1527), qui connut dix-neuf éditions du vivant de son auteur (1480/1485-1566), s'il reconnaît l'influence d'Hor., s'intéresse à l'imitation créatrice (avec pour modèle Virgile) et est étranger à la problématique aristotélicienne [11]. Par ailleurs, jusqu'au début du XVIe siècle, dominait l'interprétation rhétorique de l'*AP* ; dans la ligne de Quintilien (I, Préface, 2 ; VIII, 3, 60), l'*AP* sert de théorie poétique [12]. Le commentaire de l'*AP* par Josse Bade en 1503 représente bien cette tendance, opportunément rappelée dans un article récent, qui, toutefois, semble retarder le moment de la fusion entre la *Poet.* et l'*AP*. En effet, avant Robortello (1548) et Maggi (1550), qui avaient l'avantage de commenter et la *Poet.* et l'*AP*, Parrasio et Willichh s'étaient attelés à ce chantier [13].

---

9. P. O. KRISTELLER, Iter Italicum. *A Finding List of Uncatalogued or Incompletely Catalogued Humanistic Manuscripts of the Renaissance in Italian and Other Libraries*, Londres, vol. 1-3, 1963-1983 : plusieurs de ces mss sont anonymes ou d'attribution incertaine. La production de mss reste importante après 1450 et même après 1470, début de l'imprimerie en Italie (vol. 1, p. XXII) ; K. FRIIS-JENSEN, « Commentaries on Horace's *Ars of Poetry* in the Incunable Period » dans *Renaissance Studies* 9 (1995), p. 228-239.

10. M. T. HERRICK, *The Fusion of Horatian and Aristotelitian Literary Criticism, 1531-1555*, Urbana, 1946, a relevé patiemment les parallèles entre la *Poet.* et l'*AP* chez des humanistes sur fond d'enjeux esthétiques, qu'on peut discuter (c.r. de H. F. BOUCHERY dans *RBPhH* 27 [1949], p. 175-179), mais il faut reconnaître le mérite de ce livre, jugé un peu vite « rébarbatif, faute de composition », qui ne serait qu'accumulation de matériaux sans dégager « l'ampleur du sujet » (A.-M. GUILLEMIN dans *REL* 26 [1948], p. 379-381, pourtant bonne philologue que, sans doute, n'intéressait pas cet aspect de la redécouverte du texte grec d'Aristote) ; E. TUROLLA, « Aristotele e le 'Poetiche' del Cinquecento » dans V. BRANCA (éd.), *Dizionario critico della letteratura italiana,* Turin, vol. 1, 1986², p. 132-137 ; D. JAVITCH, art. cité (n. 8), p. 55-65.

11. J. IJSEWIJN et D. SACRÉ, *Companion to Neo-Latin Studies*, Leuven, vol. 2, 1998², p. 315 ; R. SCRIVANO, « Vida » dans *Enciclopedia Oraziana*, Rome, vol. 3, 1998, p. 507-508 et F. TATEO, *ibid.*, p. 571b ; J. PAPPE, *Vida. De arte poetica*, Genève, 2013 (édition et traduction).

12. K. FRIIS-JENSEN, art. cité (n. 9).

13. R. GLINATSIS, « L'*Épître aux Pisons* à la Renaissance : entre influence rhétorique et subordination à Aristote » dans *REL* 91 (2013), p. 231-248 (p. 233 et 240). C'est sans doute l'influence de M. T. HERRICK, *op. cit.* (n. 10), p. 2, qui fait privilégier Robortello et Maggi.

**Parrasio**

Aulo Giano Parrasio (Parrhasius, 1470-1522), originaire de Calabre, fut formé à Naples (Académie de Pontano), Rome (enseignement de Leto), Milan. Dès ce moment, il étudie le grec. Successivement professeur à Vicence, Padoue, Cosenza (Calabre) et Rome, collectionneur de mss, philologue dans la ligne moderne de Politien, de Béroalde sr, il s'intéressa particulièrement à Hor. et donna des cours sur l'*AP* [14]. Son commentaire posthume est attentif aux idées littéraires d'Hor. (*natura* / *ars* ...), au lexique et très occasionnellement à l'établissement du texte [15]. Après quelques pages de généralités (f. 1-6), il procède par lemmes. Parrasio développe la pensée d'Hor., parfois sous une forme qui rappelle la paraphrase, mais aussi en rapprochant des auteurs anciens. Il est attentif aux *realia*, et même hors de propos (f. 39 r° ad *sexquipedalia*). Parmi les autorités qu'il invoque (Cicéron, Platon, Philostrate, Terentius Scaurus, Donat ...), attachons-nous à Aristote. Dès le début : *Scripserunt de ea* [*poetica*] *ex iis, qui ad nostram peruenere memoriam, Neoptolemus, Aristoteles, et utrumque imitatus est Q. Horatius Flaccus* (f. 4 v°). On a vu que Porphyrion, au v. 1 de l'*AP*, signalait Néoptolème de Parion comme source d'Hor. Parrasio ajoute Aristote. Pourquoi, sinon parce que le rapprochement de l'*AP* avec Aristote était dans l'air du temps ? En trois autres passages, Parrasio renvoie nommément à Aristote, mais sans grande précision : pas de titre d'œuvre, pas de reprise en grec ni même en latin des termes d'Aristote ; il s'agit des débuts de la tragédie (*AP*, 275-284) avec les Doriens dans le Péloponnèse (f. 63, où Parrasio doit se souvenir de *Poet.,* 1448a, 28-35) et de l'évolution de la tragédie (f. 64 r° : *Poet*., 1449a, 7 et s., plus développé). Le commentaire des v. 202-219 sur la musique renvoie nommément à Aristote, *octauo Politicorum* (*Polit.*, 1340b, 20 - 1342b, 34), où il est question de la *catharsis* opérée par la musique ; le rapport avec le texte d'Hor. n'est pas clair.

Quatre renvois à Aristote, donc, sans beaucoup de précisions. En cinq autres endroits au moins, Parrasio aurait pu renvoyer à Aristote :

– f. 26 v° *ad AP*, 43 sur la distinction entre le poète (qui choisit certains épisodes) et l'historien (l'ordre naturel des évènements). On songe à *Poet.*, 1451a, 36 - 1451b, 11. Parrasio oppose là aussi art et nature ; *Poet.*, 1447a, 13 voyait dans l'art une imitation de la nature ;

---

14. F. Tateo, « Parrasio » dans *Enciclopedia Oraziana*, Rome, vol. 3, 1998, p. 388-390.

15. [Aulo Parrasio], *Ars poetica, cum commentario A. Iani Parrhasii*, Naples, 1531, 85 f. ; réédit. 1533, 1536, 1553, dans édit. Fabricius 1580 ; copie numérisée : *Google. Recherche de livres* (http://books.google.be/books?id=UjguimQMWZMC) ; voir aussi le site Internet *Renaissances d'Horace*, Université de Paris III (http://www.univ-paris3.fr/medias/fichier/parrhasioars_1431373182914.pdf).

– f. 49 r° - 50 r° *ad AP*, 156-157 sur la conformité des caractères à la nature. Parrasio renvoie à Varron. *Poet.,* 1454a, 17 et s. donnait des critères généraux ;

– f. 53 r° *ad AP*, 189-190 sur les cinq actes de la tragédie. *Poet.*, 1451a, 16 et 1459a, 17 n'envisageait que l'unité d'action ;

– f. 53 r° *ad AP*, 191-192, *deus ex machina* : *Poet.*, 1454a, 37 - 1454b, 8 ;

– f. 68 v° *ad AP*, 317-318 : la poésie imite la vie. Écho possible de *Poet.*, 1447a, 13 et s. et 1448b, 5 et s.

Les échos d'Aristote dans l'*AP* n'ont pas échappé à Parrasio, mais l'absence de détails (références, comparaison des termes grecs et latins ...) permet de conclure qu'il a une connaissance indirecte de la *Poet.* [16] ; il reflète l'engouement suscité par la redécouverte du texte grec et les cours de Studium, comme ceux d'Ermolao Barbaro (Hermolaus Barbarus, 1454 env.-1493) : autour de 1484, ce dernier inclut la *Poet.* dans ses leçons sur Aristote à Venise, chez lui, et que fréquente une assistance nombreuse [17]. Alde (qui édite en 1508 la *Poet.*) avait dit de lui : *Graece didicit Hermolaus Barbarus* [18].

## Willich

Josse Willich (Jodocus Vuillichius, 1501-1552) vit le jour à Rössel, près de Koenigsberg. Médecin, il fut également professeur de grec et de latin à Francfort-sur-l'Oder [19], où il avait été formé. On lui doit des ouvrages de

16. Raison vraisemblable pour laquelle B. WEINBERG, *A History of Literary Criticism in the Italian Renaissance*, 2 vol. (numérotation continue), Chicago, 1961, p. 96 et s., ne signale pas ce fait.

17. E. BIGI, « Barbaro » dans *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, vol. 6, 1964, p. 97a ; E. TUROLLA art. cité (n. 10), p. 132a ; V. BRANCA, *Ermolao Barbaro.* Epistolae, Orationes et Carmina, 2 vol., Florence, 1943 (édit. critique), vol. 2, p. 107, discours 3, Venise, 1484, à ses disciples : comprendre *uerba* et *sensum* d'Aristote, recourir aux commentateurs (*expositores*, dont il est question dans plusieurs lettres, particulièrement de Thémistios), étudier *tout* Aristote (e.a. *ad poeticen*, p. 108) ; vol. 1, p. 91, lettre 72, Venise, 1485, à un ami : insistance sur l'utilité des commentateurs d'Aristote, les propres travaux et cours de Barbaro (e.a. sur la *poetica*, p. 92), *omnes Aristotelis libros converto* (p. 92) : les projets de Barbaro étaient vastes (vol. 2, p. 37, lettre 121, Milan, 1488, p. 38 : traduire et commenter Aristote) et il en prit conscience : *comprimenda mihi est auiditas* (vol. 2, p. 33, lettre 115, Milan, 1488). Une lettre témoigne du succès des cours d'Aristote que Barbaro donnait chez lui (vol. 1, p. 77, lettre 61, Venise, 1484, à Giorgio Merula) : ces cours étaient réservés à deux, trois disciples ; cela s'est su, d'où *tantus mox concursus* (cf. p. 79, lettre 62).

18. G. ORLANDI, *op. cit.* (n. 3), p. 14.

19. Et non à Francfort-sur-le-Main (*L'Europe des humanistes*, Paris, 2003², s.v.) : *cis Viadrum* dans son commentaire de l'*AP*, *op. cit.* (n. 21), p. 6.

rhétorique, des éditions d'auteurs latins, qui se signalent par la collation de mss [20], et le commentaire de l'*AP* d'Hor. [21] Dans ce dernier ouvrage, après des prolégomènes (p. 7-32) sur les subdivisions du genre poétique vient, par lemmes, le commentaire suivi de l'*AP* (p. 33-187), divisé en trente-cinq préceptes (catalogue, p. 31-32), dont le nombre ne correspond guère à celui qu'on peut tirer de cette œuvre. Willich se réfère à de nombreux auteurs anciens et contemporains ; parmi ces derniers : Rodolphe Agricola, Érasme (son nom y figure bien, en milieu réformé), Pontano, Vida (« *in poetica* »), Ermolao Barbaro, [Tanaquil] Faber (Lefèvre d'Étaples). De nombreux termes et expressions en grec émaillent son commentaire ; leur origine n'est pas toujours précisée, mais le renvoi aux *Rhetores* est récurrent : *consulendi sunt Grammatici cum Rhetoribus* (p. 64, etc.).

Dès le début (p. 8), Willich signale qu'Hor. tire de Néoptolème de Parion la plupart de ses préceptes et, à la page suivante, il ajoute : *quid sit poetica, quae sint eius* formae *quarum singulae quantam* facultatem *habeant*, ex quot, et qualibus *constent* partibus *eruditissime* περὶ ποιητικῆς *Aristoteles docendi uerus artifex* [...] *prodidit.* On a là une traduction presque littérale du début de la *Poet.* d'Aristote (1447a, 8-11) : j'ai souligné *formae*, qui correspond à εἰδῶν ; *facultatem*, à δύναμιν ; *ex quot et qualibus partibus*, à ἐκ πόσων καὶ ποίων μορίων. Willich condense cependant.

Près de trente passages du commentaire de Willich font nommément et presque toujours précisément référence à Aristote (*Poet.* et quelques autres œuvres) [22]. Il est permis de conclure : Willich produit le premier commentaire imprimé de l'*AP* qui établit des comparaisons précises avec la *Poet.* ; le procédé de comparaison est comme mis au point par Willich et devient un moyen de comprendre Hor. à la lumière d'Aristote ; pour Willich, il y a unité de pensée des deux sur la poétique [23]. Dans le rapprochement entre

20. R. SCHWARZE, « Willich » dans *Allgemeine deutsche Biographie*, Leipzig, vol. 43, 1898, p. 278-282 ; E. SCHÄFER, « Germania » dans *Enciclopedia Oraziana*, Rome, vol. 3, 1998, p. 551a (quelques lignes sur Willich, qui n'a pas de notice propre).

21. [Josse Willich], *Iodoci Vuillichii commentaria in Artem poeticam Horatii*, Strasbourg, 1539, 187 p. ; réédit. 1545 ; copie numérisée : *Google*, *Recherche de livres*, (cf. n. 15), e.a. http://books.google.be/books ?id=CmE6AAAAcAAJ.

22. M. T. HERRICK, *op. cit.* (n. 10) : l'index renvoie aux parallèles patiemment établis par M. T. Herrick.

23. E. SCHÄFER, art. cité (n. 20). Cherchant à comprendre Hor. à la lumière d'Aristote (qu'il connaît bien pour s'être occupé de lui plus d'une fois), Willich innove en montrant leur unité de pensée. M. T. Herrick ne mettait guère en valeur cette innovation de Willich ; voir la n. suivante.

les deux œuvres, cela rend à Willich une primeur qui lui était plus ou moins refusée [24].

Le procédé de comparaison existe donc avec Willich. Il va exploser par la suite : Robortello en 1548, avec des renvois chroniques du type *sicut etiam praeclare docet Aristoteles in Poetica* (dès la p. 4) ; Maggi (1550), Grifoli (1550), Denores (1553), Luigini (1554), Nanninck (mort en 1557 et commentaire posthume dans Torrentius, 1608). Les choses se calment avec Irenicus (1567), d'où la tranche chronologique (1531-1555) retenue par Herrick. Le procédé paraît un peu caricatural chez Jean Sturm [25], est présent, mais sans grande précision ni citation ou emprunt de vocabulaire, chez Colonio (1587), qui clôt le XVIe siècle [26].

La fièvre aristotélicienne des commentaires de l'*AP* n'avait pas gagné les éditions complètes d'Hor. On ne trouve rien dans les *Annotationes* d'Alde qui accompagnent son édition (1509²), dans les notes des éditions Glareanus (1535) et Pictor (1535), dans les *Variae lectiones* de Muret (1555), dans les *Diatribae* des éditions de Henri II Estienne (env. 1575 ; 1588²), dans les *Adversaria* de Turnèbe (1564-1573 et réédit.) ... Il en va au XVIIe siècle un peu différement. Daniel Heinsius, se basant sur Aristote, constamment cité dans ses *Animadversiones et notae* (édition d'Horace, 1612) [27], bouleverse l'ordre de l'*AP* : huit passages sont déplacés dans l'édition que le philologue de Leyde propose à la suite de la version traditionnelle ; Heinsius fut souvent mieux inspiré qu'ici. Les notes de Bond (1650, parmi tant de rééditions) et de Rutgers [28] ignorent Aristote. Kaspar von Barth (*Adversaria*, Francfort, 1624) mentionne, sans plus, Aristote parmi les sources de l'*AP*, nombreuses, précise ce critique assez redoutable. Les références aristotéliciennes sont absentes ou rares dans les éditions majeures des XVIIe et XVIIIe siècles, à l'exception notable d'André Dacier (1651-1722), qui traduisit et commenta la *Poet.* (Paris, 1692¹), où il alignait

---

24. Voir n. 13. M. T. HERRICK, *op. cit.* (n. 10), p. 86, reconnaissait tout de même : *In Willichius there is a characteristic mixture of the medieval tradition with Platonic, Ciceronian, Horatian, and Aristotelician theory.*

25. [Jean Sturm], *Commentarii in artem poeticam Horatii, confecti ex Scholis Io. Sturmii, Nunc primum editi, opera et studio Ioannis Lobarti Borussi*, Strasbourg, 1576, f. n.c. ; réédit. 1715 ; f. n.c. [A III] : *totam hanc doctrinam esse Aristotelicam*.

26. A. MOSS, « Horace in the Sixteenth Century: Commentators into Critics » dans G. P. NORTON, *op. cit.* (n. 8), p. 66-76.

27. Toutefois, Heinsius ne renvoie pas à Aristote dans plusieurs passages reconnus pour leurs affinités assez fortes avec la *Poet.* : v. 1-5, 23, 179-192 (au moins trois renvois possibles), 333-334.

28. Johannes Rutgers (1589-1625), *Notae in Horatium* dans l'édit. Robert Estienne, 1613 ; *Venusinae lectiones* dans l'édit. Schrevelius, 1670. Ces notes seront reprises dans d'autres édit. d'Hor. : à Utrecht en 1694 ; éd. Burman, 1699 (avec corrections et compléments) ; à Londres, 1702 (accompagnant l'édit. Talbot).

les comparaisons avec l'*AP*. Son édition posthume d'Hor. (4 vol., Hambourg, 1733[5]), par rapport à son travail antérieur (édition de 1691, par exemple), contient un plus grand nombre de parallèles avec la *Poet.* ; il est malaisé de cerner la part de Dacier lui-même dans les ajouts de parallèles, déjà établis toutefois dans son commentaire de la *Poet.*

Le XIX[e] siècle ne connaît pas de bouleversements. Orelli rappelle le témoignage de Porphyrion sur l'influence de Néoptolème de Parion ; il objecte ensuite que les parallèles sont moins nombreux que des commentateurs ne l'affirment (édit. 1837-1838[1], p. 571). Dans sa seconde édition, il ajoute à cela qu'Hor. suit souvent les grammairiens alexandrins et n'a pas lu Aristote (1886-1892[2], p. 566) [29]. Le problème était bien posé ; il va occuper une partie des débats sur l'*AP.*

## Et aujourd'hui ?

Au XX[e] siècle, un accord se dégage : il n'y a pas de lien direct entre Aristote et Horace ; Néoptolème est un intermédiaire possible ; on suit donc Porphyrion [30]. Mais l'intérêt se porte sur le plan de l'*AP.* Norden, en 1905, distingue deux parties : *ars* et *artifex*. Cette bipartition est remise en cause par Brink, à la suite du déchiffrement des papyrus de la bibliothèque de Philodème de Gadara à Herculanum ; le Περὶ ποιημάτων - *De poematis* (*De poem.*) de ce dernier permet de reconstituer l'enseignement de Néoptolème, distinguant trois parties dans la poétique (ce que Philodème récuse) : ποίημα (*ars*, le style), ποίησις (*res*, le contenu) et ποιητής (*poeta*, le poète) [31]. Brink considère que ce plan tripartite a fortement marqué l'*AP* ; cette influence n'est pas sûre [32] et Brink construit hypothèse sur hypothèse : si l'une est infirmée, l'édifice s'écroule [33].

---

29. Les parallèles sont cependant entrés dans les habitudes des commentateurs : Kiessling et Heinze (1914[4]) citent trente-deux fois Aristote (*Poet.* et aussi *Rhetor.*).

30. C. O. BRINK, *op. cit.* (n. 2), p. 100, 139 et s. ; L. GOLDEN, « Reception of Horace's Ars Poetica » dans G. DAVIS (éd.), *A Companion to Horace*, Chichester, 2010, p. 391-413 (p. 394).

31. C. O. BRINK, *op. cit.* (n. 2), p. 1-152 (spécial. p. 29 et s., 60 et s.) ; R. S. KILPATRICK, « Arte poetica » dans *Enciclopedia Oraziana*, Rome, vol. 1, 1996, p. 311-315.

32. C. MANGONI, *Filodemo. Il quinto libro della poetica (PHerc. 1425 e 1538)*, Naples, 1993 (édit., trad. et comment.), p. 36 et s. : le début du l. V du *De poem.* (col. I-XII 9) met en scène Héraclide du Pont, et non Néoptolème ; cf. p. 57.

33. Les critiques contre C. O. Brink porteront principalement sur l'influence que la division tripartite de Néoptolème, supposée reconstituée grâce à Philodème, aurait eue sur l'*AP* : G. WILLIAMS dans *JRS* 54 (1964), p. 186-196 ; G. M. A. GRUBE dans *Phoenix* 19 (1965), p. 77-82 ; N. RUDD, *Horace. Epistles Book II and Epistle to the Pisones ('Ars poetica')*, Cambridge, 1989 (édit. et comment.), p. 25. Par la suite, C. O. BRINK, *Horace on Poetry. II: The Ars poetica*, Cambridge, 1971 (édit. et

Aujourd'hui, les commentateurs, tel Rudd, reprennent certains parallèles entre Aristote et l'*AP*. L'*Enciclopedia Oraziana* n'a pas de notice sur Aristote dans la section « Personaggi » du premier volume, puisque Hor. ne le nomme pas, au contraire de nombreux philosophes ; toutefois, l'index des noms (vol. 3, p. 929 et s.) a une entrée « Aristote », bien fournie. Enfin, Aristote est parfois invoqué pour des conjectures célèbres [34].

**Philodème de Gadara, le chaînon qui manquait**

À Herculanum, recouverte des cendres du Vésuve en 79 de notre ère, la Villa des Pisons, renommée Villa des Papyrus, dévoile en 1782-1784 la bibliothèque dite de Philodème de Gadara. Né en Syrie en 110/100, celui-ci étudie à Athènes et adhère à l'épicurisme ; son maître est Zénon de Sidon. Vers 75, il est en Italie, protégé des Pisons. Il écrit et enseigne avant de mourir en 35/30. Herculanum, comme Naples, était un centre de l'épicurisme romain. Les papyrus retrouvés dans la Villa des Pisons contenaient les œuvres de Philodème et d'autres auteurs, sur des sujets variés : philosophie, rhétorique, musique, éthique, économie [35] ... Si son style est assez prolixe et laborieux (et accroît les difficultés papyrologiques), Philodème nous offre pour la première fois un relais entre Aristote et Hor. sur les théories poétiques. Trois phrases d'Épicure faisaient passer les Épicuriens pour des êtres fermés à la poésie ; que penser alors de Lucrèce, et maintenant de Philodème [36] ? Hor. a dû le connaître personnellement. Toutefois, si Virgile, Plotius Tucca, Varius Rufus et Quintilius Varus, amis d'Hor., sont bien attestés comme membres du cercle épicurien de Naples (Probus, *Vita Vergilii*, p. 43 Diehl) et comme destinataires d'œuvres de Philodème [37], une forte incertitude plane sur le nom d'Hor. Ce dernier serait restitué à partir des trois lettres -τιε (*P.Herc.* 253, fgt 12), d'où Ὁράτιε, mais Πλώτιε (Plotius

---

comment.), p. 468 et s., insistera prudemment sur la grande liberté de composition, examinée alors par groupes réduits de vers ; C. O. Brink est donc loin de Néoptolème, ce que soulignera G. Williams, son contradicteur : *CR* n.s., 24 (1974), p. 52-57 (p. 53).

34. *AP* 172 *spe longus* (trait de caractère du vieillard), peu compréhensible (ami des longs espoirs, lent à espérer ?), que Benley (1711) corrige en *spe lentus* (lent à espérer) avec l'appui d'Aristote, *Rhetor.,* 1390a, 4 δυσέλπιδες ; au même vers, *auidusque futuri* est corrigé en *pauidusque f.* par Bentley avec l'appui de *Rhetor.*, 1389b, 29-30 καὶ δειλοὶ καὶ πάντα προφοβητικοί. N. RUDD, *op. cit.* (n. 33), reprend ces conjectures.

35. M. GIGANTE, *Philodemus in Italy. The Books from Herculanum*, trad. angl. (de l'édit. ital., 1990), Ann Arbor, 1995, p. 6-17 ; K. GANTAR, « Filodemo » dans *Enciclopedia Oraziana*, Rome, vol. 1, 1996, p. 737-738.

36. D. CLAY, « Framing the Margins of Philodemus and Poetry » dans D. OBBINK (éd.), *Philodemus and Poetry. Poetic Theory and Practice in Lucretius, Philodemus and Horace*, Oxford, 1995, p. 3-14 (p. 3-6).

37. S. OBERHELMAN et D. ARMSTRONG, « Satire as Poetry and the Impossibility of Metathesis in Horace's Satires » dans D. OBBINK, *op. cit.* (n. 36), p. 233-254 (p. 236).

Tucca) a l'avantage d'être attesté ailleurs comme membre de ce cercle (*P.Herc.Paris.* 2, fgt 279a). Il serait cependant étrange qu'Hor. ait ignoré l'enseignement de Philodème, qui eut un rayonnement certain [38]. Hor. fait d'ailleurs nommément allusion à une de ses épigrammes (*Sat.*, I, 2, 121).

En 1918 commence, avec Jensen, la publication des papyrus d'Herculanum contenant des œuvres de Philodème. Son *De poem.* nous intéresse particulièrement [39], puisqu'il permettrait, avons-nous vu, de reconstituer Néoptolème et ainsi de vérifier l'exactitude de Porphyrion, qui signalait l'influence déterminante de Néoptolème sur l'*AP.* Cette reconstitution s'opère à partir de la contradiction que Philodème porte à Néoptolème. Plus généralement, on découvre dans ce *De poem.* la plupart des théories littéraires en cours depuis Aristote [40], Philodème ayant l'habitude d'exposer la position d'un adversaire pour la réfuter ensuite [41]. Un problème central du livre V du *De poem.* est celui de l'utilité de la poésie et de ses rapports avec la philosophie. Philodème privilégie le contenu ; le style, quelles que soient ses beautés, ne se suffit pas à lui-même ; une poésie philosophique est impossible. Dans l'acquisition de la vertu et du bonheur, la poésie est néfaste ; elle s'admire en fait pour elle-même, pour sa beauté (τέρψις). Plusieurs passages de l'*AP* attribuent au contraire un rôle éducateur à la poésie (*pulchra* [...] *dulcia poemata*, 99 ; *prodesse aut delectare*, 333 ; *miscuit utile dulci*, 343) [42]. Ailleurs encore, Hor. s'oppose à Philodème, comme au début de l'*AP* (*monstre ridiculum*) : dans les descriptions, il se rallie au réalisme strict de Néoptolème, que réfutait Philodème [43].

D'autres passages encore de l'*AP* peuvent être rapprochés du *De poem.* :

– *AP*, 38 et s. (choix du sujet et expression sont dépendants) : *De poem.*, V, col. 14, 23 - col. 15, 26 Mangoni ; voir aussi Clay (n. 36), p. 249-251 ;

---

38. M. GIGANTE, *op. cit.* (n. 35), p. 15 et s.
39. C. MANGONI, *op. cit.* (n. 32) ; R. JANKO, *Philodemus.* On Poems. *Book 1*, Oxford, 2000 (édit., trad. et comment.) ; ID., *Philodemus.* On Poems. *Books 3-4 with the Fragments of Aristotle On Poets*, Oxford, 2011 (id.).
40. C. MANGONI, *op. cit.* (n. 32), p. 26 et s. ; D. OBBINK, *op. cit.* (n. 36), p. 3 et s., 6 et 9 ; M. GIGANTE, *op. cit.* (n. 35), p. 30 et s. ; R. JANKO, *op. cit.* (n. 39, *Books 3-4*), p. 228 et s. Les commentaires de C. Mangoni et R. Janko entrent dans les détails, alignant fgts et *test.* d'auteurs oubliés.
41. L'état des papyrus (lettres calcinées ...) entraîne des problèmes d'attribution : est-ce Philodème ou un autre qui défend telle position ? R. Janko n'a peut-être pas toujours la prudence dont se réclamait C. MANGONI, *op. cit.* (n. 32), p. 28.
42. C. MANGONI, *op. cit.* (n. 32), p. 36, n. 44 ; 185 et s. ; 242 et s. ; N. PACE, « La poetica epicurea di Filodemo di Gadara » dans *Rh M* 152 (2009), p. 235-264.
43. K. GANTAR, art. cité (n. 35), p. 738a.

– *AP*, 291 et s. (*labor limae*) : *De poem.*, V, col. 12, 5-9 Mangoni ;

– *AP*, 306 et s. (ce qui convient) : c'est le πρέπον du *De poem.*, V, col. 38, 22 - col. 39, 10 Mangoni ;

– *AP*, 408 (*natura an arte*) : *De poem.*, V, col. 14 Mangoni ;

– *AP*, 414 (*tibicen*) : *De poem.*, V, col. 11 Mangoni.

Les autres livres du *De poem.* se prêtent à des rapprochements, que ne manque pas de faire Janko. Là aussi, Hor. s'oppose à Philodème :

– *AP*, 86-92 (chaque genre a son mètre particulier) : *De poem.*, IV, col. 114 Janko ;

– *AP*, 231-239 (on ne mélange pas les genres, alors que Philodème opposait l'exemple des auteurs tragiques composant des drames satyriques) : *De poem.*, IV, col. 111 Janko.

La définition des genres poétiques doit beaucoup à Aristote. Si sa *Poet.* n'avait plus guère de lecteurs au temps d'Hor., Philodème devait la connaître [44] ; peut-être l'avait-il lue dans la bibliothèque de Faustus Sylla en Campanie ou bien avant, à Athènes. L'influence d'Aristote put aussi être indirecte, par les exposés théoriques, intenses, semble-t-il, à l'époque hellénistique. Philodème en témoigne et, à travers ce dernier, Néoptolème. Dédié aux Pisons dans l'entourage desquels Philodème vivait, l'*AP* refléterait la volonté de donner de la poésie une autre vue, la réconciliant avec la philosophie, conciliant l'utile et l'agréable ; le souvenir de Virgile, l'ombre d'Auguste ont peut-être eu un rôle ...

L'enthousiasme des humanistes à la lecture du texte grec de la *Poet.* entraîna des excès : expliquer l'*AP* par la *Poet.* L'enthousiasme dura quelques dizaines d'années tout de même. La découverte et le déchiffrement patient des papyrus d'Herculanum ouvrent maintenant de nouvelles perspectives ; on devrait mieux cerner les influences respectives d'Aristote, Néoptolème et Philodème. Les papyrologues montrent la voie, il faut les suivre [45]. Hor. a médité les débats de son temps, s'est enrichi à la lecture ou à l'écoute de Philodème, même s'il s'opposait à lui. Est-ce pour cette raison qu'il ne semble pas faire partie du cercle épicurien de Naples ?

Bernard STENUIT
stenuit-barqui@orange.fr

44. R. JANKO, *op. cit.* (n. 39, *Books 3-4*), p. 221 et 397.

45. M.-A. ZAGDOUN, « Échos de la Poétique d'Aristote à Rome » dans Y. LEHMANN (éd.), Aristoteles Romanus, Turnhout, 2013, p. 535-546, est une approche suggestive.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 117-143.

# DE L'ANTIQUITÉ AU TOTALITARISME : LE PLATON POLITIQUE D'HANNAH ARENDT

*Résumé*. — Cet article pose que la lecture de Platon a influencé le développement de la philosophie politique d'Hannah Arendt (1906-1975). Il esquisse le profil du « Platon politique » arendtien et met en lumière les inspirations que l'œuvre platonicienne a insufflées au projet philosophique d'H. Arendt, en portant une attention particulière au thème du totalitarisme. Il démontre que la lecture d'H. Arendt a été fortement influencée par les interprétations idéologiques de Platon des années 1930 et 1940, et par les travaux et la méthode d'interprétation développée par Martin Heidegger.

*Abstract*. — This article argues that the reading of Plato has had an influence on the development of Hannah Arendt's (1906-1975) political philosophy. It sketches H. Arendt's profile of the "political Plato" and shows how Plato's philosophy inspired H. Arendt's philosophical project. It pays a special attention to the subject of totalitarianism. It shows that H. Arendt's reading was greatly influenced by the ideological interpretations of Plato of the 1930's and 1940's, and by the work and the method of interpretation developed by Martin Heidegger.

La biographie et l'œuvre d'Hannah Arendt [1], penseur politique d'origine juive allemande, émigrée aux États-Unis, ont été profondément marquées du sceau du nazisme. Après une thèse de doctorat consacrée au concept

---

1. La biographie et l'œuvre d'Hannah Arendt ont été l'objet d'une abondante littérature secondaire depuis le début des années 1980. Parmi les biographies, la meilleure est parue pour la première fois en 1982 : E. YOUNG-BRUEHL, *Hannah Arendt. For Love of the World*, New Haven - Londres, 2e édition, 2004, traduite en français par J. ROMAN et E. TASSIN sous le titre *Hannah Arendt* (Paris, 2011). Publiée tôt après le décès d'H. Arendt, elle présente certaines lacunes documentaires, que l'on pourra combler en se référant à la correspondance entre Hannah ARENDT et Martin HEIDEGGER (1925-1975) et à la correspondance entre Hannah ARENDT et Karl JASPERS (1926-1969). Parmi les autres biographies, citons S. SWIFT, *Hannah Arendt*, Londres - New York, 2009 ; J. KRISTEVA, *Hannah Arendt: Life is a Narrative*, Toronto, 2001 ; M. LEIBOVICI, *Hannah Arendt. La passion de comprendre*, Paris, 2000 ; S. COURTINE-DENAMY, *Hannah Arendt*, Paris, 1998. Au nombre des ouvrages introductifs à la pensée d'Hannah Arendt, voir les études pionnières de M. CANOVAN (1994) ; S. BENHABIB (1996). Plusieurs ouvrages couvrant de nombreux aspects de l'œuvre arendtienne sont parus récemment. Voir notamment M. H. MCCARTHY (2012) ; S. BUCKLER (2011) ; A. YEATMAN, P. HANSEN *et alii* (dir.), *Action and Appearance: Ethics and the Politics of Writing in Hannah Arendt*, New York, 2011 ; R. BERKOWITZ, J. KATZ, T. KEENAN (éd.), *Thinking in Dark Times: Hannah Arendt on Ethics and Politics*, New York, 2010.

d'amour chez Augustin (1929), le climat politique du temps, marqué par la montée de l'antisémitisme et l'arrivée au pouvoir d'Hitler, conduit H. Arendt à délaisser la théologie et la philosophie pour le sionisme et le journalisme engagé. L'ouvrage qui a lancé sa carrière, *The Origins of Totalitarianism* (1951), est un produit de ces années. H. Arendt, qui se penche principalement sur le cas nazi, analyse certains fondements idéologiques et historiques des régimes totalitaires et leur structure institutionnelle. Ses recherches subséquentes, dédiées au totalitarisme stalinien, la plongent dans les écrits de Karl Marx. Cette période confirme son retour à la philosophie, et sa vocation de théoricien politique. Convaincue que le mépris du politique et de la liberté qu'elle reconnaît chez Marx ont des racines qui nous reconduisent aux origines de la tradition de pensée occidentale, H. Arendt abandonne l'étude du stalinisme au profit d'un examen critique des penseurs canoniques de Platon à Marx. Cette entreprise de déconstruction constitue le versant négatif d'une démarche de revalorisation du politique qui entend répliquer à notre tradition de pensée corruptrice et à la négation la plus parfaite du politique qu'incarne le totalitarisme. Le versant positif consiste à édifier une philosophie politique orientée vers l'action individuelle et collective, fondée sur un idéal s'inspirant à la fois de la démocratie grecque et de l'action des héros homériques. Ce projet prend forme dans *The Human Condition* (1958), que l'on a qualifié d'ouvrage « grec ». H. Arendt poursuit sa réflexion sur l'action dans *On Revolution* (1963), cherchant des appuis positifs dans les écrits des Pères Fondateurs et les exemples historiques des révolutions.

La pensée de Platon, qu'elle affectionne depuis le séminaire sur le *Sophiste* de Martin Heidegger en 1925 [2], fait des apparitions régulières dans ses écrits depuis les premières ébauches préparatoires à *The Human Condition* [3] jusqu'à son tout dernier livre, *The Life of the Mind* (1975). Elle s'infiltre dans les écrits où H. Arendt approfondit son étude de la tradition, tels « Tradition and the Modern Age » et « The Concept of History », et dans des textes théoriques consacrés aux principes du politique, comme « What is Authority? », « What is Freedom ? » et « Truth and Politics », publiés dans *Between Past and Future*. *Eight Exercises in Political Thought* (1961). En 1961, elle assiste au procès d'Adolf Eichmann – officier nazi chargé de l'organisation du transport des Juifs vers les camps –, dont elle propose un récit critique dans *Eichmann in Jerusalem* (1963). Ce livre, très controversé lors de sa parution, ouvre une nouvelle phase de l'œuvre arendtienne. La question de la culpabilité est à l'origine des recherches sur

2. Publié en 2001 : M. HEIDEGGER (1925).
3. Plusieurs de ces ébauches sont réunies par J. KOHN (éd.), *The Promise of Politics*, New York (2005).

les facultés de penser et de juger, auxquelles elle allait consacrer ses derniers écrits théoriques. Platon réapparaît en force dans des textes de cette période[4], tels « Some Questions of Moral Philosophy » (1965-1966) et « Thinking and Moral Considerations » (1971), dont H. Arendt a repris certains développements et conclusions dans son dernier ouvrage dans *The Life of the Mind*.

L'œuvre d'H. Arendt s'est nourrie de dialogues avec des penseurs de la tradition et certains de ses contemporains. Ces rapports ont été tantôt positifs, dans les cas de Montesquieu, Kant ou Tocqueville, tantôt négatifs, comme pour Hobbes et Hegel, voire ambivalents, quant à Marx et Heidegger chez les modernes, et Platon et Aristote chez les anciens[5]. L'approche arendtienne de ces textes ne saurait se confondre avec celle du philologue, de l'exégète ou de l'historien. Les philosophies inspirantes sont réduites à quelques grands concepts et les textes sont lus de manière sélective[6]. Les extraits cités sont sélectionnés en fonction de leur capacité à appuyer une thèse qu'H. Arendt souhaite mettre de l'avant, et leur contenu est sujet à reformulation, inversion, voire déformation, lorsque la démonstration l'exige : l'œuvre de Platon ne fait pas exception[7]. Cette approche est héritière en droite ligne des interprétations de la philosophie grecque proposées par Martin Heidegger à compter des années 1920, lesquelles, bien que proprement philologiques, entendent contribuer à la compréhension du présent[8]. H. Arendt découvre dans le passé des matériaux pour façonner des idéaux-types destinés à stimuler la réflexion de ses

4. Il ne sera pas possible, dans cet article, d'aborder cet aspect du Platon arendtien. Voir M.-J. LAVALLÉE, *Pensée, politique, totalitarisme. Lire Platon avec Hannah Arendt* [thèse de Ph.D], Montréal, Université de Montréal, 2015, chapitre 9 et notre article à paraître « Le "deux-en-un" : les origines platoniciennes de la banalité du mal ».

5. Voir, notamment les quelques travaux suivants (une bibliographie plus systématique apparaît dans M.-J. LAVALLÉE, *op. cit.* [n. 4], « Préface ») : Simona FORTI, « The Guilt of Tradition. Arendt's Critique of Hegel and Marx », traduit par R. HAUSHEER, dans G. WILLIAMS (éd.), *Hannah Arendt* (Critical Assessments of Leading Political Philosophers), Londres, 2006, vol. 4, p. 100-103 ; 107-108 [tiré de l'ouvrage *Vita della mente e tempo della polis. Hannah Arendt tra filosofia e politica*, Milan, 1994] ; T. WEISMAN, *Hannah Arendt and Karl Marx: On Totalitarianism and the Tradition of Western Political Thought*, Lanham, 2013 ; M. H. MCCARTHY (2012) [sur Aristote] ; D. R. VILLA (2008) ; R. BEINER, J. NEDELSKY (éd.), *Judgment, Imagination, and Politics: Themes from Kant and Arendt*, Lanham, 2001 ; M. LLOYD, « In Tocqueville's Shadow: Hannah Arendt's Liberal Republicanism », *Review of Politics* 57, 1 (1995), p. 31-58.

6. M.H. MCCARTHY (2012), p. 118.

7. J. KOHN (2005), p. 114 ; J. P. EUBEN (2005), p. 151 ; P. DEMONT (2001), p. 25 ; 30-31 ; 33.

8. Voir la description de l'analyse des dialogues par Heidegger : H. ARENDT (1971), p. 295. Voir aussi H. ARENDT (1954-1963), « Preface », p. 15 et J. P. EUBEN (2005), p. 162. Pour Heidegger, voir M. HEIDEGGER (1925), p. 19 et IDEM (1927), p. 48-49.

contemporains [9]. D'un point de vue théorique, le concept de lecture, issu des théories littéraires de la réception, décrit bien cette relation aux œuvres canoniques. Ce concept pose un lien actif et créatif entre le lecteur et le texte lu [10] : celui-ci s'insère dans l'horizon d'attente du lecteur, qui « actualise » le texte [11]. Or employer le qualificatif de lecture pour caractériser le rapport d'H. Arendt au corpus platonicien n'implique pas pour autant d'ignorer les écarts fréquents et criants entre cette lecture et les textes originaux, ni de passer sous silence sa prétention à nous révéler leur « vrai sens », à la suite de Heidegger.

Au contraire des autres grands noms de la tradition qui ponctuent les écrits arendtiens, la lecture de Platon a peu attiré l'attention dans la littérature critique [12], en dépit de sa récurrence. Ce silence n'est assurément pas étranger à la discrétion de Platon dans les textes publiés d'H. Arendt. Les développements qui le concernent occupent au mieux quelques pages, sinon quelques paragraphes, dans lesquels elle ressasse souvent les mêmes idées. Cette redondance n'est pas à porter au compte de l'insignifiance, elle laisse présager que les rôles attribués à Platon sont soigneusement circonscrits. Les documents non publiés du vivant d'H. Arendt nous renvoient un tout autre portrait. Platon est bien présent dans des conférences, essais et ébauches parus posthumes, et davantage encore dans des notes de travail réunies dans le *Journal de pensée* (*Denktagebuch*) [13], en particulier entre les années 1950 et 1955, période cruciale où H. Arendt échafaude la pensée politique développée dans *The Human Condition* [14] (désormais : *HC*).

---

9. K. M. McClure (1997), p. 54 ; B. Cassin (1996), p. 22-23 ; S. Benhabib (1990), p. 339-340 ; S. Buckler (2011), p. 46 ; M. G. Dietz (2005), p. 92-93.

10. H. R. Jauss (1972-1975), p. 48-49. Voir aussi C. Martindale (2006), p. 3-4 ; W. W. Batstone, « The Point of Reception Theory », dans C. Martindale, R. F. Thomas (éd.) (2006), p. 14 ; 18-19.

11. H. R. Jauss (1972-1975), p. 53. J. G. A. Pocock, en définissant le texte comme un « artefact littéraire possédant une certaine autorité », veut limiter les abus interprétatifs auxquels les théories de la réception exposent le texte, dès lors qu'elles acceptent que sa signification change au fil des lecteurs et des lectures (J. G. A. Pocock [1998], p. 38-39). H. R. Jauss, qui critique l'approche philologique (H. R. Jauss, [1972-1975], p. 48 ; 53), conteste cette conception (p. 51-52).

12. Elle a fait l'objet de traitements sommaires et partiels : voir D. R. Villa (2008) ; J. Taminiaux (1992) ; C. Vallée, *Hannah Arendt, Socrate, et la question du totalitarisme*, Paris, 1999 ; M. Abensour, « Against the Sovereignty of Philosophy over Politics: Arendt's Reading of the Cave Allegory », *Social Research*, 74, 4 (2007), p. 955-981 [traduit par M. Breaugh] ; M. Abensour (2006), en particulier p. 65-114 (sur l'Allégorie de la caverne) ; J. Sallis (2004), *Platonic Legacies*, Albany. Sur le rôle de la tradition chez H. Arendt, voir récemment M. H. McCarthy (2012) ; H. Mewes, *Hannah Arendt's Political Humanism*, Frankfurt am Main, 2009.

13. H. Arendt (1950-1975).

14. H. Arendt (1958).

Plusieurs parallèles probants peuvent être établis entre des motifs et concepts introduits dans le livre, qui concernent notamment Platon, et des notes au contenu très similaire, voire, plus détaillé, du *Journal de pensée*. Ces documents permettent, dans plusieurs cas, de reconstituer le raisonnement sous-jacent aux commentaires épars de l'œuvre publiée, et d'identifier des passages de dialogues auxquels H. Arendt se réfère sans les mentionner explicitement. Ils attestent qu'en dépit des apparences, Platon a été important dans l'atelier de pensée arendtien [15].

Dans cet article, nous envisagerons le Platon « politique » d'H. Arendt, lequel apparaît comme un penseur dogmatique, tyrannique, voire totalitaire, un ennemi farouche de la liberté et de la politique tout court. Ce Platon stéréotypé, presque caricatural, voit toute sa pensée scandée par la théorie des Idées [16]. Si H. Arendt décrit la pensée platonicienne comme déterminée, fermée, il est difficile d'échapper à l'impression que sa propre lecture doive s'envisager ainsi [17]. Reconnaître un tel Platon dans les dialogues requiert un effort d'imagination, qui a assurément alimenté la lecture d'H. Arendt [18], mais une telle altérité dénote aussi des intentions théoriques et une série d'a priori. Le Platon politique arendtien campe deux rôles principaux, celui de fondateur d'une tradition de pensée caractérisée par le mépris du politique et celui de contre-exemple pour penser. Les interprétations de la pensée de

---

15. Il est légitime de douter que l'on puisse attribuer à un penseur une influence notable alors qu'il n'apparaît que furtivement dans ses écrits, mais c'est aussi le cas chez Martin Heidegger. Ce n'est que la publication progressive de ses cours – certains de son vivant, d'autres non –, auxquels il réservait ses discussions de la pensée platonicienne, qui a permis de prendre la mesure de la dette contractée à l'égard de Platon pour le développement de ses idées philosophiques, principalement entre les années 1920 et 1940. Le texte « Platons Lehre von der Wahrheit » (en français : « La doctrine de Platon sur la vérité », cf. M. HEIDEGGER [1942]) a été publié en 1942. Il s'inspire de cours des années 1930, mais il présente des revirements théoriques majeurs quant à ceux-ci, bouleversant l'image du « Platon heideggérien ». Ces cours sont parus sous le titre *Vom Wesen der Wahrheit: Zu Platons Höhlengleichnis und Theätet* (M. HEIDEGGER [1931-1932], *The Essence of Truth. On Plato's Cave Allegory and* Theaetetus, traduit par T. SADLER, Londres - New York, 2002). Platon apparaît épisodiquement dans les cours sur Nietzsche, présentés entre 1936 et 1946 (M. HEIDEGGER [1961a] et ID. [1961b]). Le Platon heideggérien a été bien étudié : voir entre autres M. A. RALKOWSKI, *Heidegger's Platonism*, New York, 2009 ; C. PARTENIE, T. ROCKMORE (éd.), *Heidegger and Plato. Toward Dialogue*, Evanston (Illinois), 2005 ; D. A. HYLAND, *Questioning Platonism. Continental Interpretations of Plato*, Albany, 2004 ; F. J. GONZALES, *Plato and Heidegger: A Question of Dialogue*, University Park, 2009.

16. Voir H. ARENDT, « What is Authority ? », dans H. ARENDT (1954-1963), p. 110 ; 113. Dorénavant désigné par l'abréviation *Authority* dans le corps du texte.

17. Voir J. SALLIS (2004), p. 28-30.

18. J. KOHN (1990), p. 106.

Platon proposées par Heidegger[19], dans sa méthode et certains aspects de son contenu, constituent le premier a priori de la lecture d'H. Arendt[20]. Sa critique de Platon s'est parfois adressée, en oblique, à son ancien mentor[21]. Il faut savoir que le fameux discours prononcé par Heidegger lors de son accession au rectorat de l'Université de Freiburg, en 1933, posait un vernis platonicien sur certains motifs nazis[22]. Le second « préjugé » de cette lecture provient des appropriations idéologiques de l'œuvre platonicienne en Allemagne à compter des années 1930 et sous le régime nazi[23]. Platon se verra forger la réputation peu enviable d'ancêtre spirituel du totalitarisme, laquelle suscite, durant l'après-guerre, d'âpres débats[24] qui feront rage pendant plus de deux décennies[25]. Ce contexte intellectuel étant trop vaste

19. M. HEIDEGGER (1925). Pour une analyse de ce cours et de certains motifs repris par H. Arendt, voir J. TAMINIAUX (1992).

20. Leur correspondance suggère que l'intérêt particulier d'H. Arendt pour Platon à partir de 1950 (Lettre 105, Hannah Arendt à Karl Jaspers, 4 octobre 1950, dans H. ARENDT, K. JASPERS [1926-1969], p. 234) pourrait être lié à sa réconciliation avec M. Heidegger, survenue la même année, après la rupture suscitée par l'épisode nazi de celui-ci, en 1933. La correspondance s'interrompt après une lettre de l'hiver 1932-1933, pour reprendre en février 1950. En décembre 1950, M. Heidegger fait allusion au retour d'H. Arendt aux Grecs (Lettre 71, Martin Heidegger à Hannah Arendt, 18 décembre 1950, dans H. ARENDT, M. HEIDEGGER [1925-1975], p. 99), ce qui suggère qu'il était informé de ses recherches. En 1951, il ajourne un échange sur Platon sollicité par H. Arendt (Lettre 73, Martin Heidegger à Hannah Arendt, 1er avril 1951, dans H. ARENDT, M. HEIDEGGER [1925-1975], p. 102).

21. Voir notamment l'hommage à M. Heidegger : H. ARENDT (1971), p. 301-303. L'attitude d'H. Arendt à l'égard de M. Heidegger a revêtu toutes les nuances entre la fascination et le rejet, l'émulation et la réplique. Le livre *The Human Condition*, en particulier, s'inspire de notions heideggériennes revues et corrigées, voir inversées : voir en priorité les travaux de D. R. VILLA (2008) et J. TAMINIAUX (1992). H. Arendt a avoué à M. Heidegger, dans une lettre, que le livre lui doit presque tout, et s'inspire directement des « premiers jours à Fribourg » (Lettre 89, Hannah Arendt à Martin Heidegger, 28 octobre 1960, dans H. ARENDT, M. HEIDEGGER [1925-1975], p. 124).

22. Cf. M. HEIDEGGER, *L'auto-affirmation de l'université allemande*, Fribourg-en-Brisgau, 27 mai 1933.

23. Les dialogues à caractère politique suscitent l'intérêt d'un lectorat débordant largement les cercles spécialistes. Voir W. FITE, *The Platonic Legend*, New York, 1934 ; R. H. CROSSMAN, *Plato Today*, Londres, 1937 (2e édition 1959) ; A. D. WINSPEAR, *The Genesis of Plato's Thought*, New York, 1940.

24. Par exemple, T. LANDON THORSON (dir.), *Plato: Totalitarian or Democrat?*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963 ; R. BAMBROUGH (éd.), *Plato, Popper and Politics. Some Modern Contributions to a Modern Controversy*, Cambridge, 1967.

25. Des échos de ces débats se font encore entendre de nos jours. Voir entre autres M. DIXSAUT (dir.), *Contre Platon. Tome I. Le platonisme dévoilé*, Paris, 1993 et M. DIXSAUT (dir.), *Contre Platon. Tome II. Le platonisme renversé*, Paris, 1995 ; S. ROSEN, *The Ancients and the Moderns. Rethinking Modernity*, New Haven - Londres, 1989 (Chapitre 3 « Antiplatonism ») ; J.-J. WUNENBURGER, « Platon, ancêtre du totalitarisme ? », dans A. NESCHKE-HENTSCHKE (éd.), *Images de Platon et lectures de ses œuvres. Les interprétations de Platon à travers les siècles*, Louvain - Paris, 1997,

pour être considéré dans cet article[26], nous devrons le réduire à un seul témoin, l'ouvrage de Karl Popper, héraut du totalitarisme de Platon, *The Open Society and its Enemies* (1945)[27], qui a mis le feu aux poudres : il incarne dans toute sa force la position des accusateurs. En outre, le *Journal de pensée* indique que les trois dialogues traditionnellement considérés comme « politiques », le *Politique*, la *République* et les *Lois*, très lus à partir de l'entre-deux-guerres par des intellectuels de tous horizons et des idéologues, sont ceux qui ont le plus contribué à façonner le Platon politique arendtien. Nous pourrons constater que le Platon politique d'H. Arendt a absorbé certaines caractéristiques qu'elle a prêtées au totalitarisme. Le *Politique*, premier dialogue à figurer dans le *Journal de pensée*, en 1950, est fortement annoté. Plusieurs motifs issus de ce dialogue, et relevés dans ces notes, sont récurrents dans les critiques de Platon apparaissant dans les écrits publiés d'H. Arendt, et ce, bien que la *République* y soit plus souvent citée. Par souci de concision, nous nous référerons en priorité aux principaux textes et ouvrages d'H. Arendt, en plus du *Journal de pensée* – encore peu exploité dans la littérature critique[28] –, auxquels s'ajouteront quelques lettres et ébauches. Un regard sur des extraits de dialogues platoniciens influents sera essentiel pour comprendre les transformations que leur imposent la lecture arendtienne[29].

## Platon : tradition et totalitarisme

Ce sont les recherches des débuts des années 1950, consacrées aux « éléments totalitaires du marxisme » [30], qui ont conduit Hannah Arendt

---

p. 435-450 ; J.-F. PRADEAU, *Platon, les démocrates et la démocratie. Essai sur la réception contemporaine de la pensée politique platonicienne*, Naples, 2005 ; J.-F. MATTÉI, « Platon et Karl Popper : l'idée de démocratie », dans M. FATTAL (dir.), *La philosophie de Platon. Tome 1*, Paris, 2001, p. 299-319 ; M. LANE, *Plato's Progeny. How Socrates and Plato Still Captivate the Modern Mind*, Londres, 2001 ; T. SASAKI, « Plato and *Politeia* in Twentieth-Century Politics », *Études platoniciennes*, IX (2012), p. 147-160.

26. Voir M.-J. LAVALLÉE, *op. cit.* (n. 4), Chapitre 4.

27. K. R. POPPER (1945).

28. Certains travaux se font jour : R. CHACON, « Arendt's *Denktagebuch, 1950-1973*: An Unwritten Ethics for *The Human Condition*? », *History of European Ideas* 39, 4 (2012), p. 561-582 ; P. BOURETZ, *Qu'appelle-t-on philosopher ?*, Paris, 2006.

29. Peu d'interprètes ont effectué une telle confrontation. Un exemple réussi est l'article de P. DEMONT (2001), qui se réfère aux textes lus par H. Arendt pour certains points de détails. Un second, moins réussi, est l'article de J. BEATTY, « Thinking and Moral Considerations: Socrates and Arendt's Eichmann », dans L. P. HINCHMAN et S. K. HINCHMAN, *Hannah Arendt. Critical Essays*, New York, 1994, p. 57-78.

30. Une version éditée du manuscrit « Karl Marx and the Great Tradition », présenté lors de conférences à Princeton en 1953, a été publiée dans *Social Research* 69, 2 (2002), p. 273-319.

vers Platon. Comme de nombreux penseurs de son époque, elle envisage la modernité comme un long processus de déclin, qui a culminé dans les guerres du XX<sup>e</sup> siècle. Ce processus s'est enclenché à un point déterminé du passé : la pensée de Platon en serait l'instigatrice. H. Arendt fait de Platon le protagoniste de son récit de la tradition. Elle est convaincue, à la suite de Heidegger, que « la philosophie est le platonisme » [31]. Ce schéma, aussi caricatural que réducteur, explique pourquoi les dialogues platoniciens se présentent comme un lieu de réflexion incontournable dès le début des années 1950.

Si le totalitarisme a révélé la rupture de notre tradition de pensée, la brèche qui s'ouvre alors entre le passé et le futur offre l'opportunité de regarder le passé avec des yeux neufs, afin d'apprendre, croit H. Arendt [32]. Elle entreprend un examen de la tradition de pensée en deux temps, d'esprit tout heideggérien : il s'agit d'abord de démanteler cette tradition, puis de « sonder ses possibilités » [33]. Pour Heidegger, et H. Arendt à sa suite, la tradition est synonyme d'inauthenticité [34], elle fait obstacle à l'appréhension des « choses elles-mêmes » [35]. Elle se caractérise par une occultation, celle du véritable sens de l'être chez le premier [36], dont il chargera Platon durant les années 1940 [37], puis du véritable sens du politique chez H. Arendt, qui accuse d'emblée Platon (*HC*, p. 14). Celui-ci se voit attribuer la paternité de nombreux préjugés sur le politique formés au début de notre tradition de pensée et qui, en dépit des transformations subies au cours des siècles, exercent encore une emprise sur nos conceptions et expériences politiques [38]. Le Platon politique d'H. Arendt est le grand absent de la deuxième étape de son examen de la tradition, laquelle vise à découvrir des fragments

31. D. R. Villa (2007), p. 993 ; Id. (2005), p. 7-8 ; M. Abensour (2006), p. 109.

32. H. Arendt, « Tradition and the Modern Age », dans H. Arendt (1954-1963), p. 26 ; 28. Dorénavant désigné par l'abréviation *Tradition* dans le corps du texte et les notes. H. Arendt décrivait aussi en ces termes l'entreprise de Heidegger : H. Arendt (1971), p. 295.

33. M. Heidegger (1927), p. 48-49.

34. M. Heidegger (1925), p. 26 ; 243-245 ; M. Heidegger (1927), p. 47-48.

35. Voir M. Heidegger (1925), p. 391-392. Sur la stratégie heideggérienne de lecture de Platon dans le séminaire sur le *Sophiste*, voir H. Arendt (1971), p. 295. H. Arendt n'admettra l'influence heideggérienne que dans son dernier livre, *The Life of the Mind* (H. Arendt [1975], p. 212 ; dorénavant désigné par l'abréviation *LM* dans le corps du texte et les notes). Sur le passé et la tradition chez H. Arendt, voir *Tradition* et H. Arendt, « The Concept of History: Ancient and Modern », dans H. Arendt (1954-1963), p. 41-60. Dorénavant désigné par l'abréviation *History* dans le corps du texte et les notes.

36. M. Heidegger (1927), p. 25-28 ; 33.

37. Voir M. Heidegger (1942). Voir note 60, *infra*.

38. H. Arendt (1954-1963), « Preface », dans H. Arendt (1954-1963), p. 15 ; *Tradition*, p. 26 et *LM*, p. 104.

inspirants du passé, d'expériences oubliées depuis longtemps[39], qui seraient à même d'inspirer notre réflexion politique au présent[40].

Le procès de Socrate, qui a ouvert le conflit millénaire entre le philosophe et la cité, serait l'événement fondateur de notre tradition de pensée (*HC*, p. 12 ; *Authority*, p. 107 ; 110)[41], née à un moment bien spécifique de l'œuvre platonicienne.

> *The beginning was made when, in* The Republic*'s allegory of the cave, Plato described the sphere of human affairs – all that belongs to the living together of men in a common world – in terms of darkness, confusion, and deception which those aspiring to true being must turn away and abandon if they want to discover the clear sky of eternal ideas*[42]. (*Tradition*, p. 17.)

Si cette conviction que l'Allégorie de la caverne raconte la chute du politique dans la tradition de pensée occidentale s'appuie sur une lecture politique de l'interprétation heideggérienne de ce récit, proposée dans *Platons Lehre von der Wahrheit*[43], la critique que ce texte contribue à alimenter s'adresse aussi, implicitement, à son propre auteur, Heidegger[44].

---

39. Voir B. CASSIN (1996), p. 22-23 ; S. BENHABIB (1990).

40. Il en va autrement du versant éthique et moral de la pensée arendtienne. Voir note 4, *supra*.

41. Voir aussi H. ARENDT (1950-1975), 2, *Cahier* XXII, note 39, début 1958, p. 781. Les références à cette publication seront dorénavant abrégées dans le corps du texte et les notes, sous la forme suivante : *JP*, 2, XXII, 39, 1958, p. 781 (v. o., *Denktagebuch* 1, XXII, p. 585). La pagination de la version originale suit (le volume n'est indiqué que s'il diffère de version française).

42. Le premier texte dans lequel Arendt commente l'Allégorie est « Philosophy and Politics », présenté lors de conférences en 1954, dont une version éditée a été publiée posthume en 1990 dans *Social Research* (= H. ARENDT [1990]).

43. Voir M. HEIDEGGER (1942). H. Arendt se réfère au texte original dans *Authority*, p. 291, note 16, dans une note de travail (*JP*, 1, XIX, 11, sept. 1953, p. 493 ; v. o., p. 454), et elle informe K. Jaspers de cet emprunt dans une lettre (Lettre 86, Hannah Arendt à Martin Heidegger, le 8 mai 1954, p. 120). K. Jaspers émet des réserves quant à la validité de l'interprétation heideggérienne (Lettre 184, Karl Jaspers à Hannah Arendt, 12 avril 1956, p. 395-396 ; voir la réponse d'H. Arendt : Lettre 187, Hannah Arendt à Karl Jaspers, 1er juillet 1956, p. 401). Pour la lecture politique de ce récit par H. Arendt, voir H. ARENDT (1954), p. 74 ; 76-77 ; *Tradition*, p. 36-37 ; 39 ; *HC*, p. 20 ; 225-226 ; 292 ; *Authority*, p. 112-115. Parmi les notes de travail qui recoupent cette lecture politique sous sa forme publiée, voir *JP*, 1, XVI, 14, juin 1953, p. 415-416 (v. o., p. 382-383) ; *JP*, 1, XIX, 6, sept. 1953, p. 491 (v. o., p. 452-453). Voir aussi M. ABENSOUR, art. cité (n. 12) et M. ABENSOUR (2006), p. 65-114.

44. Voir J. TAMINIAUX (1992), p. 226-229. Ces répliques à M. Heidegger sont souvent implicites, mais il est possible de relever certaines occurrences textuelles. Dans *The Human Condition*, H. Arendt souligne que le philosophe quitte la caverne seul : l'expérience de l'éternel se déroule hors des affaires humaines et de la pluralité des hommes (*HC*, p. 20). Dans l'hommage à M. Heidegger, elle rappelle cette condition (H. ARENDT [1971], p. 298-300), et ajoute, situant Platon et M. Heidegger sur un même plan, que ce retrait face aux affaires humaines s'est traduit, chez l'un et l'autre, par un

Bien que Platon soit le fondateur d'une tradition de pensée qui a ouvert la voie de loin en loin au totalitarisme, H. Arendt se refuse à établir un lien direct entre le philosophe et ces régimes funestes. Contre une idée répandue de son temps, elle affirme que le totalitarisme n'est pas une variante moderne de tyrannie [45], bien qu'elle reconnaisse que la domination totalitaire a récupéré certains traits caractéristiques des tyrannies, portés à leur paroxysme (*OT*, p. 461 ; *Tradition*, p. 26). En refusant d'associer Platon au totalitarisme, H. Arendt souhaitait vraisemblablement se distancier des lectures « totalitaires » de son œuvre, fondées sur des bases idéologiques plutôt que scientifiques. Pourtant, la teneur de ses critiques de la pensée platonicienne l'aligne dans le camp des accusateurs. Dans une lettre à Karl Jaspers de 1951, tout en récusant les charges de totalitarisme levées contre Platon, H. Arendt ajoute que « la philosophie n'est pas tout à fait innocente dans ce qui nous est donné là ». Cela tient à ce que la « philosophie occidentale n'a jamais eu une conception du politique et ne pouvait en avoir parce qu'elle parlait forcément de l'homme individuel et traitait accessoirement de la pluralité effective » [46]. C'est chez Platon que se serait fait jour, pour la première fois, cette négation de la pluralité, et par extension, de l'individualité propre à chacun, dont le totalitarisme a su tirer profit (voir *OT*, p. 438 ; 465-467 ; 474-475 ; 478).

## Platon : fossoyeur de l'action

C'est en qualité de fossoyeur de l'action que le Platon politique forgé par H. Arendt a donné le ton à notre tradition de pensée, et c'est ce Platon qu'elle entend réfuter. Dans *The Human Condition*, H. Arendt établit la spécificité du politique, lequel correspond à l'action, en regard des deux activités nécessaires de la condition humaine. Le labeur est affecté au cycle vital, aux besoins biologiques, sans cesse récurrents, tandis que l'œuvre fabrique des objets durables qui constituent le monde matériel dans lequel se déroule la vie et l'action. Envisagée succinctement, l'action politique, pour H. Arendt, désigne la capacité de chacun à agir et discourir librement, et à initier des actions de concert avec ses pairs dans un cadre politique [47]. Or, depuis Platon, le politique aurait été confondu avec les activités utilitaires,

---

penchant pour la tyrannie, dès lors qu'ils ont envisagé de se mêler de politique. H. Arendt se réfère à la figure du roi-philosophe et aux expériences à la cour de Syracuse du premier, puis à l'épisode nazi du second. Ceci serait à porter au compte d'une « déformation professionnelle » (p. 303). Sur la « tyrannie » du roi-philosophe, voir texte *infra*, p. 135.

45. L'essence du totalitarisme est la terreur, et l'idéologie, son principe d'action (H. Arendt [1968], p. 438 ; 464-468). Dorénavant désigné par l'abréviation *OT* dans le corps du texte et les notes. Voir aussi *Authority*, p. 95-97.

46. Lettre 109, Hannah Arendt à Karl Jaspers, 4 mars 1951, p. 243-244.

lesquelles ont pu s'imposer tour à tour comme paradigme du politique. Or seule l'action, affirme H. Arendt, permet le plein développement du potentiel humain, et ouvre la voie de la liberté (cf. *HC*, p. 13-14).

La pensée politique platonicienne marque une rupture avec une πόλις idéalisée sous la plume d'H. Arendt : cette πόλις se caractérise par le règne de l'action, laquelle était le pivot du politique, avec la parole et la pensée [48]. Ce monde « préphilosophique », H. Arendt en découvre des témoignages dans les textes d'Homère, l'« Oraison funèbre » de Périclès, présentée chez Thucydide, et Hérodote (*HC*, p. 196-198 ; 204-206 ; *History*, p. 45-48 ; 51-52) [49].

> [...] *men's life together in the form of the* polis *seemed to assure that the most futile of human activities, action and speech, and the least tangible and most ephemeral of man-made "products", the deeds and stories which are their outcome, would become imperishable.* (*HC*, p. 197-198.)

Confronté au destin tragique de Socrate, Platon prend la mesure des dangers de l'action, et la renie. Soutirant au grand nombre la possibilité d'accéder à l'immortalité à travers l'action, dans la πόλις, Platon réserve l'immortalité au seul philosophe, et la situe dans la contemplation et le ciel des Idées (*History*, p. 46-47). Sa réorganisation « utopique » de la vie politique n'aurait eu d'autre objectif que permettre au philosophe de s'adonner à la contemplation (*HC*, p. 14).

Par ailleurs, Platon entend opposer à l'imprévisibilité, l'irréversibilité et le potentiel de dissémination de l'action, une pensée de la fabrication (*HC*, p. 188 ; 195-196) [50]. Si celle-ci a pour avantage de remédier à ces inconvénients, elle a pour conséquence de rendre l'action téléologique. H. Arendt envisage l'histoire à la manière d'un cycle : à l'autre extrémité de la tradition, elle voit à l'œuvre, dans le totalitarisme, une entreprise visant à « fabriquer l'humanité » (voir *OT*, p. 438 ; 462 ; 465) [51]. De même, elle

---

47. Sur l'action chez H. Arendt, voir entre autres *HC*, p. 13 ; 25-26 ; 177-179 ; 191-192.

48. La parole et l'action permettent à l'individu de révéler son caractère distinctif (voir *HC*, p. 176-179). Cette conception s'appuie sur la définition aristotélicienne de l'homme, en tant que ζῷον πολιτικόν et ζῷον λόγον ἔχον (*Tradition*, p. 22 ; *History*, p. 63 ; *HC*, p. 27). La parole est le résultat de la pensée lorsqu'elle est communiquée.

49. Sur ce modèle idéalisé de la politique « pré-platonicienne » chez H. Arendt, voir M. Canovan (1994), p. 140-142 ; M. G. Dietz (2005), p. 91-93 ; J. P. Euben (2005), p. 162 ; B. Campbell (1989), p. 190. Voir aussi D. R. Villa (2001), p. 254.

50. H. Arendt assigne une politique de la fabrication à Aristote, auquel elle a pourtant beaucoup emprunté pour définir l'action. Elle se réfère à l'*Éthique à Nicomaque* (1141b29 ; 1168a13 et s. ; 1140 ; *HC*, p. 195-196, notes 23-25).

51. Il ne s'agit pas d'une fabrication qui se déroule en conformité avec un modèle donné, mais d'une fabrication mue par un processus, lequel n'est guidé par aucune logique extérieure (voir *HC*, p. 294-297 ; 300 ; 306-307 ; voir aussi *History*, p. 87-88).

entrevoit le renouveau politique, au lendemain de la domination totalitaire, comme un retour à l'âge d'or perdu de l'action [52].

**Les stratégies platoniciennes pour ruiner l'action politique**

Les principaux stratagèmes dont aurait usé Platon pour ruiner la politique de l'action sont la séparation de la pensée et de l'action, la confusion des sphères privée et publique, et l'imposition d'une domination appuyée sur les Idées. Dissocier la pensée de l'action ouvre la voie à la restructuration du politique autour de rapports hiérarchiques de domination. H. Arendt fait reposer le fardeau de la preuve sur un argument étymologique, l'évolution sémantique des termes ἄρχειν et πράττειν, lesquels désignent les deux composantes de l'action, l'initiative et la mise en œuvre. Étroitement liés au temps d'Homère, ils décrivaient l'action libre.

> *The Greek word* ἄρχειν, *which covers beginning, leading, ruling, that is, the outstanding qualities of the free man, bears witness to an experience in which being free and the capacity to begin something new coincided. Freedom, as we would say today, was experienced in spontaneity. The manifold meaning of* ἄρχειν *indicates the following: only those could begin something new who were already rulers (i.e., household heads who ruled over slaves and family) and had thus liberated themselves from necessities of life for enterprises in distant lands or citizenship in the* polis*; in either case, they no longer ruled, but were rulers among rulers, moving among their peers, whose help they enlisted as leaders in order to begin something new, to start a new enterprise; for only with the help of others could the* ἄρχων*, the ruler, beginner and leader, really act,* πράττειν*, carry through whatever he had started to do*. (*Freedom*, p. 166 [53].)

Au fil du temps, ces termes adoptent des significations plus distinctes, témoins du glissement du politique vers des rapports de domination. Ἄρχειν s'applique au fait de commander et πράττειν désigne la totalité de l'action, mais une action divorcée de tout lien avec la pluralité, la spontanéité et l'initiative individuelles [54]. Les sujets exécutent le plan du dirigeant sans avoir la possibilité d'infléchir l'action, ils n'ont qu'à mettre en œuvre les moyens requis pour atteindre la fin désignée (*HC*, p. 189-190). Les termes ἄρχειν et πράττειν décrivent dès lors l'action comme une activité scandée par les

52. Dans l'histoire plus récente, l'institution des conseils a permis à l'action d'émerger de nouveau, bien que de manière évanescente (H. Arendt [1963b], p. 241 ; 247 ; 253-254 ; 256 ; 259).

53. H. Arendt, « What is Freedom? », dans H. Arendt (1954-1963), p. 142-169. Dorénavant désigné par l'abréviation *Freedom* dans le corps du texte et les notes. Voir aussi *HC*, p. 189.

54. Sur le binôme ἄρχειν - πράττειν, voir *JP*, 1, XIV, 10, mars 1953, p. 355-356 (v. o., p. 327).

moyens et les fins, et mue par les faits de diriger et d'être dirigé (*Tradition*, p. 45).

C'est dans le *Politique* de Platon (305) qu'H. Arendt situe le point culminant de ce développement malheureux des relations politiques (cf. *HC*, p. 222-223), qui a marqué de son sceau toute notre tradition de pensée (*HC*, p. 225). La signification prêtée par H. Arendt aux termes ἄρχειν et πράττειν est la pierre angulaire d'un récit de la négation de l'action, de l'agir-ensemble et de la liberté chez Platon. Cette accusation prend forme dès 1950 dans les notes de travail du *Journal de pensée*, en lien avec le *Politique*, mais aussi la *République* et les *Lois*[55].

> *Theoretically, the most brief and most fundamental version of the escape from action into rule occurs in the* Statesman*, where Plato opens a gulf between two modes of action,* archein *and* prattein *("beginning" and "achieving"), which according to Greek understanding were interconnected. The problem, as Plato saw it, was to make sure that the beginner would remain the complete master of what he had begun, not needing the help of others to carry it through.* […]
> *To begin (*archein*) and to act (*prattein*) thus can become two altogether different activities, and the beginner has become a ruler (an* archōn *in the twofold sense of the word) who "does not have to act at all (*prattein*), but rules (*archein*) over those who are capable of execution". Under these circumstances, the essence of politics is "to know how to begin and to rule in the gravest matters with regard to timeliness and untimeliness"; action as such is entirely eliminated and has become the "mere execution of orders".* (*HC*, p. 222-223.)

La discussion dans laquelle intervient l'extrait du *Politique* auquel se réfère H. Arendt (305) vise à déterminer quelle science, dans la cité, devrait détenir l'autorité sur les autres. Un des protagonistes du dialogue, l'Étranger, déclare que :

> La véritable science royale ne doit pas être astreinte à des tâches pratiques, mais elle doit avoir autorité sur les sciences qui sont en mesure d'accomplir ces tâches, car elle peut déterminer quel est le moment opportun ou non pour commencer et lancer dans la cité les activités les plus importantes, et les autres n'ont qu'à exécuter ses ordres. (Platon, *Politique*, 305d[56].)

---

55. *JP*, 1, II, 3, sept. 1950, p. 47 (cf. note 5, p. 530 ; v. o., p. 32-33), fait référence aux *Lois* (689e ; 711b). Voir aussi *JP*, 1, XVIII, 2, août 1953, p. 459 (v. o., p. 423) ; *JP*, 1, IX, 10, mai 1952, p. 229 (v. o., p. 206-207), propose un commentaire de la *République* (342c) et associe le philosophe et le politique par le biais de la conceptualisation de l'ἄρχειν. Sur l'ἄρχειν et le πράττειν en lien avec Platon, voir également *JP*, 1, I, 24, sept. 1950, p. 41-42 (v. o., p. 19) et *JP*, 1, XV, 30, mai 1953, p. 396 (v. o., p. 364-365).

56. Platon, *Politique*, cité d'après L. BRISSON (2008). Ce dialogue sera dorénavant désigné par l'abréviation *Pol.*, et l'édition consultée sera indiquée en note.

Les « sciences » dont il est question dans cet extrait désignent des compétences ou des secteurs essentiels de la vie des cités, la rhétorique, la science judiciaire, et la science militaire (*Pol.*, 303e-304a). Le dialogue pose que c'est en assumant la gestion et la mise en œuvre d'activités relevant de leurs compétences respectives, sur la base de décisions politiques, qu'elles contribuent efficacement au gouvernement, non en s'appropriant le processus décisionnel. En cas de conflit, choisir de déclarer la guerre, ou de négocier, dépend d'une série de facteurs qui n'ont rien à voir avec la stratégie. Celle-ci relève de l'art militaire (cf. *Pol.*, 304e), dont s'occupe le général : s'il dirige les armées, il n'a pas le pouvoir d'entraîner la cité dans une guerre. Le partage des tâches que suppose le dialogue n'a rien d'inhabituel, ou de tyrannique, comme le suggère H. Arendt, ce serait plutôt le cas si chaque secteur agissait de son propre chef. Ses notes de travail montrent qu'elle connaît bien le *Politique* [57], et le passage en question y est cité intégralement (*JP*, 1, I, 34, sept. 1950, p. 41-42) [58]. Le choix de l'extrait et la lecture proposée reposent vraisemblablement sur la seule occurrence des termes ἄρχειν et πράττειν (*Pol.*, 305d) [59], qui orientent toute l'interprétation : ceci rappelle bien le procédé de lecture développé par Heidegger [60]. Il n'est jamais question, dans le dialogue, des rapports des citoyens au pouvoir, des citoyens entre eux, ou de la liberté.

Charger Platon d'avoir suscité la confusion des sphères privée et publique [61] est une autre stratégie argumentative visant à lui imputer la dévalorisation du politique dans notre tradition, et à appuyer l'hypothèse d'une migration du politique vers des rapports hiérarchiques de domination. L'enche-

---

57. Elle résume littéralement le passage du *Politique* cité (*JP*, 1, I, 24, sept. 1950, p. 41-42 [v. o. p. 19]).

58. V. o., p. 28. Elle cite exactement l'extrait de la note précédente.

59. Citation partielle : Τὴν γὰρ ὄντως οὖσαν βασιλικὴν οὐκ αὐτὴν δεῖ πράττειν ἀλλ' ἄρχειν τῶν δυναμένων πράττειν, γιγνώσκουσαν τὴν ἀρχήν τε καὶ ὁρμὴν τῶν μεγίστων ἐν ταῖς πόλεσιν ἐγκαιρίας τε πέρι καὶ ἀκαιρίας, τὰς δ' ἄλλας τὰ προσταχθέντα δρᾶν. (*Pol.*, 305d, cité d'après A. Diès [1950].)

60. Ainsi, M. Heidegger a articulé son interprétation de l'Allégorie de la caverne autour des termes ἀλήθεια et ὀρθότης (M. Heidegger [1942], p. 137 [ἀλήθεια] ; 153 [ὀρθότης] ; M. Heidegger [1925], p. 25). Ces termes deviennent les témoins d'un revirement complet du sens de la vérité, ou de l'être. La conception authentique de la vérité, comme « non-voilement », y serait réprimée au profit d'un simple rapport d'adéquation, et ce changement aurait été déterminant pour la tradition. H. Arendt n'avoue l'influence de cette méthode que dans son dernier ouvrage (*LM*, p. 141-142), mais elle se manifeste dès les années 1950. Elle écrit, par exemple, que les contradictions présentes chez Marx nous conduisent au cœur de sa pensée (*HC*, p. 104-105 ; *Tradition*, p. 25).

61. Cette confusion a été parachevée dans le monde moderne par l'émergence du « social ». Sur le « social », voir *HC*, p. 38-49. Voir entre autres l'étude de H. F. Pitkin, *The Attack of the Blob: Hannah Arendt's Concept of the Social*, Chicago, 2000.

vêtrement du privé et du public aurait détruit la spécificité du politique, lequel se confond dès lors avec les activités utilitaires de la condition humaine. Or, si cette conceptualisation est déployée contre Platon, elle est inspirée d'Aristote. Comme Heidegger au temps du séminaire sur le *Sophiste*, il n'est pas rare qu'H. Arendt lise, corrige ou réfute la pensée de Platon en faisant appel aux écrits de son élève [62].

La sphère privée, qui correspond à l'οἰκία, tient le rôle d'antichambre de la politique – laquelle correspond à la sphère publique –, elle regroupe les activités affectées au maintien de la vie. Ce n'est qu'une fois les besoins vitaux satisfaits dans l'οἰκία que l'espace de liberté du βίος πολιτικός, lequel constitue une « seconde vie », s'offre à l'homme libre (*HC*, p. 24 ; p. 30-32 ; *Authority,* p. 117) [63]. La liberté n'existe pas là où les besoins conditionnent le vivre-ensemble des hommes (*HC*, p. 7 ; 13 ; 30-32). L'individu confiné aux activités nécessaires, que les Grecs tenaient pour serviles (cf. *HC*, p. 83), n'existe qu'en qualité de « représentant de l'espèce », il n'est pas pleinement humain (cf. *HC*, p. 13 ; 46-47 ; 58 ; 84 ; *History*, p. 71). Ainsi, reléguer le politique à ce domaine, l'enfermer dans l'« économie » (cf. *HC*, p. 28-29 ; 33), comme l'aurait fait Platon, équivaut à lui refuser toute dignité (*HC*, p. 37). Ceci aurait permis à Platon de désigner la philosophie comme lieu exclusif de la liberté, suscitant le désir, chez le philosophe, de se libérer de la politique pour s'adonner à la philosophie (cf. *HC*, p. 14-15 ; 37) [64]. L'amalgame du privé et du public a eu des répercussions dans l'histoire : il a fait dévier les révolutionnaires modernes du chemin de la liberté, confondue avec la nécessité (*OR*, p. 22), et offert un terreau fertile à la domination totalitaire (cf. *OT*, p. 301 ; 336).

La conception hiérarchique et inégalitaire des rapports politiques que véhiculerait la pensée politique platonicienne serait aussi à mettre au compte de la confusion des sphères privée et publique. Le pouvoir coercitif et incontesté du *paterfamilias* sur sa famille et ses esclaves est l'exemple paradigmatique des rapports « pré-politiques » propres à l'οἰκία (*HC*, p. 27 ; 31-32) [65]. Car là où règne le despote, il ne saurait y avoir d'autre relation que celle du maître et de l'esclave (*Authority,* p. 105). La contrainte, voire la violence qu'implique celle-ci, est à l'image de la tyrannie que les nécessités vitales exercent sur les hommes (cf. *HC*, p. 26-27 ; 31). Cette base théorique

62. Cf. M. HEIDEGGER (1925), p. 20-21. Karl Popper fait de même par moments (K. R. POPPER [1945], voir p. 28-30 ; 38).
63. Voir texte *supra*, p. 127 (*Freedom*, p. 148-149 ; 166).
64. Voir aussi *JP*, 1, XIII, 14, janv. 1953, p. 331 (v. o., p. 302-303).
65. Voir *JP*, 1, XV, 33, mai 1953, p. 398-399 (v. o., p. 367-368).

procure à H. Arendt un appui pour critiquer Platon, en se fondant sur un extrait du *Politique* (259)[66].

> *Since Plato himself immediately identified the dividing line between thought and action with the gulf which separates the rulers from whom they rule, it is obvious that the experiences on which the Platonic division rests are those of the household, where nothing would ever be done if the master did not know what to do and did not give orders to the slaves who execute them without knowing.* […] *Plato was still quite aware that he proposed a revolutionary transformation of the* polis *when he applied to its administration the currently recognized maxims for a well-ordered household.* (*HC*, p. 223.)

> *According to Greek understanding, the relationship between ruling and being ruled, between command and obedience, was by definition identical with the relationship between master and slaves and therefore precluded all possibility of action. Plato's contention, therefore, that the rules of behavior in public matters should derive from the master-slave relationship in a well-ordered household actually meant that action should not play any part in human affairs.* (*HC*, p. 223-224.)

Dans le dialogue, les analogies du maître et de l'esclave, et celle de la cité et de la maisonnée, sont évoquées dans le cadre d'une longue recherche visant à définir ce qu'est le pouvoir politique (*Pol.*, 259a-b) [67]. Le roi reçoit le titre royal en raison de son art, peut-on lire, et il en est de même du chef de la maisonnée (οἰκονόμος) et du maître d'esclaves (δεσπότης), distingués dans le dialogue (*Pol.*, 259b), mais non chez H. Arendt. Or les parentés entre ces trois dirigeants s'expriment sur le plan de la τέχνη, car diriger une petite cité et un grand domaine est similaire quant à l'exercice du commandement (*Pol.*, 259b) : H. Arendt a capté cette comparaison, mais non la suite. C'est de sa force d'âme que le roi tient son autorité, et se distingue de ceux qu'il dirige (*Pol.*, 259c). Le roi n'est pas décrit à la manière d'un souverain tyrannique qui gouverne des sujets impuissants, lesquels seraient comme des esclaves, et il n'est pas question de transformer l'État en une vaste maisonnée, selon la lecture d'H. Arendt. Une fois de plus, ses préjugés sur la pensée politique platonicienne l'incitent à infléchir le sens du texte. Par ailleurs, alors même qu'H. Arendt clame que les rapports impliquant l'obéissance et le commandement sont étrangers à la politique, le modèle de la démocratie directe grecque, dont elle s'inspire librement pour sa conception du politique, implique une alternance entre exercice du pouvoir et obéissance.

Articuler les relations politiques autour des faits de diriger et d'être dirigé, comme ce serait le cas chez Platon, a des conséquences majeures pour la pluralité et l'individu. La pluralité, condition de base de la parole et de

66. *HC*, p. 223, note 62.
67. Trad. A. Diès (1950).

l'action, a pour principales caractéristiques l'égalité et la distinction (*HC*, p. 175-176). Celles-ci sont réprimées par les rapports de domination, tout comme l'action et la parole (*HC*, p. 25-27 ; *Tradition*, p. 23)[68], lesquelles permettent à l'individu de révéler son caractère unique. À défaut, l'individu est absorbé par la masse indifférenciée des hommes. Ce serait une conséquence de la pensée politique platonicienne, dont H. Arendt croit découvrir un témoignage dans la *République* (443e) :

> *It is obvious that Plato's scheme offers much greater chances for a permanent order in human affairs than the tyrant's efforts to eliminate everybody but himself from the public realm. Although each citizen would retain some part in the handling of public affairs, they would indeed "act" like one man without even the possibility of internal dissension, let alone, factional strife; through rule, "the many becomes one in every respect", except bodily appearance.* (*HC*, p. 224.)

Dans l'extrait de la *République* (443)[69] auquel elle se réfère, la justice dans l'âme est examinée afin de comprendre ce qu'est la justice dans la cité. Chacune des classes constitutives de l'âme doit s'adonner à la tâche qui lui est propre et éviter la dispersion (*Rép.*, 443d). En outre, l'individu doit harmoniser les trois principes qui coexistent en lui, afin de devenir « un être entièrement unifié, modéré et en harmonie » (*Rép.*, 443d-e). Il n'est aucunement question de l'impotence des citoyens et de leur uniformisation forcée devant le pouvoir politique, comme le soutient H. Arendt. Le motif de l'unicité de l'homme réapparaît dans l'image de l'homme aux dimensions gigantesques, utilisée par H. Arendt pour décrire la masse des êtres humains impuissants sous le totalitarisme (*OT*, p. 465-466 ; voir aussi *HC*, p. 7).

Cette conviction de la négation de la pluralité chez Platon apparaît dans une note de 1950 du *Journal de pensée*[70], et dans une ébauche de cette période, « The Tradition of Political Thought »[71], cette fois sur la base d'un extrait des *Lois* (V, 739).

---

68. La coercition inhérente aux rapports de domination est l'envers de la parole. H. Arendt s'appuie sur Aristote : *In his two most famous definitions, Aristotle only formulated the current opinion of the* polis *about man and the political way of life, and according to this opinion, everybody outside the* polis *– slaves and barbarians – was* aneu logou*, deprived, of course, not of the faculty of speech, but of a way of life in which speech and only speech made sense and where the central concern of all citizens was to talk with each other* (*HC*, p. 27). Voir aussi *JP*, 1, XVI, 15, juin 1953, p. 418-419 (v. o., p. 385-386), sur un extrait du *Gorgias* (476) et *JP*, 1, XVI, 9, juin 1953 (v. o., p. 377-378).

69. Platon, *La République.* Cf. É. CHAMBRY (1934) [texte grec] ; G. LEROUX (2002) [traduction]. Ce dialogue sera dorénavant indiqué par l'abréviation *Rép.* et l'édition utilisée sera indiquée en note.

70. *JP*, 1, II, 5, sept. 1950, p. 50 (v. o., p. 35) sur l'extrait 739 des *Lois* dont il sera question.

71. H. ARENDT (s.d.).

> *It is possible to conceive of a human world in the sense of a man-made artifice erected on the earth under the condition of the oneness of man, and Plato indeed deplores the fact that there are many men rather than one man living on the earth. He deplores the fact that certain "things are by nature private, such as eyes, and ears, and hands", because they prevent the many from being incorporated into a political body where all would live and behave as "one".* (*Tradition*, p. 61.)

La discussion du dialogue vise à déterminer, parmi les meilleures constitutions et cités, laquelle doit occuper le premier rang. Ce doit être celle qui tend le plus à réaliser la communauté de toutes choses entre amis. Il est question de la mise en commun des femmes, des enfants et des richesses, mais aussi d'un partage qui s'étende aux sens et aux perceptions. Il faut faire en sorte que tous voient, entendent et agissent en commun, précise le dialogue, que les individus se réjouissent et s'affligent des même choses (*Lois*, 739c-d) [72]. H. Arendt passe sous silence le souci d'harmonie sociale sous-jacent à ce mode d'organisation, qui n'exclut pas le bonheur individuel (*Lois*, 739c-d). Elle triture les textes de manière à prouver sa conviction que la pensée politique de Platon est porteuse d'un projet d'État tyrannique, ennemi de la pluralité et, par extension, de l'individu particulier.

Cette position est compatible avec celle de Karl Popper, héraut du « totalitarisme de Platon » dans les débats d'après-guerre. L'insistance de Platon sur l'unicité de la cité dans la *République* (423b ; 423d) serait révélatrice d'une pensée « holiste », selon Popper. Quant à l'analogie de l'individu et de la cité, elle témoignerait de la nostalgie, chez Platon, d'un État unifié, harmonieux, « organique », d'une société plus « primitive » [73].

> *Such an emphasis upon oneness and wholeness – of the state; or perhaps of the world – may be described as "holism". Plato's holism, I believe, is closely related to tribal collectivism* […] [74]. *Plato was longing for the lost unity of tribal life. A life of change, in the midst of a social revolution, appeared to him unreal. Only a stable whole, the permanent collective, has reality, not the passing individuals. It is "natural" for the individual to subserve the whole, which is no mere assembly of individuals, but a "natural" unity of a higher order* [75].

---

72. Platon, *Lois* : É. des Places (1994) ; L. Brisson (2008).

73. K. R. Popper (1945), p. 79-80.

74. La société tribale correspond à la société fermée, « soumise aux forces magiques », laquelle s'oppose à la société ouverte, qui permet le libre déploiement « du pouvoir critique de l'homme » (K. R. Popper [1945], p. 1). K. R. Popper attribue aussi à Platon un « monisme naïf », également caractéristique de la société fermée (p. 59).

75. K. R. Popper (1945), p. 80 ; voir p. 81 ; 86.

Il ne s'agit pas là d'un raisonnement désintéressé, mais d'un jalon de l'entreprise poppérienne visant à critiquer et analyser le « programme politique de Platon », « fondamentalement identique au totalitarisme »[76].

Selon H. Arendt, l'affirmation de rapports hiérarchiques de domination dans la pensée politique platonicienne aurait pavé la voie au gouvernement des philosophes[77], au règne tyrannique de la raison (cf. *Authority,* p. 107). C'est la « traduction politique » des Idées par le philosophe qui allait ouvrir cette possibilité.

> *We have seen that, in the parable of the cave, the philosopher leaves the cave in search of the true essence of Being without a second thought to the practical applicability of what he is going to find. Only later, when he finds himself again confined to the darkness and uncertainty of human affairs and encounters the hostility of his fellow human beings, does he begin to think of his "truth" in terms of standards applicable to the behavior of other people.* (*Authority,* p. 112.)

La figure du tyran présente plusieurs affinités avec le roi-philosophe, mais le pouvoir illégitime et la brutalité qu'évoque le premier siéent mal au second (*Authority,* p. 104-105 ; cf. p. 97). L'ascendant absolu du philosophe doit s'exercer à travers une forme de contrainte excluant le recours à la violence physique[78]. Cette contrainte est celle de la vérité, et des Idées, lesquelles investissent le philosophe d'une autorité similaire à la loi de la nature, ou aux commandements divins (*Authority,* p. 97)[79].

---

76. K. R. Popper (1945), p. 87.

77. L'objectif de ce gouvernement est d'abord d'assurer la sécurité du philosophe car du point de vue de Platon, le sort réservé à Socrate prouve le mépris de la cité envers le philosophe (H. Arendt [1954], p. 73-74).

78. Voir *Authority*, p. 119-120. À cet effet, Platon se serait inspiré de relations issues de la vie privée et courante. H. Arendt mentionne plusieurs analogies figurant dans des dialogues tels que la *République*, le *Politique* et les *Lois*. Il s'agit, par exemple, de la relation du médecin et du malade, dans laquelle l'élément de contrainte se situe dans la compétence, du berger et du troupeau, séparés par un critère « naturel », tout comme le maître et l'esclave. Ces deux dernières analogies apparaissent fréquemment dans la critique arendtienne de Platon pour décrire la domination du philosophe sur la masse des hommes (voir *Authority*, p. 108-109, et certaines notes du *Journal de pensée* associant l'homme d'État au « pasteur divin », sur la base d'une lecture idiomatique d'extraits du *Politique* [*Pol*., 276d-e], *JP*, 1, I, 25, sept. 1950, p. 33 [v. o., p. 19-20] ; *JP*, 1, I, 31, sept. 1950, p. 36 [v. o., p. 23]).

79. Mais la « tyrannie de la raison » n'a pas de prise sur le grand nombre, c'est pourquoi Platon a dû développer une stratégie afin de s'assurer que les règles issues des Idées soient observées. C'est dans cette intention qu'il aurait élaboré les mythes eschatologiques, lesquels apparaissent dans certains dialogues politiques. H. Arendt cite les exemples du mythe d'Er dans la *République*, et du récit décrivant la destinée de l'âme juste et de l'âme injuste dans le *Gorgias* (522e et s.) (H. Arendt [1965-1966], p. 77 ; 84). Ces mythes, en faisant craindre à l'individu le sort à attendre dans l'autre monde, assument un rôle de garde-fou moral et politique. Cet aspect de la pensée platonicienne

H. Arendt explique que la distinction entre les Idées en tant qu'essences pures à contempler, et mesures à appliquer, reflète la différence entre les deux Idées désignées tour à tour au titre d'Idée des Idées, d'abord le Beau, comme dans le *Banquet* et *Phèdre*, et le Bien, qui succède au premier dans le « contexte spécifiquement politique de la *République* » (*Authority,* p. 112). C'est la connotation instrumentale rattachée au Bien qui a permis aux Idées de s'imposer en qualité de mesures et standards pour le politique et la moralité (*Authority,* p. 109-110 ; 112-113 ; *HC*, p. 225-226 ; *Tradition*, p. 39) [80].

> *It is precisely ruling, measuring, subsuming and regulating that are entirely alien to the experiences underlying the doctrine of ideas in its original conception. It seems that Plato was the first to take exception to the political "irrelevance" of his new teaching, and he tried to modify the doctrine of ideas so that it would become useful for a theory of politics. But usefulness could be saved only by the idea of the good, since "good" in the Greek vocabulary always means "good for" or "fit". If the highest idea, in which all other ideas must partake in order to be ideas at all, is that of fitness, then the ideas are applicable by definition, and in the hands of the philosopher, the expert in ideas, they can become rules and standards or, as later in the* Laws*, they can become laws. (The difference is negligible. What in the* Republic *is still the philosopher's, the philosopher-king's, direct personal claim to rule, has become reason's impersonal claim to domination in the* Laws*).* (*Authority,* p. 113.)

Un lien soutenu entre les Idées et la cité « totalitaire » de Platon apparaît aussi chez Karl Popper [81]. La théorie des Idées, qui rend possible la connaissance pure, aurait partie liée avec une théorie du changement et de la décadence, dont relève la question de la possibilité de la cité parfaite [82]. Mettre un terme au changement est la condition de son existence : ce serait le cas si la cité était la copie parfaite de son original, de la Forme ou de l'Idée de la cité [83]. Le Bien n'est pas en reste dans cette entreprise : il a une fonction de préservation, il désigne l'état des choses lorsqu'elles sont arrêtées, croit Popper [84].

C'est la logique de la fabrication qui a permis aux Idées de s'imposer sur la moralité et la politique. La fabrication, l'une des activités utilitaires de

---

a été repris avec profit par le christianisme, lequel en a tiré profit jusqu'à la sécularisation, note H. Arendt (*Authority*, p. 108 ; 111 ; 129-132 ; 134-135 ; *LM*, p. 180).

80. Voir *JP*, 1, XIX, 6, sept. 1953, p. 491 (v. o., p. 452-453) ; *JP*, 1, XIX, 12, oct. 1953, p. 495-496 (v. o., p. 457).

81. Voir K. R. Popper (1945), p. 21.

82. K. R. Popper (1945), p. 31 ; 38 ; voir p. 21.

83. K. R. Popper (1945), p. 86.

84. K. R. Popper (1945), p. 146. Le mal s'incarne dans la corruption et la dégénérescence.

la condition humaine analysées dans *The Human Condition*, qualifie aussi la pensée politique platonicienne chez H. Arendt. Cette association s'exprime dès 1950 dans le *Journal de pensée*, puis dans deux articles publiés en 1953, « Ideology and Terror »[85] et « The Ex-Communists »[86]. La fabrication referme la boucle de la tradition : là où Platon a envisagé la fabrication de l'État, le totalitarisme a entrepris de fabriquer l'humanité (cf. *OT*, p. 462). La séparation de la pensée et de l'action par Platon a conditionné une articulation de l'agir politique en deux phases, calquées sur le procédé de fabrication : la perception de l'image ou de la forme (εἶδος) du produit à réaliser, puis l'organisation des moyens et l'exécution à partir du modèle, de l'Idée (*HC*, p. 225 ; 300 ; cf. *Authority,* p. 110).

L'analogie de l'artisan et de l'Idée du Lit, introduite au Livre X de la *République*, est au fondement de ce raisonnement. L'Idée s'imposerait sur toute chose à la manière d'un modèle à imiter.

> *For the transformation of ideas into measures, Plato is helped by an analogy from practical life, where it appears that all arts and crafts are also guided by "ideas", that is, by the "shapes" of objects, visualized by the inner eye of the craftsman, who then reproduce them in reality through imitation*[87]*. This analogy enables him to understand the transcendent character of the ideas in the same manner as he does the transcendent existence of the model, which lies beyond the fabrication process it guides and therefore can eventually become the standard for its success or failure. The ideas become the unwavering, "absolute" standards for political and moral behavior and judgment in the same way that the "idea" of a bed in general is the standard for making and judging the fitness of all particular manufactured beds* […] (*Authority*, p. 110[88]).

Cette lecture attribue aux Idées deux fonctions pratiques, ordonnante et productrice. Si toute chose est produite par imitation (*Authority,* p. 110), elle est la copie d'une Idée. Ce raisonnement évoque une fois de plus la position de Karl Popper, à la fois sur la « nature » de l'État platonicien, et sa conception de « l'œuvre » du philosophe, laquelle évoque l'analogie du travail de l'artisan.

---

85. H. ARENDT, « Ideology and Terror: a Novel Form of Government », *Political Review* 15, 1 (1953), p. 303-327. Cet article, après des remaniements mineurs, est devenu le chapitre final de la seconde édition de l'ouvrage *The Origins of Totalitarianism*. Nous citerons le livre (le texte des passages cités est identique à celui de l'article).

86. Cet article a été publié dans *The Commonwealth*, édition du 20 mars 1953. Il est reproduit dans H. ARENDT, *Essays in Understanding, 1930-1954. Formation, Exile and Totalitarianism*, édité par J. KOHN, New York, 1994, p. 391-400.

87. H. Arendt indique *République*, 596 et s., et établit un parallèle inadéquat avec le démiurge divin du *Timée* (31), qui façonne l'univers en accord avec un modèle, παράδειγμα. Voir *infra*, p. 138 et n. 91-92.

88. Voir aussi *HC*, p. 225-226 ; 303.

> *The first and the most important function of the philosopher is that of the city's founder and lawgiver. It is clear why Plato needs a philosopher for this task. If the state is to be a state, then it must be a true copy of the divine Form of the State. But only a philosopher who is fully proficient in the highest of sciences, in dialectics, is able to see, and to copy, the heavenly Original*[89].

Le Livre X de la *République*[90] sur lequel s'appuie H. Arendt distingue trois artisans, dont le rapport aux choses et la nature de l'activité diffèrent, soit le démiurge, l'artisan manuel, qui produit à la lumière de l'Idée (cf. *Rép.*, 596b-c ; 597a-b) puis l'imitateur, peintre ou poète, lequel ne produit que « semblance » ou illusion (cf. *Rép.*, 597a ; 597e). L'analogie du Livre X n'est pas dépourvue d'intentions politiques, mais pas au sens de l'interprétation arendtienne. Il s'agit d'établir ce qu'est l'imitation, source de la poésie, afin de comprendre pourquoi celle-ci a un effet corrupteur sur les âmes (*Rép.*, 595b ; 598b) et sur la cité. Or H. Arendt confond l'imitateur et l'artisan[91], lequel est parfois dépeint aussi comme le démiurge – celui qui produit toutes choses –, tout comme elle néglige la distinction stricte entre l'imitation et la vérité. Comment est-ce possible ?

L'interprétation du Livre X proposée par Martin Heidegger dans ses cours sur Nietzsche présente une piste importante. Heidegger relève la distinction platonicienne entre les trois artisans, auxquels correspondent trois lits, et pose que leur hiérarchie se fonde sur le degré de manifestation de l'être en chacun[92]. La μίμησις ne serait pas l'opposée de la vérité. Le μιμητής :

> « [...] préside à un mode qu'il maîtrise », selon lequel l'Être, l'ἰδέα, est amenée à l'aspect, à l'εἶδος. Ce qu'il produit, le tableau, est τὸ τρίτον γέννημα, « la troisième production », la troisième ἀπὸ τῆς φύσεως, à partir du pur épanouissement de l'ἰδέα, en tant que la première. Dans l'image peinte de la

89. K. R. Popper (1945), p. 145.

90. Cf. É. Chambry (1948) [texte grec], trad. G. Leroux (2002).

91. L'artisan manuel est désigné par le terme δημιουργός en 596b, de même que « celui qui produit toutes ces choses » (τούτων ἁπάντων ποιητής) en 596d. Cette homonymie a pu favoriser l'association esquissée par H. Arendt. Une note de l'essai « What is Authority? » (*Authority*, p. 110 ; note 13, p. 291) en témoigne : l'artisan produisant « par imitation » est comparé au démiurge du *Timée*, « qui fabrique l'univers en accord avec un modèle » (H. Arendt se réfère au *Timée*, 31). Or la distinction entre celui qui fabrique toutes choses et l'artisan intervient un peu plus loin dans la *République*. L'artisan manuel est désigné en 597a par le terme χειροτέχνης, puis l'imitateur est nommé ὁ μιμητής en 597b (il n'est jamais nommé δημιουργός ; voir Platon, *Rép.*, 597d ; É. Chambry [1948] ; G. Leroux [2002]).

92. M. Heidegger (1961a), p. 168-169. Contrairement à H. Arendt, toutefois, il précise que le μιμητής ne saurait être confondu avec le δημιουργός.

> table, se montre d'une quelconque manière la table au sens absolu, donc de même d'une quelconque manière l'idée de celle-ci [...] [93].

La conviction arendtienne que toute chose est la copie d'une Idée – laquelle correspond à l'Être, à la vérité –, et la confusion entre le travail de l'artisan et le μιμητής, pourraient trouver un fondement dans l'interprétation heideggérienne [94].

## Conclusion

Le Platon politique que s'est donné Hannah Arendt tient un rôle essentiel dans son projet de découvrir de nouvelles bases pour refonder le politique au lendemain du totalitarisme, mais ce rôle est essentiellement négatif. Platon apparaît comme le fondateur d'une tradition de pensée qu'elle souhaite démanteler, parce qu'elle porte le germe d'un mépris du politique dont le totalitarisme est l'expression extrême. Platon est aussi dépeint comme le fossoyeur de l'action – laquelle désigne le fait d'agir et de discourir librement avec ses pairs dans la sphère publique –, désignée par H. Arendt au titre d'activité par excellence de la condition humaine, et en ce sens, il est un contre-exemple pour penser.

Reprenant la méthode développée par Heidegger, H. Arendt fait reposer l'interprétation des extraits de textes platoniciens dont elle s'inspire sur l'occurrence de termes grecs choisis, investis d'une nouvelle signification. Pour l'un comme pour l'autre, la prétention de rétablir le « véritable sens » des textes implique davantage qu'une prise de distance face à la tradition d'interprétation, elle les conduit à subordonner le contenu des dialogues à leurs visées théoriques respectives. Ce jeu avec le texte se traduit par des emprunts sélectifs et mais aussi par des omissions. Ainsi, H. Arendt passe généralement sous silence les références à l'harmonie de la cité ou au bonheur chez Platon.

H. Arendt clame que Platon ne peut être associé en droite ligne au totalitarisme. Pourtant, des parallélismes s'esquissent, d'une part, entre certaines de ses critiques et des positions énoncées par Karl Popper. D'autre part, une parenté se fait jour entre des préjugés et schèmes de pensée dévastateurs du politique, auxquels H. Arendt assigne une origine platonicienne, et des éléments constitutifs de la domination totalitaire. La séparation de la pensée et de l'action permet d'articuler le politique autour de rapports entre dirigeants et dirigés, inspirés des relations de la maisonnée. L'agir du grand nombre se voit ainsi réduit à la simple exécution, et la plu-

93. M. HEIDEGGER (1961a), p. 169. Voir aussi p. 166 ; 168 ; 170-171.

94. Celle-ci a été contestée notamment par S. ROSEN, *La production platonicienne. Thème et variation*, traduit par E. PATARD, Paris, 2005.

ralité, anéantie. Dans l'État platonicien comme dans l'État totalitaire, la masse indifférenciée des hommes forme l'« Un ». La confusion des sphères privée et publique, qui trouverait sa source dans la pensée platonicienne, aurait aussi servi le totalitarisme. Sur le plan philosophique, Platon n'a pas hésité à instrumentaliser les Idées afin d'asseoir sa domination sur le monde des hommes : ceci a été possible par le couronnement de l'Idée du Bien au titre d'Idée des Idées. L'imposition des Idées sur le monde sensible, dont chaque chose, même l'État, et la moralité, serait la copie, est envisagée à travers le paradigme de la fabrication. Si H. Arendt s'apparente à la position de Popper, lequel associe l'État idéal de Platon aux Idées, elle fonde aussi cette conviction sur le contenu du Livre X de la *République*, lu et interprété par Heidegger.

Les notes du *Journal de pensée* apportent un éclairage supplémentaire sur le Platon politique d'H. Arendt. Il nous livre ses premières impressions sur le corpus platonicien, lesquelles concordent généralement avec le contenu de ses écrits publiés. Le dialogue le *Politique*, dont sont issus plusieurs thèmes de la lecture de Platon, est le plus annoté. Les notes de travail les plus précoces sur les textes platoniciens, qui datent de 1950, permettent d'identifier les premiers motifs à partir desquels H. Arendt a ébauché son Platon politique. Il s'agit des termes ἄρχειν et πράττειν, de la négation de la pluralité et de l'imposition d'une politique de la fabrication, thèmes bien présents dans l'œuvre arendtienne.

En dépit de sa discrétion apparente, le Platon politique que s'est donné H. Arendt se révèle essentiel lorsqu'envisagé sur la toile de fond de la réflexion politique arendtienne. Dans la mesure où ce Platon présente des affinités avec certaines caractéristiques qu'elle attribue aux régimes totalitaires, la politique de l'action définie par H. Arendt en réaction au totalitarisme est, par le fait même, une réfutation de Platon. Cette critique est aussi dirigée, dans l'optique arendtienne, contre l'absolutisme de la pensée et de la philosophie face à la politique, illustrée par Platon, mais aussi par Heidegger.

Marie-Josée LAVALLÉE
Département d'Histoire — Université de Montréal
3150, rue Jean-Brillant
Montréal (QC) H3T 1N8 Canada
marie-josee.lavallee@umontreal.ca
Département de science politique — Université du Québec à Montréal
lavallee.marie-josee@courrier.uqam.ca

## Abréviations

*Authority* = « What is Authority? », dans H. ARENDT (1954-1963), p. 91-141.
*Freedom* = « What is Freedom? », dans H. ARENDT (1954-1963), p. 142-169.
*HC* = *The Human Condition* = H. ARENDT (1958).
*History* = « The Concept of History: Ancient and Modern », dans H. ARENDT (1954-1963), p. 41-90
*JP* = *Journal de pensée* = H. ARENDT (1950-1975).
*LM* = *The Life of the Mind* = H. ARENDT (1975).
*OT* = *The Origins of Totalitarianism* = H. ARENDT (1968).
*Pol*. = Platon, *Le Politique*.
*Tradition* = « Tradition and the Modern Age », dans H. ARENDT (1954-1963), p. 17-40.

## Bibliographie sélective

M. ABENSOUR (2006) : *Hannah Arendt contre la politique ?*, Paris.
H. ARENDT (1975) : *The Life of the Mind*, New York.
H. ARENDT (1971) : « Martin Heidegger at Eighty », dans M. MURRAY (éd.), *Heidegger and Modern Philosophy*, New Haven, 1978, p. 293-303.
H. ARENDT (1951) : *The Origins of Totalitarianism*, New York, 2e éd. (1968).
H. ARENDT (1965-1966) : « Some Questions of Moral Philosophy », dans J. KOHN (éd.), *Responsibility and Judgment*, New York, 2003, p. 49-146.
H. ARENDT (1963a) : *Eichmann in Jerusalem. Report on the Banality of Evil*, New York.
H. ARENDT (1963b) : *On Revolution*, New York, 2e éd. (1965).
H. ARENDT (1958) : *The Human Condition*, Chicago - Londres, 2e éd. (1998).
H. ARENDT (1954-1963) : *Between Past and Future. Eight Exercises in Political Thought*, New York, 2006 [« Preface », p. 3-15 ; « Tradition and the Modern Age », p. 17-40 ; « The Concept of History: Ancient and Modern », p. 41-90 ; « What is Authority? », p. 91-141 ; « What is Freedom? », p. 142-169 ;« The Crisis in Education », p. 170-193 ; « Truth and Politics », p. 227-264].
H. ARENDT (s.d.) : « The Tradition of Political Thought », dans J. KOHN (éd.), *The Promise of Politics*, New York, 2005, p. 40-62.
H. ARENDT (1954) : « Philosophy and Politics », *Social Research* 57, 1 (1990), p. 73-103.
H. ARENDT (1951) : *The Origins of Totalitarianism*, New York, 2e éd. (1968).
H. ARENDT (1950-1973) : *Journal de pensée*, édité par U. LUDZ et I. NORDMANN, traduit par S. COURTINE-DENAMY, Paris, 2005, 2 vol. Version originale : H. ARENDT (1950-1973), *Denktagebuch*, édité par U. LUDZ et I. NORDMANN, Munich, 2002, 2 vol.
H. ARENDT, K. JASPERS (1926-1969) : *Correspondance*, traduit par E. KAUFHOLZ-MESSMER, Paris, 1996.

H. ARENDT, M. HEIDEGGER (1925-1975) : *Letters. 1925-1975*, édité par U. LUDZ, traduit par A. SHIELDS, Orlando, 2004.

S. BENHABIB (1996) : *The Reluctant Modernism of Hannah Arendt*, Lanham.

S. BENHABIB (1990) : « Hannah Arendt and the Redemptive Power of Narrative », *Social Research* 57, 1, p. 167-197 [reproduit dans G. WILLIAMS, *Hannah Arendt: Critical Assessments*, New York, 2006, vol. 1, p. 326-347].

L. BRISSON (éd.) (2008) : *Platon. Œuvres complètes*, traduit par L. BRISSON et J.-F. PRADEAU, Paris, 2008 [pour le *Politique* et les *Lois*].

S. BUCKLER (2011) : *Hannah Arendt and Political Theory: Challenging the Tradition*, Edinburgh.

B. CAMPBELL (1989) : « Paradigms Lost. Classical Athenian Politics in Modern Myth », *History of Political Thought* 10, 2, p. 189-213.

M. CANOVAN (1994) : *Hannah Arendt: a Reinterpretation of her Political Thought*, Cambridge.

B. CASSIN (1996) : « Grecs et Romains : les paradigmes de l'Antiquité chez Arendt et Heidegger », dans M. ABENSOUR *et alii* (éd.), *Politique et pensée. Colloque Hannah Arendt*, 14-16 avril 1988, Paris, 2[e] éd., p. 17-41.

É. CHAMBRY (1948), *Platon. Œuvres complètes.* Tome VII. Deuxième partie. La République, *Livres VIII-X*, Paris [bilingue].

É. CHAMBRY (1934), *Platon. Œuvres complètes.* Tome VII. Première partie. La République, *Livres IV-VII*, Paris [texte grec].

P. DEMONT (2001) : « Hannah Arendt et la philosophie politique classique », dans *Tradition classique et modernité*, Actes du 12[e] colloque de la Villa Kérylos, Beaulieu-sur-Mer, 19-20 octobre 2001, p. 21-41.

É. DES PLACES (éd. et trad.) (1994) : *Platon. Œuvres complètes.* Tome 11. Deuxième partie. Lois, *Livres III-VI*, Paris [bilingue]

A. DIÈS (éd. et trad.) (1950) : *Platon*, Le Politique, édité et traduit par A. D., Paris [bilingue].

M. G. DIETZ (2005) : « Arendt and the Holocaust », dans D. R. VILLA (éd.), *The Cambridge Companion to Hannah Arendt*, Cambridge - New York, p. 86-109.

J. P. EUBEN (2005) : « Arendt's Hellenism », dans D. R. VILLA (éd.), *The Cambridge Companion to Hannah Arendt*, Cambridge - New York, 2000, p. 151-154.

M. HEIDEGGER (1961a) : *Nietzsche I*, traduit par P. KLOSSOWSKI, Paris, 1971.

M. HEIDEGGER (1961b) : *Nietzsche II*, traduit par P. KLOSSOWSKI, Paris, 1971.

M. HEIDEGGER (1942) : « La doctrine de Platon sur la vérité », traduit par A. PRÉAU, dans *Questions* II, Paris, 1947, p. 120-163.

M. HEIDEGGER (1927) : *Être et temps*, traduit par F. VEZIN, Paris, 1986.

M. HEIDEGGER (1925) : *Platon : le Sophiste*, traduit par J.-F. Courtine *et alii*, Paris, 2001.

H. R. JAUSS (1972-1975) : *Pour une esthétique de la réception*, traduit par C. MAILLARD, Paris, 1978.

J. KOHN (2005) : « Freedom: the Priority of the Political », dans D. R. VILLA (éd.), *The Cambridge Companion to Hannah Arendt*, Cambridge - New York, 2000, p. 113-129.

J. KOHN (1990) : « Thinking - Acting », *Social Research* 57, 1, p. 105-134.

G. LEROUX (trad.) (2004) : *Platon*, La République, Paris.

C. MARTINDALE, R. F. THOMAS (éd.) (2006), *Classics and the Uses of Reception*, Oxford.

C. MARTINDALE (2006) : « Introduction. Thinking Through Reception », p. 1-13.

W. W. BATSTONE, (2006) : « The Point of Reception Theory », p. 14-20.

M. H. MCCARTHY (2012) : *The Political Humanism of Hannah Arendt*, Lanham.

K. M. MCCLURE (1997) : « The Odor of Judgment: Exemplarity, Property, and Politics in the Company of Hannah Arendt », dans C. CALHOUN, J. MCGOWAN (éd.), *Hannah Arendt and the Meaning of Politics*, Minneapolis - Londres, p. 53-84.

J. G. A. POCOCK (1998) : *Vertu, commerce et histoire. Essai sur la pensée et l'histoire politique au XVIII*[e] *siècle*, traduit par H. AJI, Paris.

K. R. POPPER (1945) : *The Open Society and its Enemies. Volume 1. The Spell of Plato*, Princeton [5[e] éd., 1966].

J. SALLIS (2004) : *Platonic Legacies*, Albany.

J. TAMINIAUX (1992) : *La fille de Thrace et le penseur professionnel. Arendt et Heidegger*, Paris.

D. R. VILLA (2008) : *Arendt et Heidegger. Le destin du politique*, traduit par C. DAVID et D. MUNNICH, Paris.

D. R. VILLA (2007) : « Arendt, Heidegger, and the Tradition », *Social Research* 74, 4, p. 983-1002.

D. R. VILLA (2005) : « Introduction: the Development of Arendt's Political Thought », dans D. R. VILLA (éd.), *The Cambridge Companion to Hannah Arendt*, Cambridge, p. 1-21.

D. R. VILLA (2001) : *Socratic Citizenship*, Princeton - Oxford.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 145-153.

# NOTES ET DISCUSSIONS

## La caverne inversée dans une image de Plotin

*Résumé.* — Nous examinons, à l'occasion de cette note, une comparaison que Plotin opère entre la démarche du philosophe en quête de l'Un et celle du dévot qui pénètre un sanctuaire secret (ἄδυτον) à la rencontre du dieu. Outre sa capacité suggestive, cette image n'est pas sans en rappeler une autre, d'origine platonicienne cette fois, et du reste bien connue, la caverne du livre VII de la *République*. Or, bien que les ressemblances soient frappantes, les dissemblances le sont tout autant, et même davantage, au point que nous nous risquons à parler d'une « caverne inversée ». L'ἄδυτον dont parle Plotin n'a plus rien, en effet, du domaine des ombres et des simulacres ; au contraire, il abrite, dans le secret et l'obscurité, le principe de la vérité la plus élevée. La prison souterraine cède à la demeure sacrée du dieu-Un. La finalité demeure certes semblable, mais l'itinéraire est transformé, conduisant désormais le philosophe à l'entrée plutôt qu'à la sortie.

*Abstract.* — In this note, we examine Plotinus' comparison between the approach of a philosopher in search of the One and that of a religious person who enters a secret sanctuary (ἄδυτον) to meet the god. Besides its suggestive power, this image also brings to mind another very well-known image, namely the allegory of the cave developed by Plato in Book VII of the *Republic*. However, although the similarities are striking, the dissimilarities are just as noteworthy, or even more so, to the point that we venture to speak of a 'reverse cave'. The ἄδυτον described by Plotinus has, in fact, nothing to do with the domain of shadows and simulacra; on the contrary, it contains, hidden in secrecy and darkness, the principle of the highest truth. The underground prison here becomes the sacred abode of the god-One. Overall, the objective remains similar, but the path is modified, now leading the philosopher to the entrance rather than the exit.

La note qui suit pourrait être versée au dossier des études portant sur les comparaisons imagées dans les exposés de Plotin. Elle est consacrée à un passage des *Ennéades* (VI, 9) où la démarche du philosophe en quête de l'Un se trouve compa-

rée, de façon exceptionnelle, à celle de quelque personnage qui approche et pénètre un sanctuaire [1].

L'intérêt du rapprochement ne tient pas uniquement à son caractère exceptionnel, ni à la capacité suggestive que présente, dans le détail, un parallèle établi à l'occasion, entre une démarche philosophique et une démarche religieuse observable par ailleurs. Il tient aussi au fait que l'image en question, pour le lecteur de Platon, en appelle une autre, invinciblement. Il est en effet assez évident que l'itinéraire du philosophe, ici comparé à celui qui correspond à une sorte d'initiation religieuse, est aussi l'itinéraire que Platon a tenté d'éclairer par l'image célèbre dite de la caverne. Il est donc intéressant de comparer entre elles ces deux images, ou ces deux analogies comme on voudra, qui évoquent l'une et l'autre, on le verra, un double parcours, aller et retour, tracé d'après une topologie similaire, distinguant trois lieux.

Parce qu'elle est moins connue, nous présenterons d'abord, dans son contexte, l'image de Plotin.

Le passage de Plotin qui nous intéresse figure dans le traité 9 (*En.*, VI, 9). C'est donc au sein d'un texte conçu relativement tôt dans la carrière philosophique de Plotin, mais un texte suffisamment abouti pour que Porphyre, publiant les *Ennéades*, le choisisse pour clôturer l'ensemble de l'œuvre, comme une sorte de couronnement, sous le titre *Sur le Bien ou l'Un* [2]. Nous constaterons plus loin que le même Porphyre a emprunté pour son compte l'image qui retient notre attention.

Comme l'on sait, dans le traité 9, Plotin s'efforce de montrer la supériorité de l'Un, non seulement par rapport à l'âme délestée de ses attaches corporelles, mais aussi par rapport à l'intelligence la plus simple, qui est pourtant le principe de celle-ci. D'où le besoin, dans la quête du Bien, de dépasser la nécessaire préparation intellectuelle, pour s'unifier et coïncider de la sorte avec le Bien absolu, par une démarche qui n'a plus rien de proprement cognitif.

La difficulté d'engager à pareille démarche, comme le fait Plotin en deux temps, repose évidemment sur le fait que celle-ci ne s'enseigne pas [3]. On ne peut la dépeindre, ni en donner le goût qu'en faisant appel, le plus souvent, à des analogies délicates à manier. Ainsi procède le philosophe. L'impossibilité de faire autrement est d'ailleurs corrélative de l'impossibilité de parler de l'Un, sinon négativement. Mais, s'il faut s'y résoudre, c'est en notifiant ce que la plus innocente des comparaisons ou des façons de dire a encore d'imparfait ou, plutôt, d'inadéquat. Plotin parle donc volontiers d'une « vision » de l'Un, mais c'est en sachant que le voyant et l'objet de sa vison ne sont pas deux (10,12-15) et, surtout, que l'union qui abolit

---

1. Je tiens à remercier le professeur Richard Bodéüs, qui m'a invitée à cette étude et en a encouragé la publication, Madame Ilsetraut Hadot, qui a bien voulu lire une première version de mon travail et m'a suggéré d'utiles mises au point, ainsi que les lecteurs anonymes de mon manuscrit, pour leur précieux avis dont j'ai tâché de tenir compte.

2. Éditeur et ancien élève de Plotin, Porphyre pensait pouvoir présenter, dans ce traité, un « résumé complet et systématique de la doctrine du maître », affirme Francesco FRONTEROTTA (2003), p. 57.

3. Cf. 9, 4, 1-2 : « la saisie de l'Un ne se fait au moyen ni de la science, ni de l'intellection ».

toute différence entre les deux récuse l'emploi du mot « vision » lui-même pour la désigner : « c'est, dit-il, une autre manière de voir, une extase, une simplification, … » (11, 22-23).

Cette dénonciation s'accompagne toutefois encore d'une comparaison qui, en somme, la justifie. Il faut, notifie Plotin, dépasser et laisser derrière soi tout ce qui est encore de l'ordre de la vision ordinaire, comme semblent faire ultimement les initiés, dans les rites à Mystères. C'est le passage qui nous intéresse :

> […] comme quelqu'un qui s'est introduit dans l'intime du sanctuaire secret [ἀδύτου], laissant derrière soi les statues divines [ἀγάλματα] placées dans le temple [νεῷ], mais qui, à sa sortie du sanctuaire [ἀδύτου], lui apparaissent à nouveau en premier, après la vision qu'il a eue à l'intérieur et la communication qu'il a eue là, avec, non une statue d'un dieu [ἄγαλμα], ni son image [εἰκόνα], mais avec lui-même; les statues sont dès lors objets de vison secondaires (11, 17-22) [4].

La comparaison, que Plotin donne pour telle un peu plus loin (11, 26-27 : « ces propos sont imagés [μιμήματα] »), est exceptionnelle, comme on l'a dit, et n'est reprise, de façon fugitive, que dans le traité 10, de très peu postérieur :

> Pour le contempler, lui [*i.e.* le dieu-Un], qui est isolé sur lui-même, à l'intérieur, comme en un temple [νεῷ], […] on doit contempler ce qui se dresse comme, déjà tournées vers l'extérieur, des statues divines [ἀγάλματα] et, de préférence, celle qui est apparue en premier (10 [V, 1], 6, 12-15) [5].

C'est la même comparaison, à un détail près : le dieu n'y est pas localisé expressément dans la partie secrète du temple (c'est-à-dire l'ἄδυτον); mais l'omission n'est probablement pas volontaire et, de toute façon, le reste paraît un souvenir précis de ce qui est dit dans notre passage.

Plotin y fait appel, probablement, à l'expérience religieuse un peu particulière qui était propre aux cultes initiatiques, du type de ceux qui se rencontraient à Éleusis [6]. C'est ce que suggèrent assez clairement d'autres allusions dans le contexte : l'interdiction faite, dans les Mystères, de révéler ce qu'on avait vu aux non initiés est rappelée comme un témoignage de l'indicible (11, 1-4) et Plotin prend à son compte la parole même dont, selon Pausanias (I, 37,4), usaient les intéressés réduits au silence : « Quiconque a vu […] sait ce que je dis » (9, 46-47). L'ἄδυτον n'est pas, très précisément, l'ἀνάκτορον bien connu d'Éleusis (d'autant que ce dernier, dont parle Hérodote (IX, 65), n'était pas, semble-t-il, séparé de l'endroit où figuraient les statues cultuelles de Déméter et des autres divinités), mais il est, à coup sûr, son analogue. Il est censé abriter la rencontre privilégiée, mais énigma-

---

4. Notre traduction repose sur le texte grec établi par P. HENRY et H. R. SCHWYZER (1973). Nous rendons ici ἄδυτον par « sanctuaire secret », plutôt que par « sanctuaire », comme le fait F. FRONTEROTTA (2003), p. 96, à la suite de P. HADOT (1994), p. 111, de manière à rappeler qu'il s'agit de la partie la plus intime du sanctuaire, où, en principe, on n'entre pas.

5. Le parallèle est signalé sans plus, par P. A. MEIJER (1992), p. 280 ; et le même observe encore (p. 283, n. 805) qu'en 1 [I, 6], 8, 2-3, Plotin parle déjà du premier principe comme d'une réalité « restant, comme au dedans, dans les saintes demeures sacrées (ἁγίοις ἱεροῖς), sans s'avancer à l'extérieur ».

6. C'était déjà le sentiment exprimé à propos du traité 10, par M. J. ATKINSON (1963), *ad locum*.

tique, avec le dieu lui-même. Plotin évoque plus loin (11, 28-30) l'entrée qu'a effectuée dans ce sanctuaire secret un « prêtre sage », qui entend l'énigme et qui, s'il n'y entre pas, sait qu'il doit attendre de la vision effectuée là le principe de tout ce qu'il peut connaître (11, 30-34). Ici, dans le passage que nous avons traduit, ce n'est pas seulement l'entrée, mais la sortie de l'ἄδυτον qu'il décrit.

Même si les commentateurs ne l'observent pas toujours avec toute la précision requise, on peut en effet imaginer, au total, deux itinéraires, chacun selon deux étapes. L'un, que suit le futur l'initié, le conduit, d'abord, de l'extérieur du temple jusque dans celui-ci, en présence des statues divines, puis, de ces statues jusque dans l'ἄδυτον, où réside le dieu lui-même. Le second parcours, que suit le sujet désormais initié, le conduit, à l'inverse, de l'ἄδυτον jusqu'en présence des statues (qui lui apparaissent désormais un objet de vision secondaire), avant de, finalement, sortir du temple et regagner le monde profane, où il garde le silence, semble-t-il, sur tout ce qu'il a vu, faute de pouvoir l'exprimer. Quel que soit le sens envisagé, aller ou retour, l'itinéraire comprend donc deux étapes et suppose aussi la distinction entre trois lieux, en fonction de ce qu'ils contiennent respectivement et donnent éventuellement à voir : (A) la partie secrète et retirée du sanctuaire, l'ἄδυτον, lieu où réside le dieu lui-même ; (B) le reste du temple (ναός), lieu où résident les statues divines (ἀγάλματα) ; et (C) le secteur profane, où réside le non divin.

L'objectif de Plotin, en renvoyant au double itinéraire parcouru, devient, avec ces précisions, d'une limpidité absolue. Il est avant tout de faire observer que l'initiation ne se borne pas à passer de C à B, en laissant derrière soi tout ce que l'on peut voir, au grand jour, de non divin, mais consiste encore et par-dessus tout à passer de B à A, laissant cette fois derrière soi la vision des statues divines que renferme le temple, pour descendre, plus secrètement, à la rencontre du dieu lui-même. De telle sorte qu'au retour, une fois initié, passant de A à B et retrouvant les statues divines, le sujet mesure désormais combien celles-ci, simples copies de ce qu'il a vu, sont loin d'offrir la vision gratifiante qu'il imaginait à l'aller, quand il était passé de C à B, en quittant le monde profane.

Il est assez facile de décoder et d'apprécier l'enseignement qu'apporte ce renvoi au parcours initiatique, puisqu'à chaque lieu correspond, en gros, l'une des trois « hypostases ». Ainsi c'est, dans sa totalité, la doctrine hypostatique qui surgit à l'arrière-plan. L'ἄδυτον (A), où réside le dieu, évoque le plus intime de soi-même où se rencontre l'Un-Bien [7]. Le temple (B), qui renferme sa statue, évoque, à l'entour de l'Un, l'intelligence qui se concentre sur elle-même [8]. Quant au secteur profane (C), donné tacitement pour étranger au divin, il évoque, du moins en partie, ce qui, à son tour, n'est en définitive qu'une image de l'intelligence, savoir l'âme, qui

7. Son accès exige un regard intérieur, d'où est évacué tout forme intelligible ; cf. 7, 3-5 et 14-16 : « regarde sans projeter ta pensée vers l'extérieur, car [...] il est toujours présent pour qui sait le toucher ; […] l'âme doit être sans forme puisque aucun obstacle, en elle, ne doit s'opposer à ce qu'elle soit […] illuminée par la nature première. »

8. Cf. 7. 3-5 et 15-16 : « l'âme se mouvra autour du centre dont elle provient ; […] les âmes elles-mêmes ne font pas partie du monde intelligible […] et le centre de toute chose est au-delà de l'intellect. »

conserve encore le statut d'intermédiaire, entre l'intelligible et le sensible [9], que lui avait conféré Platon.

Sans parler des détails, dont l'analyse exigerait un autre travail, la principale vertu de la comparaison tient à sa capacité de suggérer ensemble la nécessité et l'insuffisance de l'acte d'intelligence dans la quête de l'Absolu, en posant qu'il existe, entre l'intellection et l'Un-Absolu, le même genre de rapport que celui qui existe, dans les cultes initiatiques, entre dieu lui-même et ses représentations figurées. Cette analogie, qui fait en somme de l'intelligence la statue vivante de dieu, ne reste pas totalement sans parallèle chez Plotin, ni, apparemment, sans antécédent [10]. Mais elle n'est nulle part exploitée comme ici dans l'évocation d'un véritable parcours initiatique. Et c'est probablement ici qu'il faut chercher la source de son utilisation par Porphyre, lequel, parlant de la sagesse, écrit qu'elle est le moyen grâce auquel on établit en soi « un sanctuaire orné de la statue vivante qu'est l'intelligence, où le dieu, précise-t-il, a imprimé son image » [11]. On ne peut mieux rendre l'écho, semble-t-il, des propos de Plotin.

Mais ces propos eux-mêmes, de manière discrète, semblent prendre le relais d'une image célèbre développée par Platon dans le mythe de la caverne. On s'en avise aisément, comme on l'a dit au début. Il n'est pas, en effet, difficile de voir que le cheminement par étapes (A, B et C), dans les cultes initiatiques, tel qu'évoqué par Plotin, rappelle en partie celui que Platon, dans la *République* (VII), trace pour les prisonniers de la caverne. Car dans ce texte fameux, l'auteur distingue d'abord, lui aussi, trois lieux[12] , en fonction de ce qu'ils contiennent et donnent à voir: (A') la caverne souterraine (514a), où sont enchaînés les prisonniers et sur le fond de laquelle se projettent des ombres; (B') le chemin masqué par un muret (514c), où circulent,

9. D'où le premier impératif : « il faut se retirer soi-même loin des choses sensibles » (3, 17-18) ; cf. 7, 16-18 : « il faut que l'âme, retirée de toutes les choses qui sont à l'extérieur, se retourne totalement vers l'intérieur. »

10. P. HADOT (1994), p. 204-205, a le mérite de renvoyer sur ce point, à plusieurs textes intéressants, qui, pour les plus anciens, assimilent les vertus supérieures à des statues ; ainsi, en 1 [I, 6], 9, 14-15, Plotin conseille : « sculpte ta propre statue, jusqu'à voir la tempérance qui siège sur un trône sacré » ; et en 2 [IV, 7], 10, 44, il affirme que l'âme peut découvrir en elle-même la tempérance et la justice, « logées en elle comme des statues envahies par la rouille du temps » ; d'autres textes, beaucoup plus récents, semblent encore faire de même (cf. 31 [V, 8], 6, 5, où Plotin donne les hiéroglyphes égyptiens pour des « statues » qu'ont gravées les prêtres pour esquisser, par chacune, « quelque science et sagesse »), mais en 38 [VI, 7], 7-19, le philosophe va plus loin et compare l'intelligence qui abandonne l'intelligible à celui qui, entré dans une maison, admire tout ce qu'il y voit, avant de pouvoir admirer le maître de maison lui-même, dont l'attrait passe celui que donne seulement « la nature des statues ». P. Hadot signale en outre un texte de Philon (*De insomniis*, 232) qui anticipe plus nettement notre passage : l'intelligence, saisie d'enthousiasme, « pénètre dans l'*adyton* », écrit Philon, mais, une fois l'enthousiasme retombé, il quitte les choses divines pour les choses humaines qui l'attendent « dans les propylées ».

11. Dans cet extrait de la *Lettre à Marcella* (11, 3-5), les mots « le dieu » (τοῦ θεοῦ) représentent une restitution incontestable, proposée anciennement par Orelli et adoptée par É. DES PLACES dans son édition critique (1982), p. 112.

12. L'itinéraire du prisonnier se poursuit au-delà, et comporte d'autres étapes dont nous faisons abstraction ici, en dépit de leur importance pour Platon lui-même.

transportés par certains individus, des objets et des statues d'hommes [13] et de tous les êtres vivants, lesquelles dépassent la hauteur du muret, et (C') l'espace où se trouve, au loin, le feu (514b), dont la lumière éclaire la scène, mais où vivent aussi ceux-là qui sont représentés par les statues et les objets susdits. Trois lieux, donc, et au centre, celui où apparaissent des statues, mais aussi deux étapes (de A' à B', puis de B' à C') du genre initiatique.

Tels que dépeints par Platon, en effet, les prisonniers, entravés dans leur caverne, tournent le dos à la lumière et ne voient que les ombres qui constituent, pour eux, « la vérité ». Mais, une fois désentravés, ils sont contraints de se retourner et de marcher en direction du feu, cependant qu'on leur assure que ce qu'ils voient désormais (les statues et les images) sont « plus proches de l'être » (515c), pour enfin s'avancer et monter, dit Platon, vers la lumière du soleil (515e), qui, ultimement, donne à voir les choses sensibles elles-mêmes, et non plus leurs représentations imagées. Leur cheminement, pareil à celui des initiés dans les cultes à Mystères, consiste donc à laisser derrière eux, non seulement des ombres, pour regarder cela dont elles sont le reflet, mais aussi cela-même, qui n'est encore qu'une imitation (vison secondaire), comme en fabriquent les statuaires, au profit du modèle (vision première). Le parallélisme est assez frappant. Ce qui n'a peut-être pas lieu d'étonner, si Plotin, comme Platon, s'impose de décrire, par une autre allégorie, le même genre d'itinéraire proposé au philosophe.

Toutefois, plusieurs différences sont à noter. La plus évidente se trouve, par-delà les images, dans les conceptions précises de la philosophie que les deux auteurs défendent respectivement. Pour le dire de façon brutale, on ne peut prêter sérieusement à Platon l'intention d'évoquer les trois hypostases dans ce passage de la *République*, ni sans doute, au stade B', celle d'assimiler expressément l'intelligence aux statues, comme le suggère Plotin au stade B. D'autre part, le parcours qui, de A' à C', figure l'ascension vers le Bien, laisse clairement attendre, en *République* VII, le parcours inverse qui, de C' à A', ramène vers la caverne l'ex-prisonnier désormais éclairé et qui figure la redescente impérative du philosophe vers les affaires de la cité. Mais chez Plotin, seul le parcours initiatique vers l'ἄδυτον (A) parait avoir de l'importance, soit l'ascension vers le Bien ; et si la sortie de l'ἄδυτον est évoquée, on n'a pas l'impression que l'initié se trouve spécialement investi d'une mission politique hors du sanctuaire, même si cela n'est pas exclu [14].

Il serait en revanche futile de chercher à tirer une différence du fait que l'image du prisonnier chez Platon est une image profane alors que l'image de l'initié chez Plotin est une image religieuse, car, chacun à leur façon peut-être, les deux penseurs voient également l'itinéraire assigné à la philosophie comme une assimilation au dieu, ainsi que l'on sait.

---

13. Les statues humaines (ἀνδριάντας), dont parle Platon, renvoient au monde sensible, contrairement aux statues divines (ἀγάλματα), dont parle Plotin et qui renvoient au monde non sensible. La différence tient principalement au fait que l'image de Platon décrit un parcours profane alors que celle de Plotin décrit un parcours religieux.

14. Même dans la pensée de Jamblique, si peu politique, il y a place pour un philosophe-roi qu'inspirerait la philanthropie et qui, en souvenir de la contemplation de l'Un, poserait des lois à son image, comme a tenté de le montrer D. J. O'MEARA (1993), p. 65-68, spécialement p. 69, qui rappelle notre passage d'*Ennéades*, VI, 9, 7, 20-26.

Les deux images pourtant sont, sur un point particulier, diamétralement opposées. Et ce point implique peut-être une nuance qui distingue entre elles la philosophie de Platon et celle de Plotin. L'observation montre en effet que Platon décrit l'itinéraire du prisonnier comme le passage progressif de l'ombre (en A') à la lumière (en C') alors que chez Plotin, l'itinéraire de l'initié, qui symbolise pourtant le même genre de démarche philosophique, se trouve décrit, au contraire, comme le passage de la lumière (en C) à l'ombre (en A). Quand ils recourent à une image, les deux philosophes sont au fond convaincus du même impératif attaché à la condition humaine ; même si Platon parait plutôt sensible à la difficulté de sortir de l'ignorance et Plotin à la difficulté d'atteindre la source de toute vérité, l'un et l'autre ont en tête le même parcours, qui conduit de l'ignorance à la vérité. Mais l'image de Platon associe l'ignorance à l'ombre confortable de la caverne, qui retient le prisonnier, et la vérité, à la lumière inconfortable qui blesse les yeux et fait reculer, alors que l'image de Plotin, tout au contraire, associe plutôt l'ignorance à la clarté confortable du visible, qui accroche le regard, et la vérité à l'obscurité troublante de l'ἄδυτον qui arrête chacun sur le seuil de celui-ci : tel prêtre n'y pénètre pas, dit-il, parce qu'« il considère que c'est quelque chose d'invisible » (11, 30-31) [15]. Si bien qu'exhortant somme toute à la même chose, les images semblent dire à peu près le contraire : il faut tourner le dos à l'ombre et sortir de la caverne (A'), prononce Platon ; il faut laisser le visible derrière soi et pénétrer dans l'ombre à l'intérieur de l'ἄδυτον (A), prononce Plotin.

C'est ainsi que par la vertu des deux images, la philosophie, chez Platon, se trouve être une montée vers la lumière alors que chez Plotin, elle se trouve être la plongée dans l'obscur. Notons au passage que l'image plotinienne d'un sanctuaire mystérieux qu'il faut pénétrer au terme d'un parcours a survécu à son inventeur. Elle se trouve, par exemple, développée chez Thémistius qui évoque tout l'itinéraire du philosophe dans une vision grandiose. Thémistius situe « près de la porte » les doctrines de Platon, de type propédeutique, offert par un choix de dialogue d'accès facile ; puis, dans le sanctuaire, deux temples et deux statues, celles d'Aristote et de Platon, auxquelles il faut sacrifier successivement, selon, pour le premier, des « rites préliminaires » (προτέλειον) et, pour le second, selon un « transport bacchique » (βακχείας). Et que ce parcours soit conçu comme allant de la clarté apparente, pour le non-initié, vers l'obscur pour l'initié, c'est ce que suggère la distinction, chez Aristote lui-même, entre les écrits clairs « près de la porte » et les écrits « obscurs », ésotériques, à l'intérieur, réservés à l'initié qui accomplit les mystères (τέλη) [16].

Maintenant, si l'on revient à Plotin, l'image de l'ἄδυτον sous le rapport de l'obscurité, est en fait comparable à l'image de la caverne. Ce qui, au bout du compte, fait apparaître l'ἄδυτον comme l'inversion de la caverne, l'ἄδυτον étant le lieu où il faut entrer et la caverne le lieu dont il faut sortir. Et l'inversion s'étend à chacun des autres lieux qui constituent les étapes du parcours imaginé. Bref, si, lisant les propos de Plotin touchant l'ἄδυτον obscur où il faut pénétrer, l'on garde à l'esprit les propos de Platon touchant la caverne obscure dont il faut sortir, c'est comme si le parcours des prisonniers (A'-B'-C') apparaissait, inversé, dans un miroir

15. Il est entendu que, dans cette obscurité où Plotin dit que l'on voit, la vision, en l'occurrence, n'est pas une perception sensible. Ailleurs, comme l'on sait, Plotin associe volontiers l'obscurité à la matière.

16. Voir en particulier Thémistius, *Discours* XX, 235c, 239a, XXIII, 298c-d ; XXXII, 126d ; et *Lettre* CXLIII. Textes rassemblés dans I. HADOT (2015), p. 75-88.

où chaque étape serait le reflet, plus ou moins brouillé, d'une étape dans le parcours (C-B-A) que doit suivre le sujet à initier aux Mystères. Dans ce miroir, on verrait d'abord, à l'avant-plan, l'espace où se tiennent les réalités sensibles (C'), reflet à peine brouillé de l'espace profane (C), puis, à mi-distance, des statues diverses (B'), qui sont le reflet beaucoup plus brouillé des statues divines dans le temple (B), et enfin, au loin, dans l'ombre de l'arrière-plan, la fameuse caverne (A'), qui se trouve être le reflet on ne peut plus brouillé de l'ἄδυτον (A). Autrement dit, l'image de Plotin qui se substitue à celle de Platon, n'évacue pas celle-ci, car si l'on prend soin de placer la première devant un miroir c'est la seconde qui apparaît dans ce miroir.

Et si l'on enfile du même regard les étapes (A'-B'-C') assignées, dans le miroir, au parcours des prisonniers de la caverne, et, à leur suite, les étapes (C-B-A) qui figurent le parcours initiatique vers l'ἄδυτον, mais qui représentent le chemin allant de la troisième à la première hypostase, alors, on peut contempler, au total, un parcours qui élève par degrés, d'abord, dans l'ordre sensible (reflet d'un modèle), puis, dans l'ordre non sensible (modèle reflété), et qui conduit de l'illusion la plus profonde, jusqu'au principe le plus sublime de la vérité.

Léa DEROME
Université de Montréal
Pavillon 2910, boul. Édouard-Montpetit
Montréal (QC) Canada H3C 3J7
lea.derome@umontreal.ca

## Bibliographie

M. J. ATKINSON (1963) : *Plotinus. Enneads VI, 1. A Commentary with Translation*, Oxford.

É. DES PLACES (1982) : *Porphyre. Lettre à Marcella*, Paris.

F. FRONTEROTTA (2003) : *Plotin. Traités 7-21*, Paris.

I. HADOT (2015) : *Athenian and Alexandrian Neoplatonism and the Harmonization of Aristotle and Plato,* traduit par M. CHASE, Leiden - Boston.

P. HADOT (1994) : *Traité 9*, Paris.

P. HENRY et Henry R. SCHWYZER (1973) : *Plotini opera*. Editio maior, t. III, Paris - Bruxelles.

D. J. O'MEARA (1993) : « Aspects of Political Philosophy in Iamblichus », dans *The Divine Iamblichus. Philosopher and Man of Gods,* H. J. BLUMENTHAL et E. G. CLARK (dir.), London, p. 65-73.

P. A. MEIJER (1992) : *Plotinus On the Good or the One. An Analytical Commentary*, Amsterdam.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 155-158.

# L'humaniste italien Fausto Andrelini créateur de l'adjectif *adagialis* ?

Le 16 octobre 2014 la Maurits Sabbebibliotheek, bibliothèque de la Faculté de Théologie de la Katholieke Universiteit Leuven, a célébré le 40^e^ anniversaire de sa fondation en organisant une petite exposition qui présentait quarante livres attestant la richesse exceptionnelle de cette bibliothèque. Suite à une demande de collaboration, j'avais sélectionné quelques volumes qui me paraissaient devoir figurer dans cette exposition, entre autres la dernière publication du jésuite anversois André Schott : *Adagialia sacri Novi Testamenti Graeco-Latina, selecta atque exposita a P. Andrea Schotto Societatis Iesu Presbytero* … (Anvers, Balthasar Moretus, 1629). Cette proposition fut acceptée et je me mis à écrire une contribution qui ne pouvait compter plus de quatre cents mots.

Dans ce cadre restreint il était naturellement impossible de relever les divers aspects de ce livre et de son auteur. C'est la raison pour laquelle un des éléments notables, à savoir le premier mot du titre, mérite d'être traité ici de manière un peu plus approfondie. Le terme peu commun, *Adagialia*, employé ici comme substantif au pluriel, dérivé de l'adjectif *adagialis*, ne se rencontre ni dans le *Thesaurus Linguae Latinae* ni dans les autres dictionnaires de la langue latine, y compris le *Lexique de la prose latine de la Renaissance*, éd. René HOVEN et Laurent GRAILET (2^e^ édition, Leiden – Boston, 2006). On peut se demander d'où vient ce mot du titre ; la réponse est facile : Schott admet dans sa lettre au lecteur qu'il l'a tout simplement repris à son confrère Martín Antonio Delrío (1551-1608) [1]. Celui-ci avait préparé une collection de proverbes tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, à en croire du moins le titre de son ouvrage : *Adagialia sacra Veteris et Novi Testamenti, collectore et interprete Martino del Rio Antverpiensi, societatis Iesu sacerdote, et S. Scripturae publico Salmanticae professore* … En réalité, cette collection ne contenait que des proverbes provenant du seul Ancien Testament, comme l'imprimeur l'annonce dans sa lettre au lecteur [2]. Elle fut publiée à Lyon par Jérôme Delrío plusieurs années après le décès de son frère, une première partie en 1612, une deuxième en 1613. La raison de l'absence des proverbes du Nouveau Testament est simple et est fournie dans la lettre dédicatoire : en dépit de ses recherches, Jérôme

---

1. A. Schott, *Adagialia sacra Novi Testamenti Graeco-Latina*, fol *4^v^ : *Adfero enim* Adagialia *post P. Martinum Delrium, civem et collegam, qui sedecim abhinc annis* Veteris Testamenti Adagialia *diligenter et collegit et interpretatus est.* Novi *vero* Testamenti*, morbo impeditus ac morte immatura praeventus, non attigit.*

2. [Fol. a. 3^r^] *Typographus lectori. Moneri te, lector, de inscriptione operis aequum esse duxi. Frons enim cum praeferat* VETERIS ET NOVI TESTAMENTI ADAGIALIA SACRA*, neque tamen quae Novi sunt, adhuc exeant.*

n'a trouvé aucune note laissée par son frère concernant le Nouveau Testament [3]. André Schott, dans sa propre dédicace adressée à Muzio Vitelleschi (1563-1645), le général de son ordre, souligne à nouveau le fait (fol. *3[v]) :

> *Post utroque nostrum in Societatem adscripto eademque, ut dici solet, navi vecto, e sacris Bibliis ille Veteris Testamenti* Adagialia *exposuit, nos continuo Novi Testamenti subiecimus, quae Delrius non attigit, immatura praereptus morte e calculi doloribus Lovanii.*

Tant Delrío que Schott s'expriment dans les pages préliminaires sur les différents termes qui auraient pu être employés pour indiquer le sujet de leurs recherches, comme *parabola* - *paroemia* - *aenigma* - *proverbium* ; ils s'étendent sur leur histoire et leur définition, mais sans expliquer en définitive pourquoi ils ont choisi le terme *adagiale* au lieu de *adagium*. La question demeure donc : Delrío a-t-il forgé cet adjectif (substantivé) lui-même, ou a-t-il pu le lire quelque part ?

Pour élucider cette question, le domaine qu'il fallait explorer était celui des proverbes ou adages, dont Érasme est naturellement le représentant le plus célèbre. Or Érasme lui-même n'a jamais utilisé l'adjectif *adagialis*. On retrouve cependant cet adjectif dans un résumé de ses adages, composé par son grand ami Adrien Barlandus (1486-1538) pour ses étudiants à Louvain : *In omnes Erasmi Roterodami Adagiorum Chiliadas Epitome, ad commodiorem usum studiosorum utriusque linguae conscripta, per Hadrianum Barlandum*. Lovanii, apud Theodoricum Martinum Alostensem, Anno M.D.XXI, Mense Iunio [4]. Sous l'adage *Mare coelo miscere*, on lit au fol. E.ii[v] :

> *Adagialis est hyperbole. In eum qui clamoribus aut alio modo perturbat omnia.*

C'est l'adage 281 d'Érasme. Mais Érasme lui-même n'emploie pas le mot *adagialis* dans le commentaire annexe, où il écrit :

> *Proverbialis hyperbole est pro eo quod est : omnia perturbare nihilque non facere* [5].

Au cas où Delrío aurait repris le mot *adagialis* à Barlandus, il est très probable qu'il a rencontré ce dernier pendant ses études à Louvain ou ailleurs, en faisant usage de l'édition de l'*Epitome* de Barlandus ou d'une de ses nombreuses réimpressions.

Mais une autre piste vaut la peine d'être explorée. Dans les dernières années du XV[e] siècle, Érasme, jeune et inconnu, cherchait à Paris la compagnie et l'amitié de Robert Gaguin et surtout de l'humaniste italien Fausto Andrelini. Quand Érasme voulut faire imprimer son premier petit recueil de 820 adages, il envoya d'abord une copie manuscrite ou une première épreuve à Andrelini. Celui-ci répondit par une lettre pleine d'éloges, datée du 15 juin 1500, que l'imprimeur parisien Jean Philippe s'empressa d'insérer au verso de la page de titre, en mentionnant le titre de *poeta*

---

3. Dans cette lettre, datée de Bruxelles le 10 mai 1611, on lit (fol. a.5[v]) : *Nam quae in Novum elaboraverat, plane nulla, me quamvis diu quaerente, adhuc apparent*.

4. À propos de cet humaniste et de son *Epitome*, voir Etienne DAXHELET, *Adrien Barlandus, humaniste belge 1486-1538. Sa vie - son œuvre - sa personnalité* (Humanistica Lovaniensia, 6), Louvain, 1938, spécialement p. 135-145.

5. Voir l'édition de l'*Adagiorum chilias prima - pars prior*, éd. M. L. van POLL - van de LISDONK, M. MANN PHILLIPS et Chr. ROBINSON, dans *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, t. II/1, Amsterdam, 1993, p. 384.

*regius*, conféré récemment à l'humaniste italien. Quelques mois plus tard, Érasme insista auprès d'Andrelini pour qu'il recommande à nouveau cette édition et, dans une lettre de 1520 à Polydore Virgile, il admit que l'imprimeur avait obtenu une lettre à l'humaniste italien pour promouvoir son livre [6]. À cette époque en tout cas Érasme et Andrelini entretenaient des liens d'amitié très étroits : il n'est dès lors pas du tout inconcevable que les deux amis aient discuté du projet d'une telle collection. Quand Jean Sturm composa sa biographie de Beatus Rhenanus en 1551, il écrivit à ce propos :

> *Faustus etiam Andrelinus ibi magna auditorum frequentia poetas docuit et epistolas suas adagiales conscripsit ; uter ab altero provocatus, a Faustone Erasmus, qui adagia prope Latinae Graecaeque linguae omnia et collegit et digessit, an ab Erasmo Faustus, qui quam plurima paucis rerum argumentis contexuit, mihi incognitum est* [7].

On ne peut en effet oublier que, déjà avant 1490, Andrelini avait sur le chantier deux livres d'épîtres morales, contenant une riche variété de proverbes et conçues plus ou moins à la manière des adages d'Érasme [8]. Une édition d'Anvers attire dans son titre même l'attention sur l'analogie entre les deux : *Epistolae proverbiales et morales* [...] *tali forma ex secunda recognitione impressae ut Adagiis Erasmi commode adiungi possint* (Anvers, J. Steelsius, 1542) [9].

Dans les autres écrits d'Andrelini on trouve çà et là quelques maigres allusions à ces livres d'épîtres morales. Selon la lettre introduisant ses *Elegiae* (Paris, 1494), ils auraient dû contenir pas moins de cent lettres [10]. Mais quand finalement une première série sortit en 1508, elle ne comptait que neuf lettres. Sept ans plus tard, la publication du *De sciolorum arrogantia epistola proverbialis* (Paris, 1515) devait marquer le début d'une nouvelle série ; à la fin de cette lettre Andrelini écrivit en effet : *Vale et brevi expecta octo alias proverbiales epistolas adhuc inter Vestalia penetralia una cum plurimis sororibus latitantes*, mais ce projet n'a jamais eu de lendemain.

Deux éléments doivent toutefois être notés en raison de leur importance pour la question qui nous retient. Le premier est extrinsèque et d'ordre général : les

---

6. P. S. ALLEN, H. M. ALLEN, H. W. GARROD, *Opus Epistolarum Des. Erasmi*, 12 vol., Oxford, 1906-1958, I, ep. 127, ep. 134 et IV, 1175. Pour l'ensemble de la question, voir *Publi Fausti Andrelini Amores sive Livia, met een bio-bibliografie van de auteur*, uitgegeven door Dr. Godelieve TOURNOY-THOEN (Verhandelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België - Klasse der Letteren, Jaargang 44, Nr. 100), Brussel, 1982, p. 93-95.

7. A. HORAWITZ, K. HARTFELDER, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, Leipzig, 1886 (= Nieuwkoop, 1966), p. 4.

8. Voir la lettre de Joannes Cordiger, publiée à la fin de l'*editio princeps* de la *Livia Fausti* (Paris, Guy Marchant, 1er octobre 1490) : […] *nunquam tamen diem illum videre posse arbitror, quo in lucem veniant illius eglogae novem, duo epistolarum moralium libri, epigramaton* [*sic*] *itidem duo, totius latinae linguae repertorium, et divinum opus illud, quod de vera religione inscribitur.* Cf. Godelieve TOURNOY-THOEN, *op. cit.* (n. 6), p. 450.

9. Godelieve TOURNOY-THOEN, *op. cit.* (n. 6), p. 173.

10. Andrelini, *Elegiae* (Paris, 1494, fol. a.iiir) : *Omitto igitur satyras decem, christianum adventum, epigrammata ducenta, sphaericum dialogum, morales centum epistolas et Latinae linguae observationes …*

*Epistolae proverbiales et morales* d'Andrelini, publiées pour la première fois à Paris en 1508, ont joui d'une popularité énorme et furent imprimées au moins cinquante fois dans un laps de temps de moins d'un demi-siècle. Il ne serait donc pas du tout surprenant que Delrío ait connu ce recueil édifiant, qui a été imprimé plusieurs fois aux Pays-Bas (Gand, Louvain, Anvers …) et qui a été également inséré, au moins deux fois, dans une collection imprimée à Bâle, la dernière fois par Ioannes Oporinus en août 1554 : les *Epistolarum laconicarum atque selectarum farragines duae, quarum prima e Graecis tantum conversas, altera Latinorum tam veterum quam recentium elegantiores aliquot complectitur Gilberti Cognati opera in studiosorum usum collectae et nunc rursum magna accessione locupletatae* [11].

Le second, beaucoup plus intéressant pour notre propos, est la présence fréquente du mot *adagialis* dans ces éditions. En effet, le mot se lit déjà dans la lettre dédicatoire d'Andrelini à Jean de Ganay, chancelier de France à partir du début de 1508 (fol. A. ii$^{r}$) : *Maior insuper adagialium apud me epistolarum acervus congeritur.* De plus, il apparaît sur chaque page dans le titre courant des éditions successives : *P. Fausti Andrelini / Epistolarum Adagialium I* […] *IX* ou *P. Fausti Andrelini / Epistolae Adagiales*, et aussi dans le colophon : *Finis novem epistolarum adagialium P. Fausti Andrelini iuxta musarum scilicet numerum* […] [12].

La mise en page de ces éditions, et surtout le titre courant et le colophon, a contribué à mon avis de manière beaucoup plus décisive à la propagation du mot *adagialis*, que sa présence unique même dans un *Epitome* populaire comme celui de Barlandus.

Gilbert TOURNOY
Seminarium Philologiae Humanisticae
Katholieke Universiteit Leuven
Blijde-Inkomststraat, 21 - box 3311
B - 3000 Leuven

11. Godelieve TOURNOY-THOEN, *op. cit.* (n. 6), p. 166-176.

12. Ph. RENOUARD, *Bibliographie des impressions et des œuvres de Josse Badius Ascensius imprimeur et humaniste 1462-1535*, 3 vol., Paris, 1908 (= New York, s. a.), II, p. 27-28.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 159-180.

# LE *CONTRE PANTAINÉTOS* DE DÉMOSTHÈNE ET LES MINES DU LAURION AU IV$^{e}$ S. AV. N. ÈRE

## Recherches sur la nature des installations de traitement du minerai et des redevances perçues par Athènes

Le discours intitulé *Contre Pantainétos* constitue le seul plaidoyer prononcé dans le cadre des δίκαι μεταλλικαί transmis par la tradition manuscrite. L'affaire plaidée n'est cependant pas relative à l'exploitation minière proprement-dite, au point que le plaideur contestait d'ailleurs la compétence de ces tribunaux spéciaux (§ 34-38). Sur le fond, l'affaire porte en effet sur un prêt de 10 500 drachmes consenti par Évergos et Nikoboulos – le plaideur – à un dénommé Pantainétos. Les éléments du discours permettent de reconstituer comme suit l'enchaînement des faits. Pantainétos a acheté à un certain Télémachos, pour un montant non précisé, un atelier de traitement du minerai (ἐργαστήριον) situé dans le district minier de Maronée, au lieu-dit « Thrasyllos »[1]. À l'instar de M. I. Finley[2], on peut penser qu'afin de disposer de la somme requise pour l'achat du bien, Pantainétos avait emprunté 10 500 dr. auprès de plusieurs personnes : 6000 à Mnésiclès et 4500 aux dénommés Pleistor et Philéas. La garantie de ce prêt eut vraisemblablement lieu au moyen d'une πρᾶσις ἐπὶ λύσει[3], c'est-à-dire d'une vente avec faculté de rachat par le vendeur. Dans ce cas de figure, le créancier devenait le propriétaire « nominal » du bien gagé, c'est-à-dire, ici, de l'atelier ; c'est pour cette raison que le plaideur précisait que Mnésiklès avait « acheté » cet atelier à Télémachos pour le compte de Pantainétos[4].

---

1. Eschine, *C. Timarque* (i), 101, fait également état d'un ἐργαστήριον situé à Thrasyllos.

2. M. I. Finley, *Studies in Land and Credit in Ancient Athens, 500-200 B.C. The* Horos *Inscriptions*, New Brunswick - Oxford, 1973, p. 32.

3. Le *C. Pantainétos* (xxxvii) et le *C. Apatourios* (xxxiii) fournissent, à eux deux, les seules données relatives à ce type de transactions à notre disposition.

4. Cf. également Libanios, *hyp*. 1.

Par la suite – et pour une raison inconnue –, Pantainétos est manifestement contraint de rembourser ses créanciers. Pour ce faire, il contracte un nouvel emprunt d'un montant identique au précédent auprès de Nikoboulos et Évergos. La transaction revêt une nouvelle fois la forme d'une πρᾶσις ἐπὶ λύσει [5], puisque Nikoboulos et Évergos auraient « acheté » le bien à Mnésiklès (§ 5). Dans ce cas-ci au moins, on peut être certain que la vente s'est accompagnée d'un contrat pignoratif, en vertu duquel Pantainétos continuait à exploiter l'atelier en devenant le locataire des acheteurs et en leur versant, de ce fait, un loyer dont le montant correspondait, en réalité, aux intérêts de son emprunt, soit 105 dr. par mois durant une période qui n'est malheureusement pas précisée.

Une fois la transaction conclue, Nikoboulos se rend en voyage d'affaires dans le Pont. Durant son absence, Pantainétos n'aurait pas respecté les clauses du contrat ; Évergos, accompagné d'un esclave de Nikoboulos, aurait alors pris possession de l'atelier et des esclaves qui y travaillaient, non sans commettre plusieurs exactions si l'on en croit l'acte d'accusation rédigé par Pantainétos. Il faut savoir, en effet, que, dans le cadre d'une πρᾶσις ἐπὶ λύσει, le créancier demeurait fondamentalement le propriétaire du bien gagé : selon Nikoboulos, Pantainétos aurait ainsi pu, s'il l'avait souhaité, vendre lui-même son atelier à des tiers [6], ce qu'il fit d'ailleurs en définitive. Comme le relève très bien L. Gernet [7], « la vente apparaît ici comme une forme : ce qui est essentiel, c'est la sûreté ». C'est manifestement uniquement lorsque que le débiteur ne remplissait pas les conditions du contrat que le créancier était en droit de saisir le bien.

Quoi qu'il en soit, Évergos était manifestement toujours en possession de l'atelier lorsque Nikoboulos rentre du Pont. Après tractations, un accord est finalement trouvé : Évergos et Nikoboulos revendent à d'autres l'atelier de Pantainétos, pour une somme identique à celle qu'ils lui ont prêtée. L'affaire n'en reste cependant pas là, puisque Pantainétos intente une action en justice contre Évergos, pour des exactions commises lors de la saisie de l'atelier. Il obtient gain de cause et intente ensuite une action similaire contre Nikoboulos (§ 2) ; c'est là le fond de l'affaire plaidée dans le cadre du *C. Pantainétos*.

---

5. Même si l'expression n'est pas employée telle quelle, on peut lire toutefois : καὶ τιθέμεθα συνθήκας, ἐν αἷς ἥ τε μίσθωσις ἦν γεγραμμένη καὶ λύσις τούτῳ παρ' ἡμῶν ἔν τινι ῥητῷ χρόνῳ.

6. Si Pantainétos ne l'a pas fait, c'est que ces autres candidats insistaient pour que ce soit Nikoboulos qui se porte vendeur, sans doute parce que, dans ce type de transactions, le vendeur faisait également office de garant, comme l'explique M. I. Finley, *op. cit.* (n. 2), principalement à la n. 33, aux p. 228-229.

7. Démosthène, *Plaidoyers civils*, Tome I (discours xxvii-xxxviii), texte établi et traduit par L. Gernet (Collection des Universités de France), Paris, 1954-1960, p. 226.

Même s'il ne concerne pas l'exploitation minière en tant que telle, le *C. Pantainétos* n'en demeure pas moins l'un des seuls témoignages littéraires à contenir des informations un temps soit peu détaillées sur deux aspects essentiels de l'exploitation minière au Laurion : *primo*, les redevances versées à la Cité par les entrepreneurs en échange de leurs concessions ; *secundo*, les différents types d'installations destinées au traitement du minerai argentifère. En effet, alors que les revenus générés par les concessions minières constituaient probablement l'un des plus gros postes de rentrées d'Athènes à l'époque classique [8], on ne peut toujours pas établir avec certitude si ces redevances consistaient en un paiement unique, en versements annuels [9], ou en redevances à acquitter lors de chaque prytanie [10]. Quant aux installations de traitement, bien qu'il en subsiste de nombreux vestiges au Laurion [11] – mais dont les principes de fonctionnement sont loin de faire l'unanimité au sein des spécialistes [12] –, on hésite toujours sur la nature exacte des activités pratiquées dans le bâtiment que le *C. Pantainétos* désigne sous le nom de « κεγχρεών ». Or il nous a semblé qu'une analyse approfondie des éléments de ce dernier discours et des arguments qui y sont développés, tant par le plaideur que par l'accusation, est de nature à réduire considérablement ces incertitudes ; voilà les raisons qui nous poussent aujourd'hui à rouvrir ce dossier.

### 1. l'ἔγκλημα de Pantainétos dans les manuscrits démosthéniens

Il est un premier écueil toutefois : l'essentiel des informations qui nous intéressent ici directement ne figurent pas, à proprement parler, dans le texte du plaidoyer, mais dans les pièces de procédure lues à la demande du plaideur devant les juges, plus précisément dans les extraits de l'ἔγκλημα rédigé

---

8. Cf. Chr. FLAMENT, *Une économie monétarisée : Athènes à l'époque classique (440-338). Contribution à l'étude du phénomène monétaire en Grèce ancienne* (Collection d'Études classiques, 22), Louvain - Namur - Paris - Dudley, 2007, p. 64-77. Ainsi, dans Thucydide VI, 91, 7, il est révélateur que lorsqu'Alcibiade détaille aux Lacédémoniens les revenus d'Athènes, il commence son énumération par les revenus des mines.

9. M. CROSBY, « The Lease of the Laureion Mines », *Hesperia* 19 (1950), p. 189-312, disait ne pas être en mesure de choisir entre ces deux dernières alternatives.

10. R. J. HOPPER, « The Attic Silver Mines in the Fourth Century B.C. », *ABSA* 48 (1953), p. 237 et s. ; M. K. LANGDON, « Poletai Records », dans *The Athenian Agora. Results of Excavations Conducted by the American School of Classical Studies at Athens*, vol. 19, *Inscriptions. Horoi, Poletai Records, Leases of Public Lands*, Princeton, 1991, p. 60, ainsi que Chr. FLAMENT, *op. cit.* (n. 8), p. 72-77.

11. On trouvera une synthèse commode dans Cl. DOMERGUE, *Les mines antiques. La production des métaux aux époques grecque et romaine* (Antiqua 11), Paris, 2008, p. 147-152 ; 156-163.

12. Cf. notamment les discussions dans H. MUSSCHE, « More about the Silver-rich Lead of Ancient Laurion », *AC* 75/1 (2006), p. 225-230.

par Pantainétos. Or on sait combien l'opinion des Modernes a varié sur l'attitude à adopter face aux documents de cette nature transmis par les manuscrits démosthéniens, oscillant entre l'acceptation sans condition et le scepticisme le plus intransigeant. M. Canevaro a récemment repris cette importante question ; une partie de ses résultats ont été publiés sous la forme d'une monographie [13] qui, malheureusement, traite uniquement des plaidoyers dits « politiques » du *corpus* démosthénien.

À tout bien considérer cependant, les raisons de douter de l'authenticité des extraits de l'ἔγκλημα de Pantainétos sont peu nombreuses. Ils figurent en effet dans tous les manuscrits reproduisant ce discours (c'est-à-dire tous, sauf Y) [14]. Par ailleurs, leur contenu ne paraît pas en contraction ou en porte-à-faux avec l'utilisation ou la paraphrase qu'en fait ensuite l'orateur. De surcroît, il aurait été tout simplement impossible à un faussaire de les fabriquer avec les seuls éléments fournis ailleurs dans le plaidoyer. D'un autre côté, si ce dernier avait laissé libre cours à son imagination, il faut alors admettre que nous avons affaire à un faussaire particulièrement versé dans les questions minières, puisqu'il utilise un terme rare et spécifique, celui de κεγχρεών, pour lequel Harpocration avait dû consulter l'ouvrage de Théophraste consacré aux mines [15] afin d'en proposer lui-même une définition. Par ailleurs, le fait qu'Harpocration reproduise en partie l'acte d'accusation tel qu'il nous est parvenu indique que ce texte date, au plus tard, du IIe s. de n. ère. Une autre partie de l'ἔγκλημα – celle se rapportant au prix de la mine achetée par Pantainétos – était, quant à elle, incontestablement connue de l'orateur Libanios (IVe s. de n. ère).

Enfin, l'analyse stichométrique, bien qu'elle ne permette pas de trancher définitivement la question, penche néanmoins résolument en faveur de la présence de ces documents dans le texte originel. Même si l'on ne dispose d'aucune indication de la stichométrie globale pour ce discours, on peut néanmoins tirer parti de deux indications significatives : le signe « A » est indiqué après le § 10, tandis que le signe « E » est placé, lui, après le § 54. Selon M. Canevaro, la première section, où aucune pièce de procédure n'est reproduite, compte 3507 caractères ; de A à E, on en dénombre quelque 13 822, soit une moyenne de 3 455 caractères pour 100 lignes, pièces de procédure comprises, mais de 3299 seulement sans ces dernières.

---

13. M. Canevaro, *The Documents on the Attic Orators: Laws and Decrees in the Public Speeches of the Demosthenic Corpus (with a chapter by E. M. Harris)*, Oxford, 2013.

14. M. Canevaro, *op. cit.* (n. 13), p. 8.

15. Ce dernier aurait en effet été l'auteur d'un ouvrage en deux volumes intitulé περὶ μετάλλων qui ne nous a pas été transmis ; cf. Diogène Laërce, V, 44, ainsi que la notice d'Harpocration reproduite *infra*.

Même si M. Canevaro préfère ne pas se prononcer [16], il nous semble que ces résultats plaident en faveur de l'inclusion des pièces de procédure dans l'édition du texte à partir duquel les indications stichométriques avaient été établies.

Si nous prenons le parti d'accepter l'authenticité des documents relatifs à la procédure reproduits dans le discours [17], nous n'excluons cependant pas de n'avoir affaire, dans certains cas, qu'à de simples extraits ou des formules abrégées, qui étaient sans doute avant tout destinés à servir d'aide-mémoire au plaideur. Mais peu importe, en réalité, du moment que ces documents respectent le fond.

## 2. Les installations de traitement et de réduction du minerai

Comme on vient de le rappeler, les indications relatives à l'extraction et au traitement du minerai argentifère figurent principalement dans les extraits de l'ἔγκλημα dressé par Pantainétos. Par commodité, nous reproduisons ci-dessous, à la suite, les différents extraits concernés :

> **§ 22** Ἔβλαψέ με Νικόβουλος ἐπιβουλεύσας ἐμοὶ καὶ τῇ οὐσίᾳ τῇ ἐμῇ, ἀφελέσθαι κελεύσας Ἀντιγένην τὸν ἑαυτοῦ οἰκέτην τὸ ἀργύριον τοῦ ἐμοῦ οἰκέτου, ὃ ἔφερεν καταβολὴν τῇ πόλει τοῦ μετάλλου, ὃ ἐγὼ ἐπριάμην [18] ἐνενήκοντα μνῶν, καὶ αἴτιος ἐμοὶ γενόμενος ἐγγραφῆναι τὸ διπλοῦν τῷ δημοσίῳ.
>
> Nicoboulos a porté intentionnellement préjudice à ma personne et à mes biens, en ordonnant à Antigénès, son esclave, d'enlever à mon esclave l'argent qu'il transportait pour [acquitter] la redevance due à la Cité pour la mine que j'ai achetée 9000 drachmes. Il est cause ainsi que j'ai été inscrit comme devant payer le double à la caisse publique.
>
> **§ 25** Καὶ ἐπειδὴ ὦφλον ἐγὼ τῷ δημοσίῳ, παραστήσας Ἀντιγένην τὸν ἑαυτοῦ οἰκέτην εἰς τὸ ἐργαστήριον τὸ ἐμὸν τὸ ἐπὶ Θρασύλλῳ κύριον τῶν ἐμῶν, ἀπαγορεύοντος ἐμοῦ.
>
> Quand je fus constitué débiteur envers la caisse publique, il a mis Antigénès son esclave sur mon atelier au lieu dit de Thrasyllos, avec pleins pouvoirs sur ce qui m'appartenait, et cela malgré mon opposition.

---

16. M. Canevaro, *op. cit.* (n. 13), p. 23-24, mais dont le raisonnement est peut-être entaché d'une erreur : ce dernier considère en effet (p. 24) que le nombre de caractères pour la section A est de 3407, alors que le chiffre exact est de 3507. Dans ce cas, le nombre moyen de caractères pour les autres sections, documents inclus (soit 3455), dépasserait effectivement ce dernier chiffre.

17. Même opinion dans Éd. Ardaillon, *Les mines du Laurion dans l'Antiquité* (B.E.F.A.R. 77), Paris, 1867, p. 189.

18. C. E. Conophagos, *Le Laurium antique et la technique grecque de la production d'argent,* Athènes, 1980, p. 435, ponctue différemment le texte, en insérant une virgule après « ἐπριάμην ».

**§ 26** […] πείσας τοὺς οἰκέτας τοὺς ἐμοὺς καθέζεσθαι εἰς τὸν κεγχρεῶνα ἐπὶ βλάβῃ τῇ τἐμῇ.

[…] il a persuadé à mes esclaves d'aller s'établir au *kenchreôn*, à mon préjudice.

**§ 28** Καὶ κατεργασάμενος τὴν ἀργυρῖτιν, ἣν οἱ ἐμοὶ οἰκέται ἠργάσαντο, καὶ ἔχων τὸ ἀργύριον τὸ ἐκ ταύτης τῆς ἀργυρίτιδος.

Et il a traité le minerai d'argent que mes esclaves avaient travaillé, et il détient l'argent qu'il a tiré de cette argyrite.

Trois termes différents sont employés dans ces extraits pour désigner des installations d'extraction et/ou de traitement : μέταλλον, ἐργαστήριον et κεγχρεών ; deux termes sont utilisés pour décrire les opérations de traitement : ἐργάζομαι et κατεργάζομαι ; ἀργυρῖτις[19] et ἀργύριον y désignent, quant à eux, respectivement, le minerai argentifère et l'argent qui en était extrait.

2.1. *Le* μέταλλον *et l'*ἐργαστήριον

Deux des termes relatifs aux installations, μέταλλον et ἐργαστήριον, figurent à de nombreuses reprises dans notre documentation épigraphique, principalement sur les stèles des Polètes[20]. Même si on a pu considérer par le passé que ces termes étaient synonymes[21], il est aujourd'hui convenu qu'ils se rapportent à deux réalités bien distinctes : celui de μέταλλον désigne la mine proprement-dite ; ἐργαστήριον se rapporte, pour sa part, à des installations de surface destinées au traitement du minerai. M. Crosby[22] en dénombrait pas moins de 83 occurrences dans les baux miniers, où ils font exclusivement office de repères en surface pour indiquer les limites des concessions minières.

Le terme ἐργαστήριον est manifestement très générique et recouvrait probablement, sur le terrain, des réalités très diverses. Or, plusieurs éléments du discours laissent entendre que l'ἐργαστήριον de Pantainétos devait manifestement être un complexe important. Évergos et Nikoboulos l'avaient en effet acheté et revendu – avec les esclaves – pour la somme de 10 500 drachmes (soit 1 talent 4500 dr.), un prix manifestement bien en dessous de la valeur réelle du bien, puisque Pantainétos le cèdera, en définitive, pour pas moins de 3 talents et 2600 drachmes (§ 31, 50). Or les prix

19. Cf. Xénophon, *Poroi*, I ; IV ; *Lex. Ség*. 271 (extrait reproduit *infra*).

20. Édités dans M. K. Langdon, art. cité (n. 10), p. 55-143.

21. Certains (dont A. Boeckh, *Public Economy of Athens*, II, Londres, 1828, p. 467) en ont fait cependant une partie d'une mine. On tirait alors argument du fait que l'ἐργαστήριον de Pantainétos avait été constitué en gage pour attester l'existence de mines privées en Attique. Cette dernière opinion a été définitivement récusée dans R. J. Hopper, art. cité (n. 10), p. 200-209.

22. M. Crosby, art. cité (n. 9), p. 194.

renseignés pour d'autres ἐργαστήρια – auxquels étaient également attachés des esclaves [23] – mentionnés dans le cadre d'une πρᾶσις ἐπὶ λύσει sont bien inférieurs à ces sommes : 700 drachmes pour l'ἐργαστήριον indiqué en *IG* II$^2$ 2749 ; 1 110 drachmes pour celui mentionné en *SEG* XXXII, 236 [24] ; 1 talent, enfin, pour celui enregistré en *IG* II$^2$ 2747 [25]. Compte tenu de ces indications, on ne peut donc guère considérer, comme on le fait parfois, Pantainétos comme un modeste concessionnaire tirant le diable par la queue !

À n'en pas douter, la population servile représentait une partie importante de la valeur du bien de Pantainétos : à raison de 150 drachmes par tête [26], le prix de trente esclaves peut être estimé à quelque 4500 drachmes. Dans ces conditions, la valeur des bâtiments et des installations peut être fixée, elle, à environ 1 talent. Nous n'avons malheureusement, sur ce point, aucun élément de comparaison, étant donné que les inscriptions mentionnant les ἐργαστήρια évoquées ci-dessus n'indiquent pas le nombre d'esclaves qui y leur étaient attachés, nous empêchant ainsi d'en soustraire la valeur estimée du prix global indiqué sur ces stèles [27]. Par surcroît, rappelons que notre estimation de la valeur des esclaves et des infrastructures ne peut être reçue que comme un minimum : au final, Pantainétos avait revendu le tout pour près de 3 talents et demi.

En dépit de l'état lacunaire de notre information, il est donc permis de penser que l'ἐργαστήριον de Pantainétos était doté d'importantes infrastructures, dont les vestiges archéologiques au Laurion peuvent nous aider à deviner la nature. Si les laveries [28] constituent sans conteste l'élément le plus

23. L'ensemble de ces documents ont été republiés dans E. Ch. KAKAVOYIANNIS, *Μέταλλα Εργάσιμα και Συγκεχωρημένα. Η Οργάνωση της εκμετάλλευσης του ορυκτού πλούτου της Λαυρεωτικής από την Αθηναϊκή Δημοκρατία*, Athènes, 2005, p. 69-75.

24. = E. Ch. KAKAVOYIANNIS, *op. cit.* (n. 23), p. 72.

25. Cf. également *ibidem*, p. 69-71.

26. En réalité, le prix courant d'un esclave à l'époque classique était plutôt de deux mines (cf. à ce propos S. ISAGER et M. H. HANSEN, *Aspects of Athenian Society in the Fourth Century B.C. A Historical Introduction to and Commentary on the* Paragraphe-*Speeches Against Dionysodorus in the* Corpus Demosthenicum *(XXXII-XXXVIII and LVI)*, Odense, 1975, p. 32). Nous estimons néanmoins que leur valeur – tout comme celle du bâtiment dont ils dépendaient – a été sous-estimée dans le cadre de la πρᾶσις ἐπὶ λύσει ; cf. *infra* à propos des esclaves.

27. Tout au plus peut-on avancer que la somme de 1 talent est bien supérieure aux prix des maisons mentionnées dans les *horoi*, qui varient de 700 à 1500 drachmes : 300+ dr. (H 89) ; 700 dr. (H 84) ; 800 dr. (H 96) ; 1000 dr. (H 98) ; 1500 dr. (H 95 et H 102) ; 3000 dr. (H 92).

28. Cf. à ce propos C. E. CONOPHAGOS, *op. cit.* (n. 18), p. 213-255 ; J. E. JONES, « Ancient Athenian Silver Mines, Dressing Floors and Smelting Sites », *Historical Metallurgy* 18 (1982), p. 65-81 ; E. PHOTOS-JONES et J. E. JONES, « The Building and Industrial Remains at Agrileza, Laurion (Fourth Century B.C.) and their Contribution to

emblématique de l'archéologie lauréotique, les fouilles pratiquées dans les vallées de Soureza[29] et d'Agrileza[30] ont toutefois mis en évidence qu'il ne s'agissait que d'un élément parmi d'autres de complexes plus vastes incluant des aires de concassage et de broyage[31], des réservoirs d'eau précédés parfois de bassins de décantation, ainsi que des logements pour les mineurs et les esclaves ; le tout était généralement entouré d'un enclos[32]. De tels ensembles pouvaient occuper des espaces relativement vastes : l'un d'eux couvre une superficie d'environ 2160 m$^2$ à Agrileza [33]. Si l'on se fie à la valeur qui était la sienne d'après les dires du plaideur, l'ἐργαστήριον de Pantainétos devait probablement s'apparenter à de tels complexes, ce que confirme, du reste, l'importance de la population servile qui lui était attachée. Éd. Ardaillon[34] estimait en effet comme suit le nombre d'esclaves nécessaires pour, dit-il, « un groupe de deux laveries, à quatre robinets chacune, c'est-à-dire de dimensions moyennes, avec trois meules et cinq mortiers » :

| | |
|---|---|
| 3 meules à 4 hommes | 12 hommes |
| 5 mortiers à 1 homme[35] | 5 hommes |
| 2 laveries à 6 hommes | 12 hommes |
| approvisionnement en eau et en minerai de 2 laveries | 4 hommes |
| **Total** | **33 hommes** |

the Workings at the Site », *ABSA* 89 (1994), p. 313-331 ; E. KAKAVOYIANNIS, « The Silver Ore-Processing Workshop of the Lavrion Region », *ABSA* 96 (2001), p. 365-380, Th. REHREN, D. VANHOVE, H. E. MUSSCHE, « Ores from the Ore Washeries in the Lavriotiki », *Metalla* 9/1 (2002), p. 38 et s. ; J. KEPPER, « A Hindered-Settling Model Applied to the Flat-Washing Platforms at Laurium, Greece », *Historical Metallurgy* 38/2 (2004), p. 75-83 ; Cl. DOMERGUE, *op. cit.* (n. 11), p. 148-152.

29. C. E. CONOPHAGOS, *op. cit*. (n. 18), p. 240.

30. E. PHOTOS-JONES, J. E. JONES, art. cité (n. 28), p. 307-358.

31. Ils sont également décrits dans C. J. K. CUNNINGHAM, « The Silver of Laurion », *G&R* 12/2 (1967), p. 151. Cf. encore à leur propos Cl. DOMERGUE, *op. cit.* (n. 11), p. 146-147.

32. J. R. ELLIS JONES, « The Laurion Silver Mines: A Review of Recent Researches and Results », *G&R* 29/2 (1982), p. 175.

33. Cf. E. PHOTOS-JONES et J. E. JONES, art. cité (n. 28), p. 318 ; les bâtiments comportaient une vingtaine de pièces au total.

34. Éd. ARDAILLON, *op. cit.* (n. 17), p. 97.

35. Selon W. J. LEWIS, *Lead Mining in Wales*, 1967, p. 344, un travailleur pouvait traiter jusque 100 kg de minerai par jour.

Le total (33 hommes)[36], on le constate, correspond presqu'exactement[37] au nombre d'esclaves possédés par Pantainétos[38] ; il apparaît donc clairement que son ἐργαστήριον ne se composait pas uniquement d'une laverie, mais qu'il comprenait également *a fortiori* d'autres installations destinées au traitement du minerai ; c'est là un élément qu'il faut garder à l'esprit pour aborder la signification du terme κεγχρεών.

2.2. *Le* κεγχρεών

Contrairement à ceux de μέταλλον et d'ἐργαστήριον, le terme κεγχρεών n'apparaît dans aucun des baux miniers dressés par les Polètes, ni dans aucun autre document épigraphique ; pas étonnant, dès lors, que sa signification ait fait l'objet de nombreux débats. Il est vrai que le texte de l'ἔγκλημα ne fait guère plus que l'évoquer, d'où le fait que les grammairiens et autres lexicographes ont tout naturellement ressenti le besoin d'en préciser le sens. Harpocration, en puisant à un ouvrage perdu de Théophraste, en proposait la définition suivante :

> [Harpocration, *s.v.* "κεγχρεών" :] Δημοσθένης ἐν τῇ πρὸς Πανταίνετον παραγραφῇ « Κἄπειτ' ἔπεισε τοὺς οἰκέτας τοὺς ἐμοὺς καθέζεσθαι εἰς τὸν κεγχρεῶνα » ἀντὶ τοῦ εἰς τὸ καθαριστήριον, ὅπου τὴν ἐκ τῶν μετάλλων κέγχρον διέψυχον, ὡς ὑποσημαίνει Θεόφραστος ἐν τῷ περὶ μετάλλων.
>
> Démosthène, dans son discours *Contre Pantainétos* : « Et ensuite, il a persuadé à mes esclaves d'aller s'installer "au *kenchréôn*" », à la place de « lieu de purification », où est séché (?) le grain [d'argent] provenant des mines, comme Théophraste le laisse entendre dans son *Sur les mines*[39].

On peut encore lire dans les *Lexica Segueriana* :

> [*Lex. Ség.* 271 :] κεγχρεών : τόπος Ἀθήνησιν οὕτω καλούμενος ὅπου ἐκαθαίρετο ἡ ἀργυρῖτις κέγχρος καὶ ψάμμος ἡ ἀπὸ τῶν ἀργυρίων ἀναφερομένη.

---

36. Ce chiffre a été contesté par R. J. HOPPER, *Trade and Industry in Classical Greece* (Aspects of Greek and Roman Life), Londres, 1979, p. 180, mais qui semble considérer qu'il s'agit d'une estimation pour une seule laverie !

37. La coïncidence entre ces deux chiffres paraît fortuite : à aucun moment, Éd. Ardaillon ne fait mention du cas du *C. Pantainétos* dans son raisonnement qui paraît essentiellement basé sur ses connaissances et sa pratique des réalités minières.

38. Les expériences réalisées par H. MUSSCHE et C. E. CONOPHAGOS, « Ore-Washing Establishments and Furnaces at Megala Pevka and Demoliaki », dans J. BINGEN, J. DE GEYTER, D. DERAYMAEKER (éd.), *Thorikos 1969. Rapport préliminaire sur la 6e campagne de fouilles*. Bruxelles, 1973, p. 67, indiquent que le fonctionnement d'une laverie implique peu de personnel.

39. Photius (152) donne une version légèrement différente de cette définition : "κεγχρεών" : Δημοσθένης ἐν τῇ πρὸς Πανταίνετον γραφῇ · « Κἄπειτ' ἔπεισε τοὺς οἰκέτας τοὺς ἐμοὺς καθέζεσθαι εἰς τὸν κεγχρεῶνα » · ἀντὶ τοῦ εἰς τὸ καθαριστήριον, ὅπου τὴν ἐκ τῶν μετάλλων κέγχρον διέψυχον. »

> *Kenchréôn :* on nomme ainsi à Athènes un endroit où l'argyrite en grains ou en poudre est purifiée, celle extraite des [mines] d'argent [40].

À partir de ces indications, trois interprétations différentes du κεγχρεών ont été proposées.

- Si l'on suit à la lettre la définition d'Harpocration, il se serait agi d'un endroit où le minerai était « purifié » ; certains, à l'instar d'Éd. Ardaillon [41] et de R. J. Hopper [42], ont dès lors considéré qu'il s'agissait d'une laverie où, précisément, le minerai réduit en poudre était enrichi en subissant de multiples lavages pour éliminer les éléments stériles avant d'être « séché » [43], opération dont il est également question chez le lexicographe. C'est cette solution que l'on retient généralement aujourd'hui.

- D'autres spécialistes [44] ont cependant délaissé ces témoignages lexicographiques qu'ils jugent trop obscurs pour se fonder sur l'étymologie, considérant dès lors que le terme κεγχρεών dérive de κέγχρος, c'est-à-dire le « grain de millet » [45]. On en fait dès lors un lieu où le minerai était broyé pour être réduit en particules de la taille d'un grain de millet [46] ; d'ailleurs, si l'on en croit Pollux [47], le terme κέρχνον (*sic*) désignait également la « poussière d'argent ».

- Enfin, l'enchaînement des faits rapporté dans l'ἔγκλημα du *C. Pantainétos* avait suggéré à d'autres [48] une troisième solution : étant

40. Cf. également Photius 151.126 : κεγχρεών : τόπος Ἀθήνησιν ἐν ᾧ ἡ ἀργυρῖτις ἐκαθαίρετο κέγχρος. Καὶ ἡ ἀπὸ τῶν ἀργυρείων ἀναφερομένη ἄμμος.

41. Éd. ARDAILLON, *op. cit.* (n. 17), p. 63.

42. Cf. R. J. HOPPER, *op. cit.* (n. 36), p. 180. À moins d'admettre, comme le proposait Éd. ARDAILLON (*op. cit.* [n. 17], p. 62), que le terme, qui désignait, au départ, le seul atelier de concassage, ait fini par désigner l'ensemble de l'atelier. Il a été suivi sur ce point par C. E. CONOPHAGOS, *op. cit.* (n. 18), p. 216, et Cl. DOMERGUE, *op. cit.* (n. 11), p. 146.

43. Cf. Éd. ARDAILLON, *op. cit.* (n. 17), p. 70.

44. Cf. A. BOECK, *op. cit.* (n. 21), p. 446 : *The explanations of the grammarians are so indefinite and obscure that they appear to have had little knowledge of its import*.

45. E. M. A. BISSA, *Governmental Intervention in Foreign Trade in Archaic and Classical Greece* (Mnemosyne Supplements. History and Archaeology of Classical Antiquity, vol. 312), Leiden, 2009, p. 55-56.

46. M. CROSBY, art. cité (n. 9), p. 195, n. 25.

47. Pollux, VII, 99 : Ταύτης δὲ [γῆς σιδηρίτιδος] τὸ κάθαρμα σκωρίαν ὠνόμαζον, ὥσπερ τοῦ χρυσοῦ τὸ ἄνθος ἀδάμαντα καὶ τὸν τῶν ἀργυρίων κονιορτὸν κέρχνον. « Le déchet de cette terre porteuse de fer est appelé "scorie", comme l'éclat de l'or est appelé "diamant", et la poussière d'argent "grain de millet" ».

48. Cf. l'édition de A. T. MURRAY, *Demosthenes with an English Translation,* XXXVII, 26, Harvard 1939, note 2. R. J. HOPPER, art. cité (n. 10), p. 204 : […] *it seems reasonable to suppose that* κεγχρεών *refers either to (i) a workshop where ore was reduced to the size of millet grains, or to (ii) a workshop where ore was smelted or impure silver purified*.

donné que Nikoboulos se voit accusé par Pantainétos, au terme de l'opération, de détenir l'argent extrait de l'argyrite après son traitement au κεγχρεών, certains en ont tout logiquement conclu qu'il s'agissait d'une installation dédiée à l'affinage de l'argent.

Les différentes solutions proposées couvrent donc l'ensemble de la chaîne opératoire, depuis le broyage du minerai jusqu'à l'affinage de l'argent. Le vocabulaire utilisé dans l'acte d'accusation pour désigner les opérations pratiquées dans ce bâtiment pourrait-il nous aider à trancher ? Pantainétos disait en effet, après avoir mentionné l'installation de ses esclaves au κεγχρεών : « καὶ κατεργασάμενος τὴν ἀργυρῖτιν, ἣν οἱ ἐμοὶ οἰκέται ἠργάσαντο… ». La principale difficulté consiste évidemment à identifier précisément les opérations désignées par les deux termes soulignés. On peut une nouvelle fois déplorer, à cet égard, que les traités antiques consacrés aux mines – et avec eux tout leur vocabulaire technique – aient totalement disparu ; nous ne possédons plus guère que deux textes grecs décrivant de manière un tant soit peu détaillée les opérations subies par le minerai : il s'agit d'un extrait de Diodore de Sicile relatif aux mines d'or de Nubie [49] et d'un autre de Strabon [50] consacré aux mines espagnoles, sans garantie aucune que l'un et l'autre aient fait usage du vocabulaire minéralurgique et métallurgique spécifique.

Des deux termes reproduits dans l'ἔγκλημα, seul le verbe κατεργάζομαι figure à plusieurs reprises dans le texte de Diodore de Sicile [51], où il est systématiquement associé aux opérations de broyage ; dans ces conditions, l'autre terme, celui d'ἐργάζομαι, aurait alors logiquement dû signifier « extraire », comme l'ont d'ailleurs rendu la plupart des traducteurs du *C. Pantainétos* [52]. Partant, Nikoboulos aurait alors fait broyer le minerai ex-

49. Diodore de Sicile, III, 12-14.

50. Strabon, III, 2, 8-10.

51. Diodore de Sicile, III, 13, 1-2 : Οἱ δ' ὑπὲρ ἔτη τριάκοντα παρὰ τούτων λαμβάνοντες ὡρισμένον μέτρον τοῦ λατομήματος ἐν ὅλμοις λιθίνοις τύπτουσι σιδηροῖς ὑπέροις, ἄχρι ἂν ὀρόβου τὸ μέγεθος κατεργάσωνται. Παρὰ δὲ τούτων τὸν ὀροβίτην λίθον αἱ γυναῖκες καὶ οἱ πρεσβύτεροι τῶν ἀνδρῶν ἐκδέχονται, καὶ μύλων ἑξῆς πλειόνων ὄντων ἐπὶ τούτους ἐπιβάλλουσι, καὶ παραστάντες ἀνὰ τρεῖς ἢ δύο πρὸς τὴν κώπην ἀλήθουσιν, ἕως ἂν εἰς σεμιδάλεως τρόπον τὸ δοθὲν μέτρον κατεργάσωνται. « Alors, ceux qui sont âgés de plus de trente ans, leur prenant une quantité déterminée des fragments, les broient dans des mortiers de pierre avec des pilons de fer, jusqu'à ce qu'ils les aient réduits à la dimension de lentilles. Ensuite, ils passent la pierre ainsi réduite aux femmes ainsi qu'aux hommes les plus âgés, qui la mettent sur des meules alignées en grand nombre et qui, se plaçant à deux ou trois à la barre, moulent jusqu'à ce qu'ils aient réduit la quantité donnée à la finesse de la farine » (trad. C.U.F.).

52. Cf. L. Gernet, dans la C.U.F., traduisait : « Il a traité le minerai d'argent que mes esclaves *avaient extrait* […] » ; cf. également : « *And having reduced the silver-ore which my slaves* had dug […] » (trad. Loeb).

trait par les esclaves de Pantainétos ; pareil scénario ne peut évidemment qu'inciter à faire du κεγχρεών un atelier de broyage.

Toutefois, comprendre ἐργάζομαι comme signifiant « extraire » suscite, selon nous, plusieurs difficultés. *Primo*, chez Strabon (III, 2, 9), c'est ἐξαιρέω qui est employé pour désigner l'opération d'extraction, tandis que les *Lexica Segueriana* utilisent, eux, le verbe ἀναφέρω, deux termes *a fortiori* mieux appropriés. *Secundo*, les esclaves de Pantainétos ne sont manifestement pas des mineurs de fond préposés à l'extraction du minerai : le fait qu'ils soient vendus avec l'atelier implique plutôt qu'il s'agissait, pour la plupart, d'ouvriers spécialisés (τεχνῖται)[53]. Dans ces conditions, il semble donc préférable de donner ici à ἐργάζομαι le sens que lui reconnaît le *LSJ*, à savoir « *work a material* » ; l'action désignée de la sorte aurait donc déjà impliqué un traitement du minerai et pas simplement son extraction. Quant à κατεργάζομαι, rien ne le rattache intrinsèquement à l'opération de broyage ; il signifie simplement, comme l'indique une fois de plus le *LSJ*, « traiter » ou « travailler quelque chose », la nature du traitement important peu, en réalité[54].

De prime abord, les deux termes paraissent donc dépourvus de tout caractère technique ; ils désignent simplement, l'un et l'autre, des opérations de traitement du minerai. Pourtant, étant donné le contexte où ils apparaissent, on ne saurait les tenir pour strictement synonymes : selon toute vraisemblance, dans l'acte d'accusation, le verbe ἐργάζομαι se rapporte aux ouvriers de Pantainétos, tandis que κατεργάζομαι se rapporte, lui, à Nikoboulos ; le premier traitement serait donc le fait des esclaves ; le second du plaideur ou d'autres personnes agissant pour lui. Dans ces conditions, on peut se demander si la relation unissant ἐργάζομαι à κατεργάζομαι ne serait pas de nature identique à celle qui existe entre les termes ἕψω et καθέψω chez Strabon[55] : là, ils désignent, respectivement, un

---

53. Chez Diodore (III, 14, 3), ces ouvriers spécialisés n'interviennent qu'à partir du lavage du minerai. À titre indicatif, C. E. CONOPHAGOS, *op. cit.* (n. 18), p. 105, estimait la proportion de ces ouvriers spécialisés à quelque 30 % du total de la population servile. Sur ces esclaves spécialisés : S. LAUFFER, *op. cit.* (n. 28), p. 60.

54. Il est à noter également que le terme « κατεργασία » aurait été employé par Polybe (*apud* Strabon, III, 2, 10) pour désigner les opérations de traitement du minerai dans les mines de Carthage.

55. Strabon, III, 2, 8 : Φασὶ δὲ καὶ λίθων σχιζομένων εὑρίσκειν βωλάρια θηλαῖς ὅμοια· ἐκ δὲ τοῦ χρυσοῦ ἑψομένου καὶ καθαιρομένου στυπτηριώδει τινὶ γῇ τὸ κάθαρμα ἤλεκτρον εἶναι· πάλιν δὲ τούτου καθεψομένου, μῖγμα ἔχοντος ἀργύρου καὶ χρυσοῦ, τὸν μὲν ἄργυρον ἀποκαίεσθαι, τὸν δὲ χρυσὸν ὑπομένειν. « On dit aussi que des pierres fendues ont livré des pépites plus petites en forme de mamelons, dont l'or, après une première fusion et un premier affinage où l'on utilise une sorte de terre analogue à l'alun, donne une scorie d'électrum. Une seconde fusion de cette scorie, la-

premier et un second affinage de l'or dans le four. Par analogie, on pourrait alors considérer que le terme ἐργάζομαι dans l'ἔγκλημα du *C. Pantainétos* désignerait un premier traitement subi par l'argyrite et κατεργάζομαι une seconde opération qui lui succède, sans que l'on puisse malheureusement déterminer la nature ni de l'une, ni de l'autre et, par conséquent, identifier de la sorte la fonction du κεγχρεών.

L'analyse du vocabulaire employé par Diodore de Sicile et Strabon ne se révèle pourtant pas vaine pour autant, dès lors que l'on se penche, cette fois, sur les termes employés par les lexicographes pour désigner les opérations pratiquées dans le κεγχρεών. Nous avons vu, en effet, que les *Lexica Segueriana* utilisaient le terme καθαίρω, tandis qu'Harpocration – sur base des écrits de Théophraste ? – tenait le terme καθαριστήριον pour synonyme de κεγχρεών. Or, dans les extraits se rapportant au traitement du minerai, le verbe καθαίρω n'est jamais employé pour désigner l'opération d'enrichissement ; Strabon, par exemple, utilise à ce propos le verbe πλύνω (III, 2, 8), tandis qu'il désigne par le terme de χρυσοπλύσιον (III, 2, 8) la laverie où le minerai aurifère était enrichi. Dès lors, l'hypothèse faisant du κεγχρεών une laverie se trouve considérablement affaiblie ; à l'instar du χρυσοπλύσιον chez Strabon, on peut penser qu'une telle installation aurait plutôt été désignée par le terme de « ἀργυροπλύσιον ».

En vérité, lorsqu'il est employé dans le contexte minier ou métallurgique – que ce soit chez Strabon [56], ou d'autres [57] –, le verbe καθαίρω paraît systématiquement désigner des opérations liées à l'affinage du métal [58]. Interprétés littéralement, les témoignages des lexicographes plaideraient dès lors résolument en faveur de l'hypothèse assimilant le κεγχρεών à une installation métallurgique, d'autant que, rappelons-le, que c'était du métal-

quelle contient un alliage d'or et d'argent, brûle complètement l'argent et laisse subsister l'or » (trad. C.U.F.).

56. Cf. l'extrait reproduit n. 55, ainsi que Strabon, III, 2, 10. Ἀποκαθαίρω (*ibid.*, III, 2, 8) signifie manifestement, quant à lui, le fait de séparer l'argent du plomb (cf. encore *ibid.*, IX, 199 : ἀποκαθαιρόμενον ἀργύριον).

57. Principalement Aristote, lorsqu'il décrit, dans ses *Problèmes de physique* (24, 9 [936 b]), les opérations subies par l'argent au sein de l'ἀργυροκοπεῖον : Διὰ τί τὸ μὲν ὕδωρ ζέον οὐκ ἐκπαφλάζει, τὸ δὲ ἔτνος καὶ ἡ φακῆ ; Καίτοι κουφότερον τὸ ὕδωρ τούτων, τὰ δὲ κοῦφα ῥᾶον ῥίψαι πόρρω. Ποιεῖ δὲ καὶ τὸ ἀργύριον ταὐτό, καὶ τοῦτο καθαιρόμενον· διὸ οἱ ἐν τῷ ἀργυροκοπείῳ καλλύνοντες κερδαίνουσιν· τὸ γὰρ διαρριπτούμενον συγκαλλύνοντες λαμβάνουσι τὰ λείψανα. « Pourquoi l'eau qui bout n'explose-t-elle pas, comme fait la purée de pois ou de lentilles ? Pourtant, l'eau est plus légère que ces purées et les choses légères sont plus faciles à projeter au loin. L'argent fait de même quand on l'affine. C'est pourquoi ceux qui effectuent le nettoyage dans l'atelier où l'on travaille l'argent se font des profits, car en rassemblant ce qui a sauté partout, ils récupèrent les fragments de métal, » (trad. P. Louis, C.U.F.)

58. Strabon (III, 2, 10) utilise le terme καθαρόν pour désigner l'argent libéré du plomb.

argent (ἀργύριον) que Nikoboulos était censé détenir après y avoir fait traiter le minerai.

Toutefois, si l'on veut privilégier cette hypothèse, il faut alors impérativement tenir compte du paramètre suivant : comme le souligne très judicieusement Cl. Domergue[59], l'archéologie lauréotique révèle que les infrastructures dédiées au traitement minéralogique ne comportent normalement pas d'installations métallurgiques[60]. Dans ces conditions, le κεγχρεών mentionné dans le plaidoyer, s'il était effectivement dédié à l'affinage de l'argent, aurait donc dû être une installation distincte et séparée de l'ἐργαστήριον de Pantainétos. Pareille proposition est-elle compatible avec les informations livrées dans le discours ? C'est ce qu'il faut à présent vérifier.

Fondamentalement, qu'il se soit agi d'une installation distincte de son atelier expliquerait pourquoi l'accusateur avait fait explicitement mention du κεγχρεών dans sa demande. En effet, s'il s'agissait simplement d'une des composantes de son ἐργαστήριον, on explique difficilement que Pantainétos n'ait mentionné que celle-là et pas les autres (comme, par exemple, l'atelier de broyage, ou la laverie), alors que le minerai était manifestement passé par toutes les installations de transformation, puisque Nikoboulos était censé détenir, au final, l'argent qui en avait été extrait.

On doit encore garder à l'esprit que faire du κεγχρεών un bâtiment distinct de l'atelier a une implication plus importante encore : en y établissant les esclaves, Nikoboulos les aurait, dès lors, détachés de l'ἐργαστήριον de Pantainétos. Or, n'est-ce pas très précisément ce que suggèrent plusieurs éléments du discours ? Pourquoi, en effet, Pantainétos insistait-il à ce point sur le fait que Nikoboulos avait dû user de persuasion (πείθω au § 26[61]) pour obtenir que les esclaves aillent s'établir au κεγχρεών ? Cette remarque signifie, à notre sens, que la demande qui leur avait été faite dépassait le simple fait de reprendre leur poste à l'atelier.

Ensuite, on relèvera que, dans l'extrait de l'ἔγκλημα reproduit au § 26, le verbe καθέζομαι est accompagné de l'adverbe εἰς, ce qui implique clairement un mouvement de la part des esclaves. L'association des deux termes n'étant pas courante, il est dès lors légitime de penser que Pantainétos avait précisément voulu insister sur le déplacement de la population servile consécutive à l'action de Nikoboulos. Ce sont néanmoins les commentaires que ce dernier apporte à l'extrait de l'accusation où il est

59. Cl. DOMERGUE, *op. cit.* (n. 11), p. 158, n. 53.

60. Ce dernier ne notait qu'une seule exception, mais qui concerne précisément le cas de Pantainétos !

61. Que l'on retrouve également dans le commentaire que fait le plaideur de cet extrait de l'ἔγκλημα.

question du κεγχρεών, qui fournissent les arguments les plus probants à l'appui de cette hypothèse :

> **§ 27** Τουτὶ παντελῶς ἤδη καὶ ἀναιδές ἐστιν· οὐ γὰρ μόνον ἐκ τοῦ προκαλεῖσθαι τούτους παραδοῦναι, τοῦτον δὲ μὴ 'θέλειν, ἀλλὰ καὶ ἐκ πάντων δῆλόν ἐστιν ψεῦδος ὄν. Τίνος γὰρ εἵνεκ' ἔπειθον ; ἵνα νὴ Δί' αὐτοὺς κτήσωμαι. Ἀλλ' αἱρέσεώς μοι δοθείσης ἢ ἔχειν ἢ κομίσασθαι τὰ ἐμαυτοῦ, εἱλόμην κομίσασθαι, καὶ ταῦτα μεμαρτύρηται.
>
> Pour le coup, voilà qui est d'une impudence achevée. Et le mensonge est prouvé, non pas seulement par la sommation que je lui avais adressée de livrer ces esclaves à la question et par son refus, mais tout le reste. Dans quelle intention aurais-je persuadé ces esclaves ? Serais-ce, par Zeus ! pour me les approprier ? Mais, quand j'ai eu le choix de rester en possession ou de recouvrer mon argent, j'ai choisi le second parti : cela est aussi attesté [62].

Ce commentaire laisse en effet entendre que Pantainétos insinuait manifestement qu'en installant ses esclaves au κεγχρεών, Nikoboulos avait tenté de se les approprier ; c'est là, évidemment, une accusation qui prendrait tout son sens si ces derniers avaient effectivement été déplacés vers un autre endroit. En tout cas, la stratégie de défense adoptée par Nikoboulos suggère que cette accusation de Pantainétos aurait pu être davantage fondée que les autres. En effet, on constate que le plaideur ne fait ici usage d'aucun des arguments qu'il fait valoir systématiquement ailleurs pour réfuter les accusations de son adversaire, à savoir, *primo*, qu'il n'était pas présent au moment des faits et, *secundo*, que ces mêmes faits ont déjà été reprochés à Évergos et qu'il a été condamné pour cela [63]. Dans le cas qui nous occupe il tente, au contraire, de se défendre sur le fond – assez maladroitement en réalité, ce qui montre bien qu'il était réellement embarrassé par l'accusation –, en alléguant que la meilleure preuve qu'il n'avait jamais voulu s'approprier les esclaves est qu'il les avait revendus dès que l'occasion s'en était présentée.

Il est effectivement question de la revente des esclaves au § 21 du discours, un passage où figure, en réalité, une indication tout à fait décisive pour la question qui nous occupe ici, mais qui est pourtant passée relativement inaperçue [64]. Nikoboulos dit en effet alors : οὐκοῦν ὡς μὲν ἀφῆκέ με πάντων, ὅτ' ἐγιγνόμην τῶν ἀ ν δ ρ α π ό δ ω ν πρατήρ, ἐπέδειξα. Le plaideur, on le constate, s'était porté vendeur *uniquement* des esclaves, et pas de l'atelier ! Pour comprendre, reproduisons le commentaire L. Gernet qui met le doigt sur un élément tout à fait fondamental : « ils [c-à-d. Évergos et

62. Démosthène, *C. Pantainétos* (xxxvii), 27 (trad. L. Gernet, C.U.F.).

63. Cf. les § 23 ; 25-26 ; 28.

64. On en fait néanmoins mention dans R. RANGABÉ, « Du Laurium », dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France*, 1ère sér., t. VIII, 1874, p. 323.

Nikoboulos] ont prêté ensemble, mais ils ne sont pas précisément associés »[65]. En effet, c'est uniquement à son retour du Pont que le plaideur envisage de s'associer avec Évergos ; il faut donc logiquement en conclure qu'ils ne l'étaient pas auparavant[66] :

> **§ 10** : Θαυμαστῶς ὡς ἐλυπήθην, ὁρῶν τὸ πρᾶγμά μοι περιεστηκὸς εἰς ἄτοπον· ἢ γὰρ κοινωνεῖν ἔδει τῆς ἐργασίας καὶ τῶν ἐπιμελειῶν τῷ Εὐέργῳ, ἢ χρήστην ἀντὶ τούτου τὸν Εὔεργον ἔχειν, καὶ πρὸς ἐκεῖνον πάλιν μίσθωσιν γράφειν καὶ συμβόλαιον ποιεῖσθαι·
>
> J'étais on ne peut plus ennuyé, et je me voyais dans une situation bien embarrassante : il me fallait ou bien m'associer avec Évergos pour l'exploitation et tous ses tracas, ou bien l'accepter comme débiteur aux lieux et place de Pantainétos, rédiger un nouveau bail, passer un nouvel acte avec lui (trad. L. Gernet, C.U.F.).

Évergos et Nikoboulos n'étant pas solidaires, il est légitime de penser que chacun d'eux avait gagé le prêt accordé à Pantainétos sur un élément de son exploitation : Nikoboulos sur la population servile, d'où le fait qu'il ne se soit, au final, porté vendeur que d'elle seule ; Évergos, sur les infrastructures elles-mêmes[67]. Le dernier extrait reproduit révèle également à quel point Nikoboulos était réticent à s'associer à Évergos ; une fois revenu du Pont, il aurait dès lors très bien pu choisir de détacher de l'atelier les esclaves sur lesquels était gagé son prêt pour les employer ailleurs, c'est-à-dire au κεγχρεών. Dans pareilles circonstances, on comprendrait aisément que Pantainétos ait eu beau jeu ensuite d'accuser Nikoboulos d'avoir voulu se les approprier, puisque ce dernier les avait effectivement détachés de l'atelier pour les affecter à un autre bâtiment[68].

---

65. L. Gernet, *op. cit.* (n. 7), p. 225, n. 1.

66. La meilleure preuve en est que Pantainétos avait pu intenter une action judiciaire séparée à chacun d'eux. On considérera, en comparaison, cet extrait du *C. Phénippos* (xlii, 28) où il est là explicitement question d'un emprunt contracté solidairement auprès de deux créanciers : Παμφίλῳ φησὶν καὶ Φειδόλεῳ Ῥαμνουσίοις κ ο ι ν ῇ τάλαντον ἐνοφείλειν […].

67. Il est intéressant de relever que la répartition 6000 dr./4500 dr. (cf. § 4, 49) était déjà celle qui fut opérée par les précédents prêteurs (§ 4), ce qui ne peut que nous conforter dans l'idée qu'elle correspondait à des éléments concrets (selon nous, les bâtiments d'un côté, les esclaves de l'autre) des biens constitués en gage.

68. Notons, à ce propos, que rien n'indique formellement que l'argyrite traitée par Nikoboulos appartenait à Pantainétos. L'accusation, en effet, ne dit rien de tel : il est question, littéralement, de « l'argyrite que mes esclaves ont traité » ; Pantainétos semble d'ailleurs insister davantage ici sur le travail de ses esclaves que sur le minerai lui-même (il n'est ainsi pas question de « son » argyrite, mais de « ses » esclaves). Par ailleurs, contrairement à l'argent de la redevance (que, d'une manière ou d'une autre, les jurés pouvaient sans doute aisément déduire du prix de la mine, cf. *infra*), Pantainétos ne chiffre pas le montant de l'argent qui aurait été ainsi détenu par Nikoboulos.

Au terme de ces considérations, plusieurs éléments du *C. Pantainétos* laissent entendre que le κεγχρεών constituait vraisemblablement un élément distinct de l'ἐργαστήριον de Pantainétos. Dans ces conditions, rien n'interdit de le considérer comme un bâtiment où étaient pratiquées des opérations liées à l'affinage de l'argent, comme le suggèrent par ailleurs les termes καθαίρω et καθαριστήριον que les lexicographes emploient à son propos. On a vu, de surcroît, que beaucoup considéraient que le nom « κεγχρεών » venait du fait que le minerai y était broyé pour être réduit à l'état de grains de millet (κέγχρος). On pourrait néanmoins tout aussi bien envisager que cette appellation trouve son origine dans le fait que le minerai y était apporté et traité sous cette forme, ce qui, du reste, est tout à fait possible [69]. Par ailleurs, le terme διαψύχω qu'utilise Harpocration dans sa définition pourrait désigner une opération spécifique dans le vocabulaire minier [70]. Il s'agit en effet d'un composé du verbe ψύχω qui signifie également « souffler » ; partant, διαψύχω ne pourrait-il pas revêtir le sens de « sécher au moyen d'un flux d'air », plus que probablement par le biais de soufflets ? Or, aussi bien durant la première phase du traitement métallurgique du minerai qui correspond au grillage de la galène [71], que durant la seconde que constitue la coupellation [72], l'insufflation d'air au moyen de soufflets constitue l'une des composantes essentielles de la réussite des opérations [73].

---

69. Ce serait d'ailleurs plus en accord avec la définition des *Lexica Segueriana*, d'après laquelle le κεγχρεών est un endroit où « ἐκαθαίρετο ἡ ἀργυρῖτις κέγχρος καὶ ψάμμος ». Dioscoride (V, 87) expliquait également que la lithargue de plomb pouvait être obtenue à partir d'un minerai réduit en poudre : λιθάργυρος· ἡ μέν τις ἐκ τῆς μολυβδίτιδος καλουμένης ἄμμου γεννᾶται, χωνευομένης ἄχρι τῆς τελείας ἐκπυρώσεως, ἡ δὲ ἐξ ἀργύρου ἡ δὲ ἐκ μολύβδου.

70. Le terme est en effet employé par Thucydide (VII, 12) pour désigner les opérations de radoubage. R. RANGABÉ, *op. cit.* (n. 64), p. 326, estimait qu'il s'agissait de refroidir l'argent extrait du plomb.

71. Éd. ARDAILLON, *op. cit.* (n. 17), p.79.

72. Cl. DOMERGUE, *op. cit.* (n. 11), p. 159-160.

73. En son temps E. Rangabé (*op. cit.* [n. 64], p. 326) avait mis en parallèle les opérations réalisées dans le κεγχρεών avec une notice de Pline l'Ancien relative à la métallurgie du cuivre : *Et scoria aeris simili modo lauatur, minore effectu quam ipsum aes. Sed et aeris flos medicinae utile est. Fit aere fuso et in alias fornaces tralato ; ibi flatu crebriore excutiuntur ueluti milii squamae quas uocant florem ; cadunt autem, cum panes aeris aqua refrigerantur, rubentque similiter squamae aeris quam uocant lepida.* « La *scorie* de cuivre se lave de la même manière, mais elle est moins efficace que le cuivre lui-même. La fleur de cuivre, elle aussi, a des usages médicaux. On l'obtient à partir du cuivre déjà fondu qu'on porte dans d'autres fourneaux ; là, sous l'action d'un courant d'air plus actif, se détachent des écailles semblables à la balle de millet ; c'est ce qu'on appelle la fleur de cuivre ; elles tombent quand on refroidit dans l'eau les pains de cuivre et elles ont la même couleur rouge que l'écaille de cuivre appelée *lépis* » (Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 24, trad. H. Le Bonniec, C.U.F.). On retrouve

### 3. Les redevances versées à la Cité

Il semble *a priori* bien difficile de déterminer le montant et la périodicité des redevances que les entrepreneurs miniers versaient à la Cité à partir des seules données explicites du discours à ce sujet, à savoir que Pantainétos avait acheté sa concession pour 9000 drachmes (§ 22), un prix qui paraît très élevé, par rapport à ceux renseignés par les stèles des Polètes en tout cas, où les montants les plus fréquemment attestés sont de 20 (39 fois) et 150 dr. (21 fois)[74].

Les éléments en notre possession sont néanmoins suffisants pour écarter la solution qui voudrait que ces 9000 drachmes aient correspondu au montant de la redevance dérobée par l'esclave de Nikoboulos[75]. Dans l'acte d'accusation en effet (§ 22), Pantainétos expliquait qu'en raison de cette saisie, il s'était trouvé dans l'impossibilité d'honorer son échéance et qu'il fut condamné à payer le double. Dès lors, si la redevance se montait effectivement à 1,5 talent, il aurait alors dû être débiteur de trois talents envers le Trésor. Or le plaideur dit à plusieurs reprises (notamment aux § 32, 41 et 50) que Pantainétos n'en réclamait que deux ! Le montant de la redevance ne peut donc pas dépasser 1 talent, et c'est là un maximum absolu, car Pantainétos accusait également Nikoboulos de lui avoir fait subir bien d'autres dommages pour lesquels il exigeait également réparation (cf. § 33). Partant, les 9000 drachmes mentionnées dans l'ἔγκλημα devaient représenter, à l'évidence, le prix d'achat « total » de la mine de Pantainétos, c'est-à-dire l'ensemble des sommes qui auront été versées pendant la durée de sa concession.

---

en effet dans cette description, la comparaison avec le millet, sauf que la similitude qu'elle implique ne concerne pas la taille des grains dans lesquels aurait été réduit le minerai, mais l'aspect de la surface affectée par le métal après traitement ; on relèvera d'ailleurs que Dioscoride (V, 88) en décrivant des opérations similaires, utilisait les termes de κεγχροειδῆ τῷ ῥυθμῷ. Le cuivre revêt cet aspect après avoir été refroidi, probablement au moyen de soufflets si l'on interprète littéralement le texte de Pline, ce qui correspond assez bien à la signification que l'on a proposée de reconnaître au terme διαψύχω. Néanmoins, il n'est absolument pas garanti, comme le voudrait pourtant E. Rangabé, que le métal-argent ait réagi de la même manière et présenté le même aspect extérieur au terme d'opérations similaires. Ces propos démontrent à tout le moins que l'appellation de κεγχρεών et son lien avec κέγχρος sont susceptibles d'autres interprétations que celle généralement retenue.

74. On trouvera un tableau commode reprenant les différents prix attestés dans K. M. W. Shipton, « The Prices of the Athenian Silver Mines », *ZPE* 120 (1998), p. 58. L'importance de la somme ne doit cependant pas nous surprendre outre mesure : nous avons souligné sous le point précédent que, étant donné la taille de son atelier, Pantainétos ne comptait certainement pas parmi les petits exploitants.

75. Cf. Éd. Ardaillon, *op. cit.* (n. 17), p. 191, pour qui ces 1,5 talents étaient le montant dérobé à Pantainétos.

Cette conclusion permet également d'exclure définitivement l'hypothèse d'un versement unique pour l'octroi de la concession, solution que défendait notamment M. Crosby[76] ; d'ailleurs le terme καταβολή repris dans l'acte d'accusation indique clairement, à notre sens, qu'il s'agissait de redevances périodiques. Deux possibilités s'offrent alors à nous : soit il s'agissait de versements annuels (échus normalement au terme de la 9e prytanie[77]), soit de versements à acquitter lors de chaque prytanie, c'est-à-dire dix fois par an. La chronologie des événements telle que rapportée dans le discours pourrait-elle nous aider à choisir entre ces deux alternatives ?

Si l'on en croit le plaideur (§ 6), le contrat le liant à Pantainétos avait été conclu au mois d'Élaphébolion[78] de l'année 348/347 et il était ensuite immédiatement parti en voyage d'affaires dans le Pont. Toujours selon lui, c'est parce qu'Évergos, qui était demeuré, lui, en Attique, ne touchait pas les intérêts convenus qu'il avait opéré la saisie des biens de Pantainétos (§ 7). Or, le loyer de Pantainétos ayant manifestement été établi sur une base mensuelle (105 drachmes par mois dit-on au § 5), on peut penser qu'un mois ou deux avaient dû s'écouler avant qu'Évergos, constatant que Pantainétos ne s'acquittait effectivement pas de ses obligations, ne se décide à opérer la saisie et ne s'empare, par la même occasion, de la redevance qui allait être versée à la Cité. Puisque l'accord avait été conclu en Élaphébolion, nous nous trouvons dès lors, au plus tôt, en Mounychion, voire en Thargélion, c'est-à-dire précisément le mois durant lequel s'achevait la 9e prytanie[79].

Par la suite, Pantainétos ne fait plus état d'aucun autre versement dont il ne se serait pas acquitté en raison de l'occupation de son atelier par Évergos. Or on peut lire au § 10 que ce dernier était manifestement encore en possession du bien lors du retour de Nikoboulos, retour qui ne peut malheureusement pas être fixé précisément. On peut tout au plus avancer que Nikoboulos avait dû rentrer avant la fin de la saison navigable, ce qui nous

76. M. CROSBY, art. cité (n. 9), notamment suivi par G. G. APERGHIS, « A Reassessment of the Laurion Mining Lease Records », *BICS* 42 (1997-1998), p. 15.

77. Sur le paiement échu à la 9e prytanie, cf. [Aristote], *Constitution d'Athènes*, XLVII, 3 et LIV, 2, ainsi que Andocide, I, 73, et [Démosthène] *C. Nééra* (lix), 7.

78. Qui correspond plus ou moins au mois de mars dans le calendrier julien.

79. Il est admis, en effet, qu'au IVe s. le début du calendrier prytanique avait été synchronisé avec celui du calendrier religieux ; cf. à ce propos, notamment, W. K. PRITCHETT, O. NEUGEBAUER, *The Calendars of Athens*, Cambridge, 1947 ; A. E. SAMUEL, *Greek and Roman Chronology: Calendars and Years in Classical Antiquity*, Munich, 1972, p. 62–63 ; R. HANNAH, *Greek and Roman Calendars. Constructions of Time in the Classical World*, Londres, 2005, p. 45. *Contra* B. D. MERITT, *The Athenian Year*, Berkeley, 1961.

place vers le mois de Boédromion de l'année 347/346 [80]. Rien n'exclut cependant qu'il soit rentré plus tôt : il dit en effet lui-même que ses affaires n'avaient pas été bonnes. Néanmoins, le fait d'avoir tenu à préciser qu'il était parti « en Élaphébolion, *sous l'archontat de Théophilos* (ἐλαφηβολιῶνος μηνὸς ἐπὶ Θεοφίλου ἄρχοντος) » laisse sous-entendre que Nikoboulos était peut-être rentré l'année suivante, soit sous un autre archonte, ce qui nous placerait au plus tôt au mois d'Hékatombaion de l'année 347/346.

Quoi qu'il en soit exactement de la date de son retour, il est manifeste que l'affaire mit ensuite encore du temps à se dénouer : comme indiqué au § 15, bien des pourparlers eurent encore lieu entre les parties avant que Mnésiclès ne trouve finalement une solution qui aurait dû mettre un terme au différend. Difficile d'admettre, dans ces conditions, que l'affaire ait pu se régler en 36 jours à dater de la saisie opérée par Évergos, délai échu pour l'échéance suivante s'il s'était effectivement agi de versements prytaniques. Or, pendant tout ce temps, Pantainétos semble avoir été dépossédé de son instrument de travail ; on ne voit donc guère comment il aurait alors été en mesure d'honorer les différents versements qui lui auraient incombé.

De surcroît, le doublement de la redevance dérobée représentait assurément une partie non-négligeable de la réparation financière de 2 talents réclamée par Pantainétos ; or on ne perdra pas de vue que les montants des redevances prytaniques sont dix fois inférieurs à ceux des versements annuelles. Il est malheureusement impossible de réaliser une estimation précise des montants qu'impliqueraient ces deux types de versements, faute de connaître la durée exacte de la concession de Pantainétos [81]. Néanmoins, en tenant compte des durées de concessions attestées par ailleurs et d'un prix d'achat total de 9000 drachmes, on peut tout de même avancer les propositions suivantes :

| **Durée de la concession** | **Versements annuels** | **Versements « prytaniques »** |
|---|---|---|
| 3 ans | 3000 dr. | 300 dr. |
| 7 ans | *c.* 1285, dr., 4 oboles | *c.* 128 dr., 3 oboles |
| 10 ans | 900 dr. | 90 dr. |

80. Cf. C. M. Reed, *Maritime Traders in the Ancient Greek World*, Cambridge, 2003, p. 90. Pour plus de renseignements sur la saison navigable des Anciens, cf. J. Beresford, *The Ancient Sailing Season*, Leiden, 2013.

81. Qui dépendait vraisemblablement de la catégorie à laquelle ressortait la mine qu'il avait prise en adjudication: cf. à ce propos Chr. Flament, *op. cit.* (n. 8), p. 69-72.

Les sommes obtenues pour des redevances étalées sur 7 ans ne livrant aucun chiffre rond, il nous semble légitime d'écarter cette solution [82] ; rien ne permet en revanche de choisir entre les deux autres options. Toutefois, même en retenant le chiffre le plus élevé pour une redevance prytanique, soit 300 dr., le préjudice subi par Pantainétos n'aurait été, après doublement, que de 600 dr., un montant qui, on en conviendra, semble relativement faible pour occuper une place aussi centrale dans les griefs exprimés par Pantainétos à l'encontre de Nikoboulos.

Compte-tenu de ces différents éléments, il nous semble donc préférable, contrairement à ce que nous avons précédemment soutenu [83], d'opter pour la solution de versements annuels. Dans ces conditions, il faut également admettre que les sommes indiquées par les Polètes dans leurs διαγραφαί ne pouvaient, en toute logique, constituer les seuls revenus perçus par Athènes sur ses mines d'argent [84]. En effet, si l'on reprend les mêmes bases de calcul que dans notre étude de 2007 [85], mais en interprétant les sommes indiquées par les Polètes comme des versements annuels, les revenus tirés des mines n'auraient été que d'environ 18 talents par an. Pareil constat ne peut bien évidemment qu'inviter à remettre une nouvelle fois sur le métier cette importante question ; ce point requiert néanmoins une analyse de grande ampleur que nous réservons pour une autre étude.

Au final, nous proposons de reconstituer comme suit la chronologie de l'affaire. Deux mois environ après la conclusion du contrat en Élaphébolion, constant que Pantainétos ne s'acquittait pas de son loyer, Évergos décide de prendre possession de l'atelier constitué en gage et de saisir également l'argent de la redevance annuelle de Pantainétos qu'un de ses esclaves s'apprêtait à porter à la Cité au terme de la 9e prytanie, soit en Thargélion. Le but de cette saisie était sans doute de recouvrer les loyers impayés, mais également d'amener Pantainétos à composer. L'affaire, on le sait, ne s'est pas arrangée ; au contraire, les choses ont dû s'envenimer suite à cette action. Vers le mois de Boédromion au plus tard, Nikoboulos rentre à Athènes au terme d'un voyage d'affaires au Bosphore et se trouve, selon lui, mis devant le fait accompli. Comme nous l'avons suggéré sous le point précédent, ce

82. En réalité, cette durée de concession n'est formellement attestée dans aucune source : c'est en effet M. Crosby (art. cité [n. 9], p. 199-200) qui avait proposé de lire le chiffre ζ' dans un passage corrompu du papyrus portant le texte de la *Constitution d'Athènes* (xlvii, 2) où le Ps.-Aristote faisait état de la durée de concession des mines qualifiées de συγκεχωρημένα.

83. Chr. FLAMENT, *op. cit.* (n. 8), p. 72-77.

84. C'est déjà à cette conclusion que parvenait notamment R. DESCAT, « L'économie », dans *Le monde grec aux temps classiques*, t. II *Le IVe siècle* (La nouvelle Clio. L'histoire et ses problèmes), Paris, 2004, p. 392.

85. Chr. FLAMENT, *op. cit.* (n. 8), p. 77.

même Nikoboulos, réticent à s'associer à Évergos, aurait alors détaché de l'atelier les esclaves constituée en gage de son prêt de 4500 drachmes pour les affecter au κεγχρεών. Lorsqu'une solution au conflit fut enfin trouvée par l'entremise de Mnésiclès, Nikoboulos, on l'a dit, se porta finalement vendeur de ces esclaves.

Chr. FLAMENT
Professeur à l'Université de Namur
Département de Langues et Littératures classiques
rue de Bruxelles, 61
5000 Namur
Belgique

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 181-208.

# *Iuppiter, hospitibus nam te dare iura loquuntur* (Virg., *Aen.*, 1, 727) LOS FUNDAMENTOS DEL *HOSPITIVM* ROMANO *

*Résumé*. — Cet article examine la question de l'hospitalité dans l'un de ses aspects structurels : les *iura hospitii*. À partir de l'étude des sources juridiques et littéraires, on établira en quoi ils consistent, qui s'en porte garant et avec quelles conséquences historiques.

*Abstract*. — In this paper I will analyze one of the structural questions of hospitality, the *iura hospitii*. Studying the juridical and literary sources, I will try to explain what they are, who guarantees them and their historical consequences.

En este trabajo pretendo analizar un aspecto estructural de la hospitalidad antigua que ha recibido una escasa atención por parte de la investigación: los derechos de los huéspedes [1]. Parto para ello de la reflexión a la que induce la frase citada en el título y que pertenece a la invocación que hace a Júpiter la reina Dido [2]. Se produce durante la recepción que ésta ofrece a Eneas y a sus compañeros recién llegados a Cartago, y que no es un banquete más, pues forma parte del ritual de una escena típica de la hospitalidad. Virgilio menciona todos sus elementos característicos: la llegada – generalmente imprevista – de unos desconocidos que son aceptados y alojados como huéspedes, la correspondiente recepción con una acogida es-

---

* Este artículo fue realizado dentro del Proyecto del MINECO HAR2014-51821-P.

1. Desde los artículos clásicos de Th. Mommsen, "Das römische Gastrecht und die römische Clientele", en Id., *Römische Forschungen* I, Berlin, 1864, p. 321-390, y de J. Gaudemet, "L'étranger dans le monde romain", *Studii Clasice* (1965), p. 37-47, ambos sobre todo con observaciones sobre la hospitalidad pública, el tratamiento ha sido muy breve, el más reciente, con una buena visión de conjunto, aunque esquemático, es el trabajo de J. Nicols, "Hospitality among the Romans", en M. Peachin (ed.), *The Oxford Handbook of Social Relations in the Roman World*, Oxford, OUP, 2011, p. 422-437.

2. Como es sabido, Dido es uno de los personajes más importantes de la obra, hasta el punto de que el relato de su relación con Eneas ocupa íntegramente el libro IV. Esta relación no es un elemento más de la narración, fue utilizada por Virgilio para retratar a Eneas como un buen rey, sobre ello *vid.* F. Cairns, *Virgil's Augustan Epic,* Cambridge, 1989, p. 29 s.

pléndida y, finalmente, el banquete, con el ofrecimiento de comida y bebida[3]. En el transcurso de éste – y de nuevo esto es un elemento característico de los relatos míticos – el huésped expone las razones que lo han convertido en una persona alejada de su patria y le han obligado a recorrer tierras lejanas y extrañas en busca de un nuevo destino en el que poder asentarse[4]. Teniendo en cuenta el argumento de la obra, que narra el recorrido de su protagonista hasta su destino final en la península itálica, este tipo de escena aparece en más ocasiones[5]. No es tampoco algo exclusivo de Virgilio, en una obra similar, como la Odisea, descubrimos pasajes muy parecidos. Naturalmente no es el objetivo de este artículo entrar en todas las dimensiones del largo debate historiográfico sobre las semejanzas/diferencias de ambos escritos[6]. Para lo que aquí veremos basta recordar que el viaje de Odiseo da

3. La escena en la que se sitúan estas palabras es uno de los rituales más importantes de la hospitalidad, el banquete, hasta el punto de que ha sido considerado su símbolo, como se puede ver, entre otros, en Virg., *Aen.*, 10, 457; Livio, 23, 9, 4; 28, 18, 2; Sen., *De Benef.*, 4, 38, 2; Silio Ital., *Pun.*, 17, 67. Para una visión antropológica del banquete de hospitalidad y su comparación con los de otras culturas, *vid.* Y. SCHEMEIL, "Banquets publics. Réseaux de sociabilité dans le monde", en A. MONTANDON (ed.), *Le livre de l'hospitalité*, París, Bayard, 2004, p. 1734-1760 y, en la misma obra, "Commensalité", p. 1712-1737. Sobre los elementos esenciales de la hospitalidad volveré más adelante.

4. *Simul Aenean in regia ducit / tecta, simul diuum templis indicit honorem* […] *domus interior regali splendida luxu / instruitur, mediisque parant conuiuia tectis: / arte laboratae uestes ostroque superbo, / ingens argentum mensis, caelataque in auro / fortia facta patrum* […] *tum facta silentia tectis: / "Iuppiter, hospitibus nam te dare iura loquuntur, / hunc laetum Tyriisque diem Troiaque profectis / esse uelis,* […] *immo age et a prima dic, hospes, origine nobis / insidias, inquit, Danaum casusque tuorum / erroresque tuos; nam te iam septima portat / omnibus errantem terris et fluctibus aestas."* (1, 625-756.)

5. Eneas es acogido por el troyano Acestes en Drépano, Sicilia (*et quos colit hospes Acestes*, 5, 63; 5, 630), por el rey Latino a su llegada al Lacio (*ne fugite hospitium, neue ignorate Latinos*, 7, 203), y por el rey Evandro en la ciudad de Palanteo (*nostris succede penatibus hospes*, 8, 123; *hospes Troiane*, 8, 188).

6. Algo que ya se dejó ver en la antigüedad, pues los comentarios a la Eneida que hace Servio incluyen paralelos con casi 200 citas de Homero. Un análisis de las mismas en todos sus niveles (léxico, morfología, episodios, instituciones, etc.) puede verse en M. SCAFFAI, *La presenza di Omero nei commenti antichi a Virgilio*, Bolonia, 2006; *vid.* igualmente sobre la misma cuestión G. N. KNAUER, *Die Aeneis und Homer,* Göttingen, 1964, especialmente p. 41 s. Sin embargo la evidente proximidad de ambas obras en su tema – el largo viaje de un héroe y sus vicisitudes –, y en su estructura, no debe hacernos olvidar las notables diferencias, algo que ha puesto de relieve la investigación más reciente. La Eneida es una obra épica que no se basa únicamente en Homero, es más ambiciosa que otras que le precedieron, ya que tiene influencias de un amplio número de géneros literarios y ha cambiado conceptos fundamentales, por ejemplo el del imperialismo. Sobre todo esto puede verse R. ARMSTRONG, "The *Aeneid*: Inheritance and Empire", en M. J. CLARKE, B. G. F. CURRIE, R. O. A. M. LYNE (ed.), *Epic Interactions. Perspectives on Homer, Virgil and the Epic Tradition Presented to Jasper Griffin by*

lugar a numerosas escenas de hospitalidad protagonizadas por pueblos míticos e históricos, con una estructura y contenido similares a los de la Eneida [7], en palabras de Reece, *the Odissey may be regarded as a sequence of hospitality scenes* [8].

Es cierto, por tanto, que esta escena de la Eneida no describe un tipo de relación desconocido en la literatura, ni menciona un ritual o protocolo novedosos, pero no es una escena más. Además de su relevancia dentro de la obra [9], Virgilio incluye un verso que menciona dos características estructurales de la hospitalidad. En primer lugar afirma que las relaciones de hospitalidad tienen *iura*, en segundo lugar que el garante de éstos es Júpiter. No hay duda del significado de esta expresión, pues es muy precisa: *dare iura* solo aparece en su obra en momentos muy concretos. La utiliza, por ejemplo, cuando Eneas funda ciudades, un elemento esencial dentro de la estructura narrativa en esta obra [10]. Lo vemos en el caso de Acesta, en Sicilia, fun-

---

*Former Pupils*, Oxford, OUP, 2006, p. 159-184, especialmente p. 132 y 137 s. con ejemplos de estas diferencias. *Vid.* igualmente R. HEINZE, *Virgil's Epic Technique*, Bristol, Bristol Classical Press, 1999, p. 97, en donde se señala que Virgilio presenta una relación entre los personajes totalmente nueva.

7. Recordemos la acogida de la ninfa Calipso (5, 129 s.), los feacios (7, 159), los lotófagos (9, 83 s.), y Eolo (10, 14 s.), así como las experiencias negativas, las de los "malos huéspedes" como el cíclope Polifemo (9, 228 s.) o Circe (10, 233 s.; 12, 22 s.). Las similitudes son obvias entre la escena de Dido y la que tiene lugar entre Nausicaa y Odiseo, con la posterior acogida que hacen los feacios al héroe, *vid.* R. JENKYNS, *Virgil's Experience. Nature and History: Times, Names and Places*, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 391; R. HEINZE, *op.cit.* (n. 6), p. 97. La importancia de la hospitalidad homérica se refleja en la cantidad de estudios realizados sobre su significado que sería imposible citar aquí en su totalidad. Recordemos el trabajo clásico de H. KAKRIDIS, *La notion de l'amitié et de l'hospitalité chez Homère*, Tesalónica, 1963, en el que analiza las diferencias en el tratamiento de la hospitalidad entre la Ilíada y la Odisea así como la evolución del significado del término *xenos*; sobre esto mismo, *vid.* una revisión en R. A. SANTIAGO ÁLVAREZ, "La familia léxica de *xénos* en Homero: usos y significados, II (*Odisea*)", *Faventia* 26/2 (2004), p. 25-42. La perspectiva antropológica de la obra la hace, de nuevo en un trabajo clásico, J. PITT-RIVERS, *The Fate of Sechem or the Politics of Sex*, Cambridge, 1977, p. 94 s. Entre los estudios recientes puede verse una visión de conjunto en "*Grèce archaïque*", en A. MONTANDON (ed.), *op.cit.* (n. 3), p. 470-506.

8. S. REECE, *The Stranger's Welcome: Oral Theory and the Aesthetics of the Homeric Hospitality Scene*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1993, p. 191 s. Reece analiza de forma exhaustiva los rituales y los protocolos de hospitalidad, que ha resumido en un cuadro de 38 elementos que se repiten a lo largo de las 18 escenas de hospitalidad y que son similares a los de la Eneida.

9. Virgilio describe esta escena de manera más detallada que cualquier otra de hospitalidad, porque la utiliza con otros fines más allá de los estrictamente literarios. Como ha analizado R. C. MONTI, *The Dido Episode and the Aeneid: Roman Social and Political Values in the Epic*, Leyden, 1981, p. 9 s., el episodio de la hospitalidad de Dido es utilizado para mostrar valores fundamentales como la *fide*s, y la *humanitas*.

10. *Vid.* R. HEINZE, *op.cit.* (n. 6), p. 68 s.

dada al modo de una colonia. Una vez dispuesta la *forma urbis* queda dotarla de su contenido político y a Eneas le bastan dos elementos: el Senado y los *iura*[11]. De forma más breve esta misma característica se repite en la fallida fundación de Pérgamo, en la creación de Roma por Rómulo, o en Cartago, en este caso con la reina Dido. Del propio emperador Augusto se subrayará su papel de conquistador y, al mismo tiempo, civilizador de los pueblos con la misma expresión[12]. El sentido de *dare iura* en Virgilio es claro, supone prescribir normas que regulan el funcionamiento de un colectivo o de una institución, que le permiten funcionar de manera organizada. Tales normas emanan de una autoridad, bien sea ésta la del líder natural de un grupo (Eneas), un poder institucionalizado mítico (Dido o Rómulo) o histórico (el emperador Augusto). La interpretación de la frase inicial de este artículo parece simple: las relaciones entre los huéspedes están reguladas por normas, que establecen cuáles son los derechos y deberes inherentes a cada uno. El garante de tales normas, sin embargo, no es una institución, magistratura o poder público sino el dios principal del panteón romano. La objeción que podríamos poner es que estamos ante una obra épica y, por tanto, las afirmaciones del autor carecen de interés para nosotros, pero esto no es así. La narración es mítica, al igual que las situaciones, lugares, personajes o la acción, pero tanto la relación social que describe, la hospitalidad, como su ritual y sus funciones, son históricos. Como veremos más adelante, está muy extendida en la antigüedad, y en algunos pueblos se ha mantiene actualmente. Las palabras de Virgilio, por tanto, plantean una cuestión interesante, pero para la que no nos da todas las claves. Nos dice que existen *iura*, pero no los enumera, así que nos obliga a buscar en otras fuentes la respues-

11. *Interea Aeneas urbem designat aratro / sortiturque domos; hoc Ilium et haec loca Troiam / esse iubet. Gaudet regno Troianus Acestes / indicitque forum et patribus dat iura uocatis* (*Aen.*, 5, 756-758).

12. *Ergo auidus muros optatae molior urbis / Pergameamque uoco, et laetam cognomine gentem / hortor amare focos arcemque attollere tectis. / Iamque fere sicco subductae litore puppes, / conubiis aruisque nouis operata iuuentus, / iura domosque dabam* (*Aen*., 3, 131-137). En la fundación de Roma: *Remo cum fratre Quirinus / iura dabunt* (*Aen.*, 1, 293), en Cartago: *Instant ardentes Tyrii: pars ducere muros / molirique arcem et manibus subuoluere saxa, / pars optare locum tecto et concludere sulco; / iura magistratusque legunt sanctumque senatum. / Hic portus alii effodiunt; hic alta theatris / fundamenta locant alii, immanisque columnas / rupibus excidunt* (*Aen.*, 1, 423-427)*;* (Dido) *iura dabat legesque uiris* (*Aen.*, 1, 507). Sobre la interpretación de este hecho como una muestra de comportamiento civilizado, alejado de la barbarie y muestra de la *humanitas* de Dido, *vid*. Monti, *op. cit.,* p. 24. Antes ya se había visto un proceso semejante en Troya: *Hoc Priami gestamen erat cum iura uocatis / more daret populis, sceptrumque sacerque tiaras / Iliadumque labor uestes* (*Aen.*, 7, 246-248). Finalmente también otorga *iura* Augusto, aunque en este caso en las *Georgicas: Caesar dum magnus ad altum / fulminat Euphraten bello uictorque uolentis / per populos dat iura uiamque adfectat Olympo* (4, 560-562).

ta que nos permitiría entender el funcionamiento interno de estas relaciones. No estamos ante una cuestión menor, pues sabemos que la hospitalidad fue utilizada frecuentemente por las elites romanas, sobre todo a finales del período republicano y altoimperial [13]. Si entendemos cuáles eran las obligaciones mutuas y cómo se garantizaba la relación, podríamos determinar cuáles fueron sus consecuencias históricas.

## Los *iura hospitii* en el derecho romano

Parece lo más adecuado comenzar nuestra búsqueda en las fuentes del derecho romano, aunque de los cuatro tipos que mencionaba el jurista Cayo en sus *Institutiones* nos ha llegado tan solo una pequeña muestra [14]. El número de senadoconsultos y de *leges* aprobadas por los *comitia* o por los magistrados romanos conocidos gracias a inscripciones o por menciones literarias no constituyen más que una mínima parte de la legislación aprobada [15]. Peor es la situación de otra fuente fundamental, los *Edicta* de los pretores, que dan lugar en época republicana al *ius honorarium*, aunque la situación mejora si examinamos las disposiciones que las sustituirán en época imperial, las *constitutiones* bajo sus diversas formas, notablemente los rescriptos [16].

---

13. De lo que tenemos noticias abundantes en las fuentes literarias y epigráficas, valga aquí a modo de ejemplo el caso de Cicerón, que tenía numerosas relaciones, en gran parte fruto del desempeño de sus magistraturas en Sicilia, Cilicia y en la propia Italia. Puede verse una relación de las que aparecen en las Verrinas en J. NICOLS, "*Hospitium* and Political Friendship in the Late Republic", en M. PEACHIN (ed.), *Aspects of Friendship in the Graeco-Roman World* (JRA, suppl. 43), Porstmouth, 2001, p. 99-108, *vid.* también el análisis de los favores que presta Cicerón a algunos de ellos, con un estudio prosopográfico en E. DENIAUX, *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron,* Roma, École française de Rome, 1993. La razón por la que tenemos más referencias de huéspedes de Cicerón que de cualquier otro romano es, naturalmente, la pervivencia de su obra. Pensemos, por tanto, que si él, que era un *homo nouus* tenía un número tan elevado, las grandes *gentes* romanas como la de los Escipiones, acumularían decenas de ellos al heredar este tipo de relaciones, sobre sus lazos de hospitalidad, *amicitia* y clientela, *vid.* H. ETCHETO, *Les Scipions. Famille et pouvoir à Rome à l'époque républicaine,* Burdeos, Ausonius, 2012, p. 106 s.

14. *Constant autem iura populi Romani ex legibus, plebiscitis, senatus consultis, constitutionibus principum, edictis eorum, qui ius edicendi habent, responsis prudentium* (*Inst.*, 1, 2).

15. R. J. A. TALBERT, *The Senate of Imperial Rome*, Princeton, 1984, p. 438 s., ha recopilado para toda la época imperial las referencias y textos parciales de 234 Senado-consultos, un número reducidísimo para lo que debió de ser la producción legislativa romana.

16. Para el Edicto del Pretorio, que fue una de las principales fuentes del derecho, *vid.* A. WATSON, "The Development of the Praetor's Edict", *JRS* 60 (1970), p. 105-119. En cuanto a las constituciones imperiales, la recopilación de G. GUALANDI, *Legislazione imperiale e giurisprudenza*, Milán, 1963, que recoge las citadas en los juristas clási-

El mayor número de alusiones en los textos jurídicos se refiere al *munus hospitis in domo recipiendi* (Ulp., *Dig.*, 50, 4, 3, 14), la obligación de ofrecer alojamiento público a las autoridades romanas y a algunos miembros de la administración pública [17]. Es una fuente no jurídica, la obra del historiador Tito Livio, la que nos permite conocer su origen, que remonta a un episodio del 173 aC, cuando el cónsul Lucio Postumio, durante un viaje oficial que le lleva a Campania para fijar los límites de las tierras públicas, exige a la ciudad de Praeneste que le provea tanto de transporte como de alojamiento público. Es algo asombroso para el historiador, porque era costumbre entre las elites alojarse en las casas de sus huéspedes privados aun cuando hicieran viajes derivados de su propio cargo, dentro de sus funciones oficiales [18]. La hospitalidad abandonaba aquí su consideración de relación privada para convertirse en pública, y como tal está cuidadosamente regulada por el Estado en sus más variados aspectos. Sabemos que la legislación, que debió ser abundante, se inicia pronto, probablemente con César, tal como se recoge en parte en el Digesto, a la que se añaden algunas referencias que a la misma hace Cicerón durante su cargo de gobernador en Cilicia [19]. La dureza de esta carga y las exigencias desmesuradas o injustifi-

cos en un orden cronológico, incluye casi 1350 textos.

17. La mención entra dentro de la clasificación de los *munera* como personales o patrimoniales: *Munus hospitis in domo recipiendi non personae sed patrimonii onus est* (*Dig*., 50, 4, 3, 14). Para la interpretación de los *muner*a en general y de éste en particular, *vid*. G. Pereira Menaut, Munera civitatium. *La vida de la ciudad romana ideal,* Sevilla, Universidad de Sevilla, 2011, p. 187 s.

18. *Hic iratus Praenestinis* […] *priusquam ab Roma proficisceretur, litteras Praeneste misit, ut sibi magistratus obuiam exiret, locum publice pararent, ubi deuerteretur, iumentaque, cum exiret inde, praesto essent. Ante hunc consulem nemo umquam sociis in ulla re oneri aut sumptui fuit. Ideo magistratus mulis tabernaculisque et omni alio instrumento militari ornabantur, ne quid tale imperarent sociis. Priuata hospitia habebant; ea benigne comiterque colebant, domusque eorum Romae hospitibus patebant, apud quos ipsis deuerti mos esset. Legati, qui repente aliquo mitterentur, singula iumenta per oppida, iter qua faciundum erat, imperabant; aliam inpensam socii in magistratus Romanos non faciebant.* […] *magistratibus fecit grauiorum in dies talis generis imperiorum* (Livio, 42, 1, 6-12).

19. Probablemente es en los inicios de su carrera política, en su primer consulado del año 59 aC, cuando César presenta la *Lex Iulia de repetundis*, con la que se pretende evitar los abusos que los magistrados podían cometer durante su cargo (St. Irvin Oost, “The Date of the *Lex Iulia De Repetundis*”, *The American Journal of Philology* 77 [1956], p. 19-28). A ella también alude Cicerón: *Sed tu de me ipso aliquid scire fortasse mauis. Haec sunt. Adhuc sumptus nec in me aut publice aut priuatim nec in quemquam comitum nihil accipitur lege Iulia, nihil ab hospite. Persuasum est omnibus meis seruiendum esse famae meae* (*Ad Att*., 5, 10, 2); *Leuantur tamen miserae ciuitates quod nullus fit sumptus in nos neque in legatos neque in quaestorem neque in quemquam. Scito non modo nos faenum aut quod e lege Iulia dari solet non accipere sed ne ligna quidem, nec praeter quattuor lectos et tectum quemquam accipere quicquam, multis locis ne tectum quidem et in tabernaculo manere plerumque* (5, 16,

cadas que se hacían en los desplazamientos oficiales, obligó a intentar un control efectivo, sobre todo mediante Edictos, como nos muestra el que Sexto Sotidio Strabo Libuscidiano, legado propretor de Galatia en época de Tiberio dirige a la comunidad de Sagalassos, en Pisidia [20]. A pesar de ello la vulneración de estas normas parece ser frecuente, de ahí otros textos en los que se insiste en el cumplimiento de las mismas, como el que Domiciano envía a Claudio Athenodoro, procurador de Siria – probablemente un *mandata* (c. 81-83 dC) – recordándole las disposiciones de Vespasiano sobre transporte y alojamiento que no han sido respetadas [21]. Esta abundancia de legislación nos permite ver que este asunto fue objeto de una minuciosa regulación. Es muy revelador el que hace público Germánico antes de iniciar la visita a Alejandría con su mujer Agrippina (19 dC), que con extraordinaria precisión determina quién puede exigir barcos y animales para transporte, establece el precio que se debe pagar por él, la cantidad de carros y animales que se deben poner a disposición del funcionario, a quién se debe ofrecer y hasta dónde puede llegar [22]. También el Digesto nos informa sobre otra cuestión relevante, la exención de este *munus*, muy difícil de obtener [23].

---

3); *Caue putes quicquam homines magis umquam esse miratos quam nullum terruncium me obtinente prouinciam sumptus factum esse nec in rem publicam nec in quemquam meorum praeter quam in L. Tullium legatum. is ceteroqui abstinens, sed Iulia lege transitam semel tamen in diem, non ut alii solebant omnibus uicis (praeter eum semel, nemo), accepit* (5, 21, 5*).* En cuanto al Digesto, recoge la parte en la que se legisla sobre los sobornos recibidos por los magistrados: *Marcianus libro quarto decimo institutionum. Lex Iulia repetundarum pertinet ad eas pecunias, quas quis in magistratu potestate curatione legatione uel quo alio officio munere ministerioue publico cepit* (48, 11, 1, pr.); *Hac lege damnatus testimonium publice dicere aut iudex esse postulareue prohibetur* (48, 11, 6, 1); *Lege Iulia repetundarum cauetur, ne quis ob militem legendum mittendumue aes accipiat, neue quis ob sententiam in senatu consilioue publico dicendam pecuniam accipiat* (48, 11, 6, 2).

20. *Vid.* el texto y los comentarios sobre la dureza de esta carga en S. MITCHELL, "Requisitioned Transport in the Roman Empire. A New Inscription from Pisidia", *JRS* 66 (1976), p. 106-131, con una recopilación de textos similares p.112 s.

21. J. H. OLIVER, *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri,* Philadelphia, 1989, nº 40, un análisis del texto puede verse en N. LEWIS, "Domitian's Order on Requisitioned Transport and Lodging", *RIDA* 15 (1968), p. 135-142.

22. J. H. OLIVER, *op. cit.* (n. 21), nº 16.4. Son dos edictos de Germánico, el primero regula las obligaciones sobre el transporte a las que se sometía a los indígenas, la segunda trata sobre los honores concedidos, que él rechaza con el argumento de que eran propios de los emperadores. Solo lo pueden recibir gratis los miembros de su equipo y del gobierno imperial.

23. En el libro 50 se insiste en la dificultad de obtener una exención: *Hermogenianus libro primo iuris epitomarum. Sunt munera, quae rei proprie cohaerent, de quibus neque liberi neque aetas nec merita militiae nec ullum aliud priuilegium iure tribuit excusationem: ut sit praediorum collatio uiae sternendae, angariorumue exhibitio, hospitis suscipiendi munus (nam nec huius quisquam*

Las excepciones las confirma una copia privada que probablemente hace un senador de una *subscriptio* del 204 dC en la que deja claro que este grupo social estaba exento de la obligación de proporcionar alojamiento en sus casas a miembros de la administración o del ejército, y además lo fundamenta en una ley positiva, en un senadoconsulto que se ha perdido[24], pero cuya historicidad confirma una inscripción de Esmirna. En ella se reproduce una *epistula* de Valeriano y Galieno a Julio Apela, un senador de Pérgamo que también reclamaba esta protección (281-282 dC), y al que los emperadores le reprochan que no conozca la legislación existente sobre el tema, aludiendo a ese senadoconsulto[25].

Los documentos que acabamos de ver nos demuestran que hay un claro interés por regular esta forma de hospitalidad entendida como obligación pública. Se llegan a utilizar distintas formas jurídicas – Edictos, *mandata*, senadoconsultos – que muestran un control efectivo de las personas que de él se benefician o de las que tienen que ofrecerla. Se establecen de forma pormenorizada y muy meticulosa hasta los menores detalles como los precios, tipos de transporte o exenciones. Conocemos el funcionamiento, los derechos y las obligaciones de cada parte, pero no hay nada similar en estas fuentes jurídicas que haga referencia a la hospitalidad privada, que está totalmente ausente.

En el mismo sentido se muestran las escasas menciones que encontramos en otras disposiciones legislativas, el reducido grupo de leyes municipales procedentes, mayoritariamente, de *Hispania*[26]. Solo se legisla sobre

---

*excusationem praeter eos, quibus principali beneficio concessum est, habet) et si qua sunt praeterea alia huiusmodi* (50, 5, 11, pr. 4) y enumera quiénes están exentos: *Siue autem personalium dumtaxat siue etiam ciuilium munerum immunitas alicui concedatur, neque ab annona neque ab angariis neque a ueredo neque ab hospite recipiendo neque a neque capitatione, exceptis militibus et ueteranis, excusari possunt. Magistris, qui ciuilium munerum uacationem habent, item grammaticis et oratoribus et medicis et philosophis, ne hospitem reciperent, a principibus fuisse immunitatem indultam et diuus Vespasianus et diuus Hadrianus rescripserunt (*50, 4, 18, 29-30); *Angariorum praestatio et recipiendi hospitis necessitas et militi et liberalium artium professoribus inter cetera remissa sunt* (50, 5, 10, 3).

24. J. H. Oliver, *op. cit.* (n. 21), 256 A-B, Eran dos inscripciones diferentes, una en lengua griega de Paros (Paroikia) y otra en latín también procedente de Paroikia y situada en una iglesia, ambas se encuentran actualmente perdidas. En cualquier caso, se trata de un texto llamativo, pues no ha sido realizado por una autoridad estatal o municipal, sino, probablemente, por un senador interesado en proteger su casa, que reproduce un texto oficial que confirma su privilegio. En el texto no se menciona ni al emperador ni al destinatario. Sobre la interpretación del edicto, *vid*. Th. Drew-Bear, W. Eck, P. Herrmann, "*Sacrae litterae*", *Chiron* 7 (1977), p. 355-383, especialmente p. 365 s. con las disposiciones sobre el alojamiento de los senadores.

25. J. H. Oliver, *op. cit*. (n. 21), p. 287.

26. Por su extensión destacan la *Lex Malacitana* (*CIL* II, 1964 = *ILS*, 6089) y la

dos cuestiones muy concretas y de diferente importancia. La más relevante es la regulación de las condiciones necesarias para que los senadores o sus hijos puedan ser nombrados huéspedes, que encontramos en dos artículos (CXXX-CXXXI) de la ley más antigua, la *Vrsonensis*. Obviamente se trata de nuevo de la hospitalidad pública, lo que suponía crear un vínculo especial entre un miembro de las elites romanas y una comunidad, lo cual podía ser aprovechado en beneficio político del elegido, de ahí que las condiciones sean muy estrictas. Se exige que el individuo sea, en el momento de su elección, un simple *priuatus*, y por tanto no tenga *imperium*. Se establece igualmente el *quorum* necesario (superior a la mitad de los decuriones) y la consiguiente multa en caso de que se ignore la ley [27].

La segunda alusión no tiene trascendencia política aunque sí social y de nuevo se refiere a los huéspedes públicos. Los tres artículos que van del CXXV al CXXVII tratan sobre las normas para distribuir los asientos de los juegos que se organicen en la ciudad [28], algo que aparece en otras leyes municipales flavias, pero de manera más breve, como es el caso de la de *Irni* (LXXXI). En Urso se especifica cómo se designan los asientos para asistir a

---

*Lex Salpensana CIL* II, 1963 = *ILS*, 6088) ambas encontradas en 1851 en Málaga y correspondientes a dos municipios de época Flavia, la *Lex Ursonensis* (*CIL* $II^2$/5, 1022 = *ILS*, 6087) y la *Lex Irnitana*, encontrada cerca de los límites de las provincias de Sevilla y Málaga (*AE*, 1986, 333). La bibliografía es abundantísima, desde los trabajos iniciales de A. D'ORS, *Epigrafía jurídica de la Hispania romana,* Madrid, 1953 sobre los hallazgos más tempranos, a los que se añadieron los estudios sobre la ley de *Irni*, especialmente A. D'ORS, X. D'ORS, *Lex Irnitana (Texto bilingüe)*, Santiago de Compostela, 1988; J. GONZÁLEZ, "The *Lex Irnitana:* a New Copy of the Flavian Municipal Law", *JRS* 76 (1986), p. 147-243. Sobre otros fragmentos que se han conocido posteriormente, *vid*. J. GONZÁLEZ, "Nuevos fragmentos de la *lex Flauia Municipalis* pertenecientes a la *lex Villonensis* y a otros municipios de nombre desconocido", en J. GONZÁLEZ, (ed.), *Ciudades privilegiadas en el Occidente romano*, Sevilla, Diputación Provincial de Sevilla, 1999, p. 239-245; *Las leyes municipales en Hispania: 150 aniversario del descubrimiento de la* Lex Flavia Malacitana, *Mainake* 23 (2001). Sobre la epigrafía jurídica hispana en general puede verse A. CABALLOS, "Las fuentes del Derecho: La epigrafía en bronce", en *Hispania. El legado de Roma. En el año de Trajano*, Zaragoza, 1998, p. 190 s. Una discusión sobre los aspectos jurídicos en L. CAPOGROSSI COLOGNESI, E. GABBA (ed.), *Gli statuti municipali,* Pavía, Iuss Press, 2006.

27. *Neue decretum decurionum facito* […] *quo quis senator senatorisue filius populi Romaní coloniae Genetiuae Iuliae hospes atoptetur, hospitium tesserasue hospitalis cum quo fiat nisi de maioris partis decurionum sententia per tabellam facita et nisi de eo homine, de quo tum referetur consuletur decretum decurionum fiat qui, cum ea res agetur in Italiam sine imperio priuatus erit. Si quis aduersus ea ad decuriones rettulerit* […] *sestertium decem milia colonis coloniae Genetiuae Iuliae dare damnas esto* (*Lex Ursonensis*, CXXXI). Sobre la interpretación de este capítulo, *vid*. M. H. CRAWFORD, *Roman Statutes* I, Londres, University of London, 1996, p. 452.

28. M. H. CRAWFORD, *op.cit.* (n. 27), p. 449 s. Estos capítulos han sido también utilizados en la discusión sobre la cronología de la ley, *vid*. M. H. CRAWFORD, "Arranging Seating", *Athenaeum* 71 (1993), p. 613-618.

la celebración de los *ludi scaenici*. El orden seguido se establece según la categoría jurídica, de manera que en primer lugar están los colonos, seguidos de los *incolae*, *hospes* y visitantes [29]. Es una gradación que jerarquiza a los individuos en función de su grado de integración en la ciudad, desde el máximo que tienen los ciudadanos al mínimo de quienes ocasionalmente la visitan. Los *hospites* aparecen en penúltimo lugar, es evidente que no forman parte del cuerpo cívico, pero tampoco son por completo ajenos, tienen una vinculación especial fruto de una decisión de sus instituciones [30]. Esta jerarquización nos lleva a la última referencia que veremos aquí y que aparece en las *Noctes Atticae* de A. Gelio. Es ésta una obra muy peculiar y heterogénea, tanto en su composición como en su contenido, que contiene alusiones jurídicas en casi una cuarta parte de los capítulos, por lo que aquí nos sirve para ver el tratamiento de la hospitalidad en otra de las fuentes del derecho, la literatura jurídica [31]. El texto al que me voy a referir es interesante, además de por su contenido, porque el autor afirma haber sido testigo directo de los hechos relatados (*disceptatio quaedam fuit praesente et audiente me*), no estamos por tanto ante una elaboración de una noticia si no, debemos suponer, ante la transmisión fiel de la misma. El capítulo al que pertenece se titula *De officiorum gradu atque ordine moribus populi Romani obseruato*, una frase que resume bien su contenido: en qué orden debemos de cumplir nuestras obligaciones. Esto supone, en primer lugar, decidir hacia qué personas tenemos *officia,* y aquí encontramos a los parientes en diversos grados, los pupilos, los clientes y, los que nos interesan, los *hospites.* El paso siguiente consiste en jerarquizar a las personas que son objeto de tales *officia*, decidiendo a quién ponemos en primer lugar para atenderlo de manera prioritaria. En contra de lo que pudiera parecer, este asunto no estaba claramente establecido sino que era objeto de discusión entre los expertos en derecho, así que Gelio expone algunas opiniones, relatando con más detalle la de Masurio Sabino, un jurista que aparece con cierta frecuen-

---

29. *Quis alius c(oloniae) G(enetiuae) I(uliae) ludos scaenicos faciet, colonos Genetiuos incolasque hospites atuentoresque ita sessum ducito* (cap. CXXVI).

30. La epigrafía nos ha permitido conocer algunas de estas concesiones de hospitalidad pública, tanto de comunidades romanas como indígenas, registradas en *tabulae* y *tesserae,* de las que un numero importante también proceden de Hispania, *vid.* una recopilación de las mismas en P. BALBÍN CHAMORRO, *Hospitalidad y patronato en la península ibérica durante la Antigüedad*, Salamanca, Junta de Castilla y León, 2006.

31. Nos han llegado 398 capítulos pertenecientes a 20 libros, es decir, la obra prácticamente entera. Aunque admitiéramos que podrían faltar 2 más, en 103 de ellos aparecen alusiones a leyes griegas o romanas, a la práctica jurídica con comentarios de sentencias de algunos jueces o fragmentos de obras teóricas, como la que veremos a continuación, *vid.* *Aulo Gelio*, Noches Aticas. *Capítulos jurídicos.* Traducción de F. NAVARRO Y CALVO, B. Aires, 1959, para la estructura de esta peculiar obra puede verse L. HOLFORD-STREVENS, *Aulus Gellius,* Londres, 1988, p. 22-23.

cia a lo largo de su obra [32]. Su propuesta se basa en una obra de derecho civil titulado *In officiis apud maiores*. A partir de ella expone la jerarquización de los *officia* tal como se establecen *ex more populi Romani*, y en ella los huéspedes quedan en segundo lugar, tras los tutelados, antes de los clientes y de otras personas unidas por el parentesco [33]. No deja de tener un cierto interés la consideración excepcional que merecen las obligaciones hacia los huéspedes, hasta el punto de que anteceden a la mayor parte de las relaciones familiares, pero de nuevo nos falta el contenido, los *iura* de la hospitalidad. Encontramos distintas opiniones sobre la correcta aplicación de las obligaciones, pero no se nos dice en qué consisten, no se regulan ni se normativizan.

Hemos examinado las alusiones a los huéspedes en la legislación conservada en sus distintas formas, en la literatura jurídica e incluso en la tradición y el balance que podemos hacer es que no hay regulación positiva de esta institución en su dimensión privada. A diferencia del *hospitium* como *munus* o de los nombramientos de huéspedes públicos, carecemos de normas emanadas de instituciones o de poderes públicos que especifiquen quiénes pueden obtener o recibir estos derechos, en qué consisten o cómo se garantizan. Es el momento de analizar las fuentes literarias para ver si ellas nos confirman la frase de Virgilio con la que se iniciaba este trabajo.

## Los *iura hospitii* en las fuentes literarias

A diferencia de lo que acabamos de ver en las fuentes jurídicas, en la literatura sí encontramos alusiones específicas a los *iura hospitii*. No son disposiciones normativas, en las que se prescriba cómo se deben cumplir o cómo se castiga al culpable de quebrarlas, pues su naturaleza es bien distinta a la de un texto jurídico, ni tampoco consisten en una teorización sobre su uso o sus formas. Son menciones situadas en el seno de una narración, en escritos de diversos géneros literarios, y en los que, con mayor o menor extensión y profundidad, se alude a relaciones de hospitalidad y a sus derechos, su contenido y cumplimiento, completando lo que se decía con tanta

---

32. Aunque cita regularmente varios juristas, por número de referencias es éste el segundo después de Capito (*vid.* L. HOLFORD-STREVENS, *op.cit.* [n. 31], p. 221-222). Los asuntos tratados son muy variados, desde el derecho civil (4, 1, 21; 4, 2, 15; 5, 13, 5; 11, 18), a los comentarios (4, 9, 8; 14, 2, 1); los robos (11, 18, 11-13) o memoriales (4, 20, 11; 5, 6, 13; 7, 7, 8).

33. *Masurius autem Sabinus in libro iuris ciuilis tertio antiquiorem locum hospiti tribuit quam clienti. Verba ex eo libro haec sunt: 'In officiis apud maiores ita obseruatum est: primum tutelae, deinde hospiti, deinde clienti, tum cognato, postea adfini. Aequa causa feminae uiris potiores habitae pupillarisque tutela muliebri praelata. Etiam aduersus quem adfuissent, eius filiis tutores relicti in eadem causa pupillo aderant'* (5, 13, 5).

brevedad en la Eneida. Creo que el mejor punto de partida lo constituye el texto de Tácito en el que destaca la extrema hospitalidad de los germanos. Con un estricto cumplimiento del *ius hospitii*, los germanos acogen a cualquier desconocido que lo solicita, dándoles comida, alojamiento y protección. Es un relato que sigue fielmente una alusión semejante de César, aunque éste lo había narrado con su brevedad característica [34]. Aunque ambos textos recuerdan lo narrado por Virgilio, la diferencia es que aquí nos encontramos ante un relato etnográfico de un pueblo histórico, no ante una narración mítica [35]. Sabemos que esto no implica una fiabilidad absoluta, numerosos trabajos han evidenciado los prejuicios de la etnografía clásica, caracterizada tanto por su etnocentrismo como por la frecuente utilización de tópicos a la hora de retratar otros pueblos. A esto debemos añadir los problemas de las fuentes utilizadas o los objetivos bien diversos que persiguen estas obras [36]. Todo esto, sin embargo, solo nos lleva a una cuestión de matiz: hoy no podemos afirmar que los germanos hayan sido los más hospitalarios de los pueblos antiguos, pero sí que la relación mencionada es histórica. Lo

34. *Conuictibus et hospitiis non alia gens effusius indulget. Quemcumque mortalium arcere tecto nefas habetur; pro fortuna quisque apparatis epulis excipit. Cum defecere, qui modo hospes fuerat, monstrator hospitii et comes; proximam domum non inuitati adeunt nec interest: pari humanitate accipiuntur. Notum ignotumque quantum ad ius hospitis nemo discernit. Abeunti, si quid poposcerit, concedere moris; et poscendi in uicem eadem facilitas. Gaudent muneribus, sed nec data imputant nec acceptis obligantur* (Tac., *Germ.*, 21, 2-3); *Hospitem uiolare fas non putant; qui quacumque de causa ad eos uenerunt, ab iniuria prohibent sanctosque habent, hisque omnium domus patent uictusque communicatur* (Caes., *BG*, 6, 23, 9).

35. Como veremos a continuación, este tipo de relación ya no era operativa en época histórica, por lo que las referencias a esta forma de "hospitalidad primitiva" (*vid.* n. 37) en el mundo romano suelen aparecer en textos míticos – por ejemplo la fábula de Filemón y Baucis (Ovid., *Met.*, 8, 684 s.), que, en cualquier caso, presentan idénticas características estructurales a las del relato de Tácito y César.

36. Aunque las fuentes sobre los galos y los germanos en la literatura latina y griega no debieron de ser muy numerosas (sobre ellas *vid.* A. M. Rigsby, *Caesar in Gaul and Rome. War in Words,* Austin, University of Texas Press, 2006, p. 47 s.). César debió conocer los relatos al menos de Catón el Viejo y de Posidonio, de este último principalmente sus narraciones sobre los celtas, con los que había mantenido algunos contactos. Naturalmente a ello debemos añadir la propia experiencia personal del conquistador de las Galias, quizás por ello no nos transmite una imagen estereotipada del bárbaro, sino que incluso le reconoce algunas virtudes, *vid.* a este respecto C. S. Kraus, "*Bellum Gallicum*", en M. Griffin (ed.), *A Companion to Julius Caesar,* Oxford, Wiley-Blackwell, 2009, p. 159-174. Es lo contrario de lo que vemos en Tácito, que no tuvo un contacto directo y transmite en su Germania una imagen con estereotipos y menos cuidada, *vid.* R. F. Thomas, "The *Germania* as Literary Text", en A. J. Woodman, *The Cambridge Companion to Tacitus*, Cambridge, CUP, 2009, p. 59 s. En parte se explica por sus objetivos, la intención de Tácito era la de retratar a la propia Roma mediante el contraste con las costumbres y modos de vida germanos, *vid.* E. O'Gorman, "No place like Rome: Identity and Difference in the *Germania* of Tacitus", en R. Ash, *Oxford Readings in Classical Studies. Tacitus,* Oxford, OUP, 2012, p. 95-118.

aquí descrito es la forma de hospitalidad primitiva, común a tantos pueblos de la antigüedad y mantenida incluso actualmente entre algunos africanos o asiáticos, con la que se busca una protección personal que supla la de un Estado o un derecho internacional inexistente[37]. Lo interesante de estos textos es que mencionan sus tres características estructurales. En primer lugar se destaca lo indiscriminado de la acogida, pues se recibe a cualquier persona ajena a la comunidad que lo solicita, independientemente de su nivel social o económico: *notum ignotumque.* En segundo lugar se especifica de forma muy clara en qué consiste la hospitalidad y cuáles son los *iura hospitii* que se deben cumplir hacia el huésped; son, sustancialmente, el alojamiento, comida y la protección. Esta última se refuerza con un amparo religioso: César nos dice que los germanos *sanctos habent, ab iniuria prohibent*, en tanto Tácito señala que sería considerado *nefas* rechazarlos.

El ejemplo de los germanos nos deja ver la estructura de esta institución, que se mantuvo sin cambios a lo largo de la historia de Roma, como veremos a continuación. Ahora bien, hay otros aspectos que sufren una importante transformación y son los que determinan la relevancia que tendrá en la vida política romana. Siguiendo con la Eneida, quisiera recordar una de las anotaciones que hace Servio en su comentario a esta obra. Señala que no era habitual que los romanos acogiesen a alguien a no ser que estuviera unido por el derecho de hospitalidad[38]. Esta frase nos está indicando la significativa evolución de la institución hacia una relación distinta, selectiva, adaptada a sociedades más evolucionadas dentro de formas políticas más complejas. Era natural que a un romano del s. IV le llamase la atención esa forma primitiva de hospitalidad a la que se refería Virgilio, en la que cual-

37. La forma de hospitalidad aquí descrita, que, en palabras de H. C. PEYER, *Viaggiare nel medioevo. Dall'ospitalità alla locanda,* Roma, Laterza, 1997, p. 6, se denomina "primitiva o arcaico-rituale" supone dar hospitalidad a desconocidos durante un período limitado de tiempo, sin un pago a cambio y sin dar lugar a una relación duradera. Recordemos, a modo de ejemplo, además de las alusiones a los germanos, las de los celtíberos (Diod. Sic, 5, 22, 1; 5, 34, 1), los persas (Her., 5, 18), los lidios (Her., 7, 29), o los númidas (Livio, 28, 18-30.13). Para el mundo griego puede verse una relación de las mismas y su análisis desde un punto de vista antropológico en G. HERMAN, *Ritualised Friendship,* Cambridge, 1989, sobre sus formas en Oriente, J. J. GLASSNER, "L'hospitalité en Mésopotamie ancienne: aspect de la question de l'étranger", *Zeitschrift fur Assyriologie und vordeasiatische Archäologie* 80 (1990), p. 60-75, sobre el mundo bíblico, U. RIEMER, "Der fremde Bruder. Gastfreundschaft im Neuen Testament", en U. RIEMER, P. RIEMER, (ed.), *Xenophobia-Philoxenia*, 2005, p. 241-261 y O. HILTBRUNNER, *Gastfreundschaft in der Antike und im frühen Christentum*, Darmstadt, WBG, 2005, p. 157 s. Para su pervivencia en algunas culturas actuales puede verse a modo de ejemplo L. IBRAHIM-OUALI, "L'hospitalité comme une oasis au milieu du désert", en A. MONTANDON (ed.), *op. cit.* (n. 3), p. 165-191.

38. *Raro aduenae suscipiebantur, nisi haberent ius hospitii; incertum enim erat quo animo uenirent* (*Serv.*, *A.*, 8, 269).

quier desconocido era bienvenido a una casa, pues ya no existiría en su época. Lo que tenemos reflejado en la mayoría de los textos literarios y epigráficos que han llegado hasta nosotros son relaciones entre las elites. Son ellas, en el transcurso de sus desplazamientos por razones privadas o públicas – en tanto magistrados – quienes son recibidas, alojadas y protegidas por individuos de un nivel social similar, como ha reflejado perfectamente el texto ya visto de Livio. Entre ellos se crean lazos permanentes en los que la aplicación de los *iura hospitii* trasciende lo personal, como veremos a continuación.

De los elementos que hemos visto, es el alojamiento el que da lugar a la hospitalidad y, por tanto, el que crea ese vínculo entre los huéspedes, pero lo que realmente tendrá relevancia es el deber de proteger al huésped, que históricamente se manifiesta de diversas formas.

## La protección personal del huésped

Una primera es el mantenimiento de la la incolumidad personal y así se señala explícitamente en los textos, como se ve en el relato de la muerte de Aníbal. Después de huir del poder romano estableciéndose temporalmente en Creta y Armenia, es acogido finalmente por el rey Prusias en Bitinia, su último destino [39]. Cuando la delegación de la que forma parte Flaminio solicita al rey que le entregue al que había sido enemigo número uno de Roma, alega que no lo puede hacer directamente, porque ello supondría ir en contra de la ley de la hospitalidad [40]. La captura del cartaginés supondría su muerte, así que tal cosa no era asumible dentro de esta relación, al menos abiertamente. La protección de la vida del huésped se presenta como una obligación porque entra dentro de sus *iura.* Ésta es la interpretación habitual, como vemos en la conjura que trataba de poner fin al reinado de Nerón. Es ciertamente una conspiración muy peculiar, dada la heterogeneidad de los individuos que participan en ella, de origen muy diverso, lo que suponía, al mismo tiempo, significativas diferencias tanto en los principios ideológicos que sostenían, como en sus medios de acción y en sus fines. Había desde partidarios de la vuelta al sistema republicano hasta los que, por el contra-

---

39. Sobre sus últimos años de vida, *vid.* G. Brizzi, *Escipión y Aníbal. La guerra para salvar Roma,* Barcelona, Ariel, 2009, p. 287 s.; sobre este episodio de su muerte y las distintas interpretaciones de la tradición literaria, *vid.* M. Domitilla Campanile, “Del bere sangue di toro e della morte de Annibale”, *Chiron* (2000), p. 120.

40. *Ne inimicissimum suum secum haberet sibique dederet. His Prusia negare ausus non est; illud recusauit, ne id a se fieri postularent, quod aduersus ius hospitii esset: ipsi, si possent, comprehenderent: locum, ubi esset, facile inuenturos* (Nep., *Hann*., 12, 3). A pesar de lo alegado, Prusias no cumplirá con su huésped al permitir su captura a manos romanas, sobre este aspecto volveré más adelante.

rio, pretendían mantener una monarquía con fundamentos diferentes [41]. Todo ello se muestra en el episodio que narra Tácito, en el que los conjurados le proponen a Calpurnio Pisón el asesinato del emperador, aprovechando la estancia de éste en su casa de Bayas, pues no parecía lógico sospechar de un anfitrión al que hacía frecuentes visitas. A pesar de ello Pisón se niega a colaborar, rechaza con fuerza que el asesinato tenga lugar en su casa y lo justifica alegando que esto iría en contra de las normas de la hospitalidad [42]. El propio Tácito asume que esta respuesta encubría otras razones personales y que no era más que una disculpa. Parece evidente que Pisón no quería asumir el riesgo de que tal asesinato se produjese en su casa, probablemente por razones éticas, pero lo interesante es la fuerza que tenía esta justificación que concede a Pisón un argumento irrebatible [43].

Los dos textos que acabamos de ver insisten en la idea de que la protección del huésped es un derecho que éste adquiere en el momento en que lo alojamos, y parece obvio que se aplica en tanto permanece allí. En el caso de la hospitalidad primitiva no cabe duda de que esto sería así, pues probablemente no volveríamos a ver a quien alojamos ocasionalmente, pero no ocurriría lo mismo con la hospitalidad selectiva. La relación se mantiene más allá del limitado período de la estancia de cada individuo, el "estatus" de huésped es permanente, para toda la vida. Los documentos epigráficos de hospitalidad con su fórmula *libereis postereisque suis* lo expresan con claridad al señalar que incluso beneficia a sus descendientes, que lo heredan [44]. Esto supone que debemos proteger a un huésped siempre que lo requiera, en las circunstancias que supongan un peligro para su integridad física, incluso si pertenecen a comunidades antagónicas que se enfrentan en una guerra. Es de nuevo una narración mítica – aunque pertenezca al historiador Livio – la

41. Sobre el personaje que le da nombre, Pisón, sus orígenes familiares y el desarrollo pormenorizado de la conjura, *vid.* los artículos de H. DE LA VILLE DE MIRMONT, "Calpurnius Piso et la conspiration de l'an 818/65", *REA* 15 (1913), p. 405-420; 16, p. 45-62; p. 197-209; p. 295-316 y V. RUDICH, *Political Dissidence under Nero. The Price of Dissimulation,* Londres - New York, Routledge, 1993, p. 87 s., también con un análisis de los otros participantes.

42. *Coniuratis tamen metu proditionis permotis placitum maturare caedem apud Baias in uilla Pisonis, cuius amoenitate captus Caesar crebro uentitabat balneasque et epulas inibat omissis excubiis et fortunae suae mole. Sed abnuit Piso inuidiam praetendens, si sacra mensae diique Hospitales caede qualiscumque principis cruentarentur: melius apud urbem in illa inuisa et spoliis ciuium extructa domo uel in publico patraturos quod pro re publica suscepissent* (Tac., *Ann*., 15, 52, 1).

43. *Vid.* el análisis de D. CORSI ZOLI, "Aspetti inavvertiti della congiura pisoniana", *Studi Romani* 20, (1972), p. 329-339, quien señala como obstáculo para que la conjura tuviese éxito los principios morales y éticos de los protagonistas, en su expresión, el "perbenismo", que les llevaba a rechazar la responsabilidad de asumir personalmente la muerte de Nerón.

44. Para ejemplos sobre los mismos *vid.* la bibliografía de la n. 30.

que vincula el antiguo derecho de hospitalidad que los troyanos Eneas y Anténor tenían con los griegos con el respeto a su vida después de la derrota de su pueblo [45]. El principio que rige este relato mítico se aplica a interpretaciones de hechos históricos, cuando el mismo autor explica que el prefecto púnico Cartalón, tras la caída de Tarento a manos de Roma, perdido ya su poder y autoridad e identificado con un enemigo más, buscó al cónsul Q. Fabio, que comandaba las tropas que estaban tomando la ciudad. El argumento que pensaba utilizar para obtener su protección y salvar su vida, eran los lazos de hospitalidad que mantenía con su padre, por lo cual se dirigió sin armas a su encuentro [46]. Más éxito tuvo el protagonista del segundo relato, el romano Turpilio, el único que consigue sobrevivir a una masacre de lo soldados romanos a manos de los númidas. Salustio reconoce que ignora el motivo exacto, pero le parece factible que se haya debido a sus relaciones de hospitalidad [47].

Los *iura hospitii* dan así un salto cualitativo y adquieren una mayor trascendencia. Un Estado no tiene por qué respetar la vida de un enemigo, ni aplicarle ningún tipo de protección legal "internacional", de manera que es la hospitalidad, como relación estrictamente personal y privada y al margen del Estado, la que puede salvar a un huésped que se encuentra en el bando contrario. Supone esto una intensidad y durabilidad de esta relación verdaderamente excepcionales, como refleja otro episodio transmitido por Livio que tendría lugar durante el asedio de la ciudad de Capua, en la Segunda Guerra Púnica. Se produce allí, según nos relata, un combate singular entre el campano Badio y el romano T. Quinctio Crispino. La peculiaridad del enfrentamiento reside en que ambos estaban unidos por el lazo de hospitalidad adquirido cuando el primero se había alojado en la casa romana del segundo. La interpretación que ambos hacen de la vigencia del pacto es radicalmente opuesta. Badio sostiene que la ruptura de los *foedera publica* lleva consigo la ruptura de los *priuata iura*, y en consecuencia puede retar a su antiguo huésped sin violar ninguna norma sagrada o civil. En cambio T. Quinctio sostiene justamente la tesis contraria: el mantenimiento de los vín-

45. *Iam primum omnium satis constat Troia capta in ceteros saeuitum esse Troianos, duobus, Aeneae Antenorique, et uetusti iure hospitii et quia pacis reddendaeque Helenae semper auctores fuerant, omne ius belli Achiuos abstinuisse* (Livio, 1, 1, 2).

46. Lo que resultó un hecho fatal, pues no consigue llegar a su objetivo y será asesinado: *Carthalonem autem praefectum Punici praesidii cum commemoratione paterni hospitii positis armis uenientem ad consulem miles obuius obtruncat* (27, 16, 6).

47. *In ea tanta asperitate saeuissumis Numidis et oppido undique clauso Turpilius praefectus unus ex omnibus Italicis intactus profugit. Id misericordiane hospitis an pactione aut casu ita euenerit, parum conperimus, nisi, quia illi in tanto malo turpis uita integra fama potior fuit, inprobus intestabilisque uidetur* (*Iug.*, 67, 3).

culos privados por encima incluso de la ruptura de los públicos, pues despreciar lo que está protegido por los *dii hospitales* sería un sacrilegio. Esta es la razón por la que incluso había evitado el enfrentamiento personal cuando ambos ejércitos se habían encontrado. Solo la renuncia expresa y pública de la hospitalidad que hace Badio ante ambos ejércitos acaba con el deber de proteger la vida del huésped y permite su enfrentamiento [48]. Más allá de la fidelidad del texto de Livio a la realidad, lo interesante es señalar como elemento nuclear de tales vínculos la protección y el respeto sagrado a la vida, que era una constante desde el texto de los germanos. Quisiera señalar otra cuestión relevante que aparece en este texto, la relación y, ocasionalmente, el conflicto, entre los deberes de la hospitalidad y los políticos, sobre los que volveré más adelante.

## La protección jurídica

Lo que hemos visto es el grado de protección más extremo, en caso de guerra o enfrentamientos violentos, pero también se extiende a la defensa contra los abusos de los magistrados provinciales en el ejercicio de su poder, y aquí no podía faltar una alusión de Cicerón al comportamiento indebido del gobernador que él inmortalizó por su corrupción y desprecio de la ley, a Verres. Cuando critica su actitud hacia uno de los hombres más ilustres de la isla, el tindiritano Dejón, al amenazar la vida de su hijo, alega que además se están violando los derechos de la hospitalidad que ambos mantenían, lo que hacía el crimen todavía más horrendo [49]. Esta apelación nos

---

48. *T. Quinctio Crispino Badius Campanus hospes erat perfamiliari hospitio iunctus* […]. *Badius progressus ante stationes quae pro porta stabant uocari Crispinum iussit* […]. *'prouoco te' inquit 'ad pugnam, Crispine' Badius* […] *ad ea Crispinus nec sibi nec illi ait hostes deesse in quibus uirtutem ostendant; se, etiamsi in acie occurrerit, declinaturum, ne hospitali caede dextram uiolet* […] *tum Campanus increpare mollitiam ignauiamque et se digna probra in insontem iacere, hospitalem hostem appellans simulantemque parcere cui sciat parem se non esse. Si parum publicis foederibus ruptis dirempta simul et priuata iura esse putet, Badium Campanum T. Quinctio Crispino Romano palam duobus exercitibus audientibus renuntiare hospitium. Nihil sibi cum eo consociatum, nihil foederatum, hosti cum hoste, cuius patriam ac penates publicos priuatosque oppugnatum uenisset* (Livio, 25, 18, 5-11); el episodio también lo transmite V. Máximo: *unus uidelicet tibi Romanorum Quintius placet, in quo sceleste exerceas arma, cuius penatibus et honoris uicissitudinem et salutem tuam debes! at me foedus amicitiae dii que hospitales, sancta nostro sanguini, uestris pectoribus uilia pignora, hostili certamine congredi te cum uetant* (Val. Max., 5, 1, 3).

49. *Pater aderat Dexo Tyndaritanus, homo nobilissimus, hospes tuus. Cuius tu domi fueras, quem hospitem appellaras, eum cum illa auctoritate miseria uideres perditum, non te eius lacrimae, non senectus, non hospiti ius atque nomen a scelere aliquam ad partem humanitatis reuocare potuit? Sed quid ego hospiti iura in hac immani belua commemoro?* (*Verr.*, 2, 5, 109). Sobre la utilización propagandística de

confirma cómo han cambiado los *iura* en este tipo de hospitalidad selectiva, pues la protección se extiende a la familia del huésped. Aquí se ha mencionado la extensión de ese amparo personal al hijo, pero es especialmente interesante ver cómo afecta a otros miembros de la familia más vulnerables, a las mujeres. Es de nuevo Verres el que ejemplifica la doble dirección en la que se extiende la protección. No sólo se debe respetar al huésped acogido, éste tampoco debe atacar al que lo acoge ni a nadie de su entorno, por ello el acoso a la mujer de su huésped, en su propia casa, conculca los *iura hospiti*[50].

Lo que ha valido para retratar a Verres como un hombre sin principios morales de ningún tipo será utilizado por Livio para lo contrario, en este caso con Escipión como protagonista tras la toma de *Carthago Noua*. Todo el relato transmite la imagen de un conquistador que respeta a los vencidos, que no toma represalias y busca más la aceptación del poder romano que su imposición forzosa. Cuando la mujer de uno de los reyezuelos locales le pide respeto para todas ellas para que no sean objeto de abusos, la tranquiliza y ordena a los que deben custodiarlas que las traten con la misma consideración que si fuesen mujeres e hijas de huéspedes[51]. La comparación es suficientemente significativa, y supone reconocer cuál era el mayor grado de protección que se podía otorgar a una persona.

La asunción de la defensa jurídica de los huéspedes no es exclusiva de Cicerón, sino algo consustancial a esta relación, como afirma César, cuando explica la razón que le lleva a defender a los bitinios, alegando su hospitalidad con el rey Nicomedes, que no le permite renunciar a este deber[52]. Años más tarde, en el año 99 dC Plinio el Joven acepta el nombramiento del Senado como patrono de la Bética, siguiendo así la petición de los propios provinciales. Estos pretendían que actuara en su defensa acusando a quien había sido procónsul de esa provincia durante el 97-98 dC, Cecilio Clásico. No hay que olvidar que Plinio ya había actuado seis años antes contra el go-

---

éste y otros episodios de la hospitalidad en estos discursos, *vid.* M.ª D. Dopico Caínzos, "*Sed quid ego hospiti iura in hac immani belua commemoro?* (Verr. 2.5.109). Propaganda política y retórica en Cicerón: el ejemplo de las Verrinas", *RSA* 43 (2014), p. 109-132.

50. *Ardebat amore illius hospitae propter quam hospiti iura uiolarat* (*Verr.*, 2, 2, 116).

51. "*Ne quid quod sanctum usquam esset apud nos uiolaretur: nunc ut id curem impensius, uestra quoque uirtus dignitasque facit quae ne in malis quidem oblitae decoris matronalis estis." Spectatae deinde integritatis uiro tradidit eas tuerique haud secus uerecunde ac modeste quam hospitum coniuges ac matres iussit* (26, 49, 15-16).

52. *Firmum atque clarum isti rei testimonium perhibet auctoritas C. Caesaris pontificis maximi, qui in oratione, quam pro Bithynis dixit, hoc principio usus est:* "*Vel pro hospitio regis Nicomedis uel pro horum necessitate, quorum res agitur, refugere hoc munus, M. Iunce, non potui"* (A. Gelio, 5, 13, 6).

bernador Bebio Masa (91-92 dC), lo que daba confianza a los legados béticos en su prestigio y capacidad de actuación. Su intención inicial es la de renunciar a tal encargo, pero finalmente acepta alegando una vez más los deberes de la hospitalidad: tradicionalmente destacados miembros de la aristocracia romana persiguieron a los que perjudicaban a sus huéspedes privados sin necesidad de que mediase un mandato oficial, así que con más razón él, como patrono, debía respetar los *iura* de la hospitalidad [53]. Plinio no está utilizando la retórica, sino aludiendo a casos bien conocidos de defensa de individuos que habían sido objeto de abuso de poder, algunos de los cuales llegaron hasta nosotros. Lo vemos cuando Cicerón justifica su defensa de los sicilianos durante el proceso de Verres. Había sido nombrado huésped de Siracusa, y tenía que actuar de acuerdo con la tradición de protección y de cumplimiento de los *iura hospitii* y para demostrar que se atiene a la tradición, menciona otros casos ilustres, igualmente históricos y bien conocidos, como es el de M. Catón o el de Gn. Domitio Ahenobarbo [54]. También deja caer ese mismo argumento en el juicio de S. Roscio, en este caso recordando que tiene tantos huéspedes – ya heredados de su padre –, que si todos lo defendiesen no le faltarían patronos [55].

El principio de seguridad personal no se manifiesta tan solo en estos casos y adquiere otras dimensiones, siempre personales, con la acogida del huésped en su exilio. El que tenemos mejor documentado es el de Cicerón, consecuencia de la ley propuesta a iniciativa del tribuno de la plebe P. Clodio. Aunque persisten algunas dudas sobre la cronología exacta de todo el proceso – día de votación y entrada en vigor de la *rogatio* – sabemos que Cicerón no se queda en Roma, esperando para conocer el resultado, y sus cartas van narrando el recorrido que realiza hasta su salida de la penín-

53. *Veniebat in mentem priores nostros etiam singulorum hospitum iniurias uoluntariis accusationibus exsecutos, quo deformius arbitrabar publici hospitii iura neglegere* (Plinio, *Ep.*, 3, 4, 5-6), para la evolución del processo, *vid.* A. N. Sherwin-White, *The Letters of Pliny: a Historical and Social Commentary*, Oxford, 1985, p. 214 s.

54. *Cum uero in communibus iniuriis totius prouinciae Stheni quoque causa contineatur, multique uno tempore a me hospites atque amici publice priuatimque defendantur, profecto uereri non debeo ne quis hoc quod facio non existimet me summi offici ratione impulsum coactumque suscepisse* (*Verr.*, 2, 2, 118). *Clarissimi uiri nostrae ciuitatis temporibus optimis hoc sibi amplissimum pulcherrimumque ducebant, ab hospitibus clientibusque suis, ab exteris nationibus, quae in amicitiam populi Romani dicionemque essent, iniurias propulsare eorumque fortunas defendere. M. Catonem illum Sapientem, clarissimum uirum et prudentissimum, cum multis grauis inimicitias gessisse accepimus propter Hispanorum, apud quos consul fuerat, iniurias. Nuper Cn. Domitium scimus M. Silano diem dixisse propter unius hominis Aegritomari, paterni amici atque hospitis, iniurias* (*Q. Caec.*, *66-67).*

55. *Mihi crede, si pro patris huius hospitiis et gratia uellent omnes huic hospites adesse et auderent libere defendere, satis copiose defenderetur* (148).

sula itálica. Su última parada la realiza en Bríndisi, en casa de su amigo Lenio Flaco, que se arriesgó durante unos días a sufrir las consecuencias de la ley, que preveía, para todo el que lo acogiera, la muerte a manos de cualquier persona y la confiscación de los bienes en beneficio público [56]. Sin embargo Lenio Flaco cumple el *ius et officium* al que obligaba la hospitalidad y desafía esta norma arriesgándose personalmente [57]. Que este recurso era habitualmente utilizado entre huéspedes se ve en otros relatos, pero si dejamos a un lado las referencias más inciertas, como el exilio de Coriolano entre los volscos [58] de nuevo Cicerón nos comenta el caso de S. Roscio, obligado a huir de la ciudad de Ameria por la persecución de los partidarios de Sila, que amenazaban su vida. La única solución que parece posible es la de buscar un refugio seguro, y decide elegir la casa de Cecilia Metela, antigua amistad de su padre, y que debido a la importancia de la *gens* a la que pertenecía podía ofrecerle su ayuda [59].

## La repercusión pública de las relaciones privadas

Los textos que hemos visto hasta ahora nos han mostrado las diversas formas de protección que se han desarrollado al amparo del derecho de hospitalidad, pues la acogida temporal ha dado paso a relaciones permanentes entre miembros de las elites que, invocando la protección debida al huésped por el *ius hospitii*, han logrado su protección e incluso su salvación personal en conflictos cruentos, la acogida en su exilio o la defensa jurídica. Pero el largo texto en el que Livio narra la especial relación que se establece entre el rey Sífax y Escipión durante la Segunda Guerra Púnica nos permite avan-

---

56. *Vid.* la discusión del proceso en Ph. MOREAU, “La *lex Clodia* sur le bannissement de Cicéron”, *Athenaeum* 65 (1987), p. 465-492.

57. *Nos Brundisii apud M. Laenium Flaccum dies XIII fuimus, uirum optimum, qui periculum fortunarum et capitis sui prae mea salute neglexit neque legis improbissimae poena deductus est quo minus hospiti et amicitiae ius officiumque praestaret* (*Ep. Fam.*, 14, 4*),* sobre Lenio Flaco *vid*. E. DENIAUX, *op.cit.* (n. 13), p. 509.

58. *Damnatus absens in Volscos exsulatum abiit, minitans patriae hostilesque iam tum spiritus gerens. Venientem Volsci benigne excepere, benigniusque in dies colebant, quo maior ira in suos eminebat crebraeque nunc querellae, nunc minae percipiebantur. Hospitio utebatur Atti Tulli. Longe is tum princeps Volsci nominis erat Romanisque semper infestus* (Livio, 2, 35, 7).

59. […] *Romam confugit et sese ad Caeciliam, Nepotis sororem, Baliarici filiam, quam honoris causa nomino, contulit, qua pater usus erat plurimum; in qua muliere, iudices, etiam nunc, id quod omnes semper existimauerunt, quasi exempli causa uestigia antiqui offici remanent. Ea Sex. Roscium inopem, eiectum domo atque expulsum ex suis bonis, fugientem latronum tela et minas recepit domum hospitique oppresso iam desperatoque ab omnibus opitulata est. Eius uirtute, fide, diligentia factum est ut hic potius uiuus in reos quam occisus in proscriptos referretur* (*Rosc. Am.*, 27). Sobre la *gens* de los Metelos y su papel en la política romana, sigue siendo interesante el trabajo clásico de R. SYME, *La revolución romana*, Madrid, 1989, p. 40 s.

zar un paso más, porque plantea una cuestión que se dejaba ver en otros textos que ya he tratado antes, y en la que se veía la difícil separación entre lo privado y lo público. Una relación estrictamente particular puede ser utilizada no solo a favor de la incolumidad personal, sino de la del propio Estado al que pertenece el huésped, entremezclando así los intereses políticos de las elites con los públicos.

La narración de Livio se inicia con la invitación del rey númida a Escipión y a Asdrúbal para que intenten llegar a un acuerdo pacífico durante un encuentro que se realiza en su palacio. A pesar de su enemistad, ambos son alojados y homenajeados con un banquete que comparten pacíficamente, siguiendo escrupulosamente los rituales habituales de la hospitalidad practicados por todos los pueblos [60]. Sabemos que aquí no se alcanza la paz entre romanos y cartagineses, pero tan breve y ocasional encuentro da lugar a la creación de un lazo de hospitalidad que Escipión no duda en reivindicar como elemento condicionante de la política de Sífax y que le recordará continuamente a lo largo de su relación posterior. Para Roma el apoyo del reino númida era importante dentro de la campaña africana que estaba teniendo lugar, y que pretendía llevar la guerra contra Cartago presionándola en su propio terreno. Sin embargo son de nuevo las vinculaciones personales – Sífax se casa con una hija de Asdrúbal, su otro huésped – las que refuerzan su orientación cartaginesa, que concluye en una alianza pública y lo aleja definitivamente de Roma. A partir de aquí no hay, sin embargo, una clara hostilidad, pues Sífax trata de prevenir a Escipión para que no pase a África con su ejército, lo que obtiene una rápida respuesta. El argumento con el que Escipión intenta presionar al rey es justamente la existencia de una relación privada, y así hace hincapié en todos los elementos estructurales de la hospitalidad, desde el recuerdo de los *iura hospitii*, a la *fides* que tuvo como testigos a los dioses como garantía de los mismos, y sus consecuencias, un vínculo que extiende más allá de su persona al definirlo como *societas* con el pueblo romano [61]. La protección que merece un huésped adquiere un sentido especial al tratarse de un general romano que llega al frente de su

60. *Magnificumque id Syphaci – nec erat aliter – uisum duorum opulentissimorum ea tempestate duces populorum uno die suam pacem amicitiamque petentes uenisse. Vtrumque in hospitium inuitat, et quoniam fors eos sub uno tecto esse atque ad eosdem penates uoluisset, contrahere in conloquium dirimendarum simultatium causa est conatus* (Livio, 28, 18, 2), *vid.* la versión poética con expresiones semejantes en Silio Ital., *Pun.*, 16, 243; 17, 67 s. De nuevo un texto de hospitalidad puede ser interpretado como elemento ideológico, pues para R. MARKS, *From Republic to Empire. Scipio Africanus in the Punica of Silius Italicus*, Frankfurt, Peter Lang, 2005, p. 241 s., este episodio es utilizado para mostrar las cualidades morales de Escipión por contraste con la ausencia de ellas en Syphax, lo que a su vez contribuye a difundir las propias ideas de Domiciano.

ejército, pues supone, de hecho, no enfrentarse a Roma. La apelación de Escipión pretende esto, al menos una actuación neutral en la guerra. El episodio final de esta larga relación concluye con la derrota de Sífax y su traslado como prisionero a Roma, en donde de nuevo se encuentra ante Escipión, que conmovido ante su situación le recuerda la antigua hospitalidad, los acuerdos públicos y privados. Sífax reconoce su error por haber rechazado los *hospitia priuata et publica foedera*, lo que le llevó a atacar a un *hospitem atque amicum*[62]. Aunque sin duda el episodio ha sido elaborado por Livio y, por tanto, los términos exactos del mismo pueden no ser absolutamente fieles a la realidad, no hay duda de la historicidad tanto de la relación como de los objetivos de la misma, pues no es la única vez que lo utilizó Escipión, como nos confirma un episodio similar que, en este caso, transcurre en Hispania. Al encontrarse con Indíbil y Mandonio, después de los conocidos vaivenes de ambos en sus relaciones con Roma, que le piden que los admita como aliados, se les acoge primero esa noche en hospitalidad, y al día siguiente se concluye el tratado, con lo que se procura establecer un lazo personal que más tarde pudiese reforzar la vinculación pública[63]. En ambos casos nos encontramos ante una consciente utilización de una relación privada en el ámbito público y en favor de los intereses de Escipión que, en este caso, coinciden con los de Roma. Estos ejemplos nos permiten entender por qué estas relaciones podían ser tan útiles para el desarrollo de las carreras políticas de las elites romanas. La naturaleza de la relación y su ausencia de control por las autoridades son un factor importante, pero para comprenderlo en todas sus dimensiones es necesario que recordemos la segunda parte de la frase de Virgilio con la que iniciaba este trabajo.

---

61. *Scipio quamquam magno momento rerum in Africa gerendarum magnaque spe destitutus erat, legatis propere priusquam res uolgaretur remissis in Africam litteras dat ad regem quibus etiam atque etiam monet eum ne iura hospitii secum neu cum populo Romano initae societatis neu fas fidem dexteras deos testes atque arbitros conuentorum fallat* (Livio, 29, 24.2-3). En el mismo sentido, Silio Itálico: *Immemor hic dextraeque datae iunctique per aras foederis, et mensas testis atque hospita iura fasque fidemque simul, prauo mutatus amore, ruperat atque toros regni mercede pararat* (*Pun.*, 17, 67).

62. *Tum hospitia priuata et publica foedera omnia ex animo eiecisse cum Carthaginiensem matronam domum acceperit. Illis nuptialibus facibus regiam conflagrasse suam; illam furiam pestemque omnibus delenimentis animum suum auertisse atque alienasse, nec conquiesse donec ipsa manibus suis nefaria sibi arma aduersus hospitem atque amicum induerit.* (Livio, 30, 13, 12-14).

63. *Productae deinde in conspectum iis coniuges liberi que lacrimantibus gaudio redduntur, atque eo die in hospitium abducti; postero die foedere accepta fides dimissique ad copias adducendas* (Livio, 27, 16-17).

## Las consecuencias de la falta de garantías públicas: Júpiter como garante

La afirmación de Virgilio transmite una idea ampliamente extendida tanto en el mundo romano como fuera de él. La vinculación de la hospitalidad a divinidades como los penates, los dioses de la hospitalidad en general o a Júpiter, aparece en la literatura con cierta frecuencia [64]. Es una característica no solo de la hospitalidad romana, en el mundo griego también es Zeus el que cumple una función similar, y tal consideración aparece desde que tenemos constancia de la existencia de tales relaciones, en la Odisea (9, 266 ss.), y se mantiene en textos como en las *Leyes* de Platón, quien justifica el respeto al extranjero en la protección de Zeus Xenios. Por no prolongar demasiado esta cuestión, basta recordar ese carácter sagrado que atribuían a los huéspedes los textos de César y Tácito sobre los germanos (*vid. supra*, p. 192 s.) o la referencia a Yaveh en el mundo judío [65].

De todas ellas me parece especialmente interesante una afirmación de Cicerón, quien le atribuye este epíteto a Júpiter junto a otros porque, explica, es quien protege a los hombres [66]. Sabe muy bien de qué tipo de relación está hablando, aquella que puede unir a ciudadanos romanos con individuos que no lo son, incluso que no viven dentro del Estado romano, por tanto sujetos de distintos derechos. No puede hacer mayor precisión sobre su estatuto jurídico, Júpiter protegerá a ambos miembros de la relación, que son, sencillamente, hombres. Con esto también nos muestra otra de las características de la hospitalidad que favorece su permanencia en época histórica. Estamos ante una institución que, en sus principios genéricos y derechos, comparten pueblos muy diferentes. Como hemos visto, más allá de la pertenencia a comunidades diversas, los huéspedes gozan de la protección intrínseca a su relación, que se mantiene incluso cuando sus comunidades están enfrentadas.

Es por tanto Júpiter – en el caso romano – y otros dioses en otras comunidades, quienes otorgan los *iura* comunes a ambas partes, pero no lo hará el Estado mediante normas positivas. Esto supone dos consecuencias. En primer lugar, y dada la naturaleza de la religión romana, no revelada, y que

64. *Sed abnuit Piso inuidiam praetendens, si sacra mensae diique hospitales caede qualiscumque principis cruentarentur* (Tac., *Ann*., 15, 52, 1). […] *penatium hospitaliumque deorum ex hospitali mensa tollere* […] (Cic., *Verr.*, 2, 4, 48); […] *Iouis illius hospitalis numen* […] (Cic., *Deiot.*, 18); […] *ne imploret fidem Iouis Hospitalis* […] (Cic., *Q. fr.*, 2, 11, 3).

65. Platón, *Leg.* 718a; 729e-730a. En el mundo judío, *vid.* por ejemplo las referencias *Hebreos*, 10, 11-14; *Lev.*, 19, 33-34; *Job*, 31, 32; *Deut*., 10, 18-19.

66. *Atque etiam Iouem cum Optimum et Maximum dicimus cumque eundem Salutarem, Hospitalem, Statorem, hoc intellegi uolumus, salutem hominum in eius esse tutela* (Cic., *Fin.*, 3, 66, 10).

a diferencia de las grandes monoteístas posteriores, carece de una doctrina religiosa, hay una ausencia de fundamentos teóricos o escritos. No encontraremos ninguna obra religiosa en la que se enumeren los derechos de los huéspedes. El texto virgiliano lo expresa muy bien: Júpiter habría concedido los derechos a los huéspedes, y no hacía falta decir más, pues eran bien conocidos por todos, formaban parte de una tradición y, por tanto, era innecesario repetirlos a sus lectores. En segundo lugar, estamos hablando de vínculos que se desarrollan al margen de las instituciones de un Estado, lo que supone la ausencia de mandatos coercitivos y de garantías jurídicas por parte de cualquier autoridad pública. Esto no implica que se carezca de cualquier tipo de protección, simplemente es de una naturaleza bien diferente, es religiosa. Júpiter está en el origen de esos derechos y consecuentemente la sanción al incumplimiento de los mismos trasciende el ámbito humano para convertirse en moral. El reproche que merece quien incumple la hospitalidad lo convierte en una persona poco fiable, un traidor, alguien incapaz de asumir el cumplimiento de los compromisos pactados, es, de hecho, un antihéroe. Lo vemos en el caso de Prusas y su traición a Aníbal. El relato de Livio incluye las supuestas últimas palabras del cartaginés. Su reproche a Flaminio es de naturaleza moral: ha inducido al rey a olvidar a su huésped y con esto él mismo está renunciando a las antiguas normas de Roma. En su suicidio invoca a los dioses de la hospitalidad como testigos de la reprochable conducta del romano [67]. La versión de Plutarco (*Flam.*, 31) es similar en esta valoración, también muestra la actitud crítica del Senado, que no considera gloriosa la muerte del enemigo de Roma. Flaminio no es un héroe, es un individuo que utiliza cualquier recurso para alcanzar sus objetivos, aunque contradiga las *mores* romanas. Es un argumento similar al que permite a Cicerón caracterizar a Verres como un monstruo y por ello no duda en acumular todos los ejemplos de incumplimiento de los deberes hacia los huéspedes en su defensa de los sicilianos [68].

La sanción exclusivamente moral y la ausencia del Estado en su castigo, permite utilizar con gran flexibilidad esta relación dentro del juego político. El caso del rey Deiotaro es revelador a este respecto, muestra con meridiana claridad el funcionamiento y la utilización política de esta relación. Es un compendio de casi todo lo que hemos visto hasta ahora, pero introduce otras cuestiones. En primer lugar demuestra esa utilización consciente de la hos-

---

67. *Mores quidem populi Romani quantum mutauerint, uel hic dies argumento erit. Horum patres Pyrrho regi, hosti armato, exercitum in Italia habenti, ut a ueneno caueret praedixerunt: hi legatum consularem, qui auctor esset. Prusiae per scelus occidendi hospitis, miserunt. Exsecratus deinde in caput regnumque Prusiae, et hospitales deos uiolatae ab eo fidei testes inuocans, poculum exhausit. Hic uitae exitus fuit Hannibalis* (39, 51, 11-12).

68. *Vid*. n. 49.

pitalidad por parte de las elites, que pretenden acumular el mayor número posible de huéspedes ilustres. La defensa que de él hace Cicerón en el discurso que lleva su nombre nos permite conocer a tres de ellos, notables por su influencia en Roma: el propio Cicerón, Pompeyo y César. Cuantos más huéspedes se tengan, mayor capacidad de actuación cara al Estado romano. En segundo lugar nos muestra las consecuencias de esta peculiar ausencia de normas positivas, al mostrarnos el dilema de cómo se cumplen los *iura* en casos de conflictos de intereses entre los huéspedes. Deiotaro ve cómo se rompe el equilibrio al estallar la guerra civil, pues se ve obligado a decantarse por uno de los dos bandos, el de Pompeyo o el de César, pero defender a un huésped suponía traicionar al otro. ¿Qué criterios se deberían seguir en este caso? El rey no estaba sujeto a ningún tratado internacional o norma que determinase su elección, así que podía guiarse estrictamente por sus propios intereses, o, al menos, los que él juzgaba más provechosos para su reino. Como es sabido, se inclina por el bando equivocado, por el de Pompeyo, con lo cual más tarde tendrá que enfrentarse a César, el vencedor. Se salva del durísimo castigo que podía recibir un enemigo gracias a su *uetus hospitium* y a la presión que otros huéspedes suyos ejercieron con el fin de evitarlo[69]. César hará gala de su famosa *clementia*[70], que también se aplicará de nuevo cuando Deiotaro deba, más tarde, hacer frente a un proceso por estos mismos hechos en Roma. Cicerón no dudará en incluir de nuevo en su discurso la antigua hospitalidad que le unió a César, invocando la protección debida y el perdón[71]. La creación de amplias redes de hospitalidad entre las elites, su manejo al margen de normas positivas según los inte-

---

69. […] *tamen se concedere id factum superioribus suis beneficiis ueteri hospitio atque amicitiae dignitati aetati que hominis precibus eorum qui frequentes concurrissent hospites atque amici Deiotari ad deprecandum de controuersiis Tetrarcharum postea se cogniturum esse dixit regium uestitum ei restituit (*Caes., *B. Alex.*, 68, 1). Sobre el origen y la naturaleza de la relación con ambos, *vid.* D. BRAUND, *Rome and the Friendly King. The Character of the Client Kingship,* Londres, 1984, p. 57.

70. Los trabajos sobre esta cuestión son muy abundantes, *vid.* el estudio de D. KONSTAN, "Clemency as a Virtue", *Classical Philology* 100 (2005), p. 337-346; los artículos clásicos de H. DAHLMANN, "*Clementia Caesaris*", *NJP* 10 (1934), p. 17-26, M. TREU, "Zur clementia Caesaris", *MH* 5 (1948), p. 197-217 y J. ADAM, Clementia Caesaris, Stuttgart, 1970, más recientemente con bibliografía, A. SCHNIEBS, E. CABALLERO, B. RABAZA, D. MAIORANA, "La *Clementia Caesaris* y el *Pro Marcello*", *Florentia iliberritana* 9 (1998), p. 97-110 y M. A. NOVILLO LÓPEZ, "La *clementia Caesaris*: virtud propia del buen gobernante", en R. M.ª CID, E. GARCÍA (ed.), Debita verba*: estudios en homenaje al profesor Julio Mangas Manjarrés*, Vol. 1, Oviedo, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Oviedo, 2013, p. 739-748.

71. *Per dexteram istam te oro quam regi Deiotaro hospes hospiti porrexisti, istam inquam dexteram non tam in bellis neque in proeliis quam in promissis et fide firmiorem* (*Deiot*., 8). Sobre esta relación *vid.* E. DENIAUX, *op. cit.* (n. 13), p. 169 y p. 344.

reses propios, el principio de protección e incolumidad del huésped se culminan con otra cuestión que nos ayuda a entender lo ya visto entre Escipión y Sífax. Estamos ante vínculos privados, pero sus protagonistas son individuos con poderes públicos, un rey por una parte, magistrados romanos por otra. Cuando César reprocha a Deiotaro su conducta podía haber apelado únicamente a los deberes sagrados inherentes a la relación privada que mantenían, pero no deja pasar la oportunidad de convertirla en pública, extendiendo su vínculo al Estado romano. En su discurso, en el que le recrimina su traición, entremezcla conscientemente los favores personales con decisiones de la política exterior estatal, recordándole todos los beneficios que ha recibido tanto de él como del pueblo romano a través de decretos, del respaldo de las instituciones y magistraturas [72]. Es el mismo principio que había sostenido dos siglos antes Escipión con Sífax, de sus alianzas privadas se derivaban obligaciones hacia el Estado romano. Es un recurso tan valioso e interesante que se seguirá usando en la pacificación de otras comunidades durante época imperial [73]. Como bien señala Hutter [74] nuestra visión de la función de la amistad en la política o en los asuntos económicos es diametralmente opuesta a la que tenían los griegos o los romanos. En tanto nuestra sociedad no entiende como normal beneficiar a los amigos en estos aspectos y vincular los asuntos privados a las responsabilidades públicas, entonces se veía como algo absolutamente natural.

## Conclusión: la utilización de las redes de hospitalidad

Después de lo que hemos visto, podemos comprender que la frase que da título a este trabajo condensa perfectamente la naturaleza, las características y la utilidad de la hospitalidad. Una relación compartida por individuos pertenecientes a Estados diferentes, que garantiza una red de alianzas y apoyos que deben ofrecer protección personal en circunstancias complejas y diversas, pero con una ausencia de elementos coercitivos que permite su utilización de acuerdo con los intereses personales. Se revela como un recurso

---

72. *Contra quem Caesar cum plurima sua commemorasset officia quae consul ei decretis publicis tribuisset cumque defectionem eius nullam posse excusationem* [*eius*] *imprudentiae recipere coarguisset quod homo tantae prudentiae ac diligentiae scire potuisset quis urbem Italiam que teneret ubi senatus populus que Romanus ubi res publica esset quis deinde post L. Lentulum C. Marcellum consul esset* (Caes., *B. Alex.*, 68, 1).

73. Como muestran algunos documentos de hospitalidad entre comunidades indígenas y altos dignatarios del Estado romano, *vid.* el ejemplo entre los *Lougei* y C. Asinio Galo, después de la conquista del NO hispano (M.ª D. Dopico Caínzos, *La* Tabula Lougeiorum. *Estudios sobre la implantación romana en Hispania*, Vitoria-Gasteiz, 1988).

74. H. Hutter, *Politics as Friendship. The Origins of Classical Notions of Politics in the Theory and Practice of Friendship,* Ontario, 1978, p. 1 s.

muy útil para las elites, que supieron utilizar en su beneficio personal o en el de Roma cuando asumían cargos públicos. Esto explica la búsqueda consciente de huéspedes, como nos señala Cicerón al justificar precisamente su relación con el rey Deiotaro. Asegura que su *amicitia* se debió a sus funciones públicas, quizás como consecuencia de su proconsulado desempeñado en Cilicia, su *familiaritas* es el resultado del trato continuado, pero la hospitalidad que los une se debe a la *uoluntas* [75]. No podemos dejar de recordar que el propio Cicerón define la *uoluntas* como un deseo que es consecuencia de la razón [76]. Expresa con claridad cómo estas relaciones no tienen nada de casual, son conscientemente buscadas por parte de individuos sobresalientes en sus comunidades, que ofrecen sus alojamientos a las elites para forjar lazos permanentes [77].

Es cierto que estas características originarias y comunes no bastan para explicar sus funciones en un período tan extenso como diverso, pero sólo después de partir de esa base común de entendimiento se pueden ir añadiendo otras características a la relación, se puede ir "ensanchando". Aquí ya entran en juego otros factores, como las circunstancias históricas y los protagonistas de tales relaciones, que permiten que con el paso del tiempo la función de la institución se adapte a lo que requerían formas sociales y políticas cada vez más complejas. Los límites de la protección y ayuda mutua que se deben los huéspedes los marcan ellos mismos. La vaguedad del principio de protección junto a la ausencia de regulación normativa permite incluir aquí un amplio abanico de favores y apoyos de distinta naturaleza, que harán cada vez más importante historicamente esta relación. El caso de Pompeyo me parece bien significativo a este respecto. Durante la guerra civil busca en primer lugar el apoyo del rey de Numidia, Juba, al que le unían lazos de hospitalidad heredados del padre de éste, Hiempsal, al que había ayudado a acceder al trono años antes. Los propios intereses de Juba propician el riguroso cumplimiento de la hospitalidad hacia su huésped, al que proporciona un grupo de unos mil soldados entre jinetes y soldados de a pie [78]. Tras la

---

75. *Laboro equidem regis Deiotari causa, quocum mihi amicitiam res publica conciliauit, hospitium uoluntas utriusque coniunxit, familiaritatem consuetudo attulit, summam uero necessitudinem magna eius officia in me et in exercitum meum effecerunt* (*Deiot*., 38-39).

76. *Voluntas est, quae quid cum ratione desiderat* (Cic., *Tusc.*, 4, 12).

77. Y no solo los romanos, también los de otros Estados acumulaban huéspedes, como hemos visto con Deiotaro o con L. Ramio, de Brindisi, que, según nos dice Livio, *hospitioque et duces Romanos omnes et legatos, exterarum quoque gentium insignes, praecipue regios, accipiebat* (Livio, 42, 17, 3).

78. *Eodemque tempore his rebus subsidio DC equites Numidae ex oppido peditesque CCCC mittuntur a Varo, quos auxilii causa rex Iuba paucis diebus ante Vticam miserat. Huic et paternum hospitium cum Pompeio et simultas cum Curione*

batalla de Farsala, en su huida hacia Oriente, Pompeyo se detiene en Anfípolis solo una noche para ver a sus huéspedes. Ignoramos quiénes son y en qué circunstancias habían adquirido tal condición, lo relevante es que les pide una ayuda económica para seguir su huida y la obtiene [79]. Continúa hacia Mytilene y Attalia (Panfilia) y finalmente decide pedir asilo a Ptolomeo XIII. La vinculación de hospitalidad parecía ser un buen argumento a favor de su protección, aunque finalmente no fue así, aquí ya entraron en juego otros factores estratégicos que provocaron el incumplimiento de esos *iura* [80]. El ejemplo de Pompeyo nos muestra cómo, en un breve lapso de tiempo, se intercambian favores de naturaleza política, económica o militar, confirmándonos que las ventajas derivadas de estas relaciones llegan a ser enormemente valiosas para las carreras políticas de las elites.

Mª Dolores DOPICO CAÍNZOS
Profa. Titular de Historia Antigua
Facultad de Humanidades
Universidad de Santiago de Compostela
mdolores.dopico@usc.es

*intercedebat, quod tribunus plebis legem promulgauerat, qua lege regnum Iubae publicauerat* (Caes., *BC*, 2, 25, 3-5).

79. *Ipse ad ancoram una nocte constitit et uocatis ad se Amphipoli hospitibus et pecunia ad necessarios sumptus conrogata* (Caes., *BC*, 3, 102, 4).

80. *Ad eum Pompeius misit, ut pro hospitio atque amicitia patris Alexandria reciperetur atque illius opibus in calamitate tegeretur* (Caes., *BC*, 3, 103); *Nec uile putaris hoc meritum, facili nobis quod caede peractum est. Hospes auitus erat, depulso sceptra parenti reddiderat* (Luc., 9, 1028).

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 209-227.

# SULL'UNITARIETÀ E I PRINCIPALI PROBLEMI ESEGETICI DELL'ODE ORAZIANA A PLANCO (*Carm*., 1, 7)

*Résumé*. — Nous revenons sur l'hypothèse – déjà avancée par certains chercheurs – selon laquelle l'ode d'Horace à Plancus serait en réalité composée de deux œuvres distinctes, réunies dans certains manuscrits soit en raison du mètre commun (vers alcmaniens), soit d'après une certaine analogie de sujet, en dépit de la position anormale du nom du destinataire, livré seulement au v. 19 du poème complet. La principale difficulté pour accepter l'hypothèse d'une telle division est qu'elle violerait prétendûment la « loi de Meineke - Lachmann » ; mais il pourrait s'agir d'une exception, qui ne fait pas le poids par rapport aux arguments en faveur d'une composition double.

*Abstract*. — I repropose the hypothesis – previously formulated by some scholars – that in Horace's ode to Plancus there are really two distinct compositions that have been united in some codices either because of the common metre (Alcmanian strophe) or because of some analogy in the subject, in spite of the anomalous placement of the name of the author's friend only at verse 19 of the comprehensive poem. The main difficulty to accept the hypothesis of the division consists in the violation of the so called "law of Meineke - Lachmann", but that might be an exception of little importance compared with the arguments for the double ode.

## 1.1. Il carme 1, 7 di Orazio

*Laudabunt alii claram Rhodon aut Mytilenen*
*aut Epheson bimarisue Corinthi*
*moenia uel Baccho Thebas uel Apolline Delphos*
*insignis aut Thessala Tempe.*
*Sunt quibus unum opus est intactae Palladis urbem*
*carmine perpetuo celebrare et*
*undique decerptam fronti praeponere oliuam.*
*Plurimus in Iunonis honorem*
*aptum dicet equis Argos ditisque Mycenas:*
*me nec tam patiens Lacedaemon*
*nec tam Larisae percussit campus opimae,*
*quam domus Albuneae resonantis*

*et praeceps Anio ac Tiburni lucus et uda*
*mobilibus pomaria riuis* [1].

*Albus ut obscuro deterget nubila caelo*
*saepe Notus neque parturit imbris*
*perpetuo, sic tu sapiens finire memento*
*tristitiam uitaeque labores*
*molli, Plance, mero, seu te fulgentia signis*
*castra tenent seu densa tenebit*
*Tiburis umbra tui. Teucer Salamina patremque*
*cum fugeret, tamen uda Lyaeo*
*tempora populea fertur uinxisse corona,*
*sic tristis adfatus amicos:*
*"Quo nos cumque feret melior fortuna parente,*
*ibimus, o socii comitesque.*
*Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro;*
*certus enim promisit Apollo,*
*ambiguam tellure noua Salamina futuram.*
*O fortes peioraque passi*
*mecum saepe uiri, nunc uino pellite curas;*
*cras ingens iterabimus aequor."*

Alcuni elogeranno la luminosa e famosa Rodi, o Mitilene o Efeso o le mura di Corinto sui due mari o Tebe insigne per Bacco o Delfi per Apollo o la tessala Tempe. Vi sono quelli che hanno come sola occupazione celebrare la città della vergine Pallade con un poema ininterrotto e incoronarsi la fronte con fronde d'olivo colte da ogni dove. Un gran numero per onorare Giunone dirà adatta all'allevamento dei cavalli Argo e la ricca Micene. In quanto a me, non mi colpì tanto d'ammirazione né Sparta resistente alle fatiche né la pianura della fertile Larissa, quanto la grotta di Albunea echeggiante e la cascata dell'Aniene e il bosco sacro di Tiburno e i frutteti irrigati dai fluenti rivi.

Come il Noto serenatore spesso elimina dal cielo scuro le nubi e non è continuamente gonfio di piogge, così tu, o Planco, da uomo saggio ricorda di porre un termine alla tristezza e ai travagli della vita con il dolce oblio del vino, sia ora che ti trovi al campo lucente di insegne, sia quando ti troverai nella densa ombra della tua villa di Tivoli. Teucro, pur costretto ad allontanarsi da Salamina e dal padre, tuttavia – si narra – si cinse con una corona di pioppo le tempie umide di vino, rivolgendosi agli amici tristi con queste parole: "O compagni di sorte e di viaggio, andremo dovunque ci porterà la Fortuna più benevola del padre. Sotto la condotta e gli auspici di Teucro non c'è motivo di disperare: infatti Apollo mi garantì con promessa certa che Salamina diventerà un nome equivoco per esservi una nuova terra con lo stesso nome. O uomini valorosi, che spesso avete sopportato con me pericoli più gravi, ora scacciate le preoccupazioni col vino: domani torneremo a percorrere il mare immenso",

1. Di questo iato dopo il v. 4 si tratterà nell'intero § 1.

è, o almeno è stato, soggetto a dubbi circa la sua unitarietà. Infatti, considerato il brusco passaggio tra la prima parte (v. 1-14) e la seconda (v. 15-32) di questa lirica, fin dall'antichità qualcuno è stato indotto – come risulta anche da alcuni dei codici poziori [2] – a supporre che essa sia il risultato della giustapposizione di due diversi componimenti [3], causata o comunque favorita dall'identità di metro. Tuttavia la stragrande maggioranza degli studiosi ha ritenuto e ritiene unitaria l'ode [4]. A me invece sembra che manchi, tra le

2. Cfr. l'app. crit. in F. VILLENEUVE, *Horace, tome I:* Odes et épodes, texte établi et traduit par F. V., Paris, "Les B. L.", 1991 (1929[1]), p. 15: "**15** *novum carmen incipiunt M A F L δ p u, non item a E D R nec metrici; titulum praebet in margine M*: Ad Plancum hortatio bene vivendi [= *F*]", e in S. BORZSÁK, *Q. Horati Flacci Opera*, ed. S. B., Leipzig, 1984, p. 9: "**15** *novum carmen inc.* **A a² U R² F p** *Ott. Ox., cf. Porph. 13, 21* [cit. *infra*, n. 4], etc.".

3. L'interpretazione dei χωρίζοντες fu diffusa soprattutto nell'Ottocento: cfr. per es. A. BUTTMANN, "Sendschreiben an Prof. Martin", *Zeitschrift für das Gymnasialwesen* 14 (1860), p. 841-844; F. X. HOEGG, "De aliquot Horatii carminibus commentatio", *Progr. Arnsberg* (1861-1862), p. 17 s.; K. SCHENKL, "Über die Composition von Horaz Od. 1, 7", *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* 29 (1878), p. 1 s.; etc.

4. Già Porph., *in Hor. carm.* 1, 7, 15-16: *ALBVS VT OBSCVRO DETERGET NVBILA CAELO SAEPE NOTVS. Hanc oden quidam putant aliam esse, sed eadem est; nam et hic ad Plancum loquitur in cuius honore et in superiore parte Tibur laudauit. Plancus enim inde fuit oriundus*. Cfr. E. MALCOVATI, *Antologia oraziana*, a cura di E. M., Firenze, 1972[4] (1942[1]), p. 44: "Porfirione attesta che già nell'antichità v'era chi faceva di quest'ode due componimenti, comprendendo nei primi quattordici versi l'elogio di Tivoli e nei rimanenti l'esortazione a Planco: alcuni fra i migliori manoscritti presentano infatti tale divisione; l'appunto di mancanza di unità ad essa mosso da molti dei moderni risente di quell'antico superficiale giudizio". Tra gli studiosi 'unitaristi' ricordiamo G. PASQUALI, *Orazio lirico*, Firenze, 1920 (rist. 1964), p. 722 ss.; C. F. KUMANIECKI, "*De Horatii carmine ad Plancum*", *Eos* 42 (1947), p. 5 ss.; A. KIESSLING, R. HEINZE, E. BURCK, *Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden*, Berlin, 1958[9] (1898[3]), *ad loc.*; J. P. ELDER, "Horace *Carmen* 1, 7", *Cph* 48 (1953), p. 1-8; F. KLINGNER, *Horatius*, *Opera*, Leipzig, 1959[3] (1939[1]), *ad loc.*; F. R. BLISS, "The Plancus Ode", *TAPhA* 91 (1960), p. 30-46; N. E. COLLINGE, *The Structure of Horace's Odes*, London, 1961, p. 117 s.; J. VAIO, "The Unity and Historical Occasion of Horace *Carm*. 1, 7", *CPh* 61 (1966), p. 168-175, spec. 168; R. G. M. NISBET, M. HUBBARD, *A Commentary on Horace Odes, Book I*, Oxford, 1989[2] (1970[1]), p. 93, che addirittura definiscono *absurd interpretation* quella dei 'χωρίζοντες'; V. PÖSCHL, *A Commentary on Horace Odes*, Oxford, 1978[2] (1970[1]), *ad loc.*; E. C. WICKHAM, *Q. Horati Flacci Opera*, Oxford Class. Texts, 1991[2] (1901[1]), *ad loc.*; D. WEST, *Horace, Odes I, Carpe diem*, text, transl. and commentary by D. W., Oxford, Clarendon Press, 1995, p. 30 ss.; D. R. SHACKLETON BAILEY, *Horatius, Opera*, München - Leipzig, 2003, *ad loc.*; R. MAYER, *Horace*, *Odes Book I*, Cambridge, 2012; etc.

Di parere opposto o almeno incerto, per es. E. ROMANO, *Q. Orazio Flacco. Le Opere I, le Odi, il Carme secolare, gli Epodi*, tomo II, commento di E. R., Roma, Istituto Poligrafico dello Stato, 1991, p. 503, e J. LUQUE MORENO, *Horacio Lírico. Notas de clase*, Granada, 2012, p. 41, n. 118, che faticano a vedere la relazione tra le due parti.

due parti, una chiara connessione logica e formale [5], e dunque non mi sento di escludere l'originaria partizione del componimento in due brevi carmi – due quadretti non di «scarsa consistenza» [6], ma che anzi presentano il pregio della brevità –, il primo dei quali è formato da 14 versi (per la questione della "legge di Meineke - Lachmann" cfr. *infra*, § 7). Né deve stupire l'estensione ridotta dei due presunti componimenti – e specialmente del primo –, se si tiene presente che, dei 104 carmi (compreso il c. d. *carmen saeculare*) dell'intera raccolta, esattamente un quarto sono particolarmente brevi, e cioè 10 sono composti di meno di 14 versi, e ben 16 si estendono per 16 versi [7]. Dunque la limitata ampiezza dell'ode che d'ora in poi chiameremo 7a non sarebbe eccezionale, né tanto meno quella del carme che definiremo 7b, che conterebbe 18 versi.

**1.2.** Un'altra particolarità suggerisce di suddividere il componimento in due parti: il nome del destinatario si trova soltanto al v. 19 del carme complessivo (ancorché anticipato dal pronome *tu* del v. 17), mentre di solito nelle odi Orazio nomina nei primi versi, spesso nel primo, il dedicatario – essere umano o divinità o termine astratto – o la persona di cui si parla. È pur vero che in una decina di casi (sugli oltre 100 carmi dell'opera: cfr. *supra*, **1.1**) il voc. della persona cui è indirizzata la lirica compare solo dal v. 10 in poi [8], e in 5 di essi addirittura dopo il v. 20; ma in ben 7 di questi carmi, assai ampi, il voc. si trova prima – anzi talora parecchio prima – della metà, mentre nel caso in esame il voc. è al v. 19 sui 32 complessivi dell'ode. Invece, frazionando il brano poetico in due parti, nella seconda s'incontrerebbe il voc. *Plance* al v. 5 (e il pronome *tu* addirittura al v. 3), il che mi pare più normale e consono all'argomento.

Infine, non possiamo esimerci dal rilevare che la critica testuale ha in non pochi casi riconosciuto l'accorpamento, ad opera degli amanuensi di al-

5. Cfr. E. V. D'Arbela, *Antologia oraziana*, commento di E. V. D'A., Milano, Signorelli, 1966, p. 61: "Il nesso della seconda parte con la prima non riesce a tutta prima evidente, […]".

6. U. E. Paoli, *Orazio*, *I carmi*, scelti e commentati da U. E. P., Firenze, 1965$^{17}$, p. 35; cfr. anche V. Ussani, *Orazio*, *Odi ed epodi*, commento e note di V. U., Torino, 1952$^{2}$, I, p. 80.

7. Nel dettaglio: carmi di 8 versi: 1, 11; 1, 30; 1, 38; 3, 22; 4, 10 = totale 5 carmi; di 12 versi: 1, 20; 1, 23; 1, 26; 3, 12; 3, 26 = totale 5 carmi; di 16 versi: 1, 5; 1, 8; 1, 18; 1, 19; 1, 21; 1, 29; 1, 32; 1, 33; 1, 34; 3, 13; 3, 15; 3, 17; 3, 18; 3, 20; 3, 28; 3, 30 = totale 16 carmi. Notiamo, per curiosità, che nessun carme del II libro e uno solo del IV ha meno di 20 versi.

8. Salvo errore od omissione, questi sono i casi in questione (tra parentesi è indicato il verso in cui compare il vocativo): *carm.* 1, 2 (v. 52, ultimo: e *pour cause*!); 1, 4 (v. 14); 1, 17 (v. 10); 2, 1 (v. 14); 2, 12 (v. 11); 3, 16 (v. 20); 3, 27 (v. 14); 4, 2 (v. 26); 4, 7 (v. 23); 4, 9 (v. 33); 4, 12 (v. 13).

cuni codici, di componimenti poetici in origine indipendenti, e dunque li ha talvolta ripristinati nelle due o tre parti presumibilmente originarie. Ricordiamo, a titolo di esempio, Catull., 2; 14; 68; 78; Prop., 1, 8; 2, 13, 18 (scisso in 3 parti), 22, 24, 26, 28 (suddiviso in 3 parti), 29, 30, 33, 34; Ov., *Am.*, 2, 9; etc. Questa discreta frequenza del fenomeno – per quanto si verifichi (ma, credo, assai più raramente) il caso inverso, di poesie unitarie tradizionalmente scomposte in più parti [9] – costituisce un ulteriore indizio della validità della congettura relativa alla divisione in due parti del carme oraziano in esame.

**1.3.** A questi dati di carattere tecnico-statistico si affiancano argomenti concettuali. A me sembra che i due "semi-carmi" siano fondamentalmente assai diversi. Il primo segmento comprende due aspetti, in qualche modo fusi tra loro: innanzitutto la satira, da parte di Orazio, della poetica di certi versificatori del suo tempo, ampollosi e monocordi nella trattazione dei loro temi; in secondo luogo – con l'effetto paradossale di mascherare la precedente ironia [10] – un'apparentemente semplice dichiarazione d'intenti e di gusto personale, che sfocia nell'elogio di Tivoli: insomma, una sorta di sintesi di metodologia poetica, che del resto ricorre, per accenni, in altre opere di Orazio.

Già per questo motivo il carme 7a mi pare in sé compiuto; e la compiutezza e l'autosufficienza di 7b risulta ancor più probabile, se notiamo che si tratta di una sorta di *consolatio* a Munazio Planco [11], nella quale il poeta esorta l'amico ad affogare nel vino la tristezza e gli affanni [12], anche grazie alla serenità del paesaggio della sua Tivoli, conforto che si conclude con un dotto riferimento mitologico a Teucro, il quale esorta i compagni a scacciare

9. Ricordo l'esempio dei frammenti 2 D. e 5a D. di Archiloco, che oltre trent'anni or sono proposi – seguendo B. GENTILI, "Interpretazione di Archiloco fr. 2 D. = 7 L.-B.", *Riv. Filol. Class.* 93 (1965), p. 129 s. – di unificare in un unico frammento, nel mio art. "Archiloco, fr. 2 D.", *Giorn. It. di Filol.* 37 [n. s. 16] (1985), p. 223-231 [colgo l'occasione per rettificare, pur a distanza di tanti anni, una svista materiale in cui incorsi in quell'articolo: a p. 225, anziché κεράννυμι - κέραμαι - κεραννύω si legga κρεμάννυμι - κρέμαμαι - κρεμαννύω].

10. Cfr. F. ARNALDI, *Orazio*, *Odi ed epodi*, note di F. A., Milano, Principato, 1967$^5$, p. 21, n. *ad* v. 5-7: "Il poeta ironizza qui evidentemente il neoclassicismo dei Greci e di taluni Romani di allora"; p. 22, n. *ad* v. 8-9: "ma mi sembra qui evidente l'ironico richiamo a un altro tipo di neoclassicismo arcaicizzante".

11. Sull'equazione *Plance* (v. 19) = *L. Munatius Plancus* (console nel 42 a. C.), cfr. J. VAIO, *op. cit.* alla n. 4, p. 168 e n. 5 (con bibliografia), e p. 171.

12. Quello del vino consolatore degli affanni è un *tòpos* già della poesia greca (ricordiamo per es. Alc. fr. 335 L.-P. = 27 Gall.; Sim. fr. 512 P.; etc.), e ricorrente più di una volta in Orazio: per es. *carm.* 1, 7, 31; *epod.* 13, 17; *serm.* 2, 7, 114; *epist.* 1, 15, 18 s.; *a. p.* 85; etc. (cfr. anche *infra*, n. 54).

le preoccupazioni relative al futuro [13] proprio grazie al vino. Il solo elemento comune tra 7a e 7b è la celebrazione del territorio di Tivoli, magnificato in entrambi i "semi-carmi" per la pace che infonde in chi vi abita o vi sosta; ma si deve peraltro rilevare una differenza di non poco conto: in 7a il vagheggiamento di questi luoghi accoglienti è arricchita dalla menzione di personaggi della mitologia italica, la sibilla Albunea [14] (*domus Albuneae resonantis*, v. 12) e Tiburno (o Tiburto [15]) (*Tiburni lucus*, v. 13), mentre in 7b troviamo un semplice e rapido riferimento geografico, di lode del paesaggio di Tivoli (*densa tenebit / Tiburis umbra tui*, v. 20 s. = 7b, v. 6 s.). Tivoli – o la valle dell'Aniene – è ricordata in più di un'occasione da Orazio [16] come località amena a lui particolarmente cara, non meno della confinante Sabina, dove, com'è noto, possedeva una villa e un podere donatigli da Mecenate (cfr. *serm*. 2, 6). Nel nostro carme "doppio" Tivoli è citata, come abbiamo appena rilevato, due volte a distanza di pochi versi: questo duplice riferimento ha contribuito – insieme all'identità di metro – a suggerire l'unificazione delle due parti in un componimento unitario [17]. Sarebbe un po' come se – mi si consenta il paradosso – si accorpassero i carmi 2, 6 e 4, 2 oppure 3, 4 e 3, 29 perché ciascuna coppia è scritta nello stesso metro (strofe saffica le prime due odi, strofe alcaica le altre due) e ogni ode contiene un accenno a Tivoli.

Gli stessi presunti *links* segnalati da John Vaio e da altri studiosi [18] – quello tra i v. 1-14 e la seconda parte del carme, nonché quello costituito dalla lode di Tivoli (v. 12-14) in onore di Planco, in quanto luogo natale del destinatario del carme (v. 19) – sono approssimativi, fragili e aleatori, e non hanno maggior fondatezza o consistenza di qualunque collegamento tra due o più carmi o versi oraziani.

**2.1.** Oltre alla questione della sua unitarietà o partizione, di cui abbiamo sin qui trattato, questa ode – e specialmente la prima parte, o, se vogliamo,

---

13. In particolare per il v. 30, cfr. Verg., *Aen*., 1, 198 s.: *O socii (neque enim ignari sumus ante malorum), / o passi grauiora, dabit deus his quoque finem*.

14. Cfr. Varr. *ap*. Lact., *inst*., 1, 6, 12: *Tiburtem, quae Tiburi colitur ut dea iuxta ripas Anienis, cuius in gurgite simulacrum eius inuentum esse dicitur tenens in manu librum*; anche Verg., *Aen*., 7, 82 ss.

15. Cfr. Verg., *Aen*., 7, 670 ss.: *Tum gemini fratres Tiburtia moenia linquunt, / fratris Tiburti dictam cognomine gentem, / Catillusque acerque Coras, Argiua iuuentus*; anche 11, 519: *Tiburtique manus*.

16. *Carm.* 1, 18, 2; 2, 6, 5; 3, 4, 23; 3, 29, 6; 4, 2, 31; 4, 3, 10; *serm*. 1, 6, 108; 2, 4, 70; *epist.* 1, 7, 45; 1, 8, 12; 2, 2, 3.

17. Cfr. Porph. *in Hor. Carm.* 1, 7, 15, cit. *supra*, n. 4.

18. J. Vaio, *op. cit*. alla n. 4, p. 168; ma già E. C. Wickham, *The Works of Horace*, Oxford, 1896, I$^3$, p. 54; etc.

il carme 7a – presenta alcune difficoltà di tipo esegetico che tenteremo ora di chiarire.

Incominciamo con la rassegna delle località che secondo Orazio sono lodate da altri poeti: è una sequenza basata su un ordine casuale, o invece l'elenco di questi luoghi segue qualche criterio particolare? Secondo il Mocchino [19],

> pare che vi sia un certo ordine nella enumerazione delle città greche: prima le più pittoresche, da Rodi a Corinto che è a cavaliere tra due mari; poi le più illustri, sulle quali domina il ricordo di un dio, da Tebe ad Atene; poi le più antiche, la cui storia ha gli splendori del mito, Argo e Micene.

Questa opinione mi sembra condivisibile solo in una certa misura: si potrebbe infatti ritenere che il poeta abbia almeno parzialmente seguito l'ordine cronologico delle vicende politiche e militari o dell'importanza civile e culturale di queste città, ma a rovescio, vale a dire dalle epoche più recenti a quelle più antiche [20]:

(a 1) Rodi fu espugnata e saccheggiata dal cesaricida C. Cassio nel 43 a. C., e fu – e in parte continuava a essere ai tempi di Orazio – un importante centro di studi filosofici (si pensi agli stoici Panezio e Posidonio) e retorici (ricordiamo la scuola di eloquenza fondata da Eschine, e lo stile c. d. "rodio");

(a 2) Mitilene – per non parlare della fama di patria di Saffo e Alceo – era stata saccheggiata nell'80 a. C. da M. Minucio Termo [21]; Efeso, ancora negli ultimi decenni del I sec. a. C., nell'oriente romanizzato era seconda solo ad Alessandria per sviluppo e importanza, anche culturale;

---

19. A. Mocchino, *Orazio*, *Odi ed epodi*, a cura di A. M., Milano, Ed. Scol. Mondadori, 1955[20], p. 60.

20. D. West, *op. cit.* alla n. 4, p. 34, giustifica la scelta – ma non l'ordine – di queste località col fatto che *these cities are the homes of the leaders of the Greek expedition to Troy in the* Iliad *– Argos the home of Diomede, Mycenae of Agamemnon, Lacedaemon (Sparta) of Menelaus, Larisa of Achilles – and each is provided with a translated version of its stock Homeric epithet*: osservazione condivisibile, ma che vale soltanto per le città nominate nei v. 9-11. R. G. M. Nisbet, M. Hubbard, *op. cit.* alla n. 4, p. 95, ricordano semplicemente che *other writers also contrast the peace of familiar and charming surroundings with the splendours of the Greek world*. J. Vaio, *op. cit.* alla n. 4, p. 169, suggerisce invece una disposizione di tipo geografico: insediamenti orientali (Rodi, Mitilene ed Efeso: v. 1-2), poi Corinto (v. 2) e altre località della terraferma greca sino al v. 11; poi ancora riferimenti a Tivoli (v. 12-14 e di nuovo 20-21); infine la nuova Salamina di Cipro (v. 29), altro insediamento orientale, che richiamerebbe quelli dei v. 1-2; ma questa interpretazione dell'ordine delle località menzionate – da est a ovest, e poi di nuovo da ovest a est – mi sembra una forzatura del pensiero del poeta.

21. Cfr. Suet., *Caes.*, 2, 2.

(a 3) Corinto, dopo la conquista romana e la distruzione ad opera di L. Mummio (146 a. C.), era stata rifondata nel 44 a. C. come colonia romana, ed era diventata capitale della provincia di Acaia.

Seguono città importanti per la loro storia politico-militare o per peculiarità religiose soprattutto all'epoca della Grecia classica:

(b 1) Tebe aveva dominato militarmente la Grecia sotto la guida di Pelopida ed Epaminonda nel decennio 371-362 a. C.;

(b 2) Delfi – sede dell'oracolo di Apollo – era stato uno dei principali centri religiosi della Grecia, segnatamente nei secoli di massimo splendore della civiltà ellenica;

(b 3) Tempe, essendo un punto strategico di grande importanza perché costituiva l'unico passaggio tra la Macedonia e la Tessaglia, era stata teatro di operazioni militari nel 480 a. C., durante la II guerra persiana, e nel 336 a. C. in occasione della discesa di Alessandro Magno in Grecia per ristabilire l'egemonia macedone.

Atene – che pure non è citata per nome, ma indicata con la circonlocuzione antonomastica *Palladis urbem* (v. 5) – occupa nel carme un ruolo di particolare rilievo, sia per lo spazio che le è dedicato (ben tre versi, 5-7), sia perché, grazie alla sua posizione centrale in questi versi, serve a separare il primo gruppo di città, con i suoi due sottogruppi (a - b), dall'ultimo (c). La centralità della città-simbolo nella storia e nella civiltà greca, estesa sino ai tempi di Orazio, ne ha determinato questa funzione e collocazione nell'ambito dell'ode. In tal modo il poeta ne ha celebrato indirettamente i meriti non solo ai fini della grandezza dell'Ellade, ma anche dell'influenza su Roma: basti ricordare il memorabile aforisma *Graecia capta ferum uictorem cepit et artis* / *intulit agresti Latio* (*epist.*, 2, 1, 156 s.).

L'elenco delle località cantate da certe categorie di poeti si conclude con due coppie di città:

(c 1) Argo e Micene, entrambe celebri e importanti specialmente nella storia della Grecia arcaica;

(c 2) le due ultime, Lacedemone e Larissa, sono ricordate, credo, per ragioni tra loro opposte: Sparta era famosa nell'antichità per la severità della sua legislazione e dei suoi costumi, nonché per la tempra dei suoi cittadini, resistenti alle fatiche, agli stenti, al dolore, e questa caratteristica è ricordata e indirettamente lodata da Orazio grazie all'aggettivo *patiens* che la qualifica (v. 10); Larissa è definita *opima* perché dominava la fertile pianura della Pelasgiotide. Il poeta avrebbe dunque inteso presentare un contrasto tra due qualità antitetiche: la durezza di Sparta (ossia degli Spartani) e la soavità del suolo della località tessala.

Ma la citazione di quest'ultima città provoca qualche problema: è stato osservato da più di un commentatore [22] che la formula oraziana *Larisae ... opimae* (v. 11) è una reminiscenza omerica (*Il.*, 2, 840: Λάρισαν ἐριβώλακα "Làrissa zolla feconda"; 17, 301: ἀπὸ Λαρίσης ἐριβώλακος "da Làrissa fertile zolla" [23]); in realtà, la *Larisa* di Orazio è evidentemente quella tessala, mentre la Λάρισα dell'*Iliade* è una città dell'Asia minore, e più esattamente della Troade, come è facile desumere dal fatto che la prima citazione di essa occorre nell'elenco degli alleati dei Troiani (*Il.*, 2, 780-877), e la seconda durante la descrizione della morte del giovane Ippòtoo (17, 288-303), indicato nel primo passo come condottiero dei Pelasgi d'Asia. Dunque, o si deve supporre che Orazio abbia preso un abbaglio confondendo le due città omonime (non poche altre, del resto, ne esistettero in Grecia e in Asia: Larissa Cremaste, Larissa dell'Ossa, dell'Argolide, della Lidia, etc., ma è presumibile che egli si riferisse alla più famosa, quella tessala), oppure si deve ritenere che la reminiscenza omerica sia soltanto apparente, ossia il poeta latino avrebbe attribuito alla Larissa tessala la qualifica di "fertile, feconda", vuoi riprendendo casualmente la definizione dell'*Iliade*, vuoi perché, pur sapendo che l'attributo omerico si riferiva a una diversa località, tale attributo gli sembrava adatto anche alla città della Tessaglia.

Comunque, come si vede, mentre la prima coppia (c 1) sembra concludere l'ordine cronologico inverso cui ho poc'anzi accennato, la seconda (c 2) rappresenta per così dire un'eccezione, con la quale Orazio vuole indicare gli estremi delle prerogative delle città greche; e con la menzione, per ultima, della "fertile Larissa" ha forse inteso creare un nesso paesaggistico con lo scenario agreste della zona di Tivoli, la cui descrizione segue immediatamente.

**2.2.** È tuttavia possibile almeno un'altra interpretazione di questo catalogo di città [24]. Le prime quattro (Rodi, Mitilene, Efeso, Corinto), comprese nei due versi iniziali, così come le due ultime (Sparta e Larissa), racchiuse nei due versi finali dell'elenco (v. 10-11), non contengono riferimenti a divi-

---

22. Per es. M. Cerrati, *Orazio*, *Odi*, a cura di M. C., Torino, S.E.I., 1926$^2$, p. 44; A. Carbonetto, *Antologia delle opere di Orazio*, Milano, Principato, 1971, p. 159; V. Ussani, *op. cit.* alla n. 6, I, p. 81; etc.

23. La traduzione di questa formula è di R. Calzecchi Onesti, *Omero*, *Iliade*, Torino, Einaudi, 1963, *ad loc*.

24. Per la forma del '*Priamel*' negli encomi, cfr. Timocr., fr. 727 *Page*: ἀλλ' εἰ τύ γε Παυσανίαν ἢ καὶ τύ γε Ξάνθιππον αἰνεῖς, / ἢ τύ γε Λευτυχίδαν, ἐγὼ δ' Ἀριστείδαν ἐπαινέω / ἄνδρ' ἱερᾶν ἀπ' Ἀθανᾶν / ἐλθεῖν ἕνα λῷστον, etc.; anche in altri contesti: per es. Sapph., fr. 16 *V.* (= 16 *L.-P.*, 25 *Gall.*): O]ἰ μὲν ἰππήων στρότον, κτλ.; Tib. 1, 1, 1 ss., o nello stesso Orazio, *carm.*, 1, 1, etc.: cfr. R. G. M. Nisbet, M. Hubbard, *op. cit.* alla n. 4, p. 94; D. West, *op. cit.* alla n. 4, p. 32; etc.

nità, ma sono menzionate esclusivamente per le loro prerogative civili o militari; viceversa le sei centrali sono apparentate alla divinità protettrice (Tebe a Bacco, Delfi e Tempe ad Apollo, Atene – addirittura indicata con la perifrasi che indica la divinità poliade: cfr. *supra*, **2.1** – a Pallade, Argo e Micene a Giunone): questa distinzione tra località per così dire “profane” e “sacre” – inserite, queste ultime, tra i due gruppi delle altre – potrebbe essere il criterio seguito da Orazio per questa elencazione. Anche secondo questa lettura si dovrebbe supporre che l’ultima località, la “feconda Larissa”, sia stata posta alla fine come collegamento (che potremmo impropriamente definire *enjambement*) con il fertile territorio di Tivoli di cui si parla di séguito.

Non si può peraltro escludere che – come ho accennato all’inizio di **2.1** – l’ordine delle città sia in certo senso fortuito, dettato al poeta soprattutto da esigenze metriche, pur avendo egli badato a ricordare alcune delle città più illustri del mondo ellenico.

Del resto, non mi sento di respingere l’ipotesi che questo elenco di località del mondo greco corrisponda ad alcune opere poetiche celebrative delle stesse, scritte da autori alessandrini nel secolo o nei due secoli anteriori a Orazio (oggi perdute), proprio come vedremo per Atene (cfr. *infra*, § 5).

**3.** La varietà dei cantori delle diverse *pòleis* greche è affidata alla serie pronominale *alii* (v. 1), [*ii*, o *alii*, o *quidam*] *quibus* (v. 5), e *plurimus* (v. 8), forma, quest’ultima, che dà adito a qualche incertezza. Secondo la maggioranza degli studiosi [25], il sing. *plurimus* è qui usato al posto del plur. *plurimi*; ma, se questa sostituzione non è rarissima con *plurimus* usato come aggettivo [26], non sembrano ricorrere esempi di suo uso sostantivato [27]. Già questa

---

25. Per es. F. Villeneuve, *loc. cit.* alla n. 2; V. Ussani, *loc. cit.* alla n. 22; A. Mocchino, *op. cit.* alla n. 19, p. 61; E. V. D’Arbela, *op. cit.* alla n. 5, p. 62; N. Festa, *Orazio*, *Antologia lirica*, a cura di N. F. e A. Traglia, Milano, Mursia, 1967$^{2}$, p. 29 (= *Orazio*, *Dalle opere*, Milano, Mursia, 1969, p. 35); T. Colamarino, in T. Colamarino, D. Bo, *Le opere di Q. Orazio Flacco*, testo etc. a cura di D. B., traduz. e note di T. C., Torino, U.T.E.T., 1983$^{2}$, p. 245; etc. Cfr. anche R. G. M. Nisbet, M. Hubbard, *op. cit.* alla n. 4, p. 99, secondo cui “*plurimus* must mean ‘many a one’”, e dove troviamo elencate strutture simili: per es. Hor., *carm.* 1, 1, 19 ss.: *est qui* […] *multos* […]; *epist.,* 1, 1, 77 ss.: *sunt qui* […] *multis*; Sen., *dial.*, 10, 2, 1 s.: *alium* […]*, alium* […]*, quosdam* […]*, sunt quos* […]*, multos* […]; Boeth., *cons*., 3, 2: *alii* […]*, alii* […]*, sunt qui* […]*, at quibus* […]*, plurimi*.

26. Per es. Verg., *ge*., 2, 182 s.: *oleaster ... / plurimus*; 3, 147: *plurimus ... uolitans* (ptc. sostantivato = *auis*); Ov., *fast*., 4, 441: *plurima lecta rosa est*; Ov., *her.*, 2, 32: *quique erat in falso plurimus ore deus*; Val. Fl., 6, 223 s.: *cui plurima silua / peruigilat materna soror*; Mart., 8, 59, 8: *latet in tepido plurima mappa sinu*; Iuv., 3, 232: *plurimus hic aeger moritur uigilando*; etc.

anomalia ha indotto i commentatori a cercare una spiegazione di altro genere.

Ma non basta: questa lettura è soggetta a un'altra obiezione. Per quale ragione Orazio sarebbe ricorso a questa *variatio* tra *alii* / **ii*, o **alii*, o **quidam* / *plurimus* = *plurimi* per indicare chi canta una serie di città apparentemente equivalenti per importanza, ai suoi tempi o nel passato? In altre parole, perché ai primi due gruppi di *pòleis*, in qualche modo equiparati dal pronome indefinito *alii* e da quello sottinteso, altrettanto generico, conglobato in *quibus*, è contrapposto il terzo, introdotto dal ben più determinato *plurimus* = *plurimi*? Infatti, mentre *alii* e **ii*, o **alii*, o **quidam* non individuano esplicitamente un'aliquota di poeti che celebrano alcune località del mondo greco, il superlativo del v. 8, se inteso come plurale, indica un numero superiore rispetto ai due termini precedenti. La causa di questa *variatio* è enigmatica, e comunque

> si spiega male come Orazio abbia supposto che solo alcuni siano intenti a celebrare Atena [*sic*: ma è certamente un refuso per *Atene*] e moltissimi, invece, a celebrare Argo e Micene [28].

Ecco perché qualcuno ha dato di questo *plurimus* un'interpretazione diversa, ma in pratica inammissibile, in quanto l'intero v. 8 è stato considerato un'espressione idiomatica

> ricalcata su *multum esse in aliqua re* "darsi gran daffare in una cosa"; in tal caso si dovrebbe intendere: "chi non ha altro pensiero che di celebrar Giunone" [...]; ma ad accettarla fa difficoltà l'espressione *in honorem*, mentre il senso voluto richiederebbe *in honore* [29].

Al di là del nodo relativo a *in honorem* anziché *in honore* – che in fondo, data l'isometria, potrebbe essere un mero errore di trascrizione dei codici –, a questa esegesi [30] si oppone un ostacolo a mio parere insormontabile:

---

27. Cfr. R. G. M. NISBET, M. HUBBARD, *op. cit.* alla n. 4, p. 98: *The absence of a noun is much stranger*; E. V. D'ARBELA, *loc. cit.* alla n. 25: "di *plurimus* adoperato assolutamente questo è il solo che deve ritenersi una libertà poetica di Orazio"; N. FESTA, *loc. cit.* alla n. 25: "è raro al sing. e accompagnato da un sostantivo o da un aggettivo sostantivato […]. Mancando il sost., in questo luogo di O., pare che *plurimus* debba intendersi *aliquis praesertim*, che può esser reso con l'avverbio e con 'si': 'soprattutto, in onore di Giunone, si parlerà di Argo' ecc."; ma cfr. l'uso sostantivato di *multus* per *multi* in Lucan., 3, 707 s.: *multus sua uulnera puppi / adfixit moriens et rostris abstulit ictus*.

28. U. E. PAOLI, *op. cit.* alla n. 6, p. 39.

29. U. E. PAOLI, *ibid.*

30. Ricordiamo altri studiosi che hanno accolto spiegazioni simili: per es. G. PASCOLI, *Lyra*, Livorno 1934$^{10}$, rist. 1956 (1895$^{1}$), *ad loc.*, che traduce "diffuso" (cfr. M. CERRATI, *loc. cit.* alla n. 22); A. CARBONETTO, *op. cit.* alla n. 22, p. 158: "prospetta il caso di un altro poeta che si diffonda, che sia tutto dedito (*plurimus*) a celebrare [...] in onore di Giunone la città di Argo"; F. ARNALDI, *op. cit.* alla n. 10, p. 21 s.: "l'appas-

nell'espressione idiomatica ricordata dal Paoli compare un avverbio, *multum*, mentre nel verso oraziano abbiamo un aggettivo sostantivato; a meno di pensare che qui *plurimus* sia una sorta di sintesi di *alius* + *plurimum*, ipotesi che mi sembra un po' troppo ardita e comunque infondata.

A mio giudizio, è preferibile la prima interpretazione, pur con i suoi nodi e le perplessità che suscita. Si può ipotizzare che il *singularis pro plurali* di questo superlativo, ancorché rarissimo, sia dovuto a esigenze metriche: il primo piede del tetrametro dattilico catalettico – secondo verso della strofe alcmania, o archilochea I – può essere un dattilo, come *plūrĭmŭs*, o tutt'al più uno spondeo, mentre **plūrĭmī* è un cretico. Si aggiunga che non vale l'obiezione secondo cui il poeta avrebbe potuto collocare **plūrĭmī* in altra posizione del distico, perché il cretico è inutilizzabile in qualunque sede della strofe alcmania. Allo stesso modo va respinta la possibilità dell'uso, da parte di Orazio, di un sinonimo, che non sarebbe stato comunque esattamente sovrapponibile dal punto di vista semantico.

Per quanto attiene all'altro problema, si può presumere che anche la differenza tra il numero di poeti che celebrano la prima serie di città e che lodano Atene, inferiore a quello di coloro, numerosissimi, che magnificano Argo e Micene, sia un altro aspetto di quella satira – cui accennavo *supra*, **1.3** – contro la pletora di poeti e poetastri che facevano a gara nel trattare temi dell'*epos* postomerico indicato da queste due città dell'Argolide. Orazio avrebbe inteso, insomma, sottolineare una moda letteraria dei suoi tempi, burlandosi garbatamente di essa.

**4.** Un altro dubbio di interpretazione, ma molto meno grave, riguarda il senso dell'agg. *claram* (v. 1): l'alternativa è tra "luminosa, serena" [31] e "fa-

---

sionato di Giunone, dando a *p.* valore sostantivale"; G. MORPURGO, *Orazio*, *Carmina, iambi, sermones, epistulae*, scelta e commento di G. M., Torino, Petrini, 1969[12], p. 18: "chi sarà più disposto a celebrare Giunone"; etc.; ma la maggioranza di essi accoglie con riserva una simile interpretazione, e dunque si dichiara perplessa e incerta tra le due letture: per es. E. MALCOVATI, *op. cit.* alla n. 4, p. 47: "altri, forse meglio, intende *plurimus in Iunonis honorem* = chi è tutto intento a onorare Giunone, in relazione all'espressione precedente *quibus unum opus est*: ma tal costrutto non è confortato da alcun altro esempio né latino né greco".

31. Per es. Porph. *in Hor. carm.* 1, 7, 1: "*CLARAM RHODON. Propterea claram quod soli sit obposita dicit. De qua et Lucilius sic ait (v. 1291 M.): Rhodus Carpathium in pelagus se inclinat apertum*"; F. VILLENEUVE, *loc. cit.* alla n. 2; A. MOCCHINO, *loc. cit.* alla n. 19; U. E. PAOLI, *op. cit.* alla n. 6, p. 36; G. MORPURGO, *loc. cit.* alla n. 30; N. FESTA, *op. cit.* alla n. 25, p. 28: E. MANDRUZZATO, *Orazio*, *Odi ed epodi*, introd. di A. TRAINA, trad. e note di E. M., Milano, Rizzoli (BUR), 1985, p. 89; D. WEST, *op. cit.* alla n. 4, p. 31; etc.

mosa, illustre" [32]. Chi sostiene la prima interpretazione ne trova conferma in alcuni versi di Pindaro e in un passo di Plinio il vecchio [33]; chi abbraccia la seconda ricorda che Rodi era celebre per le sue ricchezze derivanti soprattutto dal commercio, per le opere d'arte e i monumenti, nonché per la ben nota scuola di retorica, e invoca come prova stralci di vari autori antichi [34]. A mio giudizio – che peraltro ricalca quello di alcuni degli studiosi meno categorici, la cui opinione è più o meno sfumata [35] –, questo aggettivo è qui pregnante e ambivalente, ossia il suo significato oscilla tra i due proposti e li comprende entrambi [36]: probabilmente il poeta ha giocato intenzionalmente, con sottile arguzia, su questo duplice valore, intendendo, come è stato felicemente chiosato, che "Rodi era famosa per la sua ricchezza, per i commerci, per i monumenti, e le opere d'arte, per il piano regolare della città e per la luminosità del suo cielo" [37].

**5.1.** I v. 5-7 presentano almeno tre problemi esegetici, tra loro in certo modo collegati. Innanzitutto, l'espressione *quibus unum opus est* (v. 5) è comunemente intesa nel senso di "che ad altro non attendono se non …", "la cui unica occupazione è …", "il cui ufficio consiste unicamente nel …" [38]; ma qualcuno – per es. l'Ussani, seguito dall'Arnaldi [39] – pare distorcerne il senso, come se si riferisse all'impegno profuso in un unico poema, commentando: "Ma qual meraviglia sarebbe questa che in un poema su Atene fosse celebrata unicamente (*unum opus*) Atene?". A mio prudente giudizio, l'interpretazione tradizionale è indubbiamente preferibile, non solo per ragioni strettamente grammaticali (infatti l'Ussani sembra parafrasare l'intero sintagma *unum opus* con «unicamente», il che è quantomeno bizzarro), ma soprattutto perché non è azzardato leggervi un altro aspetto della satira lette-

---

32. Per es. C. E. BENNETT, *Horace*, *The Odes and Epodes*, transl. by C. E. B., Cambridge (Mass.) - London, 1988[13] (1914[1]), p. 23; R. CALDERINI, *Q. Orazio Flacco*, Non omnis moriar, *antologia oraziana a cura di* R. C., Brescia, La Scuola, 1971, p. 32; T. COLAMARINO, *op. cit.* alla n. 25, p. 243; etc.

33. Pind., *Ol.*, 7, 54-71; Plin., *n. h.*, 2, 62, 153: *Rhodi et Syracusis numquam tanta nubila obduci ut non aliqua hora sol cernatur*; cfr. anche Suet., *Tib.*, 11, 2: [*Tiberius*] *Rhodum enauigauit, amoenitate et salubritate insulae iam inde captus cum ad eam ab Armenia rediens appulisset*; etc.

34. Per es. Diod., 5, 55, 2-3; Catull., 4, 8: *Rhodumque nobilem*; etc.

35. Per es. V. USSANI, *loc. cit.* alla n. 6; F. ARNALDI, *op. cit.* alla n. 10, p. 21; A. CARBONETTO, *loc. cit.* alla n. 30; etc.

36. Cfr. per es. E. MALCOVATI, *op. cit.* alla n. 4, p. 46: "Nell'aggettivo latino sono fusi i due significati".

37. E. V. D'ARBELA, *op. cit.* alla n. 5, p. 61 s.

38. Per es. U. E. PAOLI, *op. cit.* alla n. 6, p. 39; N. FESTA, *loc. cit.* alla n. 25; A. CARBONETTO, *loc. cit.* alla n. 30; etc.

39. V. USSANI, *op. cit.* alla n. 6, I, p. 81; F. ARNALDI, *loc. cit.* alla n. 35.

raria, contenuta in questa ode (7a), nei confronti di quei poeti – forse anche contemporanei di Orazio – che non trovavano altri argomenti per le loro opere se non trattando in forma metrica triti luoghi comuni della mitologia, o inventando nuovi improbabili miti, e imitando stancamente i grandi poemi della tradizione classica (cfr. *supra*, n. 10). Ne è prova il fatto che l'ironia continua anche nei versi successivi, come vedremo *infra*, **5.2-3**.

**5.2.** Provoca qualche perplessità anche la locuzione *carmine perpetuo celebrare* (v. 6). Innanzitutto, *perpetuo* è avverbio (= "celebrare senza tregua"), come al v. 17 (o meglio al v. 3 del carme 7b), o aggettivo concordato con *carmine*? La seconda interpretazione (ma ricordo che la forma *perpetuo* è usata da Orazio solo in questo carme) è di gran lunga preferita dai commentatori [40], dai quali il sintagma *carmine perpetuo* [41] è stato inteso nel senso di "'con un poema ininterrotto', cioè con un poema epico e non mediante carmi lirici o elegie" [42]. Con questa espressione Orazio sembra aver criticato la poesia epica dei poeti alessandrini – se non anche di qualche autore dei suoi tempi –, formali imitatori dei grandi classici, mettendola a confronto con la propria opera, formata di singoli componimenti, pur legati da un pensiero coerente, da sentimenti ricorrenti e da più di un *Leitmotiv*. Il riferimento specifico ad Atene nei v. 5 s. induce a sospettare che la satira di Orazio si riferisca segnatamente alla per noi perduta *Mopsopia* – antico nome dell'Attica – di Euforione [43], raccolta di leggende locali attiche, o forse a un'altra opera di cui non abbiamo notizie, di qualche suo epigono più recente, nella quale si sarebbe trattato qualche oscuro mito relativo ad Atene o alla sua regione.

**5.3.** Questa satira abbastanza scoperta prosegue con il verso successivo (v. 7), nel quale viene esposta la vanagloria di quella categoria di poeti

---

40. Qualcuno (per es. V. Ussani, *op. cit.* alla n. 6, I, p. 80 s., approvato da F. Arnaldi, *loc. cit.* alla n. 35) preferisce la soluzione avverbiale, da un lato ricordando un passo di Demostene, *Phil.*, 2, 11, dove l'oratore parla delle imprese degli ateniesi (le battaglie delle guerre persiane) ἃ πάντες ἀ ε ὶ γλίχονται λέγειν "che tutti *sempre* desiderano narrare" – ma questo mi sembra un argomento decisamente debole –, dall'altro eccependo, in conseguenza dell'interpretazione a mio parere erronea di *unum opus* (v. 5: cfr. *supra*, **5.1** e n. 39), circa il senso di "poema senza interruzione".

41. Ricordo, con i principali commentatori, l'analoga espressione di Ov., *met.*, 1, 3 s.: *primaque ab origine mundi / ad mea perpetuum deducite tempora carmen* "accompagnate il mio poema nel suo sviluppo dall'origine prima del mondo fino ai tempi miei"; cfr. anche Cic., *fam.*, 5, 12, 2, che distingue tra le *perpetuae historiae* e le narrazioni di singole guerre; e *de orat.* 3, 201: *in perpetua oratione* "in un discorso continuo"; etc.

42. E. V. D'Arbela, *op. cit.* alla n. 5, p. 62.

43. Cfr. V. Ussani, *loc. cit.* alla n. 39.

– Euforione o altri –, il cui unico scopo è il conseguimento della gloria poetica. Se "è naturale che il poeta, che celebra la città di Pallade, s'incoroni d'olivo, come alla Musa erotica di Ovidio si addice la corona di mirto, la pianta sacra a Venere (*am.* I 1, 29)" [44], è peraltro evidente l'accento ironico della frase [45], imperniato soprattutto sull'avv. *undique*, dal sapore vagamente spregiativo, con cui Orazio sembra intendere che questo genere di poeti mediocri è disposto a cogliere da ogni dove i ramoscelli d'olivo (vale a dire, "fuori di metafora, rievocando notizie e leggende o miti tratti da ogni materia o tradizione" [46]) con cui cingersi la fronte, pur di ottenere una fama, fondamentalmente immeritata, cercata anche attraverso l'adulazione, se non il servilismo, nei confronti delle popolazioni di cui vengono celebrate le vicende leggendarie.

In contrasto con questo presumibile valore di *undique*, qualche studioso ha proposto una diversa spiegazione, che ritengo senz'altro inaccettabile, perché basata su un travisamento della frase. Oltre al Paoli, che presenta un'osservazione quantomeno carente di chiarezza ("*undique* non significa da tutte le parti, ma da tutti gli olivi […]" [47]), soprattutto l'Ussani fa una chiosa a mio parere priva di senso logico: "Legare *undique* con *decerptum* non è possibile, poiché un ramo d'ulivo non può strapparsi che dall'ulivo solo [48]." È un'obiezione sconcertante e difficilmente giustificabile, così lapalissiana che non può derivare se non da una lettura superficiale del passo, e che non tiene conto dell'implicazione metaforica dell'espressione: come abbiamo poc'anzi osservato, le fronde d'olivo rappresentano i vari aspetti che contribuiscono alla celebrazione di Atene da parte di quei poeti che cercano il facile consenso del pubblico affezionato alla propria terra.

Tutto questo contribuisce ad avvalorare la congettura relativa alla divisione di questo carme in due distinti componimenti che trattano argomenti fondamentalmente diversi, accomunati solo dalla menzione di Tivoli (peraltro con la differenza che ho segnalato *supra*, 1. 3): il primo (7a: v. 1-14) dedicato alla canzonatura di un certo tipo di poesia di matrice alessandrina, basata sull'esaltazione di località classiche e dei loro miti [49], in contrasto

---

44. E. MALCOVATI, *op. cit.* alla n. 4, p. 46 s.
45. Cfr. E. MALCOVATI, *op. cit.* alla n. 4, p. 47: "V'è nella frase un tono lievemente ironico".
46. A. CARBONETTO, *loc. cit.* alla n. 30; cfr. anche N. FESTA, *loc. cit.* alla n. 25: "Le foglie di questa corona saranno colte un po' di qua, un po' di là, come il soggetto stesso deve aggruppare insieme vari elementi (mitologia, storia, doti del suolo, valore degli abitanti ecc.)".
47. U. E. PAOLI, *loc. cit.* alla n. 38.
48. V. USSANI, *loc. cit.* alla n. 39.
49. Ricordiamo che un ampolloso poeta epico (Furio Alpino, altrimenti ignoto, o il neoterico Furio Bibaculo?), il quale basava la sua arte su assurdi riferimenti mitologici

con la poesia di Orazio, che sviluppa temi più semplici, legati a paesaggi a lui cari [50]; il secondo (7b: v. 15-32) costituito invece per così dire da una *consolatio* all'amico Planco, invitato – seguendo l'esempio del leggendario Teucro – a "cercare nel vino l'assopimento di ogni affanno" [51], ora nell'accampamento, domani nell'ombrosa Tivoli.

**6.** La seconda parte del carme (o piuttosto il carme 7b) non presenta significative difficoltà esegetiche, e dunque non necessita di chiose specifiche.

Riepilogando, in conseguenza degli indizi presentati in precedenza, mi sento di sostenere ragionevolmente la divisione del carme 1, 7 di Orazio in due odi in origine distinte, che trattano argomenti diversi. È pur vero che la mia congettura nulla aggiunge e nulla toglie al valore globale del componimento, né tanto meno alla poetica di Orazio nel suo insieme; ma una valutazione analoga vale per gran parte delle indagini ecdotiche o della filologia in generale, anche se in qualche caso una variante del testo può modificare più o meno sensibilmente il significato complessivo di una poesia o di un brano [52], o talora la diversa interpretazione di un vocabolo o di una frase può alterare un pensiero o un'intenzione dell'autore [53]. Come è facile vedere, non è il nostro caso; tuttavia la partizione del carme, da me sostenuta, può essere utile a distinguere due prospettive notevolmente differenti della poetica oraziana: in 7a abbiamo una frecciata polemica contro certa poesia di scarso valore, messa a confronto con i temi, indubbiamente più genuini e spontanei, di Orazio; a sua volta, 7b è un breve carme consolatorio – contenente anche un riferimento al ciclo postomerico – a un amico, con un elogio

---

e turgore stilistico, è messo in ridicolo da Orazio in *serm*., 1, 10, 36 s. e parodiato *ibid*., 2, 5, 41.

50. Cfr. per es. *epist.*, 1, 7, 44 s.: *paruum parua decent: mihi iam non regia Roma, / sed uacuum Tibur placet aut imbelle Tarentum*.

51. U. E. Paoli, *op. cit*. alla n. 6, p. 35.

52. Per es. Hor., *carm.*, 1, 2, 39: *Mauri* o *Marsi* [cfr. il mio articolo "Mauri, Marsi, o altro? (Hor. *carm.* 1, 2, 37-40)", *Aufidus* 22, nr. 65-66 (2008), p. 105-117]; la famosa *Animula uagula blandula* di Adriano imperatore, con la duplice lezione del v. 3: *quae nunc abibis in loca* oppure *quo nunc abibis in loco* [cfr. I. Mariotti, "*Animula uagula blandula*", in *Studia Florentina Ronconi*, Roma, 1970, p. 233-249]; etc.

53. Si pensi, a titolo di esempio, alla problematica decodificazione del *passer* in Catull., 2-3 [cfr. il mio articolo "Per una rilettura dei carmi 2-3 di Catullo", *GIF* 36 [n. s. 15] (1984), p. 253-261], o all'enigmatica espressione *carmen et error* di Ov., *tr.*, 2, 207, o ai tanti punti oscuri dell'esegesi dantesca (per es. il "veltro", *Inf.*, I, 101 ss., o il "disdegno" di Guido, *ibid.*, X, 63), etc.

del vino, non unico nel nostro poeta [54], che si inserisce in qualche modo nella tradizione greca, e segnatamente di Alceo.

Si tratta, insomma, di due temi ben diversi – per quanto non tra loro contrastanti –, che si fa fatica a ritenere appartenenti a un unico carme.

**7.** Questa mia proposta si scontra tuttavia con la "legge di Meineke - Lachmann", secondo cui le odi oraziane sono tutte composte di un numero di versi divisibile per quattro [55]: infatti quello che io chiamo carme 7a sareb-

---

54. Per es. *epod.*, 2, 47; 9, 1 ss.; 13, 6 e 17; *carm.,* 1, 18; 1, 20 [cfr. il mio articolo "Il '*vile Sabinum*' (Hor. *carm.* 1, 20)", *Aufidus* 18, nr. 53-54 (2004), p. 99-111]; 1, 31; 3, 12, 1 s.; 3, 18, 6 s.; 3, 21, 8; 4, 5, 31 ss.; 4, 12, 13 ss.; *serm.* 2, 2, 125; 2, 4, 51 ss.; 2, 7, 114; 2, 8, 14 ss.; *epist.* 1, 5, 4 ss.; 1, 15, 16 ss.; 1, 19, 1 ss.; 2, 1, 34; *a. p.* 85; etc. (cfr. anche *supra*, n. 12). Altre menzioni di varietà specifiche di vini in Orazio (ma anche presso altri poeti latini) sono elencate nel mio art. succitato, § 5, n. 31.

55. L'unico carme formato da un numero di versi non multiplo di quattro è 4, 8, di 34 versi: per la questione, cfr. da ultimo P. FEDELI, *Q. Horatii Flacci Carmina*, Liber IV, commento di P. F. e I. CICCARELLI, Firenze, 2008, p. 367: "Il testo qui riassunto non tiene conto dei vv. 15b-19a, 28 e 33, espunti non tanto in omaggio alla 'legge' enunciata da Meineke nella sua edizione berlinese del 1834, [...], quanto piuttosto per una serie di motivi d'ordine storico e linguistico (nel caso dei vv. 15b-19a) o per la presenza di tecniche altrove non praticate da Orazio (nel caso del v. 33); solo nel caso del verso 28 diviene decisiva, oltre alla sua presenza tautologica, l'accettazione della 'legge di Meineke'. [...] la soluzione qui accettata [...] è quella suggerita da Lachmann e accolta, fra gli editori più recenti, sia da Klingner nell'edizione del 1959[3] sia da Shackleton Bailey [...]"; vd. anche G. DI VIESTO, *Le Odi e gli Epodi di Orazio*, San Cesario di Lecce (LE), Ed. Manni, 2004, p. 357; totalmente opposta era l'opinione di V. USSANI, *op. cit.* alla n. 6, II, p. 206: "Come la poesia è composta di 34 versi, i sostenitori ad oltranza del sistema tetrastico in Orazio si adoperarono ad espungere dal testo, contro il quale sollevarono infinite difficoltà, ora questa ora quella sua parte: i più temperati il v. 17 che è l'unico asclepiadeo senza cesura in Orazio e il v. 33 coniato, a loro giudizio, da un interpolatore sul v. 20 di III, 25. Ma si obbietta: perché non accettare un asclepiadeo senza cesura (cfr. *carm.* I, 37, 14 e III, 14, 17)? perché giudicare la ripetizione che incontriamo qui come una interpolazione quando come interpolazioni non possono ritenersi altre ripetizioni che s'incontrano altrove (cfr. *carm.* I, 19, 1 e IIII, 1, 5)? D'altra parte, se è vero che le odi di Orazio, tutte meno questa, contengono un numero di versi divisibili per quattro, non è però vero altrettanto che le odi monostiche esaminate nella loro struttura si presentino composte di strofe di quattro versi. In *carm.* I, 1, per esempio, un atteggiamento tetrastico ha principio col terzo verso e finisce con l'antepenultimo, restando all'infuori i due primi e i due ultimi versi, che formano due distici a sé. In *Carm.* III, 30 un tetrastico (vv. 6-9) è inquadrato tra due gruppi di 5 e di 7 versi. Tra gli epodi poi, il 17°, che è monostico, è composto di 81 versi, cioè di un numero non divisibile per quattro". In proposito, un altro carme che suscita qualche perplessità è 3, 12, che sarebbe irregolare secondo la 'legge di Meineke', disponendo i suoi 40 "ionici *a minore*" in tetrametri, per cui risulterebbero 10 versi, numero non multiplo di 4: sull'argomento, cfr. per es. A. CUNNINGHAM, *Q. Horatii Flacci poemata*, Hagae, 1721, *ad loc.*; R. BENTLEY, A. CUNNINGHAM, N.-É. SANADON, *Q. Horatii Flacci poemata*, Hamburg, 1733, *ad loc.*; W. BAXTER, J. M. GESNER, J. K. ZEUBE, *Quintus Horatius*

be composto di 14 versi, e il 7b di 18, entrambi numeri non multipli di quattro. E poiché questi due “semi-carmi” sarebbero i soli casi – a parte *carm.* 4, 8 (per cui cfr. n. 55) – di trasgressione di tale “legge”, o si accantona senz’altro la mia congettura, o si cerca una soddisfacente spiegazione del fenomeno.

Mentre nel carme “anomalo” ora ricordato il rispetto della citata “legge” si può ottenere con l’espunzione di 6 versi (cfr. n. 55) – e dunque l’originale sarebbe stato di 28 versi –, in quello *de quo*, per ricavare due brani indipendenti con un numero di versi divisibile per quattro si può intercalare per ciascun “semi-carme” un distico, che sarebbe stato soppresso, non so per quale ragione, nell’archetipo o nei primi manoscritti.

Sono convinto che in 7a sia stato espunto un distico dopo il v. 4: infatti, da un lato, la sola località greca, tra quelle prima e dopo nominate, qualificata con l’aggettivo indicante la regione in cui si trova è Tempe (*Thessala Tempe*, v. 4); per l’altro, bisogna stabilire se l’abl. di causa *Apolline* “grazie ad Apollo” del v. 3 è riferito anche a questa valle, il che suscita qualche dubbio: è pur vero che, come Delfi, anche la valle di Tempe era gloriosa di ricordi apollinei (cfr. *carm.* 1, 21, 9 s.: *uos Tempe totidem tollite laudibus / natalemque, mares, Delon Apollinis*), ma non va dimenticato che altrove (3, 1, 24: *non zephyris agitata Tempe*) il toponimo è usato nel senso antonomastico di “valle amena” [56], mentre qui non vi si accenna neppure, tra i pregi del luogo. Si può dunque sospettare che il distico che io ritengo sia stato soppresso contenesse appunto qualche notizia encomiastica relativa a questa valle, forse giudicata ripetitiva o pleonastica o spuria da uno dei primi editori.

Più incerta mi sembra la determinazione del punto di 7b in cui bisogna ripristinare un distico, che sarebbe stato eliminato fin dalle prime edizioni. Mi sembra improbabile che tale soppressione sia per così dire “multipla” – ossia che versi o emistichi siano stati espunti in due o più punti del carme (del resto, data la struttura distica della strofe, l’eliminazione di un verso di un tipo avrebbe necessariamente portato a cancellarne uno dell’altro tipo) –, perché implicherebbe il perseverare in un erroneo approccio ecdotico. Escludendo dunque che il passo cassato iniziasse dall’interno di un verso – dopo una cesura, segnatamente dell’esametro –, si dovrebbe ripiegare

---

*Flaccus, Eclogae*, Frankfurt am Main, 1788², *ad loc.*; P. HOFMAN PEERLKAMP, *Q. Horati Flacci Carmina*, Harlem, 1834, *ad. loc.*; etc.

56. Cfr. Hesych.: τέμπη· τὰ σύνδενδρα χωρία. Vd. Catull., 64, 285 s.: [...] *uiridantia Tempe, / Tempe, quas siluae cingunt super impendentes*; Verg., *ge.*, 2, 469: *speluncae uiuique lacus et frigida Tempe*; Ov., *met.*, 1, 568 s.: *Est nemus Haemoniae, praerupta quod undique claudit / silua: uocant Tempe*; Lucan., 8, 1: *nemorosaque Tempe*; etc.

sull'eliminazione di un distico completo: in tal caso, il punto in cui più verosimilmente potrebbe essersi verificato il fenomeno è, a mio parere, dopo il v. 26 del testo tràdito (= v. 12 di 7b) o dopo il v. 29 (= v. 15 di 7b), dove potrebbe essere stato soppresso (non saprei dire perché) un passo dell'"orazion picciola" [57] di Teucro.

Sospetto che l'eliminazione del distico nel secondo "semi-carme" sia conseguenza del depennamento di due versi nel primo, nella sede che ho qui sopra ipotizzato: eliminati questi – probabilmente perché ritenuti ridondanti e perciò spuri –, la soppressione di due versi in 7b sarebbe stata obbligata, per ottenere, nel nuovo carme risultante, un numero di versi multiplo di quattro, caratteristica forse già intuita da qualche studioso prima di Meineke, se non addirittura da uno o più copisti. Ma, poiché non sono così esperto di Orazio da pretendere di integrare i distici mancanti nei due "semi-carmi", mi limito a segnalare l'omissione, o almeno il ragionevole sospetto di essa, anche perché, se è abbastanza facile sopprimere uno o più versi, è molto più difficile integrarli.

Vorrei infine osservare che la mia è una congettura, non una certezza, e ricordare che propongo questa tesi non per uno sterile gusto di ricerca della novità a tutti i costi, ma perché mi pare plausibile al di là di ogni ragionevole dubbio.

Pier Angelo PEROTTI
Liceo-Ginnasio "Lagrangia"
VERCELLI (Italia)
pier.ang.perotti@alice.it

57. DANTE, *Inf.*, XXVI, 122.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 229-257.

# M. CLAUDIUS MARCELLUS DANS LE RÉCIT LIVIEN

*Résumé.* — La figure historique de M. Claudius Marcellus est une de celles qui ne sauraient laisser indifférent. Le fait qu'il soit aussi l'ancêtre du jeune Marcellus, époux de Julia, héritier présomptif d'Auguste, dont la mort en 23 compromit les plans dynastiques du *princeps*, permet de comprendre l'intérêt qu'un historien tel que Tite-Live pouvait lui porter en composant son *Ab Vrbe condita* ainsi que la place conséquente qui lui est de fait réservée dans le récit livien. Au reste, le soin que l'historien a pris de peaufiner continuellement son portrait indique assez l'importance de l'enjeu symbolique qui a été conféré à ce personnage. On verra en particulier que son souci de le comparer à Fabius Maximus, le fameux Cunctator, est constant et constitue pour l'auteur un outil privilégié pour caractériser son héros et mettre en lumière la fonction de ce dernier au sein de sa philosophie de l'histoire.

*Abstract.* — M. Claudius Marcellus is a most prominent figure of Roman History. Being an ancestor of Julias's husband and heir presumptive to the throne until his premature death put an end to all expectancies, he couldn't but be of the utmost interest to Livy while composing his *Ab Vrbe condita*, which explains his important function within Livy's narrative. The way Livy makes his portrait more and more refined and carefully elaborate shows how symbolically important to the historian this character was. It will be seen in particular that Livy's concern to compare him with Fabius Maximus, the famous Cunctator, is constant and constitutes for the author a privileged tool to characterize his hero and to highlight the latter's function within his philosophy of History.

La figure historique de M. Claudius Marcellus est une de celles qui ne sauraient laisser indifférent. Une première fois, il traverse de façon fulgurante l'histoire de Rome en remportant en 222, une victoire éclatante contre les Insubres, devant Clastidium, en Gaule Cisalpine, alors qu'il était consul. Sa gloire tient surtout ici au fait d'avoir pu tuer cette même année, et ce de sa propre main, le chef gaulois Viridomar, et d'avoir remporté l'insigne honneur d'offrir les dépouilles opimes à Jupiter Feretrius, à l'instar du légendaire Romulus et du très controversé tribun militaire Aulus Cornelius Cossus [1]. Cela lui vaudra d'être célébré par Naevius qui composera en son honneur le fameux *Clastidium*. Pendant la deuxième guerre punique, Claudius Marcellus sera le seul à oser se montrer réellement offensif contre

1. Cf. note 107, *infra*.

Hannibal après la bataille de Cannes. La résistance victorieuse qu'il oppose au chef punique à Nola en 216 sera elle aussi chantée par les poètes, et, longtemps après les événements, Silius Italicus n'hésitera à affirmer qu'il s'était agi là d'un succès plus grand que celui remporté à Clastidium [2]. L'autre grand moment de sa carrière sera la prise de Syracuse en 212 après un long siège qui lui aura donné l'occasion d'être confronté au génie d'Archimède. En revanche, sa fin tragique en 208 manque de panache. Parti en reconnaissance avec l'essentiel de l'État-Major romain, il tombe à Vénouse, victime de son imprudence et de son désir d'en découdre avec Hannibal. Telles sont les données brutes de la carrière de celui qui fut cinq fois consul. Si l'on ajoute à ce glorieux palmarès le fait que le même personnage est aussi l'ancêtre du jeune Marcellus, époux de Julia, héritier présomptif d'Auguste, dont la mort en 23 compromit les plans dynastiques du *princeps*, on comprend l'intérêt qu'un historien tel que Tite-Live pouvait lui porter en composant son *Ab Vrbe condita* ainsi que la place conséquente qui lui est de fait réservée dans le récit livien. Au reste, le soin que l'historien a pris de peaufiner continuellement son portrait indique assez l'importance de l'enjeu symbolique qui a été conféré à ce personnage. On verra en particulier que son souci de le comparer à Fabius Maximus, le fameux Cunctator, est constant et constitue pour l'auteur un outil privilégié pour caractériser son héros et mettre en lumière la fonction de ce dernier au sein de sa philosophie de l'histoire.

## 1. M. Claudius Marcellus : un héros catonien

*Les vertus cardinales des dirigeants dans le récit livien*

Le personnage de Marcellus est essentiellement construit autour des qualités cardinales caractérisant les généraux romains dans le récit livien [3]. Ces derniers se doivent en effet de manifester leur supériorité (*maiestas*) en s'entourant de tout l'appareil du pouvoir susceptible de souligner leur prestige (*dignitas*) et la haute conscience qu'ils ont de leurs responsabilité, en se comportant avec sérieux (*grauitas*). La modération (*moderatio*) mais aussi une forme de sévérité (*seueritas*) caractérisent également la relation du général avec sa troupe ainsi qu'avec les peuples conquis. Le sens de la protection des faibles et le respect de la bonne foi *(fides)* constituent un autre aspect fondamental de l'éthique dirigeante. Le récit livien permet aussi de

---

2. Sil. Ital., *Punica*, XII, 166 et s. ; 295 et s.

3. Sur le système axiologique livien, cf. B. Mineo, *La Philosophie de la communication entre dirigeants et dirigés à travers l'étude de la troisième décade de l'* Ab Vrbe condita *de Tite-Live*, thèse de Doctorat non publiée, soutenue en 1994 à l'université de Lille III ; idem, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 67 et s. On y trouvera également l'abondante bibliographie à ce sujet.

distinguer le bon général à son absence de cupidité *(auaritia*), à son souci de ne pas s'enrichir personnellement (*parcus et probus*). L'ensemble de ces qualités appartiennent, en réalité, au code régissant le clientélisme de la classe dirigeante romaine et correspondent à l'idéal républicain traditionnel faisant primer le seul intérêt général (*patria*). Ce sont des qualités que l'on pourrait, par métonymie, qualifier de catoniennes, dans la mesure où le personnage incarne dans le récit livien et la tradition historiographique l'antique Rome républicaine aux mœurs sévères par opposition à la 'nouvelle' Rome, toujours plus ouverte à l'hellénisme dont les progrès sont encouragés par Scipion l'Africain [4].

D'autres *uirtutes* interviennent encore pour définir cette fois-ci de façon très concrète l'art du commandement militaire. Dans le récit livien, le bon général est celui qui sait ne devoir renoncer à aucun moment à la verticalité

---

4. Sur le Caton livien, cf. Liv., XXIX, 19 : dénonciation des comportements à la grecque de Scipion en Sicile – Tite-Live ne cite pas ici nommément Caton, mais se fait l'écho de critiques portées en réalité par ce personnage, ainsi qu'on le comprend à la lumière de la *Vie de Caton l'Ancien* de Plutarque (III, 5) ; XXXII, 27 : intégrité de Caton en Sardaigne qu'il libère des usuriers ; XXXIV, 18 : campagne de Caton en Espagne, justice de la discipline militaire que Caton impose à ses troupes (*disciplina*), et endurance du général (*fortitudo*) ; XXXIV, 1-4 : refus par Caton de la *luxuria* et de l'*auaritia* : hostilité de Caton à l'abrogation de la *Lex Oppia* ; XLI, 34 : Caton et la *Lex Voconia* relative à la règlementation des legs faits aux femmes ; sévérité de la censure de Caton : XXXIX, 40-44 ; XLII, 34 ; le sens de la justice de Caton incite les Espagnols à se placer sous son patronage (XLIII, 23) ; Caton dénonce les détournements d'argent opérés par L. Cornélius Scipion en Asie (XXXVIII, 54) ; justice et bonne foi de Caton à l'égard des Rhodiens (XLV, 25) ; A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, Oxford, 1978 ; P. GRIMAL, *Le Siècle des Scipions,* Paris, 1975, p. 201-209 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme,* Rome, 1988 ; D. et Y. ROMAN, *Rome et l'hellénisme,* Paris, 2005. Sur l'exploitation par Tite-Live de la figure de Caton pour symboliser à Rome l'esprit de résistance aux progrès de la *luxuria* et de l'*auaritia* induits par la pénétration de l'armée romaine dans l'espace hellénistique, cf. B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 327. La figure livienne de Caton est fidèle dans ses grandes lignes à la tradition concernant le personnage, telle qu'elle se dégage de la lecture des fragments des *Origines*, CORNELL T12 = Gell., 6, 3, 7 ; 6, 3, 52 : le discours sur les Rhodiens ; CORNELL T3 = Cic., *Brut.*, 89 ; Cic., *De orat*., I, 227 ; Val. Max., 8, 1 ; Liv., *Per.*, XLIX : contre l'injustice à l'endroit des peuples soumis ; conception républicaine du pouvoir, aux antipodes de la conception du héros hellénistique : Caton ne citait pas le nom des généraux romains, car, de son point de vue, la gloire de la victoire revenait avant tout au peuple romain : CORNELL T20 = Plin., *N.H.*, 8, 11 ; l'austérité des Romains vient de leurs origines sabines et lacédémoniennes : CORNELL F51= Gell., 14. Discours de Caton contre Galba, coupable d'une guerre conduite injustement contre les Lusitaniens : CORNELL F106 = Cic., *Brutus*, 89-90. Sur Caton et les *Origines*, cf. l'introduction et la bibliographie les plus à jour : T. J. CORNELL, *The Fragments of the Roman Historians,* vol. I, Oxford, 2013, p. 192-218 (introduction et bibliographie) ; *ibid.*, vol. III, p. 59-159, (commentaire des fragments).

de la communication entre dirigeants et dirigés [5] : les *artes imperatoriae* ne sauraient être dévolues aux rangs subalternes : la *disciplina* doit être la règle, les généraux donnant les ordres, les dirigés se gardant bien de prétendre imposer leur point de vue ou leur initiative.

Sur le plan militaire, un bon général romain doit agir avec efficacité (*diligentia*) et rapidité, obéir aux règles de prudence dictées par l'expérience (*prudentia*), analyser rationnellement les conditions stratégiques (*mens*) et n'engager les opérations qu'avec l'accord des dieux en leur rendant les hommages qui leur sont dus (*pietas*).

Tel est le cadre axiologique précis à l'intérieur duquel il importe d'apprécier la nature du regard que Tite-Live nous invite à porter sur les qualités reconnues dans le récit livien à Claudius Marcellus.

*Les qualités politiques de Claudius Marcellus : un héros catonien*

Pour l'essentiel, le portrait que Tite-Live brosse de Marcellus correspond aux vertus cardinales attendues d'un général romain dans l'*Ab Vrbe condita*.

Claudius Marcellus semble de fait échapper aux reproches de démagogie qui frappe des figures comme C. Flaminius (consul en 217, rendu responsable de la défaite de Trasimène) et C. Terentius Varro (consul en 216, commande les forces romaines à Cannes), présentés, quant à eux, comme des *populares* avant la lettre. Au contraire, à plusieurs reprises, le vainqueur de Clastidium manifeste son respect de l'autorité du Sénat. C'est notamment le cas lorsque les rescapés de la bataille de Cannes sollicitent l'intervention de leur général pour obtenir un adoucissement de leur sort et la possibilité de faire la démonstration de leur *uirtus*. Si Marcellus accepte d'entendre leurs doléances, il n'en souligne pas moins son souci de s'en remettre à l'avis du Sénat sur ce point [6]. Ce dernier fait alors savoir qu'il ne voit pas « quelle tâche confier à des soldats qui avaient abandonné leur poste à Cannes ». Tite-Live reste ici silencieux sur la réaction de Marcellus, alors que Plutarque indique que le décret du Sénat aurait contrarié le général qui regrettait qu'il ne lui eût pas été ainsi offert de réparer l'infortune de ses concitoyens en échange de leurs services [7].

Ce positionnement politique lui vaut du reste d'être en butte aux attaques des tribuns de la plèbe qui s'en prennent à lui, comme à l'ensemble de la classe dirigeante, en l'accusant d'être partie prenante du complot

---

5. B. Mineo, *ibid.*, p. 45-66.
6. Liv., XXVII, 7.
7. Plut., *Marcellus*, 13, 10. Les traductions du texte de Plutarque sont d'A.-M. Ozanam, *Plutarque, Vie parallèles*, Paris, 2001.

visant à prolonger indûment le conflit pour obtenir des prorogations de commandement. Il suffit cependant à Marcellus de rappeler ses titres de gloire militaire pour être élu consul à l'unanimité des centuries [8]. Marcellus, sans être un ami de la plèbe, n'est donc pas caractérisé non plus comme son ennemi, puisqu'il se montre capable de séduire cette dernière par sa seule *uirtus*, sans pour autant recourir à la démagogie. À cet égard, il paraît cependant bien plus proche de Fabius Cunctator que du futur africain qui, si lui aussi est capable de se prévaloir de ses hauts faits militaires, paraît politiquement plus soucieux de gagner les suffrages de la plèbe en faisant valoir son charisme personnel, fondé sur le prestige de sa maison et sur sa jeunesse [9]. Marcellus est ainsi bien éloigné de la tentation de forcer la main du Sénat en quelque occasion que ce soit en s'appuyant sur la plèbe, comme le fera le jeune Scipion en 205 pour obtenir la province d'Afrique [10].

## Grauitas

Le sérieux et la gravité sont également un autre aspect de la personnalité que Tite-Live prête à Marcellus. Rien ne vient prêter le flanc à la critique dans son comportement parfaitement digne d'un Romain. On ne retrouve pas chez lui en particulier le goût affecté par Scipion en Sicile pour le mode de vie des Grecs tant sur le plan vestimentaire que sur celui de la fréquentation des lieux de culture hellénistique que sont le théâtre, le gymnase, la palestre. Il était révélateur à cet égard que Tite-Live n'ait pas choisi d'évoquer les accusations portées contre le personnage lors de sa candidature au consulat en 214, selon lesquelles Marcellus aurait vécu à la grecque et non point en Romain, une version rappelée par Plutarque, soucieux, quant à lui, de souligner le philhellénisme de son personnage [11]. Manifestement, l'historien a pris bien soin de le différencier de Scipion afin de lui conserver une patine de vieux romain qui le rapproche encore une fois de Fabius. Tout comme le rapproche de ce dernier l'austérité que l'historien prête à son personnage en lui refusant tout trait humoristique. L'historien choisit ainsi délibérément de taire les propos badins tenus par Marcellus alors que celui-ci est tenu en échec par Archimède devant Syracuse, plaisanteries que rapportent pourtant aussi bien Polybe que Plutarque [12] :

> Quand cesserons-nous de nous battre contre ce géomètre Briarée qui prend nos navires pour des tasses à puiser l'eau de mer, repousse avec mépris notre sambuque comme on jette une coupe après boire, et surpasse les géants aux cent bras de la mythologie en lançant sur nous tant de traits à la fois ?

8. Liv., XXVII, 21, 2.
9. Liv., XXVI, 41.
10. Liv., XXVIII, 45, 1.
11. Liv., XXIV, 9, 7 ; Plut., *Marcellus*, 27, 3.
12. Liv., XXIV, 34 ; Pol., VIII, 6 ; Plut., *Marcellus*, 17, 2 (texte cité en traduction).

Fides *et* integritas

La loyauté et l'honnêteté avec lesquelles Marcellus règle les affaires de Sicile après la prise de Syracuse [13], son refus de l'enrichissement personnel (qui n'est pas sans rappeler l'attitude de Caton en Sardaigne [14]) et son souci d'offrir aux vaincus la protection de son patronage sont le gage d'une *fides* toute romaine que rien ne vient démentir dans le récit. Très révélateur à cet égard, l'épisode se déroulant au Sénat où Marcellus doit répondre aux accusations de cruauté des Siciliens, épouvantés par la perspective de le voir revenir dans l'île. La bonne foi et la loyauté de Marcellus apparaissent alors de façon éclatante à sa manière de refuser d'intervenir de quelque façon que ce soit pour empêcher les Siciliens de présenter leurs doléances devant l'assemblée des Pères. En acceptant de répondre ensuite à ces accusations et de se justifier devant la délégation, il continue de faire la démonstration de sa bonne foi, et de sa modération (*moderati animi gloriam eo die adeptus consul senatum dimisit*) [15]. Cette *fides* est enfin l'objet d'une reconnaissance officielle au moment où, après avoir obtenu que Marcellus renonce à obtenir la Sicile comme province, les Siciliens demandent à leur vainqueur de leur accorder sa protection, témoignage de cette confiance qu'inspire le comportement loyal et modéré de Marcellus [16]. En cela, au demeurant, Marcellus ne se distingue guère de Scipion, dont la bonne foi suscite elle aussi à bien des reprises la confiance des vaincus ; il ne diffère pas davantage sur ce point de Fabius, présenté comme un homme de la *fides*, sauf vers la fin de sa carrière, lorsque, à l'occasion de la prise de Tarente, celui-ci fait massacrer indistinctement toute la population, y compris ceux dont la trahison lui avait permis de prendre finalement la cité [17]. Certes, il ne s'agit pas d'un manquement à la *fides* stricto sensu, car la *fides*, en l'occurrence l'espoir d'un traitement relativement clément, n'est attendue qu'en cas de *deditio*. Cependant, le fait de procéder à cette boucherie en frappant indistinctement ceux-là mêmes qui l'avaient approché pour l'aider à prendre la cité, constitue un acte déloyal qui contraste avec la façon dont Marcellus s'est comporté à Syracuse [18]. Il est clair, en tout cas, qu'en ayant, pour ce qui est de la

13. Liv., XXV, 40 : « Après la prise de Syracuse, Marcellus, après avoir réglé avec une telle loyauté et une telle honnêteté l'ensemble des affaires siciliennes en se proposant de la sorte d'accroître non seulement la gloire mais aussi la majesté du peuple romain […] » Traduction B. MINEO (toutes les traductions de Tite-Live proposées dans cette contribution sont de l'auteur).

14. Liv., XXXII, 27 : intégrité de Caton en Sardaigne qu'il libère des usuriers.

15. Liv., XXVI, 26, 9 : « Après avoir gagné ce jour-là la gloire qui s'attache à un esprit modéré, le consul renvoya le Sénat. »

16. Liv., XXVI, 32, 8.

17. Liv., XXVII, 16, 6.

18. Liv.XXV, 31.

*fides*, l'avantage sur Fabius, pourtant un parangon de vertus traditionnelles, Tite-Live a voulu insister sur la *fides* exceptionnelle du héros.

Seueritas

La loyauté de Marcellus ne l'éloigne pas pour autant des principes de dureté sévère toute catonienne qui semblent caractériser l'exercice traditionnel du droit de la guerre à Rome. La prise de Syracuse et le traitement des cités siciliennes avant et après la victoire romaine illustrent particulièrement bien la dureté de l'attitude de Marcellus, à égale distance de la cruauté et de la clémence. Ainsi, si Marcellus prétend se présenter en libérateur de Syracuse, il n'en est pas moins déterminé à ne pas faire de cadeau à la cité et à lui faire subir ce qui lui paraît être la juste rétribution de sa défection. Lorsque les habitants des quartiers de Néapolis et de Tuché se présentent à lui pour lui demander de leur accorder la vie sauve, le général accepte d'interdire l'exercice de toute violence à l'égard des hommes libres, mais livre à la soldatesque les esclaves et la ville entière condamnée à être pillée [19]. Seules les demeures de ceux qui avaient choisi le parti romain furent épargnées, Marcellus estimant que les torts commis envers Rome depuis la défection de la cité pesaient davantage que les bienfaits découlant de l'alliance avec Hiéron II [20]. La ville sentit donc, dans toute sa rigueur les effets de l'exercice du droit de la guerre [21], simple expression de *seueritas* apparemment de la part du vainqueur, *a priori* à l'abri du reproche de cruauté de la part de l'auteur. Nous verrons cependant que faute de pouvoir directement accuser Marcellus de *saeuitia* en cette circonstance, Tite-Live a néanmoins laissé au lecteur attentif des indices susceptibles de donner corps à la légende noire répandue par les Syracusains contre leur vainqueur.

Encore une fois, l'exercice de la sévérité par Marcellus situe donc le personnage à mi-chemin entre Fabius et Scipion, le premier ayant fait preuve d'encore plus de violence lors de la prise de Tarente, tandis que les dispositions à la clémence du second [22] (à l'exception notable de l'épisode d'Iliturgi [23]) sont bien étrangères au comportement du vainqueur de Syracuse. Au demeurant, le silence que l'historien observe sur un épisode rapporté par Plutarque et dont la source serait Poseidonios, où l'on voit Marcellus accorder le pardon à la cité d'Engyon, laisse bien apparaître le souci de Tite-Live de ne pas situer Marcellus du côté de la clémence, instrument suspect permettant aux généraux vainqueurs de développer leur

19. Liv., XXV, 25.
20. Liv., XXV, 31, 4.
21. Liv., XXV, 31, 9.
22. Notamment à l'égard de Mandonios et d'Indibilis, en Espagne (Liv., XXVIII, 34).
23. Liv., XXVIII, 20, 6.

clientèle[24]. On ne retrouve pas non plus chez lui l'indication selon laquelle Marcellus aurait manifesté au Sénat son regret de ne pas pouvoir conserver la Sicile comme province, ce qui lui eût permis de réparer 'l'infortune de tant de citoyens'[25]. En revanche, Tite-Live ne manque pas d'entrer dans le détail de son règlement des affaires de Sicile qui lui donne l'occasion de souligner une nouvelle fois la rigueur du général qui refuse de pardonner ceux qui n'ont accepté de livrer leur cité que sous l'effet de la peur que leur aura inspirée la prise de Syracuse[26].

Il importe en outre de relever que le récit de la prise de Syracuse donne également à Tite-Live l'occasion de conférer à son personnage un autre trait catonien, à savoir la simplicité de mœurs qui le met à l'abri de toute cupidité (*auaritia*). Si le pillage de Syracuse est aussi lucratif que l'aurait été la prise de Carthage au moment de son apogée[27], Marcellus ne transporta rien à Rome à des fins personnelles, mais le butin servit seulement à orner la ville et à proclamer la gloire et la majesté de Rome[28].

*Un général républicain*

La stature d'homme d'État que Tite-Live entend conférer à Marcellus en fait encore un représentant de l'ancienne génération d'hommes politiques, plus soucieux de l'intérêt général que de leur propre gloire. Afin d'éviter toute discorde à un moment critique pour l'histoire de Rome, il renonce à exercer la charge de consul pour l'année 215[29]. Présenté comme un excellent général, à l'instar de Fabius, il est loin d'apparaître comme un homme au charisme exceptionnel, comme Scipion, véritable dynaste en puissance. Marcellus échappe ainsi à tout processus d'héroïsation, ce qui permet encore une fois de le classer parmi les figures 'catoniennes' de l'histoire livienne. On ne trouvera pas chez lui le génie fulgurant d'un Alexandre ou de Scipion devant Carthagène ou à Zama. La réussite ne dépend pas uniquement de lui, et Tite-Live ne manque pas de souligner la part prise par son entourage dans la réussite de ses campagnes. C'est ainsi grâce à l'observation opérée par l'un de ses négociateurs pendant une trêve que

24. Plut., *Marcellus*, 20, 3-11. Dion Cassius insiste, quant à lui, sur le caractère débonnaire de Marcellus, incapable de faire preuve de sévérité à l'égard de ses troupes (XV, 31).
25. Plut., *Marcellus*, 13.
26. Liv., XXV, 40, 4.
27. Liv., XXV, 31, 11.
28. Liv., XXVI, 31, 9-10 ; XXV, 40, 1-3 ; Cic., *De signis*, 54, 121.
29. Liv., XXIII, 31, 13-14 ; Plut., *Marcellus*, 12.

Marcellus remarque la moindre hauteur de la tour Galéagra[30] et comprend qu'il est possible d'investir la ville de ce côté là. Chez Plutarque, c'est Marcellus lui-même qui relève ce détail décisif pour la suite des événements[31].

On trouve par ailleurs dans l'évocation de la mort de Marcellus par Plutarque bien des détails, absents chez Tite-Live, trahissant le souci de conférer un statut héroïque au général tombé. Ainsi, selon le biographe de Chéronée, Hannibal aurait-il admiré le cadavre de Marcellus lorsqu'on le lui eut présenté. Il aurait ordonné de recouvrir son corps d'ornements dignes de lui, de le faire brûler, de recueillir ses restes dans une urne d'argent sur laquelle il aurait placé une couronne d'or et fit porter ces restes au fils de Marcellus. En chemin, les porteurs auraient cependant rencontré quelques Numides qui les attaquèrent pour s'emparer du vase. Dans la lutte qui s'ensuivit, les ossements auraient été répandus, et finalement Hannibal aurait renoncé à les retrouver[32]. Plutarque nous rapporte aussi que selon Auguste et Tite-Live (pour ce dernier, l'information est erronée), l'urne aurait bien été remise au fils de Marcellus qui aurait offert à son père de magnifiques funérailles[33] L'historien padouan est, quant à lui, beaucoup plus lapidaire et ne cherche nullement à conférer une stature héroïque à son personnage dans la mort. Selon Tite-Live, Hannibal après avoir trouvé le corps l'aurait simplement fait ensevelir, non sans lui avoir volé son anneau[34]. Il n'y a pas donc ni héroïsation, ni même recours à un simple registre tragique, car Tite-Live ne reprend pas non plus le thème de la privation de sépulture que l'on retrouvera plus tard chez Plutarque. Ce dernier, au reste, à la suite de Poseidonios, confortait la stature héroïque de son personnage en évoquant l'existence, dans le sanctuaire d'Athéna à Samothrace, d'une statue de Marcellus qui portait, selon Poseidonios, l'inscription suivante[35] :

30. Liv., XXV, 23, 10. Même interprétation des faits chez Dion Cassius (Zonaras), 9, 5.

31. Plut., *Marcellus*, 8, 6, 37.

32. Plut., *Marcellus*, 30, 2-3.

33. Plut., *Marcellu*s, 30, 5.

34. Liv., XXVII, 28. Cicéron signale qu'Hannibal aurait offert l'honneur d'une sépulture à Marcellus (Cic., *De sen.,* 20, 75). Dion Cassius (Zonaras) va dans le même sens, et n'évoque pas d'honneurs particuliers rendus à Marcellus par son ennemi (9, 7). Appien indique que le Carthaginois aurait loué la bravoure de Marcellus, aurait ri de ses qualités de général et aurait fait transmettre les ossements du général vaincu à son fils, après avoir brûlé le cadavre (VII, 850).

35. Plut., *Marcellus*, 30, 6.

> Vois ici, étranger, le grand astre de Rome, Claudius Marcellus, né d'illustres ancêtres, sept fois consul ; et sous les lois de Mars, il répandit de nombreux ornements.

De cette héroïsation de Marcellus, il ne se trouve nulle trace chez Tite-Live, bien décidé à classer le tombeur de Syracuse du côté des Fabius et des Catons, et non point du côté des Scipions.

*Les qualités de général. Un général exemplaire ?*

Ferocia

Le témoignage de Plutarque nous apprend que le philosophe Poseidonios d'Apamée avait coutume d'opposer les rôles joués par Fabius et Marcellus pendant la deuxième guerre punique. Voulant sans doute insister sur leur complémentarité, il présentait le premier comme le bouclier de Rome, le second comme son épée. Il ajoutait qu'Hannibal redoutait Fabius comme pédagogue et Marcellus comme un adversaire : le premier l'empêchait de faire du mal, et le second lui en faisait [36]. Tite-Live s'inscrit lui aussi dans une large mesure dans cette tradition qui fait de Marcellus le génie offensif de Rome après la bataille de Cannes, un champion de la *ferocia*, le seul général souhaitant en découdre avec son adversaire punique, et capable de le vaincre. Le point de départ de cette représentation semble bien avoir été la résistance victorieuse de Marcellus à Nola, un événement dont Tite-Live semble à juste titre mesurer l'importance fondamentale au moins sur le plan psychologique [37] :

> Mais que cette victoire ait revêtu une telle importance ou non, ce fut ce jour-là un exploit immense et peut-être le plus grand de cette guerre : ne pas être vaincu par Hannibal s'avéra, en effet, plus difficile que le vaincre par la suite.

À Canusium, en 210, Marcellus remportera une autre victoire contre le Carthaginois, nouvelle illustration de son génie militaire [38]. Il est possible au demeurant que pour caractériser de la sorte son personnage Tite-Live ait choisi parmi les versions qui s'offraient à lui celles qui flattaient davantage la gloire de ce général, et transformé des escarmouches en véritables batailles victorieuses, puisque, en effet, Polybe (selon Plutarque), Diodore et Cornélius Népos insistent sur le fait qu'Hannibal resta invaincu aussi longtemps qu'il fut en Italie [39].

---

36. Plut. *Marcellus*, IX,7.
37. Liv., XXIII, 16, 16.
38. Liv., XXVII, 14.
39. Plutarque, *Comp. Marc et Pelop.*, 31, 7 : « Selon Polybe, Marcellus ne remporta pas une seule victoire sur Hannibal, lequel resta invaincu, semble-t-il, jusqu'à Scipion. Cependant, si nous en croyons Tite-Live, Auguste et Cornélius Népos, et parmi les auteurs grecs, le roi Juba, les troupes d'Hannibal furent à plusieurs reprises vaincues et

Cette ligne offensive est une constante de la représentation de Marcellus dans le récit livien. C'est notamment le cas à Caudium, dans le territoire des Hirpins et des Samnites, que Marcellus met à feu et à sang, suscitant le commentaire des alliés d'Hannibal qui reprochent au chef punique son incapacité à leur venir en aide[40]. C'est aussi ce qui se produit lors de ses nombreuses campagnes en Sicile, puis au moment de l'assaut final contre Syracuse. C'est au demeurant cette même *ferocia* qui le conduira en 208 vers la tragique destination de Vénouse où le vainqueur de Nola et de Syracuse voudra croire en sa capacité de lancer une offensive victorieuse contre son adversaire carthaginois. Marcellus se démarque ici de Fabius, partisan s'il en est de la temporisation, sans cependant être opposé à sa stratégie, qu'il ne critique pas, en effet, à la façon d'un Minucius. Son expérience lui permet d'agir avec la prudence que lui dicte son expérience (*prudentia*), une qualité que lui reconnaît Hannibal[41], même si, étrangement, la trajectoire du personnage le conduira finalement à s'en départir. En réalité, Marcellus et Fabius paraissent plus se compléter que s'opposer. Il n'en reste pas moins cependant que sur le plan stratégique, le tempérament de Marcellus et ses initiatives semblent le rapprocher davantage de Scipion que du Cunctator.

Ce génie stratégique de Marcellus, cette *ferocia*, sont portés par un ensemble de qualités qui semblent autant de promesses de victoires. Marcellus est tout d'abord très réactif (*diligentia*) et son empressement à remplir ses missions est systématiquement mis en valeur et n'a d'égal que sa rapidité. Ainsi, lorsqu'il quitte le commandement de la flotte stationnée à Ostie pour rejoindre l'armée à Canusium et qu'il envoie 1500 hommes assurer la défense de Rome dans le même temps qu'il se rend à vive allure à Canusium[42]; il en va de même pour sa campagne de Sicile, et notamment de sa marche sur Leontium (l'actuelle Lentini) qu'il réussit à prendre grâce à sa rapidité[43], ainsi que pour celle sur Agrigente[44].

L'opiniâtreté (*perseuerantia*) caractérise encore l'action de Marcellus qui parvient à s'emparer de Casilinum à force d'acharnement, alors que Fabius était tout près d'abandonner l'entreprise[45].

---

mises en fuite par Marcellus. » Cf. également Diodore, XXIX, 19, 20 ; Cornélius Népos, *Vie d'Hannibal*, 5 (passage affirmant qu'Hannibal resta invaincu, contrairement à ce que Plutarque avance).

40. Liv., XXIII, 41.
41. Liv., XXIII, 24.
42. Liv., XXII, 57.
43. Liv., XXIV, 30.
44. Liv., XXIV, 35.
45. Liv., XXIV, 19.

L'intelligence (*mens*) et la ruse ne lui font pas non plus défaut, aussi bien lorsqu'il organise la défense de Nola, que lorsqu'il s'empare de Salapia[46], qu'il exploite l'information fournie par l'un de ses soldats relative à la hauteur d'une des murailles ou que, profitant de la trahison d'un banni de Syracuse, il attaque nuitamment la cité absorbée par le festival d'Artémis. Cette fois-ci, le portrait livien de Marcellus semble quelque peu se rapprocher de celui de Scipion, dont l'audacieux coup de force devant Carthagène n'est pas sans rappeler la façon dont Marcellus recourut à l'audace et au stratagème devant Syracuse. Cependant, après ce glorieux épisode, Marcellus, devenu sans doute trop sûr de lui, cherchera à livrer bataille directement à Hannibal, et son emportement brouillon (*temeritas*), bien éloigné des règles de la logique stratégique, le conduiront à la catastrophe de Vénouse.

Le mode de commandement exercé par Marcellus est également fondé sur une discipline qui n'admet pas de discussion. Si Marcellus accepte d'écouter les rescapés de Cannes, il le fait en gardant le contrôle complet de ces troupes, sans aucunement céder à leur pression. Tite-Live ne se fait pas l'écho ici de l'impatience manifestée par le général après le refus du Sénat de répondre positivement aux attentes de ses hommes. La verticalité du commandement est ainsi respectée depuis sa source, le Sénat, jusqu'au simple soldat qui se soumettra aux dures conditions qui lui seront édictées. On notera que l'exercice de cette discipline n'admet pas la moindre ouverture à des séductions susceptibles d'amollir l'ardeur guerrière de la troupe ou de son général. Marcellus, en effet, ne prête à aucun moment le flanc aux accusations de se laisser aller à de quelconque délices de Capoue, alors que Scipion, dans le récit livien, est en butte à de semblables accusations. Plutarque indiquait pourtant que le même reproche avait été adressé à Marcellus[47]. Encore une fois, Tite-Live entend ici caractériser Marcellus de façon à l'intégrer dans la galerie des généraux respectueux du *mos maiorum*, à l'instar de Fabius.

## 2. Les zones d'ombre de Marcellus

Saeuitia *: une légende noire de Marcellus ?*

Malgré toutes ces éminentes qualités, Marcellus n'est cependant pas dépeint à la façon d'un héros irréprochable dans le récit livien. À plusieurs reprises, en effet, Tite-Live laisse transparaître une présomption de cruauté susceptible d'entacher l'action de Marcellus. C'est notamment le cas à Lentini. À en croire le messager parti annoncer la nouvelle à Syracuse, sol-

46. Liv., XXVII, 1.
47. Plut. *Vie de Marcellus*, 27, 3.

dats et civils avaient été massacrés indistinctement ; la population adulte avait péri. Le narrateur dément certes ces informations [48] et précise qu'il ne se serait agi que de l'exécution de 2000 transfuges [49], et que personne d'autre n'avait été tué parmi les soldats, que les biens avaient été rendus à leurs propriétaires [50]. Malgré les démentis apportés par l'historien, l'écho rencontré par ces accusations reste cependant assez fort, compte tenu de l'importance narrative qui lui est accordée. D'autant plus fort qu'une autre tragédie vient peu après frapper les Siciliens, celle du massacre de toute la population d'Enna perpétré traîtreusement dans un théâtre par un centurion par trop zélé, à seule fin de prévenir une possible trahison qui aurait pu mettre en danger la garnison romaine. Le massacre est l'objet d'un assez long développement narratif, où l'historien ne manque pas d'insister sur l'incapacité où se trouvait la population de se défendre [51]. Fait exceptionnel, Tite-Live laisse alors entendre sa voix, pour exprimer ses doutes sur le bien-fondé de cette opération [52] :

> C'est ainsi qu'Enna fut maintenu dans le giron de Rome, au prix d'un crime affreux ou dicté par la nécessité.

Surtout, Tite-Live ne manque pas, immédiatement après, de souligner l'approbation de Marcellus qui livre la cité martyre au pillage de la soldatesque [53] :

> Marcellus pour sa part ne désapprouva pas cette action et laissa à la soldatesque le produit du butin fait à Enna.

Ironie narrative marquée, l'historien rapporte ensuite combien cette boucherie provoqua au contraire un mouvement de défection généralisé :

> Et parce qu'il touchait une ville située au cœur de la Sicile, que cette ville constituait un remarquable rempart naturel, ou encore du fait qu'il s'y trouvait tous les objets consacrés au souvenir de l'enlèvement légendaire de Proserpine, ce massacre fut connu en un seul jour de toute la Sicile ; et parce que l'on estimait que ce n'était pas seulement un séjour humain mais aussi la demeure des dieux qui avaient été profanés par un crime abominable, il se produisit que ceux-là mêmes qui jusque-là avaient hésité à agir ainsi passèrent du côté carthaginois.

L'excuse stratégique est donc balayée par les faits et le massacre cautionné par Marcellus apparaît ainsi pleinement dans le récit comme un crime de guerre, même si l'historien a recouru à quelques ambages pour le faire sentir.

---

48. Liv., XXIV, 30, 3-6.
49. Liv., XXIX, 30, 7.
50. Liv., XXIX, 30, 7.
51. Liv., XXIV, 39, 5-7.
52. Liv., XXIV, 39, 7 : *Ita Henna aut malo aut necessario facinore retenta*.
53. Liv., XXIV, 39, 7.

Au livre XXVI, la description par Tite-Live de la panique que provoque l'annonce de l'attribution à Marcellus de la Sicile comme province est un autre indice de cette légende noire qui a pu dépeindre dans toute son horreur les exactions des armées de Marcellus en Sicile [54] :

> Ce tirage au sort, comme si l'on eût une nouvelle fois pris Syracuse, découragea à tel point les Siciliens qui en attendaient le résultat en présence des consuls, que leurs pleurs et leurs lamentations attirèrent immédiatement le regard des gens et alimenta par la suite les conversations.

Le fait est que le récit livien de la prise de Syracuse présente bien des ambiguités. Même si l'action du consul est présentée sous l'angle de la sévérité, la description qui est faite du pillage de la ville semble plutôt suggérer l'image d'un déferlement de cruauté sur cette dernière [55] :

> La ville fut livrée au pillage à la soldatesque tandis que des gardes étaient apposés aux demeures de ceux qui s'étaient trouvés du côté des troupes romaines : entre autres nombreux exemples hideux de crimes inspirés par la colère et la cupidité (*multa irae, multa auaritiae foeda exempla*), on rapporte le meurtre d'Archimède […]

Cette impression de cruauté, le récit livien cherche certes en atténuer l'impact narratif à plusieurs reprises : mention est ainsi faite par Tite-Live des larmes à la fois de joie et de pitié prêtées au bourreau de la Sicile devant le spectacle de cette ville à sa merci et sur le point d'être livrée aux flammes [56], ou encore ses vaines instructions pour interdire que l'on mît à mort l'astucieux Archimède et la peine du général vainqueur quand il apprend cette dernière (*aegre id Marcellum tulisse*) [57]. Il n'en reste pas moins que les images de violence extrême véhiculées par l'historien contrastent quelque peu avec le portrait que Cicéron ou Plutarque font du personnage au moment de la prise de Syracuse, ces deux auteurs étant surtout préoccupés de souligner l'humanité et la générosité du personnage. Si Cicéron

---

54. Liv., XXIV, 39, 7.

55. Liv., XXV, 31, 9.

56. Liv., XXV, 24, 11 : « On dit que Marcellus versa des larmes, en partie en raison de la joie que lui inspirait son succès, en partie en raison de l'antique gloire qui s'attachait à cette ville ». L'épisode est calqué, à l'évidence, sur l'épisode des larmes versées par Scipion Émilien devant l'incendie de Carthage. Valère Maxime (V, 1, 4) évoque aussi les larmes de Marcellus, en insistant plus que Tite-Live, sur l'humanité du personnage : *leniter sub tam mansueto uictore cecidisti.*

57. Liv., XXV, 31, 10. Diodore, XXVI, 18, 1. Dion Cassius (Tzezes) va jusqu'à affirmer que Marcellus aurait fait exécuter à la hache le responsable de la mort d'Archimède (*Chil.*, 2, 136-149).

insiste sur le fait que la place publique de Syracuse ne connut pas le massacre [58], Plutarque écrit quant à lui que « ce fut à grand peine, bien malgré lui, que Marcellus autorisa l'armée à s'emparer des biens et des esclaves [59] », une tonalité douloureuse bien étrangère à la version livienne [60]. Et un portrait, au demeurant, sans doute très éloigné de la réalité.

Certes, dans la réponse que Marcellus fait aux Siciliens [61], qui l'accusent de s'être montré implacable (*implacabilem*), cruel (*Leontinis crudeliter direptis*) [62], impie (*spoliata deum delubra dis ipsis ornamentisque eorum ablatis*) [63] et capable de cupidité (*bona quoque multis adempta ita ut ne nudo quidem solo reliquiis direptae fortunae alere sese ac suos possent*) [64], le consul se justifie par un long discours au style direct qui marque bien la volonté de Tite-Live de mettre en valeur le souci de Marcellus de respecter le droit de la guerre [65], et le souci de l'intérêt de l'État (*magis rei publicae interest quam mea*) [66]. Cependant la place laissée également aux propos accusateurs des Siciliens ne manque pas de donner corps, dans une certaine mesure, aux accusations de cruauté énoncées contre le général [67]. Si ces dernières ne sont rapportées qu'au style indirect, ce qui donne l'avantage à Marcellus dont l'intervention suit celle des Siciliens et qui se trouve être, quant à elle, l'objet d'une présentation au style direct, plus incisive et donc davantage susceptible de laisser une impression forte aux lecteurs, ces derniers n'en ont pas moins retenu la teneur des allégations siciliennes et peuvent les mettre en relation avec les événements rapportés sans complaisance plus haut dans le récit. Également troublant, la place accordée aux accusations de Titus Manlius Torquatus, qui soutient les Siciliens et reproche au vainqueur de Syracuse de s'être montré trop sévère en détruisant

---

58. Cic., *De signis*, 52, 116. Diodore confirme également que Marcellus aurait ordonné que l'on épargnât la population libre (XXVI, 20,1).

59. Plut., *Marcellus*, 29, 4.

60. Plutarque, dans un autre passage insiste encore sur le fait que les vaincus ont finalement mérité les châtiments qui leur ont été infligés (Plut., 20, 5) : « Si les cités d'Enna, de Mégara ou de Syracuse subirent des traitements indignes, ce fut davantage, semble-t-il, la faute des victimes que de ceux qui les leur infligèrent. » Cf. aussi la *Vie de Fabius*, IV, 1,7.

61. Liv., XXVI, 29, 4 - 30, 10.

62. Liv., XXVI, 30, 4 : « […] Lentini ayant été cruellement pillée […] »

63. Liv., XXVI, 30, 9 : « […] les temples des dieux ayant été dépouillés, et les dieux eux-mêmes et leur apparat arrachés à leur séjour […] »

64. Liv., XXVI, 30, 10 : « Les biens de nombreux citoyens leur furent enlevés de sorte qu'avec ce sol désertique il ne leur était pas même possible en utilisant ce qui restait du pillage de leur fortune de se nourrir et de nourrir les leurs. »

65. Liv., XXVI, 31, 2.

66. Liv., XXVI, 31, 10 : « L'intérêt de la République m'importe plus que le mien propre. »

67. Cet épisode s'étend sur quatre paragraphes (Liv., XXVI, 29-32).

une cité dévoyée par ses derniers maîtres mais qui s'était longtemps montrée une fidèle alliée de Rome sous le règne de Hiéron. Même si la portée des accusations de Manlius est immédiatement atténuée par un commentaire soulignant le fait qu'ils étaient dictés par l'hostilité politique (*ad inuidiam consulis*[68]), le lecteur ne manque pas d'être troublé. Manlius Torquatus symbolise en effet la sévérité (caractéristique de sa *gens*) dans le récit livien et le patriotisme porté à son plus haut degré de pureté. Seulement dix paragraphes plus haut, l'historien avait précisément fait le récit dramatique de la façon dont ce personnage avait refusé d'être de nouveau porté au consulat, comme entendaient le faire les *iuniores* de la centurie Voturia. Dans le passage qui suivait, Tite-Live intervenait directement dans le récit, phénomène extrêmement rare, et chantait l'éloge de Manlius et de son époque qui comptait des dirigeants si rigoureux et si insensibles à l'attrait du pouvoir (*principes grauiores temperantioresque a cupidine imperii*[69]). En outre, le fait qu'en renonçant au consulat pour 210 Manlius ait laissé *de facto* le champ libre à Marcellus qui fut alors élu consul contribue à ôter tout crédit à l'indication pourtant apportée par l'historien lui-même selon laquelle l'accusation dirigée contre Marcellus était inspirée en partie par l'hostilité politique. L'écart souligné implicitement entre Torquatus et Marcellus ne pouvait dès lors manquer de suggérer le début discret d'un divorce de ce dernier personnage d'avec la ligne de comportement traditionnelle des dirigeants romains. La réalité de ce que fut Marcellus est donc sans doute moins douce que celle évoquée par Cicéron et Plutarque, et si Tite-Live a tenu à éclairer son attitude sous le seul rapport de l'antique *seueritas* et de l'application du *ius belli*, il n'en a pas moins donné la possibilité au lecteur attentif d'aller au-delà de cette interprétation[70] et de se poser des questions auxquelles l'évolution du personnage dans la suite du récit allait rapidement répondre.

La réalité de l'action de Marcellus en Sicile fut donc probablement bien différente du tableau presque idyllique que brossent Cicéron et Plutarque lorsqu'ils dépeignent le comportement de ce général en Sicile. Tite-Live n'est pas si indulgent que cela, on le voit, même s'il refuse d'accréditer la thèse de la cruauté en se contentant, notamment pour la prise de Syracuse, de brosser le portrait d'un général sévère, à la Caton, du personnage, alors

68. Liv., XXVI, 32, 5.
69. Liv., XXVI, 22, 14.
70. Plutarque (*Marcellus*, 20, 22) a transformé cette séance de justification au Sénat de façon invraisemblable du point de vue institutionnel puisqu'il la présente comme un véritable procès de Marcellus devant les Pères qui finissent par acquitter l'accusé.

que les témoignages tardifs d'Appien et de Dion Cassius n'hésitent pas à présenter Marcellus sous des traits plus cruels dans cet épisode [71].

Ce traitement du personnage de Marcellus, tout en nuances, en implicites et en réticences peut avoir plusieurs explications, susceptibles de se combiner. Tout d'abord le poids d'une tradition favorable à Claudius Marcellus, dont Cicéron s'est fait le porte-parole. Cette même tradition est peut-être à l'origine de la version selon laquelle Marcellus aurait anticipé la décision du Sénat en échangeant à l'amiable sa province avec celle de son collègue. Certes, on ne peut exclure que les choses se soient passées ainsi, mais ce détail ménage trop bien la réputation de Marcellus, qui se voit ainsi épargner un désavœu officiel du Sénat, pour ne pas être suspect [72]. Cette version arrangée des faits remonte peut-être aux annalistes favorables à ce consul plébéien.

Il faut sans doute également invoquer les contraintes du récit livien de la deuxième guerre punique, cherchant à opposer les Romains, soucieux de respecter les lois humaines et divines, aux Carthaginois, monstres de cruauté et de mauvaise foi. Ce n'est qu'après la bataille du Métaure, avec l'inversion de tendance historique qu'inaugure timidement l'affaiblissement du *metus hostilis*, que ce souci d'atténuer l'écho des cruautés romaines disparaîtra et que les horreurs perpétrées à Locres par Pleminius pourront être ouvertement dénoncées. Mais pour atténuées qu'elles sont dans le récit, on remarquera que les atrocités dont Marcellus s'est rendu directement ou indirectement coupable ne sont jamais entièrement étouffées, ni véritablement cachées : l'historien laisse généralement au lecteur le soin de les deviner ou de les qualifier, sauf pour l'épisode d'Enna où la condamnation de Tite-Live se fait moins discrète. On reconnaît ici le sérieux professionnel de l'historien, sa *fides*, son souci de la vérité, quitte à présenter cette dernière sous la lumière la plus conforme possible à « sa vérité » de l'histoire.

Il convient aussi sans doute se rappeler ici les mots de Crémutius Cordus évoquant le franc-parler de l'historien, un franc-parler qui lui avait valu l'épithète de Pompéien, sans que cela ne lui eût nui en rien. Or il n'était pas anodin de parler de M. Claudius Marcellus, l'ancêtre de l'héritier

71. Dion Cassius (Zonaras), 9, 5 : […] ἄλλους τε πολλοὺς καὶ τὸν Ἀρχιμήδην ἀπέκτειναν. Appien évoque la cruauté en Sicile de Marcellus (V, 4) : Ὅτι Σικελοὶ, καὶ τέως ἀγανακτοῦντες ἐπὶ τῇ ὠμότητι Μαρκέλλου τοῦ στρατηγοῦ [...]. Il est certainement révélateur que Plutarque, qui a pourtant choisi d'insister, dans sa *Vie de Marcellus*, sur la douceur et la clémence de Marcellus à Syracuse, ait choisi, pour marquer la différence de ce dernier avec Pélopidas et Épaminondas, de souligner qu'il avait fait couler du sang après même la prise de la ville (Plut., *Comp. Marc. et Pélop.*, 1). Une remarque que le biographe ne fait pas pour les autres généraux romains.

72. Liv., XXVI, 29, 6.

presomptif du trône impérial, dont la mort, survenue en 23 av. J.-C., devait être encore assez fraîche au moment où Tite-Live écrivait les livres XXV et XXVI qui contiennent le récit de la campagne de Sicile (une référence aux Jeux séculaires de 17 au Livre XXVII [73] laisse penser que les événements de 23 avaient déjà été traités par Tite-Live lorsqu'il composa les livres XXV et XXVI relatifs à la campagne de Sicile de Marcellus). Virgile n'avait pas manqué, quant à lui, d'invoquer de façon très laudative cet ancêtre du jeune Marcellus juste avant d'invoquer l'ombre de ce dernier en des vers célèbres [74] :

> Regarde comme Marcellus s'avance, imposant avec ses dépouilles opimes et, vainqueur, dépasse de la tête tous les hommes. Dans la confusion d'un grand tumulte, ce cavalier affermira l'État romain, il abattra le Punique et le Gaulois rebelle, il suspendra en l'honneur du vénérable Quirinus la troisième armure prise à l'ennemi.

La présence de Marcellus dans le catalogue des héros de Virgile, le lien établi avec son descendant atteste clairement le relief particulier que prenait l'évocation de ce personnage quand l'actualité de l'éclat de son descendant et de sa disparition se faisait encore sentir. Tite-Live ne sacrifie pas à cette mode, à l'évidence, lui qui refuse la version héroïque des funérailles du héros et ne rappelle même pas, ainsi que le fait Virgile, que le consul tombé sottement à Vénouse était celui-là même qui avait remporté les dépouilles opimes. Il est difficile de dire si le caractère feutré de ces critiques résulte uniquement des contraintes littéraires évoquées précédemment ou d'un minimum de prudence sur un sujet délicat. Il semble tout de même que la réputation de *fides*, de franc-parler, de Tite-Live ne soit pas trop exagérée, même si l'on doit reconnaître à ce dernier un certain art de la prudence.

*La prise de Syracuse ou l'erreur tragique de Marcellus.*

À partir de 210, après la prise de Syracuse, les campagnes militaires de Marcellus laissent apparaître une exaltation croissante du personnage qui va passer progressivement de la simple envie d'en découdre (*ferocia*) à une attitude irréfléchie, celle-là même qui le poussera à partir en reconnaissance avec son collègue et l'ensemble de son État-Major pour finalement tomber à Vénouse, victime d'une embuscade dressée par Hannibal et surtout de son agitation. Le fait est que depuis son succès en Sicile, la métamorphose du

73. E. FRÆNKEL, *Horace*, Oxford, 1963 (1957), p. 380-381 ; B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 316-320.

74. Traduction J. PERRET. *Aspice, ut insignis spoliis Marcellus opimis / ingreditur uictorque uires supereminet omnis. / Hic rem Romanam magna turbante tumultu / sistet eques, sternet Poenos Gallumque rebellem / tertiaque arma patri suspendet capta Quirino* (Virgile, *Énéide*, VI, 854-859).

personnage devient progressivement manifeste et ne trouve d'explication que dans le cadre plus large de la conception livienne de l'histoire[75].

Il a été naguère suggéré que l'année de la bataille du Métaure marquait, avec l'affaiblissement du *metus hostilis* induit par la destruction de l'armée d'Hasdrubal, le début d'une nouvelle tendance historique[76]. Rome dès lors tourne progressivement le dos à son passé italien pour s'engager sur la voie de la conquête de l'ensemble du Bassin Méditerranéen et du monde hellénistique. La richesse de ce monde nouveau va petit à petit conduire les Romains à oublier les valeurs du monde catonien, celui du paysan-soldat, vivant à la spartiate. Le goût du luxe (*luxuria*), la soif de richesses (*auaritia*), la recherche de la gloire vont désormais inspirer les généraux romains, même si cette évolution est au début tout au moins très progressive et presque insensible, conformément aux modalités de l'évolution historique décrite par Tite-Live dans sa préface. Dans le récit de ce dernier, Fabius Cunctator incarnait ce passé catonien, Scipion l'Africain le cours nouveau de l'histoire de Rome. Marcellus, quant à lui, on l'a vu, appartient plutôt, par ses qualités premières, à la Rome d'antan. D'où les nombreux rapprochements avec Fabius jusqu'à l'épisode de la prise de Syracuse. Il en va différemment après cet événement, comme si une rupture était alors intervenue, éloignant progressivement Marcellus de Fabius, et le rapprochant quelque peu de Scipion, autre grand personnage référentiel de la dialectique historique à l'œuvre dans l'*Ab Vrbe condita,* incarnant pour sa part la Rome du futur tout en portant en lui, et cela au plus haut degré, les qualités qui avaient fait jadis la supériorité militaire de l'*Vrbs*.

À l'intérieur de ce cadre historique général, à défaut de constituer le grand tournant historique au sein du cycle historique romain décrit par Tite-Live, la prise de Syracuse marquait cependant le moment où Rome allait être contaminée par le germe de la maladie qui l'entraînerait par la suite dans une dialectique tragique dès que la cité commencerait d'étendre sa puissance bien au-delà de l'Italie.

*Marcellus et le goût du luxe (*luxuria*) et des richesses (*auaritia*).*

Un premier commentaire souligne de fait l'importance du butin réalisé à l'occasion de la prise de Syracuse et Tite-Live va jusqu'à affirmer qu'il fut aussi riche que ce qu'on aurait trouvé en prenant Carthage après la bataille de Zama [77]:

> C'est très précisément de cette manière que Carthage fut prise. Le butin y fut sans doute aussi important que ce qu'on aurait pu tirer à grand peine de

75. B. Mineo, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006.
76. *Ibid.*, p. 320 et s.
77. Liv., XXV, 31, 11.

> Carthage si on avait pris la ville au moment où sa puissance égalait celle de Rome.

La référence à la prise de Carthage est ici très lourde de sens, quand on songe que cet événement devait apparaître, aux yeux de beaucoup d'historiens, comme le point de départ du déclin moral de Rome [78]. L'insistance sur l'importance de la prise de guerre est un signal particulièrement fort adressé au lecteur qui connaît la fonction du thème de l'amour des richesses (*luxuria*) dans l'*Ab Vrbe condita*, et le rôle que ce dernier joue dans le développement de la cupidité (*auaritia*) et donc dans le développement des vices qui conduiront à l'effondrement de la République romaine. Il est du reste significatif que Tite-Live insistera de nouveau sur l'ampleur de ces richesses rapportées à Rome dans la description qu'il fait de l'ovation accordée à Marcellus lors de son retour dans l'*Vrbs* [79] :

> Ce fut aussi le défilé des œuvres d'art qui attestaient la longue prospérité et la richesse du royaume, des objets précieux en argent et en or, de la vaisselle et des tissus de prix, des statues célèbres qui faisaient la fierté de Syracuse parmi les cités grecques.

Le butin fait à Syracuse est donc dangereux pour les *mores* romains. La suite du raisonnement se laisse aisément deviner à la lumière des événements qui surviendront bientôt, lorsque Rome, après la bataille du Métaure, s'engagera définitivement en-dehors de la sphère italienne et que le goût pour l'art grec aura stimulé la *luxuria* et donc l'*auaritia* de généraux qui feront bientôt perdre son âme à la cité [80]. Le récit confirmera le bien fondé de ces craintes lorsque, beaucoup plus tard, en 195 av. J.-C., à propos du débat sur l'opportunité d'abroger la *Lex Oppia*, Caton dénoncera les fatales conséquences de la présence des statues syracusaines à Rome qui conduisent celle-ci à mépriser ses dieux d'argile [81]. En reconnaissant du reste un effet pervers au butin fait à Syracuse, Tite-Live ne faisait certes pas

---

78. C'est en particulier le point de vue de Salluste, *Cat.*, X,1 . Cf. R. SYME, *Sallust*, Berkeley, 1964, p. 246 ; P. MCGUSHIN, *Bellum Catilinae*, Leiden, 1977, p. 88-89 ; A. LA PENNA, *Sallustio et la 'revoluzione' romana,* Milano, 1966, p. 48 ; B. MINEO, « La Philosophie de l'histoire de Salluste et Tite-Live », dans *Caesarodunum, actes du colloque de Tours de 1996,* Tours, 1997, p. 45-60 ; *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 99-100.

79. Liv., XXVI, 21, 7-10.

80. E. GRUEN (*Culture and National Identity in Republican Rome,* New York, 1992) estime que l'introduction à Rome des dépouilles de Syracuse, selon la logique de Tite-Live, va pousser les Romains au pillage généralisé des richesses profanes comme sacrées, et que les dieux mêmes de Rome finiront par en faire les frais ; Mary JÆGER (*Livy's Written History*, Michigan, 1997, p. 130) reconnaît quant à elle dans l'épisode livien le souci de souligner le fait que Rome allait bientôt devenir la proie de l'influence d'un ennemi conquis et être bien vite victime de tensions internes.

81. Cf. Liv., XXXIV, 4, 4.

preuve d'originalité mais choisissait d'amplifier un thème sans doute d'origine catonienne dont on trouve en tout cas la trace chez Polybe : celui-ci considère en effet qu'en agissant de la sorte les Romains avaient pris le risque de s'éloigner de la frugalité qui avait fait leur grandeur et qu'ils attisèrent la rancœur des vaincus [82]. Mais pour lors, il ne s'agit, dans le texte livien, que d'une contamination, et le mal ne pourra véritablement commencer à se faire sentir et à se développer continûment qu'après la bataille du Métaure et le passage consécutif en Afrique de l'armée de Scipion.

*Marcellus philhellène malgré lui*

Continuant d'évoquer les conséquences de la prise de Syracuse par Marcellus en 212, Tite-Live soulignait que ce fut à ce moment-là que le monde romain fut comme contaminé par « un agent » étranger, en s'ouvrant à l'hellénisme et en s'exposant par là même à l'impiété. En plus de l'importance narrative accordée à ce thème, il est intéressant de relever ici la nécessité éprouvée par l'auteur de commencer par justifier l'action du vainqueur, comme s'il importait d'atténuer la responsabilité du personnage. En substance, Tite-Live explique à son lecteur que Marcellus a exposé Rome à une contamination mortifère, mais qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. C'est en cela qu'à la différence de Scipion qui s'élance de toutes ses forces vers les lointains horizons orientaux, il n'est pas à proprement un *dux fatalis* à qui il reviendrait véritablement de changer l'orientation de l'histoire de Rome : Marcellus a encore les qualités de la Rome du passé, mais il va ouvrir la boîte de Pandore. Dans un long commentaire, l'historien commence ainsi par relever comment les affaires de Syracuse avaient été réglées avec loyauté et honnêteté par cette grande figure auréolée de gloire qu'est le général victorieux. Il explique aussi les motivations susceptibles d'atténuer la faute de Marcellus, à savoir sa gloire et la grandeur de Rome. Les intentions sont bonnes, les actes conformes au droit de la guerre [83] :

> Après la prise de Syracuse, après avoir réglé avec une telle loyauté et une telle honnêteté l'ensemble des affaires siciliennes en se proposant de la sorte d'accroître non seulement la gloire mais aussi la majesté du peuple romain, Marcellus fit transporter à Rome les ornements de la ville, les statues, les tableaux dont regorgeait Syracuse, dépouilles prises assurément à l'ennemi et gagnées par le droit de la guerre (*parta belli iure*).

Après ces longues précautions oratoires, l'historien continue en commençant par indiquer un des premiers effets du transfert des œuvres d'art, statues et tableaux, arrachés aux temples des dieux grecs pour être transportés à Rome :

---

82. Pol., IX, 10, 5-9.
83. Liv., XXV, 40, 1-2.

> […] *ceterum inde primum initium mirandi Graecarum artium opera.*
>
> C'est de ce moment-là, cependant, que date le tout début de cette admiration que l'on voua aux œuvres d'art grecques.

L'historien reconnaît donc très explicitement à Marcellus la responsabilité d'avoir introduit à Rome le sentiment d'admiration pour les œuvres d'art grec. Le Marcellus de Tite-Live va donc contribuer *de facto* au développement du philhellénisme, mais sans que rien n'indique dans le texte qu'il partage en réalité ce goût pour la culture grecque, à la différence de Scipion. Pourtant, il existait une version, qui transparaît dans le *De signis* de Cicéron et la *Vie de Marcellus* de Plutarque, où Marcellus nous est dépeint comme un ami de l'hellénisme.

Cicéron, grand admirateur de la culture grecque, évoque ainsi la prise de Syracuse en soulignant l'absence d'esprit de lucre de Marcellus, son désintéressement, son seul souci d'orner sa patrie, et cela sans qu'aucun blâme ne s'attache à son action (Cic., *De signis*, 120) [84] :

> Pour les ornements de la ville, il tint compte des droits de la victoire et du devoir d'humanité : le droit de la victoire, croyait-il était de transporter à Rome beaucoup d'objets susceptibles de l'orner ; le devoir d'humanité consistait à ne pas dépouiller purement et simplement une ville qu'il avait désiré conserver.

Même si l'on comprend que le développement cicéronien doit beaucoup à la volonté d'établir un contraste éclatant entre le comportement du vainqueur de Syracuse et celui de Verrès, il est probable que la différence d'éclairage perceptible dans le traitement de Marcellus par les deux auteurs révèle une opposition entre une attitude philhellène et une autre qui serait plutôt « vieille Rome » ou catonienne, laquelle ne manque pas d'être en accord avec l'esprit de restauration nationale qui caractérise la littérature augustéenne.

Ce même clivage se retrouve encore entre le Marcellus de Tite-Live et celui de Plutarque pour qui le transfert à Rome des œuvres d'art de Syracuse eut pour effet bénéfique de faire la démonstration aux yeux des Romains du raffinement de la Grèce et de les séduire [85].

Le même Plutarque rapporte aussi que Marcellus aurait été accusé à Rome de vivre à la grecque [86], et notamment « de s'être donné un peu

84. Cic., *De signis*, LIV, 120-121.

85. Plut., *Marcellus*, 20-21, 4 et 7. Sur les différences politiques du traitement de cet épisode de Polybe (qui se montre quant à lui sévère) à Plutarque, cf. P. Gros, *Les statues de Syracuse et les « dieux » de Tarente*, 1980, p. 85-114 ; J.-L. Ferrary, *Rome et le Philhellénisme*, Paris, 1988 p. 573-578 ; C. Pelling, *Roman Heroes and Greek Culture*, 1989, p. 199-208 ; J.-E. Bernard, *Historia magistra mortis,* 2002, p. 31 à 39.

86. Plut., *Marcellus*, 27, 3.

d'exercice à la guerre, et de s'en aller désormais aux bains chauds, pour se détendre, comme s'il sortait de la palestre ».

Tout se passe en réalité comme si, dans cette version, le personnage de Marcellus avait été quelque peu façonné sur celui de Scipion, objet de pareilles accusations en 205 portées par les amis de Fabius Cunctator. Or ce motif est ignoré de Tite-Live qui se contente d'évoquer le motif du complot des nobles, soucieux de vouloir prolonger la guerre pour avoir l'occasion de se couvrir de gloire [87]. La suite du texte de Plutarque suggère quant à elle que le peuple appréciait que Marcellus eut ainsi orné leur ville, que les anciens, à l'instar de Fabius Cunctator, voyaient cela d'un mauvais œil, et que Marcellus était fier d'avoir inspiré ainsi le goût des raffinements de la Grèce aux Romains :

> Aussi Marcellus fut-il plus apprécié du peuple, pour avoir embelli Rome d'ornements plaisants et variés, pleins des charmes et des séductions de la Grèce. Mais les vieillards lui préféraient Fabius Maximus, car ce dernier n'avait rien pillé et rien emporté de tel […] Ils reprochaient d'abord à Marcellus d'avoir attiré sur la cité la haine des hommes et même celle des dieux, qui y étaient traînés et promenés en triomphe comme des prisonniers de guerre, puis d'avoir corrompu le peuple, jusqu'alors habitué à faire la guerre ou à labourer, ignorant le luxe et la paresse, tel l'Héraclès d'Euripide :
>
> Rustre et mal dégrossi, mais fait pour les exploits.
>
> En lui enseignant l'oisiveté, le bavardage, le poussant à discourir d'art et d'artistes et à perdre à cela la plus grande partie de la journée. Cependant Marcellus se glorifia de sa conduite même devant les Grecs. « Les Romains, disait-il, ne savaient pas honorer et admirer les beautés et les merveilles de la Grèce ; je le leur ai appris. »

Cet amour de Marcellus pour l'hellénisme, Plutarque l'avait du reste posé dès le début de cette vie comme un des principes de la personnalité de son sujet :

> Marcellus était un guerrier expérimenté, au corps robuste, au bras énergique, doté d'un naturel belliqueux ; dans les batailles, il montrait beaucoup de fierté et de fougue ; pour le reste de son caractère, il était plein de sagesse et d'humanité, passionné de culture et de littérature grecques, suffisamment en tout cas pour respecter et admirer ceux qui y excellaient, car en ce qui le concerne, ses occupations l'empêchèrent de s'y adonner et de les étudier autant qu'il l'aurait désiré.

Plutarque a-t-il inventé ce motif du philhellénisme de Marcellus, qui ne se retrouve nulle part ailleurs ? C'est possible, mais nullement certain. De fait, un autre motif, celui des larmes de Marcellus devant l'incendie de Syracuse, très rapidement mentionné par Tite-Live [88] et développé avec da-

87. Liv., XXVII, 21, 3.
88. Liv., XXV, 24, 11.

vantage de pathétique par Plutarque [89] semble indiquer qu'il existait bien des récits où Marcellus était peint avec les couleurs d'un amateur éclairé de culture grecque, sur le modèle de Scipion.

Tite-Live a donc probablement cherché à limiter la responsabilité de Marcellus dans la contamination de Rome par la culture hellénistique, en en faisant un promoteur de l'hellénisme malgré lui, à la différence de ce qu'on observe dans le traitement du personnage par Cicéron et par Plutarque. Si tel a bien été le cas, plusieurs hypothèses, non exclusives les unes des autres, sont envisageables. On retrouve au reste ici les mêmes explications possibles que celles évoquées plus haut à propos de la *saeuitia*. Marcellus devait fondamentalement rester du côté de la Rome italienne, à l'instar de Fabius, et son aspect 'scipionique' ne pouvait être que limité [90]. Mais il est également tentant de penser qu'un ancêtre du jeune Claudius Marcellus, héritier politique d'Auguste, qui eût ouvert Rome aux séductions de l'orient hellénistique ait pu constituer un motif un peu trop sulfureux aux yeux de Tite-Live, encore sensible à l'écho pas si lointain de la lutte ayant opposé l'Italie d'Octave à l'Orient de Cléopâtre et d'Antoine. Sans taire l'impact de l'action de Marcellus sur le développement de l'hellénisme à Rome, l'historien aurait choisi de faire preuve de prudence, ou de tact, en drapant son personnage dans de nobles principes catoniens.

*Impiété et témérité de Marcellus : la tentation de l'héroïsme.*

La sévérité de Tite-Live à l'égard de Marcellus semble en réalité surtout marquée à propos de l'exemple d'impiété que constitua la profanation des temples syracusains.

> C'est là le point de départ de ces pillages sans frein et sans distinction des édifices sacrés et profanes. Cette passion finit du reste par se porter contre les dieux de Rome, à commencer par le temple même que Marcellus avait remarquablement orné [91].

Le Marcellus de Tite-Live n'est cependant pas caractérisé d'un bout à l'autre du récit livien comme un impie, un nouveau Claudius Pulcher que l'historiographie romaine avait rendu responsable de la défaite navale de Drepanum en 249. Ce n'est qu'à partir de la prise de Syracuse que les signes se multiplient des difficultés du général à honorer le contrat passé

---

89. Plut., *Marcellus*, 19, 2.

90. La position politique de Claudius Marcellus est généralement interprétée comme étant favorable à celle de Fabius : cf. H. H. SCULLARD, *Roman Politics*, Oxford, 1951, p. 58-68 ; J. BRISCOE, « The Second Punic War », dans *Cambridge Ancient History*, VIII, Cambridge, 1989, p. 70-72.

91. Liv., XXV, 40, 2-3 : [...] *licentiaeque hinc sacra profanaque omnia uolgo spoliandi factum est, quae postremo in Romanos deos, templum id ipsum primum quod a Marcello eximie ornatum est, uertit*.

entre les hommes et les dieux (*pax deorum*). La seule référence à ses scrupules religieux (*religio*) pour la période antérieure à cet événement nous renvoie aux Ides de mars 215, date à laquelle Marcellus avait été élu consul suffect pour remplacer Lucius Postumius. Mais un coup de tonnerre s'étant fait entendre au moment où il entrait en charge, l'élection fut annulée par les augures, et Marcellus ne fit aucune difficulté pour se démettre[92].

La condamnation de l'impiété de Marcellus à Syracuse est au demeurant confirmée par une autre référence à ce personnage au Livre XXVII, au moment de la prise de Tarente par le *Cunctator* en 209. Arrivé à ce point de son récit, Tite-Live saisissait l'occasion d'établir une comparaison très suggestive entre l'attitude de Marcellus à Syracuse et celle de Fabius à Tarente en 210. Alors qu'aucune nécessité narrative ne le poussait à le faire, l'historien soulignait alors la plus grande clairvoyance du Cunctator qui, à la différence de Marcellus en Sicile, choisissait de laisser leurs dieux irrités aux Tarentins[93] :

> Mais Fabius se montra plus avisé [que Marcellus] en s'abstenant de toucher à ce butin ; au greffier qui lui demandait ce qu'il voulait qu'on fît des statues colossales – il s'agit de dieux, chacun représenté dans l'attitude qui lui est propre, dans la posture de combattants – il donna l'ordre d'abandonner aux Tarentins leurs dieux en colère.

Il est d'ailleurs probable que pour mieux souligner l'impiété de Marcellus, Tite-Live ait en réalité exacerbé le contraste entre les deux généraux, en prétendant que Fabius, à la différence de Marcellus, n'aurait pas touché aux œuvres d'art (16, 8), alors que Strabon et Plutarque attestent le contraire[94] et notamment que le *Cunctator* fit emporter à Rome la statue colossale d'Héraklès en airain, œuvre de Lysippe, qu'il plaça au Capitole et à côté de laquelle il installa sa propre statue équestre de bronze. C'est en accusant de la sorte le contraste entre l'attitude des deux hommes que l'historien pouvait donner toute sa valeur emblématique au traitement des œuvres d'art par Marcellus et construire avec plus de netteté l'opposition entre la phase historique italienne représentée dans le récit par Fabius et celle tournée vers l'orient hellénistique dont Marcellus et bientôt Scipion allaient encourager le développement.

Ce rappel de l'impiété syracusaine de Marcellus intervenait au demeurant peu de temps avant l'évocation de la consécration brouillonne du

---

92. Liv., XXIII, 31, 13-14.

93. Liv., XXVII, 16, 8. Dans l'édition de la CUF, P. JAL traduit *maiore animo* par « un plus grand désintéressement », ce qui ne présente guère de sens pour ce passage qui vise à rappeler l'erreur de jugement commise par Marcellus ainsi que ses funestes conséquences.

94. Strabon, VI, 3, 1 ; Plut., *Fabius*, 6.

temple de Virtus et d'Honos. Ce dernier avait été voué à l'époque de la victoire de Clastidium en 222. Quatorze ans après, il n'est toujours pas dédié et Marcellus est de ce fait retenu par des scrupules religieux à Rome. Les augures ayant fait remarquer qu'il n'était pas régulier de dédier un temple à deux divinités, on s'empressa (*adproperato opere*) de construire un deuxième temple que Marcellus ne voua pas directement. Même si Tite-Live ne commente aucunement cet épisode et laisse au lecteur le soin de relever la légèreté du comportement du consul, son silence est éloquent et l'importance narrative accordée à l'évocation de l'affaire [95] laisse pressentir le danger que fait peser sur Rome une éventuelle rupture de la *pax deorum*. Il est vrai que le lecteur ne peut manquer d'établir le lien entre les deux passages qui lui permettent de fait de préciser cette représentation de la transformation en cours d'un Marcellus de plus en plus en proie à la précipitation et à l'approximation dans la façon dont il s'acquitte désormais de ses devoirs religieux, une représentation qui tranche avec celle du Marcellus d'avant la prise de Syracuse. Tout se passe en réalité comme si l'on assistait à une métamorphose progressive du personnage, dont la *ferocia* semble progressivement se muer en *temeritas* dans le même temps que s'affirme son impiété, encouragée par sa croissante exaltation. L'historien semble de fait avoir placé son personnage sur la trajectoire tragique qui le conduira à Vénouse, selon la même logique que celle qui avait conduit Flaminius à Trasimène. Dans les deux cas, les dieux irrités aveuglent le consul dont le comportement est de plus en plus caractérisé par l'imprudence et la précipitation (Flaminius, tout à sa hâte de livrer combat, s'engage dans le défilé de Trasimène sans avoir envoyé d'éclaireurs, de la même façon que Marcellus s'engage avec son collègue et l'ensemble de l'État-Major dans le défilé de Vénouse, en exposant ce petit groupe armé aux traquenards d'Hannibal).

Les choses finissent de se préciser au moment du départ pour la funeste expédition. De même que Flaminius, qui avait quitté Rome en catimini, sans avoir célébré les Féries Latines [96] n'avait pas voulu tenir compte de sinistres présages au moment où il donnait le signal du départ (le porte-enseigne n'était pas parvenu à arracher l'étendard du sol, le consul lui-même avait été désarçonné et était passé par-dessus son cheval [97]), de la même façon Marcellus néglige de tenir compte de l'inquiétude des haruspices qui ont obtenu des résultats contradictoires de l'observation du foie des victimes sacrificielles, le premier viscère ne présentant pas de protubérance, le second en possédant une, mais hypertrophiée [98]. Là encore, l'attitude de Marcellus

95. Liv., XXVII, 25, 6-10.
96. Liv., XXI, 63, 5.
97. Liv., XXII, 3, 11-13.
98. Liv., XXVII, 26, 14.

offre un contraste marqué avec celle de Fabius après la prise de Tarente où l'historien n'a pas manqué de présenter un récit détaillé de la façon dont ce dernier général avait réussi à échapper au piège qui lui avait été tendu par Hannibal à Métaponte. À la différence du vainqueur de Syracuse, Fabius avait tenu compte des présages défavorables donnés par les oiseaux, puis de l'avis de l'haruspice, qui, après avoir sacrifié sa victime, avait invité Fabius à se méfier d'une ruse et d'un piège tendu par l'ennemi.[99]

Seulement dix chapitres plus loin, Marcellus se montrait tragiquement désinvolte devant le résultat confondant du sacrifice accompli par les haruspices. Encore une fois, le lecteur ne pouvait pas manquer d'établir une comparaison. La leçon de morale religieuse était explicite et permettait encore une fois de rendre compte de la tragédie de Vénouse. En même temps, il devenait clair que Marcellus cessait d'être mis sur un pied d'égalité avec Fabius, comme l'historien avait encore pu le faire explicitement lors de l'élection conjointe des deux personnages[100] en 214. Entre-temps, la prise de Syracuse était intervenue, et Tite-Live avait choisi dès lors d'accuser la déviation progressive de la trajectoire suivie par Marcellus, toujours plus éloignée de celle de Fabius, le dirigeant romain, qui, dans le récit livien de la deuxième guerre punique, incarne au plus près les valeurs cardinales de la Rome d'antan, celle que les Catons ne devaient avoir de cesse de regretter avec nostalgie. Aveuglé par les dieux qui semblent vouloir lui faire expier les sacrilèges commis à Syracuse, Marcellus avance quant lui à tombeau ouvert vers sa destruction. Convaincu qu'il est le seul capable de vaincre Hannibal, Marcellus cesse d'incarner le monde des valeurs collectives de Caton pour céder à la tentation héroïque d'un Scipion. Se rendant de la sorte coupable d'ὕβρις[101], il cherche à accrocher Hannibal en prenant de plus en plus de risques, que ce soit à Numistro[102], en 210, ou l'année suivante à Canusium, en Campanie[103]. À Vénouse, le personnage est arrivé au terme de son parcours tragique où le conduisent les dieux : après avoir commis l'imprudence de ne pas tenir compte des mauvais présages, Marcellus part à l'aveuglette vers son rendez-vous avec son destin[104]. Sa *ferocia* s'est définitivement changée en *temeritas* (aveuglement), ultime châtiment que les dieux ont réservé au sacrilège de Syracuse. Une fin dé-

99. Liv., XXVII, 16.
100. Liv., XXIV, 9, 7.
101. Cf. l'analyse remarquable de J.-E. BERNARD, *Le Portrait chez Tite-Live*, Bruxelles, 2000, p. 321-325.
102. Liv., XXVII, 2.
103. Liv., XXVII, 12.
104. Liv., XXVII, 28, 33.

concertante, souligne Tite-Live, pour un général pourtant expérimenté et âgé, qui, par sa légèreté mit en danger la République [105]. Une aberration qui devait renvoyer implicitement le lecteur à l'idée d'un Marcellus aveuglé et châtié par les dieux pour son impiété, sur le modèle offert par Flaminius.

L'analyse de la figure de M. Claudius Marcellus révèle donc encore une fois l'extraordinaire richesse et subtilité de l'écriture livienne. À l'évidence, les contours du portrait que Tite-Live brosse du vainqueur de Syracuse résultent de choix complexes dont la finalité première est de projeter sur le héros l'éclairage précis susceptible de mettre en valeur son rôle au sein de la dialectique livienne de l'histoire. À cet égard, le traitement que Tite-Live a réservé au portrait de Marcellus est typique de la façon dont sont dépeints les grands généraux de l'*Ab Vrbe condita*. De fait, chacun d'entre eux doit illustrer le degré d'accomplissement des qualités qui permettent ou compromettent la grandeur de Rome à son époque. Ils servent ainsi de véritables marqueurs temporels et permettent de la sorte au lecteur de comprendre l'orientation des destins de la Ville au point précis où il est parvenu dans le récit. Pour ce faire, en plus des procédés classiques de caractérisation (portrait en action, discours, caractérisation objective, commentaires narratifs [106]), Tite-Live recourt au procédé de la comparaison biographique, selon les principes des vies parallèles. Chaque personnage se trouve ainsi défini par rapport à un autre ou à plusieurs autres. Ainsi le rôle de Marcellus ne se peut-il comprendre, dans le récit livien, que par rapport à celui du Cunctator et, dans une moindre mesure, par rapport à celui de l'Africain. Fondamentalement, les deux tendances qui s'opposent au sein d'un individu se confondent avec celles qui traversent la dialectique livienne de l'histoire de Rome : l'une tend vers l'expression du génie collectif, républicain, de Rome, l'autre est marquée par la tentation de l'héroïsme, toujours entachée de péril. De ce point de vue, la tension historique qui caractérise l'époque de Tite-Live, soucieuse de trouver le « remède » aux malheurs du temps en retournant aux valeurs collectives nationales après avoir succombé aux forces centrifuges caractéristiques de la fin de la République, semble constitutive du tissu narratif même dont sont faits les héros liviens. Marcellus illustre parfaitement cette problématique et porte en lui la même tension. Celui-ci possède de fait les traits d'un homme à l'ancienne, répondant sur le plan politique et moral aux canons de l'éthique catonienne. Cette figure

105. Liv., XXVII, 27, 11. Même analyse chez Polybe, qui disserte longuement sur l'incroyable légèreté de Marcellus, sur le fait qu'il se soit comporté en novice et sur son irresponsabilité (Pol., X, 5, 32, 1-7). Le même thème est repris par Plutarque (*Marcellu*s, 38, 6).

106. J.-E. BERNARD, *Le Portrait chez Tite-Live*, Bruxelles, 2000.

n'est cependant pas monolithique et présente de façon très nuancée des zones d'ombre importantes. Le fait est que Claudius Marcellus se trouve être celui qui, malgré lui, favorisera l'émergence d'un monde nouveau, celui des condottieri, que l'Africain portera véritablement sur les fonts baptismaux, et qui sera caractérisé par une hellénisation mortifère de Rome et l'abandon de l'idéal civique au profit d'une éthique individualiste et héroïque. Les raisons pour lesquelles Tite-Live n'a pas retenu la thèse d'un Marcellus résolument philhellène sont certainement multiples. Aux préoccupations méthodologiques de l'historien, soucieux de respecter les données essentielles relatives à son sujet, s'est ajouté le dessein de le situer dialectiquement avant le grand tournant emprunté par Rome sous la conduite du vainqueur d'Hannibal ; mais il est également possible que les nuances du portrait livien soient la manifestation d'une prudence de bon aloi, qui n'est pas cependant allé jusqu'à faire disparaître ces zones d'ombre, preuves du souci livien de trouver le canal permettant de dire les faits les plus délicats (le débat sur le titre d'Aulus Cornélius Cossus illustre encore cette attitude [107]) malgré un contexte défavorable. À cet égard, l'exemple offert par le traitement livien de la figure de Claudius Marcellus nous permet de mieux comprendre les caractéristiques de cette liberté d'allure (*fides*) que Crémutius Cordus reconnaissait à Tite-Live [108].

Bernard MINEO
Université de Nantes
36, rue Ampere
44 100 Nantes
FRANCE
bernard.mineo@univ-nantes.fr

---

107. Aulus Cornelius Cossus aurait, selon Tite-Live, été tribun militaire lorsqu'il aurait emporté les dépouilles opimes en 437, en tuant Lars Tolumnius. L'historien se montre embarrassé en rapportant le témoignage d'Auguste, lequel avait affirmé avoir lu le titre de consul sur la cuirasse du personnage tandis qu'il restaurait le temple de Jupiter Feretrius en 32. La controverse était délicate dans un contexte où le *princeps* entendait refuser en 27 les dépouilles opimes à Licinius Crassus pour avoir tué le chef bastarnien Deldo en 29, en faisant valoir le fait que le général n'avait pas combattu sous ses propres auspices, mais sous les siens. Sur la nature de la controverse, et pour une bibliographie sur le sujet, cf. B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 173-175.

108. Tacite, *Annales*, IV, 34. Sur la liberté de propos de Tite-Live, et plus particulièrement sur le pompéianisme de l'historien, cf. B. MINEO, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 112-134.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 259-317.

# THE AUGMENT USE IN *ILIAD* 6: AN EVIDENTIAL MARKER? *

*Résumé.* – Cet article traite de l'emploi et de l'omission de l'augment dans le chant 6 de l'*Iliade*. Dans notre recherche, nous ne tiendrons compte que de formes assurées par la métrique. Nous commençons donc par préciser les critères utilisés pour déterminer quelles formes sont indubitables d'un point de vue métrique, et nous les appliquons au chant précité. Ensuite, nous discutons des formes douteuses. Pour trancher sur ces formes (simples ou composées), nous utilisons la méthode dite « de Barrett et Taida », qui veut que les formes douteuses du point de vue de l'augment peuvent être analysées en les comparant aux formes assurées par la métrique de même paradigme. Le corpus de formes ainsi obtenu servira de base à l'analyse, que nous divisons en trois parties: morphologique, syntaxique et sémantique. Pour terminer, nous tentons d'analyser les résultats avec la théorie de l'« évidentialité », c'est-à-dire du marquage linguistique de la source d'information.

*Abstract.* – This article discusses the augment use and absence in *Iliad* 6. In our research, we will only use forms that are confirmed by the metre. We therefore start by outlining which criteria are used to determine a metrically secure form and apply them to *Iliad* 6. Then we discuss the forms in which there are still doubts. To decide

* This article is part of an ongoing investigation into the meaning, origin and use of the augment in Early Greek prose and poetry. We would like to thank Professors Mark Janse and Giovanbattista Galdi (Universiteit Gent), Professors Eugen Hill and José Luís García Ramón (Universität zu Köln), Professors Andreas Willi (Oxford) and James Clackson (Cambridge), Dr. Michael Frotscher, Dr. Antje Casaretto, Dr. Daniel Kölligan (Universität zu Köln), Dr. Peter-Arnold Mumm (LMU München), Dr. Philomen Probert and Dr. Wolfgang de Melo (Oxford), Dr. Klaas Bentein and Dr. Joanne Stolk (Universiteit Gent) and all the participants of the 21st LIPP Symposium in Munich on July 2nd 2014, of the *More Hitches in Historical Linguistics* Conference in Ghent on March 16th 2015, of the *International Conference on Historical Linguistics* in Naples on July 27th 2015, of the DiaLING presentation held in Ghent on November 15th, 2016, of the research seminar in Cologne on December 15th, 2016 and of the Philological Seminar in Oxford on May 23rd, 2017 for their questions, input, criticism and feedback. Lastly, our thanks go to the anonymous reviewers who helped in improving and editing this article. The article was made possible by a fellowship BOF.PDO.2016.0006.19 of the research council of the Universiteit Gent (BOF, *Bijzonder Onderzoeksfonds*), by a travel grant V426317N for a research stay in Oxford and by a postdoctoral fellowship 12V1518N, both granted by the FWO Vlaanderen (*Fonds voor Wetenschappelijk Onderzoek Vlaanderen*, Science Foundation Flanders).

on those forms (both simplex and compound forms), we use the "Barrett - Taida method", which states that forms with doubtful augmentation can be analysed by comparing them to the metrically secure forms of the same paradigm. The corpus of forms that is thus obtained, will be the basis for the analysis. We divide the analysis in three parts: morphological, syntactic and semantic. At the end, we try to analyse the results with the theory of "evidentiality", the linguistic marking of information source.

## 1. Why this chant / work?

*Iliad* 6 provides us with a representative corpus of 529 verses with both emotional and narrative passages: besides the omnipresent battle scenes, it is one of the most emotional ones in the entire *Iliad*, as it contains the Farewell between Hektor and Andromakhe and the little Astyanax who was scared by Hektor's flashing helmet. The chant also contains the legendary encounter between Glaukos and Diomedes, who in spite of them being enemies find out that they share a common history of guest-friendship and decide to exchange their battle gear and agree not to engage in battle anymore. It thus offers a corpus of different passages and tenses that allows us to assess the previous theories on the augment (of which some were unfortunately sometimes rather "eclectic" in their choice of passages and examples), and will inevitable have some exceptions as well.

## 2. Metrically secure forms

The prototypical hexameter has the following structure:

— ⏕ // — ⏕ // — ⏕ // — ⏕ // — ⏕ // — ⏒

1a 1b 1c 2a 2b 2c 3a 3b 3c 4a 4b 4c 5a 5b 5c 6a 6b

In determining "word end", we consider enclitics to be part of the word after which they appeared [1]. The following criteria will be used to determine the metrical guarantee of a transmitted verb form with or without augment (the criteria are listed in order from validity and applicability, starting with the formal and then proceeding to the metrical ones).

1. See H. AHRENS (1852, p. 200), B. GISEKE (1864, p. 127), W. MEYER (1884, p. 980), P. MAAS (1923, p. 30-31), H. FRAENKEL (1960), M. WEST (1982, p. 37), B. SNELL (1982, p. 68), R. NÜNLIST (2000, p. 112), I. TAIDA (2007, p. 9), S. OSWALD (2014, p. 421); E. O'NEILL (1942) struggled with this problem, as he stated on page 109 that enclitics did not belong to the word, but on page 110 wrote that word and enclitic formed a bigger conglomerate.

1. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite creates an unmetrical verse: most metrically secure (un)augmented verbal forms are placed in a position in the verse where the augment cannot be added or removed without violating the metre.

2. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite requires the elision of the dative plural ending of consonant stems in -σι/ -ψι/-ξι [2].

3. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite requires the elision of the dative singular ending in -ι [3].

4. As a word final -υ is *never* elided [4], (un)augmented forms are secure, if the opposite requires such an elision.

5. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite requires the elision of the unelidable short -α ending in monosyllabic pronouns and articles, which cannot be elided [5].

6. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite requires the elision of the unelidable short -ο in monosyllabic articles and prepositions, which cannot be elided [6].

7. The presence of the augment is also guaranteed, in those verb forms that would otherwise yield a short monosyllabic verb form, regardless of the fact whether the verb form appears before the caesura or at the end of the verse or not (cf. *infra*) [7].

8. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite requires the violation Hermann's Bridge: this bridge states that there cannot be a word end

---

2. J. LA ROCHE (1869, p. 76, 80), I. BEKKER (1872, p. 22-23), D. MONRO (1891, p. 349-350), P. MAAS (1923, p. 27), P. CHANTRAINE (1948, p. 86), R. WACHTER (2000, p. 74).

3. C. GRASHOF (1852, p. 11), J. LA ROCHE (1869, p. 76, 80, but see p. 125-129), I. BEKKER (1872, p. 22-23), D. MONRO (1891, p. 349-350), P. MAAS (1923, p. 27), P. CHANTRAINE (1948, p. 86), R. WACHTER (2000, p. 74); there are only 19 exceptions in the entire Homeric corpus, the list of which can be found in J. LA ROCHE (1869, p. 125-129)

4. F. SPITZNER (1816, p. 167), R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 230-240), D. MONRO (1891, p. 349-350), P. MAAS (1923, p. 27), E. SCHWYZER (1939, p. 403), P. CHANTRAINE (1948, p. 85-86), W. J. W. KOSTER (1966, p. 45), D. KORZENIEWSKI (1968, p. 24), R. WACHTER (2000, p. 74-75). The elision of -υ was not discussed in J. LA ROCHE (1869), which means that he had not found any instances in which it occurred.

5. R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 239), E. SCHWYZER (1939, p. 403), W. J. W. KOSTER (1962, p. 45), M. WEST (1987, p. 13).

6. R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 239), D. MONRO (1891, p. 349), E. SCHWYZER (1939, p. 403), W. J. W. KOSTER (1962, p. 45), M. WEST (1987, p. 13).

7. J. WACKERNAGEL (1906, p. 147-148), A. MEILLET (1903, p. 92-93; 1908, p. 97-104; 1913, p. 94, 104-105; 1937, p. 243), K. BRUGMANN (1916, p. 13), H. JACOBSOHN (1927, p. 263), E. SCHWYZER (1939, p. 651), G. BONFANTE (1942, p. 104-105), P. CHANTRAINE (1948, p. 482), B. MARZULLO (1952, p. 41), K. STRUNK (1967, p. 275, 1987), I. HAJNAL (1990, p. 53), O. SZEMERÉNYI (1990, p. 322; 1996, p. 297) and recently also P. MUMM (2004, § 1, without reference to J. Wackernagel). J. Wackernagel showed that a similar evolution occurred in Armenian and Middle Indic.

between 4a and 4b, and is one of the strictest bridges in epic poetry, with very few exceptions (about 0,3 %) [8].

9. An augmented or unaugmented form is considered secure, if the opposite would create a caesura at the end of the third foot: bipartite hexameters were avoided; as this had been noted already at least as early as Varro, it is sometimes called "Varro's Bridge" [9].

10. The presence or absence of an augment is secure, if the opposite would yield a spondaic fifth foot: only 2 to 3% of the verses have a spondee in the fifth foot (and spondaic fifth feet with a word end at the end of the foot are avoided) [10].

11. The presence of the augment is secure, if the opposite requires the creation of monosyllabic verb forms (short and long) before the caesura [11].

---

8. G. Hermann (1805, p. 692-693; 1817; p. 213 [*caesura quarti trochaei*] *rarissima est et studiose vitatur*), F. Spitzner (1816, p. 9-12), J. Van Leeuwen (1890, focusing on the exceptions), D. Monro (1884, p. lxxv; 1891, p. 340), T. Allen & E. Sikes (1904, p. 15-16, mentioning the exceptions), S. Bassett (1919, p. 372), E. O'Neill (1942, p. 170-171), D. Korzeniewski (1968, p. 30-34), R. Beekes (1972), B. Snell (1986, p. 13-16), M. West (1982, p. 36-38; 1997, p. 222-225), H. Barnes (1986), M. Van Raalte (1986, p. 97-98), C. Sicking (1993, p. 73-79), R. Nünlist (2000, p. 112), F. De Decker (2016, p. 40; 2017, p. 60-61).

9. E. Gerhard (1816, p. 127-128), J. Voss (1826, p. 63 with some examples in epic Greek, such as *Iliad* 15, 18; *Odyssey* 10, 58 and *Homeric Hymn to Demeter* [HH 2], 202), H. Ahrens (1852, p. 199-200), K. Lehrs (1860, p. 513), W. von Christ (1874, p. 182, 199), D. Monro (1884, p. lxxiv-lxxv), P. Maas (1923, p. 22), T. Stifler (1924, p. 348), R. Sjölund (1938, p. 64), W. J. W. Koster (1962, p. 70-71), D. Korzeniewski (1968, p. 34), W. Ingalls (1970, p. 1), M. Cantilena (1995, p. 39-40, he also referred to an unpublished MA thesis discussing this topic: M. Marra, *Il problema dell'esametro bipartito*, MA Thesis Università di Venezia, 1992-1993 – *non uidimus*), B. Gentile & L. Lomiento (2003, p. 270, referring to Pseudo-Hephaistion [2nd century AD?] as the author of the metrical prohibition).

10. E. Gerhard (1816, p. 142-147), G. Hermann (1817, p. 220), A. Ludwich (1866, p. 1-23), J. La Roche (1869, p. 84-85), P. Maas (1923, p. 22), W. J. W. Koster (1962, p. 66-68), D. Korzeniewski (1968, p. 30), M. West (1982, p. 37), B. Snell (1986, p. 13-16), M. Van Raalte (1986, p. 37-38), C. Sicking (1993, p. 73-74). For a detailed treatment of spondaic verses in epic Greek, see A. Ludwich (1866).

11. W. Meyer (1884, p. 983) noted that the combination of a dactylic word and a monosyllabic word before the caesura in the third foot was avoided; already C. Hoffmann (1842, p. 20-21) pointed out that it was unusual to end the sentence in the foot before the actual pause. C. Sicking (1993, p. 81) argued that a monosyllabon at the end of a sentence, colon or verse was avoided. In F. De Decker (2016, p. 40-41), this rule was applied to a corpus of epic Greek, namely 7566 verses of the *Iliad* (chants 1, 4, 6, 7, 11, 13, 15, 16, 19, 23 and 24), 5260 of the *Odyssey* (chants 1, 3, 4, 7, 9, 13, 14, 19, 21 and 24) and the entire Hesiodic corpus. The analysis showed that only 9 instances of a monosyllabon at the end of a verse and 13 monosyllabics before a caesura could be found in the *Theogony*; in the *Works and Days*, there were 10 monosyllabics at the end of a verse and 11 before a caesura; in the *Iliad*, there were 126 monosyllabics at the end of a verse and 62 before a caesura; in the *Odyssey*, 78 monosyllables at the end of the verse and 20 before a caesura were attested.

12. As a monosyllabic form is avoided at the end of the verse [12], an augment is secure if the opposite would create a monosyllabic verb form at 6b [13].

13. What applies to the simplex verb form, applies to the compound as well [14]; as such, the transmitted augmented compound verb forms of monosyllabic simplex verb forms can count as secure, i.e. what applies to ἔσχε and ἔφη applies to ἐπέσχε and προσέφη as well.

14. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite leads to the violation of "Gerhard - Wernicke's Law": this law states that if there is word end after spondaic fourth foot, the last syllable should have a long syllable by nature and not by position [15].

15. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite creates an elision before caesura [16].

16. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite leads to a violation of Meyer's first law: this law states that word end is forbidden at 2b or 2c, when the word started in the first foot [17]. This are actually two different laws, which we will call Meyer 1a (prohibition of word end at 2b of a word starting in the first foot) and Meyer 1b (prohibition of word end at 2c of a word starting in the first foot). These laws survive under Meyer's name, but the foundations had been laid (long) before him [18]. Regarding Meyer 1a, earlier scholars, such as Hoffmann and Grashof, had already observed the avoidance of word end at 2b (without restricting the constraint to words starting in the first foot) [19], and, according to the ancient

---

12. We were unable to find out which scholar had first stated this bridge; G. HERMANN (1817, p. 216) already observed that a word end there was dispreferred, but not excluded, when special emphasis was needed. C. HOFFMANN (1842, p. 20-21) catalogued this caesura among the *caesurae minores*, but stated that a caesura in this position was possible, if something spectacular was announced or if the poet spoke about Zeus. See also A. WIFSTRAND (1933, p. 56), R. SJÖLUND (1938, p. 63), B. SNELL (1986, p. 16), H. BARNES (1986, p. 141), M. VAN RAALTE (1986, p. 90), C. SICKING (1993, p. 81), I. TAIDA (2010, p. 253).

13. I. TAIDA (2010, p. 253).

14. J. WACKERNAGEL (1916, p. 148).

15. E. GERHARD (1816, p. 147-157, especially page 147: *igitur vitabant spondeum externa vi, hoc est, positione effectum*), F. WERNICKE (1819, p. 172-173), B. GISEKE (1865, p. 145-147), T. STIFLER (1924), M. WEST (1997, p. 225). As T. STIFLER (1924, p. 342) and M. West noted, it was not F. Wernicke, but E. Gerhard who had made this observation first; the name "Wernicke's law" does injustice to E. Gerhard, and therefore, we decided to use the term "Gerhard - Wernicke's Law".

16. J. LA ROCHE (1869, p. 86, 99), M. WEST (1982, p. 36); but P. MAAS (1923, p. 31), D. KORZENIEWSKI (1968, p. 26-27) and B. SNELL (1982, p. 12) allowed it.

17. W. MEYER (1884, p. 980).

18. See M. CANTILENA (1995) for a detailed history of this law.

19. C. HOFFMANN (1842, p. 22) noted that the caesura at 2b weakened the verse and catalogued this caesura among the *caesurae minores* in the subcategory (*caesurae*) *versum mollientes* and C. GRASHOF (1852, p. 11) noted that an incision after the trochee in the 2nd foot was avoided. In his overview of the different caesurae, G. HERMANN (1817, p. 212) did not discuss caesurae at 2b and 2c, which means that he did not consider word end at this position a possibility. See also M. CANTILENA (1995, p. 34).

skholia, already Nikanor (2nd century AD) mentioned that a caesura at 2b, ἡ τομὴ κατὰ τὸν ἕβδομον χρόνον, was avoided, hence the term "Nikanor's Bridge" [20]. B. Giseke had already stated that a word that started in the first foot should not end at the end of the second foot (be it in spondaic or in dactylic form) [21], and was thus the "founding father" of Meyer 1b. The applicability of these laws to early epic is debated given the fact that there are between 4 and 6 % of exceptions and W. Meyer himself restricted his law to post-Homeric epic (but Hoffmann, Grashof and Giseke applied it to epic Greek as a whole) [22]. In an in-depth study, M. Cantilena addressed Meyer's Law (which he restricted to the prohibition of word end at 2b) and the constraint against word end after the trochee in the 2nd foot. He noted that Meyer 1a (but not 1b) [23] was violated in about 7 % of the verses in the *Iliad* and in 6 % of the verses in the *Odyssey* and that the constraint against word end after the trochee of the second foot was violated in 11 % of the verses in the *Iliad* and in 10 % of the verses in the *Odyssey* [24]. He admitted that 6 % of violations were not much, but nevertheless concluded that the definition "metrical law" was too strong, because some common formulae violated this rule and because the 6 % was very high, when compared with the 0,3 % violations of Hermann's Bridge and 0,08 % of the prohibition of an bipartite hexameter [25]. We, however, believe that 6 % is not that much (com-

---

20. Nikanor stated, according to a skholion, that a word end was rare at the ἕβδομον χρόνον (i.e. the first short of the second foot). See S. Bassett (1919) for an analysis of the ancient grammarians and metricians, and their concepts of the caesurae (p. 362-365 on Nikanor's Bridge).

21. B. Giseke (1864, p. 128-135).

22. W. Meyer (1884, p. 980-981) himself limited the validity of his observations to Alexandrian and Imperial hexametric poetry only, as there were too many exceptions in Homer and Hesiod: he listed 5 violations in the first 100 lines of *Iliad* 1 and 20 in the 828 lines of the *Works and Days*. P. Maas (1923, p. 22) listed Meyer's Bridge under the post-Homeric appearances and B. Gentili & L. Lomiento (2003, p. 277-278) listed "Giseke - Meyer" as post-Homeric (without noting that B. Giseke had applied his law to epic Greek as a whole, including Homer); also M. Cantilena (1995) and S. Oswald (2014) denied the validity of Meyer's Laws for early hexameter Greek.

B. Giseke (1864, p. 128-135) made the discovery. The applicability of the laws to epic Greek in its entirety was accepted by G. Kirk (1966, p. 77; 1985, p. 19), D. Korzeniewski (1968, p. 33-34), M. West (1982, p. 36-38; 1997, p. 222-225), B. Snell (1986, p. 15-16), C. Sicking (1993, p. 78-80), R. Nünlist (2000, p. 113), M. Steinruck (2010), I. Taida (2010, p. 252), F. De Decker (2016, p. 42-43; 2017, p. 62-66).

23. He only wanted to study the (alleged) word end prohibition and therefore did not address the issue of word end at 2c (M. Cantilena [1995, p. 31]: *la mia analisi consente di riesaminare il problema dello zeugma al trocheo secondo sulla basi di dati concreti*).

24. M. Cantilena (1995; the tables are found on pages 30-32); this had also been noted by N. Porter (1951, p. 16), R. Beekes (1972, p. 4-6, without mentioning either B. Giseke nor W. Meyer), H. Barnes (1986, p. 128-129), B. Snell (1986, p. 14). Similar figures were given by C. Sicking (1993, p. 80).

25. M. Cantilena (1995, p. 40-42). The difference in the percentages of observance between Meyer's Law and Hermann's Bridge was also noted by R. Beck (1972, p. 214). Before H. Fraenkel wrote the first version of his colometric analysis, T. Stifler (1924, p. 337) had already noted that a trochaic caesura in the fourth was

pared to the 3 % of spondees and 15 % of exceptions to the digamma). The fact that these rules applied in later poetry is an indication that the tendency was already present in Homeric and Hesiodic epic: the Alexandrians and Imperial epicists fine-tuned and optimised the hexameter, so if they felt that this rule had to be adhered to, it must mean that they considered the rule already valid for Homer [26]. Some scholars even argue that a word at 2b or 2c is forbidden *tout court*, even for words that started in the second foot [27], but we think that it is too broad a formulation, especially since the Imperial epicist Nonnos (5th century AD) had many word ends at 2b [28]. In *Iliad* 6, we have 27 violations of Meyer 1a (5 %), 13 of Meyer 1b (2,5 %) and 7 in which it could be 1a or 1b (1,5 % – depending on whether one reads the augment or not).

17. The avoidance of word end at 2b had been noted before W. Meyer, and can be linked to Hermann's Bridge, which was the avoidance of word end at 4b [29]. Based on Hermann's and Meyer's Laws, H. Fraenkel argued that the ideal verse had a caesura at at 1a/1b/1c/2a, one at 3a/3b, (possibly) one at 4a and finally one at 4c. H. Fraenkel's schema with caesurae would then be a positive reformulation of the two word-end inhibitions at 2b and 4b [30].

18. The absence or presence of the augment is secure, if the opposite violates Hilberg's first principle, which states that if there is a word end at the end of the third foot, the foot should not be spondaic [31] (this can be considered a consequence from the inhibition against bipartite hexameters).

## 3. Metrically insecure forms

The following instances are metrically insecure.

1. An unaugmented verb form preceded by the genitive singular ending in -οιο is insecure, because -ου followed by ἐ- / ἑ- is metrically equivalent to -οιο followed by a consonant and -ου is not always shortened before another vowel [32]; this only

---

avoided, but not in the second foot (i.e. that Hermann's Bridge was observed, but Meyer's Law not). The figures of the bipartite hexameter are found in M. MARRA, *op. cit.*, (n. 9), quoted in M. CANTILENA [1995, p. 40-42] – *non uidimus*.

26. E. O'NEILL (1942, p. 116: "in the inner metrics of the various poets the similarities *enormously outweigh* the differences" – emphasis is ours).

27. As was first stated explicitly (as far as we can tell) by C. GRASHOF (1852, p. 11). The inhibition was mentioned in R. BEEKES (1972, p. 4-6 without mentioning C. Grashof, B. Giseke nor W. Meyer), H. BARNES (1986, p. 127-129), B. SNELL (1986, p. 14).

28. A. WIFSTRAND (1933, p. 73-79).

29. G. KIRK (1966; 1985, p. 19), W. INGALLS (1970), M. CANTILENA (1995, p. 42).

30. H. FRAENKEL (1960), G. KIRK (1966, p. 76-77), H. BARNES (1986, p. 127-129), M. CANTILENA (1995, p. 38-40).

31. I. HILBERG (1879, p. 1-12).

32. In the *Iliad*, the diphthong -ου appears 412 times in hiatus (i.e. before another vowel or diphthong) and is shortened in 275 instances (67%), which means that is not shortened in 33 % of the cases; already D. MONRO (1891, p. 355-356) noted that the long vowel and long diphthongs were the least likely to be subject to shortening, followed by the diphthongs -ευ and -ου, whereas the diphthongs with -ι were shortened much more often than not. R. SJÖLUND (1938) did not distinguish between the -ι and -υ

applies if either of the forms does not violate one of the rules mentioned above; inversely, an augmented verb form preceded by the genitive ending -ου is not secure either; sometimes, both are transmitted, as is the case in *Iliad* 6, 313 where both Ἀλεξάνδροιο βεβήκει and Ἀλεξάνδρου ἐβεβήκει can be found in the manuscripts.

2. An unaugmented verb form preceded by the dative plural ending in -σι of the -*ā*- or -*o*- stems is insecure, because PIE had an ending *-*ōis* as well (the old Indo-European instrumental plural); this only applies if either of the forms does not violate one of the rules mentioned above; it is not certain that the ending -οισι was the older one, as was formerly assumed [33]. In the 2nd declension the ending -οις can continue the old Indo-European instrumental plural *-*ōis* [34], so that a sequence -οισι followed by a consonant as in συλήσειν: Ἕκτωρ δὲ κασιγνήτοι**σι κέλευσε** "[…] to rob [him of his armour]. Hektor ordered his brothers ..." (*Iliad* 15, 545) is metrically equivalent to κασιγνήτοις ἐκέλευσε, and, as the 1st and 2nd declension influenced each other, a Proto-Greek dative plural *-*āis* was created after the -*o*- stems [35], thus rendering -αισι followed by a consonant metrically insecure. In addition, Mycenaean also has dative plural endings in -*o* and -*a* (standing for -*ois* and -*ais*) and -*o i* and -*a i* (standing for -*oihi* and -*aihi* from earlier -*oisi* and -*aisi* with the *s* having fallen out intervocalically and being restored only later) [36].

3. An unaugmented verb form preceded by dative plural ending in -εσσι of the consonant stems is insecure, because this can be elided [37]; this only applies if either of the forms does not violate one of the rules mentioned above.

---

diphthongs, but only noted that the long vowels and diphthongs were shortened less often than the short diphthongs.

33. Almost from the beginning of Indo-European linguistics as a science, the Greek ending -οις was explained as false segmentation from -οισι with elision from the ι before a consonant, see F. Bopp (1835, p. 289, against his earlier opinion that -οις was the old instrumental and equal to Vedic -*ais*), G. Gerland (1860), A. Nauck (1874, p. 244-249), J. Schmidt (1905, p. 4), K. Witte (1913b) and even P. Chantraine (1948, p. 194-196, 201-202; 1964, p. 41) and C. Ruijgh (1958, p. 106-11). In several editions (especially in the 19th century), -οις is printed -οισ' when a vowel follows. K. Witte (1913b) is the most detailed argument for this interpretation. In fairness, most of these scholars did not have the Mycenaean evidence at their disposal.

34. K. Brugmann (1904, p. 397-398), P. Chantraine (1964, p. 40-41), H. Rix (1992, p. 140), B. Fortson (2004, p. 116), M. Weiss (2009, p. 207).

35. K. Brugmann (1904, p. 398), P. Chantraine (1948, p. 201-202; 1964, p. 51), H. Rix (1992, p. 134), M. Weiss (2009, p. 234).

36. E. Vilborg (1960, p. 57), P. Chantraine (1964, p. 40-41), O. Panagl (1976, p. 88-89), A. Bartoněk (2003, p. 167, 188), A. Bernabé & E. Luján (2006, p. 147-148). C. Ruijgh (1958, p. 111-112; 1967, p. 76-79) interpreted both the endings -*o* and -*a* and -*o i* and -*a i* as -*ois* and -*ais*, because in his opinion it would not have been logical that the intervocalic *s* had been restored in the 3rd declension, as in *ti-ri-si* "three" (dative plural), but not in the 2nd declension. A. Bartoněk (2003, p. 167) and A. Bernabé & E. Luján (2006, p. 147) objected to this suggestion, by stating that no in other context the second element of a diphthong was written and that it therefore would be strange why it had happened in that specific inflectional form (although A. Bartoněk did not rule out C. Ruijgh's interpretation altogether). Maybe Mycenaean was at a stage in which the intervocalic *s* in the dative plural of the 3rd declension had been restored already on the force of the datives in -*ksi*, -*psi* and -*ssi* whereas this had not yet happened in the -*ā*- and -*o*- stems?

4. An unaugmented verb form preceded by the final short -α of adverbs, adjectives and nouns is insecure [38]; this only applies if either of the forms does not violate one of the rules mentioned above.

5. An unaugmented verb form preceded by the final -ο of adverbs, verbal endings and pronouns is insecure [39]; this only applies if either of the forms does not violate one of the rules mentioned above.

6. An unaugmented verb form preceded by the final -ε of adverbs, verbal endings, adjectives, nouns, pronouns is insecure [40]; this only applies if either of the forms does not violate one of the rules mentioned above; J. La Roche argued that the dual ending -ε was never elided [41], but this rule is not observed in all manuscripts; as such, we will have to discuss these instances on a case by case basis.

7. An unaugmented verb form preceded by the final -ι of certain adverbs is insecure [42]; this only applies if either of the forms does not violate one of the rules mentioned above.

8. As a short diphthong, a long vowel and a long diphthong could be shortened, when they are not under the ictus, an unaugmented verb form preceded by a word ending in a diphthong, long vowel or long diphthong is not secure (unless by the shortening one the above mentioned metrical rules would be violated); an example is ᾧ δῶκε: if ᾧ does not stand under the ictus of the foot, the sequence ᾧ ἔδωκε would be metrically acceptable as well.

9. Similarly to the instance discussed above, are verb forms preceded by a short closed syllable: if the verb form has a syllabic augment that is followed by a single consonant, the augment is not secure: ὃν ἔθηκε and ὃν θῆκε are metrically equivalent, if ὃν does not stand under the ictus.

10. F. Spohn argued that in case of a caesura at 3b (the so-called trochaic caesura in the third foot), a dactyl is preferred in the second foot, especially if the first foot had been a dactyl as well [43]. J. La Roche went even further and argued that the preferred metrical structure before a caesura at 3b was –⏑ (a trochee) followed by ⏑–⏑ (an amphibrachys) [44]. We believe that "Spohn's Bridge" (as we would dub this rule) is related to the preference of a dactyl in the second foot [45], and the avoid-

---

37. For the possible elision of -εσσι, see J. LA ROCHE (1869, p. 125-129), where all the instances are listed, K. F. KRÜGER (1853, p. 20), D. MONRO (1891, p. 350). R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 236) noted that the elision was possible in the dative plural without distinguishing between the different endings.

38. R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 233-234), D. MONRO (1891, p. 349).

39. R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 234-235), D. MONRO (1891, p. 349).

40. R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 233-234), D. MONRO (1891, p. 349).

41. J. LA ROCHE (1869, p. 76-82, 113).

42. J. LA ROCHE (1867, p. 82), R. KÜHNER & F. BLASS (1890, p. 234), D. MONRO (1891, p. 349-350) listed the instances where it was forbidden; P. CHANTRAINE (1948, p. 85-86) and R. WACHTER (2000, p. 74-75) did not give any details (nor in any of the other cases of acceptable elision). They just stated that *-a*, *-e*, *-o* and sometimes *-i* were susceptible to elision.

43. F. SPOHN (1816, p. 57). See also K. AMEIS (1870, p. 103) and K. AMEIS & C. HENTZE (1900, p. 93).

44. J. LA ROCHE (1864, p. 100-105; 1869, p. 100-109).

45. J. BARNES (1711, p. 93; but on page 420 he argued exactly the opposite), J. VOSS (1826, p. 8-9), J. LA ROCHE (1869, p. 100-109).

ance of two spondees in the first two feet of the hexameter. On the other hand, verses starting with two spondees are attested in 11 to 17 % of the verses, depending on the work or chant [46], so that we cannot speak of a real metrical inhibition or bridge. All instances will thus have to be discussed on a case by case basis. In *Iliad* 6, there are 11 % of double spondees.

## 4. Application of these rules to *Iliad* 6

The verb forms that are secure by the rules under § 2 are called "type A". In *Iliad* 6, the secure forms have their guarantee because of the following factors mentioned above [47]:

1. no unmetrical verses: ῥῆξε (6), φιλέεσκεν (15), ἐξενάριξε (20, 30, 36), βῆ (21), τέκ (22), ἐνήρατο (32), ναῖε (34), ἕλε (35), ἕλ' (38), φοβέοντο (41), ἐξεκυλίσθη (42), ἐλλίσσετο (45), φάτο (51), ἔτρεψεν (61), ἐξέσπασε (65), ἀπίθησεν (102), ἐλελίχθησαν (106), ἔσταν (106), λῆξαν (107), ἐλέλιχθεν (109), συνίτην (120), ἦσαν (121), σεῦε (133), δύσεθ' (136), ἔχε (137), ὀδύσαντο (138), ἦν (140), γένετ' (153), τέκεθ' (154), ὤπασαν (157), ἐδάμασσε (159), πεῖθ' (162), ἔθελεν (165), φάτο (166), λάβεν (166), ἄκουσε (166), ἀλέεινε (167), πέμπε (168), ἠνώγει (170), βῆ (171), ξείνισσε (174), ἱέρευσεν (174), ἐφάνη (175), ἐρέεινε (176), ἐκέλευσε (179), φάτο (185), ὕφαινε (187), εἷσε (189), γίνωσκε (191), κατέρυκε (192), δῶκε (193), τάμον (194), ἀλᾶτο (201), ἔκτα (205 – cf. *infra*), πέμπε (207), ἐγένοντο (210), φάτο (212), ξείνισ' (217), κάλλιφ' (223), ἀπώλετο (223), λαβέτην (233), ἐξέλετο (234), ἵκανεν (237, 242), ἔνεσαν (244), κοιμῶντο (246, 250), ἔσαν (248), ἤλυθε (251), φῦ (253), ὀνόμαζε (253), ἀνῆκεν (256), ἠμείβετ' (263), ἔτρεφε (282), κέκλετο (287), ἀόλλισσαν (287), ἤγαγε (291), ἀνήγαγεν (292), φέρε (293), βῆ (296), ἵκανον (297), ὤϊξε (298), θῆκεν (303), ἠρᾶτο (304), ἔφατ' (311), ἦσαν (315), ἔχ' (319), θέε (320), νείκεσσεν (325), ἔθελον (336), φάτο (342), ὄφελ' (345), τέκε (345), ὤφελλον (350), θῆκε (357), ἠμείβετ' (359), ἵκανε (370), ἔστη (371), ἄκουσε (386), ἦ (390), ἵκανε (392), ἔχεθ' (398), κίεν (399), καλέεσκε (402), μείδησεν (404), φῦ (406), ὀνόμαζε (406), πέρσεν (415), ἐξενάριξε (417), ἐφύτευσαν (419), ἔσαν (421), κίον (422), βασίλευεν (425), ἤγαγ' (426), ἔπλετο (434), ἄνωγεν (444), μάθον (444), ἀριστεύεσκε (460), ὀρέξατο (466), ἐκλίνθη (468), εἵλετο (472, 494), κύσε (474), εἶπεν (475), ἐλέησε (484), ὀνόμαζε (485), ἵκανε (497), δήθυνεν (503), σεύατ' (505), ἐβεβήκει (513), φέρον (514), ὀάριζε (516), ἐκέλευες (519);

3. no elision of dative singular -ι: εἶπε (75), δέξατο (483);

7. no short monosyllabic verb forms: ἔκτα (205), ἀνέσχον (301), ἦ (390), κατέδυ (504);

---

46. In *Iliad* 6, a double spondee is found in 59 of the 529 verses (11 %); in *Iliad* 16 in 101 of the 867 verses (12 %); in *Iliad* 22 in 58 of the 515 verses (11 %) and in *Iliad* 24 in 105 of the 804 verses (13 %); in *Odyssey* 1 in 65 of the 444 verses (15 %); in *Odyssey* 9 in 86 of the 566 verses (15 %) and in *Odyssey* 23 in 59 of the 372 verses (16 %).

47. The text is quoted after H. VAN THIEL (1991, 1996 and 2011), because his edition is more conservative than M. WEST (1998, 2000) – see for this problem also R. FÜHRER & M. SCHMIDT (2001). For a complete apparatus, one has to consult A. LUDWICH (1902) and M. WEST (1998; 2000) (especially in cases when different readings involving the augment are attested, H. van Thiel did not mention all variants in the apparatus).

8. Hermann's Bridge: γείνατο (24, 26), ὤσατο (62), εἶπε (75), μήσατο (157), πιστώσαντο (233), ἔφατ' (253, 406, 485), λάμπετο (319), τεκμήραντο (349), τέτμεν (374), πῆλε (474), δέξατο (483);

9. no bipartite hexameter, "Varro's Bridge": ἐκέκλετο (66, 110), ἐδείδιμεν (69), ἔκειτο (295), ἐνείκεσας (333), ἐρύετο (403), ἐπειρήσανθ' (435);

10. no spondaic fifth foot: ἔθηκεν (8), ἐδύτην (19), ἐβήτην (40), ἔστη (43), ἔπειθε (51), ἔμεινας (126), ἔριζεν (131) [48], ἀνώγει (240) [49], ἔειπεν (375, 381), ἔθηκε (482);

11. no monosyllabic verb forms (short and long) before the caesura: ἀπέβη (116), προσέφη (342), ἀπέβη (369), ἔβη (377, 386), κατέδυ (504), προσέφη (520);

12. no monosyllables in 6b: ἔστη (43), ἔκτα (205), ἀνέσχον (301);

13. what applies to the simplex verb form, applies to the compound as well: ἀπέβη (116), ἀνέσχον (301), προσέφη (342), ἀπέβη (369), κατέδυ (504), προσέφη (520);

15. no elision before the caesura: πέρησε (10), μίγη (25), ἔγειρε (105), ἔλασσεν (158), λάβεν (166), σεβάσσατο (167), πόρεν (168), δίδου (192), γήθησεν (212), δίδου (219), σεβάσσατο (417), πῆλε (474), δέξατο (483);

18. Hilberg's first principle: ἐκέκλετο (66, 110), ἔκειτο (295), ἐνείκεσας (333), ἐρύετο (403), ἐπειρήσανθ' (435).

## 5. Analysing the metrically insecure forms: the "Barrett - Taida method"

For the verb forms that are not secure (the ones as described in § 3) and/or for forms in which both augmented and unaugmented forms are transmitted, the method devised by W. S. Barrett and I. Taida will be used to determine if the (un)augmented form was the original. When only one form is transmitted, the starting point is the transmitted verb form, as we believe that that form should only be changed in extreme circumstances. When analysing cases in which both the augmented and the unaugmented verb forms were attested in Euripides, W. S. Barrett decided to look at the other instances of that specific verb in Euripides; he divided the attestations in three categories: metrically secure augmented forms, uncertain forms and metrically guaranteed unaugmented forms. Whichever of the guaranteed forms was more common, had to be adopted in the doubtful instances [50]. I. Taida applied this method to the *Homeric Hymns* to Demeter and to Hermes (although not to all doubtful instances) [51]. He expanded W. S. Barrett's *modus operandi* and included as criterion the passage in which the form occurred

48. In verse 139 a spondaic fifth foot could be possible, if one read ἐπουρανίοις ἤριζεν, but this verb is never attested in an augmented form.

49. If one wanted a spondaic fifth foot in verse 240, one would have to read εὔχεσθ' ἠνώγει with elision of the infinitive ending in -σθαι (which is attested).

50. W. S. Barrett (1964, p. 361-362).

51. I. Taida (2007, 2010).

(e.g. if the verb form had a metrically insecure augment, but occurred in a simile or speech, the augment was in all likelihood correct; if a form had a metrically insecure augment absence but was an iterative verb form, the augment absence was probably correct) [52]. If the numbers itself did not yield a solution, I. Taida looked at the words preceding the verb form (is the elided or non-elided form more frequent?) and if that did not work, he looked at occurrences in later hexametric Greek. We follow his method and use the following criteria (in order of importance):

a) the overall figures of metrically secure forms;

b) the position in the verse of the attested verb forms;

c) the type of passage in which the form is attested (a form with an augment in a gnome or simile is more likely to be correct);

d) the type of form: in case of doubt, a pluperfect, dual and iterative in -σκ- are more likely to have been unaugmented (cf. *infra*) [53];

e) if the verb forms themselves do not allow for a conclusion, we will see if the preceding noun can shed any light on it (e.g. is this word more often attested in its elided or unelided form?);

f) if this is not possible, we look at the attestations in the entire epic corpus;

g) if this is still not possible, we look at other poetic genres;

h) if a decision is still not possible, the form is undecided.

The forms that can be determined by this method, will be called "type B"; the forms that remain unexplained, will be called "type C". In our analysis, we will use forms of type A and B.

## 6. Application of the "Barrett - Taida method" to *Iliad* 6

In what follows, we will apply the method to *Iliad* 6. The form under discussion is put in bold characters.

1. Τρώων δ' **οἰώθη** καὶ Ἀχαιῶν φύλοπις αἰνή (6, 1).

This instance is problematic and nothing can be said about it, because only the form οἰώθη is attested (no *ἐοιώθη exists) and because the unaugmented οἰώθη is metrically equivalent to the unattested augmented *ᾠώθη.

2. πολλὰ δ' ἄρ' ἔνθα καὶ ἔνθ' **ἴθυσε** μάχη πεδίοιο (6, 2).

This instance is also problematic and nothing can be said about it, because the ι in ἴθυσε is long by nature; as such, we cannot state with certainty that the form is (un)augmented.

3. ἄνδρα βαλὼν ὃς ἄριστος ἐνὶ Θρῄκεσσι **τέτυκτο** (6, 7).

In this instance, the form τέτυκτο is insecure: throughout the early epic Greek corpus, a metrically secure τέτυκτο is attested twice, while the augmented ἐτέτυκτο is used 9 times. In addition, the form Θρῄκεσσι is only found here; as such, there is

52. I. Taida (2007, p. 4-5; 2010, p. 251).

53. In this, we follow I. Taida (2007, p. 4-5; 2010, p. 251) as well.

no metrical support for the transmitted reading (but this does not mean that we want to insert the augment into the text).

4. τόν ῥ' **ἔβαλε** πρῶτος κόρυθος φάλον ἱπποδασείης (6, 9).

In this instance, the form ἔβαλε is insecure, because throughout the early epic Greek corpus, the augmented form ἔβαλε is only metrically secure 11 times, whereas the unaugmented βάλε appears 140 times. As such, there is no metrical support for the transmitted form here.

5. ἐν δὲ μετώπῳ **πῆξε**, πέρησε δ' ἄρ' ὀστέον εἴσω (6, 10).

In this instance, the augmented form would be expected if "Spohn's Bridge" were valid, but the unaugmented πῆξε is attested throughout the early epic Greek corpus 8 times in a metrically secure form, whereas the augmented counterpart is never attested; as such, the form πῆξε can be considered secured by internal evidence.

6. αἰχμὴ χαλκείη: τὸν δὲ σκότος ὄσσε **κάλυψεν** (6, 11).

This instance is somewhat more complicated, because the unaugmented κάλυψεν is only attested 6 times, whereas the augmented ἐκάλυψεν is found 20 times; as such, one could state that there is no certainty about the transmitted form, but looking at ὄσσε can solve the problem: the unelided form ὄσσε is metrically secure 47 times throughout the early epic Greek corpus and 10 times in the 5$^{th}$ foot (as is the case here), but the elided ὄσσ' is never metrically secure. It thus seems that ὄσσε is preferred here and, by consequence, also κάλυψεν is preferred.

7. Ἄξυλον δ' ἄρ' **ἔπεφνε** βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης (6, 12).

Here, both ἄρ' ἔπεφνε and ἄρα πέφνε are possible. The augmented ἔπεφνε is attested 8 times throughout the early epic Greek corpus and the unaugmented πέφνε 5 times. Moreover, both forms violate Meyer's first law: the augmented violates Meyer 1a and the unaugmented 1b. As Meyer 1a is violated more often than 1b (1a is violated 27 times in *Iliad* 6 and 1b only 13 times) and the augmented form is attested more frequently than the unaugmented one, ἔπεφνε has preference.

8. Τευθρανίδην, ὃς **ἔναιεν** ἐϋκτιμένῃ ἐν Ἀρίσβῃ (6, 13).

In this instance, the transmitted ἔναιεν would be preferred, if "Spohn's Bridge" were valid, but the augmented ἔναιεν is only attested 8 times and the unaugmented ναῖεν 20 times. Most augmented forms are found at the end of the verse, whereas the unaugmented form is preferred at the beginning of the verse or after the bucolic caesura; there is only one instance in which a form is metrically secure in this position, namely the unaugmented ναῖον in *Odyssey* 9, 222 where the verb form also appears at the beginning of the sentence. The transmitted form is nevertheless to be preferred, because otherwise we would have a spondee in the 2$^{nd}$ foot. Overall, a spondee is already less common than a dactyl in the second foot [54], but a spondee with the second half being long by position and not by a naturely long vowel or diphthong is even less common [55]: out of the 529 verses in *Iliad* 6, we counted only 171 with a spondee in the second foot (which is only 32 %) and of those 171, only 54 have a second half foot that is long by position (which is again 32 %). This makes that about 10 % of the verses in this chant have a spondaic second foot with a

54. See already E. O'NEILL (1942, p. 159).
55. This had been noted already by A. MEILLET (1910, p. 41-42).

second half foot that is long by position. Therefore, the augmented form is preferred here.

9. ἀφνειὸς βιότοιο, φίλος δ' **ἦν** ἀνθρώποισι (6, 14).

In this instance, the form under discussion is ἦν. At first sight, it seems metrically secure, but since L. Meyer and A. Nauck [56], scholars have argued that in most instances, the form is equivalent to the unaugmented ἔεν. Moreover, as ἦν is a contracted form of the augment and the vowel of the stem, it would violate Gerhard - Wernicke's Law. When the form ἔην is followed by a noun starting with a consonant, a substitution with (the unattested) ἔεν is equally possible. The scholars advocating the change argue that ἦεν, ἔην and ἔεν would have been written EEN in the oldest alphabet, but using the pre-Euclidean alphabet as origin and justification for changing the Homeric text is in our opinion opening Pandora's box. Moreover, the problem with the substitution of ἦν and ἔην by ἔεν is that the latter form is never attested (not even in instances where it would be metrically necessary) and therefore some caution is needed [57]. In this instance, ἦν is not equivalent to ἔσκ' (as ἦεν would be to ἔσκεν), because the latter form would require an elision before the caesura. It is also difficult to see how and why ἔσκ' would have been replaced by ἦν. In short, we believe that the transmitted form can be defended here and will discuss the (alleged?) difference between ἔην, ἦν and ἔσκ- later on.

10. ἀλλά οἱ οὔ τις τῶν γε τότ' **ἤρκεσε** λυγρὸν ὄλεθρον (6, 16).

The form ἤρκεσε is insecure, because there is no metrically secure way to distinguish this form from the unaugmented ἄρκεσε (although this form is never attested).

11. πρόσθεν ὑπαντιάσας, ἀλλ' ἄμφω θυμὸν **ἀπηύρα** (6, 17).

The form ἀπηύρα is insecure, because we cannot distinguish it from the unaugmented *ἀπαύρα.

12. **ἔσκεν** ὑφηνίοχος· τὼ δ' ἄμφω γαῖαν ἐδύτην (6, 19).

In this specific instance, ἔσκεν would be metrically equivalent to ἦεν, but as we stated above, we do not see how these forms could have been imposed on one another and therefore consider the form to be secure (the difference between the forms will be addressed later on).

13. Βουκολίων δ' **ἦν** υἱὸς ἀγαυοῦ Λαομέδοντος (6, 23).

This issue was addressed in 6, 14.

14. καὶ μὲν τῶν **ὑπέλυσε** μένος καὶ φαίδιμα γυῖα (6, 27).

This is a compound verb and in deciding whether a compound verb is augmented or not, we look at the simplex forms; in this instance, there are 5 metrically secure augmented forms in the aorist paradigm of λύω, against 24 unaugmented forms. As such, the transmitted form cannot count as secure here.

---

56. L. Meyer (1860a, p. 386-389; 1860b, p. 423-425), G. Curtius (1868; 1871, p. 478-479), A. Nauck (1874, p. 249-255), E. Schwyzer (1939, p. 677), P. Chantraine (1948, p. 319-321).

57. See already W. von Hartel (1873, p. 66-70), A. Ludwich (1885, p. 262-268) and R. Kühner & F. Blass (1892, p. 225).

15. Μηκιστηϊάδης καὶ ἀπ' ὤμων τεύχε' **ἐσύλα** (6, 28).

The instance here is insecure, because throughout the early epic Greek corpus, the augmented form is metrically secure once as is the unaugmented form. The elided τεύχε' is metrically secure 26 times in the fifth foot and the unelided τεύχεα 29 times. As such, no decision can be made.

16. Ἀστύαλον δ' ἄρ' **ἔπεφνε** μενεπτόλεμος Πολυποίτης (6, 29).

This was addressed in 6, 12.

17. καὶ δή μιν τάχ' **ἔμελλε** θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν (6, 52).

In this instance, the augmented form is secure, because ἔμελλε is attested metrically secure in 21 instances (and 2 cases of ἤμελλε with long augment), whereas the unaugmented μέλλε is only found 5 times.

18. ἀντίος **ἦλθε** θέων, καὶ ὁμοκλήσας ἔπος ηὔδα (6, 54).

As ἦλθε is a syncopated form of ἤλυθε and ἔλυθε is never attested, the augment in ἦλθε can count as secure [58].

19. ἀντίος ἦλθε θέων, καὶ ὁμοκλήσας ἔπος **ηὔδα** (6, 54).

The form ηὔδα is insecure, because we cannot distinguish metrically between ηὔδα and αὔδα; given the fact that the verb twice has the unaugmented iterative αὐδήσασκε and twice the unaugmented dual προσαυδήτην, we are inclined to think that the augment in this form could very well have been original, especially since this is a speech introduction, but as we have no independent metrical evidence, we have to consider this form to be insecure.

20. **οὖτα** κατὰ λαπάρην: ὃ δ' ἀνετράπετ', Ἀτρεΐδης δὲ (6, 64).

The form οὖτα is insecure, because we cannot say if the form is augmented or not.

21. οὖτα κατὰ λαπάρην: ὃ δ' **ἀνετράπετ'**, Ἀτρεΐδης δὲ (6, 64).

The form ἀνετράπετ' is a compound and thus we look at the figures of the simplex; in this case, the simplex has 9 metrically secure 3rd person singular thematic middle aorist forms versus 2 unaugmented ones; as such, the augment in ἀνετράπετ' can count as secure here.

22. ὣς εἰπὼν **ὄτρυνε** μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου (6, 72).

The metre does not allow us to decide if ὄτρυνε was augmented or not; the unaugmented iterative ὀτρύνεσκον is attested and this seems to indicate that this verb conformed to the "normal" augment uses, but as we have no independent confirmation by the metre, the form has to count as insecure.

23. Ἴλιον **εἰσανέβησαν** ἀναλκείῃσι δαμέντες (6, 74).

The augment in the compound form εἰσανέβησαν is secure, because the simplex has 5 augmented third plural aorist forms with a secure augment against 2 unaugmented forms.

24. ὣς **ἔφαθ'**, Ἕκτωρ δ' οὔ τι κασιγνήτῳ ἀπίθησεν (6, 102).

In this case, one could have had ὣς φάτο, Ἕκτωρ with hiatus or with the consonantic effects of the initial *h* still operative, but given the fact that ὣς ἔφαθ' or ὣς

58. H. JACOBSOHN (1909) disagreed.

ἔφατ' are more common than ὣς φάτο and that ὣς ἔφαθ', οἵ is preferred over ὣς φάτο, τοί in spite of τοί still being used in the epic language, make us think that the transmitted ὣς ἔφαθ', Ἕκτωρ can be considered secure here [59].

25. αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν **ἆλτο** χαμᾶζε (6, 103).

It is impossible to know if ἆλτο was augmented or not, because it is metrically equivalent to (the unattested) ἧλτο.

26. πάλλων δ' ὀξέα δοῦρα κατὰ στρατὸν **ᾤχετο** πάντῃ (6, 104).

The form ᾤχετο is metrically insecure, because the metrical value of the augmented and unaugmented form is the same.

27. Ἀργεῖοι δ' **ὑπεχώρησαν**, λῆξαν δὲ φόνοιο (6, 107).

The augment of the compound form ὑπεχώρησαν is insecure, because the simplex has only 5 metrically insecure aorist forms and no secure augmented forms. As such, there is no metrical back up for the augment in this case.

28. ἀμφὶ δέ μιν σφυρὰ **τύπτε** καὶ αὐχένα δέρμα κελαινὸν (6, 117).

The unaugmented form τύπτε is secure here, because throughout the early epic Greek corpus the verb has 11 metrically secure unaugmented forms and no metrically secure augmented forms.

29. ἄντυξ ἣ πυμάτη **θέεν** ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης (6, 118).

The unaugmented θέεν is secure, because the verb has 7 metrically secure unaugmented forms and no augmented ones [60].

30. τὸν πρότερος **προσέειπε** βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης (6, 122).

The augment in the compound form προσέειπε is secure, because the simplex has 102 secure augmented forms and only 33 unaugmented ones.

31. δὴν **ἦν**, ὅς ῥα θεοῖσιν ἐπουρανίοισιν ἔριζεν (6, 131).

This has been addressed before in 6, 14.

32. θύσθλα χαμαὶ **κατέχευαν** ὑπ' ἀνδροφόνοιο Λυκούργου (6, 134).

The augment in the compound κατέχευαν is secure, because the simplex has 27 augmented form and 21 unaugmented ones.

33. δύσεθ' ἁλὸς κατὰ κῦμα, Θέτις δ' **ὑπεδέξατο** κόλπῳ (6, 136).

There is no independent metrical confirmation for the augment in the compound form ὑπεδέξατο, because the simplex has 11 augmented forms and 10 unaugmented ones in early epic Greek and 42 augmented forms and 39 unaugmented ones throughout the entire hexametric corpus. These figures are too close to allow for a final decision.

34. καί μιν τυφλὸν **ἔθηκε** Κρόνου πάϊς: οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν (6, 139).

The augment in ἔθηκε would be an illustration of what F. Spohn and J. La Roche argued for and would also confirm the dispreference for a verse starting with a double spondee, but there is no independent metrical confirmation for the augment in this form, because the augmented form is less common than the unaugmented one

59. See also F. De Decker (*forthcoming*) on *Homeric Hymn to Demeter*, 39.
60. See also F. De Decker (2017, p. 109) on *Iliad* 1, 483.

(55 against 67) and the augmented one is largely preferred at the end of the verse; moreover, the only form that has been attested with metrical certainty in this position, is the unaugmented one.

35. ἧν, ἐπεὶ ἀθανάτοισιν **ἀπήχθετο** πᾶσι θεοῖσιν (6, 140).

As was argued before, it is impossible to decide if verbs starting with a short vowel followed by two or more consonants had an augment or not. The same applies to verbs starting with a diphthong.

36. τὸν δ' αὖθ' Ἱππολόχοιο **προσηύδα** φαίδιμος υἱός (6, 144).

This was discussed in 6, 54.

37. ἔνθα δὲ Σίσυφος **ἔσκεν**, ὃ κέρδιστος γένετ' ἀνδρῶν (6, 153).

This has been discussed before as well (6, 14). We have no reason to doubt the unaugmented nature of (as almost all iteratives are augmentless) and it would be difficult to explain why and how ἔσκεν would have replaced ἦεν.

38. αὐτὰρ Γλαῦκος **ἔτικτεν** ἀμύμονα Βελλεροφόντην (6, 155).

This would be another illustration for F. Spohn and J. La Roche, and in this instance there is some metrical evidence in favour of the augmented form ἔτικτεν: there are 8 metrically secure augmented forms against 5 unaugmented ones.

39. ὤπασαν: αὐτάρ οἱ Προῖτος κακὰ **μήσατο** θυμῷ (6, 157).

In this instance, both κάκ' ἐμήσατο and κακὰ μήσατο have been transmitted, the former one being the reading of most manuscripts (and printed in H. van Thiel's edition). The unaugmented form (printed by M. West) has nevertheless preference, because it does not violate Hermann's Bridge and because there are 23 metrically secure unaugmented aorist and imperfect forms of this verb versus only 8 augmented ones.

40. ὅς ῥ' ἐκ δήμου ἔλασσεν, ἐπεὶ πολὺ φέρτερος **ἦεν** (6, 158).

This has been discussed before (6, 14 and 6, 153).

41. τῷ δὲ γυνὴ Προίτου **ἐπεμήνατο** δῖ' Ἄντεια (6, 160).

The augment in ἐπεμήνατο is insecure, because the form is only attested here and we therefore have no independent confirmation of the form.

42. ἣ δὲ ψευσαμένη Προῖτον βασιλῆα **προσηύδα** (6, 163).

This has been discussed before (6, 54).

43. ἀλλ' ὅτε δὴ Λυκίην **ἷξε** Ξάνθόν τε ῥέοντα (6, 172).

This problem has been addressed before (6, 140).

44. προφρονέως μιν **τῖεν** ἄναξ Λυκίης εὐρείης (6, 173).

The absence of the augment in τῖεν can count as secure here, because the verb has 24 metrically secure unaugmented forms and only 4 augmented forms.

45. καὶ τότε μιν ἐρέεινε καὶ **ᾔτεε** σῆμα ἰδέσθαι (6, 176).

This problem has been addressed before (cf. 6, 140).

46. αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ σῆμα κακὸν **παρεδέξατο** γαμβροῦ (6, 178).

This has been addressed before (6, 136).

47. πεφνέμεν: ἣ δ’ ἄρ’ **ἔην** θεῖον γένος οὐδ’ ἀνθρώπων (6, 180).

This has been addressed before (6, 14).

48. καὶ τὴν μὲν **κατέπεφνε** θεῶν τεράεσσι πιθήσας (6, 183).

As was shown in 6, 12 the augmented forms of the simplex are more common than the unaugmented ones and therefore, the augment in the compound form counts as secure as well.

49. δεύτερον αὖ Σολύμοισι **μαχέσσατο** κυδαλίμοισι (6, 184).

There is only one metrically secure attestation of the 3rd person unaugmented aorist singular form and no augmented form. This on itself would not be secure to determine the form, but the dative form Σολύμοισι is the only one that is attested and is therefore secure here as well; if that form is secure, so is the unaugmented μαχέσσατο.

50. τὸ τρίτον αὖ **κατέπεφνεν** Ἀμαζόνας ἀντιανείρας (6, 186).

This has been addressed in 6, 183.

51. εἷσε λόχον: τοὶ δ’ οὔ τι πάλιν οἶκόνδε **νέοντο** (6, 189).

The form νέοντο is difficult to analyse: in early epic Greek, there are 2 metrically secure augmented forms and 2 metrically secure unaugmented forms; the rest of the paradigm has only 3 unaugmented forms, making it more likely that the unaugmented form might have been preferred here as well. More importantly, οἶκόνδε without elision is metrically secure 30 times, of which 22 in the fifth foot, whereas οἶκόνδ’ with elision is metrically secure 3 times and only once in the fifth foot. As such, οἶκόνδε has preference here and if οἶκόνδε has preference, so has the unaugmented form.

52. πάντας γὰρ **κατέπεφνεν** ἀμύμων Βελλεροφόντης (6, 190).

This has been addressed in 6, 183.

53. ἣ δ’ **ἔτεκε** τρία τέκνα δαΐφρονι Βελλεροφόντῃ (6, 196).

In early epic Greek, there are 83 metrically secure unaugmented active aorist forms against only 7 augmented forms; as such, there is no metrical confirmation for the transmitted augment in this instance.

54. Λαοδαμείῃ μὲν **παρελέξατο** μητίετα Ζεύς (6, 198).

The simplex form has two metrically secure augmented and two unaugmented forms; in post-Homeric epic Greek, there is one metrically secure augment. There is therefore no metrical confirmation for the augment in παρελέξατο.

55. ἣ δ’ **ἔτεκ’** ἀντίθεον Σαρπηδόνα χαλκοκορυστήν (6, 199).

This has been discussed in 6, 196.

56. ἀλλ’ ὅτε δὴ καὶ κεῖνος **ἀπήχθετο** πᾶσι θεοῖσιν (6, 200).

This has been discussed before (6, 140).

57. μαρνάμενον Σολύμοισι **κατέκτανε** κυδαλίμοισι (6, 204).

The augment in κατέκτανε can be considered secure, because the simplex has 19 metrically secure augmented forms against 9 unaugmented forms.

58. Ἱππόλοχος δέ μ’ **ἔτικτε**, καὶ ἐκ τοῦ φημι γενέσθαι (6, 206).

In this instance, both μ’ ἔτικτε and με τίκτε would have been possible, but the augmented form has preference as was argued in 6, 155; moreover, μ’ ἔτικτε would violate Meyer 1a whereas με τίκτε conflicts with Meyer 1b; as 1a is violated more often than 1b, this is an additional reason to consider the augment secure here.

59. πέμπε δέ μ’ ἐς Τροίην, καί μοι μάλα πόλλ’ **ἐπέτελλεν** (6, 207).

The augment in the compound form ἐπέτελλεν is secure, because the simplex has 5 metrically secure augmented forms and no unaugmented ones.

60. ἔγχος μὲν **κατέπηξεν** ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ (6, 213).

The augment in the compound κατέπηξεν cannot be confirmed, because the simplex has 8 unaugmented forms and no augmented forms (as was argued in 6, 10).

61. αὐτὰρ ὃ μειλιχίοισι **προσηύδα** ποιμένα λαῶν (6, 214).

This was discussed in 6, 54.

62. οἳ δὲ καὶ ἀλλήλοισι **πόρον** ξεινήϊα καλά (6, 218).

The absence of the augment in πόρον can count as secure, because there are 38 unaugmented forms versus 2 augmented forms.

63. καί μιν ἐγὼ **κατέλειπον** ἰὼν ἐν δώμασ’ ἐμοῖσι (6, 221).

The augment in this compound form is insecure, because the simplex has 10 augmented forms and 11 unaugmented ones.

64. πάσας ἑξείης: πολλῇσι δὲ κήδε’ **ἐφῆπτο** (6, 241).

This problem has been addressed before (6, 140).

65. ὣς **ἔφαθ’**, ἣ δὲ μολοῦσα ποτὶ μέγαρ’ ἀμφιπόλοισι (2, 286).

This instance has been addressed before (6, 102).

66. αὐτὴ δ’ ἐς θάλαμον **κατεβήσετο** κηώεντα (6, 288).

The augment in this compound form is secure, because the augmented simplex form ἐβήσετο is attested 8 times and the unaugmented one βήσετο 5 times.

67. ὃς κάλλιστος **ἔην** ποικίλμασιν ἠδὲ μέγιστος (6, 294).

This has been addressed before.

68. ἀστὴρ δ’ ὣς **ἀπέλαμπεν**: ἔκειτο δὲ νείατος ἄλλων (6, 295).

The reason why the augment in this form can be considered secure, is that the passage is a simile and in the Homeric *similia*, the augment is preferred (cf. *infra*).

69. βῆ δ’ ἰέναι, πολλαὶ δὲ **μετεσσεύοντο** γεραιαί (6, 296).

The augment in this compound verb is secure, because the simplex has 8 augmented forms and no unaugmented ones.

70. τὴν γὰρ Τρῶες **ἔθηκαν** Ἀθηναίης ἱέρειαν (6, 300).

This has been discussed before (6, 139).

71. ὣς ἔφατ’ εὐχομένη, **ἀνένευε** δὲ Παλλὰς Ἀθήνη (6, 311).

The augment in this compound form cannot be confirmed, because the simplex verb form has 5 metrically secure augments, but 14 unaugmented forms.

72. ὣς αἳ μέν ῥ' **εὔχοντο** Διὸς κούρῃ μεγάλοιο (6, 312).

The problem of verbs starting with a diphthong has been discussed before (6, 140). In his Homer edition, West argued that all past tense forms of the verb starting with the diphthong εὐ- or εύ- had to be changed into ηὐ- or ηύ-, because the augment had been removed during the transmission [61]. As the verb starting with a short diphthong did not receive a long diphthong augment anymore as of the Koine period, the long diphthongs were no longer written in the manuscripts either. In doing so, M. West argued that he followed A. Fick [62]. This is only partly true, as A. Fick reintroduced the long diphthongs into the texts, not because he believed that they were removed, but because he believed that the poet used the augment whenever he could: as the augment was already firmly established in the prose writings of the poet's age, it necessarily meant that the poet knew the augment and used it accordingly, and only left it out when the metre forced him to do so. [63]

73. Ἕκτωρ δὲ πρὸς δώματ' Ἀλεξάνδροιο **βεβήκει** (6, 313).

In this specific instance, both Ἀλεξάνδροιο βεβήκει and Ἀλεξάνδρου ἐβεβήκει are transmitted. There are 8 metrically secure forms of Ἀλεξάνδροιο and 3 of Ἀλεξάνδρου. The former thus has preference; if Ἀλεξάνδροιο has preference, so does the unaugmented verb form. See also 6, 495.

74. καλά, τά ῥ' αὐτὸς **ἔτευξε** σὺν ἀνδράσιν οἳ τότ' ἄριστοι (6, 314).

This could be an illustration of F. Spohn and J. La Roche, but there is no independent confirmation for it: there are 5 metrically secure augments against 16 unaugmented forms; in post-Homeric Greek, there are 22 augments and 23 unaugmented forms. The augment as transmitted here, can therefore not be considered secure.

75. οἵ οἱ **ἐποίησαν** θάλαμον καὶ δῶμα καὶ αὐλὴν (6, 316).

This could be an illustration of the avoidance of a verse initial double spondee, but there is no independent confirmation for it: there are 5 metrically augmented forms and 34 unaugmented ones.

76. ἔνθ' Ἕκτωρ **εἰσῆλθε** Διῒ φίλος, ἐν δ' ἄρα χειρὶ (6, 318).

This has been discussed before (6, 54).

77. τὸν δ' **εὗρ'** ἐν θαλάμῳ περικαλλέα τεύχε' ἕποντα (6, 321).

This has been discussed in 6, 312.

78. **ἧστο** καὶ ἀμφιπόλοισι περικλυτὰ ἔργ' ἐκέλευε (6, 324).

As the verb ἧστο starts with a long vowel, it is impossible to know if the form is augmented or not.

79. ἧστο καὶ ἀμφιπόλοισι περικλυτὰ ἔργ' **ἐκέλευε** (6, 324).

Both ἔργα κέλευε and ἔργ' ἐκέλευε have been transmitted, with the former being adopted by most editions. The Barrett - Taida method sheds a different light on the issue. There are 60 metrically secure augmented imperfect and aorist forms of

61. But he was not consistent, as he "forgot" to introduce the long diphthong in *Iliad* 1, 22, where he printed ἐπευφήμησαν (as all other editions).

62. M. West (1998, p. xxvii).

63. A. Fick (1883, p. 34).

ἐκέλευ(σ)- against only 9 unaugmented forms. This is a very clear distribution and requires us to adopt the augmented form.

80. τὸν δ' αὖτε **προσέειπεν** Ἀλέξανδρος θεοειδής (6, 332).

This has been discussed in 6, 122.

81. **ἥμην** ἐν θαλάμῳ, ἔθελον δ' ἄχεϊ προτραπέσθαι (6, 336).

What was said about ἧστο, applies to ἥμην as well.

82. **ὥρμησ'** ἐς πόλεμον: δοκέει δέ μοι ὧδε καὶ αὐτῷ (6, 338).

This has been addressed before (6, 140).

83. ἔνθά με κῦμ' **ἀπόερσε** πάρος τάδε ἔργα γενέσθαι (6, 348).

The verse under discussion is the only instance in which the verb form is attested; it is therefore impossible to determine if the absence of the augment is secure or not.

84. οὐδ' **εὗρ'** Ἀνδρομάχην λευκώλενον ἐν μεγάροισιν (6, 371).

This has been discussed in 6, 312.

85. πύργῳ **ἐφεστήκει** γοόωσά τε μυρομένη τε (6, 373).

This has been discussed before (6, 140).

86. ἦ ῥα γυνὴ ταμίη, ὃ δ' **ἀπέσσυτο** δώματος Ἕκτωρ (6, 390).

The augment in the compound form is secure, because the simplex has 7 augmented forms and only one unaugmented form.

87. Σκαιάς, τῇ ἄρ' **ἔμελλε** διεξίμεναι πεδίονδε (6, 393).

This was addressed before (6, 52).

88. ἔνθ' ἄλοχος πολύδωρος ἐναντίη **ἦλθε** θέουσα (6, 394).

This was addressed before (6, 54).

89. Ἠετίων ὃς **ἔναιεν** ὑπὸ Πλάκῳ ὑλήεσσῃ (6, 396).

This has been addressed in 6, 13.

90. ἥ οἱ ἔπειτ' **ἤντησ'**, ἅμα δ' ἀμφίπολος κίεν αὐτῇ (6, 399).

This problem has been addressed in 6, 140.

91. Ἀνδρομάχη δέ οἱ ἄγχι **παρίστατο** δάκρυ χέουσα (6, 405).

This problem has been addressed in 6, 140.

92. ἤτοι γὰρ πατέρ' ἁμὸν **ἀπέκτανε** δῖος Ἀχιλλεύς (6, 414).

This has been addressed in 6, 204.

93. Θήβην ὑψίπυλον: κατὰ δ' **ἔκτανεν** Ἠετίωνα (6, 416).

As was stated in 6, 204, there are 19 verb forms with a metrically secure augment against 9 metrically secure unaugmented forms; this makes the presence of the augment in this instance more likely.

94. ἀλλ’ ἄρα μιν **κατέκηε** σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν (6, 418).

The transmitted augment in this compound form cannot be confirmed, because the simplex verb form has only one metrically secure form, and it is an unaugmented one [64].

95. ἠδ’ ἐπὶ σῆμ’ **ἔχεεν**: περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν (6, 419).

This has been addressed before (6, 134).

96. πάντας γὰρ **κατέπεφνε** ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς (6, 423).

This has been addressed before (6, 183).

97. ἂψ ὅ γε τὴν **ἀπέλυσε** λαβὼν ἀπερείσι’ ἄποινα (6, 427).

This has also been addressed before (6, 27).

98. πατρὸς δ’ ἐν μεγάροισι **βάλ**’ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα (6, 428).

As was argued in 6, 9, the unaugmented form is attested much more often and can therefore count secure here as well.

99. τὴν δ’ αὖτε **προσέειπε** μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ (6, 440).

This has been addressed before (6, 122).

100. Τρώων ἱπποδάμων ὅτε Ἴλιον **ἀμφεμάχοντο** (6, 461).

The augment in this compound form can be considered secure, because the simplex has 12 secure augment forms and only one unaugmented form. [65]

101. ἐκ δ’ **ἐγέλασσε** πατήρ τε φίλος καὶ πότνια μήτηρ (6, 471).

The augmented form is less attested in early epic Greek than the unaugmented one (5 against 9). In the entire hexametric corpus, the augmented form is slightly more common than the unaugmented one (31 against 28), but is attested in certain metrical positions. There is a decided preference for the form to start in 2b, but this is the only instance in which the form appears in 1b. As ἐκ δ’ ἐγέλασσε is the “tmesis-variant” of ἐξεγέλασσεν (which always has a secure augment), we hesitatingly consider the augment here to be secure as well.

102. καὶ τὴν μὲν **κατέθηκεν** ἐπὶ χθονὶ παμφανόωσαν (6, 473).

As was argued in 6, 139, nothing can be said about the simplex and, consequently, this applies to the compound as well.

103. χειρί τέ μιν **κατέρεξεν** ἔπος τ’ ἔφατ’ ἔκ τ’ ὀνόμαζε (6, 485).

There are 6 metrically secure augmented simplex verb forms and no unaugmented forms, so the augment in κατέρεξεν is secure.

104. ἵππουριν: ἄλοχος δὲ φίλη οἶκόνδε **βεβήκει** (6, 495).

As was argued in 6, 189, οἶκόνδε has preference in the fifth foot; as such, also the unaugmented βεβήκει has preference here.

105. Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο, **κιχήσατο** δ’ ἔνδοθι πολλὰς (6, 498).

The absence of the augment in κιχήσατο can be considered secure, because the verb form is attested 7 times with a metrically guaranteed absence of the augment and is never attested with an augment. Moreover, the verb form is followed by a 2nd

64. See F. De Decker (2017, p. 81-82) on *Iliad* 1, 40.
65. See F. De Decker (2017, p. 95-96) on *Iliad* 1, 267.

position clitic and in those instances, the augment is mostly absent (cf. *infra*). κιχήσατο is a tetrasyllabic verb form and they tend to be unaugmented much more often as well (cf. *infra*).

106. ἀμφιπόλους, τῇσιν δὲ γόον πάσῃσιν **ἐνῶρσεν** (6, 499).

The problem in analysing this form has been addressed in 6, 140. There is an unaugmented iterative form attested of this verb, namely ὄρσασκε, and this seems to indicate that the verb followed the accepted augment rules, but – as was argued in 6, 54 – we cannot consider this form to be secure, because we have no independent metrical evidence.

107. οὐ γάρ μιν ἔτ' **ἔφαντο** ὑπότροπον ἐκ πολέμοιο (6, 501).

The augment in this form is secure, because there are 3 metrically secure augmented instances of the middle third person plural imperfect form against 1 unaugmented.

108. Ἕκτορα δῖον **ἔτετμεν** ἀδελφεὸν εὖτ' ἄρ' ἔμελλε (6, 515).

The verb form itself does not allow for a decision: there are three metrically secure augmented forms attested and all of them appear at verse end, and there are four metrically secure unaugmented forms, of which two appear at the beginning of the verse and two after the bucolic caesura. The formula Ἕκτορα δῖον, on the other hand, is attested 6 times within the verse and always has the form –⏑⏑ –⏑, never –⏑⏑ – –, which makes it likely that it had that metrical form here as well; if that is the case, the augmented form is secure (the formula also appears 19 times at the end of the verse, but there no conclusion is possible on the final syllable).

109. Ἕκτορα δῖον ἔτετμεν ἀδελφεὸν εὖτ' ἄρ' **ἔμελλε** (6, 515).

This has been discussed in 6, 52.

110. τὸν πρότερος **προσέειπεν** Ἀλέξανδρος θεοειδής (6, 517).

This has been addressed before (6, 122).

111. δηθύνων, οὐδ' **ἦλθον** ἐναίσιμον ὡς ἐκέλευες (6, 519).

This form has been discussed in 6, 54.

## 7. Facts and figures of *Iliad* 6: A, B and C forms.

By this philological approach, we now have determined our corpus and obtained the following figures for *Iliad* 6 (the forms that have been confirmed in § 6 will be catalogued as type B forms):

| | Augmented forms | | Unaugmented forms | | Percentages | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | A | A+B | A | A+B | A augments | A+B augments |
| Imperfect | 22 | 41 | 50 | 56 | 31 % | 42 % |
| Aorist | 42 | 68 | 70 | 76 | 38 % | 47 % |
| Pluperfect | 3 | 3 | 2 | 4 | 60 % | 43 % |
| Overall | 67 | 112 | 122 | 136 | 35 % | 45 % |

A refers to forms that are "metrically secure", B to "forms that are guaranteed by internal reconstruction and comparison", and C to "forms that are metrically insecure and impossible to determine". There are 45 forms of the type C.

### 8. Previous scholarship on the augment applied to *Iliad* 6: metre and morphology.

1. The augment is always used or absent, when the opposite would render the form unmetrical, but this does not mean that the augment is only metrically motivated. This does not mean that the use is facultative and that augment use and absence are solely metrically motivated, as is often argued [66]. It is true that certain forms can only be used with or without augment, but that does not mean that the poet used them only out of metrical grounds. For several forms, synonyms or other forms in the paradigm existed. The *Paradebeispiel* is the form ὀνόμηνε "s/he called out": the past tense forms of ὀνομαίνω can only be used without augment and thus seemed without evidentiary value in the discussion on use and absence of the augment, but there is the synonymous form ὀνομάζω, which can build forms with an augment (such as the attested ὠνόμασας "you called/named" in *Odyssey* 24, 339 besides the unaugmented synonym ὀνόμηνας "you called/named" in *Odyssey* 24, 341) and without an augment (such as ὀνόμαζε "s/he called", used mostly in speech introductions) [67].

66. G. CURTIUS (1873a, p. 134-135) stated *das Fehlen des syllabischen Augments bei Homer ist* vollkommen facultativ […] *aber sie* [*sc*. the use and absence of the augment] auf bestimmte Regeln zurückzuführen ist kaum möglich (emphasis is ours). B. DELBRÜCK (1879, p. 68, note 1) stated *Die Versuche, eine solche* [*sc*. a difference in meaning between augmented and non augmented forms] *aufzufinden, scheinen mir misslungen zu sein*. See also G. MEYER (1891, p. 561): *bei Homer ist das Fehlen des syllabischen Augments vollständig facultativ; Gesetze hierüber lassen sich schwerlich finden*. See also D. MONRO & T. ALLEN (1908, p. vi-vii), K. HOFFMANN (1970, p. 36-37), M. WEST (1973, p. 179; 1998, p. xxvi-xxvii), H. PELLICCIA (1985, p. 15, 97-98, 108-109), R. JANKO (1992, p. 11), M. BECKWITH (1996, p. 5), R. WACHTER (2000, p. 97-98).

67. For these forms, see K. AMEIS & C. HENTZE (1895, p. 167), P. CHANTRAINE (1953, p. 483) and J. RUSSO, M. FERNÁNDEZ GALIANO & A. HEUBECK (1992, p. 399), all of them noted that the augmented ὠνόμασας was only found in this passage, but none of them discussed the use and absence of the augment in these synonyms. See F. DE DECKER (2016, p. 37-38, 2017, p. 124-125) for more examples and a more detailed analysis.

2. It has been argued that the aorist had more augmented forms than the imperfect [68]. The figures quoted above indicate that in *Iliad* 6 this statement is true for our corpus of A and for the A+B forms.

3. H. Blumenthal argued that the sigmatic and thematic aorist were more often augmented than the root aorist and the imperfect and considered this an indication that the augment was more common in younger forms [69]. The figures of the aorists in *Iliad* 6 do not confirm this:

| Aorist type | Augmented | | Unaugmented | | Percentages | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | A | A+B | A | A+B | A augments | A+ B augments |
| Sigmatic | 11 | 16 | 37 | 41 | 23 % | 28 % |
| Thematic | 13 | 31 | 21 | 23 | 38 % | 57 % |
| Reduplicated | 7 | 18 | 4 | 4 | 63 % | 82 % |
| Root | 11 | 14 | 5 | 5 | 69 % | 74 % |
| k-aorist | 2 | 2 | 4 | 4 | 33 % | 33 % |
| Passive -θη- | 2 | 2 | 2 | 2 | 50 % | 50 % |
| Passive -η- | 1 | 1 | 1 | 1 | 50 % | 50 % |

One could argue that for most types, the figures are too small to be significant, but it is noteworthy that the root aorists are so much more augmented and the sigmatic aorist has so few augmented forms; in addition, similar trends have been noted for *Iliad* 1, Hesiod and *Homeric Hymn to Demeter*, indicating that the sigmatic aorist is not *per definitionem* the most augmented tense form [70].

4. Pluperfects tend to be much more unaugmented [71], because in most cases, a pluperfect form described the result of a completed action in a more remote past, and therefore the absence of the augment is more or less "expected" (cf. *supra*) [72]. *Iliad* 6 is an exception in that respect: we have 2

68. A. PLATT (1891), J. DREWITT (1912a, 1912b, 1913), H. BLUMENTHAL (1975, stating that the root aorist and imperfect were less augmented than thematic and sigmatic aorist).

69. H. BLUMENTHAL (1975).

70. See F. DE DECKER (2016) for Hesiod, F. DE DECKER (2017) for *Iliad* 1 and F. DE DECKER (*forthcoming*) for *Homeric Hymn to Demeter*.

71. This had been noticed already by Aristarkhos, see J. LA ROCHE (1866, p. 423). See also P. BUTTMANN (1830, p. 318; 1858, p. 127-128), K. KOCH (1868, p. 20-21), J. LA ROCHE (1882, p. 32-39), A. PLATT (1891, p. 231), D. MONRO (1891, p. 61), P. CHANTRAINE (1948, p. 481-482, with reference to both Aristarkhos and J. La Roche), L. BOTTIN (1969, p. 124-129, with a list of forms), F. DE DECKER (2015b: 245-246).

72. L. BOTTIN (1969, p. 124-125).

unaugmented A and 4 unaugmented A+B pluperfects versus 3 A pluperfects [73]. As this sample is very small, the aberrant results might be due to that.

5. It has been noted that dual forms tend to be augmented much less than the other persons [74], and but in *Iliad* 6 there are 2 augmented duals and 2 unaugmented ones (all A forms) [75]. The small sample might be the reason for the unexpected data.

6. Verb forms are augmented when the unaugmented form would yield a form ending in a short open monosyllabic form (*horror monosyllabi*): this *Wortumfang* constraint is widely known and not limited to Greek alone [76]. In

---

73. The augmented instance are ἐδείδιμεν (99), ἠνώγει (170) and ἐβεβήκει (513). The unaugmented instances are ἀνώγει (240) and ἄνωγεν (444) – both A forms, and βεβήκει (313, 495) – both B forms. We interpret ἄνωγεν, ἠνώγει and ἀνώγει as pluperfects of ἄνωγα and ἄνωγεν as a thematic pluperfect. The oldest pluperfects had the same endings as the perfect and distinguished themselves from the perfect only by the augment, as is confirmed by Vedic (G. MEKLER [1887, p. 46 and 49-57], B. DELBRÜCK [1897, p. 226], K. BRUGMANN [1900, p. 378-379; 1904, p. 547-548, 1916; p. 493-496], P. THIEME [1929], E. SCHWYZER [1939, p. 767, 777], H. RIX [1976, p. 257], Y. DUHOUX [1992, p. 436]). For an analysis of the Vedic pluperfect, see P. THIEME (1929) and M. KÜMMEL (2000). There is no agreement on the existence of an Indo-European pluperfect, but most scholars it already existed in PIE, see K. BRUGMANN (1904, p. 484), O. SZEMERÉNYI (1990, p. 323), M. KÜMMEL (2000, p. 82-86) and B. FORTSON (2010, p. 81). For another opinion, see J. WACKERNAGEL (1920, p. 185) and J. KATZ (2007, p. 14). These thematic pluperfect forms therefore belong to the oldest layers of the epic language (G. MEKLER [1887], E. SCHWYZER [1939, p. 777]). In a later stage, the pluperfects in ει replaced the older thematic forms in ε whenever metrically possible: G. MEKLER (1887, p. 63-64 and 73) pointed out that 127 of the 190 attested pluperfects are found at the end of the verse, where they could cover an older thematic perfect form. See also N. BERG (1977, p. 228 with reference to Mekler), E. SCHWYZER (1939, p. 777), M. PETERS (1997, p. 212), M. BECKWITH (2004, p. 77-80), J. KATZ (2007, p. 9-10).

74. C. GRASHOF (1852, p. 29), J. LA ROCHE (1882, p. 19), A. PLATT (1891, p. 213-214), E. SCHWYZER (1939, p. 651), L. BOTTIN (1969, p. 94, with reference to Schwyzer), H. BLUMENTHAL (1974, p. 75), P. MUMM (2004, p. 148), F. DE DECKER (2015a, p. 54; 2015b, p. 247; 2016, p. 51; 2017, p. 127-128).

75. The augmented instances are ἐδύτην (19) and ἐβήτην (40); the unaugmented ones συνίτην (120) and λαβέτην (223).

76. J. WACKERNAGEL (1906, p. 147-148), K. BRUGMANN (1916, p. 13), H. JACOBSOHN (1927, p. 263), A. MEILLET (1937, p. 243), E. SCHWYZER (1939, p. 651), G. BONFANTE (1942, p. 104-105), P. CHANTRAINE (1948, p. 482), B. MARZULLO (1952, p. 41), K. STRUNK (1967, p. 275; 1987), I. HAJNAL (1990, p. 53), O. SZEMERÉNYI (1990, p. 322; 1996, p. 297) and recently also P. MUMM (2004, § 1, without reference to J. Wackernagel) and C. DE LAMBERTERIE (2007, p. 31-32). J. Wackernagel showed that a similar evolution occurred in Armenian and Middle Indic. H. SASSE (1989) showed that this constraint operated in later Greek in the imperatives as well. See most recently the discussion in F. DE DECKER (2016, p. 53-56; 2017, p. 127-128).

*Iliad* 6, there are 3 instances ἔκτα (205) and ἀνέσχον (301 – this is an example of the fact that what applies to the simplex, also applies to the compound), ἦ (390).

7. In general, simplex forms with four or more syllables do not have a syllabic augment [77]; this is also a *Wortumfang* constraint, but one in the opposite direction. The constraint works with verb forms that are already (at least) tetrasyllabic without the augment and not against verb forms that would be tetrasyllabic with an augment. R. Lazzeroni argued that augmented forms of tri- and tetrasyllabic forms were common [78], but did not note that most tetrasyllabic forms do not have an augment. There are 10 tetrasyllabic simplex verb forms in *Iliad* 6 and all of them are unaugmented (8 are of type A and 2 of type B) [79]. This could be one of the contributing factors to the absence of the augment in the iterative forms [80], but is certainly not the only reason.

**9. Previous scholarship on the augment applied to *Iliad* 6: syntax.**

This subchapter discusses the syntactic factors influencing the use and absence of the augment.

1. A verb form remains generally unaugmented, when it is followed by a 2nd position clitic or postpositive [81]. This was first noted by J. Drewitt and expanded to all "Wackernagel-clitics" by W. Beck; we therefore call this rule "Drewitt - Beck". The reason for the absence of the augment is that in a sequence γνῶ δὲ … the verb is the first accented word of the sentence or colon, and the particle is thus linked to it; if the form were augmented, i.e. ἔγνω δὲ …, we would have a sequence *$(h_1)$é-ĝneh₃-de* in which the enclitic verb form would precede the enclitic particle, but this is violation of the clitic chain rules: in a sequence of enclitic or postpositive words, the connective particles come first, then the other particles, then the pronouns and

77. F. De Decker (2015b, p. 245 and 310-311, with a list of forms).

78. R. Lazzeroni (2017, p. 50-51).

79. The instances are φιλέεσκεν (15), φοβέοντο (41), σεβάσσατο (167, 417), μαχέσσατο (184), πιστώσαντο (233), τεκμήραντο (349), καλέεσκε (402), βασίλευεν (425), κιχήσατο (498).

80. G. Curtius (1880, p. 408-409), A. Giacalone Ramat (1967, p. 122), F. De Decker (2015b, p. 310-311, with a list of all tetrasyllabic iterative forms in Homer).

81. This was first noticed by J. Drewitt (1912b, p. 104; 1913, p. 350) and was expanded by W. Beck (1919). The rule is therefore best called 'Drewitt - Beck's Rule'. W. Beck specifically linked this phenomenon and the placement of the 'Wackernagel clitics'. See also B. Marzullo (1952, p. 415), L. Bottin (1969, p. 99–102), H. Rosén (1973, p. 316–320), E. Bakker (1999a, p. 53-54), C. de Lamberterie (2007, p. 53), J. García Ramón (2012, § B.2.3), F. De Decker (2015a, p. 56; 2015b, p. 249–250, 312; 2016, p. 56-58; 2017, p. 128-129), I. Hajnal (2016a, p. 13; 2016b, p. 446-447).

the verb forms are only put at the end of the chain [82] (even if one does not assume that the verb in PIE was enclitic, the sequence augmented verb form followed by clitic would still violate Wackernagel's Law, because in that case, the Wackernagel clitic would only appear in the 3rd position). This applies to *Iliad* 6 as well: there are 19 verb forms with reference to past that are followed by a clitic and 17 of them are unaugmented [83]; of the 2 augmented verb forms, both are of type A [84]. We give one example (the verb is put in bold face and the clitic is underlined):

**βῆ** δὲ μετ' Αἴσηπον καὶ Πήδασον, οὕς ποτε νύμφη […] (*Iliad* 6, 21.)

He went with Aisepos and Pedasos, whom once a nymph […]

2. Kiparsky argued that in PIE in a sequence of marked forms only the first one was marked and the others appeared in the neutral form [85:] in a sequence of past tense forms only the first one was put in the indicative (with augment in Indo-Iranian and Greek) and the others following it in the injunctive, as this form was both tenseless and moodless. In epic Greek, an unaugmented verb form often appears when it is coordinated with a preceding augmented verb form by the connecting particles καί, ἰδέ, τε, ἅμα τε, τε καί, and δέ. We give one example (the augmented verb form is underlined, whereas the unaugmented or "reduced" form is put in bold face):

ὣς ἄρα φωνήσας κόρυθ' εἵλετο φαίδιμος Ἕκτωρ
ἵππουριν· ἄλοχος δὲ φίλη οἶκόνδε **βεβήκει**. (*Iliad* 6, 494-495.)

So famous Hektor spoke and put on his helmet with horse-hairs; his beloved wife went home [again].

P. Kiparsky himself argued that the rule was absolute, but that many examples of it were obscured by the transmission; for Vedic, he explicitly

82. This had been noticed already by D. Monro (1891, p. 335–338), before J. Wackernagel posited his famous Law. For the clitic chain, see J. Wackernagel (1892, p. 336), B. Delbrück (1900, p. 51-53, with reference to D. Monro), K. Brugmann (1904, p. 682-683), T. Krisch (1990, p. 73-74), C. Ruijgh (1990), J. Wills (1993), C. Watkins (1998, p. 70).

83. The instances are πέρησε (10), βῆ (21, 296), ναῖε (34), ἔγειρε (105), λῆξαν (107), φὰν (108), σεβάσσατο (107, 417), πέμπε (168, 207), πόρεν (168), δίδου (192), δῶκε (193), γήθησεν (212), ἔθελον (336), κιχήσατο (498).

84. The instances are ἔκειτο (295), ἦ (390).

85. P. Kiparsky (1968); he expanded this in 2005 (discussing K. Hoffmann [1967]), but the basic ideas of 1968 remained the same. See I. Hajnal (1990, p. 54-55; 2016a, p. 13; 2016b, p. 447-448), O. Szemerényi (1990, p. 282-284; 1996, p. 265-266), F. Pagniello (2002, p. 8-17), C. de Lamberterie (2007, p. 39, 45, 52), J. García Ramón (2012, § B.2), S. Luraghi (2014) and F. De Decker (2015a, p. 57-59; 2015b, p. 250-254; 2016, p. 59-72; 2017, p. 129-134). The rule has received P. Kiparsky's name, but the first to observe this was A. Meillet (1913, p. 115-116) for Armenian, see also C. de Lamberterie (2007, p. 39, 45).

ruled out that the injunctive could be used to mention events, as K. Hoffmann had argued [86], because such a "memorative" was typologically rare, if not non-existent [87]. S. Levin, who agreed with P. Kiparsky, noted that in many instances either the reduction did not occur or the augmented form was preceded by an unaugmented one; in addition, there were several passages in which only unaugmented forms were found [88]. In his analysis of the Vedic injunctive, R. Lazzeroni observed that the reduction often did not occur and that there were passages with only augmented indicatives, only injunctives or injunctives preceding the indicative [89]. He concluded from that augmented indicative and injunctive were simple and mutually interchangeable variants [90]. A similar argument can be found in H. Pelliccia's study of Greek epic: he argued that the earliest Greek epic did not have speeches, that the injunctive was a valid category referring to timeless (*Hymnal*) events and that the reduction was still a valid rule; then the rule was no longer understood and the poet(s) felt that the augmented and unaugmented forms could be used without distinction. In a later stage – in which the augment had become more common – speeches were added; as a consequence, more augmented forms were introduced into the poems. As formulae could now appear with an augment in a speech and without it in narrative passages, the forms with and without an augment were even more considered to be equivalent, leading to a complete loss of the original distinction [91]. The question can only be answered by looking at the data:

| Unaugmented forms following an augmented form ("examples") | | Augmented forms following an augmented form ("exceptions") | | Unaugmented forms preceding an augmented form ("reverse reductions") | |
|---|---|---|---|---|---|
| A | A+B | A | A+B | A | A+B |
| 79 | 91 | 34 | 67 | 28 | 30 |

This yields the following percentages:

| Percentages of rule observation | | Percentages of rule observation, including the reverse reductions | |
|---|---|---|---|
| A | A+B | A | A+B |
| 70 % | 58 % | 56 % | 48 % |

86. K. HOFFMANN (1967) used the term *Memorativ*; for his theory, cf. *infra*.

87. P. KIPARSKY (2005, § 1): *There seem to be no languages with a mood whose function is "mentioning" or "reminding"*.

88. S. LEVIN (1969).

89. R. LAZZERONI (1977, p. 12-15).

90. R. LAZZERONI (1977, p. 15): *in larga misura* [*l'ingiuntivo*] *già è un doppione dell'indicativo*.

91. H. PELLICCIA (1985, especially p. 31-35).

That the reduction was a strict rule in epic Greek, is clearly contradicted by the facts, as the rule only “operated” in less than 60 % of the cases (and even in less than 50 % if one counts the unaugmented forms preceding an augmented verb form as exceptions as well) and a vast majority of them have augments that cannot easily be removed (even if one wanted to go that far to make the rule work). We believe that the reduction was a tendency to avoid too many augmented forms in one single passage and not a strict rule governing an entire chant or work. If the rule were strict, we would expect the chants or books of the Greek and Indic epics to start with an augmented form and to have almost no other augmented forms anymore. This is clearly not the case. Moreover, we also think that there were semantic elements that could “overrule” the reduction (an example will be discussed later on). An example of a passage where not too many augmented forms were allowed, is the battle description in *Iliad* 6, 1-44 where we have 9 augmented forms and 19 unaugmented forms (of which 1 *pre*cedes the first augmented verb form).

On the other hand, we do not believe that this reduction did not exist, as there are examples of other reductions as well [92]: in a sequence of forms referring to the dual, only the first appeared in the dual, whereas the others could appear in the plural, because the idea of duality is already present in the first verb form and therefore there is no need for the subsequent forms to express this idea again [93]. There is one example of this reduction in *Iliad* 6 (the dual form is underlined and the plural form is put in boldface):

> χεῖράς τ’ ἀλλήλων <u>λαβέτην</u> καὶ **πιστώσαντο**. (*Iliad* 6, 233.)
>
> They took each other’s hand and swore friendship.

In this instance, the dual form λαβέτην is followed by the plural form πιστώσαντο. This passage described how Glaukos and Diomedes exchanged gifts and swore not to engage in battle again, after they found out that their ancestors were guest-friends of each other.

## 10. Previous scholarship on the augment applied to *Iliad* 6: semantics

This subchapter treats the semantics of the use and absence of the augment. As was the case in the previous subchapters, we will first list the ob-

92. As was noted by P. KIPARSKY (1968) and S. LURAGHI (2014).

93. This analysis goes back to Wilhelm von Humboldt in 1827, quoted in K. STRUNK (1975, p. 237). K. STRUNK (1975, p. 234-239) provided an analysis of Homeric and Attic (Xenophontic) instances to show that Greek did not need to mark the dual more than once. See K. STRUNK (1975, p. 234-239), C. VITI (2011, p. 600-601) and M. FRITZ (2011, p. 50-51, with reference to P. KIPARSKY [1968] and K. STRUNK [1975]). See also F. DE DECKER (2015b, p. 157, 252, for examples in speech introductions; 2017, p. 142-144, for instances in *Iliad* 1).

servations from previous scholars and check to what extent the data from *Iliad* 6 confirm this.

1. The augment is used, when actions in a recent past are described or when a past action still has relevance for the present [94]. This explains why the augment is used in sentences with the adverb νῦν, as this refers to an action in the immediate past [95]. In *Iliad* 6, there are no instances of a past tense form with νῦν, but there are instances of past actions still being present at the moment of speaking. One example is (the augmented form is underlined):

> Ἀστυάνακτ᾽: οἶος γὰρ <u>ἐρύετο</u> Ἴλιον Ἕκτωρ. (*Iliad* 6, 403.)
>
> [They called him] Astyanax; on his own, Hektor was [still] keeping the city safe.

In this passage, Homer explained why Hektor's son was called "Astyanax" ("city-ruler"), namely because Hektor was still keeping Troy safe and warding off the attacks of the Greek army. As this describes a past action that continues until the present day and is still valid, the augment is used [96].

2. When actions in a remote or mythical past are described, the augment is absent [97]. *Iliad* 6 contains two remote passages, namely the speeches by Glaukos (154-211) and Diomedes (215-231), in which they described their genealogies and common remote past as guest friends, and these passages have very few augmented forms.

3. Another important distinction is that between speeches and narrative descriptions. The latter has much less augmented forms than the former [98]. There are two explanations for this: the first one argues that the speeches belong to the younger linguistic stratum and therefore have much more augments [99], the other argues that speeches involve more interaction between speaker and audience and make more reference to recent events, whereas

---

94. A. Platt (1891) used the term "perfect aorist" to describe these forms. See also J. Drewitt (1912a; 1912b; 1913), E. Bakker (1999a; 2002; 2005).

95. A. Platt (1891), J. Drewitt (1912a, p. 44), L. Bottin (1969, p. 87-89, 135-136), E. Bakker (1999a, p. 53, 60-62), J. García Ramón (2012, § F1b).

96. That is why we added "still" to the translation.

97. For Homer, see already A. Platt (1891) and J. Drewitt (1912a, 1912b). K. Hoffmann (1967, p. 160-213) noted the use of the injunctive in contexts that he described as *fernere, nicht historische Vergangenheit*. See also K. Strunk (1968) and W. Euler (1995).

98. K. Koch (1868), A. Platt (1891, p. 223), D. Monro (1891, p. 62), J. Drewitt (1912a), P. Chantraine (1948, p. 484), L. Bottin (1969, p. 110-128), L. Basset (1989), M. West (1989), E. Bakker (2005, p. 114-153), P. Mumm (2004).

99. This theory was taken furthest by H. Pelliccia (1985), cf. *supra*, p. 287 and footnote 91.

narrative descriptions are by definition more remote and less linked to the present [100]. The speeches in *Iliad* 6 can be divided into two categories, with or without the speeches by Glaukos and Diomedes [101]; the narratives can be divided into narrative with those speeches or narrative without, and also narrative with or without speech introductions and conclusions. As speech introductions and conclusions are actually the transition between speeches and narrative and vice versa, they are a category on their own and will be discussed separately [102]. The figures are [103]:

| | Augmented | | Unaugmented | | Percentage of augments | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | A | A+B | A | A+B | A | A+B |
| | | | | | | |
| **Speeches** | | | | | | |
| With the speeches of Glaukos and Diomedes | 24 | 37 | 52 | 58 | 32 % | 39 % |
| Without these speeches | 13 | 19 | 23 | 24 | 36 % | 44 % |
| | | | | | | |
| **Narrative** | | | | | | |
| Without these speeches | 32 | 55 | 65 | 72 | 33 % | 43 % |
| With these speeches | 41 | 69 | 90 | 102 | 31 % | 40 % |
| | | | | | | |
| **Overall figures in *Iliad* 6** | 67 | 112 | 122 | 136 | 35 % | 45 % |

We note that the speeches referring to the present situation have a higher percentage of augmented verb forms than the narrative passages [104]. We give one example from the speech of Glaukos (the augmented forms are put in bold face):

100. This viewpoint was already adopted by A. PLATT (1891) and J. DREWITT (1912a), and was expanded by E. BAKKER (1999a; 2005, p. 114-153) and P. MUMM (2004).

101. Already K. KOCH (1868, p. 27-28) noted that speeches could have narrative elements, and he pointed at Nestor's speech in *Iliad* 1 specifically; see also D. MONRO (1891, p. 62), P. CHANTRAINE (1948, P. 484), L. BASSET (1989, p. 14) and F. DE DECKER (2017, p. 136-138) for *Iliad* 1.

102. They are not included in the figures, which is the reason why the figures of speeches and narratives do not add up to the totals of the chant.

103. A refers to metrically secure forms, B to forms that could be determined by internal reconstruction within the epic language and C to forms that could not be determined are therefore metrically insecure.

104. The reason why the overall percentages are higher than both speeches and narratives, is that the overall figures also contain the speech introductions and conclusions.

ὣς **φάτο**, τὸν δὲ ἄνακτα χόλος **λάβεν** οἷον **ἄκουσε**. (*Iliad* 6, 166.)

So she spoke; anger took hold of the king, when he heard [that story].

In this passage, Glaukos related how king Proitos became angry after he had heard the (lying) tale by his wife Anteia, who claimed that Bellerophon had tried to rape her. As this is a remote and genealogical story (almost mythical) and thus belongs to the distant past, no augments are used.

4. The augment is used in verb forms that emphasise an event and/or communicate something surprising or new [105]. This can be combined with the previous point: as speeches often communicate something that is important for the speaker and sometimes unknown to the hearer, the use of the augment in speeches is expected; also in narrative, certain actions can be highlighted (although there are many instances in which the augment appears without a clear reason). Besides the meeting between Glaukos and Diomedes, the most important person of this chant is Hektor. His goodbyes to his mother Hekabe and especially to his wife Andromakhe and son Astyanax belong to the most emotional of the entire epic. It is thus no coincidence that when Hekabe and Andromakhe meet Hektor, their arrival is related with an augmented verb form and that Hektor's taking off of his helmet and putting it back on his head is also described with augmented forms. We give two examples (the augmented forms are underlined):

ἔνθά οἱ ἠπιόδωρος ἐναντίη ἤλυθε μήτηρ. (*Iliad* 6, 251.)

There, his [sc. Hektor's] mother, carrying many gifts, came to meet him.

This verse described how Hekabe came to meet Hektor hoping to convince him not to go and face Akhilleus in battle.

αὐτίκ' ἀπὸ κρατὸς κόρυθ' εἵλετο φαίδιμος Ἕκτωρ (*Iliad* 6, 472).

Immediately, shining Hektor took the helmet from his head.

In this passage, Homer described how Astyanax became scared by seeing Hektor's flashing helmet, how he and Andromakhe starting laughing and how he then eventually took off the helmet.

5. When a repeated or habitual action in the past is described, the augment is often absent. As a repeated action usually does not communicate something new, the absence of the augment is expected (cf. the previous point). This is especially clear in the verb forms combined with αἰέν / αἰεί "always". This adverb indicates a repetition of the verbal action and of the 49 metrically secure past tense forms that are attested with this adverb in epic Greek, 40 are unaugmented [106]. There are no examples of αἰέν / αἰεί in

105. P. Mumm (2004), F. De Decker (2016, p. 81-84; 2017, p. 138-139).

106. The unaugmented instances are *Iliad* 1, 52; 3, 272; 9, 451; 10, 188; 11, 168; 11, 565; 13, 357; 13, 386; 13, 557; 15, 227 (repeated in *Iliad* 17, 730); 15, 594; 15, 730;

*Iliad* 6, but there are descriptions of habitual actions, as in the following description of Priam's house(hold) in 6, 242-250 (we take one sentence from the passage which has 4 unaugmented verbs):

**κοιμῶντο** Πριάμοιο παρὰ μνηστῇς ἀλόχοισι. (*Iliad* 6, 246.)

There the sons of Priam used to sleep with their wedded wives.

This sentence in the passage described the bedrooms of the palace where Priam's sons slept with their wives; as this is a habitual action, an unaugmented imperfect verb form is used.

6. A special case of the augment absence in past tense forms that describe a repeated action, are the iteratives in -*sk*-: with one exception [107], all these forms are unaugmented [108]. This absence is mostly explained from a semantic point of view (besides the morphological argument that was mentioned before): they describe repeated actions in the past or a single action that was repeated by several characters and mostly appear in narrative parts; as such, they usually do not refer to single and unexpected events (contexts in which the augment was used more often) [109]. These verb forms are often combined by an optative of the repeated action in the past [110], or with αἰεί [111]. Sometimes, the subject is an indefinite character. There are 3 iteratives in *Iliad* 6 and all of them are unaugmented [112]. One of the best examples is the following sentence:

---

16, 105; 16, 109; 16, 641; 16, 646; 17, 364; 17, 412; 19, 132; 19, 253; 21, 362; 21, 543; 22, 198; 23, 379; 23, 500; 23, 821; *Odyssey* 2, 22; 4, 353; 7, 259; 8, 334; 9, 74; 10, 330; 16, 191; 16, 241; 21, 155; 22, 117; 22, 357; *Works and Days*, 114; Hesiod, *Fragmentum* 198, 7. The augmented instances are *Iliad* 10, 232; 22, 146; 23, 502; 24, 548; *Odyssey* 9, 513; 10, 32; 14, 224; 22, 228; 23, 38.

107. In *Odyssey* 20, 7 (ἐμισγέσκοντο), the augment is guaranteed by the caesura. C. Grashof (1852, p. 14) tried to remove the augment by conjecturing ᾔϊσαν, αἳ μνηστῆρσιν μιγέσκοντο τὸ πάρος περ, but that would require the -το in μιγέσκοντο to be read with lengthening under the ictus.

108. P. Buttmann (1830, p. 382), C. Grashof (1852, p. 14), D. Monro (1884, p. xlvi; 1891, p. 62), H. Smyth (1894, p. 464), R. Kühner & F. Blass (1892, p. 81), J. Drewitt (1912a, p. 44), C. Mohrmann (1933, p. 90), P. Chantraine (1948, p. 481-482), B. Marzullo (1952, p. 416), L. Bottin (1969, p. 116-125), F. Pagniello (2002, p. 84-108, 2007), E. Bakker (2005, p. 127). H. Poehlmann (1858, p. 10) pointed out that this has been observed already by the *Etymologicum Magnum*.

109. L. Bottin (1969, p. 116-125), F. Pagniello (2002, p. 84-108; 2007), E. Bakker (2005, p. 126-127), F. De Decker (2015b, p. 275-276; 2015a, p. 64-65; 2016, p. 101-102; 2017, p. 139-140).

110. F. Pagniello (2007).

111. F. De Decker (2015b, p. 270).

112. The instances are φιλέεσκεν (15), καλέεσκε (402) and ἀριστεύεσκε (460).

Ἕκτορος ἥδε γυνὴ ὃς **ἀριστεύεσκε** μάχεσθαι. (*Iliad* 6, 460.)

This is the wife of Hektor, who used to excel in fighting [among those who fought in Troy].

This verse belongs to a speech-within-a-speech in Hektor's Farewell to Andromakhe; in it, he described how she will end up in slavery after the Trojans have lost the war and how an unknown bypasser will see her weeping, recognise her and make the following statement.

Besides those three iteratives, there are also two instances of ἔσκεν [113]. It is argued that they have iterative value as well, contrary to the other past tense forms of εἰμί [114]. This is only partly true: ἔσκεν often has iterative value and can in most instances be translated by "used to be", but there are passages in which the difference between ἔσκεν and ἦεν / ἦν / ἔην / ἤην is hardly noticeable:

Ἄξυλον δ' ἄρ' ἔπεφνε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης
Τευθρανίδην, ὃς ἔναιεν ἐϋκτιμένῃ ἐν Ἀρίσβῃ
ἀφνειὸς βιότοιο, φίλος δ' ἦν ἀνθρώποισι
πάντας γὰρ φιλέεσκεν ὁδῷ ἔπι οἰκία ναίων.
ἀλλά οἱ οὔ τις τῶν γε τότ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον
πρόσθεν ὑπαντιάσας, ἀλλ' ἄμφω θυμὸν ἀπηύρα
αὐτὸν καὶ θεράποντα Καλήσιον, ὅς ῥα τόθ' ἵππων
**ἔσκεν** ὑφηνίοχος· τὼ δ' ἄμφω γαῖαν ἐδύτην. (*Iliad* 6, 12-19.)

Diomedes, good in shouting, killed Axylos, son of Teuthras, who lived in well-built Arisbe, who was rich in living and loved to all people, because living in his house next to the road, he welcomed all [travellers]. Yet, none of them stood next to him and warded off the painful death, but both of them [Diomedes] stripped of their lives, him and his servant Kalesios, who was his charioteer. Both men were covered with earth [i.e. died and were buried].

In this passage, Homer described how Diomedes killed Axylos and his servant Kalesios. Both past tense forms of εἰμί refer to habitual actions in the past and can be translated by "used to be"; the difference cannot have been metrical, as ἔσκεν is equivalent to ἦεν; ἦν, on the other hand, is secured by the metre here (as ἔσκ' would create an elision before the caesura).

7. Closely related to the use of the augment in actions close to the speaker, is the Homeric use of the augment in general truths and proverbs: they describe a general truth the knowledge of which is based on past experiences and refer to past actions of which the correctness is still valid at the moment of speaking or to actions that occurred in the past, but could

113. The instances are 19 and 153.

114. E. Schwyzer (1939, p. 677), P. Chantraine (1948, p. 319-321), A. Giacalone Ramat (1967, p. 120-121). R. Lazzeroni (2017) did not address this aspect.

(re)occur at any time in the present [115]. There are no gnomic aorists in *Iliad* 6, but there is one example with a gnomic or a statement of general validity:

> τῷ δὲ θεοὶ κάλλός τε καὶ ἠνορέην ἐρατεινὴν
> ὤπασαν· αὐτάρ οἱ Προῖτος κακὰ **μήσατο** θυμῷ. (*Iliad* 6, 156-157.)
>
> Him the gods granted beauty and lovely strength; but against him Proitos plotted evil in his mind.

In this passage, Glaukos related how Bellerophon's valour and beauty were given to him by the gods. This is not a gnomic aorist *sensu stricto*, but the Greeks believed that excellence was in most instances a divine gift. To stress this general statement, the verb form is augmented. Proitos's evil actions do not belong to general knowledge and are therefore related with an unaugmented aorist form.

8. Closely related to the use of the augment in the gnomic aorist, is its use in the *similia*, the Homeric comparisons in which Homer compared a battle scene or another event to a scene from everyday life (mostly in the agricultural sphere) [116]. As the similes compare an action in the recent past with occurrences in the past, and *they are "close" to the audience, in evoking a domestic rather than heroic, reality* [117], their link with the present and the audience is evident and the use of the augment therefore does not sur-

---

115. L. Döderlein was the first to use this term: *Da nun dieser Aorist in allgemeinen Sätzen und Densprüchen seinen eigentlichen Platz findet, so dürfte er in den Grammatiken zweckmässig der g n o m i s c h e A o r i s t genannt werden* (L. DÖDERLEIN [1847], p. 316, emphasis taken from the original text). The literature on the gnomic aorist is large, some examples (the list is obviously not exhaustive): E. MOLLER (1853 and 1854), F. FRANKE (1854), B. VAN GRONINGEN (1948), A. SALMON (1960), A. PERISTERAKIS (1962), C. J. RUIJGH (1971, one of the most detailed treatments), A. FAULKNER (2005). That the gnomic aorist was almost always augmented in Homer, had been noticed very early on: A. PLATT (1891), G. HERBIG (1896, p. 250-270), B. DELBRÜCK (1897, p. 302), J. WACKERNAGEL (1904, p. 5; 1920, p. 181), K. BRUGMANN (1916, p. 11, who noted that there was no explanation for this fact), J. DREWITT (1912a; 1912b and 1913), H. HIRT (1928, p. 171-173). It has been accepted since. See most recently F. PAGNIELLO (2002, p. 74-84), E. BAKKER (2005, p. 131-135), A. FAULKNER (2005, p. 68-69) and BERTRAND (2006b, p. 241).

The use of the augment in the gnomic aorists was also used as additional criterion by I. Taida himself (cf. *supra*, p. 270).

The augment use in the gnomic aorist is not nevertheless not absolute, as can be seen in *Iliad* 4, 320; 9, 320; *Odyssey* 8, 481; *Theogony* 447 (the absence of the augment is not secured by the metre in that specific instance), *Works and Days*, 17-20 (if the aorists in this passage are indeed gnomic), 345, 702-705, 740-741 (cf. F. DE DECKER [2016], p. 55-67).

116. A. PLATT (1891), J. DREWITT (1912a, 1912b, 1913), P. CHANTRAINE (1948, p. 484), G. SHIPP (1972, p. 120), E. BAKKER (2002, p. 75-77; 2005, p. 114, 121 and 131-134).

117. E. BAKKER (2005, p. 114).

prise [118]. In *Iliad* 6 there are 3 examples of something that could be considered a simile and they all have an augment [119]. We give one example:

> ὣς υἱὸς Πριάμοιο Πάρις κατὰ Περγάμου ἄκρης
> τεύχεσι παμφαίνων ὥς τ' ἠλέκτωρ ἐβεβήκει. (*Iliad* 6, 512-513.)
>
> So Priam's son, Paris, ran down the top of [the fortification of] Pergamon, glowing in his armour like the beaming sun.

This passage compares the attack by Paris in his shining armour to that of the gleaming sun.

9. Whereas gnomic aorists and similes describe realities that are close to everyday life and therefore have more augmented verb forms, eternal and timeless habits of the gods are described with augmentless forms [120]. In these contexts, the injunctive was used in Vedic Sanskrit and Avestan [121]. Of this, there are no examples in *Iliad* 6.

---

118. E. BAKKER (2005, p. 114, 121 and 131-134), G. SHIPP (1972, p. 120) stated that "[the augment use] illustrates the linguistic similarity of proverbial comments and similes".

119. The instances are ἀπέλαμπεν (295), ἔκειτο (295), ἐβεβήκει (513).

120. See M. WEST (1989) for Hesiod and the Homeric Hymns and F. DE DECKER (2016, p. 102-107) for Hesiod.

121. For Vedic, see J. AVERY (1880, p. 330), B. DELBRÜCK (1888, p. 354-355: *so habe ich mich doch überzeugt, dass der Injunctiv nicht selten (die Stellen s. bei Avery) in dem Sinne des Indicativ Praesentis gebraucht wird, doch so, dass die Beziehung auf die Gegenwart des Sprechenden nicht hervortritt, vielmehr* nur in dem Sinne, dass eine Verbalaussage ausgedrückt werden soll, welche sich weder auf die Zukunft, noch auf die Vergangenheit bezieht. – emphasis is ours), L. RENOU (1928, p. 71-73), J. GONDA (1956, p. 33-46), K. HOFFMANN (1967, *passim,* but especially p. 119), K. STRUNK (1968, p. 290–294), R. LAZZERONI (1977), M. WEST (1989), W. EULER (1995), P. MUMM (1995); an analysis of the Iranian augment and injunctive use is missing. The situation in Iranian is further complicated by the fact that Avestan has very little augments, whereas Old Persian almost never omits it. For Avestan, see A. WILLIAMS JACKSON (1892, p. 136: "in Av. the augment is comparably rare, the instances of its omission far exceed in proportion those of the Vedic Sanskrit", and on page 177), H. REICHELT (1909, p. 93-94), J. KELLENS (1984, p. 245-249), R. BEEKES (1988, p. 150) and F. MARTÍNEZ GONZÁLEZ & M. DE VAAN (2001, p. 84-85); for Old Persian, see F. MARTÍNEZ GONZÁLEZ & M. DE VAAN (2001, p. 84: *el aumento se encuentra empleado sistemáticamente en griego clásico, en antiguo indio y en perso antiguo*), K. HOFFMANN & B. FORSSMAN (2004, p. 181-182). For Old Persian and Avestan, see already A. MEILLET (1915, p. 115: *Précédées de l'augment, ces formes expriment le passé; en ce sens, l'emploi de l'augment est constant en perse, par opposition à l'Avesta où l'augment n'est à peu près pas employé et au Véda où il est facultatif*). This difference is difficult to explain, but might – in our opinion – be due to the different nature of the texts: whereas the Old Persian texts are mostly inscriptions referring to acts in a somewhat recent past, the Avestan texts are mainly mythical stories. As such, the difference in augment use would fit the distinction recent versus remote past, as in Homer; an in-depth study needs to shed light on this problem.

10. Speech introductions mark the transition from narrative to speeches and deserve special attention by the audience, as the audience is almost "drawn into the dialogue" [122]; the poet highlights them by using a augmented verb form much more often than not [123]. The data from *Iliad* 6 confirm this: there are 27 introductions, of which 5 are undefinable [124], 16 augmented (12 of type A) [125] and 6 unaugmented (all type A) [126]. We give one example:

Νέστωρ δ' Ἀργείοισιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀΰσας. (*Iliad* 6, 66.)

Nestor shouted out loudly and called out to the Argives.

In three instances, the unaugmented speech introduction has a syntactic explanation: in the introduction ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζε [127], the first *verbum dicendi* is augmented, but the second is not because of the above mentioned reduction rule.

11. The same applies, to a lesser extent, to speech conclusions; they mark the transition from speech to narrative and are more augmented than the narrative verbs themselves. There are 8 speech conclusions, of which 4 are augmented (2 of type A) [128] and 4 are not (all of type A) [129]. One augmented example is:

ὣς ἔφατ' εὐχομένη, ἀνένευε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη. (*Iliad* 6, 311.)

So she spoke praying, but Pallas Athene nodded in disapproval.

This conclusion concluded the prayer to Athene made by Hekabe; Homer also already included that the goddess would not grant the prayer.

12. In his analysis of the augment in the aorist forms in the speeches of the *Iliad*, E. Bakker argued that the augment was less common in negative sentences [130], unless the negation was linked to the speaker's deixis [131]. This analysis has two shortcomings: it leaves out the narrative parts and is re-

122. This was pointed out by P. Mumm *apud* De Decker (2015a, p. 60), who used the term *Verlebendigung*.

123. J. Drewitt (1912a, p. 44), E. Bakker (2005, p. 122–123), F. De Decker (2015a; 2015b, p. 241-290; 2016, p. 84-86; 2017, p. 142-143).

124. The instances are ηὔδα (54), προσηύδα (144, 163, 214, 343).

125. The instances are ἐλλίσσετο (45), ἐκέκλετο (66, 110), προσέειπε (112, 332, 440, 517), ἔφατ' (253, 406, 485), ἠμείβετ' (263, 359), ἠρᾶτο (304), μετὰ δὲ δμῳῇσιν ἔειπεν (375), πρὸς μῦθον ἔειπεν (381), προσέφη (520).

126. The instances are εἶπε (75, 475), ἔκ τ' ὀνόμαζε (253, 406, 485), νείκεσσεν (325).

127. This is attested in lines 253, 406, 485.

128. The instances are ὣς ἔφαθ' (122, 286), ὣς ἔφατ' (311), ἦ ῥα (390).

129. The instances are ὣς φάτο (51, 166, 212, 342).

130. E. Bakker (2005, p. 126), C. de Lamberterie (2007, p. 45, 51-52).

131. E. Bakker (2005, p. 128-130), C. de Lamberterie (2007, p. 45, 51).

stricted to the aorist. Nevertheless, the data of *Iliad* 6 (all tenses and passages) seem to confirm E. Bakker's hypothesis to a certain extent (although the sample is very small) [132]. The figures are :

| | Augmented | | Unaugmented | | Augment percentages | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | A | A+B | A | A+B | A | A+B |
| Negation: speeches | 2 | 4 | 3 | 4 | 40 % | 50 % |
| Negation: narratives | 1 | 2 | 3 | 3 | 25 % | 40 % |
| | | | | | | |
| Negation: speeches without Glaukos and Diomedes | 2 | 4 | 2 | 2 | 50 % | 67 % |
| Overall: speeches without Glaukos and Diomedes | 13 | 19 | 23 | 24 | 36 % | 44 % |
| | | | | | | |
| Negation: narratives with Glaukos and Diomedes | 1 | 2 | 4 | 5 | 20 % | 29 % |
| Overall: narratives with Glaukos and Diomedes | 41 | 69 | 90 | 102 | 31 % | 40 % |
| | | | | | | |
| Speech introductions | 0 | 0 | 1 | 1 | 0 % | 0 % |
| Overall negation | 3 | 6 | 7 | 8 | 30 % | 43 % |
| Overall | 67 | 111 | 123 | 136 | 35 % | 45 % |

The figures indicate that negation *per se* is not a factor influencing the augment use, but in narrative and in the speeches that have narrative or remote mythical character (Glaukos and Diomedes), the percentage of augments in negated sentences is even lower than in positive sentences (in the speeches by Glaukos and Diomedes no single augmented form in a negative sentence can be found) [133]. Most augmented forms in a negative sentence are found in speeches [134], where the link with the speaker's deixis, as posited by E. Bakker, is indeed present. This is not surprising, as narrative passages are already less augmented, and a negation removes the action even more

132. A similar trend was found in *Iliad* 1, see F. De Decker (2017, p. 144-146).

133. The augmented forms in negative sentences in narrative are προσέφη (342), ἔφαντο (501).

134. The augmented forms in negative sentences in speeches are ἐδείδιμεν (99), ἦν (131, 140), ἦλθον (519). The unaugmented forms in speeches are ἐξενάριξε (417), ἄνωγεν (444).

from the deixis, hence the predominance of unaugmented verb forms in negative sentences [135]. An example from a narrative passage is

οὐδὲ Πάρις **δήθυνεν** ἐν ὑψηλοῖσι δόμοισιν. (*Iliad* 6, 503.)

And Paris did not linger in his high home any longer.

13. We now address the subordinate clauses (complement clauses, relative, temporal, causal and conditional clauses). For the so-called ἐπεί-clauses, it had been noted already that they were usually unaugmented in narrative and also in speeches, if ἐπεί had a temporal (and not causal meaning) [136]. We expand this to all subordinate clauses and find the following figures (as was the case with the negative sentences, the sample is very small):

| | Augmented | | Unaugmented | | Percentages | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | A | A+B | A | A+B | A | A+B |
| Speeches with Glaukos's and Diomedes speeches | 6 | 8 | 13 | 13 | 32 % | 38 % |
| Speeches without Glaukos's and Diomedes's speeches | 3 | 4 | 8 | 8 | 27 % | 33 % |
| Narratives without Glaukos's and Diomedes's speeches | 6 | 9 | 12 | 12 | 33 % | 43 % |
| Narratives with Glaukos's and Diomedes's speeches | 9 | 13 | 17 | 17 | 35 % | 43 % |
| Overall figures of subordination | 12 | 17 | 25 | 25 | 32 % | 40 % |
| | | | | | | |
| Compared to the overall figures: | | | | | | |
| Speeches with Glaukos's and Diomedes | 24 | 37 | 52 | 58 | 32 % | 39 % |
| Speeches without Glaukos's and Diomedes's speeches | 13 | 19 | 23 | 24 | 36 % | 44 % |
| Narratives without Glaukos's and Diomedes's speeches | 32 | 55 | 65 | 72 | 33 % | 43 % |
| Narratives with Glaukos's and Diomedes's speeches | 41 | 69 | 90 | 102 | 31 % | 40 % |
| | | | | | | |
| Overall figures in *Iliad* 6 | 67 | 112 | 122 | 136 | 35 % | 45 % |

135. The unaugmented forms in narrative passages are ἀπίθησεν (102), τέτμεν (374), δήθυνεν (503). In Glaukos's speech, the following two forms can be found: πεῖθ' (162), νέοντο (189).

136. A. Platt (1891, p. 220), E. Bakker (2005, p. 125-127).

The absence of the augment in subordinate clauses can be explained by the fact that they describe actions that constitute the background for the main action and are situated in a (slightly) more remote past than the main action. What is remarkable and unexpected is that, contrary to the negative sentences, the distinction speeches//narrative with Glaukos and Diomedes is not valid here and that subordinate clauses in speeches are even less augmented than the narrative subordinate clauses. To determine the relationship between the use and absence of the augment in narrative and negative sentences, a larger corpus of several chants might be needed.

14. Lastly, we also have to mention that the rules mentioned above are only tendencies and that there are obviously exceptions as well. We give two examples:

ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας **ἐξέλετο** Ζεύς. (*Iliad* 6, 243.)

But then Kronos's son, Zeus, took away the wits of Glaukos.

In this sentence, Homer states that Zeus will make Glaukos lose his mind, as he will agree to change his golden armour for the bronze one of Diomedes; as the Greeks thought that madness was often god-sent, this divine intervention could be interpreted as somewhat gnomic, but yet the augment is missing.

τὸν δ' Ἕκτωρ **νείκεσσεν** ἰδὼν αἰσχροῖς ἐπέεσσι. (*Iliad* 6, 325.)

Hektor saw him and scolded him with ugly words.

This example is even more problematic: it is a speech introduction and will introduce a scathing speech by Hektor addressed to Paris, in which Hektor reproached Paris that the war that was raging on, had been started because of *him* and that therefore some more valour of his side could well be expected, but the verb introducing this speech is nevertheless unaugmented.

## 11. Analysis of a passage

In this subchapter, we will apply the rules and trends described above to the following passage. As will become clear, we are dealing with tendencies and trends, not with catch-all rules (as was stated above, the augmented forms are underlined, the unaugmented ones are put in bold face and the insecure forms are expanded):

414 ἤτοι γὰρ πατέρ' ἁμὸν ἀπέκτανε δῖος Ἀχιλλεύς,
415 ἐκ δὲ πόλιν **πέρσεν** Κιλίκων εὖ ναιετάωσαν
416 Θήβην ὑψίπυλον· κατὰ δ' ἔκτανεν Ἠετίωνα,
417 οὐδέ μιν **ἐξενάριξε**, **σεβάσσατο** γὰρ τό γε θυμῷ,
418 ἀλλ' ἄρα μιν κ α τ έ κ η ε σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν
419 ἠδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν· περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν
420 νύμφαι ὀρεστιάδες κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.
421 οἳ δέ μοι ἑπτὰ κασίγνητοι **ἔσαν** ἐν μεγάροισιν
422 οἳ μὲν πάντες ἰῷ **κίον** ἤματι Ἄϊδος εἴσω:
423 πάντας γὰρ κατέπεφνε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς
424 βουσὶν ἐπ' εἰλιπόδεσσι καὶ ἀργεννῇς ὀΐεσσι. (*Iliad* 6, 414-424.)

Then, godly Akhilleus indeed killed our father, destroyed the city of the Kilikians, Thebes with the high walls, a city good to live in, he then killed Eetion, but did not rob him of his armour as he restrained himself in his mind from doing this, but he burnt him in his well-wrought battle gear and threw a gravemound over him; and the Nymphs living in the mountains, daughter of aigis-bearing Zeus planted elm trees (on the grave). In the palace there were seven brothers of mine, all of them went down into the Hades on that single day. For Akhilleus, swift of foot, hew all of them down, as they were pasturing their cattle rolling in their gait and their white sheep.

We now discuss the individual verb forms.

– ἀπέκτανε (414): this form is augmented (as was established by internal reconstruction and comparison above), because it starts enumerating Akhilleus's murderous habits by relating how he slaughtered the Thebans and destroyed their city.

– πέρσεν (415): this verb form is unaugmented, because it belongs to the same process of killing and destroying Thebes.

– κατὰ δ' ἔκτανεν (416): this verb is augmented (as was established above), because it relates a new killing performed by Akhilleus, namely that of Eetion.

– ἐξενάριξε (417): this verb is unaugmented, because it belongs to the same process of killing Eetion.

– σεβάσσατο (417): this verb is unaugmented, because it belongs to the same process of killing Eetion and because the verb is followed by a 2$^{nd}$ position clitic, γάρ.

– κατέκηε (418): the presence or absence of the augment in this form cannot be established with certainty.

– ἔχεεν (419): the augment in this form was established by internal comparison, but the presence of it is somewhat surprising, especially since it shows a more restrained and respectful sight of Akhilleus (namely burying a slain opponent).

– ἐφύτευσαν (419): unless one sees the augment in this form as aetiological (explaining the presence of elm trees on that grave mound), the presence of the augment is surprising (again).

– ἔσαν (421): this form belongs to the background, as Andromakhe is describing her family (they both know she had seven brothers).

– κίον (422): this form is unaugmented, because the emphasis is not on their death, but on the fact that they met their death at the hands of Akhilleus (which is mentioned in the next verse).

– κατέπεφνε (423): this is the last and final statement: “Akhilleus killed them all”. This needs emphasis (in the sense of Mumm’s analysis) and is therefore augmented. As was the case with κατὰ δ’ ἔκτανεν and ἀπέκτανε, the presence of the augment was determined by internal reconstruction.

In this part of her speech, Andromakhe tried to convince Hektor not to face Akhilleus in a man-to-man battle, because Akhilleus would most certainly kill him as well. As evidence for that she related how he killed her relatives. The verbs referring to the actual killing are augmented, whereas most other verbs are not. If P. Kiparsky’s reduction rule were correct, we would have expected to only have one single augmented form, but this is not the case.

## 12. The augment as an evidential marker?

We have now determined the use and absence of the augment in *Iliad* 6, but how can these facts be explained? As was noted earlier, the acts and speeches which were closely related to what was happening on the battle ground had more augmented verb forms than the stories about genealogies and guest-friendships in a more remote past. The same can be said about the speech by Andromakhe in which she related how Akhilleus murdered her entire family. The use of the augment in stories involving actions the speakers performed themselves or had to endure first-hand, can be explained as an indication of the eyewitness account, or more precisely as an “evidential marker”. Evidentiality is used here in the narrow sense as *grammatical marking of information source* [137]. Languages can have up to 6 evidential

137. The first in-depth treatment was the volume of W. Chafe & J. Nicholls (1986), but no uniform definition was given there. For a historical overview of “evidentiality” as a term and concept, see W. Jacobsen (1986). One of the first to describe the mandatory indication of one’s source of information, was F. Boas (1911b, p. 43 and 1911c, p. 443). In his work on Amero-Indian languages, he did not use the term “evidentiality”, nor did he treat the issue in detail, but he did mention that in several languages it was necessary for speakers to indicate on which grounds or by which observation, they came to the statement they had just made. For the concept, see also E. Sapir (1921, p. 108-109). W. Jacobsen (1986, p. 3) limited evidential marking to instances in which the speaker had no direct evidence for the statement, but already F. Boas and E. Sapir included eyewitness accounts as well (but they did not use the term “evidentiality”). For the definition, see M. Faller (2002, p. 2: “the grammatical encoding of the speaker’s (type of) *grounds* for making a speech act”), A. Aikhenvald (2003a, p. 3; 2004, p. 1; 2015, p. 239), C. Brugman & M. Macauley (2015, p. 201-202), E. Visser (2015, p. 179). See also B. Joseph (2003b, p. 97): “evidentiality can be defined as the indication of the source of a speaker’s information, of the modality by which that information was gained, and/or *the speaker’s stance (i.e., the attitude) towards the truth of the information*” (emphasis is ours). A. Aikhenvald & R. Dixon (2017b, p. 7) used the slightly different “grammaticalized marking of information source”.

categories [138], but the basic distinction is that of direct / visual versus indirect / non visual [139], although it might be better to use (as was first done by M. Faller) "best evidence available" (or *best possible grounds* in her words) instead of "visual / direct" [140]. It can occur with verbs in the present, past and future, but is most common in the past [141]. We believe that the augment in *Iliad* 6 (and in epic Greek in general) was part of an evidential system distinguishing visual/direct versus non-visual/indirect evidence [142]. In this system, the augmented verb forms were the marked ones, describing past actions still valid for the present and actions in the immediate past that occurred in the presence of the speaker, indicating that the speaker witnessed or participated in the action. We are aware that scholars on evidentiality almost never mention the oldest Indo-European languages, let alone discuss examples from them [143], but, with the exception of Drewitt - Beck's clitic rule, which might be a syntactic constraint known only in Greek (as neither Vedic, Avestan nor Armenian have any remnants of it), all the other observations can be explained in the evidential framework [144].

In spite of the absence of examples of Indo-European languages in the above mentioned works, the concept has been suggested for Greek before, albeit without overt morphological marking [145]. For the augment, it has been briefly mentioned as possible explanation by E. Bakker, P. Mumm and J. García Ramón, but only J. García Ramón used the term "evidentiality"

---

138. See A. Aikhenvald (2003a; 2004, *passim*) and the contributions in A. Aikhenvald & R. Dixon (2003).

139. T. Willett (1988, p. 57), J. Bybee, R. Perkins & W. Pagliuca (1994, p. 95), V. Plungian (2001, p. 351-352), S. Gipper (2014, p. 799).

140. M. Faller (2002, *passim*, but especially § 4.3) used the term *best possible grounds*; W. Adelaar (2017, p. 673).

141. A. Aikhenvald (2003a, p. 15; 2004, p. 25; 2015, p. 245), D. Hintz (2007, p. 67), F. De Haan (2013, § 1), A. Aikhenvald & R. Dixon (2017b, p. 8).

142. A1 in the terminology of A. Aikhenvald (2004, p. 25-28; 2015, p. 241), but she did not discuss neither Greek nor any other Indo-European language.

143. The reference works and collections by W. Chafe & J. Nichols (1986), J. Nuyts & P. Dendale (1994), L. Johanson & B. Utas (2000) and A. Aikhenvald & R. Dixon (2003) do not contain articles on the oldest Indo-European languages.

144. According to W. Adelaar (2017, p. 674), in Quechua and Aymaran languages, some evidential markers have to yield their place to clitics as well. If this could be confirmed in other evidential languages, the Greek situation would become less problematic.

145. E. Bakker (1993) on ἄρα; R. Van Rooy (2016) on evidential strategies in Plato (the first paper that exclusively focuses on evidentiality in Ancient Greek); A. Bartolotta, M. Buijs & D. Kölligan (2017).

*expressis verbis* [146]. The constraints and rules on the use of evidential markers are similar to those for the augment, as can be seen below:

1. The use of visual evidentials explains why the events that directly concerned Andromakhe were related with augmented verb forms, whereas the verbs in the speeches by Glaukos and Diomedes were not. Neither Glaukos nor Diomedes had been a witness to Bellerophon enduring his hardships and being welcomed at the court of Oineus, whereas Andromakhe had to live through the murder of her family since the day it happened.
2. The reduction of augmented forms into one augmented form followed by different unaugmented forms is paralleled in evidential languages: when the evidential marker has been expressed already and is clear from the context, it does not have to be repeated on each form [147].
3. In stories in the remote or more distant past, the augment is missing: the absence of visual evidentials in remote and mythical stories has many parallels in evidential languages [148].
4. The use of the augment in general truths and *similia* can be explained by visual evidentiality, as visual evidentials can be used to state general truths within the speaker's realm [149].
5. Evidential marking is less common in negative sentences [150], but is not excluded [151]. Even in languages without grammatical evidential marking, neg-

146. E. BAKKER (2002, p. 73-75 – he explained the augment use in descriptions as "an acute perception of the god that is made possible by the poet"); P. MUMM (2004, § 10, personal communication by e-mail on July 15th 2016, without using the term "evidentiality"): *Diese* [*sc. die Augmentfunktion, the function of the augment*] *gehört ihrer kategoriellen Systematik nach in den Bereich der subjektiven Modalität, d.h. der vom Sprecher bezeichneten Quellen für die Gültigkeit seiner Aussage. Das Augment wird gesetzt,* wenn der Sprecher (Erzähler oder Redner) die Gültigkeit oder Wichtigkeit seiner Aussage nicht nur präsupponiert, sondern forciert oder für sie einsteht. *Da dahinter grundsätzlich ein besonderes Äußerungsinteresse steht, folgt automatisch ein besonderer Bezug auf die Gegenwart (der redenden Figur oder der Erzählzeit)* (emphasis is ours); J. GARCÍA RAMÓN (2012, § A).

147. A. SCHLICHTER (1986, p. 50), M. FALLER (2002, p. 148), P. VALENZUELA (2003, p. 39), D. HINTZ (2007, p. 80-83), S. GIPPER (2011, p. 50, 64).

148. J. BARNES (1984, p. 261), L. ANDERSON (1986, p. 293), T. WILLETT (1988, p. 60, 88), I. MUSHIN (2001, p. 76-79), M. FALLER (2002, p. 22-23), E. MASLOVA (2003, p. 230-232), R. DIXON (2003, p. 168), P. VALENZUELA (2003, p. 50), A. AIKHENVALD (2004, p. 310-315), D. HINTZ (2007, p. 64), S. GIPPER (2014, p. 807), E. VISSER (2015, p. 299).

149. J. BARNES (1984, p. 259), R. OSWALT (1986, p. 30), F. DE HAAN (1998, § 5), M. FALLER (2003, p. 20), A. AIKHENVALD (2004, p. 172-173), W. ADELAAR (2017, p. 673).

150. A. AIKHENVALD (2003; 2004, p. 256-257; 2015, p. 242-243), A. AIKHENVALD & R. DIXON (2017b, p. 7).

151. Contrary to what was assumed by L. ANDERSON (1986, p. 277) and F. DE HAAN (1998, § 3).

ative sentences can have less distinctions in past tense marking than affirmative sentences [152].

We therefore believe that the augment was in origin an evidential marker that indicated that the speaker and / or hearer were closely involved in the action and were witness to it (or at least claimed to be). The evidential value of the augment also explains why the *Odyssey* has more augmented verb forms than the *Iliad*: as Odysseus is relating his own adventures, it is almost self-evident that these stories will be related with augmented ("evidential") forms. The same value for the augment can also be established for Hesiod: the *Theogony* refers to a mythical past and therefore has fewer augmented forms; the *Works and Days*, on the other hand, provide advice for every-day life and are situated against the background of the conflict between Hesiod and his brother Perses, and therefore provide a much closer link to the present and the audience and are an eyewitness account *par excellence* [153].

## Conclusion

In this article, we discussed the augment use in *Iliad* 6. This chant is one of the most emotional and famous in the poem, because of the story of the exchange between Glaukos and Diomedes, but especially because of the Farewell between Hektor and Andromakhe and the little Astyanax who was scared of Hektor's helmet. Our analysis was performed in four stages. First, we determined the metrical and morphological criteria to establish if the attested forms were metrically secure. These criteria were mostly metrical bridges and caesurae. In a second step, we investigated the forms that were not metrically secure and asked if internal evidence from the entire epic corpus could be used to determine if the form was secure. This was done via the so-called "Barrett - Taida" method, which analyses metrically insecure forms by looking at their distribution in the entire epic corpus. We also briefly looked at problematic instances. These first two steps enabled us to catalogue the forms into three categories: the ones secured by the metre (type A), the ones secured by internal reconstruction (type B) and the ones that were problematic and/or could not be determined (type C). In a third step, we applied the previous scholarship on the Homeric augment to our established corpus of A and B forms. In the last stage, we tried to explain the augment use and compared the augment use to the visual evidential systems that exist in many languages of the world and found that the augment use and absence could be explained by a system with two evidential forms, the augmented form being the one that pointed at past actions that were wit-

152. M. Miestamo (2017, p. 312-316).
153. F. De Decker (2016, p. 75-76, 111-112).

nessed (or considered as such) and the unaugmented one being the one that was used in all other situations.

For future research, the use of evidentiality as framework could also shed a new light on the augment use in the Indo-Iranian branch: as was stated above, there is no comprehensive study yet on the presence and absence of the augment in the different Old Iranian languages. An evidential system "eyewitness" - "non-eyewitness" with the augment indicating the "eyewitness" would be able to account for the differences between Old Persian texts, in which mostly events from a recent past are described, and Avestan poetic texts, which describe stories in a remote and sometimes even mythical past. This framework could also be the basis for a study of the augment in Vedic Sanskrit: contrary to the unaugmented verb forms (which Avery and Hoffmann described as being timeless), no study has been performed on the augmented forms in the Rig Veda. It would be interesting to see if the Vedic augment appears in contexts that refer to a recent past and/or to actions that have been witnessed by the speakers and audience.

Filip DE DECKER
Postdoctoral researcher
FWO Vlaanderen - UGent & KULeuven
filipdedecker9@gmail.com

## Bibliography

*Online resources*

Chicago Homer: http://homer.library.northwestern.edu/html/application.html
Thesaurus Linguae Graecae: http://stephanus.tlg.uci.edu

*Studies*

W. ADELAAR (2017): "A Typological Overview of the Aymaran and Quechuan Language Structure", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2017a), p. 651-682.

H. AHRENS (1852): *Griechische Formenlehre des Homerischen und Attischen Dialektes*, Göttingen.

A. AIKHENVALD (2003a): "Evidentiality in Typological Perspective", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2003), p. 1-31.

A. AIKHENVALD (2003b): "Evidentiality in Tariana", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2003), p. 131-163.

A. AIKHENVALD (2004): *Evidentiality*, Oxford.

A. AIKHENVALD (2015): "Evidentials: Their Links with Other Categories", *LT* 19, p. 239-277.

A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2003): *Studies in Evidentiality*, Amsterdam.

A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2017a): *The Cambridge Handbook of Linguistic Typology*, Cambridge.

A. AIKHENVALD & R. DIXON (2017b): "Linguistic Typology: Setting the Scene", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2017a), p. 1-35.

T. ALLEN (1912): *Homeri Opera. Tomus V*, Oxford.

T. ALLEN (1931): *Homeri Ilias*, Oxford.

T. ALLEN & E. SIKES (1904): *The Homeric Hymns*, London.

L. ANDERSON (1986): "Evidentials, Paths of Change, and Mental Maps: Typologically Regular Asymmetries", in W. CHAFE & J. NICHOLS (eds.) (1986), p. 273-311.

K. AMEIS (1870): *Ilias. Für den Schulgebrauch erklärt. Erster Band. Zweites Heft. Gesang 4-6*, Leipzig.

K. AMEIS & C. HENTZE (1895): *Homers Odyssee. Für den Schulgebrauch erklärt. Gesang 13-24*, Leipzig.

K. AMEIS & C. HENTZE (1900): *Anhang zu Homers Odyssee Schulausgabe 4. Gesang 19-24*, Leipzig.

J. AVERY (1880): "The Unaugmented Verb Forms of the Rig and Atharva Vedas", *JAOS* 11, p. 326-365.

E. BAKKER (1993): "Discourse and Performance in Homeric Poetry", *CA* 16, p. 1-29.

E. BAKKER (1997a): "The Study of Homeric Discourse", in I. MORRIS & B. POWELL (eds.) (1995), p. 283-304.

E. BAKKER (1997b): *Poetry in Speech: Orality and Homeric Discourse*, Ithaca.

E. BAKKER (1999): "Pointing to the Past: Verbal Augment and Temporal Deixis in Homer", in J. KAZAZIS & A. RENGAKOS (eds.). *Euphrosyne. Studies in Ancient Epic and its Legacy in Honor of Dimitris. N. Maronitis*, Stuttgart, p. 50-65.

E. BAKKER (2002): "Remembering the God's Arrival", *Arethusa* 35, p. 63-81.

E. BAKKER (2005): *Pointing at the Past: from formula to performance in Homeric poetics*, Cambridge, MA.

H. BARNES (1986): "The Colometric Structure of the Homeric Hexameter", *GRBS* 27, p. 125-150.

J(anet) BARNES (1984): "Evidentials in the Tuyuca Verb", *IJAL* 50, p. 255-270.

J(oshua) BARNES (1711): *Homeri Ilias & Odyssea, et in easdem scholia, sive interpretatio, veterum*, Cambridge.

W. S. BARRETT (1964): *Euripides Hippolytos. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford.

A. BARTOLOTTA, M. BUIJS & D. KÖLLIGAN (2017): "Modality and Injunctive in Ancient Greek", presentation during the Conference 'Charting the Semantic Space of Ancient Greek Modality', on May 6th, 2017 in Paris.

A. BARTONĚK (2003): *Handbuch des mykenischen Griechisch*, Heidelberg.

L. BASSET (1989): "L'augment et la distinction discours/récit dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*", in M. CASEVITZ (ed.), *Études homériques*, Lyon, p. 9-16.

S. BASSETT (1919): "The Theory of the Homeric Caesura According to the Extant Remains of the Ancient Doctrine", *AJP* 40, p. 343-372.

D. BECK (2017): "The Typology of Morphological Processes: Form and Function", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2017a), p. 325-360.

R. BECK (1972): "A Principle of Composition in Homeric Verse", *Phoenix* 26, p. 213-231.

W. BECK (1914): *De augmenti apud Homerum usu*, Giessen.

M. BECKWITH (1996): *The Greek Reduplicated Aorist*, PhD Thesis Yale.

M. BECKWITH (2004): "Homeric ἠνώγεον (H 394), ἐρρίγει (ψ 216) and the Imperfect Origins of the Greek Pluperfect", *KZ* 117, p. 76-85.

R. BEEKES (1972): "On the Structure of the Greek Hexameter: O'Neill Reinterpreted", *Glotta* 6, p. 1-10.

R. BEEKES (1988): *A Grammar of Gatha Avestan*, Leiden

I. BEKKER (1858): *Carmina Homerica. Volumen Prius. Ilias*, Bonn.

I. BEKKER (1863): *Homerische Blätter.* Erster Band. Beilage zu dessen *Carmina Homerica*, Bonn.

I. BEKKER (1872): *Homerische Blätter.* Zweiter Band. Beilage zu dessen *Carmina Homerica*, Bonn.

N. BERG (1977): "Der Ursprung des altgriechischen Plusquamperfekts und die Entwicklung der alphathematischen Flexion", *NTS* 31, p. 205-263.

A. BERNABÉ & E. LUJÁN (2006): *Introducción al griego micénico: gramática, selección de textos, glosario*, Zaragoza.

N. BERTRAND (2006a): "La localisation des formes intransitives d'ἵστημι. Le rôle de ἔστη et στάς dans le récit homérique", *GAIA* 10, p. 47-96.

N. Bertrand (2006b): “Présence du passé dans l’épopée homérique. À propos de *Pointing to the Past* de E. J. Bakker”, *GAIA* 10, p. 237-243.

H. Blumenthal (1975): “Some Homeric Evidence for the History of the Augment”, *IF* 79, p. 67-77.

F. Boas (ed.) (1911a): *A Handbook of American Indian Languages*, Washington.

F. Boas (1911b): “Introduction”, in F. Boas (ed.) (1911a), p. 1-84.

F. Boas (1911c): “Kwakiutl”, in F. Boas (ed.) (1911a), p. 423-558.

G. Bonfante (1942): “The Armenian Aorist”, *JAOS* 62, p. 102-105.

F. Bopp (1835): *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen*, Berlin.

F. Bopp (1842): *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen*, Berlin.

L. Bottin (1969): “Studio dell’aumento in Omero”, *SMEA* 10, p. 69-145.

C. Brügger (2009): *Basel Kommentar. Band VIII: 24. Gesang. Faszikel 2: Kommentar*, Berlin.

K. Brugmann (1892): *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, II, 2, Strassburg.

K. Brugmann (1900): *Griechische Grammatik*, München.

K. Brugmann (1902): “Die ionischen Iterativpräterita auf σκον”, *IF* 13, p. 267-277.

K. Brugmann (1904): *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Strassburg.

K. Brugmann (1916): *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, II, 3, Strassburg.

C. Brugman & M. Macauley (2015): “Characterizing Evidentiality”, *LT* 19 (2), p. 201-237.

P. Buttmann (1830): *Ausführliche griechische Sprachlehre. Erster Band*, Berlin.

P. Buttmann (1858): *Griechische Grammatik*, Berlin.

J. Bybee , R. Perkins & W. Pagliuca (1994): *The Evolution of Grammar*, Chicago.

M. Cantilena (1995): “Il ponte di Nicanore”, in M. Fantuzzi & R. Pretagostini (eds.), *Struttura e storia dell’esametro greco*, Roma, p. 9-68.

W. Chafe & J. Nichols (eds.) (1986): *Evidentiality: The Linguistic Coding of Knowledge*, Norwood.

P. Chantraine (1948): *Grammaire homérique*, Paris.

P. Chantraine (1953): *Grammaire homérique. Tome II: Syntaxe*, Paris.

P. Chantraine (1964): *Morphologie historique du grec*, Paris (deuxième édition revue et augmentée).

J. Clackson (2007): *Indo-European Linguistics: An Introduction*, Cambridge.

G. Curtius (1868): “Verschiedenes. 2. εἴ ποτ’ ἔην γε”, *CS* 1, 2, p. 286-294.

G. Curtius (1871): “Homerisches”, *CS* 4, p. 473-491.

G. Curtius (1873a): *Das Verbum der griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt*. Erster Band, Leipzig.

G. Curtius (1873b): *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig.

G. Curtius (1880): *Das Verbum der griechischen Sprache, seinem Baue nach dargestellt*. Zweiter Band, Leipzig.

F. DE DECKER (2015a): “The Augment in Homer, with Special Attention to Speech Introductions and Conclusions”, in F. DE DECKER *et al.* (eds.), *JournaLIPP* 4, Proceedings of the 21st LIPP Symposium, p. 53-71. Online publication: https://lipp.ub.lmu.de/index.php/lipp/article/view/4841/2723

F. DE DECKER (2015b): *A Morphosyntactic Analysis of Speech Introductions and Conclusions in Homer*, PhD Thesis LMU München. Online publication: https://edoc.ub.uni-muenchen.de/17995/

F. DE DECKER (2016): “A Contrastive Analysis of the Homeric and Hesiodic Augment, with Special Focus on Hesiod”, *IJDL* 13, p. 33-128.

F. DE DECKER (2017): “Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν: an Analysis of the Augment use in Iliad 1”, *JIES* 45, p. 58-171.

F. DE DECKER (*forthcoming*): “The Augment Use in the *Homeric Hymn to Demeter* (HH 2)” [to appear in *Glotta*].

F. DE HAAN (1998): “The Category of Evidentiality”, Unpublished manuscript, accessible via www.academia.edu

F. DE HAAN (2001): “The Cognitive Basis of Visual Evidentials”, in A. CIENKI *et al.* (eds.), *Conceptual and Discourse Factors in Linguistic Discourse*, Stanford, p. 91-106.

F. DE HAAN (2013): “Chapter 78: The Coding of Evidentiality”, in *The World Atlas of Language Structures Online*, Leipzig. Online publication: http://wals.info/chapter/78

B. DELBRÜCK (1879): *Syntaktische Forschungen IV. Die Grundlagen der griechischen Syntax*, Halle.

B. DELBRÜCK (1888): *Syntaktische Forschungen V. Altindische Syntax*, Halle

B. DELBRÜCK (1893): *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*. I, Strassburg.

B. DELBRÜCK (1897): *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*. II, Strassburg.

B. DELBRÜCK (1900): *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*. III, Strassburg.

R. DIXON (2003): “Evidentiality in Jarawara”, in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2003), p. 165-187.

L. DÖDERLEIN (1847): *Reden und Aufsätze*, Erlangen.

W. DRESSLER (1969): “Eine textsyntaktische Regel der idg. Wortstellung”, *KZ* 83, p. 1-25.

W. DRESSLER (1972): “Über die Rekonstruktion der indogermanischen Syntax”, *KZ* 85, p. 5-22.

J. DREWITT (1912a): “The Augment in Homer”, *CQ* 6, p. 44-59.

J. DREWITT (1912b): “The Augment in Homer (continued)”, *CQ* 6, p. 104-120.

J. DREWITT (1913): “A Note on the Augment”, *CP* 8, p. 349-353.

Y. DUHOUX (1987): “Les débuts de l’augment grec: le facteur sociolinguistique”, *Minos* 20-22, p. 163-172.

Y. DUHOUX (1992): *Le verbe grec ancien*, Louvain-la-Neuve.

W. EULER (1995): “Der Injunktiv, die archaischste Verbalkategorie im Indogermanischen”, in W. SMOCZYŃSKI (ed.), *Kuryłowicz Memorial Volume*, Part One, Cracow, p. 137-142.

M. FALLER (2002): *Semantics and Pragmatics of Evidentials in Cuzco Quechua*, PhD thesis, Stanford.

M. FALLER (2003): "The Evidential and Validational Licensing Conditions for the Cusco Quechua Enclitic *mi*", *Belgian Journal of Linguistics* 16, p. 7-21.

A. FAULKNER (2005): "Aphrodite's Aorists: Attributive Sections in the Homeric Hymns", *Glotta* 81, p. 60-79.

A. FICK (1883): *Die homerische Odyssee in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt*, Göttingen.

A. FICK (1885): *Die homerische Ilias nach ihrer entstehung betrachtet und in der ursprünglichen sprachform wiederhergestellt*, Göttingen.

B. FORTSON (2004): *Indo-European Language and Culture: An Introduction*, Oxford.

B. FORTSON (2010): *Indo-European Language and Culture: An Introduction*, 2nd Edition, Oxford.

H. FRAENKEL (1960): "Der homerische und der kallimachische Hexameter", in H. FRAENKEL, *Wege und Formen frühgriechischen Denkens*, München, p. 100-156.

F. FRANKE (1854): *Ueber den gnomischen Aorist*, Leipzig.

M. FRITZ (2011): *Der Dual im Indogermanischen*, Heidelberg.

R. FÜHRER & M. SCHMIDT (2001): Review of M. WEST (1998), *GGA* 253, p. 1-32.

J. GARCÍA RAMÓN (2012): "TAM, Augment and Evidentiality in Indo-European", Handout from the Workshop *Grammatische und lexikalische Strukturen im Wandel* held in Cologne, March 21st -23rd 2012.

B. GENTILE & L. LOMIENTO (2003): *Metrica e ritmica. Storia delle forme poetiche nella Grecia antica*, Mondadori.

E. GERHARD (1816): *Lectiones Apollonianae*, Leipzig.

G. GERLAND (1860): "Ueber den dativ pluralis des griechischen", *KZ* 9, p. 36-68

A. GIACALONE RAMAT (1967): "La funzione del suffiso -ΣΚ- nel sistema verbale greco", *AGI* 52, p. 105-123

G. GIANNAKIS (ed.) (2014): *The Encyclopaedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, Leiden .

S. GIPPER (2011): *Evidentiality and Intersubjectivity in Yurakaré*, PhD thesis, Nijmegen.

S. GIPPER (2014): "Intersubjective Evidentials in Yurakaré", *SL* 38, p. 792-835.

B. GISEKE (1864): *homerische Forschungen*, Leipzig.

J. GONDA (1956): *The Character of the Indo-European Moods*, Wiesbaden.

W. GOODWIN (1900): *Syntax of the Moods and Tenses of the Greek Verb*, Cambridge, MA.

C. GRASHOF (1852): *Abhandlung zur Kritik des homerischen Textes in Bezug auf die Abwerfung des Augments*, Düsseldorf.

I. HAJNAL (1990): "Die mykenische Verbalform *e-e-to*", *MSS* 51, p. 21-75.

I. HAJNAL (2016a): "Induktive versus abduktive Rekonstruktion: das Beispiel des griechischen Augments", Handout from the Workshop in Honour of Michael Job, held on March 2, 2016 in Göttingen.

I. HAJNAL (2016b): “Induktive versus abduktive Rekonstruktion: das Beispiel des griechischen Augments”, *IF* 121, p. 435-453.

M. HALE (1987): “Notes on Wackernagel’s Law in the Language of the Rig Veda”, in C. WATKINS (ed.), *Studies in Memory of Warren Cowgill (1929-1985)*, Berlin, p. 38-50.

W. VON HARTEL (1873): *Homerische Studien*, Berlin.

G. HERBIG (1896): “Aktionsart und Zeitstufe”, *IF* 6, p. 157-270.

G. HERMANN (1805): *Orphica*, Leipzig.

G. HERMANN (1817): *Elementa doctrinae metricae*, London.

I. HILBERG (1879): *Das Princip der Silbenwägung in der griechischen Poesie*, Wien.

D. HINTZ (2007): *Past Tense Forms and Their Functions in South Conchucos Quechua*, PhD thesis, UCSB.

H. HIRT (1928): *Indogermanische Grammatik IV. Doppelung, Zusammensetzung, Verbum*, Heidelberg.

C. HOFFMANN (1842): *Quaestiones Homericae*, Clausthal.

K. HOFFMANN (1967): ‘*Der Injunktiv im Veda*, Heidelberg.

K. HOFFMANN (1970): “Das Kategoriensystem des indogermanischen Verbums”, *MSS* 28, p. 19-41.

K. HOFFMANN & B. FORSSMAN (2004): *Avestische Laut- und Flexionslehre*, Innsbruck.

W. INGALLS (1970): “The Structure of the Homeric Hexameter: A Review”, *Phoenix* 24, p.1-12.

W. JACOBSEN (1986): “The Heterogeneity of Evidentials in Makah”, in W. CHAFE & J. NICHOLS (eds.) (1986), p. 3-28.

H. JACOBSOHN (1909): “episch ἤλυθον”, *KZ* 43, p. 170-172.

H. JACOBSOHN (1927): “Σκυθικά”, *KZ* 54, p. 254-286.

R. JANKO (1982): *Homer, Hesiod and the Hymns: Diachronic Development in Epic Diction*, Cambridge.

R. JANKO (1992): *The Iliad: a commentary. Volume 13-16*, Cambridge.

M. JANSE (2003): “The Metrical Schemas of the Hexameter”, *Mnemosyne* NS 56, p. 343-348.

M. JANSE (2014): *Inleiding tot de Homerische taal en metriek*, Gent.

L. JOHANSON & B. UTAS (eds.) (2000): *Turkic, Iranian and Neighbouring Languages*, Berlin.

B. JOSEPH (2003a): “Evidentials. Summation, Questions, Prospects”, in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2003), p. 307-327.

B. JOSEPH (2003b): “Evidentiality in Indo-European? Building a Case”, in K. JONES-BLEY *et al.* (eds.) *Proceedings of the Fourteenth Annual UCLA Conference on Indo-European Linguistics*, Washington, DC, p. 96-111.

J. KATZ (2007): *The Origins of the Greek Pluperfect* (accessed online : https://ssrn.com/abstract= 1426973).

J. KELLENS (1984): *Le verbe avestique*, Wiesbaden

P. KIPARSKY (1968): “Tense and Mood in Indo-European Syntax”, *FL* 4, p. 30-57.

P. KIPARSKY (2005): “The Vedic Injunctive: Historical and Synchronic Implications”, in *The Yearbook of South East Asian Studies* 2005, accessed online: http://www.stanford.edu/~kiparsky/Papers/injunctive.article.pdf.

G. KIRK (1966): “Studies in Some Technical Aspects of Homeric Style”, *YCS* 20, p. 75-152

G. KIRK (1985): *The Iliad: A Commentary. Books 1-4*, Cambridge.

G. KIRK (1990): *The Iliad: A Commentary. Books 5-8*, Cambridge.

K. KOCH (1868): *De augmento apud Homerum omisso*, Braunschweig.

D. KORZENIEWSKI (1968): *Griechische Metrik*, Darmstadt.

W. J. W. KOSTER (1962): *Traité de métrique grecque suivi d’un précis de métrique latine*, Leyde.

W. J. W. KOSTER (1966): *Traité de métrique grecque suivi d’un précis de métrique latine*, Leyde

T. KRISCH (1990): “Das Wackernagelsche Gesetz aus heutiger Sicht”, in H. RIX & H. EICHNER (eds.) (1990), p. 64-81.

K. F. KRÜGER (1853): *Griechische Sprachlehre für Schulen. Zweiter Theil: Ueber die Dialekte, vorzugsweise den epischen und ionischen. Erstes Heft: Formlehre*, Berlin.

R. KÜHNER & F. BLASS (1890): *Griechische Grammatik. Formenlehre.* Erster Band, Hannover.

R. KÜHNER & F. BLASS (1892): *Griechische Grammatik. Formenlehre*. Zweiter Band, Hannover.

R. KÜHNER & B. GERTH (1898): *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. Zweiter Theil. Satzlehre.* Erster Band, Hannover.

R. KÜHNER, B. GERTH (1904): *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. Zweiter Theil. Satzlehre.* Zweiter Band, Hannover.

M. KÜMMEL (2000): *Das Perfekt im Indo-Iranischen*, Wiesbaden.

M. KÜMMEL (2015): *Liste vedischer Verbstämme und -formen* (accessed online :, https://www.researchgate.net/publication/273448547_Liste_vedischer_Verbstamme_und_-Formen).

C. DE LAMBERTERIE (2007): “L’augment dans le texte arménien de l’Évangile”, *REArm* 30, p. 31-57.

J. LA ROCHE (1866): *Die homerische Textkritik im Alterthum nebst einem Anhange über die Homerhandschriften*, Leipzig.

J. LA ROCHE (1869): *Homerische Untersuchungen*, Leipzig.

J. LA ROCHE (1882): *Das Augment des griechischen Verbums*, Linz.

J. LA ROCHE (1893): *Homerische Untersuchungen*. Zweiter Theil, Leipzig.

J. LATACZ (ed.) (2000): *Homer Gesamtkommentar. Prolegomena*, Berlin.

R. LAZZERONI (1977): “Fra glottogonia e storia: ingiuntivo, aumento e lingua poetica indoeuropeo”, *SSL* 17, p. 1-30.

R. LAZZERONI (2017): “Divagazioni sull’aumento in Omero”, in G. MAROTTA & F. STRIK LIEVERS (eds.), *Strutture linguistiche e dati empirici in diacronia e sincronia*, Pisa, p. 33-56.

K. LEHRS (1860): “Enige bemerkungen zur caesur des hexameters”, *Jahrbücher für classische Philologie* 6, p. 513-531.

S. LEVIN (1969): "Remarks on the 'Historical' Present and Comparable Phenomena of Syntax", *FL* 5, p. 386-390.

LSJ= H. LIDDELL, R. SCOTT, H. JONES & R. MCKENZIE (1996): *Greek-English Lexicon*, with a Revised Supplement. With the Help of Many Scholars, Oxford.

A. LUDWICH (1866): *Quaestionis de hexametris poetarum Graecorum spondaicis capita duo*, Halle.

A. LUDWICH (1885): *Aristarch Homerische Textkritik nach den Fragmenten des Didymos dargestellt und beurteilt von Arthur Ludwich.* Zweiter Theil, Leipzig.

A. LUDWICH (1902): *Homeri Ilias. Volumen prius*, Leipzig.

S. LURAGHI (2014): "Conjunction Reduction", in G. GIANNAKIS (ed.) (2014), p. 362-363.

P. MAAS (1923): *Griechische Metrik*, Leipzig

F. MARTÍNEZ GONZÁLEZ & M. DE VAAN (2001): *Introducción al avéstico*, Madrid.

B. MARZULLO (1952): *Il problema omerico*, Firenze.

E. MASLOVA (2003): "Evidentiality in Yukaghir", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2003), p. 219-235.

M. MEIER-BRÜGGER (1992a): *Griechische Sprachwissenschaft*. I, Berlin.

M. MEIER-BRÜGGER (1992b): *Griechische Sprachwissenschaft*. II', Berlin.

M. MEIER-BRÜGGER (2010): *Indogermanische Sprachwissenschaft*, Berlin.

A. MEILLET (1903): *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne.

A. MEILLET (1908): *Les dialectes indo-européens*, Paris

A. MEILLET (1910): "Sur la valeur du ϝ chez Homère", *MSL* 16, p. 29-45

A. MEILLET (1913): *Altarmenisches Elementarbuch*, Heidelberg.

A. MEILLET (1915): *Grammaire du vieux perse*, Paris.

A. MEILLET (1937): *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris.

K. MEISTER (1921): *Die homerische Kunstsprache*, Leipzig.

G. MEKLER (1887): *Beiträge zur Bildung des griechischen Verbums*, Dorpat.

G. MEYER (1891): *Griechische Grammatik*, Leipzig.

L. MEYER (1860a): "Die homerischen formen des zeitworts εἶναι", *KZ* 9, p. 373-389.

L. MEYER (1860b): "Die homerischen formen des zeitworts εἶναι (schluss)", *KZ* 9, p. 423-431.

W. MEYER (1884): "Zur Geschichte des griechischen und des lateinischen Hexameters", *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse* 4, p. 979-1089.

M. MIESTAMO (2017): "Negation", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2017a), p. 405-439.

C. MOHRMANN (1933): *Homerische Spraakleer*, Nijmegen.

E. MOLLER (1853): "Ueber den gnomischen aorist", *Philologus* 8, p. 113-129.

E. MOLLER (1854): "Ueber den gnomischen aorist. Zweiter artikel", *Philologus* 9, p. 346-366.

D. MONRO (1884): *Homer. Iliad Books I - XII*, Oxford.

D. MONRO (1891): *A Grammar of the Homeric Dialect*, Oxford.

D. MONRO & T. ALLEN (1908): *Homeri Opera: Iliadis libros I - XII continens*, Oxford.

I. MORRIS & B. POWELL (eds.) (1995): *A New Companion to Homer*, Leiden.

P. MUMM (1995): "Verbale Definitheit und der vedische Injunktiv", in H. HETTRICH & W. HOCK (eds.), Verba et Structurae. *Festschrift für Klaus Strunk*, Innsbruck, p. 169-193.

P. MUMM (2004): "Zur Funktion des homerischen Augments", in T. KRISCH (ed.). Analecta homini universali dicata. *Festschrift für Oswald Panagl*, Stuttgart, p. 148-158.

A. MURRAY & W. WYATT (1999a): *Homer Iliad*. Books 1-12, Cambridge, MA.

A. MURRAY & W. WYATT (1999b): *Homer Iliad*. Books 13-24, Cambridge, MA.

I. MUSHIN (2001): *Evidentiality and Epistemic Stance. Narrative Retelling*, Amsterdam.

A. NAUCK (1874): "Kritische Bemerkungen VI", *Mélanges gréco-romains de l'Académie de Saint-Petersbourg* III, p. 207-444.

M. NEGRI (1976): "Studi sul verbo greco II", *Acme* 29, p. 233-250.

R. NÜNLIST (2000): "Homerische Metrik", in J. LATACZ (ed.) (2000), p. 109-113.

J. NUYTS & P. DENDALE (1994): "Bibliographie sélective de l'évidentialité", *Langue française* 102, p. 121-125.

E. O'NEILL (1942): "The Localization of Metrical Word Types in the Greek Hexameter", *YCS* 8, p. 105-178.

R. OSWALT (1986): "The Evidential System of Kashaya", in W. CHAFE & J. NICHOLS (eds.) (1986), p. 29-45.

S. OSWALD (2014): "Metrical Laws", in G. GIANNAKIS (ed.) (2014), p. 419-423.

F. PAGNIELLO (2002): *The Augment in Homer*, PhD thesis, University of Georgia at Atlanta.

F. PAGNIELLO (2007): "The Past-Iterative and the Augment in Homer", *IF* 112, p. 105-123.

O. PANAGL (1976): "Die mykenische Sprache", in O. PANAGL & S. HILLER (eds.), *Die frühgriechischen Texte aus mykenischer Zeit*, Darmstadt, p. 78-100.

H. PELLICCIA (1985): *The Structure of the Archaic Greek Hymns*, PhD thesis, Yale.

A. PERISTERAKIS (1962): *Essai sur l'aoriste intemporel en grec*, Athens.

M. PETERS (1997): "Das armenische Flexionstyp *gitem*, *gitac'i* und das ion-att. Plusquamperfekt", in A.LUBOTSKY (ed.), *Sound Law and Analogy. Papers in Honor of Robert Beekes on the Occasion of his 60th Birthday*, Leiden, p. 211-217.

A. PLATT (1891): "The Augment in Homer", *JPh* 19, p. 211-237.

V. PLUNGIAN (2001): "The Place of Evidentiality within the Universal Grammatical Space", *JPr* 33, p. 349-357.

H. POEHLMANN (1858): *Quomodo poetae epici augmento temporali usi sint*, Tilsit.

N. PORTER (1951): "The Early Greek Hexameter", *YCS* 12, p. 1-64.

G. RAUSCHER (1886): *De scholiis Homericis ad rem metricam pertinentibus scripsit Georgius Rauscher*, Strassburg.

H. REICHELT (1909): *Altawestisches Elementarbuch*, Heidelberg

L. RENOU (1928): “Les formes dites d’injonctif dans le RgVeda”, in *Étrennes linguistiques offertes par quelques amis à Émile Benveniste*, Paris, p. 63-80.

L. RENOU (1932) : “À propos du subjonctif védique”, *BSL* 33, p. 5-30.

N. RICHARDSON (1993): *The Iliad: A Commentary. 6: 22-24*, Cambridge.

E. RISCH (1974): *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin.

H. RIX (1976): *Historische Grammatik des Griechischen. Laut- und Formenlehre*, Darmstadt.

H. RIX (1992): *Historische Grammatik des Griechischen. Laut- und Formenlehre*, Darmstadt. 2. erweiterte und verbesserte Auflage.

H. RIX & H. EICHNER (eds.) (1990): *Sprachwissenschaft und Philologie. Jakob Wackernagel und die Indogermanistik heute*, Wiesbaden.

H. ROSÉN (1973): “Satzbau und augmentloses Tempus im homerischen Tatsachenbericht”, *FoL* 6, p. 315-330.

C. RUIJGH (1958): “Les datifs pluriels dans les dialectes grecs et la position du mycénien”, *Mnemosyne IV* 11, p. 97-116.

C. RUIJGH (1967): *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam.

C. RUIJGH (1971): *Autour de “te épique”*, Amsterdam

C. RUIJGH (1990): “La place des enclitiques dans l’ordre des mots chez Homère d’après la loi de Wackernagel”, in H. RIX & H. EICHNER (eds.) (1990), p. 213-233.

J. RUSSO, M. FERNÁNDEZ GALIANO & A. HEUBECK (1992): *A Commentary on Homer’s Odyssey. Volume III: Books XVII – XXIV*, Oxford.

A. SALMON (1960): “L’aoriste dit gnomique”, *LEC* 28, p. 402-423.

E. SAPIR (1921): *Language. An Introduction to the Study of Speech*, New York.

H. SASSE (1989): “Wortumfang und Wortform. Zur Weiterentwicklung einsilbiger Imperative im nachklassischen Griechisch”, *KZ* 102, p. 212-215.

A. SCHLICHTER (1986): “The Origins and Deictic Nature of the Wintu Evidentials”, in W. CHAFE & J. NICHOLS (eds.) (1986), p. 46-59.

J. SCHMIDT (1905): “Zur geschichte der langdiphthongen im Griechischen”, *KZ* 38, p. 1-52.

M. SCHMIDT (1854a): “Aristarch-Homerische excurse 1: Augment”, *Philologus* 9, p. 426-434.

M. SCHMIDT (1854b): “Nachträgliche bemerkungen”, *Philologus* 9, p. 752-756.

E. SCHWYZER (1939): *Griechische Grammatik auf der Grundlage Karl Brugmanns Griechischer Grammatik*, München.

E. SCHWYZER & A. DEBRUNNER (1950): *Griechische Grammatik. Teil II. Syntax*, München.

A. SHEWAN (1912): “The Homeric Augment”, *CP* 7, p. 397-411.

A. SHEWAN (1914): “The Homeric Augment Again”, *CP* 9, p. 189-191.

G. SHIPP (1972): *Studies in the Language of Homer*, Cambridge.

C. SICKING (1993): *Griechische Verslehre*, München.

R. SJÖLUND (1938): *Metrische Kürzung im Griechischen*, Uppsala.

H. SMYTH (1894): *The Sounds and Inflections of the Greek Dialects. I. Ionic*, Oxford.

B. SNELL (1982): *Griechische Metrik*, Göttingen.

F. SPITZNER (1816): *De versu Graecorum heroico maxime Homerico*, Leipzig.

F. SPITZNER (1832): *Homeri Iliadis Vol. I*, Gotha.

F. SPOHN (1816): *De extrema Odysseae parte, inde a rhapsodiae Ψ versu CCXCVII aevo recentiore orta quam Homerico*, Leipzig.

M. STEINRÜCK (2010): "Remarques sur la loi de Meyer-Fraenkel", *IFC* 10, p. 273-278.

T. STIFLER (1924): "Das Wernicksche Gesetz und die bukolische Diärese", *Philologus* 79, p. 323-354.

K. STRUNK (1967): "Wortstruktur und Pronomen im Altpersischen", *KZ* 81, p. 265-275.

K. STRUNK (1968): "Zeit und Tempus in den altindogermanischen Sprachen", *IF* 73, p. 279-311.

K. STRUNK (1975): "Zum Verhältnis von Wort und Satz in der Syntax des Lateinischen und Griechischen", *Gymnasium* 82, p. 225-239.

K. STRUNK (1987): "Ergänzende Beobachtungen zu Wortumfang und Wortform", *KZ* 100, p. 323-338.

K. STRUNK (1994): "Der Ursprung des verbalen Augments – Ein Problem Franz Bopps in heutiger Sicht", in R. STERNEMANN (ed.), *Bopp-Symposium 1992 der Humboldt-Universität zu Berlin*, Heidelberg, p. 270-284.

O. SZEMERÉNYI (1990): *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*. 4. erweiterte Ausgabe, Darmstadt.

O. SZEMERÉNYI (1996): *Introduction to Indo-European Linguistics*, Oxford.

I. TAIDA (2007): "Elision and Augment in the Homeric Hymn to Demeter", Exemplaria Classica 11, p. 3-12

I. TAIDA (2010): "Augment in the Homeric Hymn to Hermes", *Hermes* 138, p. 250-258.

P. THIEME (1929): *Das Plusquamperfektum im Veda*, Göttingen.

P. VALENZUELA (2003): "Evidentiality in Shipibo-Konibo", in A. AIKHENVALD & R. DIXON (eds.) (2003), p. 33-61.

B. VAN GRONINGEN (1948): "Quelques observations sur l'aoriste gnomique", in *Studia Varia Carolo Guilielm Vollgraf*, Amsterdam, p. 49-61.

J. VAN LEEUWEN (1890): "Homerica IV", *Mnemosyne* 18, p. 265-299.

J. VAN LEEUWEN (1918): *Enchiridium dictionis epicae*, Leiden.

M. VAN RAALTE (1986): *Rhythm and Metre. Towards a Systematic Description of Greek Stichic Verse*, Assen.

R. VAN ROOY (2016): 'The Relevance of Evidentiality for Ancient Greek: Some Explorative Steps through Plato, *JGL* 16, 3-46.

H. VAN THIEL (1991): *Homeri Odyssea*, Hildesheim.

H. VAN THIEL (1996): *Homeri Ilias*, Hildesheim.

H. VAN THIEL (2011): *Homeri Ilias*, Second edition, Hildesheim.

W. VEITCH (1879): *Greek Verbs. Defective and Irregular*, Oxford.

E. VILBORG (1960): *A Tentative Grammar of Mycenaean Greek*, Göteborg.

E. VISSER (2015): "Tensed Evidentials: A Typological Study", *LT* 19, p. 279-325.

C. VITI (2011): "The Use of the Dual Number in Homer", in T. Krisch and T. Lindner (eds.), *Indogermanistik und Linguistik im Dialog. Akten der XIII Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 21. bis 28. September 2008 in Salzburg*, Wiesbaden, p. 595-604.

W. VON CHRIST (1874): *Metrik der Griecher und Römer*, Leipzig.

J. VOSS (1826): *Hymne an Demeter. Übersetzt und erläutert*, Heidelberg.

J. WACKERNAGEL (1877): "Der griechische verbalaccent", *KZ* 23, p. 457-470.

J. WACKERNAGEL (1892): "Über ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung", *IF* 1, p. 333-437.

J. WACKERNAGEL (1904): *Studien zum griechischen Perfektum*, Göttingen.

J. WACKERNAGEL (1906): "Wortumfang und Wortform", *GGN* 168, p. 147-184.

J. WACKERNAGEL (1920): *Vorlesungen über Syntax*, I, Basel.

R. WACHTER (2000): "Grammatik der homerischen Sprache", in J. LATACZ (ed.) (2000), p. 61-108.

C. WATKINS (1998): "Proto-Indo-European: Comparison and Reconstruction", in A. GIACALONE RAMAT & P. RAMAT (eds.), *The Indo-European Languages*, London, p. 25-73.

D. WEBER (1986): "Information Perspective, Profile, and Patterns in Quechua", in W. CHAFE & J. NICHOLS (eds.) (1986), p. 137-155.

M. WEISS (2009): *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, Ann Arbor.

F. WERNICKE (1819): *Tryphiodorou Alosis Iliou*, Leipzig.

M. WEST (1973): "Greek Poetry 2000 - 700 BC", *CQ* NS 23, p. 179-193.

M. WEST (1982): *Greek Meter,* Oxford.

M. WEST (1987): *Introduction to Greek Metre*, Oxford.

M. WEST (1989): "An Unrecognized Injunctive Usage in Greek", *Glotta* 67, p. 135-138.

M. WEST (1997): "Greek Meter", in I. MORRIS & B. POWELL (eds.) (1997), p. 217-238.

M. WEST (1998): *Homerus Ilias. Volumen I: Rhapsodiae I - XII*, Berlin.

M. WEST (2000): *Homerus Ilias. Volumen II: Rhapsodiae XIII - XXIV*, Berlin.

A. WIFSTRAND (1933): *Von Kallimachos zu Nonnos. Metrisch-stilistische Untersuchungen zur späteren griechischen Epik und zu verwandten Gedichtgattungen*, Lund

T. WILLETT (1988): "A Cross Linguistic Survey of the Grammaticization of Evidentiality", *SL* 12, p. 51-97.

A. WILLI (2007): "Of Aspects, Augments, Aorists – or How To Say To Have Killed a Dragon", in C. GEORGE *et al.* (eds.), *Greek and Latin from an Indo-European Perspective*", Cambridge, p. 34-48.

A. WILLIAMS JACKSON (1892): *An Avesta Grammar in Comparison with Sanskrit*, Stuttgart.

J. WILLS (1993): "Homeric Particle Order", *KZ* 106, p. 61-81.

K. WITTE (1913a): "Über die Entstehung der ionischen Langzeile", *Glotta* 4. 1-21.

K. WITTE (1913b): "Über die Kasusausgänge -οιο und -ου, -οισι und -οις, und -ῃσι und -ῃς im griechischen Epos", *Glotta* 5, p. 8-47.

W. WYATT (1969): *Metrical Lengthening in Homer*, Roma.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 319-333.

# MANUSCRITS TARDIFS D'HORACE

Les mss tardifs (sigle ς) ont toujours retenu l'attention des éditeurs d'Hor. : au berceau de l'imprimerie, c'étaient les plus accessibles ; plus tard, on s'intéressera à des leçons ignorées du reste de la tradition. Avec G. Pasquali, les philologues ont retenu qu'un ms. tardif n'est pas nécessairement mauvais, pouvant transmettre de bonnes leçons d'un témoin aujourd'hui disparu, leçons ignorées des autres mss (à moins qu'il ne s'agisse de corrections heureuses). Considérations théoriques sur la place des mss tardifs dans la transmission et application pratique à des passages d'Hor. sont l'objet du présent article.

## *Recentiores, non deteriores*

Un ms. tardif est de l'époque humaniste ; toutefois, la tendance (que nous suivons) est de ne pas se limiter aux XIV^e^ et XV^e^ siècles et de considérer qu'à partir du XI^e^ siècle, un ms. est *recens* [1]. Dans le cas d'Hor., cet arc chronologique large paraît justifié car, sans doute dès le I^er^ siècle apr. J.-C. (au moment de l'édition de Valerius Probus), le texte, fort lu, apparaît contaminé [2] ; seule avec peut-être l'ode III, 12 (si l'on dispose les quarante ioniques mineurs en tétramètres, d'où un total de dix vers), l'ode IV, 8, irréductible à un multiple de quatre (loi de Meineke), en est l'illustration. G. Pasquali tire la conclusion qu'un ms. inférieur (*deterior*) peut transmettre la leçon authentique, et cela contre la tradition (même indirecte, du moins une partie de cette dernière) ; c'est son principe *recentiores, non deteriores* [3]. Illustrations :

---

1. E. FLORES (1998), p. 45 (avec prudence). Abréviations et bibliographie en fin d'article. Les petites capitales distinguent les études des éditions et commentaires.

2. ID., p. 55 : les papyrus montrent (pour d'autres auteurs qu'Hor.) que certaines fautes existent depuis l'Antiquité. Brink (éd. 1971), p. 28, raisonnant à partir des seuls témoins conservés, montre que la tradition ms. d'Hor. connaît une double division dès le IX^e^ s. ; p. 29 : il y aurait trois hyparchétypes à la fin du IV^e^-au début du V^e^, voire au VI^e^.

3. G. PASQUALI (1952), p. 4 et chap. IV ; p. 374 et s. S. TIMPANARO (2003, p. 42) rappelle que Friedrich August Wolf, à la fin du XVIII^e^ s., défendait déjà le principe, formulé plus tard, *recentiores, non deteriores*.

*Od.*, I, 8, 2 *te deos oro* est la (bonne) leçon de quelques mss des Xe-XIIe siècles, alors que les plus anciens et les meilleurs adoptent les corrections de grammairiens anciens, censées mettre le texte d'Hor. en conformité métrique avec la pratique d'Alcée : *hoc dea uere* (choriambe – ⏑ ⏑ – attendu en début de vers, au lieu de trochée – ⏑ et spondée – – pour *te deos oro*), ensuite réintégration de *deos* des mss, car *dea* est impossible pour le sens et la grammaire (*per omnis*, 1), d'où : *hoc deos oro*, *hoc deos uere*. Adoptée depuis longtemps par les éditeurs (Ve1, Na1, Mi3, Ve2, L1, L8, Lei1, Lo), la leçon *te deos oro* est attestée également chez Caesius Bassus – ami de Perse et qui sans doute corrige une première fois le texte – et par le lemme de Porphyrion dont les mss les plus anciens (IXe-Xe s.) sont de la même époque que les plus anciens d'Hor. [4]

Le *Gothanus* B 61 (sigle g) est un ms. du XVe siècle [5], qui avait déjà suscité l'intérêt, nuancé, de Keller et Holder et dont Lenchantin souligna les affinités avec le *Blandinianus vetustissimus* utilisé par Cruquius (V, peut-être des IXe-Xe s.) [6].

*Sat.*, I, 6, 126 *campum lusumque trigonem* : le fameux passage restitué grâce à V, éliminant une faute de style transmise par la tradition (*rabiosi tempora signi*), se trouve aussi dans g (mais *lusitque* au lieu de *lusumque*). On tire la conclusion qu'un ms. tardif, g, peut fournir une bonne leçon, empruntée par contamination à un ms. plus ancien et ignorée des autres mss. D'autres passages montrent l'intérêt de g :

– *Sat.*, II, 8, 88 *albae* Vg, aujourd'hui adopté, alors que les autres mss et les éditions antérieures avaient *albi*.

– *Sat.*, II, 3, 303 est moins probant, puisque la leçon *manibus* Vg, Ve1 est transmise par trois autres mss (IXe-XIe s.), alors que la plupart des mss ont *demens*, adopté par la majorité des éditions.

– *Sat.*, II, 7, 72 *uisa* Vg est une mauvaise leçon (*uasa* cett., edd.), illustrant la dépendance de g à l'égard de V.

A. Boutemy étudia jadis un ms. oublié du XIe siècle, très éclectique, y compris dans ses scholies (des XIe-XIIe s.) [7]. Cette étude soulignait l'intérêt d'un ms. tardif pour la connaissance de la transmission et, présentement, pour l'évaluation des scholies de Cruquius (que ce dernier assemble sous la rubrique *Commentator*) ; en effet, A. Boutemy établissait des correspondances, et donc une origine commune, des gloses de son ms. (souvent éloignées de Porphyrion et du Pseudo-Acron) avec les scholies du *Blandin. vetust.* L'étude novatrice d'A. Boutemy n'a pas suscité d'émules, malgré le souhait d'exploiter des mss plus ou moins négligés.

On voit par ces exemples que l'établissement du texte d'Hor. doit tenir compte des mss tardifs. C'est ce qui faisait conclure à G. Pasquali que la tradition d'Hor. est ouverte [8]. Il faut néanmoins observer que le choix des

---

4. Tous les détails dans P. Lejay (1910), p. 70-71. Voir aussi G. Pasquali (1952), p. 380 ; Nisbet et Hubbard (éd. 1970) *ad loc.* ; Brink (éd. 1971), p. 32-3.

5. C. Villa (1992), p. 123 : Gotha, Forschungsbibl. Ch. B 61 ; orig. allemande.

6. Keller et Holder, p. XXX ; Lenchantin et Bo, p. VII et XVIII-XIX ; Shackleton Bailey, p. IV-V. Bo, p. IX, attentif aux *recentiores*, n'a rien trouvé de neuf dans g, par rapport aux éditeurs qui l'ont précédé.

7. A. Boutemy (1937), spécialement p. 50-51 ; Keller et Holder, p. XXXVIII-XXXIX, le décrivent, uniquement pour le texte, qu'ils trouvent appréciable.

8. G. Pasquali (1952), p. 126 et s., p. 378.

variantes est très complexe. Le doute plane toujours sur la possibilité d'un stemma lachmannien et maasien, étant donné les contaminations verticale et horizontale [9]. La sélection des variantes ne peut donc pas toujours dépendre d'un stemma, mais se fera par « reconstruction historico-linguistique » [10], au cas par cas, en réconciliant histoire de la tradition et critique du texte (ce qui était le sens du livre de G. Pasquali, contenu dans le double titre). De plus, la variante d'un ms. tardif peut venir, non d'un ms., mais d'une correction ou d'une conjecture, car la critique textuelle, si elle nous apparaît balbutiante avant la fin du XV^e siècle, n'est pas inexistante [11]. Et il ne faudra pas confondre cette variante avec la faute critique, issue de la correction ratée d'une faute [12].

## *Recentiores* et éditions d'Horace

Plusieurs particularités des incunables d'Hor. (fautes, corrections inutiles, gloses substituées), ignorées de la tradition ms. antérieure, sont en fait présentes dans les mss tardifs [13]. L'apparat critique de Bo le montre fréquemment : à côté du sigle ς pour les mss tardifs se lisent souvent les mentions « *edd. prisci* », « *edd. fere omnes saec. XV* », « *edd. prisci praesertim ante Aldum* », etc. Bo mentionne douze éditions incunables [14] et il a examiné nonante mss *recentiores* de la Vaticane (sigle ς) [15].

Après les incunables, les éditions continueront de recourir aux *recentiores*, mais, avec Bo, pour la première fois, un éditeur d'Hor. pousse aussi loin leur consultation (limitée aux hexamètres). *Omnes inspexi*, insiste-t-il (p. X), et plus loin : *Omnes codices (sive unus sive nonnulli) nominatim non allati ac fere recentiores comprehensi sunt a me vel ab iis*

9. P. MAAS (1958, § 10) envisageait pourtant la contamination, qui empêche l'*eliminatio codicum descriptorum*. G. LUCK (1981, p. 185 et s.) argumente en faveur d'un stemma, assez souvent possible.

10. E. FLORES (1998), p. 91.

11. S. TIMPANARO (2003), p. 127-128.

12. L. HAVET (1911), § 1214-1435.

13. B. STENUIT (2011) et (2012). Aux quelques concordances que nous signalions en 2011 (p. 797-798) entre ς et des édit. incunables, on peut ajouter : *Épît.*, I, 1, 16 ; *Sat.*, I, 9, 42 ; II, 2, 134 ; *AP*, 26, 32, 270, 318 et 378. De même, concordance avec g : *Sat.*, II, 6, 29 ; 3, 129, 208 ($g^2$) et 211 ; *Épît.*, I, 19, 10.

14. Bo, p. XIX et s.

15. Bo, p. X et n. 1, p. XI, XXXVII. Bo mentionne 92 mss (p. X, n. 1) de la BAV (dont 9 du XIV^e s. et 51 du XV^e), mais 2 (*Borg. lat.* 340 et *Ottob. lat.* 3317) ne sont mentionnés ni dans M. BUONOCORE (1992) (qui recense 199 mss d'Hor.) ni dans C. VILLA (1993). Le recensement de C. VILLA (1992-1994) atteint le chiffre d'environ 850 mss, du IX^e au milieu du XVI^e s., conservés en 160 lieux ; les mss ne transmettant qu'une partie de l'œuvre d'Hor., voire un court extrait, ne sont pas l'exception (cf. C. VILLA [1996]).

*qui ante me Horatium ediderunt conlati* (p. XXXVII). Dans une édition de référence comme celle de Keller et Holder, le désintérêt à l'endroit des *recentiores* est affiché, à l'exception de g que nous citions plus haut et du *Petropolitanus* [16] ; la préface n'évoque pas d'autre ms. tardif, mais, parmi les sigles, ς apparaît [17].

La consultation des *recentiores* par Bo se limitait aux hexamètres. Révisant l'édition Lenchantin de l'œuvre lyrique, il n'a pas réalisé le même travail sur ς que pour les hexamètres, ou du moins n'en a pas fait profiter l'édition Lenchantin qui, pourtant, observe que les *recentiores* ne sont pas négligeables [18] ; Lenchantin, dans un article fouillé sur la tradition ms. d'Hor., ne s'occupait pas des *recentiores* [19]. Ce travail de Bo, peut-être inédit seulement pour l'œuvre lyrique, a parfois été jugé inutile [20] ; or il peut être utile pour l'histoire du texte d'Hor. ; il l'est aussi pour son établissement, même si la chose est rare. Les éditions actuelles de référence n'ignorent pas ς [21], à quelques exceptions près [22]. Le problème mérite à présent un examen de cas concrets.

## Des leçons trompeuses

Les variantes propres à ς sont nombreuses ; à titre d'exemple, selon Bo, il y en a quatorze pour la satire I, 1. Un tri s'impose. Dans tous les passages que nous examinons, la leçon de ς apparaît d'abord, ensuite celle d'autres mss et qui a la préférence actuelle.

– *Sat.*, I, 1, 7 *quid ni* : *quid enim*. Cette variante *quid ni* de ς est métrique, syntaxique et, en vertu de l'idée de négation (*contra* v. 6), sémantique. Elle est éli-

16. Keller et Holder, p. XXX et XL.

17. Keller et Holder, p. 440 : ς = « *codicum non ubique adhibitorum pars* », sans autre précision ; ς est mentionné dans l'apparat critique, et nous avons constaté son accord avec ς dans Bo.

18. Lenchantin et Bo, p. VII.

19. M. Lenchantin (1937).

20. J. Perret dans *Latomus* 20 (1961), p. 423 : « M. Bo a collationné un grand nombre de manuscrits dont plusieurs n'avaient jamais été lus avec soin. Il n'y avait sans doute pas grand chose à en tirer. » Même scepticisme dans *REL* 41 (1963), p. 479 (M. Ruch) ; *AC* 33 (1964), p. 208 (D. Knecht) ; *CR* 14 (1964), p. 285-287 (Collinge). H. Malcovati dans *Athenaeum* 39 (1961), p. 199-200, sceptique elle aussi, signalait la collation de nombreux mss, sans mention particulière de ς.

21. Wickham et Garrod (dans l'apparat critique seul, et non dans la préface), Villeneuve (nul sigle ς, mais, mention sporadique de mss tardifs), Klingner, p. XIX et apparat critique (rarement), Brink (éd. 1971 et 1982), Della Corte *et al.* (mention de ς au début de chacun des trois tomes de textes). Quant à Shackleton Bailey, il paraît ne pas les estimer (p. V), alors qu'à la suite très souvent de Bentley, il choisit pour plusieurs dizaines de passages la leçon présente uniquement dans ς, sans compter les mentions fréquentes de ς dans l'apparat critique.

22. Lejay, Borzsák.

minée, car elle doit provenir de l'abréviation fréquente de *enim* : *.n.* Il faut noter qu'*enim* ne pose pas de problème.

– *Sat.*, I, 1, 110 *ferat* : *gerat*. Métrique et sémantique, *ferat* est pourtant éliminé, car il s'agit d'une glose substituée.

La loi du nombre a joué pour ces deux exemples. La glose substituée devient même *lectio facilior* :

– *Sat.*, I, 6, 5 (*naso*) *acuto* : *adunco*. Le parallèle avec Perse 1, 40-41 *uncis naribus* élimine le banal *acuto*.

– *Sat.*, I, 6, 87 *ob hoc* : *at hoc* non compris (*hōc*, ablatif causal). *Ob hoc* est dans des incunables (Mi3, Ve2, L1, L8, Lo), dans Bade, etc. Dacier, mettant *ob hoc* sans explication, suit d'excellentes éditions antérieures (Lambin, Cruquius, Estienne…), que réfute pourtant Bentley. *At* est dans ς aussi (comme *ob*, selon l'apparat de Bo) et g, comme dans de nombreuses éditions ; sinon, *ab*, *ad*.

– *Sat.*, I , 8, 24 *sparso* : *passo*, participe parfait (de *pandere, o*) ignoré du copiste.

– *Sat.,* I, 10, 41 *libellis* : *-los* correct, car *garrire* est transitif.

– *Sat.*, II, 2, 123 *cuppa* : *culpa* explicable ; *cuppa* est subtil, mais inutile. Dacier, après discussion de *culpa*, écrit *cupa*.

À l'inverse, un mot plus choisi est substitué :

– *Sat.*, I, 10, 58 *comptos* : *factos*.

– *AP*, 414 *Baccho* : *uino*. *Baccho*, choisi par des incunables (Mi3, Ve2, L1, L8, Lo), Bade également, est tentant, car *Venere* précède, mais *uenere* peut être un nom commun.

Plus complexe :

– *AP* 260 *magno cum pondere* : *c- m- p-*. L'inversion, stylistique, est tentante ; adoptée par de nombreux éditeurs depuis des incunables (Ve1, Na1, Mi3, Ve2, L1, L8, Lei1, Lo), elle est réfutée par Bentley : Hor. a dû écrire *c. m. p.* afin de coller au style négligé d'Ennius (261-262).

## Des leçons à choisir ?

Si elles ne sont pas éliminées, des variantes transmises par ς peuvent-elles s'imposer ?

– *Od.*, I, 6, 3 *qua* (*rem cumque*) : *quam*

Bentley avait défendu cette leçon *qua* du *Mellicensis* 177 (XI^e s.), suivi par Shackleton Bailey (qui, comme souvent, se réfère à Bentley). Dacier, une nouvelle fois, s'oppose à Bentley et laisse *quam*. C. O. Brink (1969, p. 1-2) a repris la défense de ce *qua*, tour plus latin, expliquant *fortis et hostium uictor* (v. 1-2), alors que *quam* ... *cumque* n'est pas très élogieux pour les soldats ; *qua* évite aussi une anacoluthe, que Nisbet et Hubbard (éd. 1970) écartent avec raison, puisque *quicumque* ne demande pas d'antécédent. L'hésitation *qua / quem* est permise.

*– *Od.,* I, 20, 5 *clare* : *care*

*Care*, retenu par la plupart des éditeurs, est soutenu par le parallèle avec Philodème de Gadara (*AP*, IX, 44, 1 φίλτατε Πείσων), qu'Hor. connaissait (*Sat.*, I, 2, 121). Mais Nisbet et Hubbard (éd. 1970), reprenant l'argumentation de Bentley,

trouvent inapproprié *care eques*. Ce serait plutôt *splendide e-*. Ils choisissent *clare*, normalement réservé aux sénateurs. D. R. SHACKLETON BAILEY (1982, p. 90), objectant l'absence de textes parallèles et observant avec raison que *clarissimus* s'applique à certains sénateurs, maintient *care*, mais change d'avis dans son édition. *Clare* devrait en effet prévaloir.

– *Od.*, I, 27, 19 *laboras in* : *laborabas*

Reprenant les arguments de Bentley, C. O. BRINK (1969, p. 3) observe que le présent convient mieux au contexte et que *in* évite le côté gauche de l'ablatif [*laborabas*] *Charybdi*. *Laborantes in uno* (*Od.*, I, 17, 19) est parallèle, bien que le contexte paraisse différent : Pénélope se fait du souci à propos, à l'endroit (*in*) d'Ulysse (I, 17, 19), tandis qu'un danger a pour origine Charybde, il vient d'elle, d'où *laboras ab*, conjecture d'Oudendorp, signalée par C. O. BRINK (1969). *Laboras in*, non envisagé par Nisbet et Hubbard (éd. 1970), n'est pas convaincant, mais a rallié, depuis Alde, de nombreux éditeurs d'Hor., Shackleton Bailey en dernier lieu.

*– *Od.* I 35, 17 *saeua* : *serua*

*Serua* : de qui ? de la Fortune ? *Saeua*, adopté depuis longtemps par une partie des éditeurs (Ve1, Na1, L1, L8, Lei1, Lo), paraît plus conforme à la qualification antique de la Nécessité (Nisbet et Hubbard, éd. 1970) ; cf. *Od.*, III, 1, 14 *aequa lege Necessitas* ; 24, 6 *dira Necessitas*.

– *Od.*, II, 11, 23-24 *incomptam* ς … *comam* codd. Quidam … *nodo* Torrentius : *in comptum ... comas ... nodum*

ς ne sert ici qu'en partie. S'appuyant sur la note de Bentley et la développant, C. O. BRINK (1971, p. 25-27) montre que les leçons de la plupart des mss ne conviennent pas : éloignement *in comptum ... nodum* ; *comptum* porte sur *nodum*, alors que, sémantiquement, il porte sur *comas*. D'où le triple changement, complexe, d'origines différentes, adopté par Shackleton Bailey.

– *Od.*, III, 24, 24 (*pretium*) *emori* : *est mori*

Nisbet et Rudd (éd. 2004) envisagent cette leçon, qui a du sens, mais le verbe simple *mori* suffit. Bentley avait une position semblable, signalant que la leçon *emori* se trouvait dans un des mss utilisés par Poelman.

– *Od.*, III, 27, 59-60 (*secuta*) *e- / lidere* : (*secuta*) / *laedere*

Lambin, s'appuyant sur trois de ses mss, coupe un mot à la fin d'un vers : la première syllabe de *elidere* appartient métriquement au vers précédent ; Lambin est coutumier de cet arrangement. Estienne signale la chose en note marginale. Nicolas Heinsius (qui vécut au XVIIe s.), au contraire de son père Daniel Heinsius (*secuta / laedere*), puis Bentley ont suivi Lambin ; Shackleton Bailey également. *Elidere* est employé par Hor. (*Sat.*, II, 3, 316 et *Épît.*, I, 15, 6). C'est intéressant … Nisbet et Rudd (éd. 2004) ne signalent pas cette leçon.

– *Od.*, IV, 10, 5 *Ligurine* : *-num*

*O* (v. 1) et *heu* (v. 6) interpellent en fait Ligurinus, d'où le vocatif dans ς au lieu de l'accusatif de la plupart des mss. Torrentius avait lu *Ligurine* dans deux de ses mss et attribuait à *uerterit*, verbe habituellement transitif, un emploi absolu (ou moyen : « se change »). Bentley reprend Torrentius et cite des parallèles. Shackleton Bailey et, exposant les différents arguments, Fedeli [et Ciccarelli] (éd. 2008) suivent

ce choix. Thomas opte aussi pour *-ne*, tout en signalant que *-num* a du sens (encore défendu par M. ASZTALOS dans *HSPh* 104 [2008], p. 289-302).

*– *Od.*, IV, 14, 20 *indomitus* : *-tas*

Bentley, repris par [Fedeli et] Ciccarelli (éd. 2008), défend la leçon *-tus*, car l'autre leçon, appliquée à l'ennemi (*aquas* = les Rètes), serait un éloge. *Indomitus* s'applique à l'Auster, auquel Tibère est comparé (ce que souligne l'hyperbate). Thomas résume le problème et garde *-tas*. *Indomitus*, choisi par Shackleton Bailey, est préférable.

– *Ép.*, 1, 26 *mea* : *meis*

D. Heinsius imprime *mea*, mais sans l'expliquer dans ses *Animadversiones et notae*. Bentley défend *mea* : *iuuencis* a déjà *pluribus*. Wickham et Garrod, C. O. BRINK (1982, p. 35-36), Shackleton Bailey et Watson suivent Bentley. Avec Mankin, il est cependant permis de voir en *meis* une insistance emphatique sur ce qu'Hor. refuse ; le possessif, en outre, n'exclut pas un autre adjectif (*pluribus*) se rapportant au même nom. Il est préférable de garder *meis*.

– *Ép.*, 5, 37 *exsuca* : *exsecta*, *exsucta*

C. O. BRINK (1982, p. 37-38), rappelle que *exsuca* fut présenté comme une correction du « redoutable Cunningham » : « *ita legendum* », assure Cunningham dans son apparat critique, p. 132, avant de donner les autres leçons et corrections, dont celle de son adversaire absolu, Bentley. Ce dernier, après une liste vertigineuse de leçons et corrections, choisit *exesa* défendu par N. Heinsius et confirmé par de nombreux parallèles. Brink élimine d'abord les deux principales leçons (*exsecta* et *exsucta*), qui ne conviennent pas vraiment pour le sens (même *exsucta*, ambigu : « desséché » mais aussi « faible »), avant de choisir *exsuca* (« sec, desséché »). Shackleton Bailey suit Brink et apporte le renfort d'un autre texte parallèle. C'est tentant, mais Mankin et Watson m'ont paru montrer que *exsecta* peut convenir.

– *Ép.*, 7, 13 *caecos* : *-cus*

*Caecus* est maintenu par les éditeurs, nombreux, qui relèvent le chiasme. Suivant Torrentius, Bentley et Cunningham (il arrive à ce dernier de rallier son ennemi), C. O. BRINK (1982, p. 38-39) objecte que *furor* n'a pas besoin d'être caractérisé, au contraire de *uis* (*acrior*). *Caecos* fonctionne alors comme complément de *rapit*. Les deux plus récents commentateurs sont partagés, nous aussi : Mankin choisit *caecus*, mais *-cos* est attractif. Watson : *-cos*, mais *-cus* a des arguments …

– *Ép.*, 11, 24 *mollitie* : *-tia*

Bentley se ralliait à *-tie* : on évite l'hiatus et la répétition de *a* (*mollitia amor*). *Mollitie* a les suffrages de Wickham et Garrod, Mankin (sans commentaire), Watson (la 1ère déclinaison est plutôt archaïque) et Shackleton Bailey.

– *Ép.*, 13, 10 *duris* : *diris*

Bentley choisit *duris*, sur base d'emplois parallèles de *durus* er *dirus*, de son codex *Galeanus* et de Lo (fort apprécié de Bentley), auxquels s'ajoute L8 (dont aucun des quatre commentaires ne justifie *duris*). Toutefois, les parallèles alignés par Mankin et Watson penchent en faveur de *diris*. *Duris* pourrait être une *lectio facilior* (glose substituée) …

– *Ép.*, 17, 39 *iuuencis* : *-cos*

Bentley, qui choisit *-cos*, note que *-cis* serait complément d'*expiare* (tournure *poposceris expiari iuuencis*, cf. *Od.*, I, 4, 12). Watson choisit *-cos* et signale que *-cis* a un parfum archaïque, opportun ici (à rebours, car le ton est faussement solennel). On peut hésiter.

Pour les hexamètres, les collations minutieuses de Bo (n. 15) fournissent une moisson plus abondante de leçons de ς. Nous examinons celles susceptibles de résoudre un problème de la vulgate et celles que Shackleton Bailey adopta.

– *Sat.*, I, 2, 45-46 *cuidam … demeterent ferro* : *quidam … demeteret f-*

Le datif de désavantage insiste sur la victime de l'émasculation, d'où l'adoption de *cuidam* par Lambin, Barth, Bentley, Estienne (mais *ferrum* signalé dans les *Diatribae* [qui viennent après l'édition annotée], I, 2, p. 51) et par d'autres. Néanmoins, *quidam* ne pose pas de problème.

– *Sat.,* I, 5, 67 *nīlō deterius* : *nĭhĭlō d-*

La leçon *nihilo d-* de la plupart des mss et de plusieurs éditeurs (dont Shackleton Bailey, qui ne mentionne la leçon de ς) est amétrique, en début de vers, à moins d'y voir (Brink [éd. 1982] *ad Épît.,* II, 2, 120 et Appendice 16) un possible anapeste au début de l'hexamètre. *Nīlō deterius* résout le problème, mais aussi *nullo d-* (également dans ς) et *d- nihilo* de quelques mss, suivi par des éditeurs, dès l'époque incunable. Lejay voit, avec raison sans doute, des « tentatives médiévales d'écarter la difficulté prosodique apparente » ; en effet, *nihilo* était contracté (*nilo*) dans la prononciation (fait attesté dans Catulle : voir Lejay), comme *Épît.*, II, 2, 120 *uehemens* (parfois corrigé significativement *uemens*, encore adopté par Fedeli [éd. 1997b]). Cf. *Sat.*, I, 9, 71 *mi / mihi*. Dès lors, on peut garder *nihilo*.

*– *Sat.*, I, 6, 37 *cogit* : *-gat*

*Cogat*, pourtant présent dans de nombreux mss anciens, est écarté, tandis que l'indicatif *cogit*, « après *promittit* [v. 34], est nécessaire parce qu'il énonce le fait objectif discuté par Hor. » (Lejay). *Cogat* viendrait d'une assimilation à *sit* (v. 36) et aux autres subjonctifs des v. 30-33. *Cogit*, adopté par la plupart des éditeurs, dès les incunables, est aussi dans trois mss antérieurs à ς, selon l'apparat critique de Bo : l'un du X^e^ siècle, l'autre du IX^e^ (après correction) ; le troisième est l'*Ottobonianus latinus* 1660, des IX^e^-X^e^ siècles, selon M. Buonocore (1992, n° 52), des IX^e^-XII^e^ selon C. Villa (1993, p. 90). Ce ms., en fait, a été restauré et complété à des époques diverses. *Cogit*, plutôt qu'une correction d'un érudit, semble bien être une de ces leçons empruntées par un témoin tardif à un ms. perdu.

*– *Sat.*, I, 6, 68 *nec mala* : *ac m-*

La négation est nécessaire ; cette leçon est adoptée depuis Lambin ; Cruquius, p. 379b, l'a lue dans son *Blandin. vetust.* Dans des mss tardifs [ς], on trouve aussi *aut mala*, adopté par Bentley après Bade, mais *nec* est préférable dans l'énumération *neque … neque … nec* de ce vers.

– *Sat.*, I, 6, 87 *at* (*hoc*) : *ab*, *ad*, *ob*

Passage étudié sous le paragraphe « Des leçons trompeuses ».

*– *Sat.*, I, 6, 102 *peregreue* : *peregre aut*

La leçon *peregre aut* passe pour une correction d'un vers dont le caractère hypercatalectique (vers hypermètre) n'a pas été compris ; d'où aussi la correction de Lambin *peregre- / Ve exirem* (v. 102-103), reprise par Cruquius, Estienne, D. Heinsius, Baxter et Gesner, Dacier et d'autres. En réalité, *peregreue*, avec élision de la finale devant *exirem*, est la leçon presque unanimement adoptée (dont Bentley, mais sans commentaire).

*– *Sat.* I, 6, 131 *fuisset* : *-ent*

*Fuisset*, présent dans des incunables (Mi3, Ve2, L1, L8, Lei1, Lo), dans Bade, devrait l'emporter, conforme à l'usage d'Hor. (cf. *Sat.*, I, 4, 133-134), rappelé par Bentley.

– *Sat.*, I, 8, 41 *resonarint* : *-rent*

Bentley choisissait le subjonctif parfait, dépendant d'un présent (*memorem*, v. 40), en accord avec les parfaits qui suivent. Fedeli (éd. 1997a) reprend cette explication. L'imparfait trouve encore des tenants (Wickham et Garrod, Villeneuve), à la suite de Dacier, qui signalait sans plus le choix de Bentley (rarement approuvé par Dacier), et de Lejay, qui voyait ainsi soulignée une « action prolongée et durable », ce qui n'est pas sûr.

– *Sat.,* I 9, 71 *mi* : *mihi*

Même problème qu'en *Sat.*, I, 5, 67, rencontré précédemment. *Mi* est dans nos éditions, depuis les incunables.

*– *Sat.*, I, 10, 68 *delapsus* : *dil-*

*Delapsus*, figurant dans Ve1 et Bade, était aussi dans trois *Blandiniani*, mais Cruquius choisissait une autre leçon, *dilatus*, de même que Bentley et d'autres. Baxter (éd. 1701) choisit *delapsus* ; ce choix s'est imposé, voulu par le sens.

– *Sat.*, II, 1, 20 *recalcitret* : *-rat*

Bentley défendait le subjonctif potentiel, après la conditionnelle potentielle (*palpere* = *palperis*). C'est possible (certain pour Shackleton Bailey), sans être nécessaire, s'il y a rupture entre protase et apodose. Pour Dacier, *-rat* « assure la chose ».

– *Sat.*, II, 1, 79 *hic* : *hinc*

*Hinc*, « de ton opinion », est sémantique et acceptable. C'est Lambin qui choisit *hic*, suivi par certains éditeurs (D. Heinsius et aujourd'hui Shackleton Bailey).

*– *Sat.*, II, 2, 53 *distabit* : *-bat*

*Distabat*, abandonné depuis des incunables, défendu cependant par Lejay : *-bit* est une dittographie de *parebit* v. 52 (un peu loin et en début de vers) et Hor. rapporte les paroles d'Ofellus. En fait (Fedeli, éd. 1994), *-bit* est en accord avec les futurs des v. 54-55.

– *Sat.*, II, 2, 55 *Aufidienus* : *Auidienus*

La leçon *Aufidienus* a des tenants : Fea, Vollmer, Shackleton Bailey. Toutefois, *Auidienus* est un gentilice attesté (Lejay).

*– *Sat.*, II, 3, 191 *redducere* : *redu-*

La prosodie exige la forme *rēdducere*, présente, selon Bo, dans Mi4 et dans Lambin, seulement signalée par Cruquius (« *sed aliud malo* », p. 449b). Plusieurs éditeurs l'adoptent aujourd'hui avec raison. Autre leçon tardive, *deducere*, retenue par Shackleton Bailey à la suite de Bentley (qui avait bien vu le problème) qui lui-même suivait Lo ; *deducere* est dans d'autres incunables et des éditions postérieures.

– *Sat.*, II, 3, 230 *qui cum* : *quid tum*

En faveur de *qui cum* : la cohésion syntaxique, qu'appuient des textes parallèles, est invoquée par Bentley, et donc virgule après *frequentes*, *cum uenere* est une subordonnée, *facit* le verbe principal. *Quid tum ?* paraît syntaxiquement incomplet, introduisant une rupture dans le débit. Pourquoi pas, dans la satire ? Ainsi, Dacier justifie *quid tum* par l'impatience de Stertinius, « et M. Bentlei [*sic*] perd tout cela, en lisant *qui cum* ».

*– *Sat.*, II, 3, 255 *cubital* : *-tale*

*Cubitale* est amétrique, argumente Lambin, qui choisit *-tal* ; cette faute peut provenir du voisin *focalia* (*focale*, *is*), selon Lejay. *Cubital*, qui est aussi dans Porphyrion, figurait déjà dans Muret ; la leçon s'est imposée, y compris à Dacier (qui ne la commente pas).

– *Sat.*, II, 6, 29 *quid uis* : *quid tibi uis*

La leçon *quid tibi uis* est amétrique, mais Lejay, Klingner, Fedeli (éd. 1994) la maintiennent. Tôt, les éditeurs choisissent la leçon *quid uis*, mais sans unanimité. Dacier choisit cette dernière, tout en approuvant le texte de Bentley (*quid tibi uis, insane, et quam rem agis*), « manière de parler des plus ordinaires ». Autre correction, par Cunningham, *Animadversiones* p. 122 : *quid tibi uis, insane, quae agis rerum*.

– *Sat.*, II, 6, 109 *praelibans* : *praelambens*

Bentley, rallié par Shackleton Bailey (y compris dans son article de 1990, p. 217), précise que *praelambens* désigne quelque chose de furtif, un interdit (« léchant au préalable »), alors que *praelibans* (synonyme de *-gustans*) est le terme approprié au contexte. Cette leçon tardive ne fait pourtant pas l'unanimité, à commencer par Dacier, qui la refuse net.

– *Épît.*, I, 1, 76 *est* : *es*

Afin que la tournure soit plus claire, Bentley corrige *es* en *est*, en fait attesté dans ς. Dès lors, la réponse à la question posée par le peuple au v. 70 se termine au v. 75 ; Shackleton Bailey et Mayer se rallient à cette interprétation, peu suivie, dont il « faut bien se garder », réagit Dacier, sans dire pourquoi *est* a été défendu. En effet, *es* peut continuer cette réponse, qui a débuté par une allusion à la fable du lion et du renard (v. 74b-75) et se poursuit, d'où *es*, interpellation à la seconde personne.

– *Épît.*, I, 2, 52 *podagrum* : *-ram*

Si l'on voit un parallèle avec *lippum*, on choisit *-rum* ; le parallèle avec *auriculas* (v. 53) oriente vers *-ram*. Bentley a bien vu cette alternative et, s'appuyant sur des parallèles, choisit *-rum*, suivi par quelques éditeurs, refusé avec autorité (habituelle) par Dacier.

– *Épît.*, I, 10, 3 *at* : *ad*

*Ad* est une banalisation, car l'accusatif grec n'a pas été compris, et apparaît tôt dans les éditions, sans unanimité (*at* Ve1, Na1), dans Cruquius (d'après son *Blandin. vetust.*). *Ad* est repris par Bentley et la plupart des éditions, non sans scepticisme (Villeneuve dans l'apparat critique).

– *Épît.*, I, 17, 43 *sua* : *suo*

Logiquement, *sua* est préférable, argumente Bentley, peu suivi, sinon par Shackleton Bailey et Mayer. Le parallèle avec *Épît.*, I, 7, 37 (absence de possessif) plaide pour *sua*.

– *Épît.*, I, 18, 46 *Aeoliis* : *Aetoli(i)s*

*Aeoliis*, variante dans ς en fait, passait pour une conjecture de Vlitius (J. Vliet), qui s'appuyait sur Grattius, poète augustéen. Bentley l'explique en détail, mais ne l'adopte pas, trouvant cela « *durius* » et trop recherché : Hor. aurait alors simplement écrit *Cumanis*. Shackleton Bailey et Mayer l'adoptent. *Aetolis* peut se justifier : une allusion à la chasse au sanglier de Calydon qui eut pour cadre l'Étolie (Kiessling, Plessis et Lejay).

*– *Épît.*, I, 19, 15 *Iarbitam* : *Iarbytham*, etc.

Cruquius : *Hyarbitam* dans le texte d'Hor., mais, dans le *Commentator* (recueil de scholies de différentes époques), *Iarbita*, qui vient du Pseudo-Acron, recopié ici presque mot pour mot. (Porphyrion : *Iarbuthan*.) *Iarbitam*, déjà dans D. Heinsius et Bentley (qui ne le commente pas), s'est imposé. Na1 : *tarbitam*, leçon exacte entachée d'une confusion du typographe entre *i* et *t* (?).

– *Épît.*, I, 20, 28 *dixit* : *duxit*

*Dixit* de ς avait été adopté par Doering. Le commentaire de Porphyrion, conforté par des textes parallèles (cités par Mayer), plaide pour *dixit*, terme approprié ici. Cette leçon, peu suivie, devrait être adoptée.

*– *Épît.*, II, 1, 16 *numen* : *nomen*

Vieux débat et enjeu de taille, surtout quand Hor. s'adresse, comme ici, à l'intéressé. Le contexte immédiat, d'autres textes (comme *praesens diuus habebitur Augustus*, *Od.* III 5, 2), l'époque (Brink, éd. 1982), tout cela soutient *numen*, qui l'emporte aujourd'hui. Bentley était réticent, tout comme Cruquius, p. 598b, qui le lisait dans le *Blandin. vetust.* Toutefois, Auguste s'en défendait, alors qu'une dimension divine lui était accordée ; après sa mort, il fut honoré comme dieu (Rudd).

– *Épît.*, II, 1, 18 *hoc* : *hic*

*Hoc* porterait sur *uno*, comme traduit Villeneuve (qui pourtant maintient *hic*) : « en cela seulement », au lieu de « ce peuple qui est le tien » (*tuus hic populus*). Brink (éd. 1982) reconnaît que *hoc uno* est une forme plutôt archaïque, toutefois présente chez Cicéron. Malgré Bentley, peu suivi, *hic* sera maintenu.

– *Épît.*, II, 1, 31 *olea* : *-eam*

Comprendre (*in*) *olea*, parallèle à *in nuce* qui suit, *intra* et *extra* étant des adverbes ; l'objection : *intra* adverbe est plutôt postclassique. D'où un ralliement partiel à *olea* à partir de Bentley (Klingner, Bo, Shackleton Bailey, Rudd).

– *AP*, 208 *urbem* : *-bes*

*Vrbem* fut le choix d'Alde, suivi par de nombreux éditeurs. *Vrbes* se justifierait : Athènes *et* Rome sont concernées (Villeneuve, Bo) ; *agros* précède (Fedeli, éd. 1997b). Brink (éd. 1971), suivi par Shackleton Bailey, Rudd et Fedeli (éd. 1997b), avance la cohérence, l'unité du tableau pour défendre le singulier (*populus* v. 206, *uictor* v. 208 et *murus* v. 209).

– *AP*, 277 *qui* : *quae*

Comprendre *qui* (avec antécédent sous-entendu *eos*, complément de *uexisse*) sujet de *canerent* dont *poemata* est le complément. Bentley désignait par *qui* les histrions jouant ce qui deviendra la tragédie. Plusieurs éditions ont suivi. Brink (éd. 1971) garde *quae* de la plupart des éditions pour souligner l'aspect grotesque de la satire romaine (*poemata* est alors complément de *uexisse*) ; c'est ce que soulignait Dacier en réfutant le choix de Bentley : *quae* est « plus plaisant ».

Les nombreux passages examinés montrent l'intérêt qu'éditeurs et commentateurs ont trouvé dans les mss tardifs. Transmises par ces derniers, peu présentes ou même absentes des autres témoins, certaines leçons se sont imposées, plus ou moins absolument ; nous proposons un choix de treize leçons tardives, qui ont paru valides ; un astérisque les signale. Nul doute que des collations intégrales ne rouvrent des dossiers.

Bernard STENUIT
Chercheur associé à l'Université de Strasbourg
stenuit-barqui@orange.fr

## Abréviations et bibliographie

### 1. *Éditions et commentaires* [23]

Alde : A. Manuzio, Venise, 1501[1].
L1 : éd. et comment. Cristoforo Landino, Florence, 1482 (*GW* 13458).
L8 : éd. Antonio Mancinelli, comment. Mancinelli, [Ps.-]Acron, Porphyrion et Landino, Venise, 1492 (*GW* 13465).
Lei1 : éd. Johannes Honorius Cubitensis, en 9 parties, Leipzig, 1492 (*GW* 13483, 13498, 13502, 13510, 13517 et 13521).
Lo : éd. et comment. Jakob Locher Philomusus, Strasbourg, 1498 (*GW* 13468).
Mi3 : Milan, 1476 (*GW* 13452).
Mi4 : Milan, 1477 (*GW* 13 453), non consulté.
Na1 : éd. Arnaldus de Bruxela, Naples, 1474 (*GW* 13450).
Ve1 : ed. princeps, [Venise], env. 1471-1472 (*GW* 13449).
Ve2 : Venise, 1478 (*GW* 13454).

J. Bade Ascensius : Paris, 1519[4] (Paris, 1503[1]).
C. von Barth : *Adversaria*, Francfort[-sur-le-Main], 1624.
W. Baxter : Londres, 1701.
W. Baxter et J. M. Gesner : Leipzig, 1752.
R. Bentley : Berlin, 1869[3] (Cambridge, 1711[1]).
D. Bo : Turin, 1959 (*Sat.*, *Épît.*, *AP*).
S. Borzsák : Leipzig, 1984.
C. O. Brink : Cambridge, 1971 (*AP*) ; Cambridge, 1982 (*Épît.*, II).
J. Cruquius : Leyde, 1597[2] (Anvers, 1578[1]).
A. Cunningham : La Haye, 1721.
A. Dacier : Hambourg, 1733[5] (Paris, 1681[1]).
F. Della Corte *et al.* : Rome, 1991-1997.
S. G. Doering : Leipzig, 1803.
H. Estienne : Paris, 1588[2] ([Paris, 1577[1]]).
C. Fea : Rome, 1811[1].
P. Fedeli, éd. 1994 et 1997a (*Sat.*) : voir Della Corte *et al.*
P. Fedeli, éd. 1997b (*Épît.*, *AP*) : voir Della Corte *et al.*
P. Fedeli et I. Ciccarelli : Florence, 2008 (*Od.,* IV).
D. Heinsius : [Leyde], 1612.

23. Pour les incunables, références plus détaillées (imprimeur, localisation …) : B. STENUIT (2011), p. 798-799.

N. Heinsius : *Adversariorum libri IV*, Harlingen, 1742.
O. Keller et A. Holder : t. 1, Leipzig, 1899[2] (Leipzig, 1864-1869[1]).
A. Kiessling : Berlin, 1884-1889[1].
F. Klingner : Leipzig, 1959[3] (réimpr. Berlin, 2008 ; Leipzig, 1939[1]).
D. Lambin : Paris, 1567[2] (Lyon, 1561[1]).
P. Lejay : Paris, 1911 (*Sat.*).
M. Lenchantin et D. Bo : Turin, 1958 (*Od.*, *Ép.*, *CS*).
D. Mankin : Cambridge, 1995 (*Ép.*).
R. Mayer : Cambridge, 1994 (*Épît.*, I).
M. A. Muret : Venise, 1555.
R. G. M. Nisbet et M. Hubbard : Oxford, 1970 (*Od.*, I) ; Oxford, 1978 (*Od.*, II).
R. G. M. Nisbet et N. Rudd : Oxford, 2004 (*Od.*, III).
F. Plessis et P. Lejay : Paris, 1919.
T. Poelman : Anvers, 1557.
N. Rudd : Cambridge, 2011 (*Épît.*, II, *AP*).
D. R. Shackleton Bailey : Munich et Leipzig, 2001[4] (Stuttgart, 1985[1]).
R. F. Thomas : Cambridge, 2011 (*Od.*, IV, *CS*).
L. Torrentius : Anvers, 1608.
F. Villeneuve : Paris, 1929-1934.
F. Vollmer : Leipzig, 1907.
L. C. Watson : Oxford, 2003 (*Ép.*).
E. C. Wickham et H. W. Garrod : Oxford, 1912[2] (Oxford, 1901[1]).

## 2. *Études*

A. Boutemy (1937) : « Le codex Bruxellensis 9776-9778 » dans *Études horatiennes*, Bruxelles, p. 39-52.
C. O. Brink (1969) : « Horatian Notes: Despised Readings in the Manuscripts of the Odes » dans *PCPhS* n.s. 15, p. 1-6.
C. O. Brink (1971) : « Horatian Notes II: Despised Readings in the Manuscripts of the Odes, Book II » dans *PCPhS* n.s. 17, p. 17-29.
C. O. Brink (1982) : « Horatian Notes III: Despised Readings in the Manuscripts of the Epodes and a Passage of Odes Book 3 » dans *PCPhS* n.s. 28, p. 30-56.
M. Buonocore (1992) : *Codices Horatiani in Bibliotheca Apostolica Vaticana*, Cité du Vatican.
W. A. Copinger (1895-1902), *Supplement to Hain's Repertorium bibliographicum*, 2 part. en 3 vol., Londres,.
E. Flores (1998) : *Elementi critici di critica del testo ed epistemologia*, Naples.
*GW* : *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, Bd XI, 5, Stuttgart, 2008.
L. Hain (1826-1838) : *Repertorium bibliographicum in quo libri omnes ab arte typographica inventa usque ad annum MD typis expressi* […], 4 vol., Stuttgart et Paris (réimpr. 1920-1964).
L. Havet (1911) : *Manuel de critique verbale* […], Paris.
P. Lejay (1910) : « Les recensions antiques d'Horace » dans *Mélanges offerts à M. Émile Chatelain*, Paris, p. 59-74.

M. LENCHANTIN [DE GUBERNATIS] (1937) : « Sulla tradizione manoscritta di Orazio », *Athenaeum* n.s. 15, p. 129-179.

G. LUCK (1981) : « Textual Criticism Today », *AJPh* 102, p. 164-194.

P. MAAS (1958) : *Textual Criticism*, trad. angl., Oxford.

G. PASQUALI (1952[2]) : *Storia della tradizione e critica del testo*, Florence, (Florence, 1934[1]).

A. PLACANICA (1989) : « In margine a due nuove edizioni di Orazio », *Maia* 41, p. 109-117.

D. REICHLING (1905-1914), *Appendices ad Hainii-Copingeri Repertorium bibliographicum*, 8 fasc., Munich.

B. STENUIT (2011) : « Horace : éditions incunables à Florence, Venise, Milan et Strasbourg », *Latomus* 70, p. 780-799.

B. STENUIT (2012) : « Le texte d'Horace au XVI[e] siècle, avant Lambin », *Latomus* 71, p. 494-506.

D. R. SHACKLETON BAILEY (1982) : *Profile of Horace*, Londres.

D. R. SHACKLETON BAILEY (1985) : « *Vindiciae Horatianae* », *HSPh* 89, p. 153-170.

D. R. SHACKLETON BAILEY (1990) : « Horatian Aftermath », *Philologus* 134, p. 213-228.

S. TIMPANARO (2003) : *La genesi del metodo del Lachmann*, Turin (1963[1]).

C. VILLA (1992-1994) : « I manoscritti di Orazio », *Aevum* 66 (1992), p. 95-135 ; *Aevum* 67 (1993), p. 55-103 ; *Aevum* 68 (1994), p. 117-146.

C. VILLA (1996) : « Censimento dei codici di Orazio » dans *Enciclopedia Oraziana*, t. 1, Rome, p. 319-329.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 335-350.

# UN' "ARMONIA" DISCORDANTE
## Alcune puntualizzazioni sul P. Dura 10 *

*Résumé*. – À partir d'un *status quaestionis* mis à jour, cet article propose des élucidations critique du P. Dura 10, connu sous le nom de *Diatessaron* de Titien de Syrie, en tenant compte des témoins (et des traductions) orientaux et occidentaux de l'*Harmonie* ainsi que des Évangiles canoniques, afin montrer ce qui les rapproche et ce qui les distingue.

*Abstract*. – Through an updated *status quaestionis*, the article aims to provide some critical clarifications on P. Dura 10, known as the *Diatessaron* of Tatian of Syria, bearing in mind the Eastern and Western witnesses (and translations) of the Harmony as well as the canonical Gospels in order to show congruences and discrepancies.

### *Status quaestionis*

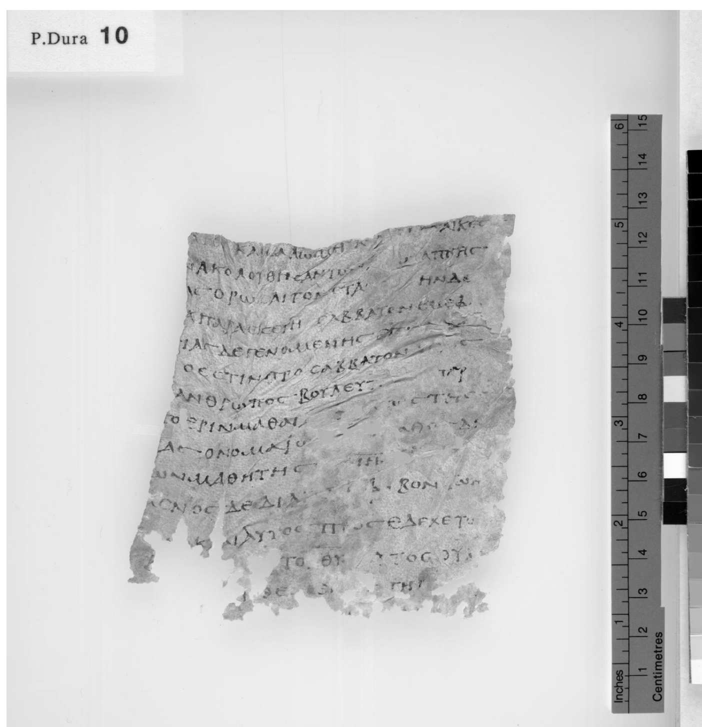
Il papiro che porta la sigla (D. Pg. 24) ovvero P. Dura 10, venne scoperto a Dura-Europos nel medio Eufrate il 5 marzo del 1933, durante gli scavi condotti dal professor Hopkins (per la Yale University e la French Academy) dell'area che viene denominata L8, tra la parte ad ovest vicino la torre 18 e l'uscita per Palmira ed a poca distanza dalla sinagoga ebrea. Al ritrovamento si presentava accartocciato, forse perché buttato (o caduto) oppure cumulato, probabilmente dalla guarnigione romana, assieme ad altri oggetti all'entrata ovest della città sotto assedio.

Il frammento scritto in greco è un piccolo pezzo di pergamena di circa 9,5 x 10,5 cm sfilacciato nella parte inferiore e "tagliato" nelle tre parti restanti. Il margine destro della colonna di testo risulta iscritto e anche se non vi sono tracce di scrittura o di un'altra colonna di testo nella successiva parte destra, è stata avanzata l'ipotesi che si tratti di una porzione di rotolo scritto con una serie di corte colonne, con analogia ai rotoli papiracei letterari (anche se l'usanza seguita successivamente di scrivere testi liturgici su pelle indicherebbe un'altra spiegazione) [1].

* Mi sia lecito in apertura di questo breve compendio ringraziare il direttore della rivista per la professionalità e l'impegno con cui dirige una delle massime riviste divulgative europee.

1. C. H. Kraeling (1935), p. 3.

Nel testo sono visibili 15 linee di scrittura (con una regolare interlinea di circa 0,4 cm) e 14 di queste possono essere lette e restituite con una certa sicurezza. Dal punto di vista grafico il testo è scritto in una buona mano libraria, con delle curvature quando possibile, decorazioni o apici che tendono verso sinistra (e sono presenti, tra l'altro, tre tipi di *alpha*, la vecchia onciale, quella tradizionale e il tipo corsivo del III sec.); Crisci sostiene in generale che la tendenza ad allargare e spaziare le lettere sembrerebbe ascriverla tra le caratteristiche grafie greco-orientali [2]. Le lettere, non superano i 0,2 cm e sono poi spesso ripartite tra uno stretto spazio bianco di circa 13 mm; sono presenti anche delle abbreviazioni rese con una linea sopra la lettera o con un punto susseguente al centro della riga. Il verso è vuoto.




**P. Dura 10** (D. Pg. 24).
Per gentile concessione della Yale University,
*Beinecke Rare Book and Manuscript Library.*

2. Al P. Dura 10, Crisci accosterebbe per esemplificare la ricorrenza di analoghi stilemi il rotolo dei piccoli profeti ritrovati nella regione del Nahal Hever sul Mar Morto e il P. Mur. 108. Vd. E. CRISCI (1996), p. 149.

La prima a riconoscere in un certo modo l'importanza del testo come frammento di una tradizione evangelica fu la Signora Susan Hopkins, ma fu il lavoro successivo di Kraeling che vi riconobbe una "Armonia" da assegnare al filosofo e teologo Taziano il Siro.

Taziano, nacque e venne educato in Assiria; nella sua giovinezza viaggiò parecchio ed ebbe l'interesse di conoscere molte filosofie. Durante questi suoi viaggi, inorridito dalla cupidigia dei filosofi pagani, con i quali era entrato in contatto, concepì un profondo disprezzo per i loro insegnamenti; così attorno al 150 d. C., attratto dal credo cristiano e dalle Sacre Scritture, si convertì unendosi alla comunità di Roma, dove divenne discepolo di Giustino. Le fasi finali della sua vita sono ancora maggiormente oscure; pare infatti che attorno al 172 cadde nell'eresia divenendo gnostico (della setta degli Encratiti) e se ne ritornò in Oriente.

Formatosi dunque alla scuola di Giustino, Taziano compose, verosimilmente tra il 172-175 d. C., la sua opera più importante: un'armonia dei vangeli. L'opera nasceva infatti per unire in un unico testo i vangeli considerati canonici *unum ex quattuor*. Una narrazione unica introducendo però elementi differenti [3] che alcuni ritengono provengano da una unica ulteriore quinta fonte [4].

L'opera aveva già catturato l'interesse di Eusebio se nella sua *Historia Ecclesiastica* (scritta prima del 325) chiama Taziano [5] il responsabile della

---

3. H. S. PELSER (1971), p. 152-163.

4. Tale ipotesi trae origine da un "*lapsus*" di Vittore di Capua che definisce l'opera di Taziano "*Diapente*"*: Ex historia quoque eius conperi quod Tatianus vir eruditissimus et orator illius temporis clarus unum ex quattuor conpaginaverit evangelium, cui titulum Diapente conposuit ...* (*Codex Fuldensis*, 1). Anche se potrebbe trattarsi di un banalissimo errore, esso ha dato adito a svariate congetture. La discussione sulle fonti del *Diatessaron*, oltre ai vangeli canonici, rimane un problema ancora irrisolto e la situazione viene naturalmente aggravata dalla mancanza di un originale dell'opera di Taziano. Alcuni hanno infatti ritenuto di poter individuare questa presunta quinta fonte del *Diatessaron* nel Vangelo secondo gli Ebrei (A. BAUMSTARK [1935], p. 257-299; C. PETERS [1936], p. 258-294); altri nel Protovangelo di Giacomo (MESSINA [1949], p. 10-27). Altri sostengono che la quinta fonte di Taziano fosse un racconto evangelico considerato meritevole d'autorevolezza dalla Chiesa a cui era destinata la sua Armonia, ovvero, un vangelo in aramaico diffuso in Siria ancora prima del *Diatessaron* e da cui Taziano avrebbe potuto attingere per la composizione di tale testo (J. JOOSTEN [1991], p. 271-289; J. JOOSTEN [1997], p. 257-272); per Petersen, invece, la presunta quinta fonte di Taziano sarebbe da ricercare nell'armonia di Giustino, gli ἀπομνημονεύματα τῶν ἀποστόλων (W. L. PETERSEN [1990], p. 512-534). Da citare infine nuove prospettive di studio improntate a valutare paralleli. Da ultimo vd. E. STORI (2012), p. 98-123.

5. Per ulteriori rimandi citazioni ed allusioni al *Diatessaton,* vd. H. J. HILL (1894), p. 324-326.

composizione a cui ha dato nome di *Diatessaron*, ovvero, “Attraverso i quattro”:

> Ὁ […] Τατιανὸς συνάφειάν τινα καὶ συναγωγὴν οὐκ οἶδ' ὅπως τῶν εὐαγελίων συνθεὶς, τὸ διὰ τεσσάρων τοῦτο προσωνόμασεν, ὅ καὶ παρὰ τισιν εἰσέτι νῦν φέρεται […]
>
> Taziano ha riunito una certa mescolanza e raccolta (collezione), io non so come, dei Vangeli, e l'ha chiamato “*Diatessaron”*, che è ancora oggi accettato da parte di alcuni […] [6]

Il concetto di “armonizzazione” dei Vangeli, vale a dire una “unicizzazione”, producendo un testo autonomo e completo (e dunque non una narrazione ripetitiva versetto per versetto dalle quattro versioni “canoniche” del Nuovo Testamento), veniva così riportata come una “singolarità” da un uomo di chiesa del IV secolo come Eusebio, sempre abituato, a rispettare i limiti più rigidi delle quattro testimonianze evangeliche canoniche.

Di certo, anche per la rapida diffusione in aria siriaca, questo testo rimase a lungo la più influente “traduzione” dei vangeli [7]. Riscuotendo infatti grande successo per più di due secoli, sino a quando tuttavia all'inizio del quinto secolo vennero ravvisate nella figura e nelle opere di Taziano inclinazioni e pratiche encratite che ne fecero un bersaglio nella lotta alle tendenze eretiche. In questo periodo, abbiamo notizia che sia il vescovo di Edessa, Rabbula, che Teodoreto, vescovo di Cirro, diedero ordine di eliminare le copie esistenti del testo e rimpiazzarle con i cosiddetti “Vangeli separati” [8]. Quest'ultimo evento è difatti il principale motivo per cui non si possiedono più copie che ci riportino la versione “integrale” dell'Armonia di Taziano.

La mancanza di un manoscritto siriaco [9] (pur data la sua evidente popolarità tra le comunità cristiane in Siria) ci mostra come l'operazione di “sostituzione” episcopale, fosse riuscita, ciononostante pare che ciò abbia portato nel corso dei secoli a diverse traduzioni e versioni [10].

---

6. Eus., *H. E.*, IV, 29, 6; vd. anche W. L. PETERSEN (1994), p. 35-36.

7. J. JOOSTEN (1997), p. 263-264.

8. Teodoreto di Cirro (vescovo dal 423 al 457), nel suo compendio *Haereticarum fabularum*, descrive il ritrovamento di più di 200 copie del *Diatessaron* nelle chiese che erano all'interno della sua diocesi, che egli prontamente vide di sostituire con copie dei Vangeli dei quattro evangelisti. Theodoret., *Haer. Fab. Comp.*, I, 20, cfr. W. L. PETERSEN (1994), p. 41-42.

9. Diverse citazioni e riprese di tale opera si possono ritrovare nel *Commento al nuovo testamento di Isho'dad di Merv* (IX sec.) Cfr. M. GIBSON (1911).

10. Cfr. anche D. C. PARKER, D. G. K. TAYLOR, M. S. GOODACRE (1999), p. 192-228. Dalla versione siriaca si sarebbero originate le copie arabe menzionate in A. CIASCA (a c. di) (1888) come: Cod. Vat. Arab. 14 (A); Ms. Borgiano (B). Cfr. A. ROBERTS, J. DONALDSON, A. C. COXE, P. SCHAFF [1885], p. IX: *The Diatessaron Of Tatian;* […] *The eleventh century MS. of Ibn-at-Tayyib, could we reach it, would bring us face to face with the more interesting question of the nature of his Syriac original.*

Il nostro frammento in greco rinvenuto a Dura Europos [11] parrebbe essere direttamente riconducibile a questo scritto, di cui rappresenterebbe presumibilmente solo una parte oppure anche una versione più antica (e dunque, al pari della chiesa cristiana [del sito] databile anteriormente al 256 d. C. [12]) mentre i testimoni (ad esso) successivi vengono ripartiti, secondo la categorizzazione di Francis C. Burkitt, nell'articolo intitolato "*Tatian Diatessaron and the Dutch Harmonies*" [13] per provenienza e lingua, in un ramo orientale e in uno occidentale.

Si ascrivono ai testimoni orientali: gli scritti di Efrem, con particolare riferimento al suo "Commento al *Diatessaron"*, preservato in parte in siriaco ed integralmente in armeno [14]; le opere antiche di autori siri o armeni che ne citano il testo (in ambito siriaco si vedano ad esempio le *Dimostrazioni di Afraate* [15] e il *Liber Graduum* [16]); armonie evangeliche (una in arabo [17] e una in persiano [18]) nonché alcuni testi liturgici orientali. É necessario menzionare inoltre alcune opere tradotte, già in antichità, in lingua siriaca (ad esempio la *Storia ecclesiastica* di Eusebio [19] ed il *Contra Manichaeos* di Tito di Bostra [20]). Tra i testimoni occidentali invece ricordiamo varie armonie evangeliche in diverse lingue europee. Citiamo tra queste le armonie in latino: l'armonia contenuta nel *Codex Fuldensis* [21] (composta sotto la dire-

---

*The subscription to the Borgian MS. states, probably copying the statement from its exemplar, that this was a Syriac MS. in the handwriting of 'Isa ibn-'Ali al Motatabbib, pupil of Honain ibn Ishak. This Honain was a famous Arabic physician and medical writer of Bagdad (d. 873), whose school produced quite a number of translations and translators, among whom Ibn-'Ali, supposed to be identical with the Syriac lexicographer of the same name, is known to have had a high place. The Syriac MS., therefore, that Ibn-at-Tayyib translated takes us back to about the year 900. But the subscription to each of our mss. 38 states that the work ended is the gospel called* Diatessaron*, compiled from the four gospels by Titianus; while the Introductory Note to the Borgian MS. adds that this Titianus was a Greek. The next step, therefore, is to inquire whether any traces exist of such a Syriac work, or any statements by which we can check the account just given of it.*

11. C. H. Kraeling (1935). Per un esame delle ultime ipotesi, vd. J. Joosten (2003), p. 159-175.

12. Vd. *Supra.*

13. F. C. Burkitt (1924), p. 113-130; in part. p. 125.

14. Da segnalare come la cronaca non sia probabilmente opera dello stesso Efrem, ma dei suoi discepoli che avrebbero raccolto e ampliato le parole del loro maestro. Vedi L. Leloir (1953); L. Leloir (1963); L. Leloir (a c. di) (1990).

15. I. Parisot (a c. di) (1894-1907).

16. M. Kmosko (a c. di) (1927).

17. A. Ciasca (a c. di) (1888); edizione *standard*: A.-S. Marmardji (a c. di) (1935).

18. G. Messina (1951). Cfr. anche: B. Metzger (1950).

19. W. Wright, N. McLean (a c. di) (1898).

20. P. A. de Lagarde (a c. di) (1859).

21. E. Ranke (a c. di) 1868.

zione del vescovo Vittore di Capua nel 546) e quella del *Codex Sangallensis* [22] (manoscritto bilingue in latino e alto tedesco antico); ed oltre a queste, anche testimoni in alto medio tedesco [23], in medio fiammingo (ad es. l'armonia olandese [24]), e le traduzioni italiane [25], francesi [26] ed inglesi [27].

## Trascrizione e traduzione

Ecco la trascrizione di P.Dura 10:

[Ζεβεδ]αί̣ο̣υ καὶ Σαλώμη κ[α]ὶ α̣ἱ̣ γυ̣ν̣αῖκες
[τῶν συ]ν̣ακολουθησάντων α̣[ὐτ]ῷ̣ ἀπὸ τῆς
[Γαλιλαί]α̣ς, ὁ̣ρῶσαι τὸν στ(αυρωθέντ)α ἦ̣ν δὲ
[ἡ̣ ἡ̣μέρ]α Παρασκευή. Σάββατον ἐπέφω̣-
[σκεν. ὀ]ψ̣ίας δὲ γενομένης ἐπὶ τ̣[ῇ Π]α̣ρ̣[α]σ-
[κευῇ], ὅ̣ ἐστιν Προσάββατον, προσ-
[ῆλθεν] ἄνθρωπος βουλευτὴ̣[ς ὑ]π̣ά̣ρ-
[χων ἀ]π̣ὸ̣ Ἐρινμαθαία[ς] π̣[ό]λ̣ε̣ω̣ς τῆς
[Ἰουδαί]ας, ὄνομα Ἰω[σήφ], ἀ[γ]αθὸς δί-
[καιος], ὢν μαθητὴς τ̣[ο]ῦ̣ Ἰη(σοῦ), κ̣ε̣-
[κρυμ]μ̣ένος δὲ διὰ τ̣ὸ̣ν̣ φ̣ό̣βον τ̣ῶν
[Ἰουδαίω]ν, καὶ αὐτὸς προσεδέχ̣ετο
[τ̣ὴν] β̣[ασιλείαν] τοῦ̣ Θ(εο)ῦ. ο̣ὗ̣τος οὐκ
[ἦ̣ν συνκατατ]ιθέμ̣εν̣[ο]ς τῇ β̣[ουλῇ]
[— — 12 — —]
*lacuna*

Traduzione:

...di Zebedeo e Salome e le donne tra coloro che lo seguirono dalla Galilea per vedere il crocifisso. Ora, era il giorno di "preparazione" (venerdì), sabato stava sorgendo. **5** E, mentre stava diventando sera, alla "preparazione" che è il giorno prima del sabato, si presentò un uomo, membro del consiglio che veniva da Arimatea, una città della Giudea, di nome Giuseppe, un uomo buono **10** e giusto che era discepolo di Gesù, ma nascosto per paura dei Giudei, ed aspettava il Regno di Dio. Non aveva aderito alla decisione ...

22. A. MASSER (a c. di) (1994).
23. Vedi *infra.*
24. D. PLOIJ, C. A. PHILLIPS, A. J. BARNOW (1929-1938). Per una analisi di questo materiale, vd. C. PETERS (1939); W. L. PETERSEN (1994), p. 463-489. Vd. anche in gen, J. JOOSTEN (2002).
25. V. TODESCO, A. VACCARI, M. VATTASSO (1938).
26. *Bible Historiale*, Paris, 1487.
27. M. GOATES (1922); per una lista completa, vd. B. METZGER (1977), p. 12-25; H. KOESTER (1990), p. 408-419 e W. L. PETERSEN (1994), 463-489. Cfr. in gen. anche R. F. SHEDINGER (2001), p. 20-37.

## La tradizione dei quattro vangeli “canonici”

Di seguito l’esposizione dei Vangeli canonici che riportano il passo:

*Vangelo di Matteo* (Mt 27, 55-60)

**55** Ἦσαν δὲ ἐκεῖ γυναῖκες πολλαὶ ἀπὸ μακρόθεν θεωροῦσαι, αἵτινες ἠκολούθησαν τῷ Ἰησοῦ ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας διακονοῦσαι αὐτῷ· **56** ἐν αἷς ἦν Μαρία ἡ Μαγδαληνὴ καὶ Μαρία ἡ τοῦ Ἰακώβου καὶ Ἰωσὴφ μήτηρ καὶ ἡ μήτηρ τῶν υἱῶν Ζεβεδαίου.

**55** Vi erano là anche molte donne, che osservavano da lontano; esse avevano seguito Gesù dalla Galilea per servirlo. **56** Tra queste c’erano Maria di Màgdala, Maria madre di Giacomo e di Giuseppe, e la madre dei figli di Zebedeo.

***Sepoltura di Gesù***

**57** Ὀψίας δὲ γενομένης ἦλθεν ἄνθρωπος πλούσιος ἀπὸ Ἁριμαθαίας, τοὔνομα Ἰωσήφ, ὃς καὶ αὐτὸς ἐμαθητεύθη τῷ Ἰησοῦ· **58** οὗτος προσελθὼν τῷ Πιλάτῳ ᾐτήσατο τὸ σῶμα τοῦ Ἰησοῦ. τότε ὁ Πιλᾶτος ἐκέλευσεν ἀποδοθῆναι. **59** καὶ λαβὼν τὸ σῶμα ὁ Ἰωσὴφ ἐνετύλιξεν αὐτὸ σινδόνι καθαρᾷ, **60** καὶ ἔθηκεν αὐτὸ ἐν τῷ καινῷ αὐτοῦ μνημείῳ ὃ ἐλατόμησεν ἐν τῇ πέτρᾳ, καὶ προσκυλίσας λίθον μέγαν τῇ θύρᾳ τοῦ μνημείου ἀπῆλθεν.

**57** Venuta la sera, giunse un uomo ricco, di Arimatea, chiamato Giuseppe; anche lui era diventato discepolo di Gesù. **58** Questi si presentò a Pilato e chiese il corpo di Gesù. Pilato allora ordinò che gli fosse consegnato. **59** Giuseppe prese il corpo, lo avvolse in un lenzuolo pulito **60** e lo depose nel suo sepolcro nuovo, che si era fatto scavare nella roccia; rotolata poi una grande pietra all’entrata del sepolcro, se ne andò.

**56** Ἰωσὴφ WH NA ] Ἰωσῆ Treg NIV RP **57** ἐμαθητεύθη WH Treg NIV ] ἐμαθήτευσεν RP **58** ἀποδοθῆναι WH NIV ] + τὸ σῶμα Treg RP **59** αὐτὸ RP ] + ἐν WH Treg NIV [28]

*Vangelo di Marco* (Mc 15, 40-46 )

**40** Ἦσαν δὲ καὶ γυναῖκες ἀπὸ μακρόθεν θεωροῦσαι, ἐν αἷς καὶ Μαρία ἡ Μαγδαληνὴ καὶ Μαρία ἡ Ἰακώβου τοῦ μικροῦ καὶ Ἰωσῆτος μήτηρ καὶ Σαλώμη, **41** αἳ ὅτε ἦν ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ ἠκολούθουν αὐτῷ καὶ διηκόνουν αὐτῷ, καὶ ἄλλαι πολλαὶ αἱ συναναβᾶσαι αὐτῷ εἰς Ἱεροσόλυμα.

**40** Vi erano anche alcune donne, che osservavano da lontano, tra le quali Maria di Màgdala, Maria madre di Giacomo il minore e di Ioses, e Salome, **41** le quali, quando era in Galilea, lo seguivano e lo servivano, e molte altre che erano salite con lui a Gerusalemme.

***Sepoltura di Gesù***

**42** Καὶ ἤδη ὀψίας γενομένης, ἐπεὶ ἦν παρασκευή, ὅ ἐστιν προσάββατον, **43** ἐλθὼν Ἰωσὴφ ὁ ἀπὸ Ἁριμαθαίας εὐσχήμων βουλευτής, ὃς καὶ αὐτὸς ἦν προσδεχόμενος τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ, τολμήσας εἰσῆλθεν πρὸς τὸν Πιλᾶτον καὶ

**42** Venuta ormai la sera, poiché era la Parasceve, cioè la vigilia del sabato, **43** Giuseppe d’Arimatea, membro autorevole del sinedrio, che aspettava anch’egli il regno di Dio, con coraggio andò da Pilato e chiese il corpo di Gesù. **44** Pilato

28. WH = B. F. Westcott, F. J. A. Hort (1881). Treg = S. P. Tregelles (1857–1879). NIV = R. J. Goodrich, A. L. Lukaszewski (2003). RP = M. A. Robinson, W. G. Pierpont (2005).

ᾐτήσατο τὸ σῶμα τοῦ Ἰησοῦ. **44** ὁ δὲ Πιλᾶτος ἐθαύμασεν εἰ ἤδη τέθνηκεν, καὶ προσκαλεσάμενος τὸν κεντυρίωνα ἐπηρώτησεν αὐτὸν εἰ πάλαι ἀπέθανεν· **45** καὶ γνοὺς ἀπὸ τοῦ κεντυρίωνος ἐδωρήσατο τὸ πτῶμα τῷ Ἰωσήφ. **46** καὶ ἀγοράσας σινδόνα καθελὼν αὐτὸν ἐνείλησεν τῇ σινδόνι καὶ ἔθηκεν αὐτὸν ἐν μνημείῳ ὃ ἦν λελατομημένον ἐκ πέτρας, καὶ προσεκύλισεν λίθον ἐπὶ τὴν θύραν τοῦ μνημείου.

si meravigliò che fosse già morto e, chiamato il centurione, gli domandò se era morto da tempo. **45** Informato dal centurione, concesse la salma a Giuseppe. **46** Egli allora, comprato un lenzuolo, lo depose dalla croce, lo avvolse con il lenzuolo e lo mise in un sepolcro scavato nella roccia. Poi fece rotolare una pietra all'entrata del sepolcro.

**40** αἷς WH NIV ] + ἦν Treg RP • Μαρία Treg NIV RP ] Μαριὰμ WH • ἡ WH Treg NIV ] + τοῦ RP • Ἰωσῆτος WH Treg NIV ] Ἰωσῆ RP **41** αἳ WH NIV ] + καί Treg RP **42** προσάββατον WH NIV RP ] πρὸς σάββατον Treg **43** ἐλθὼν WH Treg NIV ] ἦλθεν RP • ὁ Treg NIV RP ] – WH • τὸν WH Treg NIV ] – RP **44** πάλαι NIV RP ] ἤδη WH Treg **45** πτῶμα WH Treg NIV ] σῶμα RP **46** σινδόνα WH Treg

## *Vangelo di Luca* (Lc 23, 49-54)

**49** Εἱστήκεισαν δὲ πάντες οἱ γνωστοὶ αὐτῷ μακρόθεν, καὶ γυναῖκες αἱ συνακολουθοῦσαι αὐτῷ ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας, ὁρῶσαι ταῦτα.

**50** Καὶ ἰδοὺ ἀνὴρ ὀνόματι Ἰωσὴφ βουλευτὴς ὑπάρχων, ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ δίκαιος – **51** οὗτος οὐκ ἦν συγκατατεθειμένος τῇ βουλῇ καὶ τῇ πράξει αὐτῶν – ἀπὸ Ἀριμαθαίας πόλεως τῶν Ἰουδαίων, ὃς προσεδέχετο τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ, **52** οὗτος προσελθὼν τῷ Πιλάτῳ ᾐτήσατο τὸ σῶμα τοῦ Ἰησοῦ, **53** καὶ καθελὼν ἐνετύλιξεν αὐτὸ σινδόνι, καὶ ἔθηκεν αὐτὸν ἐν μνήματι λαξευτῷ οὗ οὐκ ἦν οὐδεὶς οὔπω κείμενος. 54 καὶ ἡμέρα ἦν παρασκευῆς, καὶ σάββατον ἐπέφωσκεν.

**49** Tutti i suoi conoscenti, e le donne che lo avevano seguito fin dalla Galilea, stavano da lontano a guardare tutto questo.

***Sepoltura di Gesù***

**50** Ed ecco, vi era un uomo di nome Giuseppe, membro del sinedrio, buono e giusto. **51** Egli non aveva aderito alla decisione e all'operato degli altri. Era di Arimatea, una città della Giudea, e aspettava il regno di Dio. **52** Egli si presentò a Pilato e chiese il corpo di Gesù. **53** Lo depose dalla croce, lo avvolse con un lenzuolo e lo mise in un sepolcro scavato nella roccia, nel quale nessuno era stato ancora sepolto. **54** Era il giorno della Parasceve e già splendevano le luci del sabato.

**49** αὐτῷ WH Treg NIV] αὐτοῦ RP • μακρόθεν Treg RP] ἀπὸ μακρόθεν WH NIV συνακολουθοῦσαι WH Treg NIV] συνακολουθήσασαι RP **50** ἀνὴρ WH Treg RP] καὶ ἀνὴρ NIV **51** προσεδέχετο WH Treg NIV]καὶ προσεδέχετο καὶ αὐτὸς RP **53** καθελὼνWH Treg NIV] αὐτὸ RP • αὐτὸν WH Treg] αὐτὸ NIV RP • οὐδεὶς οὔπω WH Treg NIV] οὐδέπω οὐδεὶς RP

## *Vangelo di Giovanni* (Gv 19, 35-42)

**35** Καὶ ὁ ἑωρακὼς μεμαρτύρηκεν, καὶ ἀληθινὴ αὐτοῦ ἐστιν ἡ μαρτυρία, καὶ ἐκεῖνος οἶδεν ὅτι ἀληθῆ λέγει, ἵνα καὶ ὑμεῖς πιστεύητε. **36** ἐγένετο γὰρ ταῦτα

**35** Chi ha visto ne dà testimonianza e la sua testimonianza è vera; egli sa che dice il vero, perché anche voi crediate. **36** Questo infatti avvenne perché si compis-

ἵνα ἡ γραφὴ πληρωθῇ· Ὀστοῦν οὐ συντριβήσεται αὐτοῦ. **37** καὶ πάλιν ἑτέρα γραφὴ λέγει· Ὄψονται εἰς ὃν ἐξεκέντησαν.

se la Scrittura: Non gli sarà spezzato alcun osso. **37** E un altro passo della Scrittura dice ancora: Volgeranno lo sguardo a colui che hanno trafitto.

***Sepoltura di Gesù***

**38** Μετὰ δὲ ταῦτα ἠρώτησεν τὸν Πιλᾶτον Ἰωσὴφ ἀπὸ Ἀριμαθαίας, ὢν μαθητὴς τοῦ Ἰησοῦ κεκρυμμένος δὲ διὰ τὸν φόβον τῶν Ἰουδαίων, ἵνα ἄρῃ τὸ σῶμα τοῦ Ἰησοῦ· καὶ ἐπέτρεψεν ὁ Πιλᾶτος. ἦλθεν οὖν καὶ ἦρεν τὸ σῶμα αὐτοῦ. **39** ἦλθεν δὲ καὶ Νικόδημος, ὁ ἐλθὼν πρὸς αὐτὸν νυκτὸς τὸ πρῶτον, φέρων μίγμα σμύρνης καὶ ἀλόης ὡς λίτρας ἑκατόν. **40** ἔλαβον οὖν τὸ σῶμα τοῦ Ἰησοῦ καὶ ἔδησαν αὐτὸ ὀθονίοις μετὰ τῶν ἀρωμάτων, καθὼς ἔθος ἐστὶν τοῖς Ἰουδαίοις ἐνταφιάζειν. **41** ἦν δὲ ἐν τῷ τόπῳ ὅπου ἐσταυρώθη κῆπος, καὶ ἐν τῷ κήπῳ μνημεῖον καινόν, ἐν ᾧ οὐδέπω οὐδεὶς ἦν τεθειμένος · **42** ἐκεῖ οὖν διὰ τὴν παρασκευὴν τῶν Ἰουδαίων, ὅτι ἐγγὺς ἦν τὸ μνημεῖον, ἔθηκαν τὸν Ἰησοῦν.

**38** Dopo questi fatti Giuseppe di Arimatea, che era discepolo di Gesù, ma di nascosto, per timore dei Giudei, chiese a Pilato di prendere il corpo di Gesù. Pilato lo concesse. Allora egli andò e prese il corpo di Gesù. **39** Vi andò anche Nicodemo – quello che in precedenza era andato da lui di notte – e portò circa trenta chili di una mistura di mirra e di aloe. **40** Essi presero allora il corpo di Gesù e lo avvolsero con teli, insieme ad aromi, come usano fare i Giudei per preparare la sepoltura. **41** Ora, nel luogo dove era stato crocifisso, vi era un giardino e nel giardino un sepolcro nuovo, nel quale nessuno era stato ancora posto. **42** Là dunque, poiché era il giorno della Parasceve dei Giudei e dato che il sepolcro era vicino, posero Gesù.

**35** αὐτοῦ ἐστιν WH Treg NIV ] ἐστιν αὐτοῦ RP • καὶ WH Treg NIV ] – RP • πιστεύητε WH Treg ] πιστεύσητε NIV RP **36** αὐτοῦ WH Treg NIV ] ἀπ᾿ αὐτοῦ RP **38** δὲ WH Treg NIV ] – RP • ἀπὸ WH Treg ] ὁ ἀπὸ NIV RP • αὐτοῦ WH Treg NIV ] τοῦ Ἰησοῦ RP **39** αὐτὸν WH Treg NIV ] τὸν Ἰησοῦν RP • μίγμα Treg NIV RP ] ἕλιγμα WH **40** αὐτὸ WH Treg NIV ] + ἐν RP **41** ἦν τεθειμένος WH NIV ] ἐτέθη Treg RP

## Altri testimoni e traduzioni

Ecco invece un prospetto comparativo di altri testimoni e traduzioni:

Tatiani Evangeliorum harmoniae Arabice [29]

لوقا (٥٠:٢٣) وافى رجل غني وجيه من الرامة مدينة يهوذا اسمه يوسف وكان رجلاً خيراً صا لحاً
يوحنا (٣٨:١٩) وكان تلميذ ايسوع ويخفي نفسه فزعاً من اليهود
لوقا (٥١:٢٣) ولم يكن بموافق للتلابين في هوايهم وافعالهم وكان يتوقع ملكوت الله [30]

29. دياطاسارون الذي جمعه طظيانوس من المبشرين الأربعة [*Diyāṭāsārūn ’allaḏi Jama‘ahu Ṭaẓiyānūs min ’al-mubašširīn ’al-’Ārba‘aẖ*] *seu, Tatiani Evangeliorum harmoniae Arabice / nunc primum ex duplici codice edidit et translatione latina donavit Augustinus Ciasca.*

30. Trascrizione, adattamento ed a capo grafico nostri; per i rimandi vd. *supra.*

*Trad. Latina di Ciasca* (che combina i Vangeli)

> Lc XXIII, 50: *venit vir nomine Ioseph, dives et decurio, ab Arimathaea civitate Iudeae, qui erat vir bonus et rectus*
> Gv XIX, 38: *ac discipulus Iesu; qui occultabat se, timens a Iudaeis;*
> Lc XXIII, 51: *non consenserat autem consilio et actibus perditorum, et exspectabat regnum Dei.*

Codex Fuldensis (*Vittore di Capua*)

> *Cum autem sero factum esset, venit quidam homo, dives nobilis decurio ab Arimathia civitate Iudae, nomine Ioseph, vir bonus et justus qui et ipse occultus discipulus erat Ihesu, propter Iudaeorum qui expectabat et ipse regnum Dei; hic non consenserat concilio et actibus eorum*.

*Armonia di Liegi* (medio tedesco)

> En rike man ende ed edel die tine riddren hadde onder hem, die was van eere stat uten ijodschen lande hit Arimatia ende die man was genamt <ioseph> ende en goet man was ende en gherecht ende <Ihessus> ijogre was al verholenlec om de vreese van den Ijoeden ende hakende was na dat rike Gods, noch en consenteerde niet mettin Ijoeden met rade noch met dade.

*Armonia Veneziana*

> Uno richo Homo nobele decurione de la zitade che avea nome Arimatia de Iudea, lo quale avea nome Iosep, homo bono e iusto, el quale era discipolo de Iesus, am occulto per paura di Zudii. E aspetava lo regno di Dio. Costui no avea consentido a lo conseio di Zudei, né a le soe ovre.

*Vangelo di Luca in Siriaco antico* (trad.)

> Da Ramtha, una città della Giudea, e attendeva il regno dei cieli, quest'uomo, non era stato d'accordo con gli accusatori.

*Vangelo di Luca, in Peshitta* [31] (trad.)

> Da Ramtha, una città della Giudea, era un uomo buono e giusto; questi, non era d'accordo coi loro desideri e gesti e attendeva il regno di Dio.

## Congruenze e difformità: alcune note

Come si può facilmente vedere nella presentazione di Giuseppe di Arimatea, il frammento di Dura non include il dettaglio che lui era un uomo "ricco" come menzionato esplicitamente in Matteo 27, 57, mentre invece alcuni testimoni orientali ed occidentali contengono questo dettaglio, che avrebbe quindi dovuto essere presente nel testo originale. Anche se, ad ogni

---

31. Il nome Peshitta deriva dall'espressione siriaca *mappaqtâ pšîṭṭâ*, letteralmente "traduzione semplice", ma intesa anche come: traduzione "comune, genuina o corretta". Per tale edizione cfr. A. KIRAZ (1996).

modo, la presenza dell'aggettivo "ricco" nei testimoni del *Diatessaron* non prova che Taziano lo avesse incluso.

P. Dura 10 descrive le donne presenti alla crocifissione come "vedenti quello crocifisso" ὁρῶσαι τὸν στ(αυρωθέντ)α; e questa lettura diverge fondamentalmente dalle letture dei testimoni orientali ed occidentali: ὁρῶσαι ταῦτα "Vedendo queste cose". Anche se questo passaggio preso letteralmente pare proprio un'esatta trascrizione della frase che si trova in Luca 23, 49.

Nel testo di Dura, Giuseppe viene detto "aspettare il regno di Dio", καὶ αὐτὸς προσεδέχετο [τὴν] β[ασιλείαν] τοῦ Θ(εο)ῦ, mentre l'edizione siriaca riporta "il regno dei cieli"; la parte finale del frammento dice ο̣ὗτος οὐκ [ἦν συνκατατ]ιθέμε̣ν̣[ο]ς̣ τῆ β[ουλῆ] [32], "Egli non aveva aderito alla decisione", dimostra una vera differenza tra le espressioni corrispondenti nel vecchio siriaco e nel commentario di Ephrem, ma anche una corrispondenza con Luca 23, 51: οὗτος οὐκ ἦν συγκατατεθειμένος τῇ βουλῇ.

Nel framm. di Dura, linea 6, Giuseppe viene detto essere di "una città di Giudea", π̣[ό]λ̣ε̣ω̣ς τῆς [Ἰουδαί]ας (che è presente nel vecchio Siriaco, Peshitta, vecchia latina e l'armonia di Luca); in questo, il frammento diverge dal testo di Luca 23, 51 dove Arimatea è detta "città dei Giudei", πόλεως τῶν Ἰουδαίων. La stessa differenza si trova in diversi testimoni del testo: l'armonia Araba, *Codex Fuldensis*, Liegi, Venezia.

Lo stesso Giuseppe, nel frammento di Dura linea 6, viene descritto nella scena mentre egli si avvicina (προσ[ῆλθεν]), ma questo differisce dai vangeli canonici dove il verbo molto più semplicemente è ἦλθεν "venne" (aoristo di ἔρχομαι); mentre nel vecchio sinaitico-siriaco si legge appunto: si avvicinò (*qreb*) [33].

Dura contiene anche due passi strettamente corrispondenti a Luca 23, 54:

> P. Dura 10: ἦν δὲ [ἡ ἡμέρ]α Παρασκευή. Σάββατον ἐπέφω̣[σκεν.
>
> Luca: καὶ ἡμέρα ἦν παρασκευῆς, καὶ σάββατον ἐπέφωσκεν.

La presenza di questo verso prima dell'introduzione di Giuseppe è problematica proprio per diverse ragioni; in Luca essa viene fatta dopo il racconto della sepoltura di Gesù (e quella sembra la posizione giusta che essa debba assumere):

> **53** Lo depose dalla croce, lo avvolse con un lenzuolo e lo mise in un sepolcro scavato nella roccia, nel quale nessuno era stato ancora sepolto. **54** Era il

32. Si comprende inoltre il senso del termine κεκρυμμένος "nascosto" solo grazie al Vangelo di Giovanni (19, 38). Altrimenti la sua collocazione nel frammento durano darebbe spazio ad altro senso.

33. Cfr. J. JOOSTEN (2003), anche per le osservazioni precedenti.

> giorno della Parasceve e già splendevano le luci del sabato. (Lc XXIII, 53-54.)

Marco (23, 42) invece la anticipa: Καὶ ἤδη ὀψίας γενομένης, ἐπεὶ ἦν παρασκευή, ὅ ἐστιν προσάββατο, “Venuta ormai la sera, poiché era la Parasceve, cioè la vigilia del sabato”.

Questa differenziazione riteniamo abbia portato in massima parte ad una confusione che è pienamente riconoscibile nel testo di Dura ove si legge v. 3-6:

[…] ἦν δὲ
[ἡ ἡμέρ]α Παρασκευή. Σάββατον ἐπέφω̣-
[σκεν. ὀ]ψ̣ίας δὲ γενομένης ἐπὶ τ̣[ῆ Π]α̣ρ̣[α]σ-
[κευῆ̣], ὅ ἐστιν Προσάββατον […]

e che si è reso:

> Ora, era il giorno di “preparazione” (venerdì), sabato stava sorgendo. E, mentre stava diventando sera, alla “preparazione” che è il giorno prima del sabato […]

Dove parrebbe davvero chiaro che questo elemento (o porzione di testo) sia stato composto (od assemblato) con un evidente “spostamento”. Non c’era evidentemente bisogno infatti di rimarcare un simile concetto che si trova espresso prima in Marco e successivamente in Luca, ma che era funzionale alle differenze narrative nei due vangeli, e dove si poteva bene concepire la preposizione di uno e la posposizione dell’altro, “intermediati” dall’episodio di Giuseppe e la sepoltura di Cristo [34].

Tuttavia, dalla traduzione del testo arabo possiamo ben vedere che questi “elementi” non appaiono, e vi è solo: (in Trad. “Venuta ormai la sera, poiché era la Parasceve, cioè la vigilia del sabato […]”) che anticipa l’ingresso nel narrato di Giuseppe di Arimatea; e che, a ben vedere, è dunque preciso calco di Marco XV, 42.

Ma, elemento più interessante è che nel testo arabo, viene realizzata una “riproposizione del concetto” poco dopo, riprendendo Ioan, XIX, 42, che Ciasca [35] aveva reso (passo 42 = ٤٢):

> *ibi, ergo propter ingrediens sabbatum, et quia iuxta erat monumentum, deposuerat Iesum;*

---

34. Una precisazione che potrebbe essere dovuta al fatto che specie in alcuni passi o cap. successivi si parla dell’ordine degli avvenimenti in base ai giorni. Si ricorda: “Il giorno di sabato osservarono il riposo come era prescritto...” (Lc, 23, 56); “il giorno seguente, quello dopo la Parasceve...” (Mt 27, 62); “Dopo il sabato, all’alba del primo giorno della settimana” (Mt 28, 1); “Passato il sabato” (Mc, 16, 1); “Il primo giorno della settimana”, (Lc , 24); “Il primo giorno della settimana”, (Gv, 20, 1).

35. Dopo il passo che si è citato (Lc XXIII, 51), nella trad. di Ciasca segue: Mc, XV, 43; 44; 45 *Et cum cognovisset,* Mt XXVII, 58; Mc, XV, 46; Ioan, XIX, 38. Vd. A. Ciasca (1888).

dall'originale:

وتركوا هناك ايسوع لان السبت كانت قد رخلت ولان القبر كان قريباً

> Lì, dunque, dato che stava per sorgere il sabato, e dato che v'era il sepolcro, vi aveva deposto Gesù […][36].

Parrebbe perciò che la versione araba non possa di certo essere copia del nostro documento durano, dato che questi elementi non sono disposti succedendosi immediatamente, ma si succedono (con evidente ripresa di una porzione del testo di Giovanni) solo dopo diversi passi. Sarebbe in tal caso doveroso allora rimarcare una certa "l'originalità" di entrambi i testi (o la loro differenza).

Dal punto di vista linguistico poi, come già ricordava Kraeling, l'ortografia del nome di origine di Giuseppe, (Ἐρινμαθαία[ς], ma Ἀριμαθαίας, in Mt, Mc, Lk, Gv) che vede il cambiamento dell'*alpha* ad *epsilon* e l'inserzione del N prima del M, già ben attestati nei papiri durani contemporanei e dove entrambi i cambiamenti sono indicativi di una certa tendenza alla pronuncia del greco nel periodo romano. Così, dal punto di vista grammaticale Dura riporta: ὄνομα Ἰω[σήφ]; Luca, al Dativo: ὀνόματι Ἰωσὴφ; Matteo col più classico: τοὔνομα Ἰωσήφ; Dura sembrerebbe dunque riporti un registro di stile più basso[37].

## Conclusioni

Come si è cercato di mettere in luce e di evidenziare, la differenziazione e le trasmissioni dei testi riportano dunque diversi problemi: è possibile che vi sia stata una trasmissione attraverso copie o mani di scribi linguisticamente discordi e con ambienti bilingui, oppure (il testo in esame) potrebbe essere il prodotto di un testo o di una mistura di testi con lineamenti non Tazianei, come del resto il testo veneziano o quello di Liegi.

Ad ogni modo, P. Dura 10 non dimostrerebbe indiscutibilmente l'esistenza di un *Diatessaron* in greco composto o copiato da un'opera di Taziano, come è stato sostenuto[38], ma, si può sostenere che questo ritrova-

---

36. Mentre la traduzione del passo precedente di Marco XV, 42 era come si è detto: […] *Et cum advenisset vespera parasceve ob ingressum sabbati* […] rendendo l'espressione dell'arabo per "iniziare" (entrata del giorno): دخول (*da' ḫul*); indi *ingrediens* del passo 42 rispettando lo scritto دخولت (*da' ḫulth*). Storicamente il Prof. G. F. Moore, (F. MOORE [1890], p. 201-215, dopo aver contato i riferimenti nel mss. arabi, affermava che il testo arabo conteneva circa il 50 % di Marco, il 66 % di Luca, 76,5 % di Matteo, e il 96 % di Giovanni. Per un totale di 3780 versi dei quattro vangeli, il *Diatessaron* ne citava 2769 omettendone 1011. Cfr. anche C. M. MEAD (1891), p. 44-54.

37. Cfr. anche J. JOOSTEN (2003).

38. […] *The origin of the Old-latin Diatessaron is still a matter of dispute. Until quite recently the assumption that the original Diatessaron was a Greek composition*

mento non rappresenterebbe forse neanche una traduzione da un' "originale" siriaco [39], che sarebbe anche potuto essere una "traduzione" (o ripresa) parziale e non totale dell'Armonia.

Ciononostante, in conclusione, pare che questa "Armonia" che ancora oggi continua a presentare diversissime problematiche e stonature (derivanti anche dalle spesso discordanti tesi sostenute dai diversi studiosi) debba, come è stato sostenuto, comunque riconoscersi tale di natura, e non vi è dubbio che si debba (almeno nel caso durano) primariamente attribuire a Taziano od a suoi elementi, e solo secondariamente a lineamenti non tazianei [40].

Nikola D. BELLUCCI
*Alma Mater Studiorum* - Università di Bologna
nikola.bellucci@studio.unibo.it

---

*and the Old-Syriac Harmony on one side, and the (Old-)Latin version on the other, were more or less free translations, was looked upon as axiomatic* […] D. PLOOIJ (1927), p. 101-127; l'autore sosteneva infatti una "traduzione" dal siriaco. Cfr. anche: D. PLOOJ (1935), p. 255-259.

39. Se è vero che la "traduzione" araba fosse copia "identica" del testo siriaco, che come detto *Supra* si discosterebbe allora di molto dal papiro durano. Cfr. A. CIASCA (1888), praef. 10: […] *Re enim vera, codex Borgianus derivari, verum ipsius autorem his verbis nominat: "Ex syriaca in arabicam linguam transtulit doctissimus presbyter Abu-i-Pharag Abdullah Ben At-Tib"* […] Vd. anche *supra.*

40. Cfr. J. JOOSTEN (2003), p. 174: […] *As in the case of the latter harmonies, there can be nodoubt that the Tatianic nature of Dura is primary while its non-Tatianic features are secondary.* […] Vd. anche *supra.*

## Bibliografia

A. BAUMSTARK (1935) : "Die syrische Übersetzung des Titus von Bostra und das Diatessaron", *Biblica* 16, p. 257-299.

F. C. BURKITT (1924) : "Tatian Diatessaron and the Dutch Harmonies", *JThS* 25, p. 113-130.

A. CIASCA (a c. di) (1888) : *Tatiani Evangeliorum Harmoniae Arabice,* Roma. Edizione *standard*: A.-S. MARMARDJI (a c. di), *Diatessaron de Tatien,* Beirut, 1935.

E. CRISCI (1996) : *Scrivere greco fuori d'Egitto. Ricerche sui manoscritti greco-orientali di origine non egiziana dal IV secolo a.C. all' VIII d.C.,* Firenze.

P. A. DE LAGARDE (a c. di) (1859) : *Titi Bostreni, Contra Manichaeos*, Berolini.

M. GIBSON (1911) : *The Commentaries on the New Testament of Isho'dad of Merv,* Cambridge.

M. GOATES (1922) : *The Pepisian Gospel Harmony,* London.

R. J. GOODRICH, A. L. LUKASZEWSKI (2003) : *A Reader's Greek New Testament,* Zondervan.

H. J. HILL (1894) : *The earliest life of Christ (ever compiled from the Four Gospels),* Edinburgh.

J. JOOSTEN (1991) : "*West Aramaic Elements in the Old Syriac and Peshitta Gospels*", *JBL* 110, p. 271-289.

J. JOOSTEN (1997) : "*La tradition syriaque des évangiles et la question du 'substrat araméen'*", *RHPhR* 77, p. 257-272.

J. JOOSTEN (2002) : "The Gospel of Barnabas and the Diatessaron", *Harvard Theological Review* 95, p. 73-96.

J. JOOSTEN (2003) : "The Dura Parchment and the Diatessaron", *VigChr* 57, p. 159-175.

A. KIRAZ (1996) : *Comparative edition of the Syriac Gospels,* Leiden.

M. KMOSKO (a c. di) (1927) : *Liber Graduum*, (PS I/3), Parisiis.

H. KOESTER (1990) : *Ancient Christian Gospels*, London - Philadelphia.

C. H. KRAELING (1935) : *A Greek Fragment of Tatians's Diatessaron from Dura,* London.

L. LELOIR (1953) : *Saint Éphrem, Commentaire de l'Évangile concordant, version arménienne* (CSCO, 137), Louvain.

L. LELOIR (1963) : *Saint Éphrem, Commentaire de l'Évangile concordant. Texte syriaque* (Manuscript Chester Beatty 709), Dublin.

L. LELOIR (a c. di) (1990) : *Saint Éphrem, Commentaire de l'Évangile concordant. Texte syriaque* (Manuscript Chester Beatty 709). *Folios Additionnels*, Louvain.

A. MASSER (a c. di) (1994) : *Die lateinisch-althochdeutsche Tatianbilingue Stiftsbibliothek St. Gallen Cod. 56,* Göttingen.

C. M. MEAD (1891) : "Tatian's Diatessaron and the Analysis of the Pentateuch: A Reply", *JBL* 10, p. 44-54.

G. MESSINA (1949) : "*Lezioni apocrife nel Diatessaron persiano"*, *Biblica* 30, p. 10-27.

G. MESSINA (1951) : *Diatessaron persiano*, Roma.

B. METZGER (1950) : "*Tatian's Diatessaron and a Persian Harmony of the Gospels*", *JBL* 69, p. 261-280.

B. METZGER (1977) : *The Early Versions of the New Testament: Their Origin, Transmission, and Limitations*, Oxford.

G. F. MOORE (1890) : "Tatian's Diatesseron and the Analysis of the Pentateuch", *JBL* 9, p. 201-215.

I. PARISOT (a c. di), (1894-1907) : *Aphraatis Sapientis Persae Demonstrationes*, (PS I/1-I/2), Parisiis.

D. C. PARKER, D. G. K. TAYLOR, M. S. GOODACRE (1999) : "The Dura-Europos Gospel Harmony", in D. G. K. TAYLOR, *Studies in the Early Text of the Gospels and Acts,* Atlanta, p. 192-228.

H. S. PELSER (1971) : "The Origin of the Syrian New Testament Texts – A Historical Study", in I. H. EYBERS, F. C. FENSHAM, C. J. LABUSCHAGNE (a cura di), De Fructu Oris Sui*: Essays in Honour of Adrianus van Selms*, Leiden, p. 152-163.

C. PETERS(1936) : "Nachhall ausserkanonischer Evangelienüberlieferung in Tatians. Diatessaron", *AcOr* 16, p. 258-294

W. L. PETERSEN (1994) : *Tatian's Diatessaron: Its Creation, Dissemination, Significance, and History in Scholarship,* Leiden.

D. PLOOIJ (1927) : "Traces of Syriac Origin of the Old-Latin Diatessaron", *MKAW* 63, IV, p. 101-127.

D. PLOOIJ (1935) : "A fragment of Tatian Diatessaron", *JThS* 36, p. 255-259.

D. PLOOIJ, C. A. PHILLIPS, A. J. BARNOW (1929-1938) : *The Liège Diatessaron edited with a textual apparatus,* 8 vol., Amsterdam.

E. RANKE (a c. di), (1868) : *Codex Fuldensis, Novum Testamentum Latine interprete Hieronymo ex manuscripto Victoris Capuani*, Marburg.

A. ROBERTS, J. DONALDSON, A. C. COXE, P. SCHAFF (1885) : *The Ante-Nicene Fathers: The Writings of the Fathers down to A.D. 325,* Edinburgh.

M. A. ROBINSON, W. G. PIERPONT (2005) : *The New Testament in the Original Greek: Byzantine Textform 2005, compiled and arranged*, Southborough.

R. F. SHEDINGER (2001) : *Tatian and the Jewish Scriptures: A Textual and Philological Analsis of the Old Testament*, Leuven.

E. STORI (2012) : "Vangelo di Tommaso e Diatessaron, traiettorie parallele. Il Diatessaron e i problemi della ricerca", *Adamatius* 18, p. 98-123.

V. TODESCO, A. VACCARI, M. VATTASSO (1938.) : *Il Diatessaron in volgare italiano, testi inediti dei secoli XIII-XIV*, Città del Vaticano.

S. P. TREGELLES (1857–1879) : *The Greek New Testament, Edited from Ancient Authorities, with their Various Readings in Full, and the Latin Version of Jerome,* London.

B. F. WESTCOTT, F. J. A. HORT (1881) : *The New Testament in the Original Greek,* vol. 1: *Text; vol. 2: Introduction [and] Appendix*, Cambridge.

W. WRIGHT, N. MCLEAN (a c. di) (1898) : *The Ecclesiastical History of Eusebius in Syriac,* Cambridge.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 351-362.

# *Tertia lux finit venientes Vespere nonas* AN EXTRACT FROM FRACCUS' *SACRI FASTI* *

*Résumé.* – Cet article examine un extrait des *Sacri Fasti* d'Ambrosius Novidius Fraccus, humaniste italien du seizième siècle et auteur de plusieurs œuvres poétiques. Le surnom « Novidius », contraction de *novus* et Ovidius, indique une volonté de rivaliser avec le poète antique. Les *Sacri Fasti* (imprimés en 1547 à Rome) reprennent la forme des *Fasti* antiques, mais en christianisent le contenu. Il y eut, à la Renaissance, un véritable genre de poésie calendaire, que les noms de Ludovicus Lazzarellus et Baptista Mantuanus ont rendu célèbre. Notre étude porte sur le passage concernant sainte Agathe (fêtée le 5 février). Nous en déterminons, d'une part, le caractère ovidien et nous analysons, d'autre part, les traces païennes et les références aux prédécesseurs néo-latins. Nous essayons en outre de démontrer que la *Légende dorée* du théologien Jacques de Voragine (XIII^e^ s.), imprimée pour la première fois en 1470, constituait la source majeure pour la légende traitée par Fraccus.

*Abstract.* – This paper focusses on an extract from the *Sacri Fasti* of Ambrosius Novidius Fraccus, an Italian humanist of the sixteenth century who wrote several poetical works. The nickname « Novidius » is derived from *novus* and Ovidius, and indicates a desire to compete with the ancient poet. The *Sacri Fasti* (printed in 1547 in Rome) follow the example of the ancient *Fasti*, but they are written within a Christian framework. During the Renaissance, calendar poetry turned out to be a specific genre, which became famous through poets such as Ludovicus Lazzarellus and Baptista Mantuanus. We will analyse a passage about Saint Agatha (celebrated on February, 5th), enlightening its Ovidian characteristics and digging out pagan features as well as references to previous Neo-Latin poets. Furthermore, we will attempt to show that the *Golden Legend* of the theologian Jacobus a Voragine (13th century), printed for the first time in 1470, was the major source for the subject treated by Fraccus.

It is not the familiar *arma uirumque cano* but rather *tempora sacra cano* that begins a long and hitherto unstudied Neo-Latin poem, the *Sacri*

*I am currently doing a PhD within the framework of the FWO project "Questions of life and death. An inquiry into the reception of Aristotle's *De longitudine et brevitate vitae* in the Middle Ages". This article was based on my unpublished master's thesis "*Tempora sacra cano*. De *Sacri Fasti* van Ambrosius Novidius Fraccus" (KU Leuven, June 2016) written under the supervision of prof. dr. Dirk Sacré. I would like to thank him for reading this article carefully and putting forward interesting suggestions. Moreover, I am grateful to prof. dr. Russell Friedman for improving the English of this text.

*Fasti* by one Ambrosius Novidius Fraccus. In this article, Fraccus' life and oeuvre will be briefly introduced. An Italian humanist who named himself after the Roman poet Ovid is certainly worthy of our attention. We then will have a look at Fraccus' place within the Neo-Latin calendar poem tradition, comparing him to some other "Fastians" of the Renaissance so as to offer a rough sketch of the literary genre our poet adhered to. Finally, one passage from the *Sacri Fasti* will be presented and analysed. This will allow us to draw conclusions concerning the Ovidian content of the poem on the one hand, and the pagan elements and references to medieval and Neo-Latin predecessors on the other hand.

### Ambrosius Novidius Fraccus: life and works [1]

Not much is known about Fraccus' life. Of humble origins, Ambrosius Novidius Fraccus (Ambrogio Fracco) was born and educated in the second half of the fifteenth century, probably around 1480, in the Central Italian town Ferentino, where a strong humanistic tradition reigned. He started to write poetry at an early age, and did not lack poetic ambition, as his taking of the surname "Novidius", a contraction of *nouus* ('new') and Ovidius, indicates. He thus strove to make compositions that would equal those of the Roman poet, author of the *Metamorphoses*, the *Fasti* and other works. Later in life, Fraccus became a clergyman.

Sometime before 1527, our poet settled in Rome, most probably since his younger days: his search for glory brought him to the Eternal City. As he seems to have failed to find a patron, he temporarily became a schoolteacher by profession. Evidently, Fraccus stayed there a long while, because – as he himself tells us – he almost experienced the Sack of Rome (*il Sacco di Roma*) first hand in 1527. However, he succeeded in escaping the terror and the havoc. The edition of the *Sacri Fasti* (1547) is considered to be the *terminus post quem* of Fraccus' death.

Ambrosius Novidius Fraccus' oeuvre is preserved in two Roman manuscripts (Biblioteca Corsiniana 1327 and Biblioteca Alessandrina 190). These documents – the majority of which remains unpublished – show great poetical variety: they contain, among other things, love letters in imitation of Ovid's *Heroides*, elegies on the traumatic sack of Rome and (sometimes lascivious) epigrams and hendecasyllables. But Fraccus' major work is the *Sacri Fasti*, the full title of which runs as follows:

1. See F. PIGNATTI, "Fracco, Ambrogio", in A. M. GHISALBERTI (ed.), *Dizionario biografico degli Italiani*, volume 49, Roma, 1997, p. 566-567; B. PECCI, "Contributo per la storia degli Umanisti nel Lazio. Antonio Volsco - Giovanni Sulpizio - Novidio Fracco - Martino Filetico", *Archivio della R. Società Romana di Storia Patria* 13/3-4 (1890), p. 451-526.

> *Ambrosii Novidii Fracci Ferentinatis Sacrorum fastorum libri XII cum Romanis consuetudinibus per totum annum, suisque causis, ac stellis, et numinum nostrorum introductionibus. Adhibitis XII mensibus XII Apost. tutelis, rebus gestis, necnon figuris, ac fabulis ad rem facientibus, a suis tenebris ad lucem, idest Christum, reductis, opus sane sic post natalem Domini a nullo antea scriptum aut editum* [2].

> Ambrosius Novidius Fraccus of Ferentino's twelve books of the Holy Calendar with the Roman customs during the whole year, and their origins, and the stars, and introductions of our saints. Since upon the twelve months the protection of the twelve apostles has been bestowed, and since the deeds, and also the figures, and the stories pertaining to these, have been brought back from the darkness to the light, i.e., to Christ, a work of this kind has definitely not been written or published by anyone before, since the birth of the Lord [3].

As it says in the preface, Fraccus started to write this work in his thirties, during the papacy of Leo X (1513-1521); he completed the composition quite some time after the sack, when Paul III was pope (1534-1549), and he subsequently dedicated it to this pontiff. In 1547, the *Sacri Fasti* were edited by Antonius Bladus (Antonio Blado) in Rome. Surprisingly, twelve years later, in 1559, the long and quite intricate poem was reprinted by Iohannes Bellerus (Johannes Beelaert) in Antwerp [4]. Fraccus intended to create a Christian equivalent to his Ovidian example, maintaining the ancient poet's structure, but replacing the pagan content with a Christian one.

## Ovid's *Fasti*: a few poetic imitations [5]

Prior to Fraccus, a group of humanists writing Latin poetry had drawn their inspiration from Ovid's *Fasti*, a composition in elegiacs describing the Roman calendar on the basis of both mythological and historical elements. These poets adopted the form of a poetic calendar but gave it a Christian interpretation, focused on the ecclesiastical year with its festivals and days devoted to saints. So, there certainly was a tradition of such poetical and Christian almanacs. Its major representatives were Ludovicus Lazzarellus and Baptista Mantuanus.

The Italian humanist Ludovicus Lazzarellus (Ludovico Lazzarelli) wrote the *Fasti christianae religionis* in the second half of the fifteenth cen-

---

2. M. FAINI, "Riscrivere e moralizzare i *Fasti* nel Cinquecento. Una scheda per i *Sacrorum fastorum libri* di Ambrogio Fracco", *Res Publica Litterarum* 33-34 (2010-2011), p. 176-184 (p. 176).
3. In this article, every translation from the Latin is ours.
4. M. FAINI, *op. cit.* (n. 2), p. 176.
5. See J. F. MILLER, "Ovid's *Fasti* and the Neo-Latin Christian Calendar Poem", *International Journal of the Classical Tradition* 10/2 (2003), p. 173-186.

tury, in elegiacs (just as Fraccus would). It consists of sixteen books: I-III are consecrated to the changeable feasts of the Church, IV-XV treat the holy days on a fixed date, and XVI deals with Judgement Day. According to the scholar John F. Miller [6], Lazzarellus partially modelled his work on Ovid. While the structure of his composition seems rather original, it nevertheless shows its Ovidian influence (especially in the twelve separate books IV-XV). Lazzarellus also emphasizes, as Miller says, the primacy of the Christian faith. Throughout the work, there are tensions between the ancient *Fasti* tradition and the prevailing Christian religion. Sometimes the author stresses the contrast, and at other times he opts for a middle course. In fact, this area of tension is a recurring problem within the Neo-Latin literature of the Renaissance.

Shortly after Ludovicus Lazzarellus, the Carmelite Baptista Mantuanus (Battista Mantovano) published his *Sacrorum libri XII* (1516). Miller devotes attention to this Italian poet as well [7], stating that he borrowed the title and also the structure of Ovid's calendar poem. Moreover, one can read the etymology of several month names in this sixteenth-century composition. With regard to these aspects (the title, the structure and the etymologies), Fraccus largely seems to correspond to Mantuanus. According to Miller, it was Mantuanus' aim to reveal the continuity between the ancient feasts and the Christian festivals. In comparison with the *Sacri Fasti*, a few points of similarity can be found : the scholar Franco Pignatti [8] states that Fraccus certainly did not condemn the pagan gods and rites. In fact, he even admitted certain traditions to the Christian faith. Neither Mantuanus' style nor his tone, however, seem to be very Ovidian. Neither did he apply elegiacs: he preferred hexameters, probably because he looked upon his work as a didactic poem. Mantuanus was a widely read poet.

Taking poets like these into account, it seems that Fraccus undeservedly laid claim to the newness of his work (cf. the lengthy title of the *Sacri Fasti*: "… a work of this kind has definitely not been written or published by anyone before, since the birth of the Lord"). The scholar Marco Faini [9] argues that the title of the *Sacri Fasti* is insincere: Fraccus is part of the medieval and humanistic tradition reformulating the classical examples in a Christian way. Moreover, Faini explicitly mentions Ludovicus Lazzarellus and Baptista Mantuanus here. Fraccus' claim, as Faini says, can only be justified partly, if the title refers to allegorical reading as a means to bring classical

6. J. F. MILLER, *op. cit.* (n. 5), p. 179.
7. J. F. MILLER, *op. cit.* (n. 5), p. 178-179.
8. F. PIGNATTI, *op. cit.* (n. 1), p. 566-567.
9. M. FAINI, *op. cit.* (n. 2), p. 176-177.

literature back 'from the darkness to the light' (cf. the title of the *Sacri Fasti*).

### Translation and analysis: Saint Agatha's day [10]

In order to illustrate Fraccus' style and the content of his calendar poem, we selected a fragment from his *Sacri Fasti*. It concerns the passage on Saint Agatha (book II), who is commemorated on the fifth of February – even though the text mainly refers to the fourth of February (cf. infra).

*Tertia lux finit venientes Vespere nonas:*
*Atque latet liquidas Urna tenentis aquas.*
*Tempus idem matres retinebit valle Quirini,*
*Munera lactiferis qua capit ara focis.*
*A penso, et telis igitur cessate puellae:*
*Nullaque sit calathis hac operosa die.*
*Nocte vocate Agatham: tulerint qua nomina vocem,*
*Lac veniet matri: flammaque nulla nocet.*
*Corpora nam flammis sacravit, et ubera ferro:*
*Testis erit Catane, virgo quid igne valet.*
*Scilicet eveniunt quoties incendia tectis,*
*Et furit, humana nec cadit ignis ope:*
*Virginis a velo sua per certamina victus,*
*Contrahit extincto Mulciber igne caput.*
*Sed nunc ignis abest: cures lactaria matres:*
*Poscat et hinc munus crebrius ara tuum* [11].

With the Vesper the third day terminates the coming of the Nones.
Hidden is the Urn of the one who holds limpid waters.
At the same time, mothers will halt in Quirinus' valley,
where an altar receives gifts on its milk-bringing hearths.
Therefore, maidens, put wool and webs aside:
no one has to be industrious with wicker baskets on this day.
Call Agatha at night. Where her name will be invoked,
there will come milk to a mother. And not any flame does harm.
For her body she devoted to the flames, and her breasts to the sword.
Catania will witness the virgin's strength against fire.

10. See B. Kötting, "Agatha", in J. Höfer und K. Rahner (Hrsg.), *Lexicon für Theologie und Kirche*, Band 1, Freiburg, 1957, col. 183-184; K. Rathe, M. Scaduto e P. Toschi, "Agata", in G. Pizzardo e P. Paschini (ed.), *Enciclopedia cattolica*, volume 1, Città del Vaticano, 1948, col. 432-436; Sartori, "Agathe", in E. Hoffmann-Krayer und H. Bächtold-Stäubli (Hrsg.), *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens* (Handwörterbücher zur deutschen Volkskunde, Abteilung 1: Aberglaube, Band 1), Berlin, 1927, col. 208-211.

11. See *Ambrosii Novidii Fracci Ferentinatis Sacrorum Fastorum libri XII. Ex eisdem mensium digestio*, Antverpiae, 1559 (available on Google Books). We decided not to modernize the orthography and punctuation of the sixteenth-century text edition. It has not been possible to consult (a reproduction of) the Rome edition in order to compare the Latin.

Indeed, every time fire strikes houses,
and the flames rage and don't decrease by means of human intervention,
Mulciber, defeated by the virgin's veil in his own fight,
gets his head down when the fire has been extinguished.
But now the flames are gone. May you, saint of milk, take care of the mothers,
and may the altar, because of this, wish more frequently for your gift.

Fraccus starts his account of Saint Agatha's feast in an Ovidian way. We see the combination *tertia lux* at the beginning of the hexameter in the ancient *Fasti* as well: *tertia lux* (*memini*) *ludis erat* (IV, v. 377a [12]). Further down in the first verse, our poet refers to astronomy by mentioning the Vesper. This celestial body, also known as the evening star or Venus, can be used metonymically; in which case, it might be translated simply as 'evening'. In accordance with the Roman calendar, the Nones mark the fifth day of the month with regard to February. In the text, Fraccus most probably concentrates on the Nones following the Kalends. As a consequence, there is *a.d. IV Non. Februarias* (2 February), *a.d. III Non. Februarias* (3 February) and *a.d. II Non. Februarias* (4 February), the latter being the third day (*tertia lux*, verse 1) in accordance with the Nones count. In fact, Fraccus indicates in a poetical way the end of the third day of the Nones, i.e., the end of the fourth of February. It seems that Ovid did not express himself in as sophisticated a way as Fraccus does in his *Fasti*: in the line mentioned above, for example, *tertia lux* simply denotes the third day of the games discussed there. At any rate, Mantuanus declares rather uncomplicatedly in his *Fasti* (II, p. 75, v. 1-3a [13]) that Agatha's feast is celebrated on the fifth of February:

*Gloria Sicaniae gentis pulcherrima virgo*
*diva Agathe Nonas mensis tua festa secundi*
*sacravere* […]

Glory of the Sicilian people, fairest maiden,
divine Agatha, the Nones of the second month your feasts
did hallow […].

In the second verse, Fraccus makes an allusion to Aquarius, the astrological sign of the Water Carrier (*liquidas tenentis aquas*), since he bears the *Urna.* Ovid mentions this constellation several times, e.g.:

---

12. For references to Ovid, the following text edition was used: *Ovid, Fasti*. With an English translation by J. G. FRAZER. Revised by G. P. GOOLD (The Loeb Classical Library, 253), Cambridge, Mass., 1996.

13. For references to Mantuanus, the following text edition was used: *F. Baptistae Mantuani carmelitae theologi, Fastorum libri XII. A mendis permultis, quibus hactenus scatebant, repurgati*, Coloniae, 1561 (available on Google Books).

*Haec ubi transierint, Capricorno, Phoebe, relicto*
*per iuuenis curres signa gerentis aquam* […] (I, v. 651-652.)

When these things are over, after leaving Capricorn, Phoebus,
you will run through the signs of the young man who carries water […]

*Iam levis obliqua subsedit Aquarius urna* […] (II, v. 457.)

At this time, the light Aquarius sinks with his slanting urn […].

The first distich selected from the ancient *Fasti* illustrates that Aquarius is not yet visible in the second half of January, as it follows the discussion of the sixteenth day of that month in the text. Ovid's poem informs his reader in the section discussing the fifth of February that Aquarius (also known as Ganymede) is visible:

*Iam puer Idaeus media tenus eminet alvo*
*et liquidas mixto nectare fundit aquas* […] (II, v. 145-146.)

At this time, the Idaean boy stands out as far as the midst of his belly
and pours out limpid waters mixed with nectar […].

Most probably, Fraccus states in his *Sacri Fasti* that Aquarius cannot be seen, because he wants to emphasize the fact that he actually treats the fourth of February, i.e., the eve of Saint Agatha's day.

In verse 3 of our passage from the *Sacri Fasti*, then, one can read about mothers (*matres*) in Quirinus' valley (*valle Quirini*). Here, an altar in honour of Agatha is raised, as is recounted in verse 4. It probably concerns the *Sant'Agata de'Goti* in Rome : this church is located in the modern Via Mazzarino and is therefore situated close to the slope of the Quirinal Hill. This reading involves a rather literal interpretation of the text. But also if it comes to a more metaphorical reading (i.e., Quirinus, the deified Romulus, as the personification of the city of Rome), the *Sant'Agata de'Goti* would be a more plausible option than, for instance, the church dedicated to her in the Via Aurelia. As a consequence, it becomes clear that the *Sacri Fasti* are fully embedded in a Roman context ; one may well wonder if the content of this poem was understandable to the transalpine reader buying the Bellerus edition. Fraccus subsequently calls the sanctuary milk-bringing (*lactiferis*); in this way, the mentioning of the mothers in verse 3 becomes clear. Saint Agatha was known for her help in case of breast diseases: women with painful breasts invoked her. The milk aspect may be a rather local element in her cult. People who suffered from breast cancer were given holy bread as a medicine, and infertile women went on a pilgrimage around this time of the year. Consequently, Agatha is portrayed holding a pair of pincers or a dish with cut off breasts (sometimes mistaken for loafs of bread) in iconography. These attributes are derived from the saint's legend, which can be read in the *Legenda aurea* of the thirteenth-century Italian theologian

Jacobus a Voragine [14] (cf. infra). Besides, Agatha offered protection against fire; as part of that aspect, she is often depicted in the company of a burning torch or a house in flames. With that in mind, we return to the text of the *Sacri Fasti*. The gifts (*munera*) can refer to bread and torches, since those things constitute the typical votive offerings for Agatha. Mantuanus (II, p. 75, v. 3b-4a) writes about presents as well:

> […] *nurus illa votiva ferentes*
> *dona die veniunt* […]

> […] young women carrying votive gifts
> come that day […].

In his *Sacri Fasti*, Fraccus subsequently associates the girls with wool and looms (*a penso et telis*, verse 5). Perhaps there is an allusion to the idea of Agatha as the Christian equivalent of Penelope, as the scholar Paolo Toschi [15] says. In Greek mythology, Penelope remained faithful to her wandering husband Odysseus, as she tried to escape every proposal of marriage. In order to do so, she told her suitors that she first had to finish a shroud for her father-in-law. By day, she was weaving diligently, but, sneakily, she undid the textile at night. So, one could compare Agatha to Penelope in the sphere of chastity and fidelity, but towards Christ instead of Odysseus. However, sewing and weaving were considered typical tasks for girls and women in classical antiquity; this image of the Romans lived throughout the Renaissance as well. Moreover, breastfeeding mothers come into the picture here (verses 3 and 4). Thus, one cannot deduce from the mention of wool and looms that Fraccus specifically intended to evoke associations with Penelope. In verse 7, then, Fraccus informs us that the saint in question has to be invoked at night (*nocte*). Clearly, that element has already been announced by the word *Vespere* at the beginning of our passage. It is probable that our poet refers to an evening mass (viz. on the fourth of February, cf. verse 1), for in Sicily, Agatha's homeland, people went to church at night on the fourth of February; this may have been the case in the city of Rome as well. According to the scholar Sartori [16], one could link this custom with the cult of the Bona Dea : this ancient goddess of fertility and chastity was worshipped with nocturnal rituals as well, although in the month of December [17].

---

14. For references to Jacobus a Voragine, the following text edition was used: *Jacobi a Voragine Legenda aurea. Vulgo historia lombardica dicta*. Ad optimorum librorum fidem recensuit dr. Th. Graesse, Osnabrück, 1965.

15. P. TOSCHI, *op. cit.* (n. 10), col. 435.

16. SARTORI, *op. cit.* (n. 10), col. 208.

17. H. H. J. BROUWER, *Bona Dea. The Sources and a Description of the Cult* (Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain, 110), Leiden, 1989, p. 349-350.

The second half of verse 7 requires some grammatical explanation. *Nomina* constitutes the subject of the predicate *vocem ferre*. Possibly, the word *nomina* ('names') is used in a metonymical way and refers to people, as 'head' in the English expression 'counting heads' denotes a person. The phrase *vocem ferre*, on the other hand, can be translated as 'raise one's voice'; in the text, it might be synonymous with 'invoking someone'. Consequently, we changed the literal translation 'where names will raise their voice' to a more free rendering, the result being 'where her [= Agatha's] name will be invoked'. Mentioning *lac* in verse 8, Fraccus subsequently associates Agatha with mother's milk again. He also repeats her protection against fire, an aspect which is resumed by Mantuanus (II, p. 76, v. 22-23) as well:

> […] *et pacare animos hominum, qui saeva per omnem*
> *Italiam mittunt vesani incendia Martis* […]

> […] and <think fit> to pacify the minds of men, who sent through the whole
> the raging fire of the insane Mars […]. [ of Italy

One may wonder if the combination of a future tense (*veniet*) and a present tense (*nocet*) in verse 8 of the *Sacri Fasti* constitutes a weakness of the poet.

In the second part of our passage, Fraccus focusses on the fire element within Agatha's cult. He refers to the saint's legend, which can be read in Jacobus a Voragine's *Legenda aurea* (c. XXXIX), in verse 9. Agatha was born in the Sicilian town Catania, supposedly in the year 231. The fifth of February is usually considered the day of Agatha's death, but the year in which she died seems uncertain. Yet, it is assumed that she passed away during the persecutions in the time of the Roman emperor Decius (reigned 249-251). This ruler appointed one Quintianus king of Sicily. During his reign, Quintianus fell in love with Agatha, a beautiful woman of noble birth. However, she had already decided to remain a virgin, devoting her life to Christ. Quintianus was unable to accept this, which resulted in his desire to bring shame upon her. Firstly, he sent her to the brothel of one Aphrodisia, but Agatha persevered in her faith. The king got angry and he reverted to a cruel torture : he ordered that Agatha's breasts be cut off. Saint Peter would have healed her injuries at night, but she still died after a new series of torments the next day : Quintianus had her skin burnt by red-hot coals.

So, the flames and the sword in the *Sacri Fasti* are mentioned as the major sources of pain in the last days of Agatha's life. In that way, it becomes clear that Agatha is the subject of the verb form *sacravit* in verse 9. Mantuanus (II, p. 76, v. 7-11) speaks about the torture as well:

> *Mitteris in rapidos ignes, tua lactea tortor*
> *viscera truncavit ferro, tua forcipe adunca*
> *ubera contrivit, laceroque a pectore traxit,*

*carnifici daris in praedam, velut alba voraci*
*agna lupo, primis tua membra tenerrima in annis* […]

You are sent to fierce fire, your entrails full of milk
were cut off by a tormentor with a sword, with a bent forceps he ground
your breasts, and off your mangled breast he drew them,
to the executioner you are given as a prey, like a white lamb
to a voracious wolf, your limbs so delicate in the first years […].

Then, Fraccus uses the word *Catanē* (verse 10) to refer to the Sicilian town Catania. It seems, thus, that our poet preferred, also for prosodic reasons, the older Greek name to the well-known one of his time (in Latin : *Cătănă* or *Cătĭnă*): it sounds exotic and refers to Greek Sicily by its name. As the following verses of the *Sacri Fasti* (rather allusively) show, Agatha was the defender of Catania as well. According to the tradition in Voragine's *Legenda aurea*, Mount Etna erupted precisely one year after Agatha's funeral. The Sicilians were in danger, but they succeeded in saving the city by holding up her veil (*virginis a velo*, verse 13) acting as shield against the destructive lava. Likewise, Agatha was invoked in case of eruptions; later on, people also considered her relics a protection against fire hazard in general. For that reason, it is not very surprising that Fraccus mentions Mulciber (verse 13): this is the surname of Vulcan, the god of fire. Vulcan is identified with Hephaestus, whose workplace is situated inside Mount Etna. His name is also used metonymically in the meaning of flames. Ovid mentions this deity twice in his *Fasti*, focussing on the fire aspect only the second time:

*Dira viro facies, vires pro corpore, corpus*
*grande: pater monstri Mulciber huius erat* […] (I, v. 553-554.)

The man had a fearful appearance, forces in proportion to his body, a body
of great size: Mulciber was this monster's father […]

*Arserat hoc templum: signo tamen ille pepercit //*
*ignis; opem nato Mulciber ipse tulit* […] (VI, v. 625-626.)

This sanctuary had been on fire: the figure, however, was spared by those
flames; aid to his son was given by Mulciber himself […].

Eventually, Fraccus emphasizes the bond between Agatha and mother's milk once more : he addresses her with the word *lactaria* (verse 15) in his closing formula. So, according to the *Sacri Fasti*, providing mothers with milk, constitutes Agatha's principal activity : the word *lactaria* refers back to *lactiferis* (verse 4). The milk aspect provides the passage with structure and transforms the text into a coherent whole.

## Conclusions

We can draw some conclusions about Fraccus' style and the content of his poem, but we have to be very careful with generalizing assertions about the *Sacri Fasti* as a whole, since our first analysis concerns only a minimal fragment of the poem. A thorough study of the entire composition is needed.

On the one hand, this paper has aimed to examine the Ovidian character of the passage under consideration. We can state that the ancient Roman poet influenced Fraccus, since verbal reminiscences of Ovid are found in the text. The choice of the meter, as opposed to Mantuanus, points towards Ovid as well. In some cases, literal repetitions are at stake, but our poet appropriates the verbal echoes in an original way as well. The phrases in the same verse place, for instance, can illustrate this. Furthermore, one can point out structural parallelisms. This can be found on the macro level, e.g. the division of the *Sacri Fasti* in twelve books which treat the feasts chronologically. We discover structural similarities in the details as well, viz. references to astronomy and more particularly to astrological signs, as the evening star and the Water Carrier in our passage. These elements frame the stories and bestow on them an Ovidian color.

On the other hand, we wanted to see whether pagan elements and references to medieval and Neo-Latin predecessors can be found in the extract discussed here. The answer seems to be 'yes' in both cases. In the first place, some unchristian elements can be pointed out. We saw for example the possible comparison of Agatha with the mythological Penelope, and perhaps our saint's cult can be linked with the worship of the ancient Bona Dea as well. Secondly, concerning the Neo-Latin authors, a comparison with the *Fasti* of the Italian poet Baptista Mantuanus seems very fruitful: it is probable that Fraccus regularly offers a variation on his predecessor. Moreover, our poet was almost certainly familiar with Jacobus a Voragine's medieval *Legenda aurea*, which was printed for the first time in 1470. In the *Sacri Fasti*, one finds several puzzling allusions to Agatha's legend, but many things become clear when the text of the thirteenth-century theologian is read. Jacobus a Voragine thus constitutes an indispensable tool for everyone who wants to understand the implicit references in Fraccus' poem. The allusive character of the *Sacri Fasti* is remarkable: they show neither the straightforwardness, the simplicity nor the clarity of Mantuanus. Fraccus often speaks in guarded terms and alludes to stories or a Roman context without further explanation. This leads one to wonder if this poem was intelligible to a non-Roman, transalpine public – bear in mind particularly the readers of the Antwerp Bellerus edition. Admittedly, the Catholic reader at

the time was well acquainted with the saints and their cults. For the connoisseur of Jacobus a Voragine, Fraccus' poem perhaps constituted a typical humanistic attempt to dress up that medieval work as classical-humanistic poetry.

Tilke NELIS
PhD student, KU Leuven
Blijde-Inkomststraat 5 (post box 3004), B-3000 Leuven
tilke.nelis@kuleuven.be

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 363-374.

# MARCEL PAGNOL
# À FLEUR DE *BUCOLIQUES*

*Résumé* – Ancrée dans une Provence aux traits largement « arcadiens », la production romanesque de Marcel Pagnol (les cycles de l'*Eau des collines* et des *Souvenirs*) tient beaucoup – et pas seulement sur le plan paysager – de la poésie bucolique. Mais réciproquement, la traduction que Pagnol livre des églogues (parue en 1958 chez Grasset) est marquée par sa propre expérience « pastorale » tirée des collines de Provence. Or Pagnol ne se contente pas de donner à Virgile l'accent marseillais ; il glisse habilement, dans les interstices de sa version – qu'il prétend fidèle – des échos à ses propres œuvres.

*Abstract* – Both 'Provencal' cycles of novels of the French author Marcel Pagnol (*Eau des collines*, *Souvenirs*) take place in an Arcadian atmosphere that owes much to bucolic poetry. In this paper, we aim to show how Pagnol's translation of the *Eclogues* (Paris, 1958) is an attempt to bring the Virgilian *locus amoenus* close to his beloved Provence (and even to his own life and works).

Marcel Pagnol est à l'automne de sa vie lorsqu'il fait paraître chez Grasset, en 1958, le fruit d'un long labeur, solitaire et silencieux, bien étranger à l'agitation des scènes théâtrales et des plateaux de cinéma : la traduction intégrale des *Bucoliques* de Virgile, entreprise près de trente ans plus tôt et partiellement pré-publiée, églogue par églogue, dans différents journaux et revues [1]. Coulée dans des alexandrins rimés, cette version compte environ trois vers français pour deux latins, ce qui compense largement le gaspillage de syllabes consacrées aux prépositions et déterminants que le français utilise à foison. Ce rapport numérique « confortable » donne à Pagnol les coudées franches pour étaler une traduction-paraphrase inspirée, rythmée et – selon nous – de fort belle facture, dont voici un premier échantillon [2] :

---

1. Dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Figaro Littéraire*. Voir l'introduction à cet ouvrage (*Virgile*. Les Bucoliques*, traduction en vers, préface et notes de Marcel Pagnol de l'Académie française*, Paris, Grasset, 1958), p. 18.

2. Difficile de parler des *Bucoliques* sans commencer par *Tityre*. Avec Pagnol, il faut noter que ce nom « est le premier mot des éditions scolaires de Virgile. C'est lui qui trône au frontispice – non seulement des *Bucoliques* – mais aussi des *Géorgiques* et de l'*Énéide*. C'est pourquoi il n'est pas un ancien cancre qui ne soit en état de dire, à la première occasion, *Tityre, tu patulae recubans* … Et il se trouve toujours quelqu'un – et parfois le maître d'hôtel – pour enchaîner aussitôt *sub tegmine fagi*. » (*Ibid.*, p. 13.)

*Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi*
*Siluestrem tenui Musam meditaris auena.*
*Nos patriae finis et dulcia linquimus arua.*
*Nos patriam fugimus. Tu, Tityre, lentus in umbra*
*Formosam resonare doces Amaryllida siluas.*

Tityre, sous ce hêtre aux très larges rameaux
Étudiant les airs des frêles chalumeaux
Tu cultives en paix la Muse forestière …
Mais moi, je vais franchir la borne et la frontière,
Car du toit de son père on a chassé le fils …
Nous quittons nos guérets, et la douce Patrie …
Toi, Tityre, alangui sous une ombre fleurie [3]
Tu fais redire aux bois le nom d'Amaryllis. (I, v. 1- 5.)

Or cette œuvre est, par rapport au succès de son auteur et au prestige de son objet, peu lue. D'une part, les nombreux amoureux du polygraphe marseillais méconnaissent généralement ce pan « périphérique » de son œuvre [4], lequel avait sans doute été éclipsé par les sorties qui l'ont précédé et suivi de peu : en 1957 étaient parus les deux premiers volets des *Souvenirs d'enfance*, qui font aujourd'hui encore, au moins autant que ses comédies, la gloire de Pagnol ; en 1963, c'est le diptyque de l'*Eau des Collines*, novellisation du film *Manon des Sources* (1951), qui est édité. D'autre part, les philologues classiques et en particulier les spécialistes de Virgile ne se sont guère intéressés, sinon par curiosité, à cette énième traduction française versifiée des *Bucoliques* (après Marot, Hugo, Valéry, etc.). Aussi cette version échappa-t-elle longtemps à une critique autre que les comptes rendus des revues littéraires publiés à l'époque de la parution.

Marion Brun, qui a eu la gentillesse de mettre ses travaux à notre disposition [5], a livré une intéressante mise en perspective de ces églogues au sein du corpus pagnolien, ainsi qu'une pertinente analyse de sa « stratégie auctoriale » : en décryptant la longue introduction-justification ménagée par Pagnol à l'orée du texte, elle a identifié la posture (et les quelques impostures ?) de Pagnol en tant que traducteur [6], et mis en évidence ses tentatives de « récupérer » Virgile dans le champ des auteurs naturalistes. Mais quant au résultat même de ce travail de traduction, donc, aucune étude

---

3. On pointera « fleurie » comme cheville métrique, nécessitée par ce rapport numérique 3/2.

4. De même que ses nébuleuses recherches menées dans le domaine des mathématiques ou de l'histoire de France.

5. « Marcel Pagnol, traducteur des *Bucoliques* : les reconfigurations d'une image d'auteur », https://www.academia.edu/15626977/.

6. Il s'agit pour Pagnol de se poser notamment en véritable lettré, humaniste et défenseur des classiques, en négatif d'une réputation d'amuseur autodidacte « usurpant » son fauteuil d'académicien.

proprement « philologique » n'a vu le jour, en attendant – avec quelle impatience ! – la réédition de l'ouvrage augmentée de l'introduction de Paul Veyne [7].

Dans une approche que nous espérons complémentaire à celle de Marion Brun, nous proposons l'analyse de quelques passages très circonscrits par le biais de la micro-lecture, avec l'œil du latiniste comparant scrupuleusement le texte original à sa transposition, pour relever les singularités de celle-ci. Notre démarche, il faut le concéder, procède d'une intuition : d'une longue fréquentation à la fois des églogues [8] et de l'œuvre pagnolienne, il nous a semblé évident qu'en dépit de ses prétentions à « serrer d'aussi près que possible » le texte virgilien [9], Pagnol a une conception très « marseillaise » de l'exactitude. C'est le cas de le dire, car nous verrons qu'une de ses manies de traducteur est d'introduire dans les *Bucoliques* des éléments non seulement empruntés à « sa » Provence (ce qu'il ne cherche pas à nier, et que les premiers critiques ont bien vu), mais également – et d'une façon très astucieuse – à sa propre vie.

Que le lecteur ne se méprenne pas, toutefois, sur nos intentions : nous ne nous servirons pas de la rigueur philologique comme d'un bâton pour châtier Pagnol, mais uniquement pour soutenir notre marche à travers les collines de Provence, d'Italie ou d'Arcadie [10]. Car si Pagnol nous déroute parfois, tel un guide se jouant d'un groupe de touristes ingénus, il faut concéder que la promenade est belle et qu'une fois le but atteint, on ne regrette pas sa peine.

En prélude à l'exposé, nous reviendrons brièvement sur les lointaines origines de ces *Bucoliques* à la Pagnol ; déracinée de son contexte « sentimental », l'entreprise de traduction ne sera qu'incomplètement comprise, et les singularités de sa réalisation faiblement éclairées. Nous pro-

---

7. Cette réédition, menée sous la houlette d'Olivier Bosseau, est prévue pour 2018. Nous remercions chaleureusement Olivier Bosseau, ainsi que Paul Veyne, d'avoir prêté attention à notre recherche virgilo-pagnolienne, et nous espérons qu'elle aura servi utilement leur travail.

8. Notre mémoire de licence portait sur la huitième *Bucolique*, qui occupera dès lors une place privilégiée dans cette étude. De ce travail d'étudiant, nous avons tiré nos deux premiers articles, déjà publiés dans cette revue : « L'unité des chants de Damon et Alphésibée (Virgile, huitième *Bucolique*). Première partie : l'épithalame de Damon et Alphésibée », *LEC* 75 (2007), p. 413-432 ; « […] Seconde partie : le chant d'âge d'or de Damon et Alphésibée », *LEC* 78 (2010), p. 351-370.

9. Introduction, p. 16.

10. Le présent article est d'ailleurs le lointain avatar d'une « promenade philologique » esquissée dans le cadre des Midis de l'Antiquité (Louvain-la-Neuve, 8 oct. 2014) ainsi que de l'Université du temps disponible de Huy (16 oct. 2015). Nous remercions les organisateurs de ces cycles de conférences pour leur accueil, et pour leur travail essentiel de vulgarisation scientifique.

céderons sur cette base à la lecture de quelques passages qui mettront en évidence les « travers » annoncés plus haut de la version pagnolienne. Enfin, en opérant la synthèse des observations du point précédent, nous tâcherons de mettre en résonnance cette traduction des *Bucoliques* avec l'œuvre romanesque de Pagnol.

## 1. Quand Pagnol rencontre Virgile

Si la première rencontre de Pagnol avec l'austère langue de Cicéron n'augurait aucune liaison idyllique [11], le charme du latin opéra sur le collégien dissipé lorsqu'il constata avec soulagement que cette langue ressemblait fort, sur le plan du lexique, au parler provençal de ses grands-parents [12]. Aidé par de telles prédispositions, Pagnol, quoique médiocre en thème, brillait en version, et triomphait de César sans trop d'effort [13]. Sans passion démesurée, non plus. Celle-ci, en effet, ne vint qu'en seconde, lors de la rencontre avec Virgile et les *Bucoliques* : si l'indolence de Tityre étendu sous la frondaison d'un hêtre ravit *naturellement* l'adolescent [14], c'est par le paysage embaumé des églogues et par la chanson des chevriers que Pagnol fut cueilli. Il y retrouvait en effet le décor et les personnages de son enfance adorée, le parfum des vacances au village de La Treille [15].

Mais par *sympathie* réciproque, l'amour porté par Pagnol à ses collines et à leurs habitants se nourrira *a posteriori* des riches images, couleurs et odeurs de l'Arcadie dépeinte par Virgile. Ainsi, dans les *Souvenirs d'enfance*, le poète de Mantoue figure déjà – et rétrospectivement – dans le tableau. Dans le passage où Pagnol décrit sa rencontre avec le paysage, c'est-à-dire le moment « fondateur » de la première expédition menée par la petite famille vers la maison des vacances, nous lisons :

> Un parfum puissant s'éleva comme un nuage, et m'enveloppa tout entier. C'était une odeur inconnue, une odeur sombre et soutenue, qui s'épanouit dans ma tête et pénétra jusqu'à mon cœur. C'était le thym, qui pousse au

---

11. Jules, l'oncle par alliance de Marcel Pagnol, lui infligea avant même son entrée au collège l'étude de *rosa, rosae*, dont la déclinaison lui sembla inutile autant que décourageante. Il achève d'ailleurs l'anecdote sur ces mots, on ne peut plus ironiques : « j'en conclus que je ne saurais jamais le latin » (*Le Temps des secrets*, Paris, Le Livre de Poche, 1960, p. 254-255).

12. Voir l'interview de Marcel Pagnol par André Parinaud dans *Voyons un peu* (Radiodiffusion télévision française, 30 avril 1958 : http://www.ina.fr/video/ CPF86642784). Voir également *Le Temps des amours*, Paris, Julliard, 1977, p. 121.

13. *Le Temps des amours*, p. 105-108.

14. Voir l'introduction aux *Bucoliques*, p. 35 : « La première fois que je vis ce tableau enchanteur, j'abandonnai aussitôt notre professeur, M. Lignée, qui ergotait vainement sur *equidem*, et j'allais d'un seul bond m'asseoir près de Tityre, qui me révélait mon idéal de paresse, de verdure, et d'amour. »

15. Voir l'interview précitée (n. 12).

> gravier des garrigues : ces quelques plantes étaient descendues à ma rencontre, pour annoncer au petit écolier le parfum futur de Virgile [16].

Ailleurs, alors qu'il évoque la flore de ses collines, et nous décrit les propriétés de l'églantier, du « pèbre d'aï » (c'est-à-dire de la sarriette) ou des vignes de jacquet, il rompt comiquement avec le ton savant du botaniste pour présenter le térébinthe comme une plante qui « pousse très bien dans les poèmes bucoliques » [17]. Et à la fin brutale et émouvante du *Château de ma mère*, lorsqu'il évoque la mémoire de ses chers disparus, il dira au sujet de son frère Paul qu'il fut « le dernier chevrier de Virgile » [18].

Mais au-delà de ces évocations ponctuelles et des similitudes qui concernent somme toute le « décor », on pourrait remarquer que les *Souvenirs* tout entiers s'articulent autour de quelques grands thèmes initiatiques qui sont également ceux des églogues : la nature à domestiquer et à chérir, l'amitié à cultiver, la cruauté d'amour, le frisson poétique [19]. D'ailleurs, si l'on veut bien ajouter à ce corpus autobiographique, en guise de conclusion, l'ultime « œuvre » de Pagnol que constitue son épitaphe, on comprendra à quel point la bucolique constitue, aux yeux de l'auteur, un miroir de sa propre vie : FONTES AMICOS VXOREM DILEXIT.

## 2. Quand Pagnol traduit Virgile

Ces affinités électives étant rappelées, on comprend aisément que si Pagnol entreprend de traduire les *Bucoliques*, c'est d'abord poussé par la nostalgie des collines de son enfance :

> Moi aussi j'ai gardé les chèvres avec Ménalque, et j'ai cherché le bouc perdu […]. Sur les collines de Provence, dans les ravins de Baume Sourne, au fond des gorges de Passe-Temps, j'ai suivi bien souvent mon frère Paul, qui fut le dernier chevrier de l'Étoile. Il était très grand, avec un collier de barbe dorée, et des yeux bleus dans un beau sourire […] Il portait la grande houlette en bois de cade, *formosum paribus nodis atque aere*, et comme Ménalque, il savait jouer de l'harmonica, qui n'est rien d'autre qu'une flûte de Pan perfectionnée. […] Il jouait de vieux petits airs […] venus du fond des temps. Il avait aussi composé des fugues, qu'il jouait avec les réponses de l'Écho des Trois Bergers. Il fallait d'abord chercher la bonne distance […] : quand il l'avait trouvée, il lançait la première phrase, et l'écho la reprenait pendant qu'il attaquait la seconde. Ces petits concerts étaient d'une beauté magique. […] L'excuse de cette traduction en vers français des *Bucoliques*, qui est

16. *La Gloire de mon père*, Paris, Éditions de Fallois, 1988, p. 91.
17. *Le Château de ma mère*, Paris, Presses Pocket, 1976, p. 31.
18. *Ibid*., p. 276.
19. Pour l'anecdote, le premier poème commis par Pagnol ressortit d'ailleurs à une poésie d'inspiration bucolique : il s'intitule *Le grillon*, et narre les amours chtoniennes de l'animal avec sa grillonne (*Le Temps des amours*, p. 109-119).

> peut-être la cinquantième, c'est qu'elle ne prétend pas à l'érudition [poétique] : c'est celle du frère d'un berger. (Introduction, p. 10.)

Outre cet *in Arcadia ego*, c'est l'expertise de Pagnol en matière de vie pastorale qui le distingue de la masse des autres traducteurs ; elle lui confère sa légitimité, qui ne peut s'appuyer ni sur sa maîtrise de la langue latine [20] ni sur ses compétences de poète. Incidemment, cette « autorité » incline Pagnol à interpréter le texte virgilien dans le sens du réalisme : plus qu'aucun autre traducteur ou exégète des *Bucoliques*, Pagnol s'attache à expliciter les passages obscurs où ses connaissances et compétences (dans le domaine de l'agriculture ou de l'élevage mais aussi en botanique, etc.) peuvent être mises au profit du lecteur. Jamais il ne cède à la facilité en envisageant un sens métaphorique ou une licence de poète, sûr de ce que Virgile décrit des réalités qu'il connaît.

*Le poids de l'expérience*

La conclusion de la troisième églogue offre un cas exemplaire de problème d'interprétation ; rappelons brièvement le déroulement de cette saynète. Pour *intéresser* leur joute poétique, Damoetas et Ménalque ont parié gros : Damoetas une génisse (*uitula*) capable de nourrir deux veaux, et Ménalque deux coupes en bois sculpté. Les chants amébées vont bon train jusqu'à ce que Palémon, le voisin qu'ils ont pris pour arbitre, mette fin au concours sur ces mots :

> *Non nostrum inter uos tantas componere litis*
> *Et uitula tu dignus et hic et quisquis amores*
> *Aut metuet dulcis aut experietur amaros.*
> *Claudite iam riuos, pueri ; sat prata biberunt.*
>
> Il ne m'appartient de résoudre ce litige si important qui vous oppose. Vous avez tous mérité une génisse, toi, lui, et quiconque craint la douceur ou affronte l'amertume de l'amour. Fermez les courants, enfants ! Les prairies sont abreuvées. [traduction littérale] (III, v. 108- 111.)

Depuis toujours, les philologues se sont arraché les cheveux sur ce passage, au point de le supposer altéré. Quels sont ces *riui*, ces *pueri* ? Palémon demande-t-il métaphoriquement aux deux pâtres de fermer les « torrents poétiques » ? Parle-t-il à ses proches domestiques ? Pourquoi ne pas désigner un vainqueur ? S'estime-t-il incapable (*non nostrum*) ? Surtout, pourquoi les amoureux mériteraient-ils des vaches ? Pagnol, lui, n'a besoin que d'une note (p. 85-86) et de son bon sens pour résoudre ces questions :

---

20. Pagnol confesse en introduction (p. 18-19) son laxisme sur le plan de l'analyse grammaticale, et avoue avoir sollicité l'aide de plus expert que lui, en l'occurrence, Jérôme Carcopino.

> Je ne savais comment interpréter sa conduite, ni sa générosité lorsque le hasard me conduisit à la foire de Conches, en Normandie, et me fit traverser le marché aux bestiaux. La vue des êtres et des choses est plus riche d'enseignements que l'examen minutieux des mots. Confrontant Virgile et le luisant bétail que j'avais sous les yeux, je découvris aussitôt ce que je savais déjà, c'est-à-dire qu'une génisse est une jeune femelle qui n'a jamais porté ; j'en conclus aussitôt que la *vitula* de la troisième églogue, qui vient à la traite deux fois par jour, et qui de plus nourrit deux veaux, n'est plus une génisse, mais une jeune vache en pleine prospérité, une vache toute neuve. Il y en avait quatre qui me regardaient : je demandai leur prix à leur maître en blouse bleue, qui fumait sa pipe et me regardait d'un air finaud, comme il est d'usage chez Maupassant. Après m'avoir affirmé que ces bêtes n'avaient vêlé qu'une fois, il me dit assez familièrement : 'Parce que c'est toi, mon gars, je te les fais à quarante mille francs par tête'. Un connaisseur, qui m'accompagnait, trouva ce prix tout à fait raisonnable. Il l'était sans doute sur le marché de Conches, mais dans la troisième églogue, il me parut démesuré. Il faut que Damoetas ait une bien grande certitude de sa victoire pour risquer un enjeu de quarante mille francs ! De plus, cette admirable *vitula* n'est pas à lui, puisqu'il n'est que le gardien du troupeau du malheureux Égon. Pour Ménalque, qui habite chez ses parents, il commence par refuser. Comme nous le comprenons ! (Que se passerait-il dans une famille savoyarde, si le fils, en rentrant le soir, disait tout à coup : 'J'ai perdu la Roussette dans un concours de flûte').

Pagnol de conclure en disant que le concours est évidemment truqué : aucun des chanteurs n'est disposé à donner son bien en cas de défaite ; quant à Palémon, il est bien informé de cette tradition, c'est pourquoi il ne désigne pas de vainqueur, qui n'aurait pas manqué de quereller l'autre sur son dû. Il détourne leur attention sur une actualité plus pressante : l'arrosage de son pré. Pour prosaïque et peu étayée qu'elle soit, cette approche naturaliste a pour elle de rendre sa cohérence au passage[21].

Un second extrait qui illustrera à merveille la même tendance est la fin de la première églogue, où Pagnol ménage dans sa traduction une interpolation « explicative » [22], c'est-à-dire un vers ou un hémistiche non seulement utile à la compréhension technique d'un passage ou d'un mot, mais permettant en outre à Pagnol de cheviller sa traduction (déséquilibrée par le rapport numérique choisi entre français et latin, voir *supra*) :

> *Hic tamen hanc mecum poteras requiescere noctem*
> *Fronde super uiridi. Sunt nobis mitia poma,*

---

21. Il est intéressant de noter que la rencontre forcée entre Pagnol avec le latin (voir le passage évoqué plus haut, n. 11) pose immédiatement le « conflit » entre les savoirs pratique et livresque : le jeune Marcel, ainsi, se demande s'il ne lui serait pas plus « raisonnable » de lier des tomates avec son ami Lili plutôt que d'apprendre la première déclinaison. Le primat du « vécu » sur la théorie affleure donc déjà, comme une justification de l'ignorance grammaticale.

22. Il développe cette notion dans l'introduction, p. 17.

*Castaneae molles et pressi copia lactis,*
*Et iam summa procul uillarum culmina fumant*
*Maioresque cadunt altis de montibus umbrae.*

Pourtant pour cette nuit, tu peux encor t'étendre
Sur un lit de feuillage auprès de ton ami …
J'ai des fruits savoureux et des châtaignes tendres,
*Et des fromages blancs pressés dans un tamis* ...
Déjà, dans le lointain, contre le ciel plus sombre
Le toit du villageois fume au bout de son champ,
Et des sommets rocheux que rougit le couchant
Grandissante, s'allonge une montagne d'ombre. (I, v. 79- 83.)

La précision fromagère est *a priori* surprenante, mais elle confirme ce souci du détail qu'un savant jugerait trivial mais un berger essentiel. Pagnol va jusqu'à ménager une note sur ce point : « il s'agit sans doute de ce fromage des bergers que les Corses appellent *bruccio* et les Marseillais 'brousse'. On l'obtient en pressant dans un tamis de joncs du lait qu'on a laissé tourner. »

Anecdote amusante, Pagnol écrira dans *Jean de Florette*, à propos du personnage de Baptistine, voisine piémontaise de Jean :

> Elle enseignait à Aimée l'art de faire des brousses avec le lait bleu des garrigues, caillé puis pressé dans des tamis de joncs, *à la manière des chevriers de Virgile* [23].

Ainsi la prudence de Pagnol traducteur a-t-elle disparu chez Pagnol romancier : si le fromage de Tityre était « sans doute » une brousse, la brousse de Baptistine n'est autre que le fromage de Tityre. Cette observation en forme de clin d'œil dit beaucoup de Pagnol, qui finit par confondre son interprétation de Virgile avec le texte lui-même. Elle donne également le ton des points suivants.

*Couleur locale*

Les interférences entre la « lettre » du texte et l'expérience personnelle du traducteur sont fréquentes, et consistent souvent à projeter sur Virgile et ses bergers les paysages et les mœurs de Provence. Sous la plume de Pagnol, le *uiburnum* (soit la viorne, ou « alisier ») devient « une clématite » (I, v. 25), le terme *saliunca* (valériane) est traduit par « lavande » (V, v. 17 ), et le *caseus* – revenons aux fromages – par « tome » (I, v. 34).

Parfois, ce sont les personnages qui se mettent à parler à la façon marseillaise. C'est le cas, en premier lieu, dans les complaintes. Dans cet extrait de la deuxième églogue, la lamentation de Corydon se double d'un ton de reproche feint typique des tirades de Raimu :

23. *Jean de Florette*, Paris, Presses Pocket, 1971, p. 198.

*Inuenies alium, si hic te fastidit, Alexin.*

Et puisque celui-ci *fait la petite bouche*
Trouve un autre Alexis, qui sera moins farouche !

(II, v. 73. Voir également les v. 44 et 56 : *sordent tibi munera nostra*, « puisqu'à tous mes présents tu prends l'air dégoûté » ; *nec munera curat Alexis*, « Alexis est trop fier pour accepter un don ».)

En second lieu, les formules de provocation qui préludent à la joute poétique du chant amébée sont imprégnées de galéjade, c'est-à-dire de ce registre de discours typiquement méridional où le propos est exagéré ou mêlé d'ironie :

*Cantando tu illum ? Aut umquam tibi fistula cera*
*Iuncta fuit ? Non tu in triuiis, indocte, solebas*
*Stridenti miserum stipula disperdere carmen ?*

Toi, vainqueur de Damon ? Mirifique imposture !
Dans la flûte à sept sons as-tu jamais soufflé ?
On t'a vu sur la route, ignare créature,
Insulter le silence et toute la nature,
Au filiforme cri d'un comique sifflet. (III, v. 25-27.)

Du reste, Pagnol affirme dans l'introduction à cette églogue que le ton insolent du défi poétique est pure convention, comme celui qui prévaut « dans les conseils municipaux de Marseille ou de Toulon » (p. 60). En vertu de la même équation *débat public = pugilat*, propre à sa région et à son œuvre[24], c'est par le terme « politique » que Pagnol avait rendu le *discordia* de la première églogue (v. 71).

*Couleur autobiographique*

C'est peu dire que d'affirmer que Pagnol tire les *Bucoliques* à lui : dans certaines descriptions, dans certaines tournures même se distillent les souvenirs de son enfance « arcadienne » telle que racontée, un peu avant ou peu après son *opus* virgilien, dans *La Gloire de mon père*, *Le Château de ma mère*, *Le Temps des secrets* et *Le Temps des amours*.

Le morceau de bravoure du premier volume, à savoir l'épisode de « la chasse aux bartavelles », se termine sur une phrase littéralement capitale :

Et dans mes petits poings sanglants d'où pendaient quatre ailes dorées, je haussais vers le ciel la gloire de mon père en face du soleil couchant. (p. 198)

Or la chute du char de Phaéton et la métamorphose de ses sœurs (*Ecl.* VI, v. 62-63) est évoquée avec une phraséologie et des sonorités assez voisines :

24. On se rappellera la scène homérique du conseil municipal dans *Manon des sources*.

*Tum Phaethontiadas musco circundat amarae*
*Corticis, atque solo proceras erigit alnos.*

Les sœurs de Phaéton pleurent l'adolescent
Foudroyé dans l'éclat de sa gloire éphémère …
Serrant leur tendre chair dans une écorce amère
Il [Silène] dresse vers le ciel trois aulnes gémissants.

On trouvera un autre jeu d'« écho », cette fois au *Temps des amours* (inachevé, et publié à titre posthume), astucieusement cité dans la chanson du pâtre Moeris à la belle Galatée (*Ecl.* IX, v. 39-43) que Pagnol a adapté et amplifié en une sorte de sonnet décasyllabique :

*Huc ades, o Galatea : quis est nam ludus in undis ?*
*Hic uer purpureum, uarios hic flumina circum*
*Fundit humus flores ; hic candida populus antro*
*Imminet et lentae texunt umbracula uites.*
*Huc ades ; insani feriant sine litora fluctus.*

Viens auprès de moi, blanche Galatée !
À quoi bon ces jeux dans les flots amers ?
Le joli printemps n'est pas sur la mer
Mais il réjouit la terre enchantée.
Ici tout le long des petits ruisseaux
Fleurissent les fleurs, verdissent les plantes.
Un peuplier pâle aux feuilles tremblantes
Soutient dans les airs les frêles arceaux
De pampres tout neufs, qui sur ma retraite
Projettent au sol un treillis d'ombrette.
Viens poser ton front sur mon cœur mortel.
*Le Temps des Amours fuit d'un vol rapide,*
Et laisse danser la vague stupide
Qui bat vainement le sable éternel.

Nous en venons à la huitième églogue, pièce à la curieuse construction bipartite : on y trouve d'une part le chant d'adieu d'un berger à la femme qui se refuse à lui, et pour laquelle il se suicide ; d'autre part, le cérémonial magique d'une magicienne résolue à faire revenir son amant par un envoûtement [25]. Dans le passage qui suit, le chevrier malheureux rappelle l'origine de son amour : il se souvient comment, enfant, il s'éprit de la belle Nysa, qui aujourd'hui en épouse un autre que lui. Le tableau est celui du « vert paradis des amours enfantines » :

25. Le personnage d'Ugolin rappellera ces deux amants désespérés : le cérémonial magique par lequel il tente d'attirer Manon consiste notamment à manipuler ses reliques (cf. *Ecl.* VIII, v. 91-93) ; sa lettre de suicide est également comparable au lamento du chevrier, par la tonalité et jusque dans certains détails. Mais ce rapprochement pourrait bien être fortuit : quand ils sont délaissés, tous les amoureux déçus se ressemblent, sans doute.

*Saepibus in nostris paruam te roscida mala*
*(Dux ego uester eram) uidi cum matre legentem ;*
*Alter ab undecimo tum me iam acceperat annus ;*
*Iam fragilis poteram a terra contingere ramos :*
*Vt uidi, ut perii, ut me malus abstulit error !*

Toute petite, un jour, à l'aube, avec ta mère
Tu vins cueillir des fruits au jardin de mon père.
C'est moi qui vous guidais : aux branches suspendu
J'abaissais vers ta main la grenade noire ou l'amande.
*Petite main dorée, œil noir, lèvre gourmande :*
Je n'avais pas douze ans, j'étais déjà perdu. (VIII, v. 37- 41.)

On s'étonnera du détail sur la physionomie de la fillette inséré à cet endroit : il ne correspond à aucun mot du texte latin, et n'a rien d'un *excursus* explicatif. Mais par ce truchement, Pagnol exhume un vieux souvenir, qui sera raconté dans le *Temps des Secrets* : son portrait de Nysa est en réalité celui d'Isabelle [26], cette Isabelle Cassignol dite « de Montmajour » qui brisera le cœur du petit Marcel alors qu'il avait onze ans.

## Conclusion : le réel et le fictif, le livresque et l'expérience

Dans ses *Souvenirs*, Pagnol parle de son enfance comme d'un monde où la frontière entre le quotidien et l'imagination est floue, où les personnages des romans de Verne ou de Stevenson ont un même degré d'existence que les membres de sa famille, bref où le réel et le livresque évoluent « de plain-pied »[27]. Or il n'est pas, selon nous, de définition plus précise de l'art même de Pagnol, disons de sa *poétique*, qui consiste souvent à ramener à l'expérience la plus triviale les sentiments qu'on voudrait éthérés, ou au contraire à éclairer le vécu le plus commun d'une référence littéraire incongrue : il tire des interférences entre ces catégories de nombreux effets, notamment comiques [28]. Nous avons vu ce jeu de va-et-vient à l'œuvre chez le traduc-

26. Isabelle a des « lèvres charnues », des « mains brunes » (*Le Temps des secrets*, p. 103 et 114 puis 126).

27. *Le Château de ma mère*, p. 198 ; *Le Temps des secrets*, p. 28-29.

28. Trois exemples parmi d'autres de ce comique de contraste dans les *Souvenirs* : Pagnol convoque l'idéalisme subjectif du philosophe allemand Fichte pour expliquer ses colères d'enfant qui refuse la fin des grandes vacances (*Le Château de ma mère,* p. 48) ; il annonce l'inéluctable issue des bêtises commises par son frère Paul d'un sentencieux *Crime will out* emprunté à Shakespeare (*ibid.*, p. 42) ; enfin, confronté avec son ami Lili des Bellons à un gigantesque serpent (*Le Temps des secrets*, p. 227), il surmonte sa peur en se rappelant que les héros sympathiques des romans d'aventures ne meurent jamais (quand Lili, plus terre-à-terre, cède à une légitime prudence). Marion Brun relève aussi dans le théâtre de Pagnol les passages où l'illettrisme d'un personnage devant une référence savante provoque le rire, qui est selon Pagnol « chant de triomphe », « cette expression d'une supériorité momentanée ». (*Notes sur le rire*, Paris, Éditions de Fallois, 1995, p. 980.)

teur, qui lit les savantes *Bucoliques* avec ses yeux d'enfant des collines, et chez l'autobiographe, qui se rappelle le thym et le térébinthe comme des plantes directement issues des pages de Virgile.

Il est une réplique fameuse de *Jean de Florette* où Pagnol file, voire boucle, cette dernière métaphore, et qui nous fournira pour cette raison une parfaite conclusion. Elle suit immédiatement la scène où Jean, citadin fraîchement retiré à la campagne, annonçait à son voisin Ugolin son grand projet agricole : « je suis venu, disait-il, cultiver l'Authentique […] Je veux vivre en communion avec la Nature » (p. 109). On rappellera que si Jean a décidé de quitter la ville et de « faire le paysan » sur la terre de ses ancêtres, c'est poussé par une nostalgie d'un âge d'or champêtre totalement fantasmé, et aussi parce que quelques ouvrages d'agriculture l'ont convaincu qu'il pourrait faire fortune dans l'élevage de lapins. Son « Authentique » relève donc de l'imaginaire pur [29]. Le rustre Ugolin, inquiet – il désire s'emparer du terrain de Jean pour y installer une plantation d'œillets –, va trouver son « Papet », et lui rapporte maladroitement que son voisin veut planter des « lotantiques, des lotantiques, partout ! » Et alors qu'il demande ce que peut être ce mystérieux lotantique, le vieillard, monstre de cynisme, répond : « ça doit être une plante qui pousse *dans les livres*. » (p. 115)

Tout Marcel Pagnol est là : tantôt il est un cynique Papet, ridiculisant les hauts sentiments par un matérialisme froid ; tantôt il se fait le romantique Jean de Florette, qui sème dans le peu qu'est la vie ces authentiques fleurs de poésie que l'on cueille dans les livres.

Mathieu MINET
Docteur en Langues et Lettres (Université catholique de Louvain)
Chargé d'enseignement invité à l'UNamur
mathieu.minet@unamur.be

29. Si un événement contredit les statistiques officielles ou les rapports d'expert, il attribue la chose non pas à une erreur de ces ouvrages techniques, mais à une erreur de la Nature, qui ne tardera pas à s'amender. Ainsi il pleuvra *nécessairement* le mois prochain, parce que le Ciel a une créance de six jours de pluie par rapport au mois dernier, d'après l'Office de météorologie.

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 375-380.

# NOTES ET DISCUSSIONS

## Vitruvius, 'Caecius', *Nero*, and Philip Massinger

In *Nero*, an anonymous play published in 1624, the emperor tells Poppaea in Act 4, scene 1 that

> This kiss, sweet love, I force from thee, and this
> And of such spoils and victories be more proud
> Than if I had the fierce Pannonian
> Or gray-eyed German ten times overcome [1].

That curious epithet – 'gray-eyed' – was picked up two years later in Philip Massinger's *Roman Actor* (staged in 1626, and published in 1629), where, in Act 1, scene 4, Domitian comments:

> When I but name the Daci,
> And gray ey'd *Germans* whom I have subdu'd,
> The Ghost of *Iulius* will look pale with envie [2]

In their note to this passage, Massinger's editors remark that "Tacitus, *Germany*, iv, refers to the *caerulei oculi* of the German tribes [3]", and leave it at that. However, *caeruleus* (notwithstanding a chromatic versatility that also encompasses dark blue and green) would, for seventeenth-century dramatists, more ordinarily have been the blue evoked by 'azure'. This is not to say that they would have been unaware of Tacitus' description *Germania*, but rather to suggest that they, or at least the author of *Nero* (if Massinger borrowed from him), might well have adduced an additional source for 'gray-eyed' (which, after all, is *not* a synonym for 'blue-eyed'). If one or both playwrights had been working only with Tacitus – *truces et caerulei oculi, rutilae comae, magna corpora et tantum ad impetum ualida* [4] – they would not have

1. *Nero and Other Plays*, ed. by H. P. Horne, H. Ellis, A. Symons and A. W. Verity, London, Vizetelly, 1988, p. 55.

2. *The Plays and Poems of Philip Massinger*, ed. by P. Edwards and C. Gibson, Oxford, Clarendon Press, 1976, vol. 3, p. 34.

3. *Ibid.*, vol. 5, p. 185.

4. Tacitus. *Agricola. Germania. Dialogus*, trans. by M. Hutton and W. Peterson, rev. by. R. M. Ogilvie, E. H. Warmington and M. Winterbottom, London, William Heinemann, 1970, p. 136.

rendered *caeruleus* as ‘gray’ or even as ‘caerulean’ since the *Oxford English Dictionary* cites that adjective as having entered the written language only in 1677. ‘Blue’ would have been their most probable choice, were it not for the fact that they seem to have accessed another source altogether, and one that Tacitus himself might have consulted. The Loeb introduction to *Germania* (98 CE) tells us that its sources were Posidonius, Julius Caesar and Pliny the Elder, as well as the “evidence of Roman officers who served in campaigns and of merchants who had travelled to Germany [5].” However, it omits a fifth possibility – indeed a probability – viz, Vitruvius’ *De Architectura* (6, 1, 3), written more than a century before:

> *Ex eo quoque <quae> sub septentrionibus nutriuntur gentes, inmanibus corporibus, candidis coloribus, derecto capillo et rufo, oculis caesis* [*sic*], *sanguine multo ab umoris plenitate caelique refrigerationibus sunt conformati …* [6]

Lewis and Short gloss *caesius* as “*bluish-gray*”, and flag it as “very rare, and only of the eyes” [7]. It’s to this rare adjective that we should probably trace the impulse of our dramatists to talk in (unerotic and well below fifty!) shades of gray. Certainly England, with its Danish and Anglo-Saxon heritage, had blue-eyed subjects in abundance, whereas in pre-Lombardic Italy, *oculi caerulei* aut *caesii* would have been something of a rarity. Indeed, if the blonde infusion to the north had occurred a century before it did, one wonders whether Gregory the Great would have felt quite so impelled to missionize England, given the legend that the blue-eyed Angli of a Roman slave market struck him as *angeli*. Such sights would have proved more common after the Lombards trickled south.

Given the widespread occurrence of blue eyes in England, it seems likely that, trying to suggest an appropriately Germanic ‘otherness’, the *Nero* author and Massinger simplified *caesius*, which is properly an *intermediate* gradation between two colours, into an absolute ‘gray’, and did so because, as an iris chrome, it is rare enough to evoke the exotic. And it seems equally likely that they found inspiration for this decision in the ambivalence of the adjective *caesius*, brought to their attention by Vitruvius, rediscovered and popularized by the Renaissance. I should be also like to have seen the original text (presumably Latin rather than Dutch) in which Erasmus sketched his vignette of Thomas More – “Ten years before Holbein painted his portrait, Erasmus described More as having an open face with a clean complexion, set with blue-grey eyes and set off with auburn hair and a thin beard” [8] – but the author unfortunately fails to source it. There is a *prima facie* likelihood, however, given the popularity of Vitruvius, that the adjective in question might have been *caesius* as well.

5. *Ibid.*, p. 121.

6. Vitruvius, *On Architecture,* ed. from the Harleian Manuscript and trans. by F. Granger, London, William Heinemann, 1934, vol. 2, p. 12.

7. Ch. T. Lewis and Ch. Short, *A Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 1879, p. 265.

8. N. Williams, *Henry VIII and His Court*, Weidenfeld and Nicolson, 1971, p. 85.

# The Object of Absolution in the *Dies Irae*

In my pre-Latin days, the name of the Catholic church in my neighbourhood meant nothing to me, but when, at the age of twelve, I was at last able to translate *mater Dei*, the phrase caused my mind to reel. Catholics brought up from infancy with this paradox from the Council of Ephesus no doubt take it in their stride; those who encounter it much later will probably find it as electrifying as I did. That paradoxically inverted parentage – reinvented in part by Wordsworth's 'Child is father of the Man' [1] – seemed suddenly to cast light on Mater Dei's west front, modelled on that of an Italian basilica. The apex of its classical pediment was surmounted by an image of the Virgin, and, since triangles are often invoked to image the Trinity (as in the reredos of the Trinity College Chapel, Cambridge), the ensemble seemed to offer itself as a stone-rendered parable of Mariolatry.

However, familiarity breeds acceptance as well as contempt, and before long I passed and repassed the west front of Mater Dei without receiving the mental jolt that she had at first occasioned. A new shock lay in store, however, this time in Verdi's *Requiem*. Having digested the dizzying notion of a mothered God, I had now to process the idea that she stood in need of absolution – or so I thought when first I encountered the *Dies Irae*. Commentators subsequently informed me that I had been guilty of a misprision and that when he wrote *Qui Mariam absolvisti* [2], the author of the poem (putatively Tomasso da Celano, and henceforth referred to as Tomasso) was referring to Mary Magdalene. Certainly once the *mater Dei* had been banished from the line, it became more digestible and intellectually tamer. But were those critics right in so dispensing with her? I chanced to hear the *Ingemisco* on the wireless some weeks ago, and it suddenly struck me that I my so-called misprision might well have been nothing of the sort. A case *can* be made for the absolution of the *mater Dei* rather than her sinful homonym, as I shall attempt to show.

To begin with, the woman absolved by Jesus of her sins is not identified as Mary Magdalene in the gospels, and the connection obtains only in Catholic tradition. Of course this tradition enjoyed near-scriptural authority in the Middle Ages, and it's entirely probable that the author of the *Dies Irae* accepted it without question. But then again, there is nothing to prove categorically that he did. A more cogent argument, however, would centre on the obvious ambiguity of *Qui Mariam absolvisti* as we encounter it on the page. The fact that some libretti explicitly tell the listener that we are dealing with Mary Magdalene proves that my 'misprision'

1. William Wordsworth, *Poetical Works*, ed. by Th. HUTCHINSON, rev. by E. DE SELINCOURT, Oxford, University Press, 1969, p. 62.

2. *Verdi's Requiem (Composed in Memory of Alessandro Manzoni) for Four Solo Voices and Chorus. The English Translation by C. L. Kenney. Voice and Pianoforte,* London, G. Ricordi, no date, p. 76.

must be widely shared. Our first thought, when reading *Mariam* without a toponymic agnomen, will be of the *mater Dei* and not of the *in civitate peccatrix* (Luke 7.37). The authorities of the Roman church certainly think so, for, as part of their reforms to the liturgy, they have rewritten the line to forestall the unqualified accusative's implied accusation, the accusation of a *mater Dei peccatrix* :

> In the liturgical reforms of 1969-71, stanza 19 was deleted and the poem divided into three sections: 1-6 (for Office of Readings), 7-12 (for Lauds) and 13-18 (for Vespers). In addition, "Qui Mariam absolvisti" in stanza 13 was replaced by "Peccatricem qui solvisti" so that that line would now mean, "You who freed / absolved the sinful woman" [3].

It goes without saying that such a solution, or others like it (say, *Magdalenam qui solvisti*), would have been available to the lyrist himself, and yet he chose not adopt them. Why? one might ask.

The answer, I would argue, can be found in a dogma that had come to prominence in the twelfth century shortly before the poem's composition. I am not a theologian, but have, after publishing books on Muriel Spark and on the poets of the Oxford Movement, acquired a moderate knowledge of Roman doctrine, and have certainly come some way since the days when *mater Dei* sent me into an intellectual tail-spin. Unless firm evidence contra can be adduced, I am now ready to believe now that Tommaso might well have been referring to the 'mother of God' in 'Qui Mariam absolvisti'. While the immaculate conception became *de fide* only in the *ottocento medio*, it had been current for many centuries before. According to the *Catholic Encylopedia*:

> In the Constitution Ineffabilis Deus of 8 December, 1854, Pius IX pronounced and defined that the Blessed Virgin Mary "in the first instance of her conception, by a singular privilege and grace granted by God, in view of the merits of Jesus Christ, the Saviour of the human race, was preserved exempt from all stain of original sin" [4].

The same source avows that a version of this belief had gathered strength in England before the Norman conquest:

> No controversy arose over the Immaculate Conception on the European continent before the twelfth century. The Norman clergy abolished the feast in some monasteries of England where it had been established by the Anglo-Saxon monks. But towards the end of the eleventh century, through the efforts of Anselm the Younger, it was taken up again in several Anglo-Norman establishments[5].

It then moved into the European mainstream, where it became the subject of widespread controversy:

> It seems to have been St Bernard [of Clairvaux] who, in the 12th century, raised the question of the Immaculate Conception. […] In doing so, he takes

3. https://en.wikipedia.org/wiki/Dies_Irae. Accessed on March 13th, 2016.

4. http://www.catholic.org/encyclopedia/view.php?id=6056. Accessed on March 13th, 2016.

5. *Ibidem*.

> occasion to repudiate altogether the view that the Conception of Mary was sinless. […]
> Saint Thomas Aquinas […] refused to admit the Immaculate Conception, on the ground that, unless the Blessed Virgin had at one time or other been one of the sinful, she could not justly be said to have been redeemed by Christ.
> St Bonaventura […] hesitated to accept it for a similar reason [6].

Given its controversial nature, this dogma would have been widely discussed, and would seem to have found its most ardent defenders among the Franciscans, Duns Scotus being responsible for its eventual ascendancy. It's surely not irrelevant to note that Tomasso was also a Friar Minor. To quote the *Encyclopaedia Britannica* once again:

> The celebrated John Duns Scotus (d. 1308), a Franciscan like St Bonaventura, argued, on the contrary, that from a rational point of view it was certainly as little derogatory to the merits of Christ to assert that Mary was by him preserved from all taint of sin, as to say that she first contracted it and then was delivered. His arguments, combined with a better acquaintance with the language of the early Fathers, gradually prevailed in the schools of the Western Church [7].

Arguing as a literary scholar (as I am qualified to do) rather than as a theologian (a discipline in which I have no formal training), I can acknowledge that it is possible to adduce arguments for each of the two Marys in hand. Those with little appetite for paradox will prefer to invoke the Magdalene, for, read in these terms, the line will link two comparable figures of sin, and so create a homogeneous pattern of absolution for prostitute and thief:

> *Qui Mariam absolvisti,*
> *Et latronem exaudisti,*
> *Mihi quoque spem dedisti.* (p. 76-77.)

But is the speaker's hope founded on these *ad hominem* instances of absolution, or on the larger project of Christian redemption? There is evidence elsewhere in the text that the latter, global perspective obtains:

> *Recordare, Jesu pie,*
> *Quod sum causa tuae viae,*
> *Ne me perdas illa die.*
>
> *Quaerens me, sedisti lassus,*
> *Redemisti crucem passus;*
> *Tantus labor non sit cassus.* (p. 71-73.)

The arc of that *via* extends from the incarnation to the consummation of the *passio crucis*, the whole being conceived as a great Herculean enterprise: *Tantus labor*. Would not a more comprehensive reading of *Qui Mariam absolvisti* encompass both the *initium tanti laboris* – Jesus' entering the womb (its immaculacy assured by the mother's proleptic absolution) to the *perfectio tanti laboris* on Calvary, which conclusion the poet evokes through the co-crucified thief. This would bookend the work of redemption with two *opposed* (rather than commutable) metonyms:

6. *Encyclopaedia Britannica*, 1911, p. 334.
7. *Ibidem*.

'*virgo*' (*vice* '*meretrix*') on the one hand, and '*latro*' on the other. The *mater Dei*, being human, needed a purgative absolution to fit herself for her *maternitas deifica* – a purgation that was either retrospective *secundum* Bernard, or anticipatory *secundum* Duns Scotus.

The fact that she, in all her purity, was believed to have needed additional absolution would surely have enhanced the foundation of the speaker's '*spes quoque data*', for the *Dies Irae* is all about the terror of damnation. One trembling line, above all, admits as much: *Cum vix justus sit securus* (p. 52-53). The thought that that mediaeval paragon of sanctity, *Maria justissima* had herself to be indemnified from sin must have afforded the writer some comfort. It is, after all, a crucial step in the execution of *tantus labor* – a labour begun with an immaculate conception and concluded with the forgiveness of an errant world, metonymized through the crucified robber. And between the poles of that continuum arching between sinlessness and flagrant sin, the speaker seems tentatively and hopefully to insert himself.

Rodney Stenning EDGECOMBE
Associate Professor Emeritus
University of Cape Town, South Africa
rodney.edgecombe@uct.ac.za

*Les Études classiques* 84 (2016), p. 381-412.

# REVUE DES LIVRES

## CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Florence MALHOMME, Lorenzo MILETTI, Gioia Maria RISPOLI, Mary-Anne ZAGDOUN, Valentina CARUSO (éd.), *Renaissances de la tragédie. La* Poétique *d'Aristote et le genre tragique, de l'Antiquité à l'époque contemporaine* (Atti dell'Accademia pontaniana, n.s., suppl. LXI), Napoli, Giannini editore, 2013, 17 x 24, XVII + 464 p., br., ISBN 978-88-7431-688-5.

L'influence de la *Poétique* d'Aristote, même indirecte durant certaines périodes, fut considérable. Le lecteur averti trouvera ici des analyses détaillées de quelques textes et problématiques. Ainsi, *Poét.*, 1451 a, 30-31 est le point de départ d'une réflexion sur le désir d'unité dans la tragédie, lui-même lié à celui de l'être intérieur (S. Halliwell, p. 25-39). *Poét.,* 1452 b, 28 et s. : le plaisir de la tragédie tient dans l'émotion, qui, au sein d'une intrigue bien construite, suscite crainte et pitié (P. Destrée, p. 41-53). *Poét.*, 1447 a, 13 et s. : pour Platon, la μίμησις était déformation (effet de miroir) ; pour Aristote, elle est entièrement naturelle (L. Palumbo, p. 55-68). *Poét.*, 1462 a, 16 : l'intérêt un peu exclusif d'Aristote pour la tragédie doit être replacé dans l'engouement d'alors (C. W. Veloso, p. 69-88). *Poét.*, 1447 a, 18 : la peinture est invoquée pour illustrer certains aspects de la tragédie : à l'opposition entre dessins et couleurs répond celle entre histoire et caractères (M.-A. Zagdoun, p. 89-101). *Poét.*, 1450 a, 4 et s. : le μῦθος, loin d'être le récit platonicien, est la structure logique d'une œuvre, porteuse de sens, quelle que soit la réalité des faits (F. Frazier, p. 103-123). *Poét.*, 1449 b, 9 et s. : la comparaison de l'épopée et de la tragédie est un débat sur les valeurs respectives d'audition et de vision (S. Perceau, p. 125-144). *Poét.,* 1449 b, 12 et s. : l'unité de temps pose un problème psychosocial et non esthétique ; on peut opposer le temps de la délibération et le coup de théâtre (E. Hall, p. 145-154). *Poét.*, 1456 a, 2 : le texte corrompu sur le quatrième type de tragédie est discuté ; il doit s'agir de la tragédie à spectacle (M. P. Pattoni, p. 155-187). *Poét.,* 1453 b, 1 et s. et 1456 b, 34 et s. : de nombreux exemples des tragiques grecs montrent la subordination du geste à la parole (G. Cerri, p. 189-204). Dès l'Antiquité, la *Poét.*, malgré une éclipse dans la transmission directe, a exercé une influence sur la critique littéraire. Ainsi, Mélanippe, dans la pièce homonyme perdue d'Euripide, donne l'exemple de discours invraisemblable prononcé par une femme (cf. *Poét.,* 1454 a, 16-36) ; le Pseudo-Denys d'Halicarnasse prendra une position opposée (L. Miletti, p. 205-222). *Poét.,* 1448 a, 16-18 : la figure d'Héraclès est brossée entre comique et tragique (G. Zanetto, p. 223-237). Philodème de Gadara (e.a. dans son *De poematis*) nous renseigne sur la réception d'Aristote et sur les poétiques, très mal transmises, élaborées après le Stagirite (G. M. Rispoli, p. 239-270). La *Chronographie* de Michel Psellos, particulièrement ici sur la μίμησις, contraste au XIe siècle avec l'intérêt purement rhétorique des Byzantins pour la tragédie (V. Criscuolo, p. 271-286). L'influence de la *Poét.* grandit à la fin du Moyen Âge et donne à la tragédie une dimension d'universalité. Dès le Trecento, on lit et commente le traité (p. 287 et s.). L'humanisme italien se passionne pour le texte, traduit en latin (1498), édité en grec et objet de nombreux commentaires (la catharsis !). L'influence est grande sur la pro-

duction tragique de la Renaissance et les poétiques des F. Dubois, A. Minturno, J.-C. Scaliger (p. 309 et s.). Dès la fin du XVI[e] siècle, musique et spectacle, déconsidérés par Aristote au profit de la structure logique, reviennent en force (p. 361 et s.). Ensuite : Pierre Nicole et l'abbé d'Aubignac pour la théorie, Pierre Corneille pour la création nous éloignent toujours plus d'Aristote, qui, cependant, ne sera pas oublié, ce dont témoigne Lessing. – B. STENUIT.

Agnès BÉRENGER, Olivier DARD (éd.), *Gouverner par les lettres, de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Actes du colloque de Metz, 10-12 octobre 2013* (Collection du CRULH, 54), Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2015, 17 x 24, 443 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-85730-061-8.

Les vingt-et-une contributions issues d'un colloque messin en octobre 2013 sont réparties en cinq thèmes, plus ou moins différenciés (c'est habituel) : informer, conseiller, gouverner, recommander, montrer (son pouvoir). L'Antiquité : R. Poignault (p. 209-232) montre que, dans la correspondance de Fronton avec Lucius Verus, Marc Aurèle et Antonin le Pieux, les questions politiques apparaissent : l'éloge très rhétorique des vertus est le miroir du prince. F. Firon (p. 233-249) : les papyrus d'Oxyrhynque nous ont transmis de nombreuses lettres qui, adressées aux administrateurs romains, traitent de problèmes économiques et fiscaux ; les réponses aux demandes des fonctionnaires donnent une idée du contrôle des populations ; à noter aussi les ficelles rhétoriques. F.-X. Romanacce (p. 251-269) se penche sur Cyprien évêque de Carthage, fuyant la persécution de Dèce et continuant de diriger son diocèse par lettres (5-43 Bayard), bientôt en butte aux reproches, surtout quand se posa la réintégration des *lapsi* ; Cyprien parvint à rétablir son autorité. Selon C. Settipani (p. 313-346), Sidoine Apollinaire, Ruricius, Avitus et Ennode avaient des liens de parenté ; ils n'ont quasi jamais correspondu entre eux, mais leurs allusions, bien déchiffrées, montrent que les liens de parenté, renforçant la cohésion des élites, furent des outils de pouvoir. Ces mêmes auteurs et Didier de Cahors au VII[e] s. écrivirent des lettres de recommandation : pour L. Furbetta (p. 347-368), on y retrouve thèmes, structure et formules traditionnels, toutefois dans un esprit différent. A. Bérenger (p. 407-421) relève les modes d'expression des gouverneurs de province lorsqu'ils écrivent à leurs administrés et à leurs subalternes ; ces lettres sur papyrus ou constituant une inscription sont distinctes des édits. Les autre époques étudiées, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, nous entraînent en France (les lettres du Roi à la Ville de Reims rayonnent dans tout le Royaume ; Louis XIV s'intéresse à l'indépendance hongroise ; etc.), en Allemagne, en Espagne, en Sicile, au Vatican ; les lettres de Charlemagne sont un miroir de l'art de gouverner ; celles de Marie de l'Incarnation révèlent un réseau influent, grâce auquel un monastère des Ursulines put être fondé à Québec ; quant aux lettres des officiers coloniaux tels Gallien, Lyautey, Gouraud, Mangin, elles permettent de maintenir le lien avec la métropole : savoir ce qu'il s'y passe et faire savoir leur action. Le colloque, nous dit-on (p. 6), suscita des débats ; absents ici, peut-être réduisirent-ils l'effet de juxtaposition ressenti à la lecture d'un volume édité avec soin. – B. STENUIT.

## PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Magali DE HARO SANCHEZ (éd.), *Écrire la magie dans l'antiquité. Actes du colloque international (Liège, 13-15 octobre 2011)* (Papyrologica Leodiensia, 5), Liège, Presses Universitaires, 2015, 16 x 24, 357 p. + XV pl., br., ISBN 978-2-87562-065-1.

L'introduction offre un panorama des éditions (plusieurs sont seulement en ligne) et de la recherche sur les textes magiques ; le regard a changé depuis peu, ne s'en tenant

plus à une distinction rigide entre religion et magie. Les seize contributions se distribuent en trois parties. **I.** Quel est le support des textes et comment sont-ils présentés ? A. Monte (p. 35-40), grâce à une consultation autoptique de *P.Berol.* 5026, émet quelques remarques critiques de *PGM* II (l'indispensable K. PREISENDANZ, *Papyri Graecae magicae*, Berlin, 1928-1931). R. Martín Hernández (p. 41-49) montre que les différences entre deux demandes d'oracle (*PGM* VII 222-249 et VIII 64-110) ayant une source commune tiennent au profil des utilisateurs. D. Minutoli (p. 52-67) édite et commente trois textes magiques récemment découverts à Antinoé. Comment distinguer amulettes et exercices scolaires ? N. Carlig et M. de Haro Sanchez (p. 69-83) montrent la complexité de la question dans des communautés chrétiennes (exemples avec le *Notre Père* et des psaumes). T. S. Richter (p. 85-108) relève les caractéristiques matérielles, graphiques et phraséologiques de textes magiques des milieux coptes. Le livre de Ieou, issu de ces milieux, contient des énoncés barbares et des parcours d'initiation sous forme de schémas, qui miment la révélation et s'apparentent à un rituel (A. Van den Kerchove, p. 109-120). **II.** Peut-on relever des traits communs aux textes magiques, comme l'on procède devant un texte littéraire ? Les noms barbares, a priori incompréhensibles, les successions de lettres formant des noms secrets, des dessins inhabituels sont souvent relevés. S. H. Aufrère (p. 123-136) analyse ainsi sept cippes d'Horus ; ils présentent des serpents dont les noms magiques désignent en fait les dangers qu'ils symbolisent. La pesée de l'âme dans le *Livre des morts* s'orne d'artifices magiques censés forcer le succès d'une épreuve sans appel (P. Koemoth, p. 137-149). L. M. Tissi (p. 151-172), avec des tableaux récapitulatifs, caractérise les hymnes magiques de *PGM* III ; les trois parties traditionnelles de l'hymne (invocation, arétalogie et prière) se retrouvent assez bien, mais farcies de références magiques. S. Costanza (p. 173-185) présente quelques manuels de mantique sur papyrus, bien typés. Médecine et magie peuvent s'entremêler : exemples avec la Mésopotamie (M. E. Couto-Ferreira, p. 187-200) et avec des textes spécialisés s'étendant du Ier au VIe siècle, où la théorie des sympathies et antipathies naturelles entre la maladie et le remède (les *physica*) peut fausser la distinction (P. Gaillard-Seux, p. 201-223). **III.** Le pouvoir de l'écriture dans les pratiques magiques. F. Graf (p. 227-237) tire de ses travaux antérieurs les caractéristiques principales. S. Crippa (p. 239-250) se concentre sur les rites oraux, les incantations, les *uoces magicae*. Les défixions et leur « langue des oiseaux » (Virgile) sont décryptées par M. Martin (p. 251-265). A. Zografou (p. 267-280) étudie les formules d'adjuration aux dieux, anges et démons. Une bibliographie copieuse et des index terminent un ouvrage apte à stimuler la réflexion et les recherches ultérieures. – B. STENUIT.

Erwin ROHDE, *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité*. Traduction française d'Auguste REYMOND, Paris, « Les Belles Lettres », 2017, 18 x 24.5, XXX + 788 p., rel. EUR 39, ISBN 978-2-35088-111-9.

Erwin Rohde (1845-1898) publia *Psyché* en 1893-1894. Toujours cité aujourd'hui (*contra* p. VIII, haut de la page), muni d'un impressionnant appareil de textes littéraires, épigraphiques et papyrologiques, traduit en plusieurs langues, dont en français par A. Reymond en 1929, repris ici, le livre est fondamental pour la connaissance des idées, en Grèce ancienne, sur l'âme après la mort. L'ami de Nietzsche étudie les mythes (Amphiaraos, Cénée …) et les poèmes homériques, portant son attention sur les scènes de funérailles et le sens de la crémation. Sont présentés ensuite le culte des héros (distincts des demi-dieux), des ancêtres et des âmes séjournant auprès des dieux chthoniens, les pratiques funéraires (particulièrement les devoirs de sépulture et de vengeance sanglante). Pour les mystères d'Éleusis, l'A. insistait sur la représentation (mise en scène) de l'au-delà, faisant naître chez l'initié une espérance et non la crainte d'un châtiment. Les pratiques dionysiaques, orphiques et pythagoriciennes sont longuement étudiées, avec une insistance sur leurs liens mutuels. Ensuite, les spéculations des philosophes ioniens, pour qui la psyché est la force vitale, qui met

en mouvement ; pour Héraclite, c'est le feu universel ; viennent les Éléates, Pythagore, Empédocle … Puis les poètes, les tragiques, Platon (déterminant pour l'idée d'immortalité personnelle), Aristote, les Stoïciens, les Épicuriens. Cette somme se termine par « la croyance populaire », perçue dans les allusions des orateurs et surtout dans les inscriptions ; elle est présentée comme séparée des spéculations littéraires et philosophiques (p. 615 et s.), assez banale finalement, et répétitive, mais qui parfois reflète « une pensée philosophico-théologique » (p. 633 ; cf. 626). Dans l'avant-propos (p. VII-XVI), A. Hirt a le mot juste pour *Psyché* : c'est une œuvre par ses qualités d'écriture et une expérience personnelle de la pensée grecque, expérience à laquelle Nietzsche n'est pas étranger. A. Hirt rapporte et commente le jugement négatif (s'en étonnera-t-on ?) de J.-P. Vernant (« une création » !), qui paraît bien inutile ; mise au point d'A. Hirt : *Psyché* est un modèle d'« exploration prodigieuse […] de l'âme » (p. XV). Ce modèle est daté, tant par son penchant pour les détours et les réflexions personnelles que sur le plan philologique (la question homérique, les problèmes des ajouts et des dates de composition ; l'origine voulue thrace du culte orgiaque de Dionysos, ses liens avec Orphée et Apollon delphique …). Rohde recourt régulièrement à la notion de foi (religieuse), là où il s'agit plutôt de perception de la volonté divine et des moyens de la rendre favorable, de pratiques conformes plus que de credo. On peut regretter l'absence de mise à jour (par des notes), hors une bibliographie complémentaire à la fin, qui eût alourdi cette brique. De très utiles index (notions …) ont été ajoutés à l'index général de Rohde. P. Gaillardon s'est chargé de traduire en français les textes grecs et latins, eux-mêmes reportés dans les encadrés marginaux des notes ; le travail était immense et ingrat, mais fort utile pour la diffusion d'une très belle réédition, d'un prix très abordable. Ces traductions peuvent souffrir d'imprécisions, ne serrant pas bien le texte (p. 16, n. 1 pour Cic., *Nat.* I, 41, 116) ou au contraire trop littérales (p. 16, n. 2 pour *Od.* IV, 198 : « verser des larmes *loin de* nos joues » (ἀπὸ παρειῶν). P. 166, n. 4, début : εὐβουλεύς, « (Zeus) de bon conseil » plutôt que « à la bonne volonté » ; p. 175, n. 3 : βάραθρον, « gouffre » plutôt que … « barathre » ; p. 198, n. 3 : confusion entre ἡρῷον, « temple d'un héros, hérôon », et ἥρως, « héros », confusion absente p. 128, n. 1 et p. 148, n. 2. – B. STENUIT.

Audrey BERTRAND, *La religion publique des colonies dans l'Italie républicaine et impériale (Italie médio-adriatique, III^e s. av. n.è. - II^e de n.è.)* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 365), Rome, École française de Rome, 16 x 24, IX + 621 p., ill., br. EUR 54, ISBN 978-2-7283-0983-2.

Le sous-titre fixe les limites : seize colonies de la façade médio-adriatique, dont les fondations et refondations déterminent l'arc chronologique. Moins connues pour la plupart, ces colonies ont récemment livré un matériel archéologique et épigraphique significatif qui, minutieusement étudié, n'en fait pas moins regretter par l'A., tout au long du livre, certaines lacunes. Une fois posé le cadre juridique de la colonie, il s'agit de choisir dans les sources religieuses ce qui relève des lieux de culte et de leur symbolique (p. 8). L'A. inscrit sa démarche dans le courant de la πόλις-religion, qui refuse l'opposition entre le culte public (qui resterait extérieur au pratiquant) et les cultes privés (où il y aurait un sentiment vrai). Les deux premiers chapitres sont axés sur le cadre colonial : processus des « déductions » (*deductiones*), subsistance d'un habitat indigène, recrutement, droit romain ou latin et, à la fin du chapitre 2, normes romaines du culte appliquées par les triumvirs avec des clauses spécifiques : l'importance de la *lex Vrsonensis* (p. 84 et s.) sera rappelée tout au long du livre. Les chapitres 3-4 identifient les *sacra publica* dans dix colonies républicaines, sept de droit romain (*Sena Gallica*, *Castrum Nouum*, *Aesis*, *Potentia*, *Pisaurum*, *Auximum* et *Vrbs Saluia*), trois de droit latin (*Hadria*, *Ariminum* et *Firmum Picenum*). Chaque étape de fondation connaît un « marquage religieux » ; les lieux de culte, même un simple cippe, se voient aussi aux confins d'un territoire colonial. Le culte des colons continue parfois un culte indigène ; *Iuppiter O. M.* semble être obligatoire (peu attesté). *Pisaurum* et *Potentia* sont plus spé-

cialement étudiés au chapitre 3 ; on s'attarde sur l'épiclèse *Latius* appliquée à Jupiter (p. 136 et s.) ; d'autres épiclèses sont relevées (voir index). Dans le chapitre 4, avec le sanctuaire du Monte Giove, on voit que l'activité préromaine s'est poursuivie après la fondation d'*Hadria*, mais sans certitude sur l'absence totale de solution de continuité (p. 144 et s.). Le chapitre 5 est celui des fondations, refondations et promotions juridiques du Ier siècle av. J.-C. ; si le processus rappelle les chapitres 3-4, il s'intensifie à partir de Sylla : construction de nouveaux édifices cultuels, restaurations (Auguste), arrivée des vétérans des guerres civiles et de leurs cultes spécifiques, dont celui du *Diuus Iulius* (p. 210 et s., 222 et s.). Ces chapitres 3-5 analysent en détail toutes les sources, souvent ténues ou incertaines ; des caractères spécifiques sont relevés, de même que le désir très net d'une identité commune des colonies. Le chapitre 6 reprend la matière des chapitres précédents, afin de retracer l'évolution du paysage cultuel propre à chaque colonie et en rapport avec les autres colonies. Deux études particulières, ensuite : les prêtres, pontifes, flamines, augures, etc., leur recrutement, leur rang social (chapitre 7, accompagné de nombreux tableaux prosopographiques) ; le culte impérial (distinct d'hommages simplement honorifiques : statues, dédicaces de bâtiments …), son contenu, ses lieux rarement séparés, mais collés à un théâtre, à une basilique (chapitre 8). Chapitre 9 : les colonies sont-elles de petites Rome, comme l'affirmaient des auteurs anciens (Aulu-Gelle 16, 13, 9 ; etc.) ? Les copies du *Clipeus Augusti* et leurs adaptations locales, mineures en réalité, sont l'angle d'attaque de l'A. Enfin, outre les index, un inventaire fort utile des lieux de culte, avec mention des sources (p. 421-503). Malgré ses limites géographiques et heuristiques, l'ouvrage sera désormais une référence bien utile sur le sujet. – B. STENUIT.

## LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Marco FANTUZZI, *Achilles in Love. Intertextual Studies*, Oxford, University Press, 2012, 14.5 x 22, X + 317 p., rel. £ 70, ISBN 978-0-19-960362-6

Achille, "il migliore degli Achei" (com'è appropriatamente definito da un noto stilema omerico), è il modello di eroe epico *par excellence* e, come tale, appartiene all'immaginario mitologico antico e moderno. Questo interessante libro di Marco Fantuzzi mette a fuoco però l'altro volto di Achille: le vicende peculiari e talvolta controverse della sua vita sentimentale e sessuale, variamente raccontate da diversi autori (da Omero a Stazio) nei rispettivi generi letterari. Lo studioso affronta l'argomento con approccio diacronico e dinamico, dedicando ampio spazio al confronto e al dialogo tra i testi, non senza implicazioni semiologiche e metaletterarie. L'introduzione (p. 1-20) affronta le possibili motivazioni dello sviluppo ipertrofico attribuito da numerose fonti (dal periodo preclassico a quello imperiale) alla sessualità di Achille, il cui statuto eroico, apparentemente in contrasto col suo volto privato di amante sia eterosessuale che omosessuale, ne costituisce paradossalmente il presupposto, in quanto funge in qualche modo da viatico, e perfino da sprone, *to cross over divisions that other men cannot surmount: human/god, human/beast, male/female, life/death*. I capitoli seguenti sono dedicati ai singoli personaggi amati da Achille e alle varie versioni delle vicende che li riguardano, considerate trasversalmente nei diversi testi che ne parlano: Deidamia (p. 21-97), Briseide (p. 99-185), Patroclo (p. 187-265), Pentesilea (p. 268-286). Manca un capitolo su Polissena, il cui amore induce Achille a tradire gli Achei e/o a cadere nel tranello mortale che gli è teso dai Troiani; ma si tratta di una storia nota solamente da fonti tarde (come la versione latina del testo di Ditti Cretese e l'opera 'gemella' dello Pseudo-Nepote/Darete Frigio), che esulano dai limiti cronologici di questo libro. Nella ricostruzione delle versioni più antiche, che erano sviluppate nei poemi perduti del ciclo epico e che sono talvolta accennate nell'epos omerico, Fantuzzi si attiene a un'attenta lettura delle testimonianze e, se talvolta indulge a ipotesi non adeguatamente documentate, si mostra comunque prudente e non categorico (per esempio, a proposito

dell'amore di Achille per Pentesilea, riguardo al quale gli elementi in nostro possesso non consentono di dedurre che nell'*Etiopide* vi fosse più che l'accusa di Tersite, stimolata dall'onore della sepoltura concesso dall'eroe alla valorosa nemica). In merito all'amore tra Achille e Patroclo, a cui non vi è il minimo accenno nell'*Iliade*, concordo sul fatto che non è lecito parlare di "reticenza omerica", né chiedersi perché Omero passi l'argomento sotto silenzio, imputandone il motivo allo statuto del genere letterario, alle idee del poeta o agli usi e costumi del suo tempo: l'epos arcaico non deve essere letto alla luce degli sviluppi successivi del mito, né bisogna dimenticare che lo statuto epico non esiste prima di Omero (e, se pure esistesse nel sostrato orale, non avrebbe potuto condizionare l'epos omerico in senso 'restrittivo', dal momento che i documenti relativi ai poemi del ciclo mostrano una più ampia gamma di eventi e una maggiore apertura morale). Nell'interpretazione delle opere greche e latine che rientrano nella definizione di *civilized poetry* (formulata da Brooks Otis per l'*Eneide*, ma calzante per la maggior parte della letteratura antica, dall'Ellenismo in poi), Fantuzzi ottiene i risultati migliori: i riferimenti agli amori di Achille nella poesia di Properzio, Ovidio, Stazio, ma anche nell'*Epitafio di Adone* di Bione, sono sottoposti a un esame puntuale e rigoroso che illumina il vivace e sottile gioco di richiami (analogici o contrastivi), il complesso meccanismo allusivo, pregno di risvolti etici e ideologici (relativamente alle ideologie sottese alle forme letterarie). L'interpretazione che i diversi poeti danno degli amori di Achille, e che Fantuzzi magistralmente ricostruisce, riveste un interesse che supera notevolmente l'argomento specifico, in quanto concorre a definire in generale la loro personalità e la loro poetica, in particolare la loro concezione dell'amore e della donna, nonché dell'omosessualità. L'evoluzione del concetto di eroismo nei diversi autori e periodi ne risulta utilmente rischiarata. Anche l'analisi di episodi che non riguardano direttamente Achille (chiamati in causa perché ispirati, in parte, dal suo amore per Patroclo), tra i quali spicca quello di Eurialo e Niso nel libro IX dell'*Eneide*, è feconda di spunti di riflessione; penso però che il sintagma *purus amor* serva proprio a stornare le implicazioni sessuali (altrimenti fin troppo facili da inferire) da un affetto che va comunque ben oltre l'amicizia, cercando un difficile e delicato compromesso tra Omero e Platone. Infine, escluderei che il lamento di Briseide menzionato da Properzio nell'elegia II, 9, e imitato da Quinto Smirneo nel libro III dei *Posthomerica* ricorresse nell'*Etiopide*, in cui quasi sicuramente la donna non compariva neppure e la cui sezione relativa alla morte di Achille può essere ricostruita con buona probabilità in base alla rievocazione omerica (nel libro XXIV dell'*Odissea*), che sviluppa in modo più articolato gli scarsi ma certi elementi forniti nel riassunto di Proclo: l'altra ipotesi di Fantuzzi, che il modello comune fosse *some unknown narrative, possibly Hellenistic in date* (periodo in cui si svolge un dibattito sull'amore tra l'eroe e la schiava, attestato dall'esegesi omerica), mi sembra congruente. Si sente la mancanza di una capitolo conclusivo, un riepilogo dei principali punti fissati in un libro così ricco e stimolante, che si chiude con un'ampia (ma non esaustiva) bibliografia e con un unico, utile indice dei nomi, degli autori antichi e dei passi citati. – G. SCAFOGLIO.

Rosario MORENO SOLDEVILA, Juan MARTOS (éd.), *Amor y sexo en la literatura latina* (Exemplaria classica, anejo IV), Huelva, Universidad de Huelva, 2014, 17 x 24, 267 p., br., ISBN 978-84-16061-53-2.

Le Pr. Moreno Soldevila a coordonné le *Diccionario de motivos amatorios en la literatura latina (siglos III a. C. - II d. C.)* (Huelva, 2011), qui, en mai 2011, suscita une série de conférences à l'origine des neuf contributions du présent volume, de belle facture. La plupart citent, traduisent et commentent des textes, principalement poétiques et romanesques. G. Laguna Mariscal (p. 25-55) développe le topos des *munera amoris* : de quels cadeaux s'agit-il, comment les offrir, quel stéréotype masculin ? On observe une continuité entre les auteurs anciens et occidentaux. M. Librán Moreno (p. 57-93) montre que les oiseaux apparaissent souvent, de façon assez conventionnelle, dans la poésie amoureuse, mais avec une connaissance réaliste (Virgile, Ovide). R. López Gregoris (p. 95-115) : dans la comédie latine, mariage signifie désamour, et prosti-

tution, source de plaisir ; l'image de l'épouse-mère jouit cependant de prestige social. J. A. Estévez Sola (p. 117-129) développe deux thèmes du *seruitium amoris* élégiaque : la *renuntiatio libertatis* et l'*addictus uir*. Absence de sentiment amoureux et désamour fournissent une matière abondante à J. A. Bellido Díaz (p. 131-152). Le cas de Névolus, client assez spécial de Virron dans la neuvième satire de Juvénal, permet à J. C. Tello Lázaro (p. 153-161) de s'interroger sur le clientélisme romain, polymorphe, certes, mais ici excessif. J. Martos Fernández (p. 163-179) s'intéresse au sort de la jeune fille faite prisonnière, vendue comme esclave et réduite à la prostitution ; il puise ses exemples, conformes aux normes juridiques, dans les nouvelles, mais aussi, pour leur ressemblance tout aussi affligeante, dans les actes des martyrs. Les mots licencieux de Martial étaient jadis expurgés ou remplacés ; J. Fernández Valverde (p. 181-196) le rappelle à propos de traductions espagnoles, avant de regarder de plus près celle de Diego de la Torre (Saragosse, 1629). À son édition de l'*Hermaphroditus* du Panormitain (Sienne, 1425) qu'il publie en 1824, F.-K. Forberg joignait un appendice de son cru, *Apophoreta. De figuris Veneris*, sorte de catalogue des diverses pratiques sexuelles des Anciens, textes à l'appui ; J. F. Martos Montiel (p. 197-220) s'attache à la traduction française de cet appendice (*Manuel d'érotologie classique*, 1882), dont il fournit une traduction espagnole du chapitre 6, sur les homosexuelles, avec annotations. – B. STENUIT.

*Caecilius de Calè-Actè. Fragments et témoignages*. Texte établi, traduit et annoté par Frédérique WOERTHER (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2015, 12.5 x 19, XL + 204 p. en partie doubles, br. EUR 43, ISBN 978-2-251-00602-4.

Après la publication des fragments et des témoignages des trois Hermagoras (2012), puis celle des fragments et des témoignages d'Apollodore de Pergame et de Théodore de Gadara (2013), Frédérique Woerther ajoute à la Collection des Universités de France un volume de fragments et témoignages consacré à Caecilius de Calè-Actè. Cette édition suit les principes adoptés dans les deux volumes précédemment publiés par l'A. dans la CUF. Pour Caecilius, seuls quatre fragments et une cinquantaine de témoignages ont été préservés. Encore faut-il préciser que le deuxième de ces fragments est la citation d'un décret pris au cours de la guerre du Péloponnèse, autrement dit, une citation de citation (voir p. 16 pour le texte et p. 105 pour le commentaire), tandis que le dernier fragment ne peut être attribué avec certitude à Caecilius (voir p. 26-30 pour le texte et p. 139-143 pour le commentaire). — Dans l'introduction (p. VII-XXXIV), l'A. commence par présenter le contexte dans lequel il faut situer l'œuvre de Caecilius. Elle souligne que nous n'avons qu'une perception très partielle et biaisée de la rhétorique grecque de la fin de la période hellénistique en général et de l'œuvre de Caecilius en particulier, pour la raison suivante : « Comme pour tous les autres rhéteurs grecs de cette période (mis à part Denys d'Halicarnasse, dont on a conservé les œuvres et qui est resté un auteur de référence, faussant ainsi le jugement qu'on pouvait avoir sur tous les autres rhéteurs de cette époque), on ne dispose en effet sur Caecilius que de sources minces et lacunaires, constituées essentiellement de témoignages – dans le meilleur cas, de fragments – tirés d'auteurs postérieurs » (p. VIII). Le contexte culturel et politique de cette période est mieux connu ; l'A. s'intéresse en particulier aux relations entre Rome et la culture grecque, entre la rhétorique et l'éducation, et entre la rhétorique et la critique littéraire (voir p. XIV-XV). Fr. Woerther explique ensuite en quoi son édition se démarque de celles qui l'ont précédée (voir p. XVI-XXII) : nettement différente de celles de Theophil Burckhardt (1863) et d'Ernst Ofenloch (1907), elle partage davantage de points communs avec l'édition d'Irene Augello (2006), notamment la présence d'une traduction en langue moderne et le choix « de ne retenir que les textes qui citaient explicitement Caecilius » (p. XXI). Bien qu'elle considère l'édition d'I. Augello comme « une avancée considérable par rapport à l'édition d'Ofenloch » (p. XX), Fr. Woerther estime qu'elle présente plusieurs limites qu'il lui incombe de combler, notamment en ce qui concerne le découpage des fragments et des témoignages

(voir p. XXI-XXII). Dès lors, l'A. présente ses propres principes éditoriaux en matière de sélection, de découpage et de classement des fragments et témoignages, et elle décrit le but des commentaires qui les suivent (voir p. XXII-XXIX). L'introduction se termine par une brève présentation de la vie et de l'œuvre de Caecilius (voir p. XXIX-XXXIV). Malgré leur nombre réduit, les fragments et les témoignages relatifs à Caecilius permettent d'entrevoir une personnalité caractérisée par de nombreux intérêts : « L'activité de Caecilius est plurielle, et les témoignages permettent de distinguer au moins six champs où il se serait illustré » (p. XXX). Ces six champs sont les suivants : « L'histoire, la rhétorique, l'étude des figures, la doctrine du sublime, les remarques critiques, les définitions de termes historiquement marqués » (p. XXXIII). — Après l'introduction, Fr. Woerther a réparti de manière thématique, selon le champ auquel ils sont rattachés, les fragments et les témoignages de Caecilius (p. 1-30). Quelques notes sont situées sous la traduction française des fragments et des témoignages, mais la majorité d'entre elles sont regroupées dans une section de notes complémentaires (p. 31-42). Un peu plus d'un tiers de ces notes portent sur les personnages anciens mentionnés dans les fragments et les témoignages. Vient ensuite une importante section de commentaires (p. 43-143) ; Frédérique Woerther situe chaque citation dans son contexte au sein de l'œuvre originale et explique, le cas échéant, quelles sont les différentes traductions possibles (voir par ex. le témoignage 27, p. 98) ou les différentes interprétations possibles. Cette démarche est particulièrement utile lorsqu'il s'agit de comprendre les témoignages portant sur les termes techniques utilisés par Caecilius ; on retiendra en particulier le témoignage 12, où Quintilien s'intéresse à la terminologie du rhéteur de Calè-Actè et où, en théorie, six interprétations différentes du témoignage sont possibles (voir p. 63-69). L'ouvrage se termine par un répertoire bio-bibliographique des sources, où Fr. Woerther présente de manière détaillée les auteurs anciens et médiévaux qui nous ont fourni des fragments et des témoignages relatifs à Caecilius de Calè-Actè (p. 145-181), et par plusieurs outils de recherche : un index par auteur des fragments et des témoignages (p. 183-185), des tables de concordances permettant de savoir quel fragment dans l'édition de Fr. Woerther correspond à quel fragment dans l'édition d'E. Ofenloch (p.187-190), un index des noms propres grecs (p. 191-193), un index des noms propres latins (p. 195), un index des termes techniques grecs (p. 198-202) et un index des termes techniques latins (p. 203-204). — Dans la section consacrée aux fragments et aux témoignages, le texte est muni d'un apparat critique lorsque les manuscrits divergent ou lorsque des émendations éditoriales ont été proposées. La traduction des fragments et des témoignages est à la fois très lisible et très proche du texte grec ou latin. Le commentaire fragment par fragment et témoignage par témoignage est à la fois relativement riche en détails et parcimonieux en matière d'interprétations. Conformément à son objectif, Fr. Woerther a réussi à éviter « les dérives interprétatives, afin de laisser au lecteur la liberté de déployer – mais dans un second temps seulement – sa propre exégèse » (p. XXIII). Cette édition n'a pas pour seul mérite d'être l'une des deux seules éditions modernes des fragments et des témoignages de Caecilius de Calè-Actè : en raison des avantages non négligeables qu'elle présente par rapport à l'édition récente d'Irene Augello (2006) et qui ont été expliqués ci-dessus, elle peut désormais être considérée comme l'édition de référence de ces fragments et témoignages. À cet égard, elle constituera sans nul doute un instrument de travail précieux pour les chercheurs dont les travaux portent sur la rhétorique grecque de la fin de la période hellénistique. – J. DELHEZ.

Michael VON ALBRECHT, *Ovidio. Una introducción.* Trad. del alemán A. MAURIZ MARTÍNEZ, Murcia, Ediciones de la Universidad de Murcia - Editum, 2015, 475 p., ISBN 978-84-16038-74-9.

En este libro, el prestigioso profesor Michael von Albrecht examina a fondo toda la producción poética de Ovidio. La vida y el arte de Ovidio se descubren en el lector von Albrecht y se despliegan, explican y enriquecen en el autor de Heidelberg, con aquel inexpugnable compromiso de quien conoce y ama los versos ovidianos. Destinado al

gran público de especialistas del mundo grecolatino, como así también a los estudiosos e interesados en literatura, historia, retórica, literaturas comparadas, el libro alcanza la distinguida estatura de un afable encuentro. Es una invitación a compartir arte, ciencia, literatura, historia, sabiduría y amabilidad en una exquisita y cálida atmósfera. El maestro von Albrecht no reconstruye la vida del poeta a partir de sus versos: "la poesía no se puede medir con la vara de la fidelidad de los hechos históricos", reflexiona en el prólogo; sin embargo, escritas en un contexto cultural determinado "no se puede negar todo tipo de referencia a la realidad", asegura. Con la sabiduría de su extraordinaria experiencia como investigador y sus recurrentes lecturas de las obras de Ovidio, el maestro de Heidelberg se aleja de soluciones vertiginosas y de toda clase de generalizaciones. Michael von Albrecht se detiene en el detalle; no elude las complejidades de los exquisitos paisajes poéticos de Ovidio, los aprecia desde distintas perspectivas: examina, admira, pone en valor, dialoga con otros lectores de Ovidio. El poeta se nos presenta cercano, actual, delicado. Michael von Albrecht ofrece su interpretación, experiencia y sensibilidad. La autoridad de su trayectoria científica le permite explorar las obras desde lo que se considera indudable hasta las más íntimas expresiones de la humanidad del poeta compasivo y apasionado que es Ovidio: "el profesor sabe que en la obra de Ovidio no puede uno quedarse nunca en las 'apariencias', porque siempre hay 'algo' más, o, podríamos decir, mucho aparentemente oculto, y nada es por casualidad, ni por sola inspiración", destaca, en la presentación, Francisca Moya del Baño con la maestría cierta de quien conoce a fondo las obras del maestro de Heidelberg y del poeta de Sulmona. El minucioso y preciso índice anuncia los temas; inspirador y sugestivo invita a no abandonar la lectura. En el prólogo, el maestro Michael von Albrecht establece su objetivo: además del diálogo de Ovidio con textos anteriores y de aquel que la posteridad ha entablado con él, tiene en cuenta el diálogo que entre sí mantienen las diversas obras. Las insuperables páginas del profesor von Albrecht iluminan al lector y se reconocen nuevos modos de mirar la poesía de Ovidio. Presenta a Ovidio, su entorno, sus años de aprendizaje, la trayectoria artística del poeta, los períodos creativos, las amistades y el exilio. Se detiene en *Amores*, *El arte de amar*, *Remedios contra el amor*, *Sobre la cosmética del rostro femenino*. Despliega el brillo de las elegías, no soslaya los problemas que se plantean a los estudiosos, propone soluciones diversas, instructivas, reflexivas: "Los elementos específicos del género podemos definirlos como cristalizaciones de las expectativas del lector. Ovidio juega con estas, dedicándose a apurar, en consecuencia, las posibilidades literarias de los tópicos tradicionales" (p. 54). La retórica y la importancia de los estudios de Ovidio en esa esfera encuentran cabal valoración cuando el maestro de Heidelberg se detiene en *Heroidas*, en el género epistolar y en las exquisitas expresiones de las heroínas: "Los elementos estilísticos que causan efectos retóricos son componentes imprescindibles del lenguaje poético. En consecuencia, se debería hablar menos de una retorización de la poesía que de una poetización de los recursos estilísticos de carácter retórico. La forma en que esta se lleva a cabo en *Heroidas* es particularmente impresionante" (p. 135). En las páginas dedicadas a *Metamorfosis*, con expresiones renovadas, el profesor von Albrecht se aleja de opiniones deslucidas y reiteradas: la disertación deviene memorable. El exhaustivo estudio nos acerca la magnífica obra de Ovidio bajo una nueva luz. Revela la técnica literaria, se detiene en el género, en el estilo, en la recepción y en la importancia del mito. El maestro de Heidelberg examina cada libro en su especificidad: "Resulta curioso que se haya dedicado más atención tanto a la técnica para desarrollar transiciones como a la estructura global de la obra antes que a la construcción de cada uno de los libros individuales" (p. 145). Michael von Albrecht da a conocer los valores que la poesía de *Fastos* transmite; sin descuidar la configuración del conjunto, descubre para nosotros las ideas, la ética, las costumbres: "una confluencia entre antigüedades romanas y ciencia de la naturaleza puesta al servicio de la búsqueda de la identidad romana y dominada por la idea de paz. Lo que aquí se va a tratar no son las hazañas bélicas del emperador, sino los altares y festividades por él instaurados" (p. 181). La producción epistolar del exilio, *Tristes* y *Pónticas*, recibe un tratamiento minucioso, prudente y sosegado. Las apreciaciones y opiniones de la estética, la política, las imágenes del emperador y de la concepción de la poesía se engarzan con comentarios del destierro como vivencia; el profe-

sor von Albrecht se solidariza con los recelos del poeta: “En lo que a su estado de ánimo atañe, experimenta sueños en los que ilusoriamente cree o bien ser atacado por los bárbaros o bien, en cambio, estar en presencia de sus amigos y de su mujer” (p. 44). *Ibis*, Fragmentos, *Halieutica*, *Nux*, *Consolatio ad Liviam* no han sido dejadas de lado. El profesor von Albrecht se detiene en la composición y características de cada una de ellas: “A diferencia de las demás obras de Ovidio, *Ibis* es difícilmente comprensible, se halla recargada de erudición y su contenido resulta atractivo, a lo sumo, para los amantes del humor negro” (p. 287). Por último, el maestro brinda un completo repertorio de la recepción de las obras de Ovidio a lo largo de los siglos. Michael von Albrecht transmite sus magistrales saberes ovidianos con la desenvoltura, camaradería y simpatía propias de su estilo ameno y cordial. Los argumentos se suceden sin grandilocuencia. De lo manifiesto comprensible a lo inédito inexplorado, cada obra recibe la atención pertinente: contenido, estructura, personajes, configuración discursiva. El maestro permite que las obras del poeta le ‘hablen’, del coloquio emergen renovadas. El lector se instruye; amplía y enriquece su conocimiento de los versos de Ovidio, o bien, encuentra en el libro del maestro el estímulo para iniciar sus estudios. Las páginas del profesor Michael von Albrecht, al cuidado de la Editorial de la Universidad de Murcia - Editum, se presentan en la impecable traducción de Antonio Mauriz Martínez. La apertura se disfruta en las refinadas y bellas palabras de Francisca Moya del Baño; para la clausura, el catálogo de bibliografía española recogido por Elena Gallego Moya. La ilustración de cubierta pertenece a “la estética del dibujo” de Francisco Serna que evoca un célebre pasaje de *Metamorfosis*; la combinación de los colores y la elegancia de las solapas presagian el placer de la lectura. Resplandeciente edición del libro *Ovid. Eine Einführung* (2003; 2009), para regocijo de los lectores de habla hispana. Ovidio, el genio creador del país de los Pelignos, mantiene fresca su vigencia como poeta del amor, poeta de los dioses y poeta del exilio, vate del amor, de las metamorfosis y de la atribulada nostalgia de Roma y su lengua natal. Las imágenes de los versos ovidianos nutren el universo de las letras desde su escritura hasta nuestros días. Los versos de Ovidio cobran una nueva luz en el extraordinario libro de Michael von Albrecht. La obra de un maestro que ha dedicado su entusiasmo, su voluntad e inteligencia a los estudios de la antigüedad y nos entrega ahora su libro ovidiano que se lee como si fuese un texto original en español.

María Elisa SALA.

Frédéric FAUQUIER, Brigitte PÉREZ-JEAN (éd.), *Maxime de Tyr, entre rhétorique et philosophie au II^e^ siècle de notre ère* (Mondes anciens), [Montpellier], Presses universitaires de la Méditerranée, 2016, 16 x 24, 214 p., br. EUR 19, ISBN 978-2-36781-214-4.

Philosophie et rhétorique sont liées : Philostrate (*Vies des sophistes*, début) le soulignait ; la chose est claire pour la Seconde Sophistique (L. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 2000, p. 245-246). Illustration ici, avec Maxime de Tyr, auteur de quarante-et-une Διαλέξεις (*Conférences*). L'introduction rassemble les rares témoignages d'une vie fort mal connue. Transmises par une trentaine de mss, les *Dial.* posent des problèmes de titres et de classement. Après deux contributions sur le style recherché, bigarré de Maxime, l'accent est mis sur l'imprégnation platonicienne. Déjà lorsqu'il cite Homère et le paraphrase, Maxime, comme le montre P. Daouti (p. 59-76), insiste, après Platon, sur sa portée philosophique. L. Saudelli (p. 77-93) présente un nombre impressionnant de parallèles entre Maxime (recourant à des doxographies), le médioplatonisme et les Présocratiques (particulièrement Héraclite). J. Campos Daroca (p. 95-121) montre que Socrate reste une figure exemplaire à cette époque (cf. Dion Chrysostome, Favorinus), maître à penser et, par le recours à la protreptique, modèle de persuasion rhétorique ; par là se voit l'utilité de la rhétorique, accusée de verbiage. Au moment où Maxime écrit, Hermogène rédige son gros traité sur les ἰδέαι (les formes stylistiques très diverses de présentation d'un fait, d'une pensée ; voir le grand tableau en annexe) ; P. Chiron (p. 123-135) tâche de cerner leur application dans *Dial.* 3 (sur Socrate). Parmi les autres études : A. Timotin (p. 163-181) replace *Dial.* 5 (« S'il faut

prier ») dans le débat sur la nature et l'utilité de la prière ; Maxime réfute méthodiquement les prières de demande et, influencé par Platon, fait de la prière un dialogue avec les dieux. – B. STENUIT.

*Commodien.* Instructions. Texte établi et traduit par Jean-Michel POINSOTTE (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2009, 12.5 x 19, LXXVI + 557 p., br. EUR 89, ISBN 978-2-251-01452-4.

Les quatre-vingts courts poèmes acrostiches de Commodien, un converti, sont dirigés contre païens et juifs ; ils posent de multiples problèmes que l'introduction analyse en détails. Commodien est peut-être le premier poète latin chrétien : il aurait vécu entre 250 et 313, mais cette date haute ne fait pas l'unanimité (IVe, Ve s. ?). Son hexamètre irrégulier entacha sa réputation ; en fait cet homme cultivé n'est pas négligent, mais prend des libertés quant aux hiatus, aux quantités, respectées pour les syllabes toniques, par exemple ; on peut voir là une évolution du rythme (p. XLII et s.). Le mélange des niveaux de langue (orné, vulgaire …) a suscité l'étonnement. Tâchons plutôt de cerner le but de Commodien. Les *Instructions* s'adressent aux adeptes de cultes et spiritualités inacceptables, païens, juifs, chrétiens mous … Le *Carmen apologeticum* du même Commodien est antérieur, selon l'A. ; il s'adresse à ceux qui ont quelque idée du contenu de la foi chrétienne, mais n'y adhèrent pas ; ses 528 distiques, sur base de la Bible, expliquent dès lors ce qu'elle est. La transmission des *Instructions*, à présent. Le descendant unique (C = *Berolinensis* 167, IXe s.) fut copié (la p. LI le laisse entendre) par le P. Sirmond (mais laissons au jésuite, confesseur de Louis XIII, sa longévité : né en 1559, il est mort en 1651 et non, p. LI, en 1631) ; cette copie est perdue, mais servit de base à deux mss du XVIIe siècle, conservés, mais abondamment « corrigés ». L'A. exprime sa dette envers ses prédécesseurs, surtout Dombart (1887), Martin (1960) et Salvatore (1965-1968) ; Dombart connut l'existence d'un *Cheltenhamensis membran.* 1825 (XIe s.) : de quoi s'agit-il (p. LI) ? Venons-en à ces fameuses corrections, sur les copies manuscrites déjà : une « faute » est-elle du copiste ou s'agit-il plutôt d'une liberté prise par Commodien (pouvant emprunter à un usage de son temps) ? L'A. fait chuter le nombre de 664 fautes décrétées par Martin, en donnant une liste de fausses fautes, relevant en réalité d'un « état de la langue […] attesté par ailleurs au IIIe s. » (p. LIV ; voir LIX). Cette fidélité à C (lecture autoptique ?) quant à la forme de nombreux mots, à leur réintégration ou à leur effacement fait la différence de cette nouvelle édition ; il faut ajouter les dizaines de corrections et aussi des ajouts propres à l'A. Le tout est justifié dans les notes, près de quatre cents pages pour quarante-cinq de texte (hors apparat critique) ; ce commentaire savant aborde de nombreux aspects : lexique, antécédents littéraires, références bibliques et patristiques, *topoi*, style, problématiques de l'apologétique chrétienne : une mine de renseignements précis. Quant à la traduction d'un texte maniant des bizarreries de style, elle recherche, le plus souvent avec succès, la fidélité, mais dans une forme parfois embellie. – B. STENUIT.

Rémy POIGNAULT, Annick STOEHR-MONJOU (éd.), *Présence de Sidoine Apollinaire*. Textes réunis par R. P. et A. St.-M. (Caesarodunum, XLIV-XLV bis), Clermont-Ferrand, Centre de Recherches A. Piganiol - Présence de l'Antiquité, 2014, 16 x 24, 629 p., br. EUR 75, ISBN 978-2-900479-19-3.

Le colloque de Clermont-Ferrand en octobre 2010, de participation internationale, était centré sur l'enracinement de Sidoine Apollinaire, ses modèles littéraires et idéologiques, sa fortune. Présentées par l'infatigable Pr. Poignault, les trente-deux contributions sont réparties en six thèmes (non étanches, comme toujours), dont nous énumérons le développement, inévitablement discontinu. *Sidoine et son temps*. Les Wisigoths en Auvergne : un cataclysme, que nuance la confrontation des différentes sources. Sidoine, pragmatique, attribue un rôle avant tout politique aux évêques : prime la lutte

contre les Barbares. Il fut affecté par le paludisme : son témoignage permet de jeter un regard sur les maladies infectieuses d'alors. *Poétique et politique*. Les contributions portent ici sur les panégyriques d'Avitus et de Majorien (*Carm.* 7 et 5), la déesse Rome (inspirée de Claudien et de l'iconographie), le portrait-repoussoir de Genséric et des Vandales dans une Afrique … ambiguë. *Poétique*. Six études aux objets eux aussi très divers : *memoratu* chez Sidoine est une référence culturelle plus qu'un rappel de la réalité. Pressé par le temps, Sidoine a dû insérer des dossiers anciens dans son recueil de lettres. Également : le thème de l'eau, le portrait du parasite, la description d'objets précieux (véritable art poétique), la variété des séquences spondaïques de l'hexamètre apollinarien. *Intertextualité*. Ovide, Stace, Martial, Claudien ; il s'agit surtout de style et de traitement des mythes, comme celui d'Orphée (*Carm.* 6, prologue). *Culture antique et chrétienne*. Plus à l'aise dans l'évocation de *uillae*, Sidoine a cependant décrit les cathédrales de Lyon et de Tours (*Epist.* 2 et 4). *Carm.* 16 fait l'objet de deux contributions assez opposées, l'une soutenant l'esprit chrétien du poème, nouveau chez Sidoine ; l'autre, un paganisme encore bien présent. *Sidoine au miroir des autres* : Avit de Vienne, Venance Fortunat, le *Florilegium angelicum* (XII[e] s.), l'édition annotée de Pio (Milan, 1498), Chateaubriand (*Martyrs* VI « réécrivant » Sid., *Carm.* 5), les Décadents (appréciant une attitude raffinée et cynique dans un monde révolu) … Les notes sont nombreuses et copieuses ; elles soutiennent ces études très pointues, qui en inspireront d'autres. – B. STENUIT.

*Les hommes illustres de la ville de Rome*. Texte établi et traduit par Paul Marius MARTIN (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2016, 12.5 x 19, XC + 197 p. en partie doubles, br. EUR 45, ISBN 978-2-251-01470-8.

L'histoire par le portrait des grandes figures du passé national : tel est le but du *De uiris illustribus Vrbis Romae* (*DVI*), qui s'inscrit dans la floraison des biographies homonymes, au moment où, au Forum d'Auguste, s'érigent les statues, depuis Énée, des artisans de la grandeur de Rome. L'auteur du *DVI*, par ailleurs inconnu, doit se situer dans la seconde moitié du IV[e] s. apr. J.-C. ; c'était un païen désireux de sauver la tradition, face à un christianisme hostile à tous ces récits (voir le l. III de la *Cité de Dieu*). Sa valeur historiographique est examinée finement à travers dix-sept passages, où sont convoquées de nombreuses sources, pas seulement liviennes (p. XV et s.). La transmission du *DVI* se heurte au problème des deux versions, courte (famille B, de plus de deux cents mss, chap. 1-77, c.-à-d. jusqu'à Pompée) ou longue (famille A, deux mss, chap. 1-86, dont les chap. 77-86 sur César, Octavien, Antoine *et al.*, Cléopâtre). Le *codex Metelli*, plus ancien et perdu, est connu par les leçons que le P. Schott, s.j., recueillit dans ses éditions de 1577, 1579 et 1609 (p. XXVIII, XXXII). Grâce au relevé de différences entre les mss (succession des chapitres, présence ou absence de héros …), au mode d'insertion du *DVI* dans le *Corpus Aurelianum*, regroupant *DVI*, *OGR* (*Origo gentis Romanae*) et Aurélius Victor, en montrant l'unité de composition, de lexique et de style des quatre-vingt-six chapitres, l'introduction opte pour un auteur unique (p. XXXIV et s.). Cette introduction fouillée traite également de la structure du *DVI*, de ses sources (e. a. Hygin), des éditions imprimées (princeps, Rome, 1470 ; éloge de Wijga 1890, première vraie édition critique, et blâme de Sherwin 1973). Un paragraphe étonnera sur les données historiographiques du *DVI* inconnues par ailleurs : il y en a cinquante-six (p. LXVIII et s.). Le latin du *DVI* est facile, ce qui dut encourager les belles infidèles de jadis ; l'A. serre au mieux le texte, aujourd'hui établi plus solidement. Les notes sous la traduction et complémentaires (p. 93-184), avec de très nombreux textes parallèles, s'attachent aux différentes versions des faits, aux héros, à l'établissement du texte. L'A. a collationné plusieurs mss (p. LXV et s.), dont certains habituellement ignorés. Il est intervenu huit fois (liste p. LXVIII, n. 236), avec bonheur ; il faut aussi signaler les nombreux choix entre leçons des mss et corrections des éditeurs. En 16, 3 (n. 140), *Castorem ... dedicauit*, sans ajout de *aedem*, car *dedicare* suivi de l'accusatif du nom de la divinité « se rencontre en latin ». Les paral-

lèles invoqués sont ceux de Gaffiot - Flobert, mais ils ne sont pas déterminants ; l'*Oxford Latin Dictionary* (2010) n'envisage d'ailleurs pas cette construction. — Voilà donc une fort bonne édition, qui rend justice au *DVI* « scandaleusement pillé par l'abbé Charles Lhomond » en 1779 (p. VII), qui, effectivement, dans sa préface, ne nomme pas le *DVI* ; il en ira de même dans les éditions jusqu'à une époque récente. Toutefois, ne scions pas la branche qui nous vit jadis prendre notre élan et rappelons que Lhomond fut un bon professeur de sixième latine, auteur de plusieurs autres manuels. Il avait bien vu le problème des textes authentiques pour les débutants ; la question est toujours pendante. De plus, on s'est moqué, les quarante dernières années, des héros nationaux, avant de réaffirmer l'intérêt du roman national. Lhomond réalisait le double but d'initier au latin et à l'histoire romaine. – B. STENUIT.

*Avit de Vienne*, *Lettres*. Introduction et texte établi par Elena MALASPINA. Traduction et notes par Marc REYDELLET (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2016, 12.5 x 19, CLXXVIII + 259 p. en partie doubles, br. EUR 55, ISBN 978-2-251-01471-5.

Saint Avit fut évêque de Vienne (env. 494-518), au royaume des Burgondes imprégné d'arianisme ; des bouleversements politiques est en train de naître l'hégémonie franque. Comme son aîné Sidoine Apollinaire, comme ses contemporains Ennode de Pavie et Rurice de Limoges, Alcimus Ecdicius Avitus était un homme cultivé, représentant de l'aristocratie gallo-romaine. L'introduction met l'accent sur le prestige de Vienne (moindre que celui de la proche Lyon), la coexistence des communautés burgonde et romaine, l'arianisme et le ralliement de Gondebaud au Credo de Nicée … Si l'on retient d'Avit (*PL* 59) surtout ses poésies, sa correspondance, pragmatique, vaut comme témoignage d'une époque bouleversée ; Avit s'adresse à des proches, aux autorités tant civiles qu'ecclésiastiques. Le style des *Lettres* n'est pas décadent (*contra* Goelzer et Mey, 1909), ne manque pas de recherche (mais sans grands effets rhétoriques) et reflète bien la culture classique, vivante encore à cette époque (plus que) tardive. Leur intérêt pastoral suscita rapidement la formation de recueils, dont témoigne l'histoire du *Thunaeus* (T), papyrus du VI$^{e}$ siècle, démembré, annoté ; il contient encore quelques extraits des *Lettres*. Les autres mss sont décrits ; ce sont souvent aussi des recueils (*collectiones*), intégrant plusieurs auteurs. Leur contenu est variable, d'où le problème du regroupement des *Lettres* (92 dans la présente édition ; table de concordance des autres éditions), auquel s'attela dès 1629 le P. Sirmond, s.j., de même qu'à l'établissement du texte (graphies et désinences erronées, mots incompréhensibles) ; des autres éditions citées, celle de Peiper (1883) garde son importance. La présente édition repose sur des collations personnelles et un nouvel examen de la langue d'Avit ; on notera le refus, au contraire de Sirmond, de faire des clausules un critère dirimant (p. CXLI ; cf. LXIII, LXIV). J'ai relevé vingt-cinq corrections du texte par E. Malaspina et deux propositions de corrections dans l'apparat critique ; signalons aussi les remarques textuelles (p. 245-254). La plupart des vingt-cinq corrections apparaissent nécessaires, vu l'état des mss. Quelques exemples. 28, 1 : les mss sont incompréhensibles, d'où la conjecture *aduersae* (car *nostrae partis* à la fin de la phrase précédente), plus subtil que *aduersis* Sirmond. 41, 2 : *tenente secus*, au lieu de *t. secum* ; c'est simple et habile (cf. *habere* + adverbe). 90, 3 : l'A. est tentée par la correction de Peiper, mais, dans l'apparat critique, le texte parallèle est en 34, 6 et non en 35. La traduction est fidèle au texte ; les neuf cent cinquante-six notes complémentaires (p. 185-244) apportent de vrais éclaircissements philologiques, y compris de critique textuelle. Belle édition, soignée. – B. STENUIT.

*Les arpenteurs romains. Tome III. Commentaire anonyme sur Frontin.* Texte établi et traduit par Jean-Yves GUILLAUMIN, avec la collaboration de

Claude BRUNET, Danièle CONSO, Thomas GUARD et Catherine SENSAL (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2014, 12.5 x 19, XLIII + 159 p. en partie doubles, br. EUR 53, ISBN 978-2-251-01468-5.

L'A. et son équipe de Besançon poursuivent l'édition de la littérature gromatique latine : tome I (2005) consacré à Hygin le Gromatique et Frontin ; tome II (2010), [l'autre] Hygin et Siculus Flaccus (voir *LEC* 78 [2010], p. 266). Le commentaire anonyme sur Frontin (texte dans le t. I) fait partie de la collection palatine de mss gromatiques, constituée vers 550 ; il se compose d'un commentaire des *Qualités de la terre* et des *Controverses*, auquel s'ajoute sur certains mss un album de dessins, le *Diazographus*. L'édition présente les dessins de P (début IXᵉ s.) sur la page de droite, commentés par Besançon sur la page de gauche, où figure éventuellement le dessin correspondant de G (fin IXᵉ s.) ; les renvois (comme on sait, totalement indigestes et longs) à la version numérisée en ligne sont indiqués. Par *Qualités des terres*, il faut entendre, dans le contexte de la centuriation, leurs catégories juridiques, au nombre de trois, mais il faut ajouter, dans ce découpage, le subsécive (*subseciuum*), sorte de surplus dans une zone centuriée, non inclus dans la mesure des parcelles, impropre à la culture, mais non terre abandonnée : c'est un peu compliqué et controversé (I, 17 ; II, 20, etc. et les notes). Le commentaire anonyme reproduit des extraits de Frontin (en gras, ici), suivis d'éléments d'information empruntés à la tradition gromatique ; son auteur, du VIᵉ siècle, est un bon connaisseur du sujet, qu'il hisse au rang de *disciplina*, un peu comme Vitruve pour l'architecture (p. IX et s.). Les réminiscences littéraires (e.a. de Servius et Macrobe) et le souci rhétorique (clausules) montrent qu'il était cultivé. L'édition s'appuie sur trois mss (P, p, G) et ignore volontairement trois mss « secondaires » (p. XXXII) et incomplets. La difficulté principale dans l'établissement du texte vient des erreurs des copies ; se pose aussi la question de l'état du texte de Frontin utilisé par le commentateur. Tout cela est traité avec minutie et aboutit à une liste des principales corrections (p. XXXV). Dans l'apparat critique, j'ai repéré vingt-sept interventions (*ego*, etc.), sans compter les choix récurrents entre différentes leçons et corrections d'éditeurs (Lachmann, Thulin …) ; la régularisation des graphies, du type *uelut* au lieu de *uelud* des mss, n'est évidemment pas signalée. Ces interventions, quand elles ne sont pas évidentes, sont justifiées dans les notes, nombreuses (p. 49-117), qui abordent aussi d'autres questions ; par commodité, il eût fallu numéroter les lignes du texte latin. Signalons quelques corrections. I, 17 (n. 115) *maiorum assignationem* au lieu de *maiorem a-* ne correspondant pas avec la réalité : le « système d'assignation des anciens » paraît en effet être le seul à expliquer la superficie, non-conforme à une loi de la fin de la République, de certains subsécives. I, 18 (n. 120) *in soluto* à deux reprises (et en II, 22), au lieu de *insoluta* : « sans arpentage » (*in soluto*) est évident, mais écrit *insoluto*, ensuite incompris et accordé par un copiste avec *loca*. II, 5 (n. 167) *nec non supercilium*, ajout d'une ligne dans une colonne du ms. en onciale, devant *de triginta pedum latitudine* qui ne peut pas porter sur *rigor* : comme repère de limite, un talus (*supercilium*) d'une largeur de trente pieds est concevable, pas une ligne (d'une largeur etc.). Cette édition soignée, très érudite, ravira même celui qui s'informe sur l'arpentage remarquable des Romains. – B. STENUIT.

## HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

Lieve DONNELLAN, Valentino NIZZO, Gert Jan BURGERS (éd.), *Conceptualising Early Colonisation* (Artes, 6), Bruxelles - Rome, Institut Historique Belge de Rome, 2016, 21 x 27, 246 p., br., ISBN 978-90-74461-82-5.

Il s'agit de la colonisation grecque d'Italie du Sud et de Sicile, remise en cause pour deux raisons au moins, comme il ressort de l'introduction des éditeurs (p. 9-20) : il

faut abandonner l'image de la colonie, réplique de la cité-mère. Certains ne voudraient parler que de migration, diaspora, exil, mobilité … En effet, la composition des colonies est hétérogène, les Grecs n'ayant pas créé *ex nihilo* ; le substrat antérieur au VIIIe s. ou contemporain était loin d'être négligeable (Sicules, Achéens, Phéniciens …), substrat auquel l'apport grec d'abord se mêla, selon des processus variables (et que l'archéologie permet d'affiner sans cesse), avant de l'emporter avec éclat : la Grande-Grèce a marqué les paysages et les sociétés ; non seulement elle n'a rien à envier sur les plans économique, littéraire, philosophique et artistique à la Grèce continentale, mais elle devança parfois cette dernière : urbanisme, architecture, sculpture (les métopes de Sélinonte). La seconde raison tient, dirais-je, dans le complexe postcolonial ; R. Osborne (p. 21-26) insiste avec raison sur le risque d'anachronisme contenu dans l'expression de colonisation grecque, comme si l'on pouvait gommer les différences avec la colonisation européenne du XIXe s. Mais, après tout, comme Nicole Loraux l'expliqua un jour, l'anachronisme pousse l'historien à se poser des questions auxquelles le contemporain de l'époque étudiée ne pensait pas et, ainsi, à mieux saisir les enjeux de cette époque (« Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le genre humain* 27 [1993], p. 23-39). Le mot « colonie » n'appartient pas à la langue grecque, qui peut proposer ἀποικία : l'ἄποικος est celui qui est éloigné de sa maison, de son pays ; nos dictionnaires ajoutent le sens d'émigré, de colon. Devant de si vives polémiques, un colloque s'est réuni à Rome en juin 2012, dont le présent volume offre dix-neuf interventions. Une première série (p. 21-115) est davantage axée sur des concepts. Outre les problèmes de vocabulaire et de contexte postcolonial déjà évoqués, J. M. Hall (p. 51-59), par exemple, soutient que la conscience d'une identité grecque dans les colonies de Grande-Grèce apparaît, non au VIIIe s., mais au VIe, sous l'influence des sanctuaires panhelléniques de Grèce continentale ; il abandonne donc l'idée d'une identité née des réseaux, en réaction et en affirmation face aux autochtones. En effet, cette idée ferait oublier que la présence grecque, due principalement aux métaux, remonte à l'époque mycénienne et est attestée par la mythologie et Homère ; sur un plan plus général, les échanges entre le bassin égéen et la Sicile remontent à l'âge du Bronze (*ab* 1800), donc bien avant la « colonisation ». Et que dire des peuples indigènes d'Italie du Sud, antérieurs aux « colons » grecs des VIIIe et VIe s. et dont l'origine (certes assez lointaine) est grecque, comme, entre Paestum et Tarente, les Oenotriens ? La seconde série s'attache à des cas particuliers ; le matériel archéologique est très finement analysé. M. Cuozzo et C. Pellegrino (p. 117-136) montrent qu'à Monte Vetrano (Campanie), la société est métissée : elles déconstruisent (c'est leur mot) l'idée d'une identité ethnique grecque et même d'une colonisation. Pithécusses, à présent (l'île d'Ischia, premier *établissement* grec, eubéen, en Occident, d'où Cumes fut fondée). O. Morris (p. 137-148) et surtout L. Donnellan (p. 149-166) insistent sur le caractère pluriethnique de Pithécusses : ce n'est pas une fondation grecque ; l'apport grec, important, vint plus tard (port et métallurgie, mais aussi transmission de l'alphabet, comme le montre la coupe de Nestor, citant des vers d'Homère). Le relevé des pratiques funéraires de la nécropole de Lefkandi est déterminant : on lira des tableaux et des sociogrammes, c.-à-d. (p. 154 a) des points, représentant des communautés, reliés par des lignes, symbole de relations, à d'autres points ; la théorie de la *connectivity*, présentée par R. Étienne (p. 89-95), trouve ici une application. Les dernières contributions mettent davantage l'accent sur l'apport grec : sur la côte N.-E. de la Sicile, Mégara Hyblaea offre le témoignage le plus ancien d'une urbanisation grecque méthodique à la fin du VIIIe siècle (H. Tréziny, p. 167-178). Les régions de Messine et Reggio (F. Frisone, p. 179-196) voient Chalcis en Eubée à la manœuvre dans un système coordonné mais souple de colonies et sous-colonies (ou fondations primaires et secondaires). E. Greco (p. 179-196) relève les caractéristiques communes, dont un Héraion, des fondations achéennes d'Italie méridionale. « *Cultural hybridation* », acculturation pour D. G. Yntema (p. 209-223) étudiant les contacts entre migrants (*sic*) et autochtones en Italie méridionale, contacts qui évoluèrent cependant vers une identité grecque. G. J. Burgers et J.-P. Crielaard (p. 225-237) constatent la même évolution à L'Amastuola (près de Tarente), avec cette remarque à approfondir (p. 236 a), selon laquelle c'est au Ve siècle (c.-à-d. à un apogée) que les Grecs commencèrent à opposer

colons et autochtones : le temps des tâtonnements et des mélanges était clos. M. Gras, en conclusion, appelle raisonnablement à une synthèse fondée « non sur des a priori mais sur les données du sol » (p. 244 b). Les faits, plutôt que les concepts (p. 246 b).

B. STENUIT.

Emmanuèle CAIRE, *Penser l'oligarchie à Athènes aux V^e^ et IV^e^ siècles. Aspects d'une idéologie*, Paris, « Les Belles Lettres », 2016, 402 p., EUR 45, ISBN 978-2-251-32893-5.

Si on attribue traditionnellement à Athènes l'invention du régime démocratique, on oublie souvent que cette cité vit également éclore et se développer la forme de gouvernement généralement présentée comme son opposé : l'oligarchie. Peu de travaux d'ensemble ont été consacrés à ce sujet, sans doute parce que la documentation littéraire est limitée et que le matériel épigraphique se révèle délicat à interpréter. À ces difficultés s'ajoute, comme le souligne très judicieusement l'auteur du présent ouvrage, qu'il n'existait ni une pensée oligarchique unifiée, ni une seule forme de gouvernement oligarchique possible. Difficile, dans ces conditions, de proposer une définition du concept recouvrant l'ensemble des situations qui ont existé ; E. Caire a choisi, quant à elle, de mettre l'accent sur la notion d'exclusion et propose dès lors la définition suivante : est oligarchique « toute perspective visant à restreindre l'exercice du politique, quels que soient les modalités et les critères utilisés pour restreindre cet exercice ». L'A. précise encore que cette exclusion doit nécessairement concerner « une catégorie qui y avait jusque là accès ou qui prétend y avoir accès ». La présente étude est fondée sur un *corpus* essentiellement constitué de textes littéraires (de natures par ailleurs très diverses : discours politiques, pièces de théâtre, discours d'orateurs, sans oublier les traités des « historiens ») d'origine exclusivement athénienne, obligeant dès lors l'A. à centrer son propos sur cette seule cité. Les limites chronologiques assignées à l'enquête s'étendent, quant à elles, du début du V^e^ s. (moment où apparaît, selon elle, la notion d'oligarchie) au dernier tiers du IV^e^ s. qui voit l'avènement des monarchies hellénistiques. L'ouvrage se divise en trois parties. La première tente de retracer l'histoire du vocabulaire associé à la notion d'oligarchie (aristocratie, timocratie, ploutocratie, eunomie, tyrannie, πάτριος πολιτεία entre autres) ou en opposition avec elle. Le principal enjeu du premier chapitre consiste à dater l'apparition du concept d'oligarchie. Si l'on en trouve pour la première fois trace chez Hérodote, dans le célèbre dialogue des seigneurs perses relatif à la meilleure forme de gouvernement, l'A. estime qu'il a dû naître plus tôt, dans un contexte où le pouvoir d'une élite dirigeante était remis en cause par une série de réformes politiques tendant à associer au gouvernement une part plus grande de la population ; les réformes d'Éphialte ou l'instauration de la misthophorie à peu près au même moment offrent, selon elle, les circonstances les plus propices à la radicalisation des oppositions entre le δῆμος et une minorité se sentant désormais dépossédée de ses prérogatives. Le déclenchement de la guerre du Péloponnèse aura pour effet, quant à lui, d'attiser cette opposition : le conflit entre Athènes et Sparte apparaît alors comme le reflet de la lutte entre démocratie et oligarchie dans le monde grec. Si l'oligarchie demeure de l'ordre du discours jusqu'en 411, les révolutions de la fin du V^e^ s. (mais pour lesquelles l'A. n'a malheureusement pas consulté l'ouvrage de Fr. Hurni, intitulé *Théramène ne plaidera pas coupable*, paru en 2010) marqueront un tournant décisif, en ce sens qu'elles vont disqualifier pendant longtemps la notion d'oligarchie, obligeant ainsi les critiques de la démocratie au IV^e^ s. à trouver d'autres appellations au régime alternatif qu'ils prônaient. Comme l'A. tente de le démontrer dans le deuxième chapitre, c'est dans le registre des expressions synonymes développées par la propagande du siècle précédent que ces opposants iront les puiser pour établir des distinctions entre les différentes formes d'oligarchie, et démarquer ainsi leurs programmes des régimes oligarchiques athéniens de la fin du V^e^ s. Dans le même temps, les réflexions menées par les philosophes sur la forme des constitutions vont apporter une justification théorique à ces distinctions et aboutir, au final, à un classement des πολιτεῖαι, dont l'un des objectifs était de déterminer la meilleure

constitution, et où l'oligarchie se voit définitivement rangée parmi les régimes « déviés », pour reprendre la terminologie d'Aristote. La deuxième partie s'intéresse aux définitions successives de l'oligarchie ; c'est surtout l'occasion, pour l'A., d'insister sur les différentes lignes de fracture qui traversaient le courant oligarchique. Étymologiquement, l'oligarchie est le gouvernement du « petit nombre », mais encore fallait-il fixer précisément ce nombre ; c'est à cette question que s'attelle le chapitre III, en se focalisant sur les régimes oligarchiques athéniens du V^e s. qui, on le sait, sont systématiquement associés à des nombres fixes. Quatre-Cents ou Trente, Cinq-Mille ou Trois-Mille, on devine ici une opposition entre les partisans d'une oligarchie étroite et ceux prônant une oligarchie étendue, mais également les difficultés à déterminer précisément les catégories de citoyens à associer au gouvernement et la manière de les y associer. Il en va de même lorsque l'oligarchie se fait aristocratie : comment reconnaître les « meilleurs » ? Le chapitre IV passe en revue les termes utilisés pour désigner les « élites » et révèle à quel point les critères de l'excellence demeurent difficiles à cerner (naissance, fortune, éducation ?), d'autant que le courant sophistique du V^e s. – auquel participaient pourtant de nombreux oligarques – a eu pour effet de remettre en cause des valeurs traditionnelles de l'ἀρετή. Le chapitre V s'intéresse plus particulièrement au critère économique, *a priori* l'un des plus importants, puisque l'opposition politique entre partisans et adversaires de la démocratie est souvent ramenée à un conflit entre les plus riches et les plus pauvres des cités. Les conditions économiques de l'après-guerre du Péloponnèse renforceront encore cet antagonisme, au point de faire de la démocratie le régime des pauvres et de l'oligarchie celui des riches. L'expérience athénienne montre cependant qu'il s'agit là d'une vision beaucoup trop manichéenne : les exactions des Trente prirent principalement pour cibles les plus riches citoyens. Par ailleurs, l'A. souligne que le statut de la richesse dans l'échelle de valeur des élites est ambigu (louée pour les avantages qu'elle procure, elle est cependant dénigrée lorsqu'elle prétend être la seule mesure de l'ἀρετή, cf. Théognis), d'où le fait que ce critère soit un des moins clairement revendiqués lorsqu'il s'agit de définir qui aura le droit de prendre part à la πολιτεία ou aux ἀρχαί. La troisième et dernière partie tente de mettre en lumière les modèles que les oligarques opposaient au fonctionnement des institutions démocratiques contemporaines. Le chapitre VI évoque ainsi l'exemple lacédémonien, présenté comme celui de la cité oligarchique par excellence, mais qui était plus fantasmé que réel. Certains se revendiquaient également du modèle béotien qui, selon l'A., aurait pu inspirer des projets de constitutions (notamment celui reproduit au chapitre 30 de la *Constitution d'Athènes* du Ps.-Aristote) qui semblaient exclure la participation d'une assemblée aux décisions politiques. On a également été puiser dans le passé athénien des alternatives à la démocratie actuelle (constitution des ancêtres, constitutions de Dracon, de Solon), de manière à présenter ainsi le changement comme une simple restauration de l'ordre ancien. Plus fondamentalement, c'est un autre type de relations entre les différentes composantes de la cité que certains partisans de l'oligarchie proposaient de mettre en place. Le chapitre VII montre ainsi que certains s'inspiraient de la tradition agonistique, en concevant la cité comme le lieu d'affrontement des différentes catégories sociales. Néanmoins, poussé à son paroxysme, le modèle de l'ἀγών devait inévitablement déboucher sur le pouvoir d'un seul ; l'oligarchie se mue ainsi rapidement en tyrannie. Contre ce modèle agonistique, d'autres ont développé celui de la voie moyenne, qui consiste principalement à refuser les extrêmes et dont le prototype serait la constitution établie par Solon. Cette « voie moyenne » deviendra, dans la pensée aristotélicienne, une modalité du classement des πολιτεῖαι, qui se décline sous trois expressions différentes : le milieu entre les extrêmes, le pouvoir de la classe moyenne, le mélange des constitutions. En raison de l'ampleur et de la finesse de l'analyse, l'ouvrage d'E. Caire s'imposera sans doute comme une référence en langue française sur le courant de pensée oligarchique à Athènes, mais également sur certains épisodes-clefs de l'histoire mouvementée de cette cité à la fin du V^e s. – Chr. FLAMENT.

Michael PEACHIN (éd.), *The Oxford Handbook of Social Relations in the Roman World*, Oxford, University Press, 2011, 18 x 25.5, XVI + 733 p., ill., rel. EUR 42.18, ISBN 978-0-19-518800-4.

L'introduction de M. Peachin relève l'apparition tardive, principalement avec l'École des Annales, de la dimension sociale dans l'historiographie. Il retrace alors l'évolution des recherches sociales et leur lente arrivée dans l'étude de l'Antiquité ; pour lui, elles sont « *perhaps* the *essential component* » (p. 13). L'enjeu nous paraît plutôt dans une véritable et honnête prise de conscience de la dimension sociale et dans les conclusions qu'un historien en tire ; s'il est de gauche, il en fait un levier pour une déconstruction, voire une démolition. Ce n'est pas le cas des trente-quatre contributions, examinant de nombreux domaines, du Ier siècle av. J.-C. au IIIe apr. J.-C., et rédigées par des spécialistes internationaux (bien que les bibliographies, selon une habitude discutable, privilégient les ouvrages en anglais) : répercussions sociales du passage de la République à l'Empire, éducation, vie intellectuelle, économie (e.a. la symbolique idéologique des monnaies ; le vécu en direct des papyrus), propagande, relations personnelles (hospitalité, amitié, *conuiuium*), associations professionnelles, religion traditionnelle (e.a. la variété des cultes qui reflète les clivages sociopolitiques), judaïsme, christianisme, armée, couches marginalisées (*sic*, 7e partie : esclaves, femmes, enfants, prostituées, acteurs, gladiateurs, astrologues et magiciens, voyous et criminels, handicapés). L'étude d'un thème débute souvent par des considérations générales, suivies d'un examen des relations sociales. L'exercice n'est pas toujours aisé, la dimension sociale peinant à être dégagée, mais le mérite de ce livre est d'avoir rassemblé sur un même thème des spécialistes de domaines variés ; ce thème, habituellement, est secondaire ou laissé de côté. Cela tenait un peu du tour de force. – B. STENUIT.

Scott Fitzgerald JOHNSON (éd.), *The Oxford Handbook of Late Antiquity*, Oxford, University Press, 2012, 18 x 25.5, XLV + 1247 p., ill., rel. £ 95, ISBN 978-0-19-533693-1.

La chronologie de l'Antiquité tardive est fluctuante ; actuellement, elle paraît toujours plus tardive ; ici, des années 300 à 700. Cette fluctuation vient de la perception que les historiens ont de la *Romania* : elle se prolonge au-delà de la chute de Rome (*contra* Gibbon), la continuité culturelle étant mieux mise en évidence (P. Brown, retenant la période 200-800) ou, à l'inverse, la rupture venant de l'Islam (Pirenne). Le présent *Handbook* se place dans la continuité culturelle, tout en considérant que l'Antiquité tardive ne se limite pas à l'Empire romain ; les États et les peuples en contact avec Rome sont pris en considération (Perse sassanide, Caucase, Inde, Chine, Islam) ; un monde fragmenté se réorganise. Comme de récents *Companions*, ce *Handbook* n'est pas principalement factuel, mais il développe différentes problématiques. Les trente-six contributions, rédigées par des historiens, des philologues classiques et orientalistes de différents pays, sont regroupées en cinq parties. Tout d'abord, la géographie, illustrant bien ce monde fragmenté : royaumes occidentaux (entre résilience romaine et préfiguration des siècles ultérieurs), barbares (sous l'angle de l'historiographie romantique et l'essor des nationalismes), Balkans, Arménie, Asie centrale et route de la soie (échanges prospères jusqu'au début du VIIe s.), christianisme syriaque, Égypte, Éthiopie (Aksoum) ; présentant l'Arabie, C. J. Robin (p. 247-332) mentionne les vestiges préislamiques, dont des inscriptions, recourt aux sources sabéennes, grecques, arabes, syriaques et explique les recherches archéologiques menées dans la péninsule arabe depuis 1970. La IIe partie est consacrée à différents genres littéraires grecs et latins, à l'historiographie (y compris syriaque et arménienne) ; la référence à l'hellénisme et au classicisme est constante, mais les A. montrent aussi les valeurs propres aux littératures tardives. Le rayonnement du néoplatonisme est à juste titre rappelé. Notons un chapitre sur le monachisme et ses liens controversés avec la παιδεία (S. Rubenson, p. 487-512), de même que celui, par l'éditeur scientifique (p. 562-594), sur les périples, itinéraires et pèlerinages, sur la cartographie et la cosmologie, avec une mise en exergue de la *Topo-*

*graphie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, rédigée vers 550 (éd. Wolska-Conus, 1968-1973). Les contraintes d'une recension nous obligent à survoler les chapitres de la III^e partie : économie (importance des *uillae* en Occident, des centres urbains en Orient), agriculture (les variations climatiques), famille (mariages *sine manu* [du mari]), aides aux indigents (création d'hôpitaux, rares auparavant), citoyenneté romaine (généralisée par Caracalla, mais l'attache régionale peut l'emporter sur le sentiment d'appartenance romaine ; citoyenneté de fait pour les barbares), justice et égalité (en tension permanente : Symmaque, Olybrius), législation (domaine de l'empereur, mais comment unifier un tel complexe de lois ?), communication (par l'hagiographie, l'épistolographie et les ambassades). La religion est l'objet de la IV^e partie. Les contributions se succèdent : paganisme au temps du christianisme, position dominante des évêques sur les plans spirituel et séculier, rôle des faux dans les controverses théologiques (les apollinaristes sur Athanase), liturgie et aménagement des lieux de culte chrétien, le pouvoir des images ; G. Peers (p. 970-993) applique le syndrome de Capgras (1923) aux représentations figurées des Chrétiens : éloignées de la réalité, elles ne sont pas de l'idolâtrie. J. Walker (p. 994-1052) étudie le christianisme au Moyen-Orient : relations avec les gouvernants sassanides puis arabes ; extension en Inde et en Asie centrale, comme à Samarcande ; témoignages chrétiens en Chine dès la fin du VIII^e siècle ; sont signalées les traductions arabes d'Aristote, de Galène et d'autres auteurs grecs majeurs, réalisées par des chrétiens pour le compte des Abbassides ; est mis en exergue le rôle du patriarche Timothée le Grand (780-823), défenseur du christianisme devant le calife al-Mahdī. R. Hoyland (p. 1053-1077) réexamine l'alternative sur l'Islam : phénomène de l'Antiquité tardive ou solution de continuité ? Son argumentaire est sérieux, plus fourni toutefois pour le premier terme, d'où le choix de ce dernier (l'exact opposé, donc, de Pirenne). S. J. Shoemaker (p. 1078-1108) procède à une analyse critique des sources biographiques de Mahomet (la première est écrite cent vingt ans après …) ; il montre aussi l'absence totale de données factuelles sur la vie du Prophète dans le Coran. Rappelant que le texte *ne uarietur* du Coran n'est peut-être pas (p. 1088) du temps du calife Uthman (644-656), il analyse les contradictions entre le Coran, les hadiths et d'autres sources musulmanes ; sous ʿAbd al-Malik (685-705) sans doute, un choix entre différentes traditions fut imposé. Cette contribution s'attache ensuite au message de Mahomet, à son primat eschatologique. La V^e partie est moins tendue : comparaison de l'Empire romain avec ses voisins, sur les plans démographique (influence des facteurs sanitaires et climatiques), économique, fiscal (quelle perception de l'impôt ? quelle stabilité monétaire ?), géographique (frontières naturelles), politique (un État suppose institutions, administration, centre, idéologie), cultuel. Ensuite, Byzance : comment caractériser le passage, du VII^e au IX^e siècle, de l'Antiquité tardive à l'Empire byzantin ? Enfin, l'intérêt du XV^e siècle italien pour l'Antiquité tardive, ses trait propres : évolution du latin (Flavio Biondo), décadence (pour Bruni, elle commence quand la République disparaît et, avec elle, la liberté), goût pour les mélanges à la manière d'Aulu-Gelle, qui renouvellent le savoir (Politien et bien d'autres humanistes, auteurs de *miscellanea*, d'*annotationes*, etc.), succès du platonisme, de Plotin, Porphyre et Jamblique. Si l'on ajoute les bibliographies des différentes contributions et un index général d'une cinquantaine de pages, nous aurons plus que suggéré l'intérêt de ce fort volume, tenant parfois de l'essai, mais redoutablement bien informé et critique. Une somme sur une époque charnière, conflictuelle certes, mais une somme pensée, loin des radicalismes barbares et d'une diplomatie amnésique. – B. STENUIT.

Laurent PERNOT, *Alexandre le Grand, les risques du pouvoir. Textes philosophiques et rhétoriques* (La roue à livres), Paris, « Les Belles Lettres », 2013, 13.5 x 21, XVIII + 242 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-251-33967-2

Cet ouvrage réunit différents textes de portée philosophique de la période romaine sur Alexandre le Grand. Les trois premières parties sont dédiées respectivement à Sénèque le Père, à Dion de Pruse et à Lucien de Syrie. La dernière est consacrée aux

déclamateurs grecs et latins. L'intérêt du livre est de réunir en un seul recueil ces textes grecs ou latins, soit en en donnant une traduction nouvelle, soit en les traduisant pour la première fois en français. Comme l'indique M. Pernot, ces écrits nous renseignent non seulement sur le roi macédonien, mais aussi sur la période où vécurent leurs auteurs respectifs, ainsi que sur leur évaluation du pouvoir romain et sur leurs objectifs politiques et rhétoriques. L'intérêt de l'ouvrage est donc double. — Les traductions sont de qualité et les textes accompagnés de notes explicatives qui permettent d'approfondir la lecture. En outre, chaque partie comporte une introduction où M. Pernot présente l'auteur du texte, le contexte historique général, ainsi que le contexte particulier de chaque dialogue, rendant ce recueil accessible autant aux novices qu'aux spécialistes. — La première partie est dédiée aux Suasoires I et IV de Sénèque le Père, où les réflexions sur la nature surhumaine ou même divine d'Alexandre sont fortement présentes, accompagnées d'un rappel aux puissants que « les terres aussi ont leur fin, l'univers lui-même comporte un couchant. Rien n'est infini » (p. 16). Ainsi, Sénèque souligne les limites de l'action humaine et le rôle de la fortune dans les affaires humaines. — Les discours de Dion de Pruse constituent la deuxième partie. M. Pernot présente clairement le contexte romain de l'époque autant que le contexte particulier de l'auteur et les raisons qui l'ont poussé à écrire le texte, en soulignant l'importance du rapport personnel entretenu entre l'empereur Trajan et Dion, ainsi que la logique interne et externe de ces dialogues. Comme l'écrit l'A. (p. 47), les discours II (entre Alexandre et son père Philippe) et IV (entre Alexandre et Diogène) ont une portée philosophique et psychologique : « Dion multiplie à plaisir les intermédiaires, en mettant le discours sur la royauté dans la bouche de Diogène parlant à Alexandre, ou au contraire dans la bouche d'Alexandre rapportant devant Philippe des propos d'Aristote, qui lui-même s'appuie sur Homère. Ces dialogues ne sont donc pas des œuvres à clé, porteuses d'une leçon simple, mais des défilés de masques, ambigus et changeants. » Ainsi, pour expliquer la différence entre les rois et les autres hommes, Dion souligne qu'Homère est la lecture recommandée aux premiers, tandis qu'Hésiode est conseillé « pour les bergers, les charpentiers et les agriculteurs » (p. 59). Dès lors, le débat sur le bon gouvernement est ouvert et Dion présente (comme le souligne M. Pernot) des thèses laconisantes proches de celles de Platon. Ainsi « le roi doit les gouverner au nom de sa supériorité manifeste, parce qu'il détient le commandement de manière juste et conforme à la nature ; il doit préserver la masse des sujets, en délibérant et, lorsque c'est nécessaire, en faisant la guerre pour eux, et en les gardant des tyrans sauvages et sans loi ; il doit livrer contre les autres rois, au cas où il y en aurait, une lutte pour la vertu et chercher, si possible, à l'emporter pour le bénéfice de l'humanité entière » (p. 75). La récompense pour le bon roi est une longue vie. Les tyrans en revanche meurent jeunes. — Dans le discours IV, Dion insiste sur la différence entre Diogène et Alexandre. D'un côté, on trouve la liberté du philosophe : sa maison est le monde, ses richesses se trouvent dans son âme et il est indépendant des autres êtres humains. En revanche, le roi n'a aucune de ces libertés. Mais il a une fonction : être un roi juste, tel Zeus. Dès lors, la vraie nature de la royauté passe par la justice. Le souverain injuste est donc illégitime. — La troisième partie reprend le texte du *Dialogue des Morts* où Lucien critique le culte divin qu'Alexandre établit sur sa personne par l'intermédiaire de Philippe. Comme le souligne l'A., Lucien vise les mouvements mystiques et les prophètes de son époque, car Alexandre reconnaît qu'il utilise la religion pour manipuler les barbares et le peuple, étant pleinement conscient de la supercherie qu'il crée. Diogène revient aussi sur ces dialogues, mais pour défendre des thèses différentes de celles de Dion de Pruse, montrant l'évolution de la pensée cynique entre les deux auteurs. — La dernière partie, dédiée aux extraits des déclamateurs, est la moins réussie de l'ouvrage, car presque toutes les idées ont déjà été présentées – bien mieux – dans les trois premières parties ; l'intérêt du lecteur sera davantage capté par les notes explicatives. Dans l'ensemble, le travail de M. Pernot n'en reste pas moins remarquable, autant par la qualité des traductions que par l'érudition de ses introductions et de ses notes. – M. GONZÁLEZ.

Christophe BURGEON, *La première guerre punique ou la conquête romaine de la Sicile*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2017, 16 x 24, 242 p., br. EUR 25, ISBN 978-2–8061-0337-6.

Nonostante la sua importanza, la prima guerra punica non è stata sempre oggetto di attenzione specifica da parte degli studiosi, finendo generalmente per essere inserita all'interno di trattazioni più generali dedicate a tutti e tre i conflitti romano-cartaginesi. La tendenza sembra essersi invertita negli ultimi vent'anni, almeno a partire dalla fondamentale monografia di John LAZENBY (*The First Punic War*, London, 1996), alla quale hanno fatto seguito altri importanti lavori, tra cui si possono ricordare i due recenti studi di Luigi LORETO (*La grande strategia di Roma nell'età della prima guerra punica [ca. 273 - ca. 229 a. C.]: l'inizio di un paradosso,* Napoli, 2007) e Claudio VACANTI (*Guerra per la Sicilia e guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*, Napoli, 2012) dedicati in particolare all'inquadramento del conflitto all'interno della più ampia strategia di conquista romana in età medio-repubblicana. — Il libro di Christophe Burgeon si inserisce con pieno merito all'interno di questo nuovo filone di ricerca. L'opera è divisa in nove capitoli, più un'introduzione, una conclusione, due Appendici e un Indice. — Nell'introduzione (p. 11-14), Burgeon anticipa quelli che, di fatto, sono i due temi principali del libro: da una parte la sostanziale inevitabilità del conflitto, che vide contrapposte non due città, ma due imperi in espansione (soprattutto quello romano); dall'altra, l'importanza assunta dalle operazioni navali, che spostarono in definitiva gli equilibri della guerra in favore dei Romani. Si dirà subito che proprio la brillante ricostruzione degli scontri navali costituisce il vero punto di forza del libro. — Nel I capitolo, "L'Historiographie" (p. 15-24), Burgeon offre una buona panoramica delle fonti (letterarie, ma non solo) disponibili per la narrazione della prima guerra punica. Grande attenzione è rivolta ovviamente alla fonte principale, Polibio, e alla dibattuta questione della sua dipendenza da Fabio Pittore e da Filino di Agrigento. Qui Burgeon, seguendo i risultati di altri importanti studiosi (Walbank, Lazenby) riconosce giustamente una derivazione diretta da Filino non solo per gli ultimi anni del conflitto, ma anche per la descrizione delle operazioni d'assedio di Lilibeo e di Agrigento. Interessante è poi l'accenno alla perduta letteratura cartaginese (di cui conosciamo l'esistenza grazie ad accenni a *Punici libri* conservati in Ammiano Marcellino, Solino, Sallustio) ed esatta è la riflessione per cui la prima guerra punica segnò l'inizio di una produzione storiografica fortemente ostile ai Cartaginesi, i cui echi si possono riscontrare in Livio, Valerio Massimo, Silio Italico. Manca purtroppo in questo capitolo un approfondimento sulla fonte utilizzata da Cassio Dione, la cui narrazione dimostra di seguire un filone diverso da quello liviano. — Il II capitolo "Les traités romano-carthaginois précédant la première guerre punique" (p. 25-30) offre una sintetica rassegna dei trattati stipulati tra le due potenze nei secoli antecedenti lo scoppio del conflitto. Burgeon riconosce l'esistenza di tre trattati, siglati nel 508, nel 348 e nel 279, rifiutando così, giustamente, la storicità del cosiddetto "Trattato di Filino", anche se forse l'autore avrebbe potuto concedere più spazio alle ragioni della sua scelta. Molto interessanti sono inoltre le riflessioni sulla trasmissione dei testi dei trattati da parte di Polibio. Lo storico acheo avrebbe infatti compiuto una cernita delle clausole contenute nei documenti ufficiali, selezionando solo quelle più rilevanti per la sua narrazione e Burgeon, con notevole spirito investigativo, cerca di risalire anche alle clausole "perdute" (discorso, questo, che l'autore riprende poi anche alla fine del libro in occasione dell'analisi del "Trattato di Catulo"). — Conclusa questa rassegna, Burgeon affronta, nel III capitolo "Les causes de la première guerre punique" (p. 31-37) e in buona parte del IV, "Les prémices de la guerre" (p. 39-72), la dibattuta questione sulle cause dello scoppio della guerra. Burgeon in questo caso sposa, seppur con le dovute precauzioni, la tesi dell'imperialismo "difensivo", secondo cui fu sì Roma a far precipitare gli eventi e a scatenare *de facto* il conflitto, ma sostanzialmente perché spinta dal *metus Punicus*, cioè dal timore che i Cartaginesi fossero ormai prossimi ad invadere la penisola italica. Pur riconoscendo la presenza a Roma di motivazioni imperialistiche, quali la volontà della plebe di fare bottino o la *cupido gloriae* della classe dirigente, Burgeon ne limita l'incidenza sulla conduzione della politica estera, che nella

prima parte del III secolo sarebbe stata spinta ancora da motivazioni "politico-militari" e non economiche. C'è sicuramente del vero in questo, anche se poi, nello specifico, lo stesso autore si vede costretto ad ammettere che furono proprio il desiderio di bottino delle classi più umili e la sfrenata ambizione dei consoli in carica (in particolare Appio Claudio *Caudex*) a spostare gli equilibri e a determinare l'ingresso di Roma nel conflitto. — Burgeon non si riduce comunque ad analizzare le *aitiai* della prima guerra punica solo dalla prospettiva romana, ma offre una sintesi anche delle motivazioni cartaginesi. Sulla scia di quanto dimostrato già da altri studiosi (Loreto e Whittaker su tutti), Burgeon attribuisce all'imperialismo cartaginese motivazioni sostanzialmente economiche e nello specifico la volontà di difendere – anche militarmente – le più importanti basi di scambio situate lungo tutte le coste del Mediterraneo occidentale. Proprio la necessità di proteggere uno di questi avamposti – Messina – avrebbe infine scatenato la guerra. — I capitoli V ("Les premières grandes batailles de la guerre"), VI ("Regulus: de la glorie au désastre") e VII ("Rome fait face à ses épreuves") sono dedicati a una rassegna sistematica delle operazioni militari della prima guerra punica. Questa è senz'ombra di dubbio la parte più incisiva del libro, dove Burgeon dimostra una notevole capacità di analisi critica delle fonti letterarie, cui si accompagna una brillante esposizione delle singole battaglie navali: Milazzo (p. 90-96), Capo Ecnomo (p. 108-116) e isole Egadi (p. 183-186). In merito alla dibattuta questione della costruzione da parte romana della prima flotta da guerra, Burgeon rifiuta la tesi radicale secondo cui i Romani sarebbero già stati in possesso di una flotta nel 260 (ipotesi sostenuta di recente da Gary FORSYTHE, *The Historian L. Calpurnius Piso Frugi and the Roman Annalistic Tradition*, Lanham, 1994 e Christa STEINBY, *The Roman Republican Navy: from the Sixth Century to 167 B.C.*, Helsinki, 2007), ma allo stesso tempo ammette che la costruzione di questa flotta non fu compiuta, come ricorda Polibio, prendendo come modello una quinquireme catturata ai Cartaginesi, ma affidandosi alle maestranze locali dei *socii nauales*. — Di grande interesse è poi il capitolo VI, dedicato alla "leggenda" sorta intorno alla figura del console M. Atilio Regolo, in cui Burgeon abbandona per un momento la narrazione degli eventi militari per lanciarsi in un interessantissimo *excursus* storiografico-letterario. — Pur mantenendo generalmente, per forza di cose, una prospettiva romanocentrica, Burgeon si dimostra comunque molto attento, di volta in volta e laddove possibile, a tentare di fornire anche la versione cartaginese degli eventi, in particolare insistendo sull'evidente ritrosia mostrata dalla città punica a impegnarsi a fondo nella guerra. Questa riluttanza viene interpretata dall'autore alla luce di un conflitto interno al sinedrio cartaginese che avrebbe visto contrapposte la fazione dei militari – favorevole al conflitto – e quella dei mercanti/proprietari terrieri – preoccupata invece dagli elevatissimi costi imposti dalla guerra. — Negli ultimi due capitoli, l'VIII e il IX, Burgeon estende i limiti cronologi della sua narrazione per affrontare altri due episodi, la "guerra dei mercenari" (240-238 a.C.) e la conquista romana della Sardegna (237 a.C.), da lui considerate due appendici della prima guerra punica. In particolare, con l'appropriazione della Sardegna i Romani avrebbero cercato di costruire (insieme con la Corsica e la Sicilia) un cordone di difesa della penisola italica da possibili future incursioni cartaginesi. — Nelle conclusioni (pp. 215-217), infine, Burgeon riassume in circa tre pagine i punti più salienti dell'intera opera. — Il libro di Burgeon è ben articolato. La narrazione procede fluida, senza eccessive ripetizioni. La bibliografia è selettiva, ma comprende quasi tutte le opere fondamentali sull'argomento. Il testo non contiene praticamente refusi, se non una svista a p. 83 dove il console dell'anno 261 a.C., L. Valerio Flacco, è erroneamente identificato con il console che sottomise Volsinii nel 265, Q. (o M.) Fulvio Flacco. In alcuni casi, come nell'analisi dei conflitti tra i consoli, Burgeon sembra spingersi leggermente troppo oltre i limiti consentiti dalle fonti, mentre altri argomenti, come la conquista della Sardegna, avrebbero forse meritato più spazio. — Nel complesso, comunque, all'autore va senz'altro riconosciuto il merito di aver prodotto una dettagliata e precisa narrazione degli eventi della prima guerra punica e di aver così contribuito a riportare ancora una volta l'attenzione su questo momento cruciale della storia di Roma repubblicana. – Michele BELLOMO.

Yann Le Bohec, *Spartacus : chef de guerre*, Paris, Tallandier, 2016, 220 p., ISBN 979-10-210-1747-4.

Le personnage de Spartacus a nourri, ces dernières années, une importante production télévisuelle, preuve que le potentiel narratif de la Troisième révolte servile de 73-71 ne cesse d'inspirer, dans le champ de la culture populaire, les créateurs en tous genres. Y. Le Bohec s'attaque à son tour au personnage, proposant de jeter un éclairage non pas sur l'homme Spartacus (il souligne à juste titre les lacunes dans les sources abordant sa vie, au premier rang desquelles Salluste, Plutarque par le truchement de sa *Vie de Crassus,* et Appien), mais sur « l'authentique chef de guerre » (p. 107) qu'il fut et les méthodes militaires employées par les esclaves révoltés, « pan oublié par les uns comme par les autres » dans l'historiographie contemporaine. « Les esclaves ont-ils su constituer une armée ? Les historiens du passé ne le disent pas. Ils ont détruit des légions ? Quelle importance ? Aucun auteur ne se demande comment ils ont fait. » (p. 21.) Le plan de travail de l'historien est ainsi posé. — Dans les quatre premiers chapitres de l'ouvrage, Y. Le Bohec esquisse à grands traits et de façon sommaire les conditions de l'esclavage à l'époque républicaine et le système d'organisation de la légion romaine. L'intérêt du livre réside surtout dans les six derniers chapitres (p. 81-167), articulant les différentes phases de la révolte. S'appuyant avec beaucoup d'efficacité sur une connaissance approfondie de l'art militaire ancien, Y. Le Bohec souligne les qualités de tacticien de Spartacus et ses talents organisationnels qui ont assuré les premières victoires des esclaves révoltés. Contrairement aux deux premières guerres serviles, Spartacus poursuivait un but précis, à savoir retrouver la liberté qui lui aurait été indûment retirée et quitter le sol italien, plutôt qu'établir sa domination effective sur un territoire, comme lors de l'éphémère royaume sicilien d'Eunous-Antiochos au siècle précédent. Il faut nous défaire de la vision romantique qui veut que Spartacus ait voulu abolir le système esclavagiste à Rome : jamais cette revendication n'a été l'un des moteurs de l'action des insurgés de 73 (K. Bradley, 2011). Dans la poursuite de cet « objectif de guerre », le gladiateur thrace a su conférer à sa troupe d'insurgés une structure organisationnelle proprement militaire : « La quantité [des effectifs] n'explique pas tout. La qualité allait de pair, semble-t-il. Spartacus avait su organiser une vraie armée, avec une infanterie lourde, légère, et cavalerie ; il prévoyait la logistique, il utilisait le renseignement, et il se révélait être un très bon tacticien. » (p. 104.) Si les premiers chapitres de l'ouvrage présentent peu d'intérêt pour le chercheur confirmé (cela tient sans aucun doute aux impératifs de vulgarisation d'un livre destiné à un plus large public), l'analyse de Le Bohec ouvre néanmoins de nouvelles pistes de recherche que quiconque désireux d'étudier ce moment intense de l'époque républicaine, à l'avenir, ne pourra se priver d'emprunter. – P.-L. Brisson.

Sabine Luciani, Patricia Zuntow (éd.), *Entre mots et marbre. Les métamorphoses d'Auguste.* Textes édités par S. L., avec la collaboration de P. Z. (Scripta antiqua, 82), Bordeaux, Ausonius, 2016, 17 x 24, 298 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-35613-151-5.

Questo volume raccoglie quattordici contributi di latinisti, storici antichi e conservatori in musei francesi letti in occasione del convegno *Auguste en mots*, organizzato a Parigi nel 2014 a margine della mostra *Moi, Auguste, empereur de Rome* promossa in occasione del bimillenario della morte di Augusto. Sabine Luciani nell'introduzione, preceduta da una premessa di Carlos Lévy, dedicata a *Auguste au miroir de la philosophie*, motiva la ragione del libro con l'intenzione di chiarire la relazione, piena di ambiguità, tra sfera politica e sfera letteraria che si registra nel Principato augusteo. I curatori della mostra Cécile Giroire e Daniel Roger illustrano i criteri di organizzazione dell'esposizione che trae origine da quella programmata a Roma da Eugenio La Rocca e Claudio Parisi-Presicce già nel 2010. — Dal momento che la dimensione letteraria era assente dalla mostra il volume ha lo scopo di completare il quadro del Principato attraverso un'indagine mirata delle fonti letterarie e storiografiche. Il libro si articola in

quattro parti distinte: la prima riguarda la biografia, la letteratura e la politica e comprende il contributo generale di John Scheid sulle *Res Gestae*, quello di Marie Ledentu sulla ricezione delle *Res Gestae* nella poesia elegiaca da parte di Properzio e quello, assai penetrante, di Francesca Rohr Vio sui matrimoni augustei tra politica e strategia propagandistica. Forse qui avrebbe potuto trovare convenientemente spazio il contributo, di notevole spessore critico, di Giuseppe Zecchini dedicato alla presentazione di Augusto da parte di Svetonio che figura invece nella quarta parte. — La seconda parte del libro è quella che riguarda più da vicino la lettura del Principato augusteo da parte dei poeti contemporanei. I contributi qui raccolti sono quattro: quello più significativo è senz'altro la riflessione di Philippe Le Doze sulla libertà d'espressione dei poeti. Damien Patrick Nelis si propone di individuare il possibile nesso intercorrente tra una poetica criptata e il messaggio politico. Bénédicte Delignon e Hélène Casanova-Robin analizzano rispettivamente la restaurazione del *mos maiorum* nelle Odi erotiche di Orazio e l'origine di Roma così come viene cantata nella Metamorfosi di Ovidio (in questo contributo invero i riferimenti ad Augusto risultano alquanto limitati). — Al tema della scrittura della storia sotto Augusto, che è quello della terza sezione, sono dedicati tre contributi specifici: quello di contenuto più generale di Paul Marius Martin può essere messo in relazione con il contributo di Le Doze. Bernard Mineo, che è un noto specialista di Livio, si occupa del rapporto tra lo storico di Padova e Augusto mentre Olivier Devillers considera l'importanza che Nicolao di Damasco dedica alla famiglia, al *genos* nella sua Biografia di Augusto. — La quarta parte del libro, *Auguste jugé par l'histoire*, che è dedicata essenzialmente al giudizio che del primo imperatore hanno dato gli storici e gli scrittori posteriori contiene, oltre al già menzionato lavoro di Zecchini, quelli di Isabelle Cogitore sulla metamorfosi di Augusto da vendicatore di Cesare a principe della pace, di Marie-Laure Freyburger-Galland sul giudizio di Cassio Dione su Augusto e di Emmanuèle Caire sulla formula "Augusto gran sacerdote iniziato e re", con la quale Giovanni Malala chiude i suoi capitoli dedicati al regno di Augusto nella *Cronaca universale*. — Nel complesso il volume risulta senz'altro meritevole considerazione anche se i contributi risultano di valore disuguale.

A. MARCONE.

Arnaldo MARCONE (éd.), *L'imperatore Giuliano. Realtà storica e rappresentazione* (Studi sul Mondo Antico, 3), Firenze, Le Monnier università, 2015, 17 x 24, VI + 349 p., ill., br. EUR 28 , ISBN 978-88-00-74586-4.

Une vie et un règne courts, des polémiques nombreuses, des jugements antagonistes : issues de conférences à Rome durant le printemps 2014, les quinze contributions relancent la réflexion sur Julien ; le survol par I. Tantillo (p. 1-11) de quelques ouvrages récents et de pages délirantes d'internet illustre le nombre de controverses. F. Guidetti (p. 12-49), écartant avec raison la sculpture (p. 25), étudie le portrait de Julien sur les monnaies ; il distingue deux phases principales, dans un contexte de traits communs à la dynastie constantinienne qui excluent des traits vraiment individuels : le César, de 355 à 361 ; ensuite, l'empereur, réintroduisant la barbe, qui devient « touffue » (Julien, *Misopogon*, 338c), non conventionnelle, évoquant le philosophe-roi (cf. Platon, Marc Aurèle), mais sans lendemain. A. Pagliara (p. 87-118) réexamine la valeur historique du panégyrique de Constance II par Julien (*Disc.*, 1-3 Bidez), étonnant eu égard à la cruauté et à la dureté du premier envers les proches de Julien ; dans le cadre de la sophistique, aujourd'hui mieux appréhendée (L. Pernot *et al.*), ces discours permettent en fait de mieux connaître Julien. L. Mecella (p. 172-203) rouvre le dossier de Hormisdas, prince perse fugitif auprès de Constantin, conseiller de Julien pour son expédition d'Orient et un de ses chefs de cavalerie, mais Hormisdas reste lui-même, perse, voulant prendre sa revanche chez lui. La supposée interdiction d'enseigner les auteurs païens faite par Julien aux chrétiens est réexaminée par G. A. Cecconi (p. 204-222) : les textes généralement invoqués (*Cod. Th.*, 13, 3, 5 et Julien, *Ep.,* 61c Bidez) ne disent pas cela : Julien préférait susciter le débat (comment enseigner des auteurs auxquels on ne croit pas ?), plutôt que le clore (p. 206, quatre

lignes avant la fin). Toutefois, des témoignages ne se comprendraient que dans le cadre d'une interdiction formelle : chrétiens renonçant à enseigner, mesures d'éloignement (p. 211 et s.) ; E. Germino (*Scuola e cultura nella legislazione di Giuliano l'Apostata*, 2004, p. 101-106), analysant ces mêmes faits, était beaucoup plus nuancé (voir *Latomus* 65 [2006], p. 526-527). Les autres contributions décrivent la vision politique et religieuse, très positive, de Julien, inverse de celle de Constantin, à l'égard de la tétrarchie de Dioclétien (U. Roberto, p. 50-62) ; les relations tout à la fois intellectuelle, politique et religieuse entre Libanios et Julien (A. Pellizzari, p. 63-86) ; l'unité du *Contre Héracleios le Cynique* (*Disc.*, 7 Bidez) contenue dans le respect et la valeur des mythes, ce qui permet également à Julien de se justifier (M. C. De Vita, p. 119-148) ; dans *Disc.*, 6 Bidez, le philosophe-roi et la modestie à laquelle on reconnaît les plus doués pour gouverner (R. Chiaradonna, p. 149-171) ; le caractère très général des allusions religieuses et politiques des inscriptions grecques de Julien (G. Agosti, p. 223-239) ; l'identité de l'Empédocle évoqué par Thémistios (*Disc.*, 5) : le Christ ? Julien ? Jovien, plutôt (A. Guida, p. 240-251) ; la longue histoire et les enjeux de « l'Apostat » (O. Andrei, p. 252-283) ; les sources syriaques de Julien, où domine la légende : en réalité, le reflet de sa réception en Haute Mésopotamie (R. Contini, p. 284-305) ; les rapports entre les *Excerpta Salmasiana* et les *Excerpta Constantiniana* comme sources éventuelles des chroniqueurs byzantins (S. Trovato, p. 306-324) ; enfin, terminant un ouvrage critique et stimulant, le portrait inhabituel de Julien issu de la dialectique d'Alexandre Kojève : le paganisme de Julien était purement politique (A. Marcone, p. 325-335). – B. STENUIT.

Klaus ROSEN, *Attila. Der Schrecken der Welt. Eine Biographie*, München, Beck, 2016, 15 x 22, 320 p., rel. EUR 25.70, 978-3-406-69030-3.

Klaus Rosen ha dato prova di recente delle sue capacità di individuare i nodi problematici fondamentali che riguardano alcune importanti figure dell'età romana imperiale come Marco Aurelio, l'imperatore Giuliano, Agostino. Questa volta si è cimentato con una personalità che richiede un inquadramento storico molto particolare, non foss'altro perché si tratta di un personaggio per il quale le nostre fonti sono relativamente scarse, il re degli Unni Attila. Per quanto riguarda la sua figura noi siamo in larga misura debitori dell'opera di Prisco di Panio che poi autori successivi hanno ripreso con poche varianti. Il valore documentario delle pagine di Prisco, di cui peraltro non conosciamo il punto di partenza né il punto di arrivo (non è dimostrabile che partisse da dove si era fermato Zosimo oppure Olimpiodoro) non è incontrovertibile; la sua *Storia* è una vera e propria miniera di informazioni soprattutto per quanto riguarda la figura di Attila e del suo popolo tanto che la sua fama è indissolubilmente legata a quella degli Unni. Se Costantino Porfirogenito non avesse ordinato la compilazione degli *Excerpta de Legationibus,* gran parte dell'opera di Prisco risulterebbe perduta e "la nostra conoscenza di Attila sarebbe praticamente nulla" (P. HEATHER, *La caduta dell'impero romano: una nuova storia*, Milano, 2006, p. 372). Non a caso Prisco, per il quale ora disponiamo di un'eccellente edizione critica curata da Pia Carolla per la *Bibliotheca Teubneriana* (*Priscus Panita, Excerpta et fragmenta*, Berlin - New York, 2008) è talvolta definito "storico degli Unni". Egli stesso ricorda il viaggio intrapreso nel 449 assieme alla legazione inviata da Costantinopoli alla corte di Attila (cfr. C. D. GORDON, *The Age of Attila: Fifth-Century Byzantium and the Barbarians.* Revised Edition, with a New Introduction and Notes by David S. POTTER, Michigan 2013). Fra i frammenti priscani pervenuti, quello relativo ai fatti cronologicamente più antichi riferisce della morte di Rua, re degli Unni, e della successione di Attila e Bleda nel 433/434. — Questo libro deve essere apprezzato per la sua chiarezza e leggibilità. Malgrado la complessità dell'argomento e la incertezza della base documentaria Rosen sa sempre guidare il lettore nel mettere a fuoco le questioni essenziali. Il terzo capitolo, *Wer waren die Hunnen,* si segnala per le qualità di una sintesi limpida e aggiornata. Così pure sono ben delineate le caratteristiche del regno di Attila e le ragioni della sua fragilità strutturale (cap. XII: *Attilas Reich*). — Tra i meriti di questo libro c'è quello di evidenziare, in modo essenziale ma efficace, le vicende del "mito Attila" nella cultura e

nella recente politica europea. Il primo capitolo ha un titolo per certi versi sorprendente, *Attila Aktuell.* In effetti sembra esserci un singolare filo rosso che collega l'opera di Giuseppe Verdi, *Attila*, del 1846, con la *Lettre ouverte au Président de la République et aux Attilas de l'éducation* pubblicata il 9 maggio del 2015 su "Le Figaro" dallo scrittore Jean d'Ormesson contro la progettata riforma dell'insegnamento ginnasiale in Francia. Rosen osserva che la data non può essere stata scelta a caso: quel giorno ricorreva infatti il settantesimo anniversario della resa senza condizioni dei Tedeschi, gli Unni del XX secolo, agli alleati alla conclusione della Seconda Guerra Mondiale.

A. MARCONE.

Florence BERTHOLET, Christophe SCHMIDT HEIDENREICH (éd.), *Entre archéologie et épigraphie. Nouvelles perspectives sur l'armée romaine*, (Echo, 10), Peter Lang, Bern, 2013, XXVI + 253 p., ISBN 978-3-03431419-0.

L'ouvrage de F. Bertholet et de Ch. Schmidt Heidenreich est le résultat d'une journée d'étude tenue à Lausanne qui avait pour thème les apports du croisement entre épigraphie et archéologie dans l'étude de l'armée romaine. Il s'agissait de montrer tout l'intérêt d'une telle démarche, surtout pour un sujet longtemps étudié mais qui mérite d'être revu à la lumière des recherches récentes. En effet, dans la préface, M. Reddé affirme que si l'armée romaine avait déjà fait l'objet de nombreuses études, l'archéologie des camps laissait par contre à désirer, tout comme l'étude des inscriptions laissées par ses soldats. Depuis une vingtaine d'années cependant, plusieurs camps ont été fouillés avec un regard nouveau et un intérêt particulier pour tous les types de sources utiles à leur étude, permettant de changer la vision de l'armée romaine qui prévalait jusqu'alors. Cet ouvrage se réclame donc de cette nouvelle génération d'études et cherche à promouvoir le dialogue entre les spécialistes de différentes disciplines dont le croisement apporte beaucoup à la recherche scientifique. Ces actes sont divisés en trois parties : bilan historiographique, aspects généraux et aspects régionaux. — La première partie est entièrement prise en charge par D. B. Saddington qui présente et critique les principales publications concernant les forces auxiliaires de l'armée romaine. Il s'agit d'un état de la question – utile avant de commencer la lecture – donnant une idée de l'avancement de la recherche en ce domaine, et proposant des pistes de recherche peu exploitées. Bien que l'article soit pertinent, il ne s'intéresse cependant qu'aux unités auxiliaires. Or il aurait été judicieux que le « bilan historiographique » intègre également un état de la question sur l'armée dans son ensemble. Les « aspects généraux », deuxième partie des actes, apportent des informations sur l'armée romaine en général, à travers deux cas d'étude traitant de la composition des légions et des pratiques religieuses des militaires. Bien qu'il soit communément admis que la première cohorte d'une légion comptait cinq centuries, et les neuf autres, six, P. Faure constate la présence dans deux inscriptions, d'un sixième titre de centurion pour la *cohors prima* (*primus pilus posterior*). Selon le chercheur, il s'agirait d'une particularité propre à la IIe légion Parthique, étant donné que ce titre n'a – jusqu'à présent – été retrouvé que dans les inscriptions de cette légion. Du fait qu'elle n'est basée que sur deux inscriptions, son hypothèse semble cependant quelque peu hâtive. O. Stoll, quant à lui, s'intéresse à l'identité et à la religion de l'armée romaine à travers le concept d'*Einheit und Vielfalt*. Dans cette optique, l'armée serait à la fois une et multiple, c'est-à-dire un tout homogène régi par l'empereur, mais hétérogène selon les unités et les régions ; ces différences étant dues à l'origine des soldats, aux lieux de stationnement, aux relations avec la population autochtone, etc. Mais surtout, cette *unité et diversité* de l'armée se reflète dans le domaine religieux où s'observent deux types de manifestations : la religion officielle de l'État, et les cultes à caractère privé émanant d'un souhait personnel de la part des soldats. Leur étude permet de comprendre la nature des différents groupes au sein de l'armée, et plus particulièrement la question de l'identité des soldats et les relations avec la population autochtone, donnant ainsi une image plus réaliste de l'armée romaine. Pour mener à bien cette étude, l'A. a analysé les données d'ordre épigra-

phique et numismatique, en procédant notamment par comparaisons entre les secteurs local et régional. Au terme de son étude, il souligne que les relations entre l'armée et la population autochtone sont si fortes, qu'on ne peut écrire d'« histoire militaire » sans faire référence à une « histoire provinciale ». Il semble donc que les influences entre l'armée et la population locale aient été bilatérales, et ce, dans plusieurs domaines, comme la religion. Pour O. Stoll, ce serait donc la diversité, et non l'unité, qui dominerait au sein de l'armée. — Enfin, la dernière partie de cet ouvrage, « aspects régionaux », aborde l'armée dans une dimension géographique restreinte. Les résultats obtenus concernent moins l'armée romaine dans son ensemble que certains groupes précis, ce qui peut se rattacher au concept de *diversité* de l'armée exposé précédemment par O. Stoll. Cette partie débute avec l'analyse de N. Gex concernant les *laterculi* des prétoriens. Celui-ci propose de voir dans les diplômes et *laterculi*, deux copies d'un seul et même document attestant les années de service des soldats. Le diplôme serait la copie personnelle, remise au vétéran, et le *laterculus*, une copie collective comprenant en plus, une dédicace à l'empereur. Il existait à Rome un monument sur lequel étaient affichées toutes les constitutions impériales d'*honesta missio* de l'armée, toutes unités confondues. Or, étant donné le nombre très restreint des cohortes prétoriennes, les documents les concernant devaient être perdus dans la masse de toutes les constitutions affichées. Selon N. Gex, le besoin se serait alors fait sentir pour les prétoriens, d'exposer publiquement leur licenciement. Mais l'enrôlement de plus en plus fréquent au fil du temps de soldats issus des provinces lointaines, retournés dans leur patrie d'origine une fois leur service terminé, aurait rendu obsolète une copie publique et collective de leur service militaire. Cela expliquerait alors pourquoi à partir de Septime Sévère le nombre de diplômes militaires octroyés aux prétoriens augmente, alors qu'on assiste dans le même temps à une diminution progressive des *laterculi*. Les conclusions de N. Gex sont intéressantes, apportant un éclairage nouveau sur notre connaissance des *laterculi* et des diplômes militaires. Cependant, la dimension archéologique n'est que peu exploitée, servant uniquement à montrer la localisation différente des *laterculi* et des autres dédicaces, démontrant par là qu'il s'agit de types de monuments différents. — La communication suivante, présentée par P. Leroux, envisage l'armée romaine dans la péninsule ibérique. Cet exposé n'étant pas destiné à la publication, l'A. n'a déposé qu'un compte-rendu synthétique de sa présentation, faisant office d'état de la question sur l'armée dans la péninsule ibérique, et de présentation de sites et de fouilles récentes. L'épigraphie y apparaît comme un complément à l'archéologie pour l'étude des sites qui auraient échappé aux prospections. L'A. s'applique en outre à définir certains concepts tels que « l'armée provinciale » ou le « soldat » en lui-même. Il est cependant difficile de tirer des conclusions de cette publication, ou de comprendre la problématique sous-jacente à la communication étant donné la brièveté du compte rendu publié. Vient ensuite la brillante contribution de Ch. Schmidt Heidenreich concernant les dédicaces religieuses du camp de Böckingen en Allemagne. Dès le départ, l'A. fait part de la problématique qui a guidé son étude, et de la démarche méthodologique mise en œuvre. Ses recherches tentaient de reconstruire une topographie du sacré et un profil des dédicants, afin de dépeindre l'histoire sociale du *castrum*, à travers l'analyse des inscriptions et de leur lieu de découverte. Sur la base de ce dernier paramètre, et malgré le fait que l'archéologie n'ait livré aucun indice de bâtiment, plusieurs lieux de culte ont pu être identifiés : *mithraeum*, temple probablement dédié à Mars Caturix, et sans doute, temples civils dédiés à des dieux locaux. Trois catégories de lieux de culte se dégagent alors : ceux liés au camp, ceux érigés par les soldats sans lien avec le camp, et ceux qui sont fréquentés par les civils. Cela montre des pratiques variées et un choix différent des divinités honorées en fonction du profil des dédicants. En effet, centurions, soldats auxiliaires, bénéficiaires et civils n'ont pas les mêmes fonctions, la même situation juridique et économique, la même origine ethnique ni la même relation au divin. Cette séparation se reflète dans la topographie du sacré, les lieux de culte n'étant pas fréquentés conjointement par les civils et par les militaires. En plus des conclusions intéressantes auxquelles est parvenu l'A., la méthode développée est également très pertinente, prenant en compte en plus du texte des inscriptions, la graphie, la décoration et le matériau utilisé et permettant de retracer l'histoire de certains personnages. Il

s'agit donc d'une étude complète qui prend en compte de nombreux aspects, combinant et fondant dans une analyse remarquable archéologie et épigraphie. — La contribution de M. Popescu cherche à rendre compte de l'implication de l'armée romaine dans l'édification de monuments civils (ponts, routes, etc.) en Dacie, différenciant de ce fait ce que l'A. nomme « constructions militaires » et « constructions *des* militaires ». Pour illustrer son propos, celui-ci fait appel à plusieurs sources littéraires, iconographiques (la colonne Trajane notamment), épigraphiques et archéologiques. La publication manque cependant de clarté : plusieurs camps sont présentés, sans toutefois faire l'objet d'analyses plus profondes. Les inscriptions sont certes mentionnées, mais pas retranscrites, ce qui empêche le lecteur de saisir toute la portée du corpus épigraphique et de se faire sa propre opinion quant à leur interprétation. Par ailleurs, les idées semblent s'enchaîner sans suite logique, ce qui rend la lecture malaisée. Cet article semble tenir davantage de la simple présentation plutôt que de l'étude basée sur une problématique bien précise. Quant au lien entre épigraphie et archéologie, thème phare de l'ouvrage, il n'est pas évident, et insuffisamment souligné par l'A. — Enfin, cette partie se termine avec la publication de J.-J. Laporte concernant l'avancée de la romanisation en Kabylie. À travers l'analyse de deux stèles funéraires, l'A. se propose d'étudier la mentalité et le comportement de deux vétérans revenus dans leur patrie après leur service militaire. Les différences entre les deux stèles, tant dans le texte et la langue utilisée, que dans l'iconographie, l'onomastique et le type de support, révèlent des comportements différents qui démontrent la progression de la romanisation au fil du temps dans cette région reculée. En effet, la première stèle, bilingue, appartient à un soldat du Ier siècle, qui s'identifie par deux noms (un latin et un libyque), ce qui témoigne de son passage dans l'armée romaine, tout en laissant une part importante à sa tradition d'origine. La seconde en revanche, mentionne certes le nom libyque de son titulaire, mais s'inscrit assurément dans une tradition iconographique entièrement gréco-romaine, ce qui, selon l'A., démontre l'avancée de la romanisation deux siècles plus tard. Bien que cet article soit très intéressant, notamment pour son analyse fine des inscriptions et sa pénétration dans la psychologie des personnages, son lien avec l'archéologie est assez ténu, la discipline n'étant mise à profit que pour l'étude iconographique de la seconde stèle. En outre, il semble quelque peu réducteur de tirer une conclusion aussi générale de deux exemples isolés. Une comparaison avec d'autres stèles funéraires de la région apporterait beaucoup plus de crédit à cette étude, et permettrait de confirmer, ou de réfuter cette hypothèse. — Les actes de cette journée d'étude portent un regard nouveau sur l'armée romaine, en se libérant des considérations passées, jugées trop rigides, pour revoir certains aspects, ou en préciser d'autres à la lumière des études récentes. L'un des buts poursuivis est de démontrer l'intérêt de lier deux disciplines parfois trop éloignées en raison de la spécialisation toujours plus pointue des chercheurs. Comme le souligne Ch. Schmidt Heidenreich dans l'avant-propos, cette spécialisation grandissante fractionne le champ de la recherche, empêchant de la sorte une vision globale du domaine d'étude. Bien que la plupart des communications accordent une part plus importante à l'épigraphie, le lien entre les deux disciplines est assez explicite. La partie « archéologique » laisse tout de même quelque peu à désirer. Dans la préface, M. Reddé parle de cette discipline au service de la remise en question des connaissances sur l'armée, notamment concernant la présence de femmes et d'enfants dans les camps, l'univers familier des soldats, ou encore les diversités de plans des *castra* romains, ceci, grâce notamment aux fouilles récentes et à l'analyse de peintures. Or aucun des thèmes qu'il mentionne n'apparaît dans les publications de cet ouvrage. L'archéologie apparaît dans la description de camps, dans la localisation d'inscriptions au service d'une reconstitution de la topographie religieuse, ou encore, dans l'analyse du support des inscriptions, mais elle est rarement au cœur de la problématique des différentes publications. Le rapprochement vers une collaboration entre épigraphie et archéologie a donc fait un grand pas en avant, mais le chemin est encore long pour parvenir à une collaboration totale dans laquelle les deux disciplines seraient complémentaires.

Hélène GLOGOWSKI.

James C. R. GILL, *Dakhleh Oasis and the Western Desert of Egypt under the Ptolemies* (Dakhleh Oasis Project Monograph, 17), Oxford - Philadephia, Oxbow Books, 2016, 21 x 30, XVIII + 483 p. ill., rel. £ 75, ISBN 978-1-78750-135-1

The Western Egyptian Desert remains to this day a shadow of its former self, as the region has never recovered from its decline during Late Antiquity. From the colonisation of the Old Kingdom to the Roman golden age, ruins of settlements, forts, caravan stations and centers of worship from different eras have been left beneath the sand, an archaeological wealth that still couldn't prevent almost a century of scholar's neglect; since the survey conducted by Ahmed Fakhry during WWII, three whole decades passed before the oracle of Amon at Siwa was cleared from modern occupation, and opened to systematic excavation. Almost twenty years later, Guy Wagner published *Les oasis d'Égypte à l'époque grecque, romaine et byzantine d'après les documents grecs*, a work that remains to this day the main reference covering this region. Since then, oases scholarship has made a huge progress, and recent evidences from the Western Desert even had made their way into more global Egyptological publications. The field, however, still lacks general works of reference of its own. Furthermore, most of its new classical scholarship focuses on the late Roman occupation from which the most apparent remains are dated. On the other hand, the Ptolemaic occupation, buried deep beneath, is often overlooked. In this volume, James Gill took upon himself to unearth this neglected layer; from the very beginning of Chapter 1, he states his intention to challenge the previously dominant view among scholars of a sudden rise of Dakhleh Oasis under Roman rule, and undertakes the demonstration of a rather significant growth, both in settlements and in agriculture, that was already ongoing in the area under Ptolemaic rule. The author applies his reasoning to other sites in the Western Desert to demonstrate that the process was not limited to Dakhleh. J. C. R. Gill gives then an overview of previous researches and digs relevant to his own research. Relying heavily on archeological evidences, Chapter 2 demonstrates Ptolemaic activities in Mut-al-Kharab, a well-documented site in Dakhleh Oasis. The typology of Ptolemaic pottery from Dakhleh is the backbone of this study; Chapter 3 analyses these mostly unpublished wares of the oasis and compares it to the better-known production of Theban neighbors. Chapter 4 studies the geography of Ptolemaic settlements, temples, and cemeteries in Dakhleh. When available, additional details are given for some sites; finally, the archaeological data are summarized in two imposing tables, and from the resulting statistics, the author demonstrates the growth in the oasis during the Ptolemaic Period. Chapter 5 takes the study into other oases where the author suggests evidences of Ptolemaic activities. Finally, Chapter 6 synthesizes these previous arguments and concludes that the Lagid Dynasty may have conducted an official policy of demographic and economic development in the Western Oases. The rest of the volume is made of six appendices, which weight for more than half of the overall publication. Appendix 1 lists archeological contexts from Ptolemaic times in Mut Al-Kharab for which it provides very technical descriptions. Appendix 2 presents a rich corpus of pottery finds from the same site, and Appendix 3 links pottery samples to others from the same book or from the wider published literature. Appendix 4 is a catalog of Ptolemaic sites in Dakhleh; descriptions and plans are provided and sometimes relevant bibliography is suggested. Appendix 5 goes back to pottery drawings, for the broader Dakhleh Oasis this time. Finally, Appendix 6 lists sites from the other western oases following the format of Appendix 4. The overall volume doesn't lack in illustrations, be it plans of archeological digs or drawing and photographs of relevant artifacts. Due to scarce evidences of texts from this period in the Oases, we understand the very hands-on approach taken by the author. This volume focuses on Dakhleh and does no more than preview Ptolemaic materials from the broader Western Desert, as the author himself stresses the need to further explore the other sites. Overall, this book constitutes a significant contribution to the expanding oases scholarship, a solid reference book for specialists of Late Egypt, and a practical handbook for ceramic experts. – Anas DAKKASH.

Rosario Maria Anzalone, *Gortina VII. Città e territorio dal protogeometrico all'età classica* (Monografie della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente, 22), Atene, Scuola Archeologica Italiana di Atene, 2015, 321 p., br. ISBN 9789609559058.

Un primo inquadramento della prassi insediativa e della gestione del territorio nella piana della Messarà (Creta centro-meridionale) dalla fine del II millennio alla metà del I millennio a.C. costituisce l'oggetto dell'opera di Rosario M. Anzalone. La sintesi proposta intende colmare una lacuna nell'ambito della tradizione di studi nel comprensorio regionale al centro del quale si pone il sito di Gortina: la città è maggiormente nota nei suoi sviluppi di età ellenistica, romana e tardo-antica, ma finora mancava uno studio puntuale del periodo "formativo" della città e dello sviluppo dei rapporti fra la comunità gortinia, la *chora* e gli altri poli insediativi e funzionali nella regione. Questa ricerca si fonda principalmente sul riesame della documentazione disponibile, oltre che giovarsi della personale frequentazione dell'area negli anni di formazione scientifica dell'autore. Fin da subito vengono chiaramente esplicitati i limiti posti dall'oggetto d'indagine: *in primis*, la conoscenza asistematica e qualitativamente ineguale del dato archeologico nel territorio in esame, ad oggi frutto per lo più di *survey* o di saggi limitati e di emergenza; *in secundis*, le scarse attestazioni materiali, in particolare per quanto riguarda l'edilizia abitativa, relative al periodo tra VII e IV sec. a. C., per il quale in effetti la base documentaria di gran lunga preponderante è costituita dalle testimonianze epigrafiche e numismatiche. Ulteriori aspetti problematici posti in evidenza, specie ai fini dell'analisi del rapporto fra la comunità e il contesto regionale, sono quelli dell'irreperibilità di confini e dei sistemi difensivi territoriali prima dell'età ellenistica. Per far fronte a questi ostacoli, l'indagine procede ad ampio raggio, via via puntellata dalla messa a confronto consapevole e puntigliosa di diverse tipologie di fonti (archeologiche ma anche storiche, epigrafiche, numismatiche) e dall'inquadramento morfologico e topografico dei contesti. L'esposizione è strutturata fondamentalmente in due parti, escludendo i capitoli introduttivi di *status quaestionis* e di contestualizzazione geomorfologica (I-II) e la sintesi conclusiva (XIV). Nella prima parte, i capitoli III-VII presentano le fasi protostoriche dell'insediatività nel comprensorio gortinio, mentre nella seconda parte i capitoli VIII-XIII trattano più diffusamente i caratteri e lo sviluppo della *polis* Gortina arcaica e classica, oltre che i suoi rapporti con diversi soggetti e oggetti del contesto territoriale della Messarà. L'analisi prosegue grosso modo secondo la medesima scansione tematica nelle due sezioni e nelle sotto-sezioni, enumerando e inquadrando criticamente le emergenze dai contesti abitativi, funerari, cultuali, produttivi-funzionali, a partire dall'area gortinia per passare agli altri siti e insediamenti distribuiti fra la piana dei fiumi Gheropotamos e Anapodaris, i rilievi dello Psiloritis a nord, dei Lassithi a est, e la dorsale degli Asterousia a sud. I primordi dell'abitato di Gortina possono essere rintracciati negli insediamenti sorti strategicamente sulle colline di Hagios Ioannis e Profitis Ilias, le cui emergenze più significative si datano almeno a partire dalla fine del II millennio a. C. Alle scarne testimonianze funerarie in pianura fanno da contrappunto articolate evidenze di natura cultuale, contestuali alle prime tracce di abitato, che testimonierebbero una certa omogeneità culturale fra le comunità. Segnali di una ridefinizione di spazi e funzioni, e di una maturazione nella struttura del gruppo sociale sarebbero da ravvisare, verso la fine del VII sec., nelle fasi orientalizzanti del santuario dell'acropoli di Hagios Ioannis, nella creazione di un quartiere artigiano, nell'abbandono organizzato dell'abitato di Profitis Ilias e forse anche nella nascita del centro di culto ad Apollo *Pythios* (cap. III). L'evoluzione del contesto gortinio è messa a confronto con lo sviluppo degli insediamenti nel territorio di Creta centro-meridionale: i limiti imposti dalle già citate lacune nelle conoscenze archeologiche, correlate alla difficile delimitazione cronologica dei siti e al riconoscimento spesso impossibile dei toponimi antichi, non impediscono di tracciare un quadro d'insieme delle scelte insediative. In aggiunta, e in modo particolare rispetto ai caratteri di difendibilità e facile accesso alle risorse idriche, la posizione rispetto alle vie d'accesso alle valli fluviali e quindi alle risorse territoriali sembra essere un fattore molto importante per l'impianto e per la continuità di vita degli abitati. Nel record archeologico, gangli cro-

nologici di particolare dinamismo vengono identificati per il IX e il VII sec. nei centri di durata maggiore, e interpretati come momenti significativi per la formazione dell'assetto topografico della regione in età arcaica e classica (cap. IV). I contesti funerari nel territorio di Creta centro-meridionale, specie quando non riconducibili ad un insediamento identificato, si rivelano strumenti ancora difficili da utilizzare nella definizione delle gerarchie insediative territoriali. Indicazioni significative rispetto alla dimensione sociale vengono tuttavia dalla variabilità tipologica delle deposizioni, talora anche all'interno della stessa necropoli, e da modalità e continuità di frequentazione, dove il VII sec. a. C. costituisce ancora un momento di cesura per la maggior parte dei casi censiti (cap. V). Dall'analisi dei centri religiosi più antichi e di quelli di nuova fondazione nella prima Età del Ferro, oltre che dalle forme di continuità di culto in santuari minoici, emerge, sempre in età protoarcaica, una diffusa dinamica di strutturazione di nuove aree sacre nei contesti delle *poleis* in formazione, in parallelo con il ridimensionamento e l'abbandono dei luoghi di culto più antichi (la cui memoria verrà comunque recuperata in età ellenistica). Anche se si riscontra la difficoltà ad attribuire una funzione catalizzatrice ad alcuno dei santuari della regione, emergono aspetti interessanti nella molteplicità di culti e di valenze rappresentate (iniziatica, salutare, ecc.), e nella presenza di centri aperti a frequentazione internazionale (cap. VI). Le fonti relative a impianti estrattivi e produttivi nel comprensorio sono al momento numericamente esigue, ma è possibile tuttavia leggere una tendenza, in misura maggiore verso l'età arcaica e classica, ad una gestione pianificata e comunitaria, oltre che allo sfruttamento integrato di risorse diversificate (deperibili e non deperibili) (cap. VII). Verso la fine del VII sec. a.C. risultano tangibili i segni dell'avvenuta evoluzione dell'assetto politico e sociale dell'area: la seconda sezione dell'opera indaga le dinamiche che intercorrono fra il nuovo soggetto politico-sociale, la *polis* Gortina, e il bacino territoriale entro cui è inserita. Ancor meno che nel periodo precedente, lo studio dell'età arcaica e classica nel comprensorio può avvalersi del sostegno delle evidenze archeologiche, motivo per cui la ricostruzione di processi ed eventi si basa di necessità sulle fonti documentarie, quasi essenzialmente epigrafiche. La difficoltà nel pervenire ad un quadro significativo e bilanciato delle diverse tipologie di emergenze – come in precedenza, suddivise fra spazi abitativi, funerari, cultuali, artigianali ma anche pubblici – si rivela condizionata sia dalla natura discontinua e forse policentrica dello schema insediativo, sia dagli indirizzi e dalle modalità di ricerca sul campo. Se al momento non è possibile definire ulteriormente i caratteri e la distribuzione dei "quartieri" della *polis*, nondimeno sarebbe visibile la delimitazione di un "centro" per così dire urbano, privo di impianti funerari e circondato da aree sacre (cap. VIII). Vengono successivamente prese in esame varie declinazioni del rapporto fra Gortina e il suo territorio. Il controllo da parte della *polis* dei centri costieri a sud dei monti Asterousia, che garantisce l'accesso al Mar Libico, sembrerebbe rintracciabile almeno dalla fine del VI sec., stando al riesame delle fonti documentarie: il ruolo attivo dei centri della Messarà nell'ambito di una rete di scambi mediterranea è d'altra parte suggerito da ritrovamenti ceramici in Cirenaica e dalla presenza del numerario egineta sul territorio cretese. Un ulteriore sviluppo nei rapporti con l'estero, in particolare con Atene, è testimoniato nel corso del V sec. a.C., leggibile nelle fonti storiche e nel rinvenimento di stele atticizzanti, oltre che a Gortina, nei maggiori centri portuali della costa meridionale, e infine leggibile nell'apertura di nuovi scali fra fine V e IV sec. (Lasaia, Matala) (cap. IX). La possibilità di accesso al mare è chiamata in causa anche nel tentativo di definizione dei rapporti fra Gortina e il centro di Festos, interposto fra la prima e i porti del golfo della Messarà, che costituisce uno snodo importante nei rapporti fra il Mediterraneo occidentale e quello sud-orientale. L'apertura verso la costa occidentale rientrerebbe fra le implicazioni politiche dell'accordo di collaborazione economica sancito fra le due *poleis* nella prima metà del V sec.; quest'ultimo, che assume primariamente la forma dell'utilizzo di una comune monetazione, avvantaggia entrambi i centri, che si ritrovano a controllare lo spazio economico di Creta centro-meridionale e che sono in condizione di proiettarsi con migliori strumenti verso i traffici internazionali (cap. X). Per quanto riguarda invece le forme di controllo della propria *chora* da parte di Gortina, sono ancora le fonti epigrafiche, e in particolare normative, a fornire la maggior parte dei dati, a cui fa riscontro l'estrema

difficoltà dell'identificazione archeologica e topografica delle aree e dei centri subordinati alla *polis*. Se ancora sfuggono i dettagli della struttura sociale su cui poggiava la gestione delle risorse primarie, è possibile distinguere, ad un livello maggiore di dettaglio, un sistema che prevede proprietà pubblica e privata della terra, e che ha come obiettivo primario il mantenimento della coesione patrimoniale, e quindi sociale, all'interno della comunità (cap. XI). Allargando la prospettiva al contesto regionale, è possibile riconoscere un'autorità politica esercitata sia nei confronti di aree direttamente soggette alla *polis* gortinia, che di entità subordinate ma considerate come giuridicamente e politicamente a sé stanti (cap. XII). Infine, nel quadro di un generalizzato mutamento dei modi e dei luoghi della religiosità regionale, che spesso lascia spazio a manifestazioni ridimensionate rispetto ai secoli precedenti, il contesto del santuario di Zeus presso il Monte Ida acquista progressivamente una dimensione pan-cretese, nell'ambito della quale il ruolo gestionale di Gortina, costante e ufficiale, sembra nondimeno esplicarsi in una dimensione collegiale e non esclusiva. (cap. XIII). Il capitolo conclusivo porta a sintesi l'analisi operata nelle pagine precedenti, includendo in un'unica narrazione storica le forme della presenza sul territorio, le discontinuità e i fenomeni di continuità ed espansione (cultuale, economica, culturale), messi in relazione, per quanto possibile, con i cambiamenti occorsi nella struttura sociale e nei rapporti fra comunità. Nonostante i limiti posti dalle fonti disponibili non consentano di illuminare molte fasi e molti dettagli di questo processo evolutivo, complessivamente, nel periodo in esame, la regione della Messarà, e poi la *politeia* Gortina, emergono come contesti piuttosto conservativi nelle forme sociali ed istituzionali, ma dinamici nel cogliere le opportunità di espansione, primariamente a livello locale e tuttavia con una proiezione verso la rete degli scambi mediterranei. L'opera si giova di un'articolazione simmetrica dei temi trattati, che facilita la comprensione ai diversi livelli di sviluppo della tesi, e di un apparato iconografico e cartografico essenziale ed efficace, a cui si aggiungono utili indici per le fonti utilizzate (letterarie ed epigrafiche), oltre che toponimi, antroponimi e altri notevoli. L'esposizione è ricca e generalmente perspicua, nondimeno apprezzabile in particolar modo per gli specialisti del settore, per il frequente ricorso ad un lessico tecnico delle antichità e istituzioni greche. Nel complesso, la raccolta e il riesame della documentazione edita, compito particolarmente improbo quando emergano lacune e nodi problematici quali quelli denunciati dall'autore dello studio, appaiono nel complesso improntati all'acribia e alla consapevolezza critica. Ne risulta, oltre che una prima e organica sintesi sul tema dell'evoluzione dell'insediamento e del territorio della Messarà fra età protoarcaica e classica, anche la messa in discussione di alcune ipotesi e aspetti finora recepiti dalla letteratura scientifica, con proposte alternative articolate e spesso convincenti. Nella speranza di un prosieguo sistematico della ricerca, in particolare archeologica, nell'ambito di questo e di altri contesti cronologici, il lavoro di R. Anzalone costituisce un punto di partenza acquisito per gli sviluppi futuri.

Lucia ORLANDI.

## TABLE ALPHABÉTIQUE
## DE LA REVUE DES LIVRES